



FRANCESCO L. BERTOLINI

LIBRERIA DELLA VITA



FRANCESCO L. BERTOLINI

LIBRERIA DELLA VITA

FRANCESCO L. BERTOLINI

LIBRERIA DELLA VITA

EN

LIBRERIA DELLA VITA

FRANCESCO L. BERTOLINI

LIBRERIA DELLA VITA

FRANCESCO L. BERTOLINI

LIBRERIA DELLA VITA



FRANCESCO L. BERTOLINI

LIBRERIA DELLA VITA

FRANCESCO L. BERTOLINI



FRANCESCO L. BERTOLINI

LIBRERIA DELLA VITA

FRANCESCO L. BERTOLINI

LIBRERIA DELLA VITA

FRANCESCO L. BERTOLINI

LIBRERIA DELLA VITA

FRANCESCO L. BERTOLINI

LIBRERIA DELLA VITA

FRANCESCO L. BERTOLINI

LIBRERIA DELLA VITA

FRANCESCO L. BERTOLINI

LIBRERIA DELLA VITA



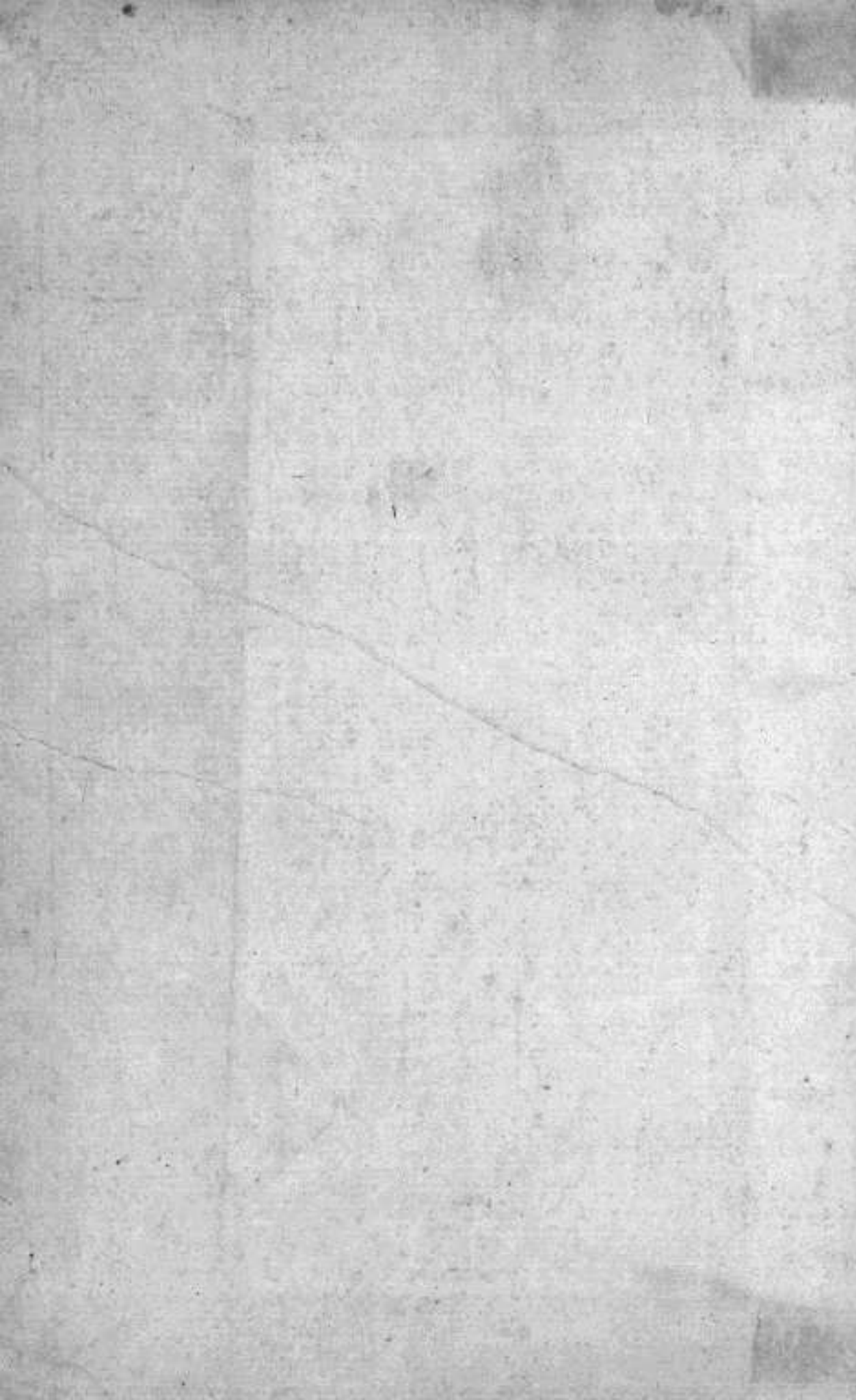
FRANCESCO L. BERTOLINI

LIBRERIA DELLA VITA

FRANCESCO L. BERTOLINI

LIBRERIA DELLA VITA

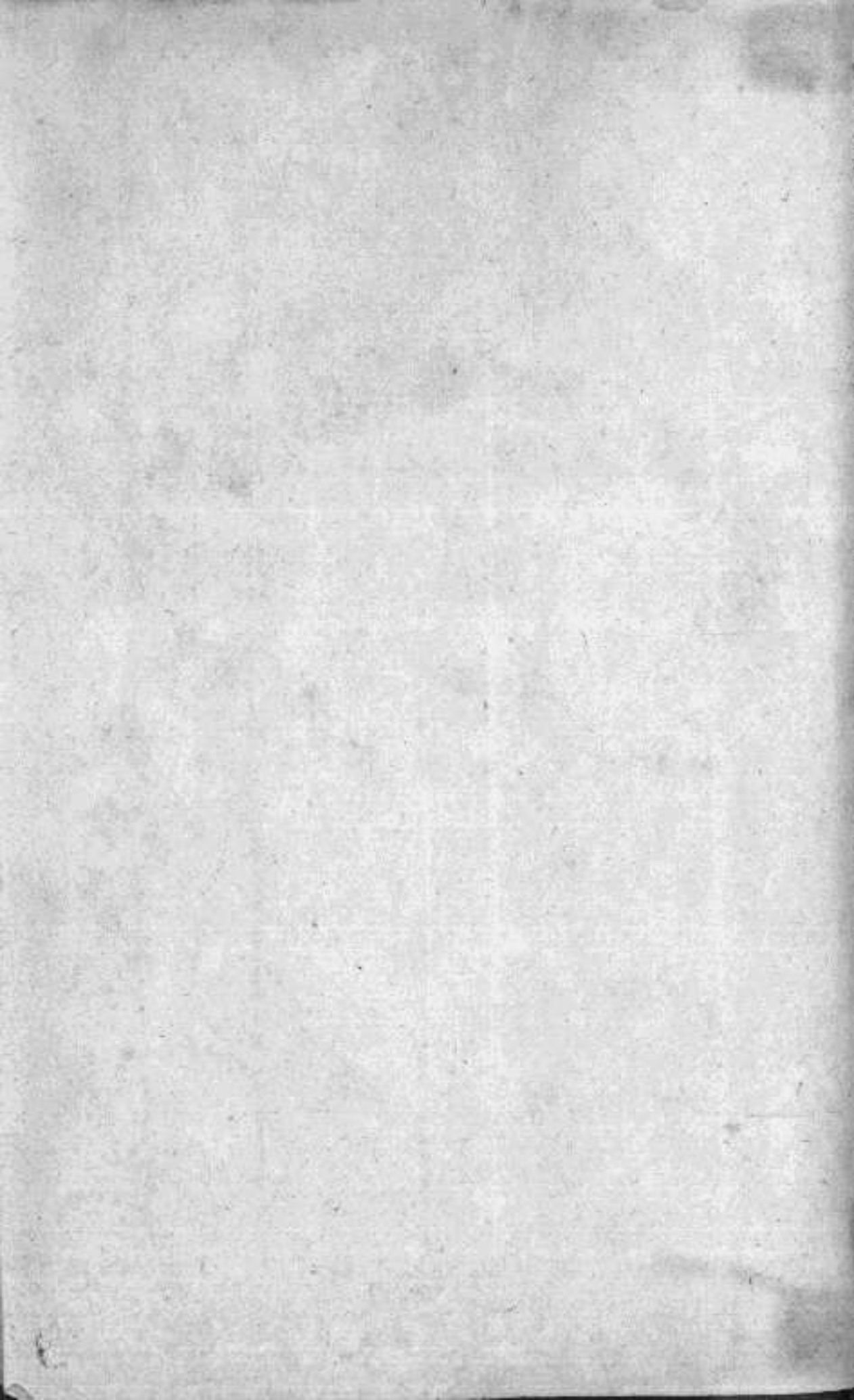
ATV.
3552



3 tomos

A.T.V.

3552





NOUVEAU
VOYAGE
EN ESPAGNE.

AVIS AU RELIEUR,

Pour placer les Planches.

TOME PREMIER.

La Carte d'Espagne en face du frontispice.

Passage de la Bidassoa, *page 1.*

Château de Ségovie, ou Alcazar, *page 32.*

Vue de l'Aqueduc de Ségovie, *page 35.*

Façade du Palais de Saint-Ildefonse du côté des jardins, *page 68.*

Vue de l'Escorial, *page 163.*

Plan de Madrid, *page 209.*

Statues de Charles-Quint & de Philippe IV au Buen-Retiro, *page 227.*

TOME SECOND.

Il n'y a pas de Planches.

TOME TROISIEME.

Vue d'Aranjuez du côté du Tage, *page 1.*

Cathédrale de Séville avec la Giralda, *page 157.*

Plan de la baye de Cadix, *page 161.*

Vue de Gibraltar, *page 219.*



CARTE D'ESPAGNE
 Pour le
 Nouveau Voyage
EN ESPAGNE
 PAR M. MENTELLE Censeur Royal,
 Historiographe de M^{rs} LE C^{te} D'ARTOIS.

Gravé par P.F. Tardieu.

M-11046
R-5229

NOUVEAU
VOYAGE
EN ESPAGNE,

OU

TABLEAU DE L'ÉTAT ACTUEL
DE CETTE MONARCHIE;

CONTENANT les détails les plus récents sur la Constitution politique, les Tribunaux, l'Inquisition, les Forces de terre & de mer, le Commerce & les Manufactures, principalement celles de soieries & de draps; sur les nouveaux établissemens, telles que la Banque de Saint-Charles, la Compagnie des Philippines, & les autres institutions qui tendent à régénérer l'Espagne; enfin, sur les Mœurs, la Littérature, les Spectacles, sur le dernier siège de Gibraltar & le voyage de Monseigneur Comte d'Artois; Ouvrage dans lequel on a présenté avec impartialité tout ce qu'on peut dire de plus neuf, de plus avéré & de plus intéressant sur l'Espagne, depuis 1782 jusqu'à présent;

*Avec une Carte enluminée, des Plans & des Figures
en taille-douce.*

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez REGNAULT, Libraire, rue St.-Jacques,
vis-à-vis celle du Plâtre.

M. DCC. LXXXIX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

ROYAL
VOYAGE

DE
L'ÉTAT DE
L'ÉGLISE

EN
1789

PAR
M. DE

LA

ROYAUME

AVANT-PROPOS

DE L'ÉDITEUR.

S'IL est difficile , pour ne pas dire impossible , à un Historien , même impartial , de rencontrer toujours la vérité , soit dans les détails souvent compliqués , soit dans la cause quelquefois douteuse des faits qu'il raconte & dont il a pu être le témoin , que d'erreurs n'a pas à éviter , que de préjugés n'a pas à combattre l'Ecrivain voyageur , qui , parcourant pour l'ordinaire à la hâte un pays qui lui est étranger , entreprend de rendre un compte fidele des mœurs , des arts , des vertus , des vices , & de mille autres objets physiques & moraux qui distinguent un peuple dont il ignore d'ailleurs , ou ne connoît qu'imparfaitement la langue ?

Plusieurs descriptions de l'Espagne ont paru depuis quelques années ; il y a sans doute des détails intéressans & beaucoup de vérités dans les Essais de Peyron , dans le Voyage de M. Twiss , & sur-tout dans celui de M. Swinburn. Mais en rendant hommage à leurs talens, l'Editeur de ce nouveau Voyage , qui a fait un assez long séjour en Espagne , osera dire que la pénétration de ces Ecrivains n'a pu suppléer à la briéveté de leur séjour dans cette contrée. Celui qui traça le tableau que l'on offre au public , & qui ne lui étoit pas destiné , ayant sur eux l'avantage d'une permanence de plusieurs années , dans un Royaume qu'on ne peut gueres connoître qu'à la suite de longues relations avec les différentes classes de ses habitans ; qu'après une étude approfondie de leur langue & de leurs mœurs ; qu'après avoir été à

portée de les observer sous divers aspects & dans différentes circonstances, doit, avec des talens qui, pour être jusqu'à présent peu connus, n'en sont pas moins réels, avoir mieux rempli que ses devanciers une tâche aussi difficile.

On juge presque par-tout les Espagnols avec une sévérité révoltante pour qui les connoît & fait les apprécier. Que cette assertion cependant ne fasse pas présumer que cet Ouvrage soit un éloge ou une apologie; l'un & l'autre a des inconvéniens. Le ton de l'éloge est toujours suspect. On fait d'avance qu'il y a beaucoup à rabattre de tout ce qui se présente sous cette livrée; il est souvent le tribut exagéré de la reconnoissance, ou le tribut avilissant de l'intérêt. A la vérité, l'Auteur a été obligé de se tenir en garde contre le premier de ces mobiles; le second ne peut exister,

puisqu'il a rompu toute relation avec ceux dont il parle. Quant à l'apologie, il a senti qu'elle ne persuaderoit pas la malveillance, & qu'elle est inutile pour les Lecteurs raisonnables, qui n'établissent leur jugement que sur des faits authentiques.

Ce n'est donc ni à louer, ni à défendre l'Espagne & les Espagnols que l'on s'est attaché dans cet Ouvrage. Encore une fois, il n'étoit pas d'abord destiné à paroître au grand jour de l'impression. Des motifs qu'il est inutile d'apprendre au Public, ont déterminé l'Auteur à l'accorder aux sollicitations de l'amitié. Ainsi, l'on peut espérer d'y trouver la vérité, autant néanmoins qu'il a été donné à l'Auteur de la découvrir lui-même.



1. *Ile des Faisans.*
2. *Douane Espagnole.*
3. *Douane Françoise.*

PASSAGE DE LA BIDASSOA.

4. *Chemin de S. Jean de Luz.*
5. *Riviere de la Bidassoa.*
6. *1^{re} Maisons du Bourg d'Irun.*



NOUVEAU
VOYAGE
EN ESPAGNE.

DANS le courant de 1782, je conçus le projet de visiter un pays sur lequel j'entendois débiter depuis long-tems des relations contradictoires; un pays qui a joué jadis un si grand rôle en Europe, & qui compte encore pour beaucoup dans la balance de cette partie du monde; un pays si intéressant à connoître & si peu connu. En passant la Bidassoa, je laissai sur la rive droite mes préjugés de nation & d'individu, mes notions vagues, & , autant qu'il me fut possible, le souvenir même de ce que j'avois lu & entendu sur l'Espagne; & , ma tête, en arrivant à Irun, premier bourg Espagnol, étoit une table rase. Je vais conter

Objet de
mon voya-
ge.

2 NOUVEAU VOYAGE

naïvement, sans aigreur comme sans enthousiasme, les traits dont elle a conservé l'empreinte. Arrivé à Bayonne, au lieu de continuer à prendre la poste jusqu'à Orogne, qui est à cinq lieues de cette ville, & à deux lieues de la frontière, j'échangeai, comme font presque tous les voyageurs, ma chaise contre un équipage peu élégant, que les Espagnols nomment *Coche de Colleras*, & dont l'apprentissage coûte quelques momens de frayeur. C'est une voiture plus solide que commode, attelée de six mules, qui n'ont d'autre éperon & d'autre frein que la voix de leurs conducteurs. A les voir attachées entr'elles & au timon par de simples cordes, errer, comme à l'aventure sur les routes tortueuses, raboteuses & quelquefois peu frayées de l'Espagne, le voyageur se croit abandonné aux seuls soins de la providence; mais, à l'apparence du moindre danger, un cri du Muletier en chef, qui se nomme *Mayoral*, suffit pour contenir & diriger ces dociles animaux;

leur ardeur se rallentit-elle , le *Zagal* , qui est comme son postillon , s'élançe du brancard de la voiture , d'où il est en sentinelle , les presse , les anime de la voix & du fouet , les suit quelque tems à la course , & retourne à son poste jusqu'à une nouvelle crise. Cette vigilance continuelle des deux conducteurs , rassure bientôt le voyageur , qui reste cependant étonné qu'une maniere de voyager si hasardeuse , n'entraîne pas de fréquens accidens ; mais ce à quoi il s'accoutume moins facilement , ce sont les auberges de l'Espagne. L'humeur a peut-être un peu exagéré leurs inconvéniens , comme elle exagere tout : mais la vérité est qu'elles sont en général dépourvues de toutes ressources ; qu'on y est mal logé , mal couché , mal servi ; que pour s'y procurer un repas très-médiocre , il faut aller soi-même solliciter les secours du boucher , du boulanger , de l'épicier. On apperçoit cependant , depuis quelques années , un changement à cet égard :

j'en ai déjà rencontré quelques-unes de très-passables, sur-tout dans les villes principales. Le ministère actuel, dont l'activité bienfaisante embrasse tout, forme en ce moment, pour l'amélioration des auberges, un plan dont on attend l'accomplissement avec impatience. Elle sera plus difficile à opérer en Espagne qu'ailleurs, parce que les abus qu'elle doit faire disparaître, tiennent aux mœurs, aux usages, aux préjugés, & en quelque sorte à la constitution du pays. Ces obstacles n'ont point effrayé le zèle de M. le Comte de Florida Blanca : ils rendront ses succès plus glorieux. La guerre a retardé, de quelques années, l'exécution de son plan : il va y consacrer les loisirs & les économies de la paix.

Ce préambule sur les auberges, suffira au Lecteur. Je ne le fatiguerai pas de déclamations sur ce sujet rebattu.

J'étois déjà familiarisé avec mon périlleux artelage, lorsque j'arrivai à la frontière des deux Royaumes. On fait que de c

côté elle est marquée par la Bidassoa ;
 riviere fameuse dans l'Histoire politique
 de Louis XIV , par l'isle qu'elle forme
 très-près & à droite de l'endroit où on
 la passe : elle se nommoit isle des Faifans.
 L'entrevue importante du Cardinal Ma-
 zarin & de Don Louis de Haro , lui fit
 donner le nom d'isle de la Conférence : Isle de la
Conféren-
ce.
 elle n'a pas un quart de lieue de circuit.
 Tout-à-fait inhabitée , & presque entie-
 ment stérile , elle n'a dû sa renommée ,
 comme tant de personnes médiocres qui
 font du bruit dans le monde , qu'à une
 heureuse circonstance.

Aussi-tôt qu'on l'a passée , on se trouve Entrée
en Espa-
gne.
 en Espagne. Quelque patriote enthousiaste
 vous dira que déjà sur l'autre bord , l'horis-
 on , le sol changent ; qu'un autre air
 agite ses poumons ; qu'il sent l'influence
 d'un climat étranger. Pardonnez-lui son
 illusion ; la nature qui se joue de nos
 divisions géographiques , lorsqu'elles sont
 marquées par de grands fleuves ou même
 par des détroits , qui , en dépit du chan-

gement de domination, conserve une similitude frappante entre les deux rives opposées; la nature oublie le ruisseau de la Bidassoa, comme s'il traversoit la prairie d'un particulier. Les deux bords se ressemblent; si vous vous en écarterez de quelques lieues dans les deux sens, vous aurez beau être François, vous préférerez le canton qui vous éloigne de Bayonne à celui qui vous en rapproche. De même la différence entre les derniers chemins de France & les premiers de l'Espagne, est tout à l'avantage de ceux-ci. Les chemins de la Biscaye peuvent être cités parmi les plus beaux de l'Europe; peu de pays offroient plus de difficultés à cet égard. La Biscaye qui touche aux Pyrénées, semble une vaste prolongation de ces montagnes, jusqu'aux bornes de la Castille. Pour y tracer une route, il y avoit des descentes trop rapides à adoucir, des précipices à éviter, des croupes escarpées à tourner avec adresse. Un pareil terrain nécessitoit le

Tableau
de la Bif-
caye.

déploiement de tout l'art de la construction des chemins. Les trois provinces dont la Biscaye est composée (*Guipuscoa*, *Vizcaya* & *Alava*) & qui pour leurs affaires particulières forment trois petits états distincts, ont réuni leurs soins pour cet objet, comme elles le font dès qu'il s'agit de l'intérêt commun : elles ont été médiocrement traitées par la nature. *Guipuscoa* & *Vizcaya* manquent de grains, & en sont approvisionnées par *Alava*, qui, avec cette seule ressource, n'est guères moins peuplée que les deux autres. La grande cause de cette prospérité commune, c'est que les trois provinces de Biscaye sont l'asyle de l'industrie & de la liberté, & l'on fait quelles merveilles peuvent enfanter ces deux sœurs, qui marchent ordinairement ensemble. En traversant la Biscaye, on observe que tout y est animé par leur présence : rien de plus riant que ses côteaux, rien de plus brillant que la culture de ses vallées. Pen-

dant près de trente lieues qu'on parcourt depuis la Bidassoa jusqu'à Vittoria, on n'est pas un quart-d'heure sans appercevoir quelque village, ou du moins quelque hameau. Les bourgs de Villafranca, de Villareal & de Mondragon, respirent l'aisance. Quelle différence de l'aspect de ce pays à celui du pays qui l'avoisine ! Je suis loin de vouloir jeter un ridicule sur les Castillans, dont j'estime les vertus ; mais ils sont silencieux & tristes : ils portent sur leurs visages austeres & rembrunis, l'image de l'ennui & de la pauvreté. En Biscaye, c'est un autre teint, une autre physionomie, un autre caractère : libres, gais & hospitaliers, ils paroissent sentir leur bonheur & vouloir le faire partager à ceux qui en sont témoins. Je me rappellerai long-tems ce qui nous arriva à Villafranca. Arrivés de bonne heure & par un beau tems, nous errions dans les environs de ce bourg ; nous nous plaissions à observer la variété de sa culture. Plusieurs groupes

de payfans éparpillés dans des vergers, fixerent notre attention : nous éveillâmes la leur. Un instant de curiosité mutuelle nous rapprocha. Mon compagnon de voyage parloit parfaitement Espagnol ; il savoit , comme moi , que cette langue n'a aucun rapport avec celle des Biscayens ; mais nous ne pouvions nous figurer que dans une province depuis si long-tems soumise à l'Espagne, on ignorât absolument le langage du Souverain : il fallut donc recourir au langage primitif. Nous fîmes entendre à ces bonnes gens que nous desirions goûter de leurs fruits. Ils nous en apportèrent à l'envi ; nos mains en étoient pleines ; ils vouloient en charger nos poches. Quelques-uns se détachèrent pour aller nous chercher des œufs frais & de la volaille : nous eûmes beaucoup de peine à nous faire pardonner nos refus. Nous regrettions de n'avoir que nos regards & nos gestes pour interprètes. Il fallut se séparer. Nous avions erré à l'aventure. Nous ne pouvions seuls

regagner notre auberge. Nos bienfaiteurs devinèrent notre embarras ; c'étoit à qui nous serviroit de guide. Ceux qui ne nous accompagnerent pas, nous suivirent long-tems des yeux. Ils lurent facilement dans les nôtres, que nous étions étonnés de leur hospitalité. Nous leur laissâmes quelques marques de notre reconnoissance ; ils les reçurent de maniere à nous prouver que leur accueil étoit désintéressé. Il nous sembloit que nous quittions les aimables insulaires que M. de Bougainville & Cook nous ont appris à aimer, & nous n'étions pas à vingt lieues de Bayonne.

Ces Biscayens, si différens des Castillans par leur extérieur & par leur langage, ne le sont pas moins par la constitution de leur pays. Leur province est sensée, à plusieurs égards, au-delà des frontieres de l'Espagne. A quelques restrictions près, toutes les marchandises du dehors y entrent, & ne sont visitées qu'à sa limite intérieure. Elle a encore

d'autres privilèges qu'elle défend avec chaleur; mais qui, dans ces derniers tems, ont éprouvé plus d'une atteinte, tant la liberté est par-tout un bien précaire: tant les Gouvernemens, même les plus modérés, s'indignent aisément des entraves qu'elle met à leur autorité. Les Biscayens ont du moins conservé, à quelques égards, la forme de cette précieuse liberté. Le Roi a-t-il besoin d'un certain nombre d'hommes pour ses troupes, de matelots pour sa marine? il le fait savoir à la province, qui avise elle-même aux moyens les moins vexatoires de fournir son contingent. Les impôts qu'elle paye ont la forme & le nom d'un *don gratuit* (*donativo*). Le Roi, par l'organe de son Ministre des finances, lui demande-t-il une certaine somme? la demande est discutée par les Etats; &, comme on le pense bien, toujours agréée. Alors ils repartissent à leur gré, entre les villes & les communautés, la somme accordée, d'après un cadastre, qui, comme celui

de nos tailles en France, éprouve de fréquentes modifications. Ce qu'il y a au moins d'avantageux dans cette forme de recouvrement, c'est que l'impôt se payant sur les octrois des villes, les particuliers ne sont jamais exposés ni aux saisies ni aux contraintes: il semble donc, au premier aspect, que la Biscaye se taxe elle-même; & au défaut de la réalité, ses habitans embrassent encore cette ombre avec transport: ils lui font depuis quelques années un véritable sacrifice. Le commerce libre de l'Amérique Espagnole pourroit s'étendre à leurs ports, s'ils vouloient y admettre les douanes; mais ils croient voir dans les maltôtiers, les satellites du despotisme, & leur méfiance repousse les bienfaits du Souverain. Ils ne peuvent faire d'expéditions pour l'Amérique, qu'en les préparant dans les ports voisins; & le peuple d'Espagne le plus industrieux, le plus versé dans la navigation, le mieux situé pour ce commerce, immole une partie de ces avan-

son com-
merce avec
l'Améri-
que.

tages à celui de conserver au moins un reste de liberté. C'est ainsi qu'on a vu, avant la guerre qui a rendu indépendante l'Amérique Angloise, tous les habitans d'une de ses provinces s'engager par serment à ne pas manger d'agneaux, afin de multiplier la laine qui devoit leur rendre inutiles les fabriques de la Métropole.

A la vérité, les Biscayens avoient depuis le commencement de ce siècle un avantage sur tous les Espagnols, relativement au commerce de l'Amérique. On fait que la Compagnie de Caracas, connue aussi sous le nom de Guipuscoa, avoit ses magasins sur leurs côtes, & faisoit ses expéditions de l'un de ses ports; mais elle a éprouvé récemment des défastres, qui ont déterminé le Gouvernement à la soulager d'un fardeau que les circonstances avoient rendu onéreux. Dispensée des frais d'administration, elle peut cependant encore commercer avec la colonie de Caracas, sans

redouter de long-tems les concurrens auxquels on a permis de lutter avec elle.

La Biscaye , remarquable par ses chemins , par sa culture , par ses privilèges , l'est sur-tout par l'industrie de ses habitans. Elle s'exerce sur le fer , principale production de cette province. On a recours , pour en perfectionner l'exploitation , aux correspondances chez l'étranger , aux leçons , aux voyages. Il y a à Bergara une école patriotique , où la métallurgie est enseignée par les plus habiles maîtres. De jeunes Chymistes ont été envoyés en Suede , en Allemagne , & ont été puiser dans les ateliers , dans les entrailles de la terre , des lumieres qui ont déjà tourné au profit de leur patrie ; car ce mot n'est pas un vain son en Biscaye. Ces habitans isolés par leur situation , par leur langage , par leur privilèges , tout affoiblis qu'ils sont , circonscrits dans des bornes étroites , sont appelés par la nature & la politique à

Son industrie.

éprouver le patriotisme, & sont fideles à leur vocation. C'est ce sentiment respectable qui a enfanté l'école de Bergara, où la noblesse du pays est élevée aux dépens des états ; c'est lui qui a ouvert tout récemment un nouveau débouché à l'industrie des Biscayens, en creusant le port de Deva.

Il en est plusieurs sur leurs côtes qui méritent de fixer l'attention du voyageur. Bilbao, la capitale de la Biscaye proprement dite, en a un, où le commerce brille dans toute son activité, & met cette province en relation avec la France, la Hollande & l'Angleterre. Je ne vis pas cette ville qui est trop éloignée de la grande route de Bayonne à Madrid ; mais je m'en détournai un peu pour aller voir deux autres ports beaucoup plus voisins. Je la quittai à Arnani, pour traverser par un très-beau chemin la croupe de montagnes qui la sépare de la mer. De leur sommet, on apperçoit à vol d'oiseau la petite ville de St.-Sébastien,

qui ne tient au continent que par une
Ses ports. langue de terre basse & étroite. Le port,
 si l'on peut appeller ainsi un abri arti-
 ficiel, est très-étroit, formé par des
 jettées pour quinze ou vingt bâtimens, qui
 y sont rangés comme dans des tiroirs ;
Saint-Sé- le port est protégé par une éminence où
bastien. l'on voit les ruines d'un vieux château.
 La petitesse du port est sur-tout sensible,
 des différens points d'une rampe en forme
 de spirale qui conduit à ce château. La
 ville est petite, assez joliment bâtie, &
 il y regne une grande activité. De Saint-
 Sébastien, je côtoyai la mer, en fran-
 chissant les montagnes, au sein desquelles
 s'enfonce une baie, qu'on nomme le
Port du *port du passage*, & qui ressemble plutôt
passage. à un grand étang au milieu des terres,
 qu'à un golfe de l'Océan. Arrivé à son
 bord intérieur, je me vis assailli par une
 nuée de Biscayennes qui me parloient
 avec chaleur, sans que je pusse compren-
 dre un mot de ce qu'elles me disoient.
 Je fus quelque tems à deviner quel pouvoit
 être

être le but de cet espee de guet-à-pens ; & j'avoue , que sans un peu de honte , j'aurois eu un peu de peur. L'orage se calma cependant ; & par quelque mots presque françois , je compris que ces rivales se disputoient l'avantage de me passer de l'autre côté du port. Je me rassurai , & adjugeai la pomme à la plus jolie. Ce ne fut pas une pomme de discorde : la préférée jouit de son triomphe modestement , & sans exciter l'envie. Malgré la présence de mon aimable bateliere , le trajet me parut être d'une demi-lieue ; j'abordai enfin à la petite ville du passage , bâtie dans l'espace très-resserré , qui est entre le pied des montagnes & le port. Je grimpai au château qui domine son étroite entrée. De ce château , on a la vue d'un côté sur le vaste bassin qui forme le port , & de l'autre sur la pleine mer.

C'est du port du passage , que la Compagnie de Guipuscoa fait ses expéditions pour les côtes de Caracas. Après avoir

admiré la force singulière de ce port, l'un des plus grands, & peut-être le plus sûr qu'il y ait en Europe, je retournai à Saint-Sébastien, & rentrai dans la route de Vittoria.

En sortant des montagnes on apperçoit cette ville, capitale de la province d'Alava, l'une des trois de la Biscaye; elle est au milieu d'une plaine cultivée où les villages abondent: elle est mal bâtie & mal percée; mais on y observe les traces de l'activité & de l'industrie. On y commençoit alors une place, que je trouvai achevée à mon retour. C'est un quarré d'ordre Toscan, dont chaque côté à dix-neuf arcades, & dont une façade est destinée à l'Hôtel-de-ville. Ce monument, malgré quelques défectuosités, décoreroit une ville plus con-

Vittoria.

sidérable que Vittoria: il n'est point dû à une main étrangère. C'est M. Olarvide, natif de Vittoria même, qui en a tracé le plan. On aime à voir un citoyen consacrer ses talens à l'embellissement du

pays qui les a vus naître, & qui les a formés. Cela paroît si doux, si naturel ! pourquoi faut-il que ce soit un phénomène ?

Cinq lieues plus loin que Vittoria, on rencontre l'Ebre qui partage le bourg de Miranda en deux parties inégales, dont la principale est sur la rive gauche. L'Ebre est encore un de ces objets aggrandis par la magie de l'histoire, qu'on trouve fort inférieurs à leur réputation. Il est vrai qu'à Miranda il est encore près de son berceau, placé au pied des montagnes du royaume de Léon ; mais ce fleuve qui servit jadis de bornes aux conquêtes de Charlemagne, a été jusqu'à nos jours stérile pour la navigation. Il appartenoit au Ministère actuel de réaliser un projet, dont l'exécution doit vivifier la Navarre, l'Arragon & la Catalogne. Dans le courant de 1785, le fameux canal d'Arragon a commencé enfin à confirmer les espérances qu'il avoit fait concevoir depuis le regne de Charles-Quint.

Premier
aspect de
l'Ebre.

Canal
d'Arragon.

Des barques parties de Tudela sont venues aborder à Saragosse, où elles ont été reçues avec les témoignages les plus vifs de la joie & de la reconnoissance. Dom Ramon Pignatelli n'a pas cru déroger à la dignité de son état de Prêtre, ni à celle de son illustre naissance, en consacrant ses veilles à la prospérité de son pays. C'est lui qui préside à la confection de cet ouvrage, qui doit assurer un débouché aux productions de l'Arragon, une des provinces d'Espagne les plus favorisées de la nature, & cependant une des moins productives, relativement à son étendue. Deux canaux, qui commencent tous deux en Navarre, & ont une prise d'eau commune, celui de Tauste & le canal Impérial, en serpentant dans l'Arragon, tour-à-tour s'éloignent, se rapprochent de l'Ebre, s'identifient avec lui; portent dans tous les cantons qu'ils traversent, l'activité, la vie, & fécondent leurs rives par des arrosemens combinés. Déjà ils répètent

L'image des milliers d'oliviers & autres arbres qui ombragent enfin le sol de l'Arragon. Déjà ils abreuvent, ils nourrissent de leurs poissons les villes, les bourgs, & les villages condamnés jusqu'à nos jours à l'aridité & à une frugalité peu méritoire. Déjà ils meuvent dans leur cours diverses usines, enfans & instrumens de l'industrie. Les rivières, qui, du nord de la Navarre & de l'Arragon, venoient perdre leurs ondes dans l'Ebre, vont bientôt contribuer à la prospérité des pays qu'elles arrosoient jusqu'à présent sans fruits, dès que l'Ebre se chargera des marchandises qu'elles porteront jusqu'à lui. Cette entreprise a nécessité des travaux qu'on peut encore admirer, après les merveilles du canal de Languedoc; outre les digues, les chaussées, les écluses, les ponts grands & petits, que les deux canaux ont enfantés sur leur passage, on a construit dans la vallée du Riojalon un aqueduc qui a 710 toises de long, &

17 pieds d'épaisseur à sa base, & dans lequel coule cette petite rivière. Mais quittons les rives de l'Èbre, pour entrer dans la Castille. Nous ne sommes pas encore dans ses vastes plaines. Au sortir de Miranda j'apperçois les rochers de *Pancorvo*, groupés d'une manière pittoresque, qui a déjà exercé le crayon de plus d'un voyageur. Le village de *Pancorvo*, qui est à trois lieues de Miranda, est comme enterré dans leur sein. Ils laissent à peine un intervalle étroit pour la grande route, qu'ils ombragent de leur cîme menaçante. Cinq lieues plus loin on traverse la petite ville de *Bribiesca*, fermée par une enceinte de murs que traversent quatre portes symétriquement placées. Le peuple n'y est pas opulent, mais paroît assez actif. En sortant de *Bribiesca* pour aller à *Burgos*, on franchit deux côteaux assez escarpés; & pour être bien à son aise, il faut avoir une confiance aveugle dans la docilité & la sûreté de ses mules, &

Rochers
de Pancor-
vo.

Bribies-
ca.

dans la vigilance de leurs conducteurs. A l'approche de Burgos, le chemin redevient très-passable. Cette ville, capitale de la vieille-Castille, est très-agréablement située ; sa plus grande portion est sur la rive droite de l'Arlançon, qu'on y passe sur trois ponts. Il décrit autour de Burgos un arc de cercle ; & de l'autre côté s'éleve une colline sur laquelle on voit encore les vestiges d'un vieux fort. L'Arlançon embellit & fertilise tous les environs ; il vivifie des plantations très-soignées qui servent de promenades ; il arrose de vertes prairies ; il baigne les murs de deux édifices remarquables, situés plus bas que la ville, l'un est le Monastere de *las Huelgas*, couvent de filles, dont l'Abbesse a des privileges fort considérables, & l'*Hôpital del Rey*, remarquable par son extrême propreté & par la salubrité qui y regne ; car les Espagnols pourroient donner des leçons aux nations les plus policées sur ces monu-

Burgos.

mens de charité. Une cruelle prévoyance ne leur a pas encore fait craindre que les malheureux s'y trouvassent assez bien, pour voir sans répugnance cet asyle s'ouvrir à leur misere.

L'intérieur de Burgos n'a d'ailleurs rien de remarquable que sa Cathédrale, l'un des monumens gothiques les plus magnifiques & les mieux conservés. On n'est pas peu étonné de trouver dans une de ses chapelles, un tableau de Michel - Ange Buonarotti ; il représente la Vierge habillant l'Enfant-Jesus , qui est debout sur une table. On y reconnoît facilement l'air de noblesse que Michel-Ange savoit donner à ses figures ; cette vigueur & cette correction de dessins auxquelles il a trop souvent sacrifié la grace. La Cathédrale est à une des extrémités de la Ville , presque vis-à-vis un des trois ponts sur lesquels on passe l'Arlançon. De l'autre côté de ce pont , est un fauxbourg où l'on trouve une image miraculeuse , comme dans

toute l'Espagne, sous le nom de *Santo Christo de Burgos*. Elle est conservée dans une chapelle obscure, enfumée, remplie d'*Ex voto* & de lampes d'argent, dans laquelle on est introduit avec un appareil mystérieux, qui a quelque chose d'imposant, même pour les gens les moins enclins à la superstition. Dès que les curieux sont entrés & à genoux, on allume les cierges de l'Autel où repose le Crucifix vénéré. Il est caché derrière trois rideaux que l'on tire l'un après l'autre, avec une lenteur affectée, qui ajoute encore au respect religieux. Les gens simples croient que la barbe lui pousse. Les dévots lui attribuent beaucoup de miracles. Les yeux non prévenus n'y voient rien d'extraordinaire.

Son Crucifix miraculeux.

On retrouve l'Arlançon au sortir de Burgos, & on ne le perd guère de vue jusqu'à Villadrigo, village très-agréablement situé sur la rive droite, au fond d'une plaine vaste, assez bien cultivée, & moins dénuée d'arbres que le reste

de la Castille. On rencontre ensuite le Pisuerga, petite rivière qui coule du nord au midi, & dont les eaux devoient servir à ce canal de Castille, projeté & commencé sous le rogne précédent. Il a depuis été comme abandonné, au grand préjudice de la vieille-Castille, qui n'attend que ce débouché pour l'écoulement & la multiplication de ses denrées. Ce canal devoit commencer à Ségovie, côtoyer l'Eresma qui se rend dans le Duero, & remonter vers le nord jusqu'à Reynosa, en exigeant des petites rivières qu'il eût trouvées sur sa route, le tribut de leurs eaux. Il n'y a plus qu'une vingtaine de lieues de Reynosa à Saint-Ander, port de mer où vient aboutir ce que la vieille-Castille envoie à l'étranger. On avoit fait, pour la commodité de cette communication par terre, un beau chemin, qui sera ruiné avant que le canal de Castille soit achevé.

Canal de
Castille.

Toujours en côtoyant la Pisuerga, qui nous a conduit à cette digression, &

après avoir franchi deux côteaux escarpés, dont cette rivière baigne le pied, on trouve *Quintana de la Puente*, près d'un pont de dix-huit arches, & *Torquemada*, une des villes les plus sales & les plus misérables de l'Espagne, où l'on passe en core la *Pisuerga* sur un pont de vingt-six arches, reconstruit à neuf en grande partie. Sans cette rivière, dont les bords sont assez riens, & dont le cours est marqué de loin en loin par quelques bouquets d'arbres, il y auroit peu de passages plus tristes & plus monotones que ceux qu'on passe en revue depuis *Villadrigo* jusqu'à *Duennas*. Avant d'arriver à ce bourg, situé sur une colline, dont la pente est assez roide, & au bord de la *Pisuerga*, qui reçoit en cet endroit la rivière de *Carrion*, on remarque à gauche le gros Monastere de *St.-Isidro*, & tout vis-à-vis un chemin neuf, commencé en 1784 par l'Intendant de *Palencia*, dont la résidence n'est qu'à deux lieues de *Duennas*. Il a été

Chemin
de *Palencia*.

construit aux frais des Communautés circonvoisines, & peut servir de modele dans tous les pays. Il prouve, comme beaucoup d'autres travaux modernes, qu'en Espagne comme ailleurs, avec l'amour du bien & une volonté bien active, on peut tout entreprendre, lorsque le but est indiqué par l'utilité publique, & que pour l'atteindre, on ne recourt pas à des moyens oppressifs.

Après avoir descendu les côteaux de Duennas, on parcourt le pays le plus uni & le plus nud jusqu'à Valladolid, assez grande ville près de la Pisuerga, au bord de l'Esquava, petite riviere sur laquelle sont établis quelques lavoirs pour les laines des environs. Valladolid est peuplée & ne manque pas d'activité, sur-tout à l'époque de la foire qui s'y tient vers la fin de Septembre; mais il y regne une mal-propreté qui frappe & rebute les yeux & l'odorat: sans doute on se fait à la longue à cet inconvénient comme à tous les autres.

Mal-pro-
preté de
Valladolid.

Plusieurs Eglises de Valladolid, celles sur-tout des Dominicains & de *San-Benito* sont belles à la maniere Espagnole, c'est-à-dire gracieuses, remplies d'Autels richement dorés. Elles contiennent d'ailleurs quelques tombeaux de marbre blanc, sculptés avec un soin qu'on ne peut trop admirer. Les ouvrages de sculpture, tant en bois coloré qu'en marbre, tant en groupes détachés qu'en bas-reliefs, remontent à l'époque de la renaissance des Arts en Espagne; époque qui produisit les Juan de Juni, les Berruguete, les Becerra & autres, dont s'honoreroient des siècles plus éclairés. La Cathédrale de Valladolid fixa aussi mon attention. Elle n'étoit encore (même vers la fin de 1785) qu'une énorme masse de pierres noirâtres, sans aucun ornement. Un ordre dorique des plus sévères regne en pilastres autour de la nef. L'art pourra embellir cette Cathédrale avec le tems, mais n'en fera pas disparaître un défaut

Eglises
de Vallado-
lid.

frappant : c'est qu'en entrant on a en perspective une haute muraille qui forme le derriere du chœur, & dérobe la vue du reste de l'Eglise. Je fus plus choqué encore de ne pas retrouver dans Valladolid, grande ville, résidence d'un Evêque & de son Chapitre, siège d'une Université, d'un des six grands Colléges du Royaume, de l'un des deux Tribunaux supérieurs de l'Espagne, une seule carte de géographie à acheter, un seul exemplaire de Don-Quichotte. En revanche, on y trouve des Couvens à chaque pas. Il y a au sortir de Valladolid, une place d'une grandeur démesurée, qu'on appelle le *Campo-Grande*, & sur laquelle on en compte treize. Valladolid n'est pas cependant tout-à-fait sans industrie, on y fabrique quelques étamines, quelques draps grossiers avec la laine des moutons permanens, qui paissent dans son voisinage. On y travaille l'or & l'argent; il y a une rue en-

Industrie
de cette
Ville.

tière qui est remplie d'Orfevres. Elle est très-vivante, ainsi que les autres qui aboutissent à la grande place.

Huit lieues d'un terrain sablonneux séparent Olmedo de Valladolid. Dans ce trajet on ne trouve d'autre verdure que celle d'une triste forêt de pins, qu'on a d'abord à gauche, & qu'ensuite on traverse. A moitié chemin on rencontre le bourg de Valdestillas; & une lieue plus loin on passe le Duero sur un assez beau pont, auquel on voit à droite quelques maisons bâties sous terre, ainsi que des caves isolées, où se garde le vin qu'on recueille dans ce canton.

Valdestillas.

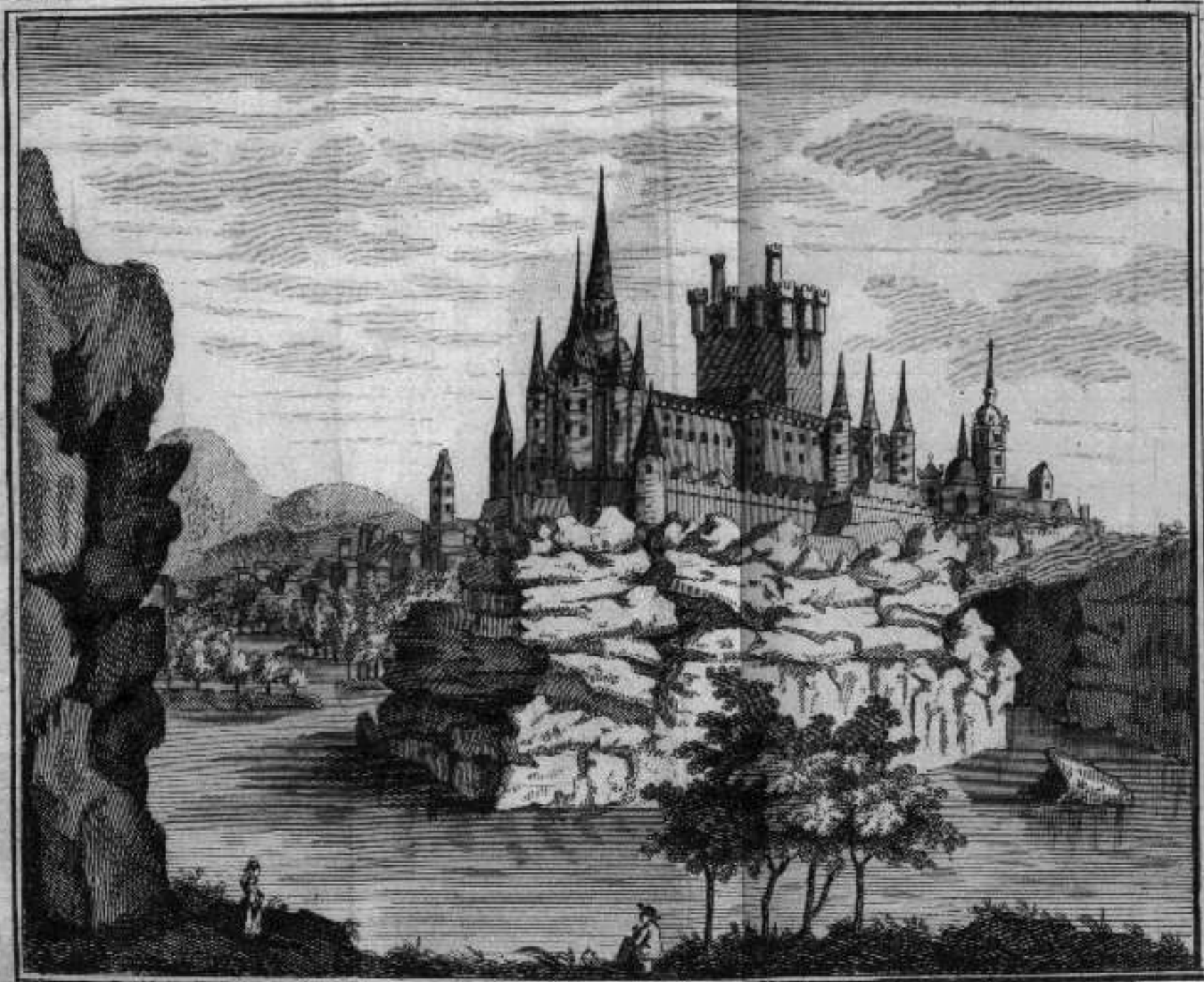
Olmedo est situé sur une éminence au milieu d'une plaine sans bornes de tous côtés, si ce n'est vers le nord-est que s'élèvent quelques collines pelées. Cette ville, qui a été forte autrefois, conserve encore une enceinte d'épaisses murailles, qui a près de trois quarts de lieues. Son intérieur annonce une ville ruinée, sans population & sans industrie.

Pauvreté d'Olmedo.

Nous ne citerons qu'une des causes & une des preuves de son état actuel. On y compte encore sept Paroisses & sept Couvens : on y fait un peu de briques ; on y engraisse des cochons & des dindons. On trouve quelques vignes à l'approche d'Olmedo, quelques potagers à l'ombre de ses vieilles murailles. Voilà toute la fortune de ses habitans.

D'Olmedo à Ségovie on compte onze lieues ; c'est la partie la plus nue, la plus pauvre, la plus dépeuplée de toute la Castille. On traverse quelques gros Bourgs, comme *Santa Maria de Nieva* & *Giusti*. On apperçoit de loin les tours du château de Ségovie & le clocher de sa Cathédrale. L'impatience du voyageur est long-tems fatiguée avant qu'il arrive au but : que de circuits, que d'efforts lents & pénibles, avant d'avoir gravi presque sur la place de Ségovie ! En s'en approchant, il voit à droite un vieux château, placé au sommet d'un rocher escarpé ; à gauche, il plonge dans
une

Appro-
ches de Sé-
govie.



CHATEAU DE SEGOVIE, OU ALCAZAR.

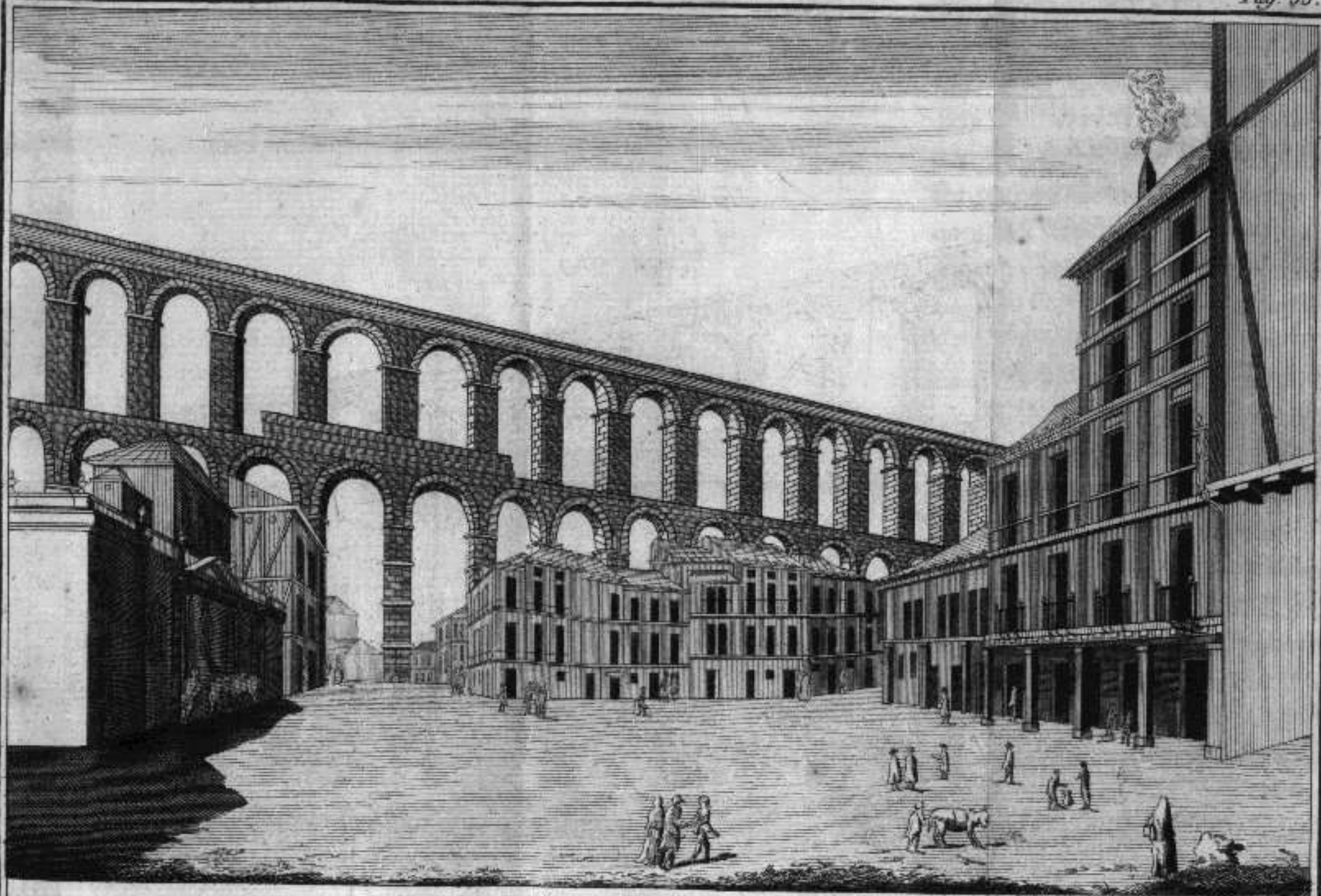
une vallée qu'une petite riviere arrose & garnit de verdure. Son imagination tour-à-tour s'exalte & sourit. En faveur des points-de-vue pittoresques qui l'entourent, il pardonne au pays aride & nud qu'il vient de parcourir, & qu'il va retrouver au sortir de Ségovie.

Mais entrons avec lui dans cette ville, jadis fameuse à plus d'un titre, & qui, même à présent, malgré sa saleté & sa dépopulation, n'est pas indigne de l'attention du voyageur. Ses principaux édifices sont la Cathédrale, & son château ou Alcazar.

La Cathédrale de Ségovie offre un mélange du goût gothique & de celui des Arabes. Son vaisseau est vaste, assez éclairé & d'une simplicité majestueuse; son maître-Autel a été récemment décoré des plus beaux marbres de Grenade. Un regret que l'on forme en voyant cette Cathédrale, comme presque toutes celles d'Espagne, c'est que le chœur y soit placé au milieu de la Nef.

L'Alcazar de Ségovie , jadis habité par les Rois Goths , est un édifice très-bien conservé. Depuis quelques années , on y a établi une Ecole Militaire pour les jeunes Gentilshommes qui se destinent à l'Artillerie. Leur éducation , sous tous les rapports , fait beaucoup d'honneur à la personne qui y préside en chef , M. le Comte de Lacy , Inspecteur Général de ce département.

L'Alcazar a servi long-tems de prison aux corsaires Barbaresques qui tomboient entre les mains des Espagnols. On ne pouvoit s'empêcher d'y voir avec quelque intérêt , ces robustes Musulmans condamnés à une oisiveté qui leur pesoit plus encore que leur captivité , se vouer à des travaux sédentaires , dont leurs mains vigoureuses sembloient s'indigner. Jamais cependant ils n'ont été traités avec rigueur ; & la Cour d'Espagne les a rendus à leur patrie , depuis qu'elle a formé des liaisons avec l'Empereur de Maroc.



Vue de l'Aqueduc de Segovie du coté de la Place dite del Azoguejo.

Ce que Ségovie contient au reste de plus remarquable, c'est son aqueduc, auquel a donné lieu sa situation singulière. Cette ville est bâtie sur deux collines & sur la vallée qui les sépare; elle s'étend, outre cela, en tous sens sur les terrains adjacents. Cette position rendoit une partie de ses citoyens très-difficile à approvisionner d'eau. On y a suppléé à une époque reculée, que la plupart des savans fixent au règne de Trajan, par un aqueduc, qui est encore à présent un des ouvrages Romains les plus étonnans & les mieux conservés. De niveau à sa naissance avec le ruisseau qu'il reçoit, & soutenu d'abord par un seul étage d'arches qui n'ont pas trois pieds de haut, il court par une pente douce gagner le sommet de la colline, qui est de l'autre côté de la ville, & paroît s'élever à mesure que le terrain qu'il parcourt s'abaisse. Dans sa partie la plus haute, on croit voir un pont jetté par une main hardie sur un abîme.

Son aqueduc,

Il a deux branches qui forment un angle assez obtus, relativement à la ville. C'est à commencer à cet angle, qu'il devient réellement imposant. Ses deux rangs d'arcades s'élevent majestueusement l'une au-dessus de l'autre ; & l'on est effrayé, en comparant leur peu de base avec leur hauteur. Sa solidité qui a bravé les efforts de plus de seize siècles, paroît inexplicable, lorsqu'on observe de près la simplicité de sa construction. Il n'est composé que de pierres taillées quarrément, & posées les unes sur les autres, sans apparence extérieure de ciment, soit que réellement elles ayent été unies sans ce secours, & par le seul art avec lequel elles sont taillées & placées, soit que le tems les ait déchauffées de ce ciment en émoussant leurs angles. On gémit en voyant de chétives maisons accollées aux jambages de ces arcades, cherchant dans ces robustes débris des appuis pour leur foiblesse, & payant ce bienfait par la dégradation d'un monu-

nent que le tems même a respecté ; mais elles s'élevent à peine au tiers de sa hauteur, & servent du moins à faire ressortir encore plus son imposante masse. Un petit Couvent a osé adoffer sa mesquine architecture à l'angle que forment ses deux branches. Mais quel pays ne s'est pas rendu coupable de semblables profanations ? François, qui serez révoltés de celle-ci, rappelez-vous l'amphitéâtre de Nîmes.

Il est inutile de dire que les maisons à portée desquelles passe l'aqueduc bien-faisant, le mettent à contribution, en payant un certain droit, & qu'il étoit sur-tout d'une grande ressource aux maisons, jadis bien plus nombreuses qu'à présent, où l'on lavoit & où l'on teignoit les laines de Ségovie.

Les laines n'ont toutefois rien perdu de leur mérite. Les meilleures laines d'Espagne sont celles des cantons de Ségovie, de la terre de Buytrago à 7 ou 8 lieues au levant de Ségovie ; de Pedraza au nord ; & en tirant vers le Douro,

celles d'Avilla & celles de Léon. Les relations que je me suis faites en Espagne pendant les huit ou dix ans que j'y ai séjourné, m'ont mis à même de recueillir bien des notions sur les laines. Je ne vais présenter à mes Lecteurs que les résultats les plus intéressans.

Détails
sur les laines
d'Espagne.

D'abord, c'est une opinion accréditée en général, quoique combattue par plusieurs personnes fort éclairées, que ce qui donne aux laines d'Espagne la finesse & la bonté, ce n'est pas tant la température du climat, la qualité du sol que foulent les moutons, que l'usage où l'on est de les faire voyager. Deux observations bien constatées, suffisent peut-être pour infirmer cette assertion. La première, c'est qu'il y a dans l'Estramadure des troupeaux permanens, dont la laine ne diffère pas sensiblement de la meilleure laine des moutons voyageurs ; la seconde, c'est qu'aux environs de Ségovie même, il y a des petits troupeaux qui

ne s'en écartent jamais, & dont la laine est aussi fine que celles des troupeaux errans. On m'a assuré dans ce canton, que sur vingt mille arrobes de laine fine qu'on y recueille, il y en a près d'un tiers que fournissent les troupeaux permanens. A quoi tient donc l'usage, d'ailleurs si fâcheux à d'autres égards, de faire parcourir l'Espagne à plusieurs millions de bêtes à laine? (1) Il tient à tout ce qui cause, propage & consolide les abus, à l'intérêt personnel des puissans, qui, en Espagne, a enfanté les privilèges ruineux de la Mesta. C'est une société

(1) Dans le seizième siècle, on comptoit jusqu'à sept millions de moutons voyageurs : sous Philippe III ce nombre étoit tombé à deux millions & demi. Ustariz, qui a écrit au commencement de ce siècle, le portoit à quatre millions. L'opinion générale est qu'à présent il ne passe pas cinq millions. Si on y ajoute les huit millions de moutons permanens, on aura près de treize millions d'animaux conjurés contre la prospérité de l'Espagne, pour l'avantage d'un petit nombre de particuliers ; car même les propriétaires des troupeaux permanens ont des privilèges à-peu-près semblables aux membres de la Mesta.

de grands propriétaires de troupeaux, composée de riches Monasteres, de Grands d'Espagne, d'opulens particuliers, qui trouvent leur compte à faire nourrir leurs moutons aux dépens du public dans toutes les saisons de l'année, & qui ont fait fonctionner par des Ordonnances peu réfléchies, un usage introduit d'abord par la nécessité. Dans les tems reculés, les montagnes de Soria & de Ségovie, vouées par leur escarpement, leur climat & leur sol à la stérilité, étoient pendant l'été l'asyle de quelques troupeaux du voisinage. A l'approche de l'hiver, la place n'étoit plus tenable pour ces animaux délicats. Ils allerent chercher dans les plaines circonvoisines, une température plus douce. Leurs maîtres firent convertir bientôt cette convenance en droit, & se réunirent en communauté. Avec le tems elle s'augmenta de tous ceux qui, acquérant des troupeaux, desiroient jouir des mêmes prérogatives. Le théâtre s'étendit à mesure que les acteurs

devinrent plus nombreux ; & , de proche en proche , les excursions périodiques des troupeaux se portèrent jusqu'aux plaines de l'Estramadure , où ils trouvoient un climat tempéré , & d'abondans pâturages. Lorsque l'abus commença à paroître intolérable , il avoit jetté de profondes racines , & il intéressoit tout ce qu'il y avoit de puissant dans le Royaume. Il en est résulté , depuis plus d'un siècle , une lutte continuelle entre les Associés de la Mesta d'un côté , & les amateurs du bien public de l'autre. Qu'un voyageur traverse l'Espagne au mois d'Octobre , époque à laquelle les moutons *tras humantes* (1) refluent vers les plaines d'Estramadure & d'Andalousie , ou au mois de Mai , qu'ils remontent vers les montagnes de la vieille-Castille ; qu'il apprenne que ces animaux ont le droit de paître le long de leur route dans toutes les communes ; que les Ordonnances fixent une largeur

(1) C'est le nom Espagnol des moutons voyageurs.

de 90 vares (1) au chemin par où ils passent ; que les pâturages qui les attendent en Estramadure leur sont affermés à un prix très-modique , dont les propriétaires sollicitent depuis longtems le haussément sans fruit ; le voyageur , sur-tout s'il est François , & s'il se pique de philosophie , criera à l'aveuglement , à l'ignorance , à la barbarie , & il oubliera que dans son pays , un voyageur Espagnol auroit lieu de s'étonner davantage de la multiplicité de nos Coutumes , de l'effrayante complication de notre administration des Finances , de l'inégalité choquante qui subsiste entre deux de nos provinces voisines , dont Pune , par exemple , paye un prix énorme la livre de sel , tandis que l'autre l'a presque pour rien. Celui-ci prononcera du haut de sa chaise-de poste : comme cette nation vaine & légère est encore

(1) La vare d'Espagne est à l'aune de France comme cinq est à sept ; ainsi quatre-vingt-dix vares font près de quarante toises.

peu avancée en administration ! Comment n'a-t-elle pas par-tout mêmes poids, mêmes mesures, mêmes Loix ? Comment n'établit-elle pas un impôt unique ? Cela seroit si facile ! Un Ministre n'auroit qu'à bien le vouloir. De son côté le François dira : comment ne pas diminuer cette quantité dévorante de bêtes à laine ? ou du moins la circoncrire dans des bornes beaucoup plus resserrées ? O mon cher concitoyen, n'épuisez pas votre imagination à chercher un moyen d'arracher nos alliés à ce fleau. Les gens éclairés de leur nation (car il y en a, & beaucoup, quoique vous en disiez) s'en sont occupés avant vous. Lisez ce qu'ont écrit là-dessus, de nos jours, MM. le Comte de Campomanes, Don Antonio Ponz, & plus anciennement Arriquibar, Lernela, Ustariz, & même ce Philosophe enjoué Cervantes, qui, sous l'enveloppe de la plaifanterie, a donné de si sages leçons aux hommes & à ses concitoyens. Mais ce qui vous paroît si facile à dé-

raciner, tient à une foule de circonstances qui vous sont inconnues. Sans répéter ce que nous avons dit du crédit des gens puissans qui, dans tous les pays, a été le plus grand obstacle qu'on ait opposé aux réformes utiles, observez que de nos jours même, ce qui fait encore préférer la nourriture des bêtes à laine à l'agriculture, c'est que depuis cent ans la laine a doublé de valeur, tandis que les grains, dont la culture est si pénible, si précaire, ont peu augmenté de prix. Dix mille têtes peuvent donner, année commune, deux mille arrobes ou cinq cens quintaux de laine. En évaluant l'arrobe de laine à cent réaux ou vingt-cinq livres, ces dix mille têtes, produiront cinquante mille livres, dont il faudra déduire à la vérité leur nourriture, les frais de leur voyage, le loyer de leur pâturage d'hiver, le salaire des bergers, & autres menues dépenses; ce qui laisse toutefois un *produit net* suffisant pour rendre ce genre de propriété très-précieux.

Quant à l'usage de faire voyager les moutons, observez qu'outre qu'il est consacré par les Loix, par la possession, & qu'il tient par conséquent à la propriété, il est encore excusé, nécessité même par les circonstances. Ou il faut diminuer le nombre des bêtes à laine, ou il faut qu'il en voyage une partie. Celles qui paissent pendant la belle saison sur les montagnes de Ségovie, de Soria, de Cuenca & de Buytrago, y mourroient de faim pendant l'hiver. Et où peuvent-elles mieux trouver un asyle qu'en Estramadure, province mal peuplée, très-peu riche, & dont les pâturages sont la seule ressource ?

Comment déterminer les propriétaires des troupeaux à renoncer volontairement à un bien dont la régie n'est ni très-compiquée, ni très-coûteuse, dont la récolte est à-peu-près certaine, & dont le produit a un débouché presque inépuisable, dans l'avidité avec laquelle les laines d'Espagne sont recherchées

par les nations fabriquantés ? Il faut convenir toutefois qu'ils n'en tirent pas tout le parti qu'ils pourroient en tirer. Les François, les Hollandois, les Anglois viennent prendre les laines Ségoviennes & Léonines à Bilbao & à Saint-Ander. Ils ne leur laissent pas même la commission de la vente. Ils les achètent dans la main même du berger, & font le lavage à leur compte. Sur un million d'arobes (1) que l'Espagne récolte de laines fines, il en sort plus de cinq cens mille lavées & une bien moindre quantité en Suin. On calcule que les droits sur cette extraction, que jusqu'à présent on n'a pas cru devoir limiter, produisent au Roi d'Espagne près de cinq millions: nouvelle raison pour ne pas attaquer brusquement l'abus dont les patriotes se

(1) Un arrobe est vingt-cinq livres pesant. Le prix moyen des meilleures laines est de vingt-trois à vingt-quatre livres, l'arrobe en Suin, qui paye cinq livres dix sols de droits d'extraction. L'arrobe lavé paye le double.

plaignent. On ne tarit pas impunément une pareille source, sans avoir à la main un moyen bien sûr & bien prompt d'y suppléer. Mais du moins le Gouvernement s'occupe & de rendre l'extraction de ces laines plus fructueuse pour le fisc, & d'en employer une plus grande quantité dans le pays. Déjà, depuis long-tems, toutes les laines communes sont fabriquées en Espagne, pour en habiller les soldats & les gens du peuple, & l'exportation en est prohibée. Quant aux laines fines, elles sont employées en plusieurs endroits, mais nulle part mieux qu'à Guadalaxara, dont je visitai les fabriques en détail vers la fin de 1783. J'y observai, avec surprise, que l'art de la Fabrication y étoit très-avancé à beaucoup d'égards. Je dis, *avec surprise*, parce que j'avois entendu répéter jusqu'à la satiété, que les Espagnols n'entendoient rien à ces opérations; qu'ils ne savoient ni carder, ni filer, ni tistre, ni teindre, ni fouler, ni calandrer; que leurs draps

Fabrique
de Guada-
laxara.

s'avachissoient & ne duroient pas ; qu'ils étoient d'un prix exorbitant , &c. Combien de préjugés du même genre s'évanouiroient devant un examen impartial & réfléchi ! Je ne citerai qu'un trait, pour prouver qu'au moins les reproches faits aux Espagnols sur la qualité de leurs draps, ne sont pas applicables à tous, & qu'ils sont sur la voie de s'en laver entièrement. On me montra à Guadalaxara du drap d'écarlate, qui, pour la teinture comme pour la finesse, me parut comparable aux meilleurs draps de Julienne. Or, ceux-ci valent dans la fabrique jusqu'à trente-neuf livres l'aune ; & d'après le tarif affiché dans celle de Guadalaxara, je vis que son plus beau drap d'écarlate n'étoit taxé que de trente-une à trente-deux livres l'aune. La comparaison que je fis des autres articles du tarif, me convainquit qu'il y avoit à-peu-près la même différence entre le prix des draps Espagnols & celui des nôtres, à l'avantage de ceux-là.

là. Ce qui doit paroître d'autant plus étonnant, que les fabriques qui travaillent pour le compte du Souverain, sont ordinairement administrées avec peu d'économie, & que celle de Guadalaxara l'étoit alors fort mal. Depuis la visite que j'y ai faite, elle a pris une nouvelle forme, qui ajoutera à la bonté de ses opérations, & permettra de diminuer encore le prix de ses productions. Cette fabrique étoit cependant alors une des plus complètes qu'on puisse voir nullepart : elle réunissoit dans une enceinte peu considérable, toutes les machines & tous les instrumens nécessaires à la fabrication des draps, excepté les cartons minces & polis qu'on met entre les plis d'une piece de drap, en la passant à la presse : on les faisoit encore venir d'Angleterre ; tout le reste se préparoit sur les lieux, jusqu'aux grands ciseaux avec lesquels on tond les draps. Il y avoit quatre-vingt métiers pour ceux de la première qualité, appelés proprement

draps de *San-Fernando*, du lieu où on les fabriquoit d'abord, cent de la seconde qualité, & cinq cens six pour les *Serges*, avec lesquelles on espere, avec le tems, se passer de celles d'Angleterre. (1) Tous ces métiers repartis entre deux édifices, occupoient trois mille huit cens vingt-cinq personnes, tous salariés (2) par le Roi, sans compter près de quarante mille répandues dans la campagne de la Manche & des Castilles, qui filent la laine destinée à être manufacturée à *Guadalaxara*. A l'administration économique près, je crois qu'il est difficile de voir nulle part une fabrique mieux organisée. Aussi la ville où elle est située, contraste-t-elle d'une manière frappante avec celles qui l'avoient

(1) On avoit calculé à cette époque, que l'Espagne payoit annuellement aux Anglois deux millions de livres sterlings, pour le seul article de leurs laineries.

(2) S. M. C. fournissoit de son trésor pour l'entretien de cette fabrique, cent cinquante mille livres par mois : somme exorbitante qui pouvoit bien n'être pas couverte par la vente des draps.

finent. Je ne remarquai pas un mendiant, pas un fainéant parmi ces quinze à seize mille habitans qu'elle contient. Tel est l'avantage des manufactures, & sur-tout de celles de draps, qu'elles ont beaucoup d'opérations de détail, dont sont capables les enfans, les vieillards, les infirmes. C'est un supplément que les arts ont donné en faveur de l'humanité foible ou souffrante, à la nature qui sembloit l'avoir condamnée à languir inutile & onéreuse. Avouons tout cependant; les Espagnols en général, de leur propre aveu, sont encore un peu arriérés quant à l'art de teindre & à celui de fouler leurs draps; mais quand on a comme eux les matieres premières, tant pour la fabrication que pour la teinture, quelques sujets habiles dans ces deux arts suffisent pour porter plusieurs manufactures à leur perfection; or, le Gouvernement actuel ne néglige rien pour s'en procurer. Guadalaxara est aussi le

Draps de
Vigogne.

que le fameux drap de Vigogne ; production précieuse que le reste du Globe doit envier à l'Amérique Espagnole. (1) Comme son usage n'est pas encore fort répandu, on n'y travaille pas continuellement. Il est même assez difficile de s'en procurer quelques aunes, sans les avoir commandées quelques mois d'avance. Il s'en fabrique aussi pour le compte du Roi d'Espagne, qui en fait des cadeaux à plusieurs Souverains. En 1782, il en envoya vingt piéces au Grand-Seigneur, à la suite du Traité qu'il venoit de conclure avec la Porte ; elles furent fort bien accueillies. On a prétendu à cette occasion que l'Espagne ne seroit pas fâchée de donner aux Turcs le goût de ses draps ; les nations fabricantes en ont déjà même conçu quelques alarmes, peut-être un peu gratuites. Le Gouver-

(1) On la tire de la Province de Buenos-Ayres & du Pérou ; la première est plus longue, mais la seconde plus soyeuse.

nement Espagnol est trop sage pour entreprendre un pareil commerce en concurrence avec ces nations, tant qu'il ne fera pas parvenu à approvisionner entièrement du produit de ses fabriques, les vingt-deux millions d'hommes qui vivent sous sa domination. Or, il fait trop combien elles sont encore loin de cet état de prospérité. Celle de Guadalaxara a dans celle de Brissuega, située quatre lieues plus loin, une espèce de fabrique succursale, qui a une centaine de métiers, tous consacrés aux draps de la première qualité.

Ségovie, fameuse en tout tems par la bonté de ses laines, ne l'étoit pas moins autrefois par le nombre & la perfection de ses fabriques. Elle est déchue de son ancienne splendeur, d'une manière affligeante pour tout bon patriote. En 1785 elle avoit tout au plus deux cens cinquante métiers. La plus considérable de ses fabriques, étoit celle d'Or-

Fabrique
de Ségovie.

54 NOUVEAU VOYAGE
tiz, fondée en 1779 sous le nom de
Fabrique royale : le Roi y est intéressé
pour une certaine somme. Ortiz occu-
poit déjà en 1785 trois mille ames,
tant à Ségovie que dans les environs, &
avoit soixante-trois métiers battans, où
il fabriquoit des draps de toutes les qua-
lités, depuis les pieces qui, d'après les
Ordonnances, contiennent deux mille
fils, jusqu'à ceux qui doivent en avoir
quatre mille. La fainéantise des habitans
de cette ville mettoit seule des bornes à
son activité. Les privileges dont le Mi-
nistere a voulu encourager ses premiers
essais, n'ont rien d'onéreux pour les au-
tres fabricans. Ils vendent tous en con-
currence, à un prix qui n'est pas exhor-
bitant. Les draps les plus chers au mois
de Septembre 1785, n'y coûtoient pas
plus de quatre-vingt-dix réaux la vare;
c'est à-peu-près trente-une livres dix sols
l'aune.

On peut, sans s'éloigner beaucoup de

Ségovie , prendre des notions sur tout ce qui a rapport aux moutons , & à leur précieuse dépouille.

C'est dans les montagnes qui avoisinent cette ville , qu'errent pendant la belle saison une partie des troupeaux voyageurs. On les en voit descendre dans le courant d'Octobre , franchir celles qui séparent les deux Castilles ; & à travers la Castille neuve , se disperser dans les plaines de l'Estramadure & de l'Andalousie. Depuis quelques années , ceux des deux Castilles qui sont à portée de la Sierra-Morena , viennent y passer l'hiver qui y est bien plus tempéré : la longueur de leurs journées est proportionnée à la pâture qu'ils rencontrent. Ils voya-
gent en troupeaux de mille à douze cens ,
sous la conduite de deux pasteurs , dont
l'un se nomme le *Mayoral* , & le second
le *Zagal*. Rendus à leurs destinations ,
ils sont distribués dans les pâturages qui
leur sont assignés. Ils se remettent en
route dans le courant d'Avril ; & soit ha-

Voyages
des mou-
tons.

bitude, soit qu'un instinct naturel les pousse vers le climat qui leur devient propre à cette époque, l'inquiétude qui les agite pourroit, au défaut, servir de calendrier à leurs conducteurs.

Leurton-
te.

C'est pendant ce voyage de retour, au mois de Mai, que se fait la tonte ; opération principale en Espagne, parce qu'elle s'y fait en grand, dans de vastes édifices disposés pour recevoir des troupeaux entiers de quarante, cinquante & jusqu'à soixante mille moutons (1) : la moisson & les vendanges n'ont rien de plus solennel dans les pays à bled & dans ceux de vignobles. C'est une époque de récréa-

(1) Chaque troupeau appartenant à un seul maître s'appelle une *cavana*, qu'on prononce *cavagna* ; elles prennent le nom de leurs propriétaires. Les *cavanas* les plus nombreuses sont celles de Bejar & de Negretti, qui sont composées chacune de soixante mille têtes. Celle de l'Escorial, une des plus renommées, en a cinquante mille. Le préjugé ou la routine met en vogue la laine de telle *cavana*, de préférence à celle de telle autre. Ainsi, par exemple, on n'emploie à Guadaluara que la laine des *cavanas* de Negretti, de l'Escorial & du Paular.

tion pour les propriétaires, comme pour les ouvriers qu'ils occupent. Ceux-ci sont divisés en différentes classes, dont chacune a son emploi : il en faut cent vingt-cinq pour chaque millier de moutons. Chaque brebis donne de la laine de quatre espèces, plus ou moins fines, suivant la partie d'où on la tire. Il y a dans les environs de Ségovie plusieurs de ces édifices à tondre (Esquileos). Un des plus remarquables est celui d'Iturvieta.

La tonte finie, on recueille son produit en ballots, qui sont conduits aux ports de mer, où on les embarque sans autre opération, ou aux lavoirs distribués dans la Castille. Il y en a aussi plusieurs dans le canton de Ségovie. Je visitai en détail un des plus considérables, celui d'Ortijosa, qui est à trois lieues de St.-Ildefonse. Je m'y convainquis que cette opération, toute imparfaite qu'elle paroît au premier coup d'œil, parce que les fabricans étrangers la recommencent avant d'avoir employé la laine, remplit

Lavage
des laines
d'Espagne.

complètement le but qu'elle a, celui de conserver la laine sans que les plus longs trajets en altèrent la qualité. On y lave toutes celles qu'emploie la fabrique royale de Guadalaxara. Année commune, il passe par ce lavoir environ quarante mille arrobes (ou dix mille quintaux) de laine en Juin, qui, par cette opération, est réduite à la moitié. L'emplacement ne pouvoit être mieux choisi : il est vaste, & forme une espece de bassin, dont les parois intérieures sont des prairies doucement inclinées qui, aboutissant à un centre commun, voient le soleil sous tous les aspects.

La laine arrive telle que le mouton l'a livrée, chaque toison étant encore en son entier. On la donne sous cette forme aux *Apartadores*, qui la partagent en trois parties de qualités différentes. Ils sont tellement exercés à ce métier, qui demande un assez long apprentissage, qu'au premier coup d'œil ils voient à quelle partie de l'animal appartient le flocon de laine

qu'on leur présente. Ces trois qualités ainsi séparées, on les étend sur des claies de bois, on les éparpille, on les bat pour les purger de la poussière & des ordures qui s'y attachent; on les porte ensuite au lavoir

Il sort d'une grande chaudière, où l'eau s'échauffe presque au point d'entrer en ébullition, deux gros robinets, qui s'épanchent par des tuyaux dans trois puits carrés, revêtus en pierres de taille, & profonds de trois à quatre pieds seulement. L'eau chaude tombe sur une couche de laine qui en occupe le fond. Trois hommes l'y foulent en la remuant dans tous les sens; chaque qualité de laine se lave à part, & demande de l'eau plus ou moins chaude, suivant son degré de finesse.

Après cette première opération, la laine est de nouveau étendue sur des claies, pour s'essuyer & se dégager des ordures que l'eau a commencé à dissoudre. On en détache aussi à la main les morceaux

les plus grossiers qu'on met à part, & qu'on vend pour le compte des âmes du Purgatoire : car en Espagne, la religion se mêle à tout. Les Espagnols veulent sanctifier par cette association, quelquefois bizarre, leurs occupations, leurs richesses & jusqu'à leurs plaisirs. Le principe, fût-il chimérique, est précieux à conserver : le but est louable. Que ne peut-on en dire toujours autant des moyens ? Mais revenons à nos moutons.

Les claies où sont étalées leurs dépouilles, sont placées dans l'intervalle large de trois à quatre pieds, qui sépare les puits de pierres d'un aqueduc étroit, aussi de pierres, où l'on introduit un courant d'eau froide. Un homme placé à l'entrée de cet aqueduc, reçoit la laine, & l'y jette : elle est arrêtée par cinq hommes placés à la file au-dessous de lui, qui frottent la laine avec leurs pieds, & se la renvoient de l'un à l'autre. Plus bas sont d'autres ouvriers qui l'arrêtent au passage, & la jettent sur un talus en

pierres , où elle s'effuye , & au bas duquel regne une rigole. Un filet placé à l'extrémité du petit aqueduc , retient la laine qui peut leur échapper , entraînée par la rapidité du courant.

Quand la laine s'est bien effuyée , on la déploie sur le penchant de ces prairies dont nous avons parlé plus haut , & où quatre jours d'un beau soleil suffisent à peine pour la sécher entièrement : quant elle est bien sèche , on la remet dans de grands sacs pour l'emporter. Des lettres initiales marquées sur ces sacs , indiquent l'espece de laine que chacun contient ; & ils portent outre cela une marque qui désigne le troupeau qui l'a fournie ; si bien qu'avec ces deux indications , un connoisseur qui voit passer des ballots de laine , dira : c'est de la laine fine ou superfine des troupeaux de l'Escorial , ou de Negretti , ou de Bejar.

Je ne demande pas grace pour ces détails. Ils peuvent fournir des lumieres utiles à nos propriétaires de moutons , à nos fa-

bricans sur le lavage, sur l'emploi de nos laines, ou du moins leur inspirer l'envie, & leur indiquer les moyens d'en acquérir. Ils servent d'ailleurs à venger les Espagnols de l'inculpation très-gratuite à beaucoup d'égards, dont leur paresse & leur ignorance prétendues sont l'objet. C'est par conséquent un tribut que je paye à l'équité.

Mais il est tems de quitter Ségovie & ses environs, pour conduire mes Lecteurs au château de Saint-Ildefonse, qui n'en est qu'à deux lieues. On apperçoit de très-loin les hautes montagnes qui le dominant ; & à peine est-on hors de Ségovie, qu'on distingue le château lui-même, que les inégalités du terrain qu'on parcourt font paroître & disparaître à plusieurs reprises. Ce terrain n'annonce nullement le séjour d'une grande Cour. On traverse la campagne la plus aride. Quelques misérables hameaux semés de distance en distance, ne permettent pas de soupçonner la présence vivifiante du

X
 Première
 vue de St.-
 Ildefonse.

Monarque. On est loin de soupçonner que dans cet horizon vaste & nud, sont répandus plusieurs fabriques de différens genres, des papeteries, des manufactures de draps, une de glaces, des ruisseaux, des champs cultivés, des prairies & des bouquets de chênes verts à l'approche de Saint-Ildefonse; & après avoir vu de près tous ces détails, on ne peut concevoir qu'il en résulte un ensemble aussi triste & aussi pauvre. Il faut d'abord en accuser la nature du terrain, la situation de cette partie de la Castille entourée de montagnes au loin, sans chemins, sans canaux, sans rivières navigables. Mais surtout attribuons-le, sans déguisement, au séjour des nombreux troupeaux de cerfs & de daims qui regnent paisiblement dans ce canton, comme dans un empire où leur repos n'est troublé que par les augustes chasseurs qui y passent près de trois mois par an, & paroissent encore plus occupés du soin de les conserver, que de celui de les détruire.

Cependant à mesure qu'on s'approche de Saint-Ildefonse, le paysage devient plus riant. On voit des ruisseaux circuler au milieu d'une verdure assez fraîche, les cerfs & les daims errer par troupes dans les taillis, ou bondir sur les côteaux avec une sécurité qu'on n'attend pas d'animaux aussi timides; on voit quelques jolies maisons poindre à travers les bouquets de chênes verts; d'ailleurs le groupe formé par le château & les édifices qui y tiennent, & couronné par des montagnes, les unes pelées, les autres boisées jusqu'à leur sommet, forme un point-de-vue très-pittoresque. On arrive enfin à la grille qui est en face de l'habitation royale, & qui en est séparée par une vaste cour en forme de glacis. Cet ensemble offre une image de Versailles, qui, quoiqu'imparfaite, ne peut que plaire à des yeux françois. On juge d'abord que Philippe V. qui a bâti St.-Ildefonse, s'est plu à s'entourer d'objets qui lui rappellassent le séjour chéri de sa première jeunesse

Entrée
de Saint-
Ildefonse.

jeunesse. Il paroît avoir eu le même but en composant sa maison militaire. De l'ancienne garde des Rois d'Espagne, il ne reste plus qu'une Compagnie d'Hallebardiers, qu'on peut comparer à celle des Cent-Suisses. Philippe V. en a créé trois de Gardes-du-Corps, chacune de deux cens hommes, modelées, quant à la formation & même à l'habillement, sur celles de notre Cour. Deux Régimens, qui gardent le château à l'extérieur, celui des Gardes-Espagnoles & celui des Gardes-Valonnes, font aussi une copie parfaite de nos Régimens des Gardes-Françoises & des Gardes-Suisses. Chacun d'eux envoie une Compagnie en détachement à l'endroit où réside la Cour.

Les places de Commandans de ces six Corps militaires qui forment la garde tant intérieure qu'extérieure des Rois d'Espagne, sont données aux plus distingués de la Monarchie. Le Commandant des Hallebardiers est toujours un Grand-d'Espagne. Le Capitaine de la

Compagnie Espagnole des Gardes-du-Corps, est pris dans les maisons les plus illustres de la Cour. Celui de la Compagnie Italienne, est ordinairement un Seigneur Italien; & celui de la Compagnie Flamande, un Seigneur Flamand ou du moins un étranger. Il en est de même du Colonel des Gardes-Valonnes. Quant à celui des Gardes-Espagnoles, il est toujours choisi parmi les Grands-d'Espagne les plus distingués.

Ces traits de ressemblance avec notre Cour, observés à Saint-Ildefonse, qui rappelle Versailles à quelques autres égards, nuancent pour-ainsi-dire le passage d'une Cour à l'autre: en sorte qu'arrivé à Saint-Ildefonse, on est tenté de ne se croire qu'à la moitié de l'intervalle qui les sépare.

Philippe V. avoit pour cette résidence une affection dont les témoignages lui ont survécu: ses cendres reposent dans une Chapelle qui est en avant du château. Je visitai son mausolée, qui a quelque

Tombeau
de Philippe
V.

chose d'imposant dans sa simplicité. L'aspect d'un tombeau illustre, provoque toujours la rêverie. Quel effet ne doit pas produire celui d'un Prince dont le regne tient une place si marquée dans l'Histoire moderne, & forme l'époque des derniers exploits du regne de Louis XIV & de ses plus grands défaits ; d'un Prince pour les intérêts duquel l'Europe a été agitée par trois guerres en moins d'un demi-siècle ; d'un Prince que la conquête de la plus vaste Monarchie du monde n'a pas suffi pour rendre heureux, ou du moins dont la mélancolie sombre qui a obscurci les dernières années de sa vie, a prouvé que les plus brillans succès de l'ambition traînoient à leur suite la satiété & l'ennui. Quelle source féconde de réflexions philosophiques sur le néant des grandeurs humaines ! Après m'en être nourri aux pieds de la tombe de Philippe V, j'allai visiter le séjour enchanteur qu'il s'étoit préparé au milieu des bois solitaires, &

au sein des montagnes escarpées. Le Palais n'a rien de magnifique, sur-tout à l'extérieur. Du côté des jardins il y a une façade d'ordre Corinthien, qui n'est pas sans majesté. C'est celle des appartemens du Roi, qui a la vue sur un parterre entouré de vases & de statues de marbre, & sur une cascade qui, pour la richesse de ses décorations, est comparable à tout ce qu'il y a de beau dans ce genre, & à qui rien ne peut être comparé pour la limpidité de ses eaux. Philippe V. à cet égard ne pouvoit être mieux servi par la nature. Des montagnes qui ombragent son Palais, découlent en abondance les ruisseaux qui fournissent aux réservoirs de ses eaux. Elles ont le double objet d'alimenter les fontaines nombreuses, & de vivifier les plantations de ces magnifiques jardins, qui seuls mériteroient qu'on entreprît le voyage d'Espagne. Ils ont une lieue de circuit intérieur. L'inégalité du terrain y ménage à chaque instant de nouveaux

Jardins
de Saint-
Ildefonse.



FAÇADE DU PALAIS DE SAINT ILDEFONSE
Vue du côté des Jardins.

points-de-vue. Les principales allées répondent aux divers sommets des montagnes voisines. Il y en a une sur-tout qui produit un effet enchanteur. Elle aboutit perpendiculairement à la façade principale. De ce point on voit, du même coup-d'œil, cinq fontaines ornées de beaux groupes, s'élever en amphithéâtre, dont une croupe de montagnes forme le couronnement. Le plus élevé de ces groupes est celui d'Andromède attachée sur un rocher. Vu de près, il est peut-être défectueux, en ce que le rocher paroît mesquin à côté du monstre qui menace Andromède, & de Persée qui l'attaque ; mais dans l'ensemble il contribue à la beauté de la perspective. Le plus remarquable de ces cinq groupes, est sans contredit celui de Neptune ; le génie a présidé à sa composition & au choix de son emplacement : le Dieu de l'Océan est debout, entouré de sa cour marine. Son attitude, son air menaçant, le jeu de son trident, annoncent

qu'il vient d'imposer silence aux flots mutinés ; & le calme qui regne sur le bassin, celui qu'entretient dans l'air la triple muraille de verdure dont il est entouré, tout annonce qu'il n'a pas commandé en vain. Combien de fois suis-je venu me placer, un Virgile en main, au bord de ces ondes tranquilles, à l'ombre de cette verte architecture, & me suis-je rappelé le fameux *quos ego* !

Il est encore d'autres fontaines qui peuvent fixer l'attention des curieux : telle est celle de Latone, où des gerbes limpides, les unes perpendiculaires, les autres se croisans dans tous les sens, s'échappent des gosiers rauques des payfans de Lycie, à demi-transformés en grenouilles, & jaillissent en telle abondance, que la statue de la déesse se dérobc aux regards sous ce vaste manteau de crystal liquide. Telle est celle de Diane aux bains, entourée de ses nymphes ; en un clin d'œil, toute la chaste cour est cachée sous les eaux ; on croit entendre

le sifflement des oiseaux aquatiques , le rugissement des lions, d'où s'échappe par cent canaux ce déluge de quelques minutes. Telle est enfin la fontaine de la Renommée ; elle est formée d'un seul jet-d'eau qui s'éleve à cent trente-deux pieds , annonce à quelques lieues à la ronde les efforts de l'art maîtrisant la nature, & retombe en douce rosée sur les spectateurs ébahis. Il est quelques points dans les jardins de Saint-Ildefonse , d'où l'on peut saisir l'ensemble d'une grande partie de ces fontaines jaillissantes , & d'où l'oreille est enchantée de l'harmonieux concert qui en résulte. Arrêtez - vous sur-tout , voyageurs qui voulez faire jouir tous vos sens à la fois , arrêtez vous sur ce plateau qui fait face à l'appartement du Roi. On y a pratiqué dans l'épaisseur du feuillage , deux salons de verdure , du haut desquels vous verrez vingt colonnes de crystal s'élever jusqu'à vous , à la hauteur des arbres qui vous environnent , mêler leur blancheur écla-

tante à la verdure de leur feuillage, unir leur bruissement au frémissement des branches, rafraîchir, embaumer l'air que vous respirez ; & si vous restez de sang-froid, rentrez chez vous, vous n'êtes pas fait pour sentir les beautés de l'art ni celles de la nature. Vous croyez, Lecteur, que mon enthousiasme est au comble ; vous vous trompez. Suivez-moi vers le grand réservoir de ces eaux abondantes & limpides. Vous aurez à gravir péniblement pendant quelques minutes ; mais vous ne vous repentirez pas de vos peines. Nous voilà parvenus à une grande allée, longue & unie, qui occupe toute la partie supérieure des jardins. Allez en chercher le milieu &, retournez-vous du côté du château. Voyez le vaste horizon sur lequel vous plongez : il n'a d'autre bornes que celles de votre vue ; elles seules vous empêchent de découvrir les Pyrénées. Appercevez-vous ce clocher qui forme un point dans cette immense étendue ? vous croyez peut-être que c'est

la paroisse de Saint-Ildefonse ; non , c'est la Cathédrale de Ségovie qui en est à deux lieues. Voyez-vous comme ces jardins que vous venez de parcourir se rétrécissent à vos yeux ! Vous croyez toucher à l'habitation royale ; les allées , les parterres , les fontaines , tout à disparu ; vous ne voyez qu'un chemin qui , sous la forme d'un vaisseau dont vous occupez la proue , a sa poupe au comble du palais. Regardez à présent derrière vous. Voyez ce petit lac dont les contours irréguliers ne se bornent pas à siffler comme nos jardins Anglois , le désordre de la nature. C'est elle-même qui les a tracés , excepté du côté que vous occupez. Cette allée tirée au cordeau vient s'unir aux deux bouts de la courbe qui embrasse le réservoir. Ces eaux qui s'épanchent en bondissant des flancs de cette montagne boisée que vous avez en face , dont le murmure trouble seul le calme qui y regne ; ces eaux se donnent rendez-vous dans ce réservoir , & s'y reposent comme

pour reprendre haleine , & descendre ensuite par mille tuyaux invisibles , à de nouveaux réservoirs , d'où elles jaillissent en berceaux , en gerbes , en colonnes , au-dessus du sol fleuri qui leur est étranger. Voyez - vous comme les oiseaux , attirés par leur limpidité , viennent en effleurer & agiter le crystal ! Voyez - vous leur surface immobile répéter l'image des bois touffus qui l'environnent , & celle de quelques maisons simples , jettées comme par hasard sur ce tableau ravissant que le Lorrain auroit imité , mais n'auroit peut-être pas imaginé ! Des masses épaisses d'ombre obscurcissent les bords opposés aux vôtres. Quelques enfoncemens à l'abri des arbres qui forment voûte , semblent les asyles de quelques nayades. Ne les troublez pas par vos propos indiscrets ; admirez en silence , & rêvez . . . Mais comment ne pas remonter à la source de ces ondes ; suivons les sinuosités de leurs rives. Voyez les sentiers tortueux qui viennent y aboutir , se faire

jour à travers les taillis , paroître & disparaître. Ecoutez ce bouillonnement des ruisseaux que vous n'appercevez que par échappées ; ils courent avec fracas aux rendez-vous que leur ont donné les descendans de Louis XIV. Ils se perdoient jadis dans les vallées pour en abreuver les humbles habitans ; ils vont se consacrer aux plaisirs des Rois. Mais en gravissant le dos de la montagne pyramidale où se cache leur source , nous voilà à la muraille qui en enferme une partie dans les jardins , & que nous déroboit le touffus des taillis : rien n'y devoit en effet rappeler la propriété exclusive & l'esclavage. Les eaux , les bois , la solitude majestueuse des montagnes qui s'éloignent du tumulte des cours & des villes , voilà des biens qui sont à tous les hommes. Au-delà de cette muraille , qui forme l'enceinte la plus extérieure des jardins , est une platte-forme nue , où l'Infant Don Louis , frere du Roi , s'étoit choisi un emplacement con-

facré à la culture. Plus loin, la montagne se roidit de nouveau, & se recouvre d'arbres jusqu'à son sommet. Redescendons; c'est la dissipation que nous recherchons & non pas la fatigue. Suivons le cours de ces eaux; elles descendent en bouillonnant comme par cascades, d'un plan des jardins à l'autre. Ici elles abreuvent en courant le pied des arbres; là elles traversent une allée pour aller humecter plus lentement les plantes d'un parterre. Du bassin d'Andromede elles s'écoulent entre deux rangs d'arbres, en forme de canal encaissé, & dont la pente trop rapide est retardée par des cascades & des détours. Elles reçoivent & entraînent hors des jardins les ruisseaux qui, après s'être joués au milieu des dieux & des nymphes, après avoir humecté le gosier des tritons, des lions & des cignes, rentrent humblement sous terre, & vont au sein des prairies voisines remplir un rôle moins brillant, mais plus utile. Nous ne quitterons pas ces pompeux jardins, sans nous arrêter

à l'endroit qui annonce le plus de prétentions, mais ne fait pourtant pas le plus d'effet. C'est la place des *huit allées de las ocho calles*. Le centre est occupé par le groupe de Pandore, le seul qui ne soit qu'en pierre reblanchie, tous les autres étant ou de marbre blanc, ou de plomb bronzé. Huit allées répondent à ce centre, & chacune est terminée par une fontaine. Des massifs de verdure occupent l'intervalle d'une allée à l'autre, & chacun offre l'autel d'un dieu ou d'une déesse sous une arcade de marbre blanc, & préside à un bassin. Ces huit autels symétriquement placés & décorés, entre autres jets-d'eau en ont deux qui s'élevaient en forme de cierges des deux côtés de leur divinité. Cette froide régularité déplut, dit-on, à Philippe V. qui, peu de tems avant sa mort, en visitant ses jardins, la reprocha assez durement à son inventeur. Ce Monarque n'eut pas la douceur de jouir complètement de sa création : la mort l'enleva lorsqu'elle étoit

encore imparfaite. C'étoit pourtant l'entreprise la plus dispendieuse de son regne.

Ce qu'ont
coûté ces
jardins.

Les finances d'Espagne si délabrées sous la dynastie Autrichienne, graces aux sages combinaisons d'Orry, aux subsides de la France, & sur-tout aux efforts courageux des fideles Castillans, auroient suffi à trois guerres longues & ruineuses, à toutes les opérations d'une Monarchie que Philippe V. avoit conquise & régénérée; auroient résisté aux secousses de l'ambition & de la politique: elles succomberent aux efforts de la magnificence. Il est très-singulier que le château & les jardins de Saint-Ildefonse coûtèrent environ quarante-cinq millions de piaftres, & que c'est précisément la somme dont Philippe V. mourut endetté. Cette énorme dépense paroîtra croyable, quand on saura que l'emplacement qu'occupe cette habitation royale, étoit au commencement de ce siècle, la croupe escarpée d'une masse de rochers; qu'il a fallu la fouiller, l'applanir en plusieurs

endroits , creuser dans ses flancs le passage de cent canaux différens , rapporter de la terre végétale par-tout où l'on a voulu substituer une brillante culture à la stérilité , faire jouer la mine pour frayer un passage aux racines des arbres qu'on y a plantés en abondance : tant d'efforts ont été couronnés du succès. Dans les vergers , dans les potagers , dans les par-

Ce qui y manque. ↓

terres , il est peu de fleurs , peu d'espaliers , peu de plantes qui n'y prospèrent ; mais les arbres destinés à percer la nue , & par conséquent à enfoncer profondément leurs racines dans la terre , attestent déjà l'insuffisance de l'art qui veut lutter contre la nature. Plusieurs languissent sur leurs tiges grêles , & ne déploient qu'à regret leurs branches presque nues. Tous les ans il faut invoquer le secours de la poudre pour creuser de nouveaux berceaux à ceux qui les remplacent ; aucun ne s'est couvert de ce feuillage touffu , qui n'appartient qu'à ceux auxquels on n'a pas créé un sol factice. En

un mot, on trouve dans les bosquets de Saint-Ildefonse, des statues de marbre, des bassins, des cascades, des eaux abondantes & limpides, de la fraîcheur, des sites pittoresques, tout, excepté ce qui en feroit le principal charme, excepté d'épais ombrages.

La cour d'Espagne vient ici tous les ans braver les ardeurs de la canicule. Elle s'y rend vers la fin de Juillet, & en repart au commencement d'Octobre. La situation de Saint-Ildefonse sur le penchant des montagnes qui séparent les deux Castilles, en face d'une vaste plaine qui n'oppose aucun obstacle aux vents du nord, rend ce séjour délicieux pendant l'été. On y trouve de la fraîcheur dans les matinées & les soirées des jours les plus chauds. Cependant, comme cette maison royale est à plus de vingt lieues de Madrid, (1) que la moitié du

(1) On n'en compte que quatorze de ces lieues espagnoles, dont le degré contient dix-sept & demi. Ces quatorze lieues en font donc plus de vingt des nôtres.
chemin

chemin qui y conduit, traverse par de longs détours une croupe épaisse de montagnes très-roides en plusieurs endroits; elle n'est précieuse qu'aux amateurs de la chasse & de la solitude. J'y arrivai à une époque aussi brillante pour la Cour de Charles III, que douce pour son cœur. Il y attendoit un de ses augustes neveux, Monseigneur Comte d'Artois, qui, séduit par la gloire promise aux assiégeans de Gibraltar, alloit la rehausser par sa présence & la partager. On n'a que trop su comment ces brillans calculs furent trompés par la fatalité qui se joue même des projets des rois. L'aimable frère du nôtre ne pouvoit que montrer du dévouement & du courage; & tout ce qu'il a pu faire, il l'a fait. Oh! comme le zele qui lui fit franchir les Pyrénées, excita l'enthousiasme sur son passage! J'eus le bonheur d'en être par-tout témoin,

Arrivée de
Monsei-
gneur Com-
te d'Artois
à Saint-II-
defonse.

C'est un tour de force de les parcourir en six heures avec ces attelages de mules, qui vont beaucoup plus rapidement que nos meilleurs chevaux de poste.

en traversant la Biscaye & la Castille : on l'attendoit d'un jour à l'autre. Tout le monde m'en demandoit des nouvelles ; je fus fêté comme un de ses avant-coureurs. On croyoit que parce que j'étois François, je devois le connoître & l'aimer. Depuis la conquête de l'Espagne à la Maison de Bourbon, c'étoit la première fois qu'un des soutiens de l'ancien Trône se rapprochoit du nouveau. Le Monarque Espagnol qui, au sein des occupations de la royauté, des combinaisons de la politique, a toujours caressé les sentimens de la nature, attendoit son neveu avec l'impatience d'un pere. Dans la maniere dont il l'accueillit, on ne savoit qu'admirer le plus, ou des efforts de la magnificence, ou des recherches de la tendresse. Sa prévoyance l'atteignit à la descente des Pyrénées. Sur le passage de l'hôte chéri qu'il attendoit, il sembloit qu'il eut communiqué à tous ses sujets son empressement & sa joie. Avec quelle bonté le jeune Prince répondit à

ces hommages de cœur ! & qu'il fut bien secondé par les amis dont il s'étoit entouré ! A Ségovie il trouva les Gardes-du-Roi , qui l'introduisirent en triomphe dans le Palais , au bruit de l'artillerie & des tambours , aux acclamations de toute la Cour & de tout le peuple. Une touchante entrevue suivit cet appareil d'étiquette : vous qui en fûtes témoins , vous en fûtes pénétrés ! Le Doyen des Monarques de l'Europe pressa contre son sein l'aimable héritier de son nom. Des larmes roulerent dans ses yeux attendris ; & conciliant la dignité avec la bonhomie , il prouva à tous les spectateurs que l'habitude des grandeurs ne dessèche pas toutes les ames , & que la nature a des droits imprescriptibles. Monseigneur Comte d'Artois & toute sa suite furent logés dans son Palais. Toute sa maison fut à ses ordres ; mais on eut soin de l'entourer de plus près de ceux dont les formes & le langage pouvoient lui retracer une foible image de la cour

qu'il venoit de quitter. Toutes ces attentions n'eurent de bornes que celles qu'y mit le desir qu'on avoit de laisser au jeune Prince la liberté, si préférable aux vains hommages de la représentation. Le Roi d'Espagne mene une vie réglée; tout l'emploi de ses momens est calculé; rien n'y fut dérangé; la chasse, la pêche, ses pieuses occupations, son travail avec ses Ministres, tout fut continué comme auparavant. De son côté, Monseigneur Comte d'Artois fut jouir de la liberté que lui laissoit le Monarque. Avec la docilité d'un pupille ordinaire, il se rangea, pour-ainsi-dire, sous la tutelle de l'Ambassadeur du Roi son frere, M. le Comte de Montmorin. Je le vis peu; il étoit alors tout entier à la tâche honorable qui lui étoit confiée; mais d'après tout ce que j'ai entendu dire de lui, je jugeai qu'elle ne pouvoit, non plus que les intérêts du Roi, être en meilleures mains. Il eut été bien placé par-tout. Il l'étoit sur-tout en Espagne,

De M.
l'Ambassa-
deur de
France.

auprès d'une nation en général peu favorablement prévenue pour nous. Nous lui avons prouvé, en sa personne, que les François pouvoient aussi avoir de la gravité sans pédanterie, de la sagesse sans austérité, de la dignité sans morgue, de la prudence sans timidité. Traité avec bonté par le Monarque Espagnol & toute son auguste famille, il avoit su se concilier la confiance des Ministres, la considération des Grands, & l'estime de la Nation. Un peu froid dans son accueil, il ne prodiguoit pas les témoignages de sa bienveillance; mais ceux qui les méritoient en étoient d'autant plus flattés: & je n'ai vu personne qui l'ait approché de près, sans lui vouer un sentiment durable. Il n'est point de Cour en Europe, où le personnel des Ambassadeurs soit plus en évidence qu'à celle d'Espagne. Dans les autres, on ne les connoît gueres que sous le rapport des affaires. A celle de Madrid, il sont, & sur-tout les Ambassadeurs

de famille, constamment sous les yeux du Monarque. Chaque matin, lorsque le Roi est revenu de la chasse, ou a terminé les occupations qui lui interdisent ce plaisir de tous les jours, il reçoit ceux de ses Ministres qui ont à lui parler; ils font place à son confesseur. Après l'audience de celui-ci, les Ambassadeurs de famille sont appelés; & dans ces conférences secrètes, on assure qu'il est souvent question des affaires les plus délicates. Ces Ambassadeurs viennent ensuite se joindre à ceux des autres Cours; & cette conversation générale est ordinairement courte. Elle est immédiatement suivie du dîner de S. M., à la fin duquel tout le Corps diplomatique vient encore assister. Après avoir paru aux tables des Princes & Princesses de la maison Royale, les Ambassadeurs & Envoyés des Cours étrangères, passent ensuite dans son cabinet, où le Monarque leur accorde une seconde conversation. Ces audiences ont lieu tous les

Vie intérieure du Roi d'Espagne.

jours, & à la même heure, sur-tout pour les Ambassadeurs de France & de Naples, qui, comme Ambassadeurs de famille, se permettent moins que les autres de s'absenter du séjour de la Cour. Cette même régularité préside à la distribution de toute la journée du Monarque. Une heure après son dîner, il part avec Monseigneur le Prince des Asturies pour la chasse, d'où il ne revient qu'à la nuit. Fidele aux devoirs de pere de famille, comme à ceux de Souverain, il va embrasser ses enfans, travaille avec un de ses Ministres, fait une partie avec quelques-uns des Grands attachés à son service, soupe en particulier, se couche; & à dix heures, le plus profond silence regne dans son Palais. Cette Cour si réglée dans sa conduite, si simple dans ses manieres, n'est cependant pas à beaucoup près sans magnificence. Le Monarque qui mange toujours seul, à derriere son fauteuil son grand-Maître, son grand-Aumônier & son Capitaine

Sa ma-
gnificence.

des Gardes. Sa table est servie par deux Grands-d'Espagne. L'un y pose les plats, & l'autre lui sert à boire en mettant un genou en terre. Cette posture, dont sont choqués ceux qui sont admis ailleurs à la familiarité du Souverain, ne peut rien avoir d'humiliant, puisqu'elle est consacrée par l'usage, & que les principaux personnages de la Monarchie s'y soumettent; d'ailleurs, cet hommage, dont voudroit s'irriter la vanité françoise, n'est-il pas rendu à Vienne & même à Londres, où l'autorité du Monarque est circonscrite à tant d'égards? A Madrid, il est rendu à toutes les personnes de la Famille Royale; & les dames qui servent les Princesses, s'agenouillent aussi en leur donnant à boire. Mais la magnificence de la Cour d'Espagne se déploie sur-tout les jours de gala. Il y en a de deux especes, les grands & les petits. Les grands ont lieu huit fois par an, aux anniversaires & aux fêtes du nom du Roi, de Monseigneur le Prince &

de Madame la Princesse des Asturies, du Roi & de la Reine de Naples : les petits, qu'on nomme aussi demi-galas, regardent les autres Princes & Princesses descendans de Philippe V. Ceux-ci n'exigent qu'un peu plus de recherche dans les habits ; mais lors des grands galas, on déploie dans sa garde-robe le luxe le plus éclatant, auquel le goût ne préside pas toujours. Toutes les personnes attachées au service de la Cour, depuis le Grand-Maître jusqu'aux charges les plus obscures, ont un uniforme affecté à leur place, qu'elles mettent à cette époque. Le matin de ces jours solennels, tous ceux qui ont quelque relation avec la Cour, soit par leur service militaire, soit par leurs fonctions civiles ou leurs titres, les Ecclésiastiques, & presque toujours quelques Moines, viennent défilér devant le Roi & les personnes de la Famille Royale, mettent un genou en terre, & lui baissent la main. C'est une espece de foi & hom-

Journal de
gala & bai-
se-mains.

mage , de renouvellement du serment de fidélité. Nos preux Chevaliers tout aussi fiers que nous , quoique moins vains peut-être , ne dédaignoient pas de s'agenouiller devant celui dont ils recevoient l'accollade. La cérémonie de l'investiture est encore accompagnée , de nos jours , du même acte de soumission. Qu'y auroit-il donc de révoltant pour l'orgueil , dans l'hommage qu'on rend en Espagne au Souverain à certains jours solennels , ou lorsqu'on le remercie de quelque grace ? Mais ce qu'il y a peut-être de singulier , pour ne rien dire de plus , c'est que les Dames , même les plus distinguées , baissent aussi non-seulement la main du Monarque , mais encore celle de tous ses enfans , quel que soit leur sexe & leur âge , & qu'on peut voir la Duchesse la plus jolie se prosterner devant le plus jeune Infant , fût-il à la mammelle , & presser de ses levres la petite main qui se prête ou se refuse machinalement à cet hommage préma-

turé. Mais l'Espagne n'est pas le seul pays où l'étiquette a consacré des usages que la nature défavoue, ou dont la galanterie s'indigne. J. J. Rousseau en s'élevant, avec son énergie ordinaire, contre ceux qui dégradent la dignité de l'homme devant son semblable, a remarqué que dans plus d'une Cour, le Corps des Ambassadeurs va complimenter solennellement un enfant couronné, *qui crie & bave pour toute réponse*. Ma philosophie est plus tolérante; & je réserve les explosions de mon humeur pour des sujets plus graves. J'observerai d'ailleurs, à la louange de l'étiquette espagnole, qu'elle a des ménagemens pour la vanité du beau-sexe; que si le *baïse-main* des hommes se passe en public, celui des femmes n'a lieu que dans l'intérieur des appartemens. Il n'y a même que les Dames attachées au service du Palais, qui baïsent la main de toute la Famille Royale. Toutes les autres qui

sont admises à la Cour, ne rendent cet hommage qu'à la Reine & à Madame la Princesse des Asturies. Or, cette classe est composée de toutes les Grandes-d'Espagne, & de toutes les Dames *titrées*. On ne doit pas apprécier cette dénomination d'après le sens qu'on y attache en France. C'est le cas de dire quelque chose des dignités & des titres de la Cour d'Espagne.

Dignités
& titres en
Espagne.

Jusqu'à présent cette Cour n'a pas connu ce que nous appellons les Princes du Sang. Après les Infans & Infantes d'Espagne, fils, petit-fils ou neveux du Souverain, viennent immédiatement les Grands-d'Espagne. Ils sont partagés en trois classes, qui diffèrent entr'elles par des nuances si légères, qu'à peine méritent-elles d'être exprimées. Tous les Grands-d'Espagne, de quelque classe qu'ils soient, se couvrent devant le Roi, & portent le titre d'Excellence : voilà à quoi se réduisent toutes leurs prérogati-

ves. (1) Il n'y a aucune place, quelque distinguée qu'elle soit, qui leur soit exclusivement affecté, si l'on en excepte peut-être celles de Grand-Maître & de Grand-Ecuyer; celle de *Sumiller-de-Cors*, qui a quelque rapport à celle de Grand-Chambellan, & la charge de Capitaine des Hallebardiers; mais il en est plusieurs qui mettent sur la voie d'obtenir presque infailliblement la Grandesse. *Le Corps des Gentilshommes de la Chambre avec exercice*, qui sont au nombre de quarante, plus ou moins, à la volonté du Souverain, est composé de Grands-d'Espagne pour la plus grande partie; mais il y a aussi quelques gens de qualité, qui, sans être revêtus de la Grandesse, obtiennent cette dignité. Il est vrai qu'aucun de ces derniers n'est attaché ni à la personne du Souverain,

(1) On ne parle pas du frivole honneur qu'ils ont quand ils traversent la salle des Gardes. On frappe du pied contre terre; ce qui avertit la sentinelle de leur porter les armes.

ni à celle de l'héritier du Trône , & que la Reine & Madame la Princesse des Asturies ne sont servies que par des Grands-d'Espagne : mais ces Grands des deux sexes sont pris indistinctement dans les trois classes. Il est des Grands de l'extraction la plus ancienne & la plus illustre , qui ne sont que des deux dernières , & ne s'en estiment pas moins. Philippe V. qui a conféré beaucoup de nouvelles Grandesses , n'en a pas créé une seule de la seconde ni de la troisième classe. Ferdinand VI. l'a imité ; mais Charles III. a fait revivre une distinction à-peu-près imaginaire qui alloit s'oblitérer , & dans les dernières promotions qu'il a faites , il a créé plusieurs Grands-d'Espagne de la seconde classe. Ils ne jouissent tous de la prérogative de se couvrir devant le Roi , que lorsqu'ils sont reçus pour la première fois , & lorsqu'ils l'accompagnent dans quelque cérémonie. Ce dernier honneur ne leur appartient pas même exclusivement : ils le

Détails
sur la Grandesse.

partagent avec le Nonce, les Ambassadeurs de famille, & quelques Généraux d'Ordre, qui, jouissant aussi du titre d'Excellence, sont, tant que dure leur dignité, assimilés aux véritables Grands d'Espagne. Outre les Grandesses héréditaires, il y en a qui s'éteignent avec celui qui en est revêtu; quelques personnes obtiennent seulement les honneurs de Grand, & les transmettent à leurs descendans. Celui qui en jouit, porte le titre d'Excellence, mais ne se couvre pas devant le Roi. Une distinction plus marquée entre les différentes classes des Grands, fondée non sur la loi, mais sur l'usage, bien plus tyrannique qu'elle, c'est celle qu'établissent les Grands de famille ancienne entr'eux, & les Grands d'extraction ou plus moderne ou moins illustre. Les premiers se tutoient entr'eux, dans toutes les circonstances, quelle que soit la différence de leurs âges & des places qu'ils occupent. J'ai entendu plus d'une fois de jeunes Grands,

qui étoient à peine Colonels, tutoyer le Ministre de la Guerre, qu'il regardoient comme leur égal par la naissance. Mais lorsqu'ils sont en conversation ou en correspondance épistolaire avec des Grands, dont l'extraction ne leur paroît pas aller de pair avec la leur, ils reçoivent & rendent cérémonieusement la qualification d'*Excellence*. Ceux-ci gémissent souvent de cet hommage mortifiant, tant la vanité dans tous les pays est ingénieuse à se créer des jouissances & même des tourmens, à ériger de vaines chimères en réalités, qui influent sur le bonheur. Ces nouveaux Grands-d'Espagne briguent les honneurs du tutoiement, comme ils brigueroient la faveur du Souverain. Le refus qu'ils éprouvent est d'autant plus fâcheux, que cette marque d'égalité & de familiarité est quelquefois accordée par les Grands les plus distingués, aux rejettons de quelques Maisons illustres qui n'ont pas encore la Grandesse, & qui s'y croyant des droits, sont désignés
par

par l'épithete de *casas agraviadas*,
maisons grevées.

La Grandesse est héréditaire aux femelles comme aux mâles, à moins que le diplôme de la fondation n'établisse formellement le contraire. Il est telle maison en Espagne qui, par des mariages avec les héritières de Grandesses, réunit jusqu'à dix & douze *chapeaux*; c'est ainsi que dans le style vulgaire, on désigne la dignité de *Grands-d'Espagne*. Cette accumulation de chapeaux est un avantage imaginaire qui n'ajoute rien à la distinction de celui qui les réunit : il n'a pas même la faculté de les distribuer entre ses enfans, s'il en a plusieurs. Le droit de primogéniture se trouve établi pour les Grandesses dans toutes les maisons de Grands. Il n'en est que quelques-unes en petit nombre, dont le second fils ait un titre & une Grandesse qui lui soient affectés. Tous les fils aînés de Grands reçoivent par anticipation, la qualification d'*Excel-*

Succes-
sion des
Grandes-
ses.

lence : mais leurs freres n'ont ni titre de Comte ou de Marquis, & on ne leur donne point l'Excellence : ils portent nuement le nom de la famille précédé de leur nom de baptême. Ainsi, le frere du Duc d'Ucceda s'appelle simplement *Don Emmanuel Pacheco* ; les fils cadets du feu Comte de Fuentes, prédécesseur de M. le Comte d'Aranda, *Don Juan* & *Don Francisco Pignatelli*.

Cette distinction ne doit pas être perdue de vue par un étranger, qui ne veut pas se laisser tromper par le vain son des mots de *Comte* ou de *Marquis*, & apprécier d'après cela la qualité des personnes. Il y a beaucoup de Grands-d'Espagne qui ne portent pas d'autres titres. Celui de Duc n'a rien de plus distingué. Il est donné, suivant le bon plaisir du Souverain, au moment où il confere la Grandesse. L'expédition du diplôme est seulement un peu plus chere.

Mais il s'en faut de beaucoup, que tous ceux qui sont qualifiés de Marquis & de

Comtes, soient Grands-d'Espagne. La plupart ne font que ce qu'on appelle Titulos ou titres de Castille : ces titres ne prouvent pas l'illustration de la race. Ils prouvent seulement la faveur du Souverain, méritée ordinairement par quelque service important dans quelque carrière que ce soit. Le Roi laisse ordinairement à celui qu'il décore d'un de ces titres, la liberté de l'appliquer à une de ses terres : quelquefois il y joint une dénomination qui rappelle le service qu'il veut récompenser. C'est ainsi que sous Philippe V, l'Amiral Navarro qui commandoit l'Escadre Espagnole au combat de Toulon, fut nommé *Marquis de la Vittoria* ; celui qui transporta en 1759 Charles III de Naples à Barcelone, *Marquis del Real Transporte* ; & beaucoup plus récemment, le Ministre des Indes, Don Joseph de Galvez, dont Charles III a voulu récompenser les longs services par un de ces titres, a pris celui de *Marquis de la Sonora*, du nom d'une

Des titres de Castille.

Colonie que son zele & ses talens ont pour-ainfi-dire conquise à sa patrie, en la peuplant, en la poliçant, & la mettant à l'abri des incursions des Sauvages.

Ces titres de Castille donnent à ceux qui en sont revêtus & à leurs femmes, la qualification de Seigneurie, *Vuestra Senoria*, qui par contraction se convertit en *Vussia*. Ils seroient choqués qu'on la leur refusât dans les fonctions d'étiquette; mais ils sont presque tous beaucoup trop raisonnables pour l'exiger, pour la souffrir même de leurs égaux, dans les relations ordinaires de la société. Leurs inférieurs le leur prodiguent; car par-tout il y a des flatteurs & des gens qui aiment à s'en entourer. Mais ceux qui sur-tout sont exacts à leur décerner ce petit honneur, ce sont tous ceux qui jouissent du titre d'*Excellence*, & aiment que leur oreille en soit chatouillée.

Il y a un titre mitoyen entre celui-ci & la Seigneurie; c'est celui de Seigneurie illustrissime, *Ussia illustrissima*; il est

donné aux Archevêques, aux Evêques, & à ceux qui occupent les places de la Magistrature.

Non-seulement la dignité de Grands-d'Espagne, & toutes ces qualifications de *Marquis & Comtes de Castille*, ne donnent aucun revenu, mais encore elles ne s'accordent pas gratuitement. Ceux qui les obtiennent payent en débutant un droit postérieur au regne de Charles-Quint, connu sous le nom de *Demi-Annates*. (1) Celles des Grands-d'Espagne font une somme de près de vingt-deux mille livres qui, par les frais de Chancellerie, est portée à vingt-cinq mille livres. Ce droit se paye à chaque mutation plus ou moins cher, suivant que celui qui hérite de la Grandesse, est plus ou moins éloigné de celui qui la possédoit avant lui. Outre ce droit, une fois payé, les Grands-d'Espagne en

Droits à payer.

Pour la Grandesse & les titres de Castille.

(1) Quelquefois le Roi en dispense. M. le Comte d'Estaing a reçu du Monarque Espagnol cette faveur de plus en obtenant la Grandesse.

acquittent annuellement un autre, sous le titre de *Lanzas*. C'est un reste & une foible image du service militaire, que faisoient autrefois les grands Vassaux de la Couronne, en fournissant une certaine quantité de lances. Comme les Grands-d'Espagne étrangers ne peuvent être assujettis à cette espece de servitude, il paroît aussi conforme à la raison qu'à l'usage, qu'ils ne payent pas de droits de *Lanzas*.

Par un arrangement concerté entre les Cours de Madrid & de Versailles, depuis que la même Maison occupe ces deux Trônes, les Grands-d'Espagne sont assimilés aux Ducs & Pairs. Cette égalité ne s'est pas établie sans de fortes oppositions de la part des premiers. Lorsqu'il en fut question au commencement du regne de Philippe V, le Duc d'Arcos, au nom de toute la Grandesse, fit à ce Monarque des représentations assez énergiques & assez spécieuses. Il exposoit que les Grands ne pouvoient

Rang des
Grands-
d'Espagne
à la Cour
de France.

qu'être choqués de se voir au niveau des Pairs de France. A leur Cour, disoit le Duc d'Arcos, les Grands ne voyoient entr'eux & le Trône que les fils même de leur Souverain, tandis que les Pairs cédoient le pas d'abord aux Princes du Sang Royal, puis aux Princes légitimés, & enfin, aux Princes étrangers, non-seulement à ceux d'Italie & d'Allemagne, mais même à ceux qui, quoiqu'issus de Maisons Souveraines, occupoient des charges au service du Roi de France, comme étoient les Ducs de Lorraine, de Bouillon, &c. Le Duc d'Arcos es-fayoit de prouver, par beaucoup de détails, que les Grands formoient en Espagne le premier ordre immédiatement après la Famille Royale; & que la plupart y avoient des droits comme issus du Sang Royal, soit en ligne masculine, tels que les Ducs de Médina-Céli, descendans des Infans de la Cerdá, soit par femmes, soit enfin par bâtards. Il eitoit des exemples de Rois d'Espagne,

& même des Empereurs, qui les avoient traités à l'égal des Princes d'Italie & des Princes d'Allemagne : il prouvoit que les Grands avoient toujours marché de pair avec les Princes des Maisons Souveraines, dès qu'elles n'étoient pas Royales ; que lorsque les Cours de France & d'Espagne avoient nommé des représentans, & que ceux de France étoient des Princes du Sang, ceux d'Espagne étoient des Grands, sans qu'il y eût de part ou d'autre la moindre différence dans le traitement. De toutes ces preuves, le Duc d'Arcos concluoit que la dignité de Grands-d'Espagne répondoit à celle de Princes du Sang en France, & non à celle de Pairs.

La conclusion étoit un peu présomptueuse : elle fut fort mal accueillie par Philippe V, qui avoit puisé à la Cour du Roi, son grand-pere, un peu de goût pour le despotisme. Pour toute réponse, il fit dire au Duc d'Arcos qu'il feroit bien d'aller signaler son zele à l'armée

de Flandre. Le Duc d'Arcos obéit ; & à son retour, passant par Paris, il se désista le premier de la prétention dont il avoit été l'interprête. Il rendit aux Princes du Sang la premiere visite, leur donna l'Altesse sans la recevoir, accorda aux Ducs & Pairs le titre d'Excellence sans rien exiger de plus ; & la cause des Grands fut perdue sans retour. Leur nombre en Espagne s'augmenta de jour en jour. Leur dignité fut accordée à plusieurs Seigneurs étrangers ; & comme les choses perdent toujours un peu de leur prix en se multipliant, ils se sont peu-à-peu accoutumés à se voir assimilés, sans répugnance, aux Ducs & Pairs. Ce n'est pas cependant que les Grands-d'Espagne, dont la dignité remonte jusqu'au regne de Charles-Quint, ne se croient supérieurs aux autres, comme en Allemagne les Princes d'anciennes Maisons se préfèrent à ceux qui ont été créés par Ferdinand II & ses successeurs ; mais cette différence, que la vanité caresse

en silence, s'évanouit aux yeux de la Nation, & sur-tout à ceux du Souverain.

Au reste ces Grands, peut-être un peu exaltés dans leurs prétentions, sont, pour la plupart, affables & prévenans. Ils sont loin de cette morgue que le préjugé leur prête en Europe; & beaucoup parmi eux, substituent au contraire la bonhomie à cette dignité repoussante, dont s'entourent les grands Seigneurs des autres Cours. Ce n'est pas qu'ils n'ayent tout ce qui pourroit, sinon motiver, du moins excuser les airs de grandeur; des places éminentes, un sang illustre, des fortunes immenses. A ce dernier titre, ils l'emportent même sur les plus opulens de notre Cour. On ne voit point à Versailles de fortunes comparables à celles du Duc de Médina-Céli, du Duc d'Albe, du Marquis de Penafiel, du Comte d'Altamira, du Duc de l'Infantado. Il faut convenir qu'en général leur représentation n'est pas toujours au niveau de leurs richesses. Ils ne se rui-

Richesse
des Grands-
d'Espagne.

nent pas comme en France, en vastes hôtels, en petites maisons, en fêtes, en jardins Anglois. Le luxe de décoration est encore pour eux à son berceau : le leur est plus obscur, & n'est peut-être pas moins dispendieux. De nombreux attelages de mules, de riches livrées qui ne paroissent que trois ou quatre fois par an, une multitude effrayante de domestiques, voilà les grands articles de leur dépense. L'administration de leurs biens, qu'ils ne visitent presque jamais, entraîne aussi des frais considérables. Ils ont des Intendans, des Trésoriers, des bureaux organisés comme ceux des petits Souverains. Ils conservent à leur solde non-seulement les domestiques vieilliss à leur service; mais encore ceux de leurs peres, ceux des maisons dont ils héritent, & pourvoient à la subsistance de leurs familles entières. On m'a assuré que le Duc d'Arcos, qui mourut en 1780, entretenoit trois mille personnes. Cette magnificence qui se revêt du voile de la charité, paroît

avoir plus d'un inconvénient : elle encourage la fainéantise ; elle entraîne un gaspillage , dont les rameaux subdivisés à l'infini , échapperoient à la vigilance la plus austere. Malgré ces causes de désordre , il y a beaucoup moins de grandes maisons ruinées en Espagne qu'ailleurs. La simplicité de leurs mœurs , leur peu de goût pour l'ostentation , leur éloignement de ces arts ruineux qui se présentent ailleurs sous une forme si séduisante , servent encore de fauve-garde à leurs finances ; & quand les Grands d'Espagne voudront se modeler sur ceux des autres Cours , ils ne céderont à aucun d'eux en splendeur. On peut en juger par la maniere dont quelques-uns d'eux ont représenté dans les pays étrangers , lorsque la dignité de leur nation a nécessité le déploiement de leur luxe. Jusqu'à nos jours , ils ont peu cherché à briller dans les différentes carrieres ouvertes à leur ambition. Au commencement du siècle , lorsqu'ils étoient partagés entre

les deux Princes qui aspiraient au Trône, leurs passions mises en activité, leur firent déployer des efforts, des talens qui ne furent pas toujours consacrés à la meilleure cause, mais qui du moins ont prouvé que les derniers regnes de la dynastie Autrichienne, n'avoient pas tout-à-fait engourdi leurs facultés. Une forte d'assoupissement a succédé pendant un demi-siècle à cette fermentation ; mais sous le regne actuel, ils se sont réveillés, & ont commencé à prouver que les sujets les plus distingués d'une nation, ne sont pas toujours les plus inutiles. Ils embrassent, à l'envi, la profession des armes, qui jusqu'alors les avoit peu tentés, & qui, en Espagne, est beaucoup plus asservissante pour les gens de la Cour, qu'elle ne l'est en France. Dans la carrière politique, ils ont plus d'un sujet distingué à citer, sans compter la personne qui est trop près de nous, pour que je ne me fasse pas scrupule d'embarrasser sa modestie par

Leurs occupations.

l'hommage que j'aurois tant de plaisir à rendre à ses talens & à ses vertus.

La Grandesse fournit en ce moment peu de ses Membres à l'État Ecclésiastique, qui n'a pas en Espagne, pour la vanité des grandes maisons, le même appât que dans les autres Royaumes Catholiques de l'Europe; mais le peu d'individus de cette classe qui s'y sont voués, sans obéir à des considérations mondaines, est exemplaire par ses mœurs, comme par ses lumieres. La seule dignité qu'ils occupent en ce moment, est celle du Patriarche des Indes, qui fait à la Cour d'Espagne les fonctions de Grand-Aumônier: ce n'est pas une place de pure représentation. Elle attache constamment celui qui en est revêtu à la personne du Souverain. Il ne réside auprès d'elle d'autres Grands-d'Espagne, que ceux qui sont en activité de service: ce sont le Grand-Maître de sa Maison, son Grand-Ecuyer, son *Sumiller-de-Cors*, son premier Ecuyer, deux Gen-

tilshommes de la Chambre, le Capitaine des Gardes qui se trouve de quartier, & celui qui doit suivre Monseigneur le Prince des Asturies, son *Sumiller-de-Cors* & quatre Gentilshommes de la Chambre, qui le servent tour-à-tour, deux à la fois. Ce Prince & Madame la Princesse des Asturies ont aussi chacun leur Grand-Maître, leur Grand-Ecuyer. Ces grands Officiers résident constamment auprès de Leurs Alteſſes. Tous les autres Grands-d'Espagne sont fixés à Madrid, dont ils ne s'éloignent que momentanément pour aller faire leur cour. Quelques-uns, en petit nombre, sont établis dans les capitales des Provinces. Je n'en connois pas qui résident habituellement dans leurs terres, qu'ils qualifient du titre pompeux d'*Etats*; & qui, vu leur étendue & les privilèges dont ils y jouissent, ne sont pas indignes de ce titre.

La Grandesse ne s'annonce par aucune marque extérieure. Ceux de ses

Ordres de
Chevalerie.

Membres, qui sont Gentilshommes de la Chambre, portent une clef d'or. Il y a six Ordres de Chevalerie en Espagne ; mais il n'en est aucun auquel les Grands ayent un droit exclusif. Le plus distingué est celui de la Toison-d'Or, fondé par Philippe le Bon, Duc de Bourgogne, & que la Cour de Vienne continue à conférer en concurrence avec celle de Madrid, quoiqu'elle y ait renoncé par le traité qui termina la grande querelle de Philippe V & de l'Archiduc. Le nombre des Chevaliers de la Toison d'Or est très-borné en Espagne ; & cet Ordre est peut-être celui de l'Europe qui a le mieux conservé son antique splendeur.

Il y a ensuite quatre Ordres Militaires, dont la fondation remonte au tems des Croisades, & dont les grandes Maîtrises sont réunies à la Couronne depuis Ferdinand-le-Catholique. Ce sont ceux de *Santiago*, de *Calatrava*, de *Monteza* & de *Alcantara*. Les trois premiers sont
attachés

attachés à un ruban rouge, & le dernier à un ruban vert. Ces quatre Ordres ont des Commanderies qui sont conférées par le Roi. Ils se sont donnés pendant long-tems à toutes les classes des citoyens, pourvu qu'ils fissent les preuves requises. Charles III les a rappelés à l'esprit de leur première institution, & s'est prescrit la loi inviolable de n'en revêtir que des Militaires. Il manquoit dès-lors une distinction honorifique pour le reste de ses Sujets. Il y a suppléé en 1771, en créant un cinquième Ordre, qui porte son nom, & qui est dédié à la Conception de la Vierge. Il est composé de deux classes : celle des Grands-Croix & celle des simples Chevaliers. Les Grands-Croix portent en sautoir le grand Cordon de l'Ordre bleu céleste, avec un liseret blanc. Dans les jours de cérémonie, ils sont revêtus d'un long manteau, que ces deux couleurs se partagent, & ont par-dessus un collier, dont les anneaux sont

formés tour-à-tour par les armes de Castille & par le chiffre du Roi.

Le nombre des *Grands-Croix* ne doit être que de soixante. Lors de la fondation, ils furent tous choisis parmi les Grands-d'Espagne, hormis deux de ses Grands-Officiers, qui sont l'un l'Archevêque de Toledé, & l'autre le Patriarche des Indes. Peu de tems après, le Roi fit exception à cette espece de loi, en faveur de son Ministre de Marine, le Marquis de Castejon. Dans la suite il a étendu cette exception ; mais cependant n'a donné son Ordre qu'aux personages les plus éminens de la Monarchie, comme ses Ministres, & quelques Lieutenans-Généraux, distingués ou par leurs services, ou par leur zele.

Les simples Chevaliers doivent être au nombre de deux cens, & ont chacun une pension de mille livres. Depuis quelques années, le Roi d'Espagne a donné ce petit Ordre en France à quelques per-

sonnes, qui ne font pas nombre. Il a dérogé en leur faveur au statut qui le rend incompatible avec tout autre Ordre, en souffrant qu'il s'associât à la Croix de Saint-Louis.

On fait des preuves de noblesse pour ce petit Ordre, ainsi que pour les quatre Militaires : il faut bien que je le croie, puisque tant de gens raisonnables me l'ont assuré ; sans cela j'aurois pu en douter, ou croire qu'au moins il y avoit plus d'un moyen d'éluder la loi. Il est vrai que la noblesse, dans la plupart des Provinces d'Espagne, n'est pas difficile à établir. Il suffit que le postulant prouve que lui & ses ancêtres ont vécu noblement, sans avoir exercé aucune des professions, en très-petit nombre, que la loi & le préjugé ont déclarés viles ; & alors il est réputé *noble d'extraction*, *hidalgo* ; car en Espagne on ne connoît pas les ennoblis. Quelques plaisans ont dit qu'il y avoit des Provinces entières dont tous les habitans étoient Gentils-

Comment
se prouve
la noblesse.

hommes : ils n'ont fait qu'exagérer un peu. Il est vrai que Philippe II a ennobli tous les Biscayens. Il est vrai que tous les Asturiens, se regardant comme descendans des anciens Goths qui se réfugièrent dans les montagnes des Asturies, sont réputés nobles, à cause de cette origine recommandable. Mais on sent combien il seroit absurde que deux ou trois cens mille hommes, distribués sur un petit canton depuis plusieurs siècles, fussent tous nobles. Si tous les hommes avoient cinq pieds six pouces, les mots de géans & de nains seroient rayés de tous les Dictionnaires. La qualification de nobles, suppose une classe de roturiers beaucoup plus nombreuse que la leur. Aussi dans le fait, la Biscaye & les Asturies ont, comme les autres provinces de l'Europe, leurs familles distinguées, qui sont désignées par l'opinion publique, qui ont joué un rôle dans leur canton, soit par leur opulence, soit par les places qu'elles y ont occupées ; &

quelles que soient les prétentions des familles obscures dont elles sont entourées, elles affectent une prééminence que celles-ci reconnoissent par des hommages : ce qui n'empêche pas les individus de ces dernières, de caresser les idées de grandeur, qui entretiennent dans leurs ames une sorte de noblesse, préférable sans doute à la noblesse chimérique de leur sang ; en sorte que, si quelque heureux hasard les porte à des postes moins obscurs que leurs berceaux, il leur semble qu'ils n'ont fait que se remettre à leur place, & qu'ils sont en général moins insolens, moins étourdis de leur fortune, que la plupart des parvenus dans les autres pays. J'ai remarqué plus d'une fois ce signe distinctif chez les Asturiens & les Biscayens, même dans l'état le plus bas. Ils ont dans leur maintien quelque chose de plus fier ; ils sont beaucoup moins humbles dans leurs hommages. Les titres, les richesses leur en imposent peu. Un homme en place n'est

pour eux qu'un homme heureux qui a gagné à la loterie générale, où ils ont tous un billet qui peut sortir à son tour; & ce préjugé, tout en prêtant au ridicule, les tient en garde contre les bassesses, & même contre les crimes avilissans.

Ces nuances imperceptibles, qui séparent en Espagne la noblesse de la roture, n'empêchent pas qu'on ne mette un appareil de sévérité dans la recherche des preuves qu'on exige en certaines circonstances; mais là, comme ailleurs, avec de l'argent & du crédit, on trouve des généalogistes faciles. Au reste on peut faire, à l'occasion de la noblesse & des titres en Espagne, une réflexion applicable à tous les pays, c'est que moins une Monarchie est limitée, plus ces distinctions sont arbitraires, plus ces nuances sont fugitives. Auprès des despotes, même les moins tyranniques, leurs faveurs, leurs caprices classent seuls les citoyens. Les Monarchies illimitées

s'approchent plus ou moins de cette incertitude : or, il en est peu où l'autorité souveraine soit moins circonscrite qu'en Espagne. L'ancienne forme du Gouvernement y mettoit plusieurs entraves : elle s'est altérée peu-à-peu & sans secouffes. Les Corps intermédiaires existent à peine de nom. En lisant l'Histoire d'Espagne, on voit quelle influence les Cortes avoient sur les grandes opérations du Gouvernement, sur la guerre, la paix, l'établissement des impôts, l'administration de la justice. Depuis long-tems elles ne se font plus assemblées que pour la forme ; & les Souverains sans moyens violens, sans rejeter formellement leur intervention, sont parvenus à l'é luder. Ils promulgent du haut de leur Trône absolu, des Ordonnances sous le nom de *pragmatiques*, dont l'exposé porte qu'elles auront la même force que si elles avoient été publiées dans l'assemblée des Cortes. Elles ne sont plus convoquées que lors de l'avènement d'un nouveau Roi au

Forme
deGouver-
neme nt.

Trône, pour lui prêter serment au nom de la Nation, & pour recevoir le sien.

Ce qui
reste des
anciennes
Cortes.

A cette époque, on envoie des lettres de convocation à tous les Grands, à tous les *Titres* de Castille, à tous les Prélats, & à toutes les Villes qui ont droit de siéger aux Cortes. Les deux premières classes représentent la Noblesse; les Prélats siègent au nom du Clergé, & les Villes qui députent un de leurs Echevins, représentent le Tiers-état. Hors ces occasions qui ne se font offertes que deux fois dans ce siècle, les Cortes de toute la Monarchie ne se font plus assemblées depuis 1713, que Philippe V les convoqua pour faire admettre la Pragmatique Sanction, qui changeoit l'ordre de la succession au Trône. On les consulte encore pour la forme dans quelques cas; mais alors les Membres qui les composent, correspondent entr'eux par écrit sans s'assembler. Il en existe cependant une foible image dans un Corps qui réside constamment à Ma-

drid, sous le nom de *Diputados de los Reynos* ; (députés du Royaume.) Lorsqu'elles se séparèrent en 1713, il fut réglé qu'elles seroient représentées par un Comité permanent, dont les fonctions seroient de veiller à l'administration de cette partie de l'impôt, connu sous le nom de *Millones*. Cet impôt avoit été accordé sous Philippe II, par le consentement formel des Cortes à certaines conditions, dont ce Monarque jura l'observation ; elles en conserverent même la régie jusqu'en 1718. A cette époque, le Cardinal Alberoni, dont le génie ardent & impérieux s'irritoit des entraves, le fit passer entre les mains du Souverain. Dès-lors le Corps des députés des Royaumes, ne conserva plus des revenus de l'Etat que la petite portion nécessaire au salaire & à l'entretien de ses Membres. Ils sont au nombre de huit, & sont choisis de la manière suivante.

Il faut d'abord savoir que la division de l'Espagne en Royaumes & Provinces,

Division
générale de
l'Espagne.

telle que l'offrent les Traités de Géographie & les Cartes, est à-peu-près nulle dans la pratique. Le Gouvernement n'en connoît qu'une, *les Provinces de la Couronne de Castille, & celles de la Couronne d'Arragon.* Ces deux portions de la Monarchie different entr'elles, quant à l'administration, la forme & le recouvrement des impôts. Cette distinction remonte à l'époque où la Castille & l'Arragon furent réunis par le mariage d'Isabelle & de Ferdinand le Catholique, & n'a souffert depuis que de légères altérations. La Couronne d'Arragon ne comprenoit que l'Arragon proprement dit, la Catalogne, le Royaume de Valence, & celui de Mayorque, composé des trois îles Baléares. La Couronne de Castille embrassoit le reste de la Monarchie espagnole. C'est d'après cette division générale que sont choisis *les Députés des Royaumes.* Toutes les Provinces de la Couronne de Castille se réunissent pour en nommer six; la Catalogne &

Majorque pour en nommer un ; les Régences de Valence & d'Arragon pour le huitieme. Ces Députés ne siegent que pendant six années , au bout desquelles on procede à une nouvelle nomination par les mêmes moyens. Ce qui leur reste de leur droit primitif, c'est qu'ils sont Membres nés du Conseil des Finances, par lequel le Souverain fait connoître à la Nation la nécessité d'établir un nouvel impôt , & que l'aveu qu'ils sont censés donner à la résolution royale, est une ombre du consentement des Cortes, sans lequel autrefois les impôts ne pouvoient s'augmenter. Mais on sent toute la foiblesse du rempart que conserve la liberté dans cette poignée de Citoyens peu puissans, qui sont sous la main du Gouvernement, qui en attendent des graces, & qui, après tout, ne représentent que le Tiers-état, c'est-à-dire, la portion la plus nombreuse, mais la moins importante de la Nation. Les Provinces de Biscaye & de Navarre qui ont des états &

des privilèges particuliers, envoient aussi en quelques occasions des Députés auprès du Trône, mais ils ne font point corps avec les Députés du Royaume, & leurs commettans fixent à leur gré l'objet & le terme de leur mission passagere.

Ministres
du Roi
d'Espagne.

On voit, d'après cet esquisse, combien peu l'autorité souveraine est limitée en Espagne; sa volonté est exprimée d'ailleurs par plusieurs corps permanens, sous le nom de Conseils, qui sont les organes & les dépositaires de la loi, & dont nous entretiendrons le Lecteur quand nous l'aurons conduit à Madrid. Avant de quitter la résidence du Souverain, nous parlerons encore des Ministres qui siegent constamment auprès de sa personne; ils sont en ce moment les seuls avec lesquels il partage le poids de la royauté. Autrefois leur autorité étoit balancée par le Conseil d'Etat, qui étoit consulté dans toutes les occasions importantes; il subsiste encore, & forme le corps le plus distingué de la Monarchie;

mais depuis le ministere du Cardinal Alberoni , il ne s'assemble plus, & est sans fonctions. La charge de Conseiller d'Etat n'est plus qu'une place honorifique à laquelle sont attachés des appointemens considérables, & qui est entre les mains du Souverain un moyen de récompenser ceux de ses Sujets qui ont bien mérité de l'Etat dans les postes les plus distingués. Le ministere y conduit ordinairement au bout de quelques années, & les Ministres n'avoient ci-devant le titre d'Excellence que lorsqu'ils y étoient parvenus. Mais à l'époque récente de la nomination de M. de Valdez au département de la Marine, le Roi établit que désormais tous ses Ministres porteroient ce titre, même avant d'être Conseillers d'Etat.

Comme il est encore des cas importans où le Souverain, assez modeste pour se méfier de ses propres lumieres, veut s'éclairer de l'avis des personnes entre lesquelles il partage sa confiance, il sup-

plée aux assemblées du Conseil d'Etat, en réunissant les Ministres en comité.

L'administration de son Royaume est répartie entre six départemens principaux. Le *Ministre des Affaires étrangères* est à beaucoup d'égards le Ministre dirigeant, & porte par excellence le titre de *Secrétaire d'Etat*. Le *Ministre de la Guerre* a une autorité assez circonscrite; il préside à la vérité au Conseil de guerre, qui est plutôt un Tribunal qu'un Corps d'administration; mais les Inspecteurs de l'Infanterie, celui de la Cavalerie, celui des Dragons & celui des Régimens provinciaux, forment chacun le travail du Corps dont l'administration leur est confiée, & le Ministre de la Guerre se borne à en présenter le résultat au Roi.

Le *Ministre de la Marine* travaille sans coopérateurs. Les Chefs des trois départemens, les Inspecteurs de la Marine sont nommés par le Roi sur sa présentation; les Ordonnances de la Marine,

dressées par lui seul, n'ont besoin que de la sanction du Souverain.

Le *Ministre des Finances* devrait proprement être surveillé par le Surintendant général des Finances ; mais depuis quelque tems ces deux charges sont réunies, & le seront probablement toujours ; leur séparation multiplieroit en pure perte les ressorts du Gouvernement, & l'intérêt de l'Etat veut qu'ils soient simplifiés autant que le comporte la nécessité des formes permanentes, ces sauve-gardes sacrées de la justice & de la propriété. D'ailleurs, quand le Souverain croit avoir trouvé dans un Sujet la capacité & l'intégrité requises pour l'administration de ses Finances, pourquoi lui donneroit-il d'autres surveillans que sa conscience & l'envie de justifier un choix aussi flatteur ? L'animadversion d'un censeur ne pourroit produire en pareil cas que des divisions, des méfiances, qui se tourneroient au détriment du service. L'événement a justifié ces réflexions en la personne des

trois Ministres qui ont successivement gouverné les Finances de Charles III ; ils sont aussi , par leur place , Présidens nés du Conseil des Finances.

Le *Ministre des Indes* a le département le plus vaste de toute la Monarchie , car il réunit dans sa main tout le gouvernement civil , militaire , ecclésiastique & économique de l'Amérique espagnole , & l'on peut dire qu'il n'est point dans l'univers politique , de Ministre qui embrasse autant d'objets de genres différens. Si Auguste n'en avoit eu qu'un pour tout l'Empire romain , son crédit n'eût embrassé après tout qu'une petite partie de l'Europe actuelle , les côtes de l'Afrique & quelques Provinces de l'Asie. Or , l'Empire romain , au moment de sa plus grande extension , peut-il être comparé à cette immense contrée qui s'étend depuis le nord de la Californie jusqu'au détroit de Magellan , & qui forme l'apanage du Monarque espagnol en Amérique , & le département de son Ministre des Indes ?

Il est vrai que l'autorité de celui-ci est modifiée par l'intervention du Conseil des Indes ; mais depuis quelques années la charge de Président de ce Tribunal suprême a été réunie à celle de Ministre des Indes.

Le *Ministre de Grace & de Justice* a dans son département la Magistrature & les Affaires ecclésiastiques ; mais son autorité est circonscrite par la grand'Chambre (*Camara*) du Conseil de Castille , dont nous parlerons ailleurs ; & quant à la nomination aux bénéfices, par l'intervention du Confesseur de S. M. C. , laquelle cependant tient , non à la constitution du Royaume , mais à la volonté personnelle du Monarque , & à la confiance dont il honore le Directeur de sa conscience.

Ces six ministères sont ordinairement occupés par six personnes différentes ; mais la même main a réuni jusqu'en 1776 ceux de la Marine & des Indes , qui ont tant de relations entr'eux , que le bien

du service réclamerait peut-être leur réunion. Ils sont séparés à présent; Don Joseph de Galvez occupe celui des Indes depuis 1776. L'Europe & l'Amérique savent si c'est avec succès, & si l'influence de son génie actif a contribué à vivifier la plus vaste Colonie que jamais Métropole ait eu sous sa domination. Don Antonio de Valdez préside depuis 1783 au département de la Marine, & s'est annoncé sous les plus heureux auspices. A la mort de Don Miguel de Musquiz, qui réunissoit les Finances & le Ministère de la guerre, ces deux départemens ont été confiés à Don Pedro de Lerena, Intendant des quatre Royaumes d'Andalousie. Je quittois alors l'Espagne, & je n'ai pas été à même de recueillir l'opinion publique sur ce nouveau Ministre.

Le département des Affaires étrangères est, depuis la retraite de M. le Marquis de Grimaldi, entre les mains de M. le Comte de Florida-Blanca, dont les talens ont été appréciés à Rome, sous le Pon-

tificat de Clément XIV, & dans les circonstances les plus délicates. Il a réuni depuis à ce département celui de Grace & de Justice, la Surintendance des Postes, des chemins royaux, & des magasins publics. On m'a assuré qu'il ne manquoit à ce Ministre, respectable sous tous les rapports, qu'un peu plus de santé, pour suffire à cette tâche immense.

La stabilité des Ministres est une des circonstances les plus remarquables de la Cour d'Espagne. Le Monarque, qui en disposant de ces places éminentes consulte l'opinion publique, a eu jusqu'à présent le bonheur rare de ne voir presque jamais son témoignage démenti par l'événement. Aussi ses Ministres, sans s'abandonner à la paresse que devrait naturellement produire cette sécurité, cherchent à justifier sa confiance, & ne perdent pas un tems précieux à épier les ressorts de l'intrigue & à déconcerter ses menées. Ils ont le courage de former de vastes projets, parce qu'ils

Stabilité
des Minis-
tres.

savent que leur mort seule peut en arrêter l'exécution , parce qu'ils sont sûrs de trouver un appui constant dans la bienveillance du Monarque ; aucune distraction ne les détourne de leur objet principal. La Cour d'Espagne n'abonde pas en plaisirs ; on n'y voit de spectacles d'aucune espece ; la chasse suffit au Souverain & aux Princes ses enfans : c'est un grand inconvénient pour les oisifs qui y séjournent , mais il tourne au profit des affaires. Les Ministres peuvent s'y livrer tout entiers , & donner de fréquentes audiences. J'ai été souvent édifié de la vie simple & réglée qu'ils y mènent ; la promenade est à - peu - près la seule dissipation qu'ils se permettent. Il ne faut pas moins que les jouissances du crédit & l'amour du bien , pour les dédommager d'une abnégation si complète. Je n'ai pas été à même de les fréquenter , mais d'après tout ce qu'on m'a dit d'eux , je juge qu'ils ne sont pas sensibles aux privations que leur impose leur état. Leur

principale société est composée de leurs commis, qui mangent habituellement à leur table. Cette contrainte réciproque a Bureaux. bien quelques inconvéniens de détail, mais il en résulte plus d'union entre le chef & les subalternes, & plus d'ensemble dans la conduite des affaires. Ceux qui les expédient sous l'œil du Ministre, ne sont pas à la vérité de simples commis; ils peuvent plutôt être comparés à nos Chefs de Bureaux. Pour être nommés à ces places, il faut ordinairement avoir fait preuve de talens dans quelque emploi de confiance. Sans doute il y a des abus dans les Bureaux de la Cour d'Espagne, comme dans tous les autres; on y élude, on y escamote peut-être des ordres comme ailleurs; mais en général la corruption y est très-rare, & on y est serviable & honnête: c'est le témoignage unanime de tous ceux qui y ont eu des relations.

On pense bien qu'avec le peu de ressources que présente la Cour d'Espagne,

elle n'est habitée que par ceux qui y sont fixés par leur place; à St.-Ildefonse sur-tout elle est presque déserte, enforte que les Personnes Royales sont la plupart du tems réduites à la société de ceux qui sont de service auprès d'elles. Madame la Princesse des Asturies elle-même, dont la prévenance, l'esprit & les graces ont un charme irrésistible pour tous ceux qui l'approchent, passe presque toute sa vie dans son intérieur, où elle ne goûte gueres d'autres plaisirs que ceux de la conversation & de la musique. Le Prince, son époux, a du goût pour cet art ainsi que pour tous les autres; il protege sur-tout celui de la peinture, & non content des chefs-d'œuvres dont sont remplis les Palais du Roi, son pere, il se compose une collection de bons tableaux de différentes Ecoles, en s'aidant des lumieres de deux de ses Valets-de-chambre, l'un François & l'autre Italien. Il y a quelques années que sur l'expression vague d'un vœu qui fut recueilli par l'un d'eux, le

Goût des
beaux-arts
à la Cour
d'Espagne.

Roi Louis XVI lui envoya deux beaux tableaux de Vernet. Le Prince a pris un tel goût pour les productions de son pinceau, qu'il a à l'Escorial un petit Cabinet, dont tous les panneaux sont de la main de ce grand Peintre.

Les appartemens du Palais de Saint-Ildefonse sont, pour-ainsi-dire, tapissés de tableaux. Ceux de la première antichambre du Roi ont quelque chose de satisfaisant pour des yeux François; on y passe en revue comme dans une galerie d'Histoire, d'abord un superbe portrait de Louis XIV en pied, par Rigaud; puis celui de Louis XV, encore enfant; ceux du Régent, du Duc de Vendôme, du dernier Duc de Parme, de la Maison Farnese, & de sa femme, de Charles III, tel qu'il étoit quand il partit pour aller prendre possession du Royaume de Naples, de Philippe V, lors de son arrivée en Espagne; portrait qui m'a frappé, ainsi que beaucoup d'autres, par sa physionomie douce & noble, qui rappelle les traits

Tableaux
du château
de Saint-Il-
defonse.

136 NOUVEAU VOYAGE
de Monseigneur Comte d'Artois. On
n'est pas peu étonné de voir ce portrait
près de celui de l'Archiduc. A cette
réunion singulière, on diroit qu'à la fin
des querelles de ces deux Princes, l'Ar-
chiduc ait envoyé à son heureux rival
son portrait pour gage de leur réconci-
liation, & tint au moins sa place dans
un Palais où l'original avoit conçu l'es-
poir de régner. La chambre suivante, est
celle où le Roi dîne. Elle a la vue sur
la plus belle cascade des jardins, qui se
trouve encadrée entre de doubles murail-
les de verdure. Les arbres les plus voisins
en ombragent les balcons, & leur image
se balance mollement jusques dans son
intérieur. Cette salle est d'ailleurs décorée
de plusieurs tableaux, parmi lesquels on
en remarque quelques-uns de Murillo &
de Solimena. Nous n'entreprendrons pas
l'énumération de tous ceux qui se trou-
vent dans les appartemens suivans. Nous
dirons seulement que les connoisseurs y
distinguent un beau St. Sébastien du

Guide, une excellente copie d'une Madelaine du même maître, & une famille Flamande de Rubens, qui est d'une vérité frappante d'expression; un tableau du Pouffin, qui est placé trop haut pour que j'aye pu en remarquer le sujet; deux têtes de Mengs, un petit tableau d'Amiconi, où trois jolis anges d'un blanc un peu fade tiennent un Saint-Suaire déployé; les portraits des Princes de Condé & de M. de Turenne, peints sur la même toile par Vandyck, & beaucoup d'autres tableaux de médiocre grandeur, répartis dans les Cabinets du Roi. Les appartemens de Monseigneur le Prince & de Madame la Princesse des Asturies, en contiennent aussi un bon nombre. On en remarque entr'autres dans leur salle à manger, trois grands, qui représentent les principaux traits de la Vie de Job. Dans celle de Madame l'Infante Marie-Joséphe, tout le monde sera frappé d'une Charité romaine, tableau majeur de l'Espagnolet, dont le

coloris est d'une grande vérité, & dont les têtes ont une noblesse & une décence qu'inspirent le respect autant que l'admiration. Dans le salon de cette Princesse, on voit encore un tableau singulier par ses grandes dimensions, & la quantité de personnages qu'il contient. A leur costume bizarre & peu analogue au siècle & au pays de la scène qu'il représente, on juge que l'Auteur est Flamand. Il offre tous les détails compliqués du repas, où Hérode pour complaire à sa fille, ordonna la décollation de Saint Jean-Baptiste. On suppose assez gratuitement, que sous cette allégorie, le Peintre a voulu retracer la mort de l'infortuné Don Carlos : c'est une de ces vieilles traditions, consacrées dans les cours, & dont on ignore également & l'époque & la source. Nous n'étendrons pas plus loin cette nomenclature, qui n'apprend rien aux connoisseurs, & qui est insuffisante pour les ignorans. Ceux de nos Lecteurs, qui en voudront une beaucoup plus complète,

pourront consulter deux Voyages d'Espagne, donnés récemment au public, l'une par M. Twiss & l'autre par M. Swinburne. (1) Descendons dans la galerie qui est au rez-de-chaussée, & qui occupe toute la façade du côté des jardins. Les Rois d'Espagne y ont placé une collection plus intéressante encore. On y voit aussi quelques tableaux, entre autres deux bonnes copies, l'une de Raphaël, l'autre de Jules Romain, & deux très-jolies têtes en mosaïque; mais ce qui en fait sur-tout le prix, c'est un nombre considérable d'antiques, dont la plupart fut achetée en Italie par Philippe V, & avoit fait autrefois partie du cabinet de la Reine Christine. Ceux dont j'ai

Galerie
d'Antiquités
du Palais de St.-
Ildefonse.

(1) Ces deux Anglois qui ont écrit récemment sur l'Espagne, ne sont pas mis à beaucoup près sur la même ligne dans leur patrie. M. Swinburne, connu par d'autres Voyages, qui annoncent beaucoup de goût & de philosophie, y est préféré à M. Twiss. Je ne fais si l'ouvrage de celui-ci est traduit dans notre langue.

été le plus frappé, sont un autel cylindrique, où la marche de Silene est sculptée en bas-reliefs, une Cléopâtre colossale, une statue de Jupiter foudroyant, plusieurs Vénus de grandeur naturelle, huit Muses un peu mutilées, chez qui des mains modernes & peu habiles ont voulu réparer les outrages du tems, & dont les draperies sont remarquables par leur légèreté; deux groupes qui sont relégués dans des coins, comme s'ils étoient honteux de retracer des traits peu édifiants de la Mythologie; deux infidélités de Jupiter, dans le séjour pieux des Rois Catholiques, celui de Leda & de Ganymede, qui caressent sans méfiance les oiseaux impudens dont ce Dieu emprunta la figure; un petit Sénèque assis & enveloppé de son manteau. Mais les morceaux antiques de sculpture, qui méritent sur-tout l'admiration des moins connoisseurs, qui seuls vaudroient la peine qu'on entreprît le voyage de Saint-Ildefonse, sont le jeune Faune

portant un chevreau, & le groupe de Castor & Pollux, deux chefs-d'œuvres originaux qui sont parfaitement conservés, & dont les copies, en marbre, en pierre, en plâtre, se trouvent par-tout à côté de celles de la Vénus de Médicis, du Laocoon, de l'Apollon du Belvedere, de l'Hercule Farnese, &c. Un des appartemens de la galerie que nous parcourons, est un salon où les plus beaux marbres de l'Espagne, taillés en colonnes, en vases, en bustes, semblent vouloir lutter avec les productions que l'antiquité nous a transmises, & malgré leur éclat moderne, ne font que rendre plus sensible la supériorité de celles-ci. Un petit corridor attenant à cette galerie, contient entassé pêle-mêle tout ce qui n'a pu y trouver place, statues Egyptiennes, tronçons de colonnes, bas-reliefs, bustes & autres antiques, livrés à la poussière, aux insectes rongeurs, & à tous les fléaux qui anticipent sur les ravages du tems. On regrette qu'une Cour

dont les Souverains savent si bien apprécier & encourager les Arts, n'ait pas encore choisi un emplacement plus convenable, où ces précieux monumens soient à l'abri de la destruction qui les menace.

Au-dehors du château de Saint-Ildefonse, on voit par-tout l'empreinte de la vigilance du Monarque & de son goût pour les établissemens utiles. Son Ministre principal, si digne de seconder ses vues de bienfaisance, lui a fait remarquer que le canton de Saint-Ildefonse étoit peuplé de femmes, de pauvres & d'enfans, que le défaut d'occupation réduisoit à l'oisiveté, & pouvoit conduire au vice; & aussi-tôt le Monarque a fondé, à portée de son Palais, une fabrique, où ces mains jusqu'alors inutiles, tissent & préparent des toiles de différentes qualités. L'édifice qui les contient s'est élevé, comme par magie, à la voix du Souverain. En 1781 il n'en étoit pas encore question. Il y avoit à Léon un Fabricant qui avoit eu le chagrin de voir

Fabriques
de toiles.

le gouvernement lui-même arrêter dans ses progrès une grande manufacture qu'il avoit confiée à ses soins. Il fut appelé à Saint-Ildefonse ; & avant le mois d'Août 1783, la nouvelle Fabrique avoit plus de vingt métiers en activité, & deux grandes machines à fouler & à laver les toiles ; mais ce n'est encore qu'un très-foible échantillon de ce que l'Espagne a fait & doit faire encore, pour n'être plus entièrement, pour les toiles, à la merci des étrangers. Elle a été traitée à cet égard par la nature aussi-bien qu'à tous les autres : elle en avoit tiré parti dans les siècles de sa splendeur. Elle fabriquoit toutes ses toiles de ménage, & ne tiroit pas des pays étrangers le tiers de ce qu'ils lui fournissent à présent. Elle est sur la voie de se remettre en possession de ses avantages. On est convaincu, depuis quelques années, que l'Arragon est très-propre à la culture du chanvre & du lin. Elle prospère en Biscaye. On commence à s'en occuper dans les Asturies, la Vieille-Castille &

fur-tout dans le Royaume de Grenade, dont le lin & le chanvre sont bien préférables à celui que l'Espagne est encore obligée de tirer du Nord, pour les besoins de sa marine. Mais la Galice est encore la seule Province où la fabrication des toiles soit très-avancée: on y en fait pour tous les usages, assez pour suffire à la consommation du pays, & même pour en envoyer à Madrid, & jusques dans l'Andalousie. Que les étrangers qui approvisionnent de toiles l'Espagne, ne s'alarment cependant pas; quand même toutes ses Provinces se modeleroient rapidement sur la Galice, ses vastes colonies offriront encore long-tems un débouché presque inépuisable aux toiles de Bretagne, de Silésie, de Suisse & d'Irlande.

A côté de cette Fabrique naissante de premiere nécessité, il y en a une de luxe qui remonte au regne de Philippe V; c'est une Manufacture de glaces, la seule qu'il y ait en Espagne. On s'étoit d'abord
borné

borné à une Verrerie qui subsiste encore, & donne des bouteilles d'une assez bonne qualité, & des verres blancs qu'on y cisele avec assez d'adresse. J'en ai rapporté quelques-uns où l'on a gravé des chiffres, des lettres, & jusqu'à de jolis payfages. Cette Verrerie étoit un acheminement à une entreprise plus brillante. La Manufacture de glaces de St-Ildefonse est comparable aux plus beaux établissemens de ce genre; on en peut voir les dessins dans les Planches de l'Encyclopédie. L'édifice est vaste & très-bien distribué; il contient deux fourneaux & une vingtaine de fours où l'on fait refroidir lentement les glaces après les avoir coulées. On y en coule dans toutes les dimensions, depuis les carreaux de vitres jusqu'aux plus grands trumeaux. Elles sont moins blanches & peut-être moins bien polies que celles de Venise & de St-Gobin; mais nulle part on n'en a encore coulé d'aussi grandes. L'opération du coulage s'y fait avec beaucoup de précision & d'ensemble. Monseigneur Comte

Verrerie
& fabrique
de glaces.

d'Artois eut la curiosité d'y assister ; la glace qu'on y coula devant lui avoit , autant que je puis m'en souvenir , cent trente-trois pouces de long , sur soixante-cinq de large , & l'on m'a assuré qu'il y en avoit encore de plus grandes. On les dégrossit à mains d'hommes dans une longue galerie qui est attenante à la Fabrique , & il y a à un quart de lieue une machine que l'eau fait mouvoir , & où on acheve de les polir ; on les porte ensuite à Madrid pour les étamer. Le Roi consacre les plus belles à la parure de ses appartemens ; il en fait des cadeaux aux Cours qui ont des relations intimes avec lui. En 1783 , S. M. C. en fit joindre quelques-unes aux présens qu'il envoyoit à la Porte Ottomane , avec laquelle elle venoit de conclure un traité. C'est une idée agréable pour un cosmopolite tolérant , de penser qu'en dépit des préjugés de religion & de politique qui divisoient autrefois les Nations , la main des Arts a établi entr'elles un échange de jouis-

sances d'un bout de l'Europe à l'autre, & que les Beautés du Serrail se mirent dans les glaces coulées à Saint-Ildefonse, tandis que les tapis de Turquie sont foulés par des pieds François. Ce qui sort d'ailleurs de la Manufacture de Saint-Ildefonse est vendu, pour le compte du Roi, à Madrid & dans les Provinces; mais on sent bien que ce profit est trop mince pour couvrir les frais d'un établissement aussi considérable qui, le bois excepté, est éloigné de toutes les matieres premières qu'il employe, qui est situé fort avant dans l'intérieur des terres, au sein des montagnes, & loin de toute riviere navigable; aussi doit-il être compté parmi ces fondations de luxe qui prospèrent à l'ombre du Trône, & qui ajoutent à son éclat.

Je passai à Saint-Ildefonse tout le tems que Monseigneur Comte d'Artois y séjourna. Il parut, ainsi que toutes les personnes de sa suite, bien sensibles à l'accueil qu'ils recevoient, & cette Cour,

Séjour de
Mgr. Com-
te d'Artois
à Saint-Il-
defonse.

un peu grave, se complit aussi à voir un des plus beaux ornemens de la nôtre se faire à son étiquette, à sa vie réglée & peu variée, rendre, avec l'empressement cordial d'un Neveu tendre & respectueux, des devoirs au Roi, son Oncle, partager quelquefois avec lui la pacifique récréation de la pêche & le plaisir de la chasse, qui, pour le Roi d'Espagne, n'est guères plus bruyant, & passer doucement le reste de son tems avec les Seigneurs aimables de sa suite, soit dans le Palais de S. M. C., soit à l'Hôtel de l'Ambassadeur de France. On remarqua aussi avec satisfaction la liaison intime qui se formoit entre deux augustes Princes, déjà rapprochés par le rang, & qui pour s'aimer n'avoient besoin que de se connoître; deux Princes dignes l'un de l'autre par leur franchise & leur loyauté, l'héritier du Trône d'Espagne, & le second appui de celui de France. Cette liaison qui portoit un reflet de bienveillance sur leurs entours, auroit suffi pour achever de détruire les préjugés

de Monseigneur le Prince des Asturies (si jamais il en eût) contre une Nation qui ne s'étoit pas encore présentée à lui sous des rapports aussi favorables. D'après cet agréable échantillon , il a dû juger que notre écorce superficielle & légère pouvoit cacher des qualités estimables , & que l'élégance de nos manieres n'excluait aucune des vertus qui conquièrent les cœurs , & font pardonner les fautes. J'aime à me persuader que cette entrevue , où de part & d'autre on a été à portée de s'apprécier , resserrera encore , pour le bonheur & la gloire de la Maison de Bourbon , les liens qui doivent unir ses branches. On ne sent peut-être pas assez combien les affections personnelles des êtres destinés à régner ou placés autour du Trône , influent sur le destin des Nations. Combien de guerres sanglantes auroient été prévenues , si les Souverains ou leurs entours , s'étoient connus autrement que sous les rapports infidèles de la poli-

Sa liaison avec Monseigneur le Prince des Asturies.

rique ? L'ambition , ce sentiment factice & violent , devant lequel fuit le bonheur qu'elle poursuit , céderoit sans doute à des sentimens plus doux , plus analogues à la bonté naturelle du cœur humain ; & les mouvemens de cette bienveillance universelle qui se perfectionne , qui se propage en s'exerçant , l'emporteroient souvent sur les froides combinaisons des Cabinets. Félicitons donc notre siècle philosophique , qui , en étendant le goût des voyages jusqu'aux Souverains , verra peu-à-peu s'évanouir les préjugés qui divisent les Cours & les Empires , & tarira peut-être la source des guerres , qui n'ont jamais été plus longues & plus acharnées qu'entre les Souverains qui ne se font apperçus qu'à travers les prestiges d'une fausse gloire , & chez lesquels aucun rapprochement n'a tempéré l'âcreté des haines nationales.

Le séjour de Monseigneur Comte d'Artois à Saint-Ildefonse , qui a amené

& qui excusera cette digression, dura une quinzaine de jours ; ce Prince se rendit ensuite à Madrid. Monseigneur le Duc de Bourbon arriva à Saint-Ildefonse le jour de son départ, & y passa vingt-quatre heures. Quoiqu'il y parut sous le nom du Comte de Dammartin, S. M. C. voulut qu'il y fut traité comme un Prince de sa Maison. Cet hommage rendu à son sang ne l'éblouit pas ; il ne fut Bourbon que pour le Roi d'Espagne & sa famille. Pour tout le reste de sa Cour, il ne fut qu'un simple particulier dont les agrémens extérieurs, les manières prévenantes & la modestie, séduisirent tous les cœurs. Il trouva encore Monseigneur Comte d'Artois à Madrid ; ces deux Princes visiterent ensemble les curiosités de cette Capitale, assisterent au spectacle, à un combat de taureaux. Par-tout le peuple Castillan se porta en foule sur leurs pas ; & il étoit facile de voir que la curiosité n'étoit pas le seul

Séjour de
Mgr. Com-
te d'Artois
& de Mgr.
le Duc de
Bourbon à
Madrid.

motif de cet empressement de tous les sexes, de tous les âges & de toutes les classes. Je rapporterai à cette occasion une anecdote très-minutieuse en elle-même, mais qui servira à prouver avec quelle circonspection il faut juger une nation dont on ne connoît pas parfaitement les mœurs ni le langage. Quand les Princes eurent visité le Palais du Buen - Retiro, leurs conducteurs qui ne savoient que l'Espagnol, leur demanderent dans cette langue, s'ils vouloient aller voir *la China*. Quelques personnes de leur suite ne manquerent pas de croire qu'on leur demandoit s'ils alloient à la *Chine*, & rirent beaucoup de la question saugrenue. La vérité étoit cependant que ces bonnes gens leur propoisoient d'aller voir la fabrique de *porcelaine*, qui se nomme en Espagnol *China*, à-peu-près comme on appelle *Batavia*, les étoffes qui viennent de la Colonie Hollandoise de ce nom, & *Bretagnes*, des toiles qui sont

fabriquées en Silésie. Que d'erreurs consignées dans les récits des voyageurs tiennent à de pareilles méprises !

Mais laissons partir Monseigneur Comte d'Artois & M. le Comte de Dammartin pour le camp de St. - Roch, & revenons à Saint-Ildefonse, dont les environs réclament encore un peu d'attention.

A un quart de lieue de cette Maison Royale coule une petite rivière (l'Eresma), qui sert aux plaisirs innocens du Souverain, & réfléchit souvent son image. Il en a fait applanir les bords en trottoirs ; ou lorsque le terrain l'a commandé, on y a pratiqué des escaliers en gazon ou en pierres. Elle est encaissée entre deux piles de rochers, groupés de la manière la plus pittoresque. Ses eaux limpides coulent tantôt avec fracas sur des écueils, tantôt se précipitent par des cascades naturelles, tantôt forment des petits bassins tranquilles, qui servent d'asyles aux truites, destinées à passer du ha-

Bords
charmans
de l'Eres-
ma.

meçon de sa Majesté Catholique sur la table. En quelques endroits de petites prairies séparent cette riviere des taillis de chênes verds , dont ce canton abonde. En d'autres les bouquets de ces arbrisseaux s'élevent sur la crête des rochers, ou se balancent sur leurs pentes. Lecteur, si vous êtes jamais fixé pour quelque tems à Saint-Ildefonse , & que cette morne magnificence qui préside au séjour des Rois, vous ennuye, allez rêver sur les rives de l'Eresma , vous y trouverez un des plus jolis jardins Anglois que la nature ait tracés, vous ne regretterez pas celui où l'art a déployé tout son luxe un quart de lieue plus loin , & vous reviendrez plus content de vous-même, & moins desireux de ces fausses jouissances, que le faste procure à grand frais. La Cour d'Espagne vient une fois tous les ans effrayer les nayades de l'Eresma, du fracas d'une battue générale. Le rendez-vous est sur les bords de cette petite riviere, à une lieue du château de Saint-Ilde-

fonse. Quelques jours d'avance, des troupes de payfans sont répandues dans les bois & sur les côteaux circonvoisins, & chassent devant eux le gibier qui y fourmille. L'enceinte dans laquelle il est circonscrit, se resserre de plus en plus jusqu'à l'heure fixée pour la battue. C'est alors un spectacle vraiment piquant, de voir les daims & les cerfs s'écouler par pelotons de tous côtés, pressentir le danger vers lequel on les pousse, revenir sur leurs pas, essayer d'affronter la mousqueterie roulante qui les menace parderrière; mais obéissant à leur frayeur, & trompés dans leurs tentatives, passer enfin en troupes ferrées par le défilé fatal où le Roi & les Princes ses enfans placés en embuscade les attendent. Leur agilité devient alors leur dernière ressource, & fauve le plus grand nombre. Sur trois & quatre mille, & quelquefois plus qui sont ainsi passés en revue, il en succombe environ une centaine. Les uns tombent sous le plomb meurtrier à l'endroit même

Battue
générale.

où ils sont atteints ; les autres portent plus loin le trait mortel, & vont cacher leur agonie au sein des broussailles ; leurs corps encore palpitans sont apportés & rangés sur le champ de bataille. On en fait l'énumération avec une complaisance cruelle, que se reprocheroit un philosophe, & qu'on est convenu de pardonner aux chasseurs. Toute la Cour, & MM. les Ambassadeurs & Ministres étrangers, assistent ordinairement à ce spectacle, qui se répète à la fin du voyage de l'Escorial. Monseigneur Comte d'Artois & M. le Comte de Dammartin y furent invités lorsqu'ils repassèrent à leur retour du camp de Saint-Roch, & ils y figurèrent comme acteurs. Ils auroient peut-être désiré une victoire moins facile sur les timides hôtes des bois, qu'ils sont accoutumés à poursuivre & non à massacrer de sang froid ; mais les forêts de Compiègne & de Fontainebleau ne leur avoient jamais offert ces légions de troupes légères, défilant devant eux par milliers,

& ce spectacle, unique peut-être en Europe, parut satisfaire leur curiosité.

Il est un autre endroit, où pendant le voyage de Saint-Ildefonse, le Roi Catholique va porter une fois la terreur & le fracas qui accompagnent les chasseurs. Ce sont les environs du Paular, Monastere de Chartreux, placé au pied & de l'autre côté des énormes montagnes qui dominant son château. Tout le reste de l'année c'est l'asyle de la paix & du silence. Le Paular, une des plus riches Chartreuses de l'Espagne, est situé dans un charmant vallon, arrosé par un gros ruisseau qui coule doucement entre de vastes prairies & au milieu des bosquets. Il fait aller un moulin à papier, dont le bruit est le seul que répètent les échos solitaires de ce canton. Un François (car où ne s'en trouve-t-il pas ?) dirige cette fabrique au profit des Chartreux, & semble avoir oublié dans ce coin du monde sa patrie, & presque sa propre langue. Nous nous reconnûmes un jour

Monastere
du Paular.

par cette espece d'instinct qui rapproche deux concitoyens, qui d'abord s'expliquent par un sourire, dont bientôt leur langage commun devient l'interprête. J'avois été visiter la Chartreuse du Paular, & j'avois oublié de me munir de lettres pour le Prieur. Exclus de ce pieux asyle, j'expiois ma négligence en errant à l'aventure, sans gête & sur-tout sans provisions, dans les environs du Monastere. Mon bon ange, où le génie de la Patrie, conduisit mes pas vers le moulin à papier: bien m'en prit. Le directeur de cette petite fabrique devina que j'étois François, m'accosta, m'offrit ses services. Son intercession m'ouvrit les portes du Couvent, & me valut des preuves de la générosité hospitalière de ses silencieux habitans.

La Chartreuse du Paular n'a d'ailleurs de remarquable qu'un vaste cloître, où Vincent Carducho a peint les principaux événemens de la vie de Saint Bruno.

Je dois encore conduire le Lecteur au

château de *Rio-Frio*, situé à trois lieues de Saint-Ildefonse. Des troupes de cerfs errent dans les bois qui l'environnent. Ces animaux, qui sont d'ailleurs si faciles à effaroucher, y paroissent vivre dans une sécurité dont les passans s'étonnent, & qui n'est troublée qu'une fois par an, lorsque le Roi d'Espagne les fait passer doucement en revue, & choisit à loisir ceux qu'il veut immoler. Le château de *Rio-Frio* est situé au milieu du terrain le plus aride. Il a été bâti par la Reine Isabelle Farnese. Après la mort de Philippe V, elle s'étoit retirée à St.-Ildefonse; pour tout le regne de Ferdinand VI, Fils de ce Monarque, mais d'un autre lit; & vouloit faire du château de *Rio-Frio* son dernier asyle. Pourqu'il lui retraçât le Palais neuf de Madrid, où ni elle ni son époux n'avoient eu la consolation d'habiter un seul jour, elle l'avoit fait construire sur le même modele, mais dans de moindres dimensions. Son propre Fils Charles III, ayant été appelé au Trône d'Es-

Château
de Rio-
Frio.

pagne par la mort de Ferdinand VI, ses projets de retraite s'évanouirent, & le château de Rio-Frio fut abandonné avant même d'avoir été achevé.

Château
de Balsain.

Mais il est tems de quitter St.-Ildefonse, & de prendre le chemin de l'Escorial. A trois quarts de lieue on passe l'Eresma sur un pont, & on arrive à Balsain, village situé dans un bassin qu'ombragent de grands bois. Les Rois d'Espagne y avoient autrefois une maison de chasse, où Philippe V alloit quelquefois, & où il conçut le projet de bâtir Saint-Ildefonse, dans ce canton sauvage qui flattoit deux de ses goûts, celui de la solitude & celui de la chasse. L'Ambassadeur de France, avant que le Roi d'Espagne lui eut fait bâtir une maison à Saint-Ildefonse, habitoit ce vieux château. Dès qu'on l'a dépassé, on gravit péniblement pendant deux lieues la croupe des hautes montagnes qui séparent les deux Castilles. Le chemin est ombragé par de grands pins, dont le
sommet

sommet se perd souvent dans les brouillards, qui s'élevent du sein des profondes vallées. L'air se refroidit insensiblement à mesure qu'on approche du sommet des montagnes; & quand enfin on se trouve à la hauteur des sept pointes de rochers, qui de Saint - Ildefonse présentent l'aspect d'une immense muraille crénelée, une nouvelle décoration s'offre à l'œil du voyageur enchanté. Il plonge sur les vastes plaines de la nouvelle Castille, & apperçoit Madrid bien en deçà des bornes de l'horison, où sa vue s'égare au loin. C'est un autre pays, un autre ciel, une autre température. Souvent il laisse derrière lui les nuages amoncelés, auxquels les montagnes semblent servir de terme, & passe tout-à-coup dans l'air le plus sercin. Les rayons du soleil perdus dans les brouillards épais qu'il vient de parcourir, embellissent & colorent les campagnes, sur lesquelles il domine. Bientôt il se précipite plutôt qu'il ne descend du haut de ce magni-

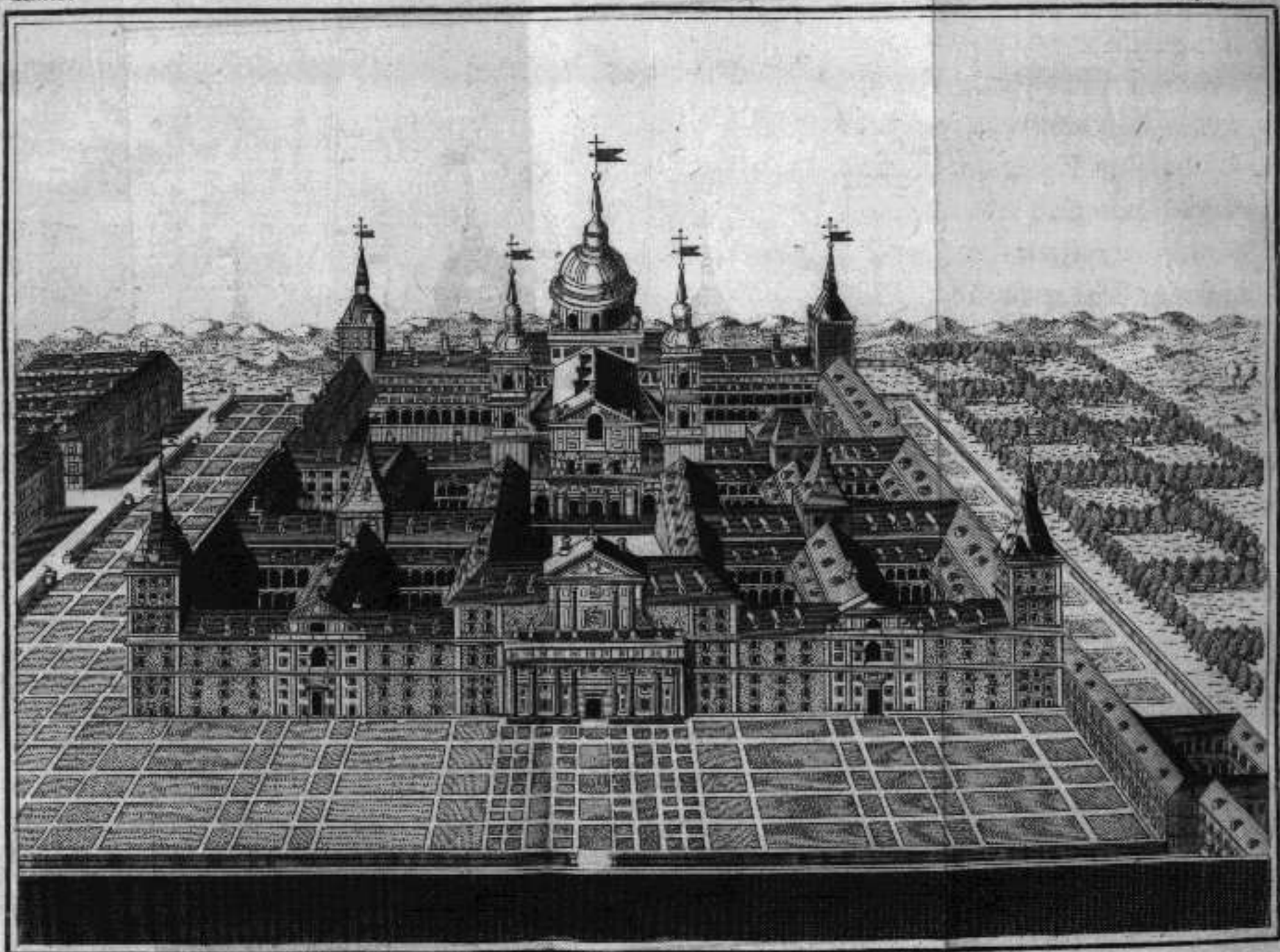
Chemin
de Saint-Il-
defonse à
l'Escurial.

fique Belvedere, & au bout de deux lieues, il arrive au bourg de Guadarrama, que traverse le grand chemin de Madrid à Paris. Il croise ce chemin pour suivre la route de l'Escorial, où la Cour va passer cinquante jours en quittant St.-Ildefonse. Ce fameux Monastere est situé à mi-côte, sur les revers de la chaîne des montagnes qui termine la vieille Castille. Le choix qu'a fait Philippe II de cette position escarpée & aride, peint bien le caractère sombre & farouche que l'Histoire prête à ce Prince. N'en disons cependant point de mal. Les Espagnols même de nos jours, ne le livrent pas encore à l'animadversion de la postérité, comme nous abandonnons notre Louis XI, avec lequel il eût plus d'un trait de ressemblance. D'ailleurs il faut sur-tout respecter sa mémoire à l'approche de ce Couvent royal, où il n'est appelé que *notre saint Fondateur*, où reposent ses cendres, & où son image est vingt fois répétée. On fait

Premier
aspect de
l'Escorial.

que sa fondation fut la suite d'un vœu qu'il fit le jour de la bataille de Saint-Quentin, à laquelle cependant il n'assista pas. On fait également qu'il le dédia à St.-Laurent, dont ce jour étoit la fête. Il porte en Espagnol le nom de ce Saint (San Lorenzo) & tout rappelle à l'Escorial l'instrument de son martyre. Non-seulement on le voit sur les portes, sur les fenêtres, sur les autels, sur les rituels, sur les habits sacerdotaux; mais l'édifice même de l'Escorial en a la forme. C'est un bâtiment quadrangulaire, dont la façade principale est tournée à l'occident, & adossée à une montagne; sur le côté opposé qui fait face à Madrid, s'avance le manche écourté du gril renversé; & ses quatre pieds sont figurés par les fleches de quatre petites tours quarrées qui surmontent les quatre angles. Je n'entreprendrai pas avec l'Abbé de Vayrac & Colmenar, l'énumération exagérée de toutes les portes, fenêtres, cours, &c.

Construc-
tion du Mo-
nastere de
l'Escorial.



VUE DE L'ESCURIAL.

de ce fameux Couvent. Sa masse certainement quelque chose d'imposant, mais il ne remplit pas tout-à-fait l'idée qu'on en conçoit d'après sa réputation. Sa forme n'a pas permis le déploiement qui en auroit fait valoir la vaste étendue ; & ce n'est qu'après en avoir parcouru les nombreux dortoirs, après s'être égaré dans ses cours, dans ses escaliers & dans ses corridors, que l'imagination complete ce que l'apparence n'a fait qu'ébaucher. Son architecture n'a rien de magnifique. Elle a bien plutôt la simplicité sérieuse qui convient à un Couvent, que le faste qui annonce le séjour d'un grand Monarque. La seule façade de l'occident a un beau portail formé de grosses colonnes d'ordre dorique à demi engagées dans la muraille, & de chaque côté deux grandes portes de belles dimensions. Par ce portail on passe à une belle cour carrée, au fond de laquelle est l'Eglise. Cette entrée principale ne s'ouvre pour

les Rois d'Espagne & les Princes de leur Maison, que dans deux occasions solennelles. La première fois lorsqu'après leur naissance ils viennent à l'Escurial, & lorsqu'on va déposer leurs dépouilles mortelles dans le caveau qui les attend. Là j'ai cru voir le double emblème des portes de la vie & de celles de l'éternité, qui, pour les enfans des Rois comme pour les plus vils mortels, ne s'ouvrent qu'une fois, & se referment sur eux pour jamais.

De ce côté, la porte de l'Eglise s'annonce par un beau pérystile, dont la façade est surmontée par les statues colossales de six Rois d'Israël, qui paroissent comme en équilibre sur leurs maigres piédestaux. Ces six Rois ont eu part à la construction ou à la réédification du temple de Jérusalem, ainsi que l'indiquent les inscriptions gravées sur la base de leurs statues. Les deux du milieu sont David & Salomon, aux-

quels le sculpteur a tâché de donner la ressemblance de Charles-Quint, & Philippe II son Fils ; tant la flatterie a été dans tous les tems ingénieuse à puiser des hommages à toutes les sources, & à se saisir pour cela des plus légers rapports !

La façade du midi est toute nue ; mais elle a près de 300 fenêtres sur quatre étages, en comptant le soubassement, qu'a nécessité de ce côté l'inégalité du terrain. C'est sur la façade opposée que sont les deux grandes portes, par lesquelles on entre ordinairement. Tout l'édifice est bâti en pierres de taille d'une espece de granit bâtard, dont la teinte rembrunie par le tems, ajoute à l'austérité de ce monument. La carrière d'où on l'a tirée est dans le voisinage de l'Escorial, & on assure que cette circonstance est un des motifs qui ont décidé le choix de l'emplacement. Elle fournit des blocs si considérables, que trois

pierres ont suffi pour former le chambrant des plus grandes portes, & que chaque marche de l'escalier principal n'est composé que d'une seule.

Lorsque la Cour n'est pas à l'Escorial, ce n'est qu'un vaste Couvent où habitent au large près de 200 Hyéronimites, sous l'inspection d'un Prieur. A l'arrivée de la Cour, le Couvent se transforme en Palais. Les Moines sont relégués sur les façades de l'occident & du midi, & les principales cellules deviennent les habitations de la Famille Royale, & des personnes des deux sexes qui marchent à leur suite. Le Roi lui-même a la sienne, dans l'espace resserré qui forme le manche du gril. Philippe II semble en avoir voulu faire un lieu de retraite, où la Grandeur souveraine vient se cacher à l'ombre des Autels, & se familiariser avec le voisinage de son tombeau; & ses successeurs, fideles à ce vœu d'humilité, se contentent encore de cette modeste enceinte. Elle com-

Eglise de
l'Escorial.

munique par un escalier à l'Eglise & à la Sacristie, deux objets où tous les arts réunis ont déployé leur magnificence. L'Eglise a la forme d'une croix Grecque, surmontée d'un dôme. Tout le vaisseau pose sur des piliers peut-être un peu massifs, dans l'épaisseur desquels on a pratiqué des autels. Son architecture est simple, mais majestueuse. Sur les voûtes du dôme & de la nef, le pinceau magique de Luc Jordans, a peint à fresque plusieurs traits de l'Histoire Sainte, & quelques allégories religieuses. Le maître-Autel, auquel on monte par une vingtaine de marches, est formé par trois ordres d'architecture, placés les uns au-dessus des autres en forme de pyramide tronquée : on n'a rien épargné pour sa décoration. Son Tabernacle réunit la richesse & l'élégance. Ses colonnes sont des marbres les plus précieux : leurs interstices sont remplis par des tableaux de Lucas Cambiaso & de Peregrino Tibaldi. Et cependant

Le maître-
Autel & les
deux mau-
solées qui
l'accompa-
gnent.

son ensemble a quelque chose de mesquin qui contraste avec la majesté de l'édifice. Il est trop élevé pour sa largeur, & paroît enchassé par force dans l'espace trop étroit qu'il occupe, comme s'il n'eut pas été fait pour l'Eglise à laquelle il appartient. Mais ce qu'il a de véritablement beau, ce sont les deux tombeaux qui l'accompagnent. Ils se marient parfaitement avec son premier ordre, qui est de colonnes doriques cannelées. C'est d'un côté celui de Charles Quint, & de l'autre celui de Philippe II. Ces deux Souverains sont à genoux, & semblent abaisser leur Majesté devant le Roi des Rois. Ils occupent le devant d'une espece de chambre ouverte du côté de l'Autel, & revêtue intérieurement de marbre noir. Ces deux monumens ont quelque chose de lugubre à la fois, & de pompeux. En les contemplant on ne peut se défendre d'une rêverie profonde sur le néant des grandeurs humaines, & sur l'abîme qui les

engloutit. Le calme qui regne autour d'eux semble être celui de la mort, contre laquelle les maîtres de la terre s'arment envain de l'orgueil des tombeaux ; & ces réflexions deviennent encore plus profondes, quand on les applique à deux Souverains, qui pendant leur vie ont fatigué l'univers de leur ambition, & qu'on voit condamnés à un silence éternel par la seule loi à laquelle ils n'ont pu échapper.

Les deux autels les plus voisins du maître - Autel, celui de l'Annonciation & celui de S. Jérôme, offrent des beautés d'un autre genre qui ne sont du ressort que des dévots & des orfèvres. Deux grandes portes, sur lesquelles Lucas Cambiaso a peint deux tableaux médiocres, s'ouvrent & laissent voir à l'œil ébloui des reliques sans nombre, enchâssées dans des vases, dans des caisses d'argent & de vermeil, & enrichies de pierres précieuses. Les démonstrateurs de ces riches cabinets font sur-tout remarquer un grand S. Laurent d'argent massif, qui

Reliques
& tableaux
de l'Eglise.

porte sur la poitrine quelques-unes des dépouilles de ce Martyr , que ses disciples ont dérobées aux flammes. L'Eglise de l'Escorial offre aussi de bons tableaux de quelques peintres du second ordre, plusieurs Apôtres de Navarrete, connu sous le nom du Muet , la chute des Anges, & le martyre de Ste. Ursule, de Peregrini Tibaldi. Mais c'est sur-tout dans les deux sacristies que les chefs-d'œuvres de la peinture sont répandus avec une profusion capable de laisser l'admiration même des connoisseurs. Dans la première, qui est peu éclairée, elle paye un tribut à trois Paul Veronése, un Titien, deux Tintoret, un Rubens & un Espagnolet. La sacristie principale en contient un bien plus grand nombre, & seule suffiroit pour justifier la réputation dont jouit l'Escorial. Nous nous bornerons à indiquer les tableaux qui frapperont les yeux les moins accoutumés à juger les productions des Arts. Le plus apparent de tous, celui qui fait le plus

Tableaux
de la Sacrif-
tie.

grand effet, est le tableau de l'autel, qui est de Claude Coello, peintre Portugais peu connu d'ailleurs; il retrace un spectacle dont cette sacristie même a été le théâtre. Charles II, accompagné des Seigneurs de sa suite, y est représenté à genoux devant le saint-Sacrement que tient le Prieur du Monastere; il y vient faire amende-honorable pour la profanation d'une hostie lacérée par une main impie, & vengée par un miracle. Le recueillement du Monarque, l'air de componction qui y est peint dans les traits & l'attitude du Prieur, & que partagent les Religieux qui l'assistent, la maniere dont sont groupés sans confusion tant de personnages qui y ont trouvé place, forme de ce tableau l'ensemble le plus attachant; & quoiqu'il ne soit pas à beaucoup près le meilleur, il n'en est pas qui laisse une impression plus durable dans les cerveaux vulgaires. Les vrais connoisseurs, & ceux qui se laissent éblouir par de grands noms, lui

préféreront une belle Vierge du Guide; deux tableaux de Vandyk, l'un la femme adultère comparoissant devant J. C., l'autre un S. Jérôme, nud jusqu'à la ceinture, & écrivant sous la dictée d'un joli ange, dont la fraîcheur fait le plus agréable contraste avec la teinte rembrunie des chairs du vieillard. Un très-grand tableau du Tintoret, où ce peintre s'est livré à toute la bisarrerie de son imagination, en représentant les détails de la Cène. Une assomption de la Vierge, d'Annibal Carrache; plusieurs tableaux du Titien, & deux sur-tout, bien frappans par la vérité du coloris, qui représentent, l'un S. Sébastien de grandeur naturelle, & l'autre J. C. interpellé par un Docteur de la loi; trois de Raphaël, dont l'un, nommé *la Perle*, à cause de son mérite supérieur, est une des saintes Familles de ce grand maître, où l'Enfant-Jesus a une grace, une vérité d'expression, une correction de dessin qui n'appartiennent qu'à lui; & l'autre est un

tableau de la Visitation, où l'on ne peut trop admirer la modestie de la Vierge, son embarras, en paroissant devant Ste. Elisabeth, avec les signes inattendus & déjà très-apparens de sa fécondité. Des Auteurs moins connus ont aussi contribué à la décoration de cette sacristie. Nous n'en citerons que deux; le Chevalier Maxime & Romanelli. Le premier a la beauté des formes du Guide dans le tableau où J. C. dispute dans le temple avec les Prêtres de la loi, & l'on retrouve les graces, la suavité du pinceau de l'Albane dans celui où le second a peint une Vierge assise, caressée par l'Enfant-Jesus & S. Jean-Baptiste. Nous ne quitterons pas la sacristie sans faire mention d'une espece d'obélisque en filigrane, chargé de pierres précieuses, qui est caché derriere le beau tableau de Claude Coello, & qui ne se découvre que lorsqu'on célèbre le miracle dont il retrace l'image. On suppose, sans que nous le disions, que

cette sacristie contient dans de vastes tiroirs des ornemens sacerdotaux de la plus grande richesse , des chandeliers , des vases sacrés , &c. qui attestent la magnificence des Rois d'Espagne plus encore que leur piété.

On peut dire la même chose du Panthéon, leur sépulture , où l'on descend par une porte qui est dans le passage de l'Eglise à la sacristie. L'escalier qui y conduit est entièrement revêtu en marbre , ainsi que le Panthéon lui-même. Il est divisé en plusieurs chambres qui ont chacune leur destination particulière , & dont les portes répondent à l'escalier. L'une est ce qu'on appelle le *podridero* ou le *pourrissoir* : c'est-là que les dépouilles mortelles des Rois & de leur famille sont livrées aux premiers ravages de la corruption. Dans une autre on dépose les corps de tous les Princes & Princesses d'Espagne qui n'ont pas régné. C'est parmi cette auguste & lugubre

Panthéon,
sépulture
des Rois.

assemblée que le Duc de Vendôme est placé comme M. de Turenne l'est à Saint-Denis, au milieu des ombres de nos Rois. Bien des gens croyent encore que le premier de ces Généraux avoit été inhumé dans la bourgade du royaume de Valence, où il mourut. Je m'en suis assuré, par le procès-verbal même de la réception de son corps dans ce Monastere, & j'ai su qu'il arriva à l'Escorial le 9 Septembre 1712; qu'il y fut reçu par Mylord Cotron, Capitaine des Gardes de Philippe V, & par le Comte de Las Torres; que d'abord on le déposa dans le Panthéon vieux, d'où il fut ensuite transféré dans celui des Princes. Le véritable Panthéon ne sert de dernier asyle qu'aux Rois & aux Reines d'Espagne. Il semble qu'ils aient voulu venger la mort qui met tous les rangs de niveau, en faisant survivre à eux-mêmes leur prééminence exclusive. Qui pourroit se défendre d'un mouvement de

de terreur religieuse en descendant dans ce caveau, où la grandeur terrassée semble vouloir encore lutter contre le néant? Un jour foible éclaire à regret cette froide demeure : on y supplée par un lustre superbe suspendu au faite de la coupole, & qu'on n'allume que dans des occasions extraordinaires; hors ces cas, un flambeau guide les curieux au milieu de ce sénat immobile & muet de Souverains & de Souveraines. A sa lueur incertaine, on découvre vis-à-vis de la porte d'entrée, un Autel & un Crucifix de marbre noir sur un fond de porphyre. Tout le reste répond à cette morne magnificence. Des deux côtés de l'Autel sont distribuées par trois étages & en différens compartimens, formés par de beaux pilastres de marbre cannelés, les caisses qui contiennent les corps des Rois & des Reines : elles sont de bronze & d'une forme noble & simple. Le Panthéon n'est pas encore rempli

à beaucoup près ; mais les caisses vuides sont toutes prêtes à s'entr'ouvrir pour recevoir leurs dépôts. Leçon salutaire & terrible, que les Rois ont bien voulu recevoir de la main hardie d'un Architecte.

Philippe II repose dans le tombeau le plus élevé de la première division. C'est lui qui jeta les fondemens du Panthéon ; mais il ne fut achevé que par Philippe IV, ainsi que l'apprend l'inscription qu'on lit au-dessus de la porte intérieure de l'escalier. Il n'a encore été ouvert qu'à deux Souverains de la Maison de Bourbon, le jeune Roi Louis I qui monta sur le Trône en 1721, & mourut la même année, & la Reine Amélie, femme du Roi actuel ; comme si les cendres de deux dynasties, si long-tems divisées par des intérêts politiques, répugnoient encore à s'unir dans la poussière des tombeaux. Philippe V & sa femme sont enterrés à Saint-Ildefonse.

Ferdinand VI & la Reine Barbe son épouse à Madrid , dans un Couvent qu'ils ont fondés.

On n'appliquera pas à ce temple de la mort ce vers connu ;

Le tems qui détruit tout en affermit les murs.

les ravages du tems secondés par l'humidité , n'ont pas respecté la dureté du marbre ; & l'on peut y venir prendre une double leçon & sur la fragilité de l'homme , a quelque haut rang qu'il soit élevé , & sur celle de ses ouvrages , que , dans son orgueil , il ose consacrer à l'immortalité.

Le Chœur des Moines de l'Escorial est au-dessus de la grande porte de l'Eglise , & vis-à-vis le maître-Autel. Des peintures à fresque , relatives à Saint Laurent & à Saint Jérôme , décorent ses murailles. Son pupitre , malgré l'énormité de sa masse , tourne sur un pivot avec une facilité surprenante. Derrière le Chœur on va admirer un chef-d'œuvre de sculpture ; c'est un

Chœur
des Moi-
nes.

Christ en marbre, de grandeur naturelle: il est de la main de ce Benvenuto-Cinelli, par qui le Connétable de Bourbon fut tué sur les murs de Rome.

Aux deux côtés du Chœur commence une galerie, qui regne le long de deux faces de l'Eglise, & communique par quatre portes au premier étage du Monastere: elle est coupée par plusieurs travées, du haut desquelles on assiste à l'Office Divin. C'est-là que souvent j'ai été me pénétrer de ces sentimens profonds, qui s'emparent de l'ame des moins dévots à l'aspect imposant d'un temple. Celui de l'Escorial prête plus qu'aucun autre à ces méditations. Sa masse, dont la solidité a déjà survécu près de deux siècles, & en survivra vingt autres à son Fondateur, endormi dans son enceinte, le souvenir de ce Monarque impéieux qui depuis long-tems n'y reçoit plus d'autre tribut que des prieres funebres, & dont on croit voir errer l'ombre dans ce sombre monument de

Réflexions que fait naître l'aspect de l'Eglise de l'Escorial.

sa frayeur & de sa piété, le bruit de cent voix qui en font retentir les voûtes des louanges de l'Eternel ; tout y porte l'ame à ce morne recueillement, auquel elle se complaît mille fois davantage, qu'aux vaines dissipations du monde. Vous qui jettez malgré vous quelques regards d'envie sur les grandeurs passageres, & voudriez vous guérir de cette ambition inquiète qui empoisonne vos jours, & peut les rendre coupables, accourez ici, venez y rêver ; vous sentirez votre cœur s'attendrir, votre raison se fortifier, vos yeux se mouiller de larmes, & vous sortirez de ce lieu plus résignés à votre sort, plus humains, plus heureux.

Mais achevons de parcourir les autres beautés que renferme le Monastere de l'Escorial. En sortant de la galerie qui regne sur deux des côtés de l'Eglise pour aller aux appartemens de la Famille Royale, on traverse un long corridor remarquable par les peintures à fresque

Salle des
des Batail-
les.

de ses murailles. On l'appelle *la salle des Batailles*, parce que ces peintures représentent une partie de celles des anciens Espagnols contre les Mores. La perspective y est mal observée ; mais la vérité des attitudes, l'exactitude des costumes, la vivacité des couleurs, en font un objet d'admiration pour les connoisseurs.

Nous ne parlons ni d'une petite Chapelle attenante au Chœur, où l'on voit un grand tableau de Saint Ferdinand, ouvrage principal de Luc Jordans, & quelques autres tableaux médiocres, ni de plusieurs autres endroits qui en renferment. *L'art d'ennuyer c'est celui de tout dire.* Mais nous ne devons pas nous dispenser de faire remarquer à nos lecteurs, les deux grands cloîtres, celui d'en-bas & celui d'en-haut ; leur pavé de marbre, leurs vastes dimensions. Les peintures à fresque du cloître d'en-bas sont peut-être un peu plus exaltées qu'elles ne le méritent. Si vous y cher-

Peintures
à fresque
du grand
cloître.

chez les effets de la perspective, un brillant coloris, vous serez trompé dans votre attente ; mais si vous aimez des têtes pleines d'expression, ces formes grandes & vigoureuses de l'école d'où est sorti Michel-Ange, vous viendrez plus d'une fois passer en revue les principaux traits de la vie du Sauveur, peints en figures presque colossales, par Peregrin Tibaldi, autour de ce cloître.

On y arrive par des corridors étroits & obscurs. Le défaut le plus saillant dans l'architecture de l'Escurial, c'est qu'en général les objets principaux ne sont pas à leur place pour faire effet. Le portail ne se rencontre que par hasard ; le grand escalier n'est annoncé par rien, on est au bas qu'on ne l'a pas encore apperçu. Il y a une fort belle cour intérieure, ornée de deux rangs d'arcades d'une architecture simple & noble ; son centre est occupé par un petit temple circulaire à quatre portes, dont les entre-colonnes répondent à quatre bas-

lins de pierres, dont chacun est pour ainsi-dire sous la protection d'un évangéliste. C'est peut-être le morceau le plus régulier qu'il y ait à l'Escorial : mais il semble qu'on ait voulu le dérober aux regards des curieux ; on ne l'apperçoit qu'en ouvrant les fenêtres des deux grands cloîtres auxquels il sert de noyau ; encore, en le voyant, doute-t-on si c'est une cour ou un jardin, car elle est divisée en quatre compartimens plantés & dessinés comme un parterre.

Le grand cloître d'en-bas qui a la vue sur cette cour, a quatre portes principales ; deux communiquent à l'Eglise & à la sacristie. Par une troisième on entre dans la Salle capitulaire qui contient plusieurs Titien, un Velasqués, représentant les enfans de Jacob qui lui apportent les vêtemens ensanglantés de leur frere Joseph ; tableau d'un grand effet pour la perspective, pour la correction du dessin, mais dans lequel on desireroit plus de noblesse ; une Vierge de Raphaël,

Tableaux
de la salle
capitulai-
re.

un S. Jérôme du Guerchin, un couronnement d'épines de Vandyk, trois tableaux de Rubens, trois de l'Espagnolet, &c. Mais ce qu'on admirera surtout dans la Salle capitulaire, ce sont trois chefs-d'œuvres du Guide; savoir, deux têtes pleines d'une expression céleste, l'une de S. Pierre, l'autre de S. Paul, & une Vierge assise, devant laquelle l'Enfant-Jesus est debout dans une attitude noble & pensive, qui annonce que ce n'est pas un enfant ordinaire. La quatrième porte qui répond au grand cloître d'en-bas, est celle de l'ancienne Eglise du Monastere. On y trouve aussi des tableaux dignes d'attention; plusieurs du Titien, entr'autres celui du maître-Autel qui représente le martyr de S. Laurent; trois de l'Espagnolet, remarquables par la beauté du coloris; & un de Raphaël, qui l'emporte sur tous ceux que contient l'Escorial, par la sagesse de la composition, la beauté & la noblesse des formes, la correction du

Tableaux
de l'ancien-
ne Eglise.

dessin, & tout ce qui caractérise le talent inimitable de ce grand peintre. J'ai vu des connoisseurs rester en extase, & pleurer d'admiration devant ce chef-d'œuvre sublime, sans que cette impression délicieuse ait été troublée par une réflexion assez naturelle sur la réunion bizarre des personnages qui y figurent; car on y trouve rassemblés la Vierge, l'Enfant - Jesus, S. Jérôme en habit de Cardinal, qui leur lit la bible, au moment où l'ange Raphaël conduit aux pieds du divin groupe le jeune Tobie qui vient d'un air timide, lui faire hommage de son poisson. Cette dernière circonstance a fait donner au tableau le nom de la *Madonna del Pez*. On ne conçoit pas comment le génie du sage Raphaël a pu s'affervir à cette étrange composition qui, sans doute, lui aura été prescrite, & comment l'exécution ne s'est pas ressentie de cette entrave. Si son goût exquis n'a pas été révolté par une dissonance qui choque

Fameux
tableau de
la Madon-
na del Pez.

le goût le moins délicat, que deviennent les règles de l'art & les préceptes de la raison ? Et comment, après un tel exemple, ne seroit-on pas tenté de les regarder comme des chaînes que le génie, dans ses élans, peut secouer impunément ? Ne justifie-t-il pas tout ce que l'extravagance des artistes ou bisarres, ou ignorans, a osé déployer sur la toile, les uns en armant d'un fusil Abraham prêt à immoler Isaac, les autres en représentant la Vierge avec un chapelet à la main, d'autres en plaçant notre artillerie moderne dans le combat de Satan avec les anges.

Sortons de l'ancienne Eglise de l'Escorial, où l'on oublieroit facilement devant la Madonna del Pez, que ce Monastere contient encore d'autres objets dignes de l'attention des curieux ; & après avoir été admirer la superbe Cène du Titien, qui occupe toute la largeur du réfectoire des Moines, montons au grand cloître d'en-haut, dont

Grand cloître d'en-haut.

les murailles sont aussi tapissées de tableaux. Il y en a plusieurs qui ne sont que médiocres; mais on en verra avec plaisir quelques-uns de Luc Jordans, deux ou trois de l'Espagnolet, & un de ce Navarrete, connu sous le nom du Muet, & que Philippe II appelloit le Titien de l'Espagne. L'escalier qui conduit du cloître inférieur à celui d'en-haut, ne doit pas être passé sous silence. Les quatre côtés de sa frise & son plafond sont peints à fresque par Jordans, qui y représente les détails de la bataille de Saint-Quentin, l'accomplissement du vœu de Philippe II, & l'arrivée de ce Monarque à la cour céleste.

Grand
escalier.

Bibliothe-
que.

Au premier repos de cet escalier, on trouve des petits cloîtres qui conduisent à la Bibliothèque de l'Escorial, moins remarquable par le nombre de ses livres que par leur choix, & sur-tout par la quantité de manuscrits Arabes & Grecs qu'elle contient. Tous les Arts ont concouru à sa décoration; & si elle a un

défaut, c'est peut-être qu'elle est trop ornée. La peinture s'est emparée de tout l'espace que n'occupent pas les livres : son plafond qui est voûté, est surchargé d'arabesques & de figures la plupart colossales. Tibaldi, le maître de Michel-Ange, y a déployé la vigueur souvent exagérée de son pinceau ; ses attitudes forcées ressemblent à des contorsions ; ses formes, à force d'être grandes, sont gigantesques & presque monstrueuses ; ce qui nuit à l'effet de l'ensemble, en rapetissant le beau vaisseau de la Bibliothèque, & en écrasant ses autres décorations. Les tablettes qui contiennent les livres, & qui sont de bois précieux sculpté avec soin, paroissent mesquines au-dessous des colosses de Tibaldi. Il regne au-dessus d'elles des peintures à fresque de Barthelemi Carducho, qui perdent aussi à ce rapprochement ; elles rappellent des traits de l'Histoire sainte ou profane, qui sont relatifs à la science dont les tablettes inférieures offrent les

ouvrages. Ainsi, le Concile de Nicée est représenté au-dessus des livres qui traitent de la Théologie; la mort d'Archimede au siege de Syracuse, indique ceux qui ont rapport aux Mathématiques: le plaidoyer de Cicéron, en faveur de Rabirius, les ouvrages relatifs à l'éloquence du Barreau, &c.

Bibliothe-
que.

Le milieu de la Bibliotheque est occupé par des globes & des tables: sur l'une d'elles est une petite statue équestre de Philippe IV; sur l'autre un petit temple d'argent massif, orné de lapis-lazzuli & de pierres précieuses. Tout à l'entour sont rangés tous les aïeux de la Reine Anne de Neubourg, femme de Charles second, jusqu'à Charlemagne, qui est placé au centre du temple.

Dans les intervalles des tablettes, on remarque les portraits de Charles-Quint & des trois Philippes, ses successeurs sur le Trône d'Espagne. Philosophes qui, après m'avoir lu, visiterez cette Bibliotheque, arrêtez-vous à celui de Philippe

Il, peint avec une grande vérité par Pantoja de la Cruz; contemplez sa physionomie grave & austere, & vous lirez l'abrégé de l'histoire de son regne; mais ne communiquez pas le résultat de vos réflexions aux Religieux qui vous accompagneront; ce seroit mal reconnoître l'accueil obligeant que vous recevrez d'eux. Si vous aviez apporté à l'Escorial des préjugés contre les Espagnols en général, & contre les Moines en particulier, vous les déposeriez à coup sûr après avoir passé un quart d'heure avec les Hyéronimites de ce Monastere; vous seriez convaincus que sous le manteau & même sous le froc Espagnol, se cachent souvent plus de prévenance, plus de complaisance, plus de véritable bonté, que n'en promet l'élégance de nos formes Françoises. J'en appelle à deux Professeurs Danois qui, amenés il y a quelques années à l'Escorial pour y faire des recherches savantes, furent accueillis par ces Religieux, malgré la différence

de mœurs, de langage & sur-tout de religion, mieux peut-être qu'ils ne l'eussent été à l'université de Copenhague. On les logea dans le Couvent; on y pourvut à tous leurs besoins, avec toutes les recherches de l'hospitalité la plus généreuse. Tous les trésors de la Bibliothèque leur furent ouverts, & ils passèrent deux mois à feuilleter & à extraire tous les manuscrits qui tenterent leur curiosité. Ils ont emporté dans leur Patrie des cœurs pénétrés de reconnoissance, & des porte-feuilles enrichis des fruits de cette laborieuse retraite.

La générosité obligeante qu'ils éprouverent en cette occasion est d'autant plus remarquable, que les manuscrits qu'on leur livroit ne sont encore connus du public que par des extraits qu'en a donnés un savant Moine, nommé Cassiri. Ils composent deux Volumes in-folio, mais sont bien loin de remplir la tâche immense que s'étoit prescrite ce Religieux. Elle a été confiée, après lui, à

un des Peres Hyéronimites de l'Escorial, & les savans attendent avec impatience le résultat de son travail.

La Bibliotheque de l'Escorial est ouverte soir & matin pendant le séjour de la cour, & les bibliothécaires ne refusent des livres à personne.

Les manuscrits ne se conservent pas dans la grande Bibliotheque qui s'ouvre à tout venant, mais dans une grande salle toujours fermée, qui est précisément au-dessus, & où l'on relégue tous les livres proscrits par l'orthodoxie espagnole. Autour de cette salle sont suspendus les portraits d'une grande partie des Espagnols qui se sont distingués dans les Sciences & dans les Lettres, & qui sont beaucoup plus nombreux que ne le croit notre légèreté dédaigneuse.

Elle trouveroit à s'exercer dans la Bibliotheque de l'Escorial à l'aspect de ses livres placés à rebours, de maniere que leur tranche est tournée en dehors, & contient leur inscription en longueur.

Ma méthode, sur-tout en voyageant, est de ne jamais asséoir mon jugement sur de simples apparences. J'ai demandé la raison de cet usage ; on m'a répondu qu'*Arias Montanus*, savant Espagnol du seizieme siecle, dont la bibliotheque avoit servi comme de noyau à celle de l'Escorial, avoit tous ses livres posés & inscrits de cette maniere, qui, apparemment, lui avoit paru plus commode ; qu'il avoit lui-même établi sa méthode à l'Escorial ; & que depuis, pour qu'il y eût de l'uniformité, on l'avoit suivie à l'égard des autres livres. Cette explication ne prouve au moins que la bifarrerie d'un seul homme, & que l'attachement commun à presque tous, aux usages qu'on trouve établis, sur-tout quand ils sont en eux-mêmes à-peu-près indifférens.

Revenons au grand & bel escalier qui conduit au grand cloître d'en-haut : il communique au Chœur des Religieux dont nous avons parlé, & à une petite

salle capitulaire qu'on traverse pour descendre à l'appartement du Roi. Ceux dont l'admiration n'a pas été lassée par les chefs-d'œuvres qu'ils viennent de parcourir, s'arrêteront en passant devant une Annonciation de Paul Veronèse, devant une Nativité du Tintoret, devant une descente de Croix & une Sainte Marguerite, effrayée à l'apparition d'un dragon, deux tableaux du Titien; mais sur-tout devant un autre du même maître, qui est appelé *la gloire du Titien*, soit à cause de son excellence, soit parce qu'il représente Charles-Quint & Philippe II, admis à la gloire céleste en présence des principaux patriarches de l'ancienne loi, représentés avec les attributs qui les caractérisent, & groupés d'une manière admirable des deux côtés & sur le devant du tableau.

Un petit cabinet attenant à cette salle contient plusieurs reliques, une des urnes miraculeuses des noces de Cana,

un vieux manuscrit de la vie de Sainte Thérèse, écrite par elle-même, &c.

On trouve ensuite l'escalier qui conduit à l'appartement du Roi. Avant d'y arriver, on traverse une espece de corridor tapissé de tableaux. Les principaux sont une descente de Croix, production précieuse du pinceau de l'Espagnolet; & un grand tableau représentant Loth & ses filles, qu'on seroit tenté d'attribuer au Guide, & qu'on croit être du Chevalier Maxime. Quel que soit son auteur, c'est un tableau des plus frappans qu'il y ait à l'Escurial. Dans un recoin du même corridor, il y en a plusieurs autres dignes d'attention; mais sur-tout un petit chef-d'œuvre de Rubens, où plusieurs Martyrs, & sur-tout Saint Laurent & St. Sixte sont groupés dans des attitudes suppliantes autour du Trône de la Vierge. Je ne finirois pas si je voulois indiquer tout ce que l'Escurial contient de curieux dans ce genre. J'en ai peut-être déjà trop dit, & pour

ceux qui ne le verront jamais, & pour ceux qui le connoissent aussi-bien que moi. Quant à ceux qui pourroient desirer une nomenclature bien plus détaillée des curiosités de ce Monastere, qu'on a appelé la huitieme merveille du monde, ils pourront consulter la description in-folio qui en a été donnée par le Pere Ximenez, un des Religieux qui existent encore, & les Voyages d'Espagne de l'Abbé Pons, citoyen éclairé & amateur des beaux-Arts, qui a consacré un volume entier à cette description. Ce que j'en ai dit, suffit de reste pour apprendre à mes Lecteurs étrangers, que c'est surtout la riche collection de tableaux qui justifie la réputation de l'Escorial, & que si les mains augustes, dont la dévotion l'a embelli, le dépouilloient de cette partie de sa richesse, si la Cour n'y venoit pas porter tous les ans le faste qui l'accompagne, l'Escorial ne seroit plus qu'un vaste couvent, im-

posant par la masse & sa solidité, comme il y en a peut-être vingt dans la chrétienté.

La terrasse étroite qui regne sur deux de ses côtés, & du haut de laquelle on domine vers l'orient sur un horison très-étendu à la vérité, mais peu varié, ne suffiroit pas pour le tirer de cette classe. l'Abbé de Vayrac & Colmenar parlent avec emphase de son parc immense. Pour moi, je n'ai vu dans ses environs que des bois peu touffus, hérissés de petits rochers, entrecoupés de prairies rarement verdoyantes, peuplés d'une quantité innombrable de daims. Il résulte peut-être de cet ensemble un effet plus pittoresque, moins monotone, plus attachant que celui que produisent de grandes allées à perte de vue, les étoiles, les obélisques qu'on admire dans les forêts des Souverains en France, en Allemagne, &c. mais aussi on n'y trouve rien qui porte ce caractère de

grandeur & de magnificence, qu'on s'attend à trouver autour des habitations royales.

De la terrasse du Couvent on descend par des escaliers percés dans son épaisseur, à un jardin qui n'est ni grand, ni décoré, ni même cultivé avec soin. Au bout de cette terrasse, du côté de l'occident, est un appentis qui tient au grand édifice, mais qui est d'un goût d'architecture tout-à-fait différent. C'est peut-être la seule partie de l'Escorial où l'on remarque une véritable élégance. Il communique par un corridor qui conduit à un bâtiment neuf, parallèle à la façade principale du Couvent, & destiné au logement de la Maison des Infants.

Maison
des Infants.

Ce bâtiment, placé immédiatement au pied des montagnes qui ombragent l'Escorial, & dans la direction des vents qui s'engouffrent dans leurs gorges, contribuent un peu à en tempérer la violence; ce qui n'empêche pas qu'elle ne soit en-

core très-sensible, sur-tout dans la saison que la Cour passe à l'Escorial. Ils sont d'autant plus incommodes, qu'ils courent le long de la façade du nord, & balayent avec impétuosité la place oblongue qui sépare cette façade des habitations destinées aux Ministres & à une partie des bureaux, & qu'on est obligé de traverser pour aller du Couvent au village. Si l'on veut en croire les relations exagérées qu'on fait aux étrangers, non-seulement ces vents déchaînés arrêtent les passans dans leur marche, les font chanceler & quelquefois les terrassent, mais encore ils s'attaquent aux voitures stationnées devant le palais, les ébranlent & les font changer de place, au grand étonnement de leurs conducteurs. C'est pour parer à cet inconvénient, & rendre moins orageuse la communication du Couvent au reste du village, qu'on a pratiqué, il y a quelques années, un corridor souterrain & voûté en pierres de taille, qui suit toute la

Corridor
souterrain.

largeur de la place oblongue qu'on appelle *Lonja*. A l'abri de ce toit impénétrable, & digne de la magnificence royale, ceux qui vont au palais peuvent braver en tout tems la fureur des élémens, & se rire des vents qui mugissent sur leurs têtes. L'idée en fut donnée, & on en attribue tout l'honneur à M. de Massones, qui est mort peu après son exécution, & que nous avons vu Ambassadeur en France avant M. le Marquis de Grimaldi.

La situation de l'Escorial rend pénibles les promenades de ses environs; cependant, entre la façade du midi & une haute montagne qui lui oppose sa croupe boisée & escarpée, il regne un vallon où l'on peut s'égarer avec plaisir. Son terrain inégal offre à chaque instant de nouveaux points de vue, & favorise la pente rapide de plusieurs ruisseaux qui serpentent à travers les taillis, se perdent & reparoissent. Une douce mélancolie s'empare de celui qui vient prêter

Environs
du Monas-
tere.

l'oreille à leur murmure lointain qui se marie au frémissement des arbres que l'aquilon caresse plus souvent que le zéphyr, au mugissement sourd des cerfs & des daims qui, pendant la saison de leurs amours, errent avec inquiétude sous ces ombrages. Ce vallon se prolonge par une pente douce, depuis le cazin de l'Infant Don Gabriel, jusqu'à celui du Prince des Asturies. Ce sont deux petites maisons, placées chacune à moins d'un quart de lieue de l'Escorial, qui servent à ces deux Princes de rendez-vous pour leur innocentes parties de plaisir. Ils les ont décorées intérieurement avec une recherche que leur extérieur modeste n'annonce pas. Celle sur-tout du Prince des Asturies contient, dans un très-petit espace, tout ce que la sculpture, la dorure, la menuiserie & la ferrurerie offrent de plus riche & de mieux fini; ce Prince y a même rassemblé un grand nombre de tableaux, dont quelques-uns, par leurs dimensions

Petite
maison de
Mgr. le
Prince des
Asturies.

& leur sujet, pourroient être mieux placés que dans ce joli réduit où l'aimable volupté sembleroit devoir être logée exclusivement : elle s'effarouche à l'aspect de ces vastes tableaux où Luc Jordans a déployé son imagination féconde, & sur-tout de ces grandes têtes d'Apôtres, tristes chefs-d'œuvres de l'Espagnole, dont le pinceau grave semble n'être que du ressort de la pénitence. Elle n'est pas même à son aise devant plusieurs Vierges du Murillo, malgré la douceur ingénue de leurs traits, & le coloris suave & brillant qui caractérise les productions de ce peintre aimable. Mais, sans doute, ces grands tableaux ne sont - là que jusqu'à ce que le Prince des Asturies les ait logés d'une manière plus convenable à leur dignité. Après leur départ, il en restera encore assez pour compléter l'embellissement de ce petit palais abrégé ; car on y trouve de jolis paysages & autres tableaux plus analogues à sa desti-

nation : quelques copies en miniature des chefs-d'œuvres qui sont à Madrid y ont aussi trouvé place , ainsi que deux marines de Vernet , dont le Roi fit présent , il y a quelques années , à son Altesse Royale. Nous avons dit autre part que ce Prince , amateur & protecteur des Arts , conçut à cette occasion le projet d'avoir un cabinet peint en entier de la main de Vernet , & ce cabinet est un de ceux de la petite maison dont nous parlons. Chacun de ses panneaux est un tableau entier ; l'un représente une mer violemment agitée ; l'autre le calme d'un beau clair de lune ; le troisieme un incendie pendant la nuit : d'autres tableaux beaucoup plus petits occupent les intervalles étroits que forment la porte & la fenêtre. On admire dans tous ce qui caractérise le talent inimitable de Vernet , & si la postérité ignore leur date , elle les croira de son meilleur tems , quoiqu'ils lui aient été commandés il y a quatre ou cinq ans.

On regrette seulement que les trois tableaux principaux soient placés trop bas & trop près, pour être à leur véritable point de vue, sans qu'on sorte du cabinet qui les contient.

La petite maison de l'Infant Don Gabriel est moins étendue & un peu moins ornée que celle du Prince des Asturies, son frere; mais elle pourroit être l'objet des mêmes observations. On y voit trois ou quatre chefs-d'œuvres de l'Espagnolet, & sur-tout un S. Pierre plein d'expression & de vérité, qu'on aimeroit encore mieux admirer ailleurs. Mais, qui oseroit en bannir deux têtes, l'une du Corregge & l'autre du Murillo, ravissantes toutes deux par leur grace & leur douceur? L'Infant Don Gabriel, qui joint les lumieres d'un connoisseur au zele d'un amateur, qui, non content d'encourager les Arts, les cultive lui-même, a tapissé de dessins des plus grands maîtres un des cabinets de cette petite maison.

Mais il est tems de dire adieu aux

Petite
maison de
Mgr. l'In-
fant Don
Gabriel.

montagnes & aux rochers de l'Escorial, & de conduire le Lecteur à Madrid par une des plus belles routes, mais à travers le pays le plus triste & le plus aride peut-être qu'il y ait en Europe. A la descente du côteau, sur lequel est le Monastere, on entre cependant dans une petite forêt de frênes clair-semés, qui offre des points de vue agréables. On aime à y voir paître pêle-mêle, au milieu des chevaux & des bœufs, de nombreux troupeaux de daims que le bruit des voitures distrait à peine. On croiroit que leur sécurité est raisonnée, & qu'ils disent aux passans : Nous sommes bien timides, mais nous ne vous craignons pas ; une main toute-puissante veille sur notre conservation. Ils ne plaisent pas moins lorsque, sur une fausse alarme, ils défilent en bondissant sur leurs pieds élastiques devant les voyageurs, auxquels ils semblent proposer un défi à la course. A travers les frênes, on apperçoit quelques étangs, dont les

Chemin
de l'Escu-
rial à Ma-
drid.

bords agrestes appellent les rêveries. Un peu plus loin une maison solitaire offre un asyle & un point de ralliement aux promeneurs égarés. C'est la ferme des Moines de l'Escorial qui viennent quelquefois s'y retirer pendant les chaleurs de l'été. Elle a la simplicité qui convient à leur état, & rien n'y annonce l'opulence dont ils jouissent : car ce Monastere est un des plus riches de l'Espagne. Un calcul dont je ne crois pas pouvoir suspecter l'exactitude, porte son revenu annuel au-delà de 700,000 livres.

Après avoir quitté la forêt de frênes, on ne voit plus d'arbres jusqu'aux approches du Manzanares. Cette très-petite riviere coule à quelque distance & au bas des hauteurs sur lesquelles Madrid est situé. Elle est presque toujours assez basse pour que les voitures la passent à gué. Elle a cependant deux grands ponts, celui de Ségovie & celui de Toledé. Ce dernier construit par Philippe II, qui avoit le goût de l'ostenta-

Ponts sur
le Manza-
nares.

tion, a une longueur & une largeur si peu proportionnées au volume du Manzanares, qu'on a dit gaiment qu'à ce beau pont il ne manquoit qu'une riviere. En parcourant l'Espagne, on en rencontre plusieurs autres, sur lesquels on pourroit faire la même plaisanterie; mais elle ne tient pas contre la réflexion suivante. Elle est de M. Silhouette, qui, avant de parvenir au Ministère, avoit voyagé en Espagne; & qui ayant été choqué comme bien d'autres, de cette disproportion apparente, en avoit de bonne-foi cherché la cause. L'Espagne est coupée, dans presque tous les sens, par de grosses chaînes de montagnes, dont les sommets, malgré la chaleur du climat, sont souvent couverts de neige. Les ruisseaux & petites rivieres qui découlent de leurs flancs, ont habituellement un petit volume d'eau, parce que la sécheresse est fréquente dans les provinces qu'ils parcourent; mais lorsque des pluies abondantes, ou
la

la fonte subite des neiges viennent à grossir ce volume, le lit de ces rivières s'étend d'autant plus qu'il est moins profond, & qu'elles charient beaucoup de sable; & c'est d'après ces cas, quoique rares, qu'on a calculé les dimensions de leurs ponts. On leur a donné de la solidité pour obvier aux crues subites, & beaucoup de longueur pour que les débordemens ne les rendissent pas insuffisans. Il ne faut pas taxer d'ineptie des générations, des nations entières, parce qu'on ne peut d'abord se rendre raison de certains usages, de certains établissemens. Combien de choses ridicules au premier coup-d'œil, ne paroissent plus que raisonnables après un peu d'examen!

Madrid s'annonce assez bien quand on y arrive du côté de l'Escorial. Après avoir passé le Manzanares, on parcourt une partie du beau chemin planté d'arbres, qui conduit de cette capitale au Pardo, maison royale où la Cour est éta-

PLAN DE MADRID.

RENVOIS

POUR LES PRINCIPALES
RUES ET LES PRINCIPAUX
EDIFICES.

1. Puerta de S. Bernardino.
2. Palais du Duc de Berwick.
3. Puerta del conde Duque.
4. Quartier des Gardes du Corps.
5. Plz. del Duq. de Liria y Berwick.
6. Plz. de los Guardias de Corps.
7. Plz. de S. Juan de nueva.
8. Plz. De las Comendadores de Santiago.
9. Plz. de los Algidos.
10. Plz. de las Capuchinas.
11. Plz. de los Mostenses.
12. Plz. de Leganitos.
13. C. de Leganitos.
14. Puerta de Fuencarral.
15. C. S. Bernardo.
16. Puerta de los Pozos.
17. C. de Fuencarral.
18. Plz. de S. Yldefonso.
19. Plz. de armas del Quartel de Guardias de Infanteria Española.
20. Plz. de S^{ta} Barbara.
21. Puerta de S^{ta} Barbara.
22. Com. y Sitio de las Monjas de S. Eras^{mo} de Siles.
23. C. de Ortaleza.
24. Plz. de la Salceas.
25. Plz. del Duq. de Frias.
26. Puerta de Recoletos.
27. Huertas de los Padres de S^{to} Phelipe Neri.
28. Huertas del Convento de Recoletos.
29. Plz. de Toros.
30. Puerta de Alcalá y Registro.
31. Estanque grande.
32. Fabrica Real de la China.
33. Plz. de Chamberi.
34. C. de Alcalá.
35. Puerta del Sol.



SUITE DES RENVOIS.

36. C. Mayor.
 37. Plaza Mayor.
 38. Plz. de Guadalejara.
 39. Plz. de S. Domingo.
 40. C. Ancha de S. Bernardo.
 41. Plz. de S. Martin.
 42. C. de la monterá red de S. Luis.
 43. C. de Atocha.
 44. Plz. de Anton Martin.
 45. Puerta de Segovia.
 46. Horn^{os} de N^o S^o de Puerto.
 47. Placuela de la Costanilla de S. Andrés.
 48. Puerta de S. Vicente.
 49. Barrio y Plz. de las Ventillas.
 50. Barrio de S. Francisco.
 51. Placuela de Armas.
 52. Puerta de Moros.
 53. Plz. de la Cevada.
 54. Cerrillo del Rastro.
 55. Plz. y Fuente de Lavapiés.
 56. Pl. de S^{ta} Isabel.
 57. Puerta de Valencia.
 58. Puerta de Embaxadores.
 59. Hospital General.
 60. Puerto y Registro de Atocha.
 61. Pared de las Delicias.
 62. Convento de N^o S^o de Atocha.
 63. Chemin du Prado M^o Royale.
- A. Gabinete de historia naturelle y Academia de Pintura.
- B. Aduana.
- C. Panaderia o como l'Academia de la Historia.
- D. Jardin Botánico.
- E. Invernáculo.
- F. Buen Retiro.
- G. el Prado.
- H. Pont de Toledo.
- I. Jardins du Palais qui ne sont encore que projettes.

blie depuis le 7 Janvier jusqu'à la semaine-sainte, mais qui d'ailleurs n'a absolument rien de remarquable. On côtoye pendant quelque tems le Manzanares, & on a sur la rive opposée une ancienne maison de plaisance des Rois d'Espagne, dont les grands arbres corrigent un peu la nudité de l'horizon. C'est la *Casa del Campo*, que fréquentoient beaucoup les derniers Rois de la dynastie Autrichienne, mais qui a été un peu négligée par ceux de la Maison de Bourbon. La porte de San-Vicente, par laquelle on entre, est neuve & d'assez bon goût. On monte ensuite péniblement jusqu'au Palais, qui, isolé sur une éminence, sans terrasse, sans parc, sans jardin, a plutôt l'apparence d'une citadelle, que celle de l'habitation d'un des plus puissans Monarques du monde. Mais il est bien vengé de cette première impression, quand on s'en approche, & qu'on en parcourt l'intérieur. Il a une forme à-peu-près quarrée, & au milieu une vaste

Premier
aspect du
Palais de
Madrid.

cour, autour de laquelle regnent de larges portiques. Les bureaux, les logemens des principales personnes attachées à la Cour, occupent le rez-de-chaussée. On monte au premier étage par un bel escalier de marbre, dont la pente est peut-être trop douce. La cage de l'escalier est décorée de ce que la sculpture & l'architecture offrent de plus riche. On passe ensuite aux appartemens du Roi, qui sont taillés dans les plus magnifiques dimensions. La salle où est le Trône, & qu'on appelle *Sallon de los Reynos*, peut encore être admirée après la Galerie de Versailles. Un Vénitien nommé Tiepolo, a peint à fresque sur son plafond, les différens costumes de la vaste Monarchie Espagnole; espece de décoration qui ne peut appartenir qu'au Palais du Souverain des Espagnes. De beaux vases, de petites statues, des bustes antiques, sont distribués sur toutes les tables. Tout le reste de l'ameublement appartient à l'Espagne.

Appartemens du Palais de Madrid.

Les glaces d'une grandeur unique, peut-être en Europe, ont été coulées à St. Ildefonse, ainsi que les prétendus verres de Bohême des croisées. Les tapisseries, les figures dessinées d'après de bons tableaux, ont été fabriquées dans une manufacture, située à la porte de Madrid. Les carrières inépuisables & variées de la péninsule, ont fourni le marbre des tables & des lambris. Les appartemens attenans à cette galerie, ne sont pas moins riches dans leur ameublement. Le plus voisin est celui où le Roi dîne. Le fameux Mengs en peignant dans son plafond les dieux & les déesses de l'Olympe, y a déployé ce coloris brillant & suave, ces formes singulièrement gracieuses, qui le mettent pour l'exécution à côté des plus grands peintres de l'Italie. Pendant l'été, on substitue aux tapisseries de cet appartement les portraits en grand de Philippe II, Philippe III, sa femme, Philippe IV, du Comte Duc d'Olivarez, tous cinq à cheval, tous

cinq peints par Velasqués ; & ceux de Philippe V & de la Reine Isabelle Farnése , sa seconde femme , par Charles Vanloo. Il ne faut pas être connoisseur pour être frappé de l'étonnante supériorité des premiers sur ceux-ci. On admire sur-tout les belles formes du cheval de Philippe IV , son à-plomb , la vie qui semble animer tout son corps. L'appartement suivant est celui où le Roi donne ses audiences. Le plafond, qui représente l'apothéose d'Hercule , est aussi peint par Mengs. Ce peintre charmant , dont les enfans & les femmes sont des modeles de graces & de délicatesse , ne réussit pas également à peindre les hommes. Pour les rendre nerveux , il exagere un peu leurs formes , & les fait paroître un peu lourds. Son dernier tableau , celui auquel il travailloit encore à Rome lorsque la mort l'enleva aux beaux-Arts & à ses amis , a été placé dans le même appartement ; c'est une Annonciation. La Vierge a une

Tableaux
de Mengs.

expression admirable de douceur & de modestie ; le Corregge & l'Albane n'ont rien fait , je crois , de plus gracieux. Quelques-uns des anges qui soutiennent le Pere éternel ne sont pas moins agréables. Mais on voudroit à l'ange Gabriel une physionomie & une attitude plus analogues à son message ; le Pere éternel n'a pas non plus cette noblesse sur-humaine que le Guide, ou Paul Véronèse lui auroient donnée. En revanche , on admire de lui , sans restriction , dans la même salle , un grand tableau sous verre : c'est une Adoration des bergers , où hommes , femmes , enfans , tout est également gracieux , fini , plein d'expression. Ses ouvrages sont la principale décoration de la chambre à coucher du Roi ; il semble que ce Monarque ait voulu marquer la protection signalée qu'il a accordée à ce grand peintre , en s'entourant de ses productions. Toutes celles qu'on y voit ont du mérite sans doute , mais elles sont éclipsées par une des-

cente de croix qui , au jugement des connoisseurs , est son chef-d'œuvre. On ne peut se lasser de contempler la douleur profonde & tendre à la fois de S. Jean , dont les yeux fatigués de pleurer , semblent annoncer que la source des larmes est tarie ; l'attitude sublime de la Vierge qui , dans sa désolation , n'attend plus de soulagement que du Ciel ; l'affliction plus douce , mais non moins attendrissante de la Madeleine , qui conserve ses charmes au milieu de cette douleur générale qu'elle partage. J'ai entendu critiquer souvent la couleur des chairs du Sauveur : *Ce Christ semble être de pierre* , disoit-on. Je l'avois cru jusqu'au jour où , accompagnant des étrangers qui adopterent cette critique , j'entendis l'un d'eux s'extasier sur la vérité de ces chairs mortes : *Sans doute* , disoit-il à demi - voix , *ce peintre a vu beaucoup de cadavres pour avoir pu les imiter si bien.* Nous nous retournâmes : l'auteur de la réflexion étoit un habile

Chirurgien , qui jusqu'alors n'avoit rien dit. Les critiques se turent ; & nous nous rappellâmes le mot , *non sutor ultra crepidam*. Je n'arrêterai pas mes Lecteurs à chacun des tableaux que renferme le palais de Madrid , il y auroit de quoi écrire un volume en ne s'arrêtant même qu'aux principaux ; mais j'ai cru que les ouvrages de Mengs, qui ne sont gueres connus hors de l'Espagne & de Rome , méritoient une pause & une exception. Je me bornerai à leur indiquer un cabinet tout revêtu en porcelaine ; ouvrage plus singulier qu'agréable, que les *Cicerone* de Madrid veulent faire admirer , & sur lequel le parti le plus prudent est de garder le silence. Passons à d'autres appartemens où l'admiration n'a pas besoin d'être provoquée. La chambre , qui de la salle du Trône conduit à l'habitation de Monseigneur & de Madame la Princesse des Asturies , est , pour-ainsi-dire , fatiguée de tous les chefs-d'œuvres qui l'assiègent. Parmi plus

Autres
tableaux
des Appar-
temens du
Palais.

de douze tableaux capitaux du Titien, elle distinguera Vénus bandant les yeux à l'Amour; Vénus à sa toilette, dont l'image est à demi répétée dans une glace; un Sisiphe, un Prométhée, & sur tout le tableau d'Adam & Eve, qui a pour pendant la copie que Rubens n'a pas dédaigné d'en faire; enfin, plusieurs têtes d'une vérité d'expression & de coloris qui n'appartient qu'au Titien. On voit encore avec plaisir dans la même chambre, deux tableaux de Paul Véronèse, plusieurs de Bassan, une Judith du Tintoret. La chambre suivante en contient quelques-uns de Luc Jordans, parmi lesquels on remarque sur-tout un Sénèque mourant; trois ou quatre de l'école de Rubens; & de l'Espagnolet, Isaac bénissant Jacob, qu'il prend pour Esau. La salle à manger de Monseigneur le Prince des Asturies est également tapissée de tableaux; on y en remarque plusieurs de Murillo & de l'Espagnolet, quelques-uns du Titien, deux de Teniers; mais

pardeffus tout , deux chefs-d'œuvres de Velafqués , l'un qui représente la forge de Vulcain , & l'autre un général Efpagnol , auquel on remet les clefs d'une ville. Dans les appartemens adjacens , parmi une foule de tableaux des plus grands maîtres , on diftingue une adoration des Rois de Rubens , & un portement de croix de Raphaël , qui feuls valent une riche collection. Dans le premier , Rubens a déployé toute la magie de fon pinceau , toute la richeffe de fes draperies , toute la magnificence de fa compofition. Qui ne fera frappé fur-tout de la noblefle , de la grandeur de l'un des Rois ? On diroit à fon port , à fon attitude , à fon cortège , qu'il eft revêtu des pouvoirs de l'univers pour aller féliciter fon divin auteur d'un événement qui intérefle tout le genre-humain ; il femble commander à la fois le refpect , l'admiration & la dévotion. Le tableau de Raphaël infpire des fentimens plus doux & non moins profonds. Le Sauveur du

Un de
Rubens.

Un de
Raphaël.

monde succombant sous le poids de sa croix, plus que sous celui de sa douleur, conservant, au milieu des bourreaux qui le traînent & le maltraitent, une résignation, une sérénité qui désarmeroit la cruauté même, moins occupé de ses propres souffrances que de la consolation de sa mere éplorée qui cherche à fléchir les bourreaux, & des femmes suppliantes qui s'attendrissent sur son sort. Cette conception sublime pénètre les ames les plus froides des vérités augustes de la religion, & la prêche d'une maniere bien plus éloquente qu'elle ne l'a jamais été par les Orateurs sacrés. L'impression qui résulte de ces deux grandes compositions, rend presque insensible à plusieurs autres tableaux voisins, où les Titien, les Vandyk & Raphaël lui-même, ont déployé des idées moins grandes, quoique plus gracieuses. On doit cependant payer un tribut d'admiration à deux petits chefs-d'œuvres du Corregge, dont l'un représente le Sauveur dans le jardin

des Olives, & l'autre la Ste. Vierge, habillant l'Enfant-Jésus. Passons aux appartemens de Madame l'Infante, fille du Roi, où des tableaux d'un autre genre attendent une autre espece d'hommage. Dans une premiere salle on en voit un où Luc Jordans, imitant la maniere de Rubens, nous offre ce peintre lui-même occupé du portrait d'une Princesse; plusieurs tableaux voluptueux de ce maître de l'école Flamande, un combat de gladiateurs où l'on reconnoît la vigueur du pinceau de Lanfranc; mais sur-tout un tableau capital du Poussin, dont le sujet contraste d'une maniere singuliere avec les pieux chefs-d'œuvres que nous venons d'admirer: c'est un chœur de danse formé par une troupe de Nymphes autour de la statue du Dieu des Jardins; la variété de leurs attitudes, toutes expressives, toutes gracieuses, leurs tailles sveltes, la beauté de leurs formes, tout y respire les plaisirs de la jeunesse & de l'amour; quelques-unes entourent de

Singulier
tableau du
Poussin.

guirlandes la statue du Dieu lascif, d'autres. . . . Mais tirons le rideau de la pudeur sur cette partie du tableau, que la modestie du peintre a placée exprès dans l'ombre. Les salles voisines sont remplies de tableaux d'un moindre mérite, si l'on en excepte une grande composition de Paul Véronèse, & un tableau de Lanfranc, dont les figures, un peu grimacées, n'empêchent pas de reconnoître la touche vigoureuse & énergique de ce peintre. La salle à manger de Madame l'Infante est extrêmement décorée par le pinceau inépuisable de Luc Jordans, dont la fécondité étonne d'abord, & finit par fatiguer. Dans un cabinet attenant à cette salle, on voit encore quelques tableaux de Rubens; car ce peintre, qui a fait deux voyages en Espagne, y a laissé, plus qu'en aucun autre endroit peut-être, des productions de son pinceau aussi facile que brillant. On y admire encore un des excellens portraits qu'aic jamais fait le

Titien ; c'est celui de Charles-Quint , peint jusqu'au-dessous du genou. Il a été gravé depuis peu par un jeune Graveur de Madrid , nommé Selena , qui donne beaucoup d'espérances.

Les appartemens des Infants ne contiennent pas un moindre nombre d'excellens tableaux que ceux que nous venons de parcourir ; on y en admire sur-tout quelques-uns de Murillo , plusieurs de Rubens , pleins de feu & d'expression. Mais je me borne , de peur de fatiguer mes Lecteurs d'une stérile énumération qui ne feroit que leur donner des regrets ; il suffit de les assurer , d'après l'opinion de ceux qui ont vu les diverses collections des Souverains de l'Europe , qu'il n'en est aucune qui l'emporte sur celle du palais de Madrid , quant au choix & quant au nombre. On y trouve à la vérité très-peu de tableaux de notre école , mais les chefs-d'œuvres de celles d'Italie , de Flandre & d'Espagne , y abondent : ceux de cette dernière sur-tout , moins connue que les

Ecole Es-
pagnole.

deux autres, & qui ne mérite pas moins de l'être, sont dignes de toute l'attention des connoisseurs ; elle n'excelle peut-être pas par la noblesse des formes ni par la grace, mais quand on a vu les productions de l'Espagnolet, de Velasqués & de Murillo, tant à Madrid qu'à l'Escorial, on est obligé de convenir que l'école Espagnole ne le cede à aucune autre pour la correction du dessin, l'art de la perspective, la sagesse de la composition, & sur-tout la fraîcheur des carnations. La Chapelle du Palais ne contient dans ce genre rien de bien remarquable ; mais elle est d'ailleurs riche & belle dans ses proportions ; & ce qui contribue sur-tout à la magnificence de sa décoration, ce sont seize grandes colonnes de marbre noir qui occupent toute sa hauteur jusqu'à la frise : on regrette seulement que pour en avoir ce nombre, on ait scié perpendiculairement les huit blocs qu'on avoit en entier. Cependant, comme par leur

Chapelle
du Palais.

position elles ne devoient pas être isolées, on les a appliquées à la muraille, où il semble qu'elles soient à demi engagées.

Réédification du Palais de Madrid.

Le Palais de Madrid est entièrement neuf. Celui qu'habitoit d'abord Philippe V ayant été brûlé, ce Monarque voulut qu'il fût rebâti sur le même emplacement. Un Architecte Piémontois lui présenta un plan des plus magnifiques, dont on peut voir le modele en petit dans une maison voisine. Philippe V fut effrayé de la dépense qu'entraîneroit l'exécution de ce plan, & en adopta un plus simple. Ce qui doit donner des regrets sur cette détermination, c'est que ce Palais, tel qu'il est, a coûté tout autant qu'auroit coûté celui de l'Architecte Piémontois, encore n'est-il pas fini; & lorsque je quittai l'Espagne, on y ajoutoit deux aîles qui lui donneront une forme plus imposante, mais qui masqueront sa façade principale, de manière qu'elle ne sera accessible que du côté d'une très-grande

grande place qu'on ne pourra rendre régulière que par beaucoup de dépense. A l'extrémité de cette place est situé un grand édifice très-peu apparent, qui contient une collection assez curieuse d'armes anciennes & étrangères, rangées avec beaucoup d'ordre & conservées avec un grand soin. On l'appelle l'*Armeria*, ou l'*Arsenal*. Ce qu'elle offre de plus remarquable n'est ni les damas enrichis de pierreries, ni les armures complètes de quelques Rois d'Espagne, ni même celle de S. Ferdinand, mais celles des anciens guerriers Américains. On ne manque pas de faire au voyageur, qu'on n'admet dans cette salle que par une permission du Grand-Écuyer, l'énumération complète de toutes ces curiosités; & fût-il François, on ne lui fait pas grâce de l'épée que portoit François I à la bataille de Pavie. Philippe V ni Ferdinand VI n'ont habité le Palais neuf de Madrid; Charles III lui-même n'est venu s'y établir que quelques années après son arrivée

Arsenal.

en Espagne. Ces trois Monarques ont été jusques-là comme relégués dans celui dont s'étoient contentés ceux de la dynastie Autrichienne, du fond duquel Philippe II s'efforçoit de bouleverser l'Europe, d'où Philippe IV voyoit tranquillement démembler sa vaste Monarchie, où le foible Charles II apprenoit que les Puissances de l'Europe la partageoient d'avance comme un héritage vacant, où la fameuse Princesse des Ursins faisoit jouer & repouffoit les intrigues dont elle finit par être la victime; enfin, d'où Philippe V envoyoit des armées en Italie pour y conquérir le Parmesan & le Royaume de Naples, & où il mourut.... Je veux parler du Palais que les étrangers connoissent sous le nom du *Buen-Retiro*. Il est situé sur une éminence, à l'autre extrémité de la ville. Jamais habitation royale n'eut moins l'apparence d'un Palais : c'est un composé informe de piéces de rapport qui, d'aucun côté, ne forme un ensemble imposant ;

Descrip-
tion du
Buen - Re-
tiro.

il contient cependant une longue suite d'appartemens , qu'on pourroit rendre logeables à peu de frais. Les jardins sur lesquels ils ont la vue , sont négligés. Le manque d'eau , la nature du terrain les rendent même peu susceptibles d'embellissemens. On y voit encore quelques statues dignes de l'attention des curieux ; celle de Charles - Quint foulant aux pieds un monstre que l'on croit être l'emblème de l'hérésie ; mais sur - tout une statue équestre de Philippe IV , modélée par un habile Sculpteur Florentin. Le Palais du Retiro renfermoit aussi un grand nombre de tableaux de prix : on en a transféré la meilleure partie au Palais neuf. On y trouve cependant encore des morceaux précieux ; quelques Rubens , plusieurs Jordans , beaucoup de portraits de Princes & Princesses des deux dernières dynasties. La piece la plus remarquable , est celle qu'on nomme le *Cason* , ce n'est pas à cause des dorures massives dont elle est



STATUE DE CHARLES-QUINT.
Au Buen-Retiro.



STATUE DE PHILIPPE IV.
Au Buen-Retiro.

furchargée , mais parce que tous les panneaux du balcon intérieur , qui regne sur ses quatre côtés , sont peints à fresque , de la main si féconde de Luc Jordans. Son plafond est sur-tout un des chefs-d'œuvres de ce peintre dans ce genre. Il représente d'une maniere allégorique l'institution de la Toison d'Or. Nous n'indiquerons plus aux Lecteurs que deux tableaux de ce Palais. L'un est Philippe V , assis à côté de sa Femme Isabelle Farnese , & entouré de toute sa famille des deux sexes. On oublie le Monarque ; on ne voit plus que le bon pere de famille. C'est un spectacle attachant que d'y trouver réunis dans un même cadre tant de Princes & de Princesses , qui ont influé sur le destin de l'Europe , & qui , déposant l'éclat de la Majesté , semblent n'être occupés que du bonheur de se voir rassemblés. Charles Vanloo a peut-être eu tort d'y déployer trop de magnificence dans la décoration du Sallon. Les figures

Tableau
de la fa-
mille de
Philippe V.

de son tableau pâlisent sous le coloris trop brillant de l'ameublement. L'autre est bien moins remarquable par le mérite de la composition, que par la scène qu'il retrace. C'est une représentation fidele de *l'autodafé* solennel, qui se tint en 1680, sur la Plaza Mayor de Madrid, en présence de toute la Cour de Charles II : elle équivaut à une description exacte de cette fête, la dernière de ce genre qui ait été célébrée en Espagne. On y voit les balcons surchargés de spectateurs, que la dévotion y conduisit autant que la curiosité. On y voit le fatal tribunal exhaussé sur le milieu de la place. Les Juges y attendent leurs victimes, qui pâles & défigurées, revêtues des funestes emblèmes du supplice qui leur est préparé, vont entendre leur sentence. Les unes reçoivent les dernières exhortations des Moines qui les assistent, d'autres trébuchent & s'évanouissent sur les marches du Tribunal. Toutes portent l'em-

Tableau
du dernier
autodafé
solennel.

preinte de la terreur bien plus que celle du repentir. Une foule de réflexions assiegent l'ame attristée du spectateur : je les passe sous silence , parce que je me suis interdit les déclamations. Détournons nos regards de ces objets affligeans , pour les porter dans le temple de Thalie. Le Théâtre du Buen-Retiro est encore parfaitement conservé : la salle est petite , mais dessinée avec art. Le théâtre qui est vaste , s'ouvre dans le fond sur les jardins du Palais , avec lesquels il est de niveau , ce qui favorisoit souvent la magie théâtrale , en étendant la perspective à perte de vue , en permettant le déploiement des corps de troupes , & même quelquefois la marche de la cavalerie. Toutes ces illusions se sont évanouies ; la salle est déserte ; ses décorations dorment aujourd'hui couvertes de poussière : & ce théâtre qui , sous le regne de Ferdinand VI , retentissoit des voix les plus harmonieuses , est condamné à un morne

Salle de
théâtre du
Buen - Re-
tiro.

silence, qui depuis vingt-cinq ans, n'a été interrompu qu'une fois, à l'occasion du mariage de Madame la Princesse des Asturies. Ainsi les Cours changent de face, selon les goûts du Souverain. Celle de Ferdinand VI, brillante & avide de fêtes, avoit naturalisé en Espagne les féeries des théâtres de l'Italie, sous la direction du Musicien Farinelli, qui dut à ses talens une faveur signalée, dont personne ne murmura, parce que personne n'en souffrit, parce qu'il en usa avec modestie, & n'en abusa jamais. Sous Charles III, Euterpe & Terpsicore ont perdu leur sceptre : le Monarque plus simple, plus uniforme dans ses goûts, insensible aux plaisirs profanes, les a bannis de son séjour, & se borne à protéger les arts muets, les sciences & les vertus; & sa faveur encore mieux placée que celle de son prédécesseur, ne peut ni irriter les envieux, ni scandaliser les foibles.

Les jardins du Buen-Retiro sont à

Manufac-
ture de
porcelaine.

présent une promenade ouverte en tout tems au public. Le Monarque actuel a établi dans leur intérieur une fabrique de porcelaine, dont l'entrée est jusqu'à présent interdite à tout le monde. On veut sans doute que ses essais se perfectionnent dans le silence, avant de les exposer aux regards des curieux. Ses productions ne peuvent encore se voir que dans les Palais du Souverain, ou dans quelques Cours d'Italie, auxquelles il les envoie en présens. On travaille dans le même édifice à certains ouvrages de marquetterie, qui sont encore peu connus en Europe. J'y pénétrai un jour, sous les auspices d'un étranger distingué, en faveur duquel le Roi avoit levé la prohibition rigoureuse, qui en exclut tout le monde. Je fus témoin de la patience & de l'adresse avec lesquelles on taille & on rapproche divers petits morceaux de marbre coloré, pour en former des tableaux assez compliqués, qui en faisant à-peu-près le même effet

que la peinture, ont sur elle l'avantage de braver par leur couleur immortelles les ravages du tems, qui n'épargnent pas les plus belles productions de cet art. Les jardins du Retiro sont d'ailleurs peu ornés, & presque abandonnés. En revanche Charles III en a fort embelli les environs. Cet ancien Palais domine sur une prome-

Prome-
nade du
Prado.

foit du Prado un rendez-vous également précieux à l'ambition, à la malignité & sur-tout à l'amour: l'on y paroiffoit rarement fans quelque dessein finistre, ou fans courir quelque danger; mais Charles III en l'applaniffant, en le plantant d'arbres, en éclairant ses avenues, en l'ornant de statues & de fontaines, en pourvoyant à son arrosement, en a fait une promenade superbe, qu'on peut fréquenter dans toutes les saisons avec plaisir & avec sécurité. Elle forme, l'espace de près d'une demi-lieue, une partie de l'enceinte intérieure de la ville. Plusieurs des rues principales viennent s'y perdre. Celle d'Alcala, une des plus larges de l'Europe, la croise pour aller, le long des jardins du Retiro, aboutir à la porte de ce nom, un des beaux monumens de la capitale, élevé par le Roi actuel en 1778. C'est-là que tous les citoyens viennent de toutes parts, à pied ou en voiture, se réunir, & respirer à l'ombre de lon-

gues allées, un air rafraîchi par les eaux jaillissantes des fontaines, embaumé par les exhalaisons des fleurs. Le concours des promeneurs y est quelquefois prodigieux. J'y ai vu jusqu'à quatre ou cinq cens carrosses défilant dans le plus grand ordre, au milieu d'une foule innombrable de piétons; spectacle qui annonce à la fois une grande opulence & une grande population, mais où l'on desireroit un meilleur goût dans la plupart des équipages, & plus de diversité pour la vue. Au lieu de cette bigarrure de vêtemens & de coëffures qui, dans les autres lieux publics de l'Europe, jette une variété sans laquelle il n'y a point de plaisir; on ne voit au Prado que des femmes uniformément vêtues, couvertes de grands voiles noirs ou blancs, qui dérobent une partie de leurs traits; que des hommes enveloppés dans leurs vastes manteaux de couleur sombre pour la plupart; enforte que ce Prado, tout beau qu'il est, semble être par excel-

lence le théâtre de la gravité Castillane.

Jardin
Botanique.

Ce qui n'ajoute pas peu à l'embellissement de cette promenade, c'est le jardin Botanique ; il étoit auparavant sur le chemin qui de Madrid conduit au château du Pardo. Charles III, depuis quelques années, lui a créé un emplacement sur un des côtés du Prado, & l'a fait entourer d'une enceinte peu élevée qui le décore sans le cacher aux regards. Ce Monarque travaille à le rendre une des plus précieuses collections de ce genre, en mettant à contribution tout le regne végétal de ses vastes Etats, dont on a dit depuis long-tems que jamais le soleil ne cessoit d'en éclairer une partie, & qui, dans une telle diversité de terrains & de climats, doivent produire eux seuls tout ce que le sein de la terre recèle d'arbres, d'arbustes & de plantes. En promenant mes rêveries sur le Prado, je me suis plu souvent à donner à cette idée tout le développement dont elle est susceptible ; je l'étendois à tout le regne

Rêverie
de l'Auteur
pour l'em-
bellisse-
ment du
Prado.

animal; je donnois à tout l'emplacement que le jardin Botanique laisse encore vacant le long de cette promenade, une destination, unique sans doute en Europe, & que le seul Monarque des Espagnes seroit à même de remplir. Je le divisois en autant de compartimens que ce Souverain a de peuplades principales sous sa domination; j'y établissois une famille de Péruviens, une de Mexicains, de Californiens, de Louisianois, d'habitans du Paraguay, de Buenos-Ayres, de la côte de Caracas, d'Insulaires de Porto-Ricco, de Cuba, des Canaries & des Philippines. Là, chacune conserveroit le vêtement, le costume, la maniere de vivre de son pays; elle y construeroit de modestes habitations modelées sur celles qu'elle auroit quittées; elle y cultiveroit les plantes sur lesquelles ses yeux se seroient ouverts pour la première fois; & entourée de ces douces illusions, elle se croiroit encore dans sa patrie. Là, on

verroit le Mexicain, à l'ombre de son nopal, le secouer & recueillir la précieuse dépouille qui colore nos vêtemens Européens. L'habitant de Guatimala cultiveroit son indigo; celui du Paraguay l'herbe qui fait sa principale richesse; celui de Soconusco tenteroit de naturaliser son excellent cacao sous un ciel étranger. On verroit le Péruvien accompagné du docile animal qui partage ses travaux, le nourrit & l'habille, & l'Insulaire de Luçon s'essayer aux diverses cultures qui l'occupent dans son isle. Ainsi, le fier habitant de la Métropole, sans sortir de sa capitale, passeroit en revue, comme sur une carte topographique, toutes les Colonies auxquelles son Souverain donne des loix. Le Colon transplanté s'accoutumeroit à un exil que tout concourroit à adoucir; & ses concitoyens, séparés de lui par des mers immenses, instruits par lui de la bienfaisance, de la magnificence de leur Monarque commun, prendroient une plus

haute idée de sa puissance, s'enorgueilliroient de sa domination, & la chériorient encore davantage. Qui fait même si ces premiers essais ne leur feroient pas porter avec complaisance leurs regards vers leur mere-patrie ? si, s'accoutumant à voir dans les Espagnols de l'ancien monde, leurs compatriotes au lieu de leurs oppresseurs, ils ne chercheroient pas à se rapprocher d'eux ? & si l'Espagne, jadis dépeuplée par ses Colonies, ne se repeupleroit pas par elles, ou du moins si dans cette communauté de jouissances & de bienfaits elle n'acquéreroit pas de nouveaux garants de leur fidélité & de leur amour ?

En attendant que la magnificence du Roi d'Espagne réalise un projet qu'on trouvera peut-être romanesque, il a déjà commencé à en exécuter un du même genre qui prouve son zèle pour le progrès des Sciences. Il y a dans la rue d'Alcala un édifice vaste où ce Monarque a établi un Cabinet d'Histoire

Cabinet
d'Histoire
Naturelle.

Naturelle , sous la direction d'un bon citoyen , Don Pedro Davila , qui est mort depuis que j'ai quitté l'Espagne ; il a été remplacé par Don. Eugenio Izquierdo , que nous avons vu à Paris , & qui en a emporté les regrets de tous ceux qui l'ont connu. L'établissement auquel il préside ne peut que prospérer de plus en plus sous ses auspices ; son zele infatigable répond de ses efforts , & ses lumieres de ses succès. Déjà le Cabinet d'Histoire Naturelle contient une des collections les plus complètes de l'Europe , en métaux , en minéraux , en marbres , en pierres précieuses , en coraux , madrepores , & plantes marines. La classe des poissons , celle des oiseaux , & sur - tout celle des quadrupedes , laissent encore beaucoup à desirer ; mais les mesures que le Gouvernement a prises , doivent élever en peu de tems ces trois classes au niveau des autres. Les Vices - Rois , Gouverneurs , Intendans & autres employés de la

Mesures
prises pour
enrichir ce
cabinet.

la Cour dans les Colonies Espagnoles, ont reçu ordre il y a quelques années d'enrichir ce Cabinet de toutes les productions qui s'offriroient à leurs recherches dans les trois regnes ; & la vigilance éclairée du Ministre qui préside au département des Indes, doit faire espérer aux amateurs des Sciences que cet ordre sera fidèlement rempli. Déjà ce Ministre reçut l'année dernière une ample récolte du Pérou : c'étoit la moitié de la riche collection qu'y a faite pendant huit ans de séjour M. Dombey, habile Naturaliste que notre Cour y avoit envoyé avec l'agrément de l'Espagne, & que les protecteurs des Sciences ont accueilli à son retour avec cet intérêt touchant qu'inspirent les talens joints à la modestie. Il a laissé au Pérou des Naturalistes Espagnols qui doivent le suivre de près, & dont les savantes recherches ne contribueront pas peu à enrichir le Cabinet d'Histoire Naturelle de Madrid.

Académie
des beaux-
Arts.

Le même édifice qui contient ce cabinet, & qui, avec celui de la douane, bâti aussi par Charles III, forme le principal embellissement de la rue d'Alcala, sert aux séances de l'Académie des beaux-Arts : circonstance qui a motivé l'inscription de cet édifice qu'on trouvera heureuse & précise. On y lit : *Carolus III naturam & artem sub uno tecto consociavit.*

L'institution de cette Académie est due cependant à Philippe V ; mais elle a été encouragée avec succès par ses deux successeurs. Le Ministre des Affaires étrangères en est le Président né, & tous les trois ans distribue des prix aux jeunes élèves qui ont donné les meilleurs morceaux de sculpture, de peinture & les meilleurs plans d'architecture. Quoiqu'elle compte plusieurs Membres distingués dans ces trois arts, il faut avouer cependant que ses chefs-d'œuvres sont encore en très-petit nombre. J'ai assisté deux fois à la distribution de ses prix,

Distribu-
tion de ses
prix.

& je suis obligé de convenir qu'ils devoient être plutôt regardés comme des encouragemens que comme des récompenses méritées. Les Espagnols sont trop justes pour prétendre qu'on les loue sous tous les rapports ; leur fierté s'indigneroit des hommages avilissans de l'adulation ; d'ailleurs , ils entretiennent à Rome de jeunes élèves qui donnent les plus grandes espérances ; & d'après ce qu'on a vu d'eux à la dernière exposition de leurs ouvrages , on ne doute pas que Don Francisco Agustin, & Don Ramos ne s'asseoient bientôt à côté des meilleurs peintres de la France & de l'Italie.

Ce n'est pas seulement en formant des élèves que l'Académie des beaux-Arts sert à leurs progrès en Espagne , elle est encore le Tribunal suprême auquel doivent être soumis les plans de tous les édifices sacrés & profanes qu'on élève dans l'étendue du Royaume ; institution qui doit , à la longue , y établir le bon

Monu-
mens de
mauvais
goût.

goût sur les ruines de la barbarie qui a présidé à la plupart de ses monumens, & dont on reconnoît encore la main dans quelques-unes des portes, dans les anciennes fontaines, & dans la plupart des Eglises de la capitale. Essais informes de l'Art, encore au berceau, qui a pris plus de peine pour enfanter des monstres, qu'il n'en auroit à présent à produire des chefs-d'œuvres. Les édifices modernes attestent déjà la révolution qu'il a éprouvé sous la dynastie des Bourbons. Outre le Palais neuf de Madrid, nous pouvons citer en preuves les portes d'*Alcala* & de *San-Vicente*, le bâtiment de la douane & celui de la poste; il y a d'ailleurs peu d'édifices qui méritent l'attention du voyageur. Madrid est en général bien percé; ses rues, sans être tirées au cordeau, sont, pour la plupart, larges & peu tortueuses. La rareté des pluies, & les soins de la police moderne, qui sont dûs sur-tout à M. le Comte d'Aranda, en font une

des villes les plus propres de l'Europe. Mais, hormis le Prado & ses avenues, cette ville n'a pas de beaux quartiers à citer. La fameuse *Plaza Mayor* que les Espagnols se complaisent à exalter, n'a rien qui justifie leur enthousiasme : c'est une place quadrangulaire, mais irrégulière, dont l'enceinte est formée par des bâtimens à cinq & six étages, assez uniformes, mais sans décoration, sous lesquels regnent de longues arcades. On l'illumine dans les solennités publiques, & alors elle forme véritablement un beau coup-d'œil. C'étoit autrefois sur cette place que se célébroient les *auto-dafés* dans tout leur appareil effrayant. Elle est encore le théâtre des combats de taureaux qui se donnent lors des fêtes royales. L'Hôtel-de-ville y est placé ; plusieurs Académies y tiennent leurs séances. Ce concours de circonstances en a fait l'emplacement le plus remarquable de la capitale, & lui a valu une réputation qu'elle méritoit peut-être lors

de la construction, & qui a dû s'évanouir depuis que l'architecture, en se perfectionnant dans le reste de l'Europe, y a créé quarante places préférables à la *Plaza Mayor*. Les Espagnols devroient au moins respecter cette réputation, ne pas déshonorer leur belle place par le hideux spectacle des exécutions, ne pas y établir leur marché principal, & ravalerainsi leur place Vendôme au niveau de la Greve & de la place Maubert. Elle est au reste, avec les rues adjacentes, le quartier de Madrid qui peut donner l'idée la plus favorable de la population de cette capitale; & à en juger par cet échantillon, on ne doit pas trouver exagérée l'évaluation qui la porte à plus de 160 mille ames (1). Les édifices sacrés de Madrid n'ont rien non plus de bien

(1) Le Docteur Moncada, qui écrivoit au commencement du dix-septieme siecle, se plaignoit de la dépopulation de cette Capitale, qui, selon lui, ne contenoit pas plus de quatre cens mille ames. Que diroit-il à présent? Ustariz, dont l'ouvrage est des premieres an-

remarquable ; plusieurs , comme ceux de S. Pasqual , de Ste. Isabelle , & sur-tout ceux des Carmes Déchaussés , contiennent des collections précieuses de tableaux qu'on peut encore admirer après celles de l'Escorial & du Palais neuf. L'Eglise de *San Isidro* , qui appartenoit ci-devant aux Jésuites , a un portail qui a échappé à la contagion du siècle où il a été construit. Il y a une autre Eglise , beaucoup plus moderne , qui n'est imposante que par sa masse , & que le bon goût pourroit bien défavouer ; c'est celle des *Salesas* ou de la Visitation , fondée par Ferdinand VI & la Reine Barbe , sa femme. Les cendres de ce couple royal y reposent sous un mausolée pompeux , dont l'inscription m'a paru un modèle de style lapidaire ; les Espagnols eux-mêmes ont exprimé le jugement sévère qu'ils ont porté de tout l'édifice

nées de ce siècle , & qui est cité même par les Espagnols , pour l'exactitude de ses calculs , ne donne à Madrid que cent quatre-vingt mille âmes.

par ces paroles : *Barbara reyna , barbaro gaslo , barbara obra* ; jeu de mots qui ne peut avoir de sens que dans leur langue , ou l'expression de *barbara* s'applique également au nom de la Fondatrice, au mauvais goût de la fondation , & aux frais énormes qu'elle a coûté. Elle a cependant un objet louable , qui doit la faire juger avec plus d'indulgence. Un certain nombre de jeunes demoiselles y est élevé aux dépens du Roi. On est occupé , depuis plusieurs années, de la construction d'un Couvent de St.-François , dont on espere faire un des chefs-d'œuvres d'architecture de la Capitale. Ce qu'on en voit, jusqu'à présent, ne promet qu'un édifice plus solide qu'élégant. Son Eglise en forme de rotonde, étoit finie lorsque je quittai l'Espagne : elle étoit déjà décorée de grands tableaux , dont plusieurs ne pourront qu'étendre la réputation de l'Ecole Espagnole. Les principaux soutiens de cette Ecole sont, en ce moment, MM. Maella

& Bayeux, dont le coloris & le goût de dessin, rappellent la maniere de Mengs, & consolent en quelque sorte l'Espagne de la perte de ce grand Peintre. Un de leurs confreres, Don Francisco de Goya, mérite aussi une mention honorable par son talent, pour rendre avec fidélité & agrément les mœurs, les costumes, les jeux de sa patrie. La gravure a aussi plusieurs sujets distingués à citer. On doit nommer à leur tête Don Salvador Carmona, marié à la fille de Mengs, qui a hérité en partie du pinceau gracieux de son pere. M. Carmona est connu avantageusement en France, par plusieurs prix remportés à notre Académie de peinture; en le jugeant avec sévérité, on pourroit trouver que ses talens encouragés trop peu ou du moins trop tard, n'ont pas donné tout-à-fait ce qu'ils promettoient à leur aurore. Plusieurs autres Graveurs, comme MM. Ferro, Muntaner, Fabregat, Ballester, & sur-tout M. Selma,

Peintres &
Graveurs
dignes d'être cités.

ont prouvé par d'heureux essais que leur art fait encore des progrès en Espagne. L'Académie de la langue Espagnole, qui a donné en 1780, une superbe édition de Don Quichotte, a voulu l'enrichir des productions de leur burin. Mais ces gravures médiocres, pour la plupart, ne répondent pas au mérite de l'ouvrage, également admirable par la qualité de l'encre, la beauté du papier, l'exactitude du registre, la netteté des caractères, & comparable à ce que les autres nations ont de plus beau à citer dans ce genre. Il n'est pas la première preuve que les Espagnols ayent donné de leur habileté dans l'art de l'Imprimerie. Tous les amateurs connoissent, & ont placé au-dessus des Baskerville & des Barbou, le Salluste que Monseigneur l'Infant don Gabriel a traduit dans sa langue, & quelques autres ouvrages sortis des presses d'Ibarra, à Madrid, & de celles de Benoît Montfort, à Valence; chefs-d'œuvres typo-

Chef-
d'œuvre de
Typogra-
phie Espa-
gnole.

graphiques qui feront un jour recherchés par nos neveux, comme nous recherchons ceux des Elzevir. Si on cultive à Madrid les arts d'agrément, on n'y néglige pas le plus utile de tous, celui de la bienfaisance. On y trouve des fondations pieuses dignes de servir de modèle. Il y a trois hôpitaux, qui, dans le courant de 1785, avoient reçu 19437 malades. On a rebâti récemment le principal tout près, mais en dehors de la porte d'Alcala. C'est un vaste édifice qui ne dépare point du tout la promenade qui, de cette porte, conduit au canal d'Aranjuez, & que les Espagnols ont appréciée un peu trop, en l'honorant du nom de Délices, *Delicias*.

Outre les trois hôpitaux, il y a à Madrid deux Confrairies, dont les fonds sont consacrés au soulagement des malheureux, & un *Mont-de-piété*, dont l'objet principal est de faire des avances aux nécessiteux. Il y a encore à Madrid d'autres Académies que celle des beaux-Arts.

Fonda-
tions pieu-
ses.

Autres
Académies
de Madrid.

Nous avons peu de chose à dire de celles de Médecine, & du Droit public Espagnol ; mais tout le monde connoît celle de la Langue, aussi fondée par Philippe V, & que notre Académie Françoisse traite ; depuis la fondation, comme sa sœur. Le Dictionnaire qu'elle a donné, est, de l'aveu de nos plus habiles Grammairiens, le plus complet qui ait paru dans aucune Langue. Les Académiciens actuels, plus éclairés que leurs prédécesseurs, & non moins laborieux, en préparent une nouvelle édition, qui, par les augmentations qu'elle contiendra, donnera une idée de la richesse de leur Langue, & de l'immensité de leurs recherches. L'Abbé de Guevara, l'un des plus savans & le plus zélé, en a déjà publié un extrait in-folio, qui calme l'impatience du public, & peut suffire pour l'usage journalier.

L'Académie de Langue Espagnole n'est composée que de vingt-quatre Membres

ordinaires ; mais le nombre des furnuméraires n'est pas borné : elle est présidée par un Grand-d'Espagne. Son président actuel est M. le Marquis de Santa-Cruz, qui n'honore pas moins cette société par ses connoissances que par son rang. Elle renferme dans son sein plusieurs poètes, des Littérateurs distingués, pour lesquels le fauteuil n'a pas la vertu soporifique qu'on lui attribue ailleurs ; & je n'en connois pas un qui n'y ait été admis que par le vain motif de l'illustrer d'un éclat étranger au but de son institution.

L'Académie de l'Histoire, fondée en 1738, a pour Directeur M. le Comte de Campomanes, qui par le rang qu'il occupe dans la magistrature, comme par sa vaste érudition & ses qualités morales, est un des citoyens les plus distingués de l'Espagne moderne. On regrette beaucoup que les fonctions multipliées de sa place éminente, ne lui laissent que peu de loisir à consacrer

Academie
de l'Histoire.

aux diverses Académies dont il est Membre. Celle de l'Histoire en a heureusement plusieurs autres, qui, animés du même zèle, peuvent s'y livrer avec moins de réserve. Elle a donné depuis quelques années plusieurs éditions qui en font foi, celle de *Mariana* entr'autres & celle de *Sepulveda*. Elle prépare celle de *Solis*, dont un volume a déjà paru. Elle a entrepris & exécuté en partie une tâche aussi vaste qu'intéressante, celle de publier toutes les anciennes chroniques, relatives à l'Histoire de Castille. Plusieurs de ces ouvrages n'avoient jamais été imprimés. Tous sont enrichis de notes & de commentaires, qui prouvent & la saine critique, & l'érudition de leurs auteurs, M. l'Abbé de Guevara, Don Francisco de Cerda, Don Miquel Florez, Don Eugenio de Laguno, qui, au sein des occupations que lui donne sa place de premier Commis des Affaires étrangères, trouve encore des momens à vouer aux lettres. Cette Académie contient dans une de ses salles,

Ses travaux.

une des plus précieuses collections dont aucune société littéraire puisse se vanter. C'est celle de tous les diplômes, chartres, & autres documens donnés depuis les siècles les plus reculés de la Monarchie, à tous les Bourgs, Villes, Communautés, Eglises, Chapitres, &c. de l'Espagne, le tout rassemblé avec le plus grand soin, par ordre chronologique, & par conséquent prêt à fournir à toutes les branches de l'Histoire d'Espagne, la source la plus abondante de matériaux authentiques. Cette collection facilite infiniment, & assure les recherches savantes des Académiciens de l'Histoire. C'est à ce répertoire immense qu'il vont puiser les élémens d'un ouvrage qu'ils préparent depuis plusieurs années, d'un Dictionnaire Géographique de l'Espagne, qui, par son exactitude, fera un digne pendant au nouveau Dictionnaire de la Langue. L'un des plus éclairés d'entr'eux, Don Juan Iriarte, mort en 1776, & qui a laissé trois ne-

Collection
précieuse
pour l'Histoire
d'Espagne.

veux bien faits pour consoler de sa perte, avoit publié un premier volume des manuscrits Grecs de la Bibliothèque de Madrid : on en attend la continuation dont sont chargés les gardes de cette Bibliothèque. C'est à un Membre de la même Académie, le Pere Florez, que l'Espagne doit déjà plusieurs volumes de son Histoire Ecclésiastique, qui, sous sa main, n'est à la vérité qu'une compilation assez indigeste de documens devenus fort rares, ou même tout-à-fait inconnus, mais qui a acquis une forme moins sèche, par les soins de son continuateur, le Pere Risco, Augustin. Beaucoup d'autres Ecrivains versés dans la connoissance de leur pays, sont occupés à en débrouiller l'histoire, à éclairer leurs concitoyens sur les matieres économiques & politiques. Ils ont naturalisé dans leur langue, les ouvrages Anglois & François, dont a pu s'accommoder l'hortodoxie Espagnole ; ceux, par exemple, qui traitent des arts & métiers.

On

Histoire
Ecclésiasti-
que.

Culture
des Scien-
ces.

On traduit en ce moment ceux de Linné & l'Histoire naturelle de M. de Buffon. Pendant que j'étois en Espagne, on a entrepris de traduire, par souscription, notre Dictionnaire encyclopédique; & ceux qui croient que dans ce Royaume tout le monde est soumis à l'empire de la bigotterie & du fanatisme, n'ont pas été peu étonnés de voir le grand Inquisiteur à la tête des souscripteurs. Dans le même tems, il s'en formoit une liste déjà assez nombreuse pour la nouvelle Encyclopédie par ordre de matieres, lorsqu'un de nos écrivains, imbu des préventions générales, chargé de l'article *Espagne*, sans connoître ce pays autrement que par de vaines déclamations ou des relations infideles, prodigua sans ménagement les inculpations les plus graves à toute une Nation, que son existence politique, ses vertus & nos intimes relations avec elle, devoient lui rendre respectable. Le Gouvernement Espagnol ressentit vivement une offense aussi

Incident
relatif à la
nouvelle
Encyclo-
pédie.

gratuite. Le nôtre accueillit ses plaintes avec la sévérité de la justice & la chaleur de l'amitié. L'Auteur, le Censeur, l'Imprimeur furent vivement réprimandés; & en Espagne le débit de la nouvelle Encyclopédie fut suspendu par ordre de la Cour. Cependant, le ministère Espagnol, irascible, mais non implacable, qui repousse les mauvais procédés, mais non pas les lumières, a bientôt après révoqué cet arrêt; il a seulement pris des précautions pour écarter à l'avenir les erreurs & les injures d'un ouvrage dont il reconnoît toute l'utilité. Chaque livraison, avant d'être distribuée aux souscripteurs, subit la censure du Conseil de Castille. Dans le même tems, un abbé Espagnol, établi depuis plusieurs années à Paris, entreprenoit l'apologie de sa patrie contre l'indiscret auteur de l'article *Espagne*; mais ses compatriotes eux mêmes ont jugé qu'égaré par son zèle, il avoit passé le but. Il est encore plus prodigue en éloges que son

antagoniste ne l'avoit été en injures. L'un avoit tout refusé ; l'autre revendique tout. A entendre celui-ci, les Espagnols excellent dans tous les Arts & dans toutes les Sciences. Ainsi, la passion, en exagérant, dessert quelquefois la cause qu'elle veut défendre. Dans cette discussion comme ailleurs, c'est dans un juste milieu que la saine raison cherche & trouve la vérité. Sans doute il y a en Espagne, beaucoup plus qu'on ne croit, de savans qui cultivent sans faste les sciences exactes ; des érudits qui connoissent à fond l'histoire & la jurisprudence de leur pays ; des littérateurs distingués, des poètes qui ont de la chaleur & une imagination brillante & féconde. Mais, de l'aveu même des Espagnols impartiaux, il y a loin encore de l'état actuel des sciences & des lettres au siècle des *Mariana*, des *Solis*, des *Mendoza*, des *Ambroise*, des *Morales*, des *Herrera*, des *Saavedra*, des *Sepulveda*, des *Cervantes*, des *Quevedo*, des *Garcilaso*,

Véritable
état des
Lettres &
des Scien-
ces en
Espagne.

Académies
& Socié-
tés.

des *Calderon*, des *Lope de Vega*, &c. &c. Les universités d'Espagne n'ont plus la même réputation qu'autrefois; l'industrie, la population ne sont pas encore à beaucoup près ce qu'elles étoient sous Ferdinand-le-Catholique, & sous ses deux successeurs. Mais le gouvernement actuel s'occupe avec zèle & succès de faire revivre ces siècles heureux. Outre les Académies dont nous avons parlé, il y en a à Madrid pour le droit public Espagnol, une pour le droit canon, & une pour la médecine. Le goût des sciences & des arts s'est étendu de la capitale aux provinces.

Il y a à Séville une Académie de Belles-Lettres & une Société de Médecine; à Sarragosse & à Valence, une Académie des Beaux-Arts; à Valladolid une de Géographie; à Grenade une de Mathématiques & de Dessin; à Barcelone une Académie de Belles-Lettres.

Education.

Il y avoit depuis long-tems en Es-

pagne six grands Colléges (*Collegios mayores*) où n'étoient admis que de jeunes gens de famille , & qui fournissoient presqu'exclusivement des sujets à toutes les branches de l'Administration. Les privilèges dont ils jouissoient étoient devenus une source d'abus. Ils alimentoient la paresse & l'arrogance dans ces Colléges , & portoient le découragement dans les autres Maisons d'éducation. Le Gouvernement a attaqué le mal dans sa racine. En 1777 , il leur a donné une nouvelle forme , dont on attend les plus heureux effets.

Cependant l'éducation est encore imparfaite en Espagne , & l'expulsion des Jésuites n'a peut-être fait que l'empirer. A cette époque on sentit trop vivement , peut-être , l'inconvénient de livrer la jeunesse aux Ordres Religieux. Celui des Piaristes , connu en Espagne sous le nom d'*Escolapios* , est le seul qui soit encore en possession de quelques écoles. Par-tout ailleurs on substitua aux Jé-

suivies des Professeurs qui peuvent être indifféremment Ecclésiastiques ou Laïcs, mais qui ne font pas corps, & ne vivent pas même sous le même toit. Les Jésuites, outre les biens de la Société, avoient des fondations expresses pour différentes chaires. Ce sont les seuls fonds qui ont été destinés à l'entretien des nouveaux Professeurs. Ils suffisoient pour des Religieux vivant en communauté. Ils sont insuffisans dans l'état actuel des choses. Des chaires si peu lucratives ne peuvent être recherchées par des sujets bien distingués. L'institution de la jeunesse en souffre, & c'est encore une des branches de l'Administration qui réclament les sollicitudes du Gouvernement.

En revanche, il a déjà beaucoup fait pour l'éducation militaire. Le Roi a créé une Ecole d'artillerie à Ségovie, une de Cavalerie à Ocanna, une d'Ingénieurs-construc-teurs à Carthagène, une de Tac-tique à Avila, d'où elle a été récemment transférée au Port-Sainte-Marie.

Les fabriques, au commencement du siècle, étoient dans la plus triste décadence. Les trois Souverains de la Maison de Bourbon se sont occupés de les faire revivre. Il y en a de draps communs à Escaray en Biscaye, à Bockairente, à Ontemente, à Alcoy dans le royaume de Valence, à Grazalema en Andaloufie; & nous avons vu en parlant de Ségovie & de Guadalaxara, quels encouragemens le Souverain actuel donné aux fabriques de draps fins. Nous aurons occasion dans le cours de cet Ouvrage de parler de plusieurs autres, & nous verrons qu'en particulier celles de soie ont fixé l'attention du Gouvernement. Il y en a de chapeaux à Madrid, à Badajoz, à Séville; & déjà les fabriques étrangères s'apperçoivent de leur concurrence: car il y a cela de fatal dans la constitution actuelle de notre Europe, qu'aucune nation ne peut prospérer dans quelque branche de commerce, que ce ne soit au préjudice de ses

Etat des
Fabriques.

voisins. Mais dans cette lutte d'intérêts qui s'entrechoquent, les murmures sont déplacés, les plaintes sont inutiles. Il n'y a de légitime & d'efficace que les efforts de l'industrie, de l'activité & de l'économie.

Chemins.

C'est aussi à la dynastie actuelle que l'Espagne doit le peu de chemins & de canaux qu'elle a. Le Gouvernement sent vivement tout ce qui lui manque à cet égard, & s'occupe des moyens d'y suppléer. Déjà la Biscaye & la Navarre ont de beaux chemins; ceux qui aboutissent de deux côtés à la capitale, annoncent la résidence d'un grand Monarque. On en a commencé de très-beaux sur la route d'Aranjuez à Valence; en Galice depuis la Corogne jusqu'à Pontevedra; au nord de la Castille, depuis Reynosa jusqu'à la mer, & dans quelques autres cantons de la péninsule. Mais le sage Ministre qui préside à ce département, apporte à leur confection cette prudente lenteur qui, seule, assure le

succès des entreprises dispendieuses. Il a d'ailleurs été contrarié dans ses plans par la guerre, qui lors même qu'elle est heureuse, fait échanger contre un peu de gloire des avantages beaucoup plus précieux. Ce Ministre s'applique avant tout à rendre praticable en tout tems la route principale qui traverse l'Espagne dans toute sa longueur de Bayonne à Cadix, en passant par Madrid. On lui doit déjà depuis deux ans l'avantage inconnu jusqu'à présent de pouvoir parcourir en chaise-de-poste les cent lieues qui séparent ces deux dernières villes.

Nous avons vu ce qu'il avoit fait pour le canal d'Arragon. Celui de Castille, commencé depuis long-tems, ne tardera pas à occuper son activité. Celui qu'on a projeté en Murcie a été reconnu im-

Canaux.

un garant de la sûreté de leurs fonds. Son ministère adopta l'année dernière un projet bien plus brillant, bien autrement utile que celui qu'il a été forcé d'abandonner : c'est celui d'un canal qui, commençant aux pieds des montagnes de Guadarrama, près de l'Escorial, ira se joindre au Tage, ensuite à la Guadiana, & aboutir au Guadalquivir, au-dessus d'Anduxar, & qui par conséquent vivifiera tout le centre de l'Espagne, c'est-à-dire, la partie de ce royaume la moins peuplée & la plus aride. Un François habile, nommé le Maur, en avoit donné le plan, & alloit l'exécuter lorsqu'il mourut. Mais l'impulsion étoit donnée, les fonds assurés, les devis dressés. L'entreprise est continuée par les fils de M. le Maur, qui ont hérité des plans de leur père, & d'une partie de ses talens.

Mais ce qui contribuera sur-tout à la prospérité de l'Espagne, c'est l'établissement moderne des *Sociétés patrioti-*

ques, connues sous le nom des *Amis du pays*. Le premier signal en a été donné en Biscaye; il devoit partir en effet d'une province où l'industrie & le patriotisme font fermenter toutes les têtes. Il a été bientôt suivi par les autres provinces & par la capitale, qui institua en 1775 sa société patriotique. On en comptoit quarante-quatre à la fin de l'année dernière. Le titre de ces établissemens annonce assez leur but. Les citoyens qui les composent s'occupent essentiellement du progrès des arts, de l'agriculture & de l'industrie de leur province. Ils proposent l'examen des questions relatives à ces objets, & décernent des prix à ceux qui les ont le mieux traitées. Ils réveillent la paresse de leurs concitoyens, réchauffent leur zèle, sollicitent leurs lumières, portent des encouragemens dans les ateliers, des secours & des conseils dans les campagnes, font circuler dans toutes les classes l'ardeur patriotique qui les anime.

Sociétés
patrioti-
ques.

Jamais un établissement plus louable n'a fait des progrès plus rapides, n'a produit une fermentation plus générale. Ceux qui ne voient jamais le bien qu'avec un œil d'envie, ceux dont la nonchalance routinière répugne aux nouveautés, ceux dont l'humeur chagrine s'afflige des succès auxquels ils n'ont pas eu de part, ont essayé de jeter du ridicule dans ces sociétés économiques; ils ont prétendu que leurs membres discouroient beaucoup, & agissoient peu, qu'ils exagéroient leur importance, qu'ils traitoient gravement de pompeuses minuties. Sans doute elles n'ont pas encore fait tout ce qu'elles peuvent faire; la modicité de leurs fonds circonscrit encore leurs facultés; mais le grand point étoit de réveiller leur patrie de son engourdissement, d'offrir un stimulant aux talens des artistes, aux travaux des cultivateurs; d'aiguillonner à la fois leur vanité par la perspective de la gloire, & leur intérêt par l'espoir

Ce qu'elles
ont opéré.

du profit. Et voilà ce que les sociétés patriotiques ont déjà opéré. Les loifirs & les économies de la paix fournissent au gouvernement des facilités pour augmenter leurs moyens de bienfaifance. Sur la représentation des chefs de l'administration, leurs fonds, composés en grande partie de contributions volontaires, ont été augmentés de celles d'une caiffe qu'on peut comparer à celle de nos Economats. Le Souverain, dont la piété est éclairée, & à qui il fuffit d'indiquer le bien pour le lui faire adopter, a cru pouvoir consacrer à l'encouragement de ces sociétés une partie des biens de l'Eglife, dont la vacance des fieges lui laiffe la jouiffance pendant un certain tems. Dans un fiecle moins éclairé, un pareil emploi de ces biens eût fait crier à la profanation. Le Gouvernement Efpagnol croit au contraire en fanctifier l'ufage, en les faifant contribuer à la prospérité de l'état. Les pieufes fondations ont eu bien moins pour objet de

Sources
d'où font
tirés leurs
fonds.

procurer aux Ministres des Autels une scandaleuse opulence, que de subvenir aux besoins des pauvres, & les faire servir à écarter la misere, à occuper l'oisiveté qui multiplie les indigens; seroit-ce tromper l'intention des fondateurs? Voilà comme on a raisonné dans un pays, que la prévention croit encore imbu des maximes superstitieuses du quatorzieme siecle.

Les sociétés patriotiques ont reçu du Gouvernement d'autres encouragemens. Eclairé par elles, il a remis en vigueur des loix tombées en désuétude. Il a exclu des marchandises étrangères dont la concurrence pouvoit nuire aux fabriques nationales; il a procuré à celles-ci des ouvriers qui perfectionnent leurs opérations. Ces mesures ont déjà nuï & nuiront encore davantage aux autres nations fabricantes & commerçantes; elles peuvent exciter leurs alarmes & leurs murmures; elles doivent sans doute ranimer leur activité & leur vigilance,

mais ne peuvent qu'être applaudies par les bons patriotes.

Société
patriotique
de Madrid.

La société patriotique de Madrid ne se distingue des autres que par une protection plus immédiate du Gouvernement, & par sa situation qui la met plus à portée des lumières & des secours. Elle a peut-être d'ailleurs moins d'objets sur lesquels son zèle puisse s'exercer, parce que la nouvelle Castille, dont elle occupe le centre, est moins variée que les autres provinces dans les productions de son sol, & que l'industrie y est plus bornée. Mais au moins elle s'attache à perfectionner l'agriculture dans les environs de Madrid, à fournir de l'occupation aux enfans des deux sexes, & aux pauvres de cette capitale. Une parfaite égalité est la loi la plus sacrée de toutes ces sociétés; on n'y connoît point les rangs; l'Archevêque de Tolède, le Duc de Medina Celi peuvent s'y trouver assis à côté d'un humble Artisan, & les lumières y sont

272 NOUVEAU VOYAGE
accueillies de quelque source qu'elles
viennent.

Conseils
& Tribu-
naux.

Comme Madrid est le centre prin-
cipal des Arts & des Sciences, il l'est
aussi du Gouvernement. Quoique le
Monarque n'y réside que quelques se-
maines par an, & que ses Ministres soient
toujours auprès de sa personne, cette
Ville est le siege de l'Administration &
& de tous les Tribunaux suprêmes. Nous
allons les passer en revue; ce qui nous
conduira naturellement à parler des
loix de l'état, de la religion, des fi-
nances, des forces militaires de l'Es-
pagne.

Conseil de
Castille.

Le Conseil de Castille tient le pre-
mier rang parmi les Conseils & les
Tribunaux de la Monarchie; nous n'a-
vons rien en France qui puisse lui être
comparé: c'est à la fois un conseil d'ad-
ministration qui a l'inspection sur toutes
les opérations intérieures du Gouverne-
ment, & un tribunal souverain qui
connoît privativement de certaines cau-
ses,

ses, & qui, en certains cas, reçoit aussi les appels des autres Tribunaux.

Le Conseil de Castille est composé de cinq chambres ou salles.

Cinq
Chambres
du Conseil
de Castille.

1°. La première *sala de Gobierno*, qui n'est occupée que des affaires d'administration; elle reçoit aussi les *recours* qu'on porte au Conseil dans des cas extraordinaires, mais c'est pour les renvoyer ou à la seconde *salle de Gobierno*, ou à celle de Justice, suivant les circonstances.

2°. La seconde *sala de Gobierno* juge quelques-unes des causes portées au Conseil de Castille par les *recours* extraordinaires, & est principalement occupée de ce qui a rapport aux fabriques, aux ponts & aux chaussées de tout le royaume.

3°. La salle de *Mil y quinientos* ou de *Mil cinq cens*, ainsi nommée parce que ceux qui y appellent des Sentences des Tribunaux souverains, sont obligés de déposer mille cinq cens ducats, qui

sont perdus pour eux s'ils succombent dans l'appel.

4°. La *sala de Justicia* a l'attribution exclusive de certaines causes dont le détail seroit sans intérêt, & peu intelligible pour la plupart des Lecteurs; & il en est de majeures pour le jugement desquelles on la réunit aux autres Chambres.

5°. La *sala de Provincia* juge les appels de toutes les causes importantes, & reçoit ceux qu'on interjette des deux Lieutenans-Civils de Madrid (*Tenientes de Villa*), & des jugemens des *Alcaldes de Corte*, en matiere civile.

Ceux-ci forment comme une sixieme Chambre qu'on peut comparer à notre Tournelle. La ville de Madrid est partagée en un certain nombre de Quartiers, à la police de chacun desquels préside un *Alcalde de Corte*. Il juge en premiere instance toutes les causes des citoyens de son quartier, concurremment avec les Lieutenans-Civils. On appelle de

leurs Sentences à toute la Chambre assemblée, qui seule peut prononcer en dernière instance dans les causes criminelles de son ressort. Ce n'est que dans des cas très-extraordinaires qu'elles sont portées au Conseil de Castille.

La Salle ou Chambre *des Alcaldes de Casa y Corte* étoit autrefois le Tribunal qui suivoit par-tout la Cour d'Espagne. Depuis qu'elle est censée fixée à Madrid, ce Tribunal s'y est fixé aussi; & comme il avoit une juridiction de province à l'entour de la résidence du Souverain, il en a conservé une à une certaine distance de la capitale. Le Conseil de Castille est le seul Tribunal que reconnoissent les Grands-d'Espagne, & tous ses membres jouissent du droit de *committimus*, comme ceux de nos Parlemens.

Alcaldes
de Cour.

L'Espagne est partagée en deux Chan-

Chancelle-
ries.

celleries, celle de Grenade & de Valladolid, auxquelles certaines causes ressortissent exclusivement. On n'appelle de

leurs jugemens au Conseil de Castille que dans deux occasions , lorsqu'on s'adresse à la Chambre de *Mil y quinientos* , ou dans les cas de déni de justice , connus sous le nom de *Recursos de Fuerza*. Chaque Chancellerie a aussi une Chambre particuliere qu'on appelle *sala de Hijosdalgo* , ou salle des Nobles. Sa mission est de constater la noblesse , & de suivre les procès qui y ont rapport. Elle est aussi chargée exclusivement des causes criminelles des *Hidalgos*.

Audiences. Il y a outre cela huit Audiencias , sans compter le Tribunal particulier de la Navarre , qui a le titre de *Conseil royal* , comme quelques-unes de nos provinces , au lieu de Parlement ont un Conseil souverain. Les quatre Audiencias de la Couronne d'Arragon , sont celles de *Sarragosse* , de *Barcelone* , de *Valence* & de *Mayorque* ; & celles de la Couronne de Castille sont fixées à *Séville* , à *la Corogne* , à *Oviedo* & aux *Canaries*.

Chacune des Chancelleries & chacune des audiences a une Chambre criminelle, *sala de crimen*, qui prononce en dernier ressort les Sentences criminelles, & les fait exécuter.

A quelques restrictions près, ces Tribunaux sont également souverains. La différence principale entre les Chancelleries & les Audiences, est que les premières expédient au nom du Roi comme le Conseil de Castille. Il y a ensuite quelques cas où des Audiences de la Corogne & d'Oviedo, on peut appeller à la Chancellerie de Valladolid, & de l'Audience de Séville à la Chancellerie de Grenade. Mais des quatre Audiences de la Couronne d'Arragon, l'appel (en certains cas) est porté droit au Conseil de Castille, où les causes en question doivent être jugées selon les loix d'Arragon.

Au reste, les limites de ces différens ressorts ne sont pas assez nettement prononcées pour qu'il n'y ait pas entre ces

Légères
différences
entre ces
Tribu-
naux.

Confits
de jurif-
diction.

divers Tribunaux de fréquens conflits de juridiction. Tandis que le Conseil de Castille ne perd aucune occasion d'étendre la sienne, les Chancelleries & les Audiencias luttent sans cesse contre lui, pour le soutien de leur autorité suprême. Le seul Conseil de Navarre avoit conservé la sienne intacte jusqu'à ces derniers tems, où quelques-unes de ses causes ont été aussi portées par appel au Conseil de Castille. Hors les cas d'appel, qui sont des exceptions rares à la règle générale, il n'y a d'autre ressource contre les décisions de tous ces Tribunaux souverains que la voie de la révision, qu'en Espagne on nomme *supplica*. On appelle alors du Tribunal à lui-même, en le priant de recommencer le procès.

Les Chefs des Chancelleries se nomment *Présidens*, & ceux des Audiencias *Régens*.

Dignité de
Président
ou de Gouverneur
du
Conseil de
Castille.

Celui du Conseil de Castille a le titre de Président ou de Gouverneur : ces deux dignités ne different gueres que

par des droits honorifiques. Le Président du Conseil de Castille doit toujours être un Grand-d'Espagne ; lorsqu'il paroît en public , il a des prérogatives particulières. Le dernier qui ait occupé cette place est M. le Comte d'Aranda. Comme il y réunissoit celle de Capitaine général de toute la Castille, un caractère ferme & de grands talens, il l'exerça avec une autorité qui ne cédoit qu'à celle du Souverain. Diverses causes, qu'il n'est pas encore tems de développer au Public, la lui firent quitter pour aller occuper celle d'Ambassadeur du Roi d'Espagne en France, où sa réputation l'avoit précédé, & où il jouit depuis 1773, d'une considération à laquelle il a tant de titres.

La première a été occupée * par M. le Comte d'Aranda.

La place de Président du Conseil de Castille avoit été renouvelée en sa personne après une assez longue interruption, dans un de ces momens de crise où les hommes de génie se rendent nécessaires. Il la remplit pendant sept ans avec l'é-

Eloge de son administration.

nergie & la sagesse qui le caractérisent. Madrid se souviendra long-tems de ce qu'il a fait pour son embellissement, pour sa sûreté & même pour ses plaisirs pendant cette courte administration. C'est à sa prudence & à ses soins que l'Espagne a dû l'expulsion des Jésuites, préparée dans le plus grand secret, & exécutée sans éclat. C'est à lui qu'elle doit aussi de connoître sa population actuelle, qui, d'après le dénombrement qu'il en fit faire, s'éleve environ à onze millions d'ames (1). Par lui, la vie dissipée & souvent licencieuse des Moines a fait place à des mœurs plus analogues

(1) On n'a oublié aucun des moyens qui pouvoient garantir l'exaétitude de ce dénombrement. Cependant, comme le public mal instruit, supposoit qu'il étoit entrepris dans des vues fiscales, bien des citoyens ont trompé l'Administration par de fausses déclarations du nombre des personnes contenues dans chaque maison. Il est donc probable que la véritable population de l'Espagne est plutôt au-dessus qu'au-dessous de ce résultat.

à leur état. Par lui, l'abus de l'asyle que les plus odieux criminels trouvoient dans les Eglises, a été réprimé. Il a raffermi l'autorité souveraine contre les prétentions du Saint - Siege ; il a mis des bornes à ces pratiques extérieures de la Religion, plus favorables encore à la fainéantise qu'à la dévotion ; il a même enchaîné à quelques égards, comme nous le verrons plus bas, le pouvoir du fanatisme. Jamais la place de Président du Conseil de Castille n'avoit eu autant d'activité qu'entre ses mains. Depuis la démission qu'il en a donnée, elle n'a été conférée à personne. Il a été remplacé par un Ecclésiastique prudent & modéré, *M. de Figueroa*, qui n'eut que le titre de Gouverneur du Conseil de Castille, & qui est mort pendant que j'étois en Espagne. C'est à présent *M. le Comte de Campomanes*, qui, comme Doyen de ce Conseil, fait les fonctions de Gouverneur sans en avoir le titre, & que ses longs services,

De ceux qui l'ont remplacé à la tête du Conseil de Castille.

son intégrité, ses lumières, rendent digne, sous tous les rapports, d'être le chef de la Magistrature de son pays.

Ce que
c'est que la
Camara.

Les plus anciens membres de ce Conseil forment ce qu'on appelle en Espagne la *Camara*, qu'on peut, à quelques égards, comparer à la grand'Chambre du Parlement de Paris. C'est proprement le Conseil intime du Monarque, & en même-tems un Tribunal souverain pour certaines causes, comme toutes les affaires qui ont trait au droit de patronage, les successions des personnes royales, les contestations relatives aux droits des Villes (*Ciudades*) qui different des *Villas*, en ce que les premières ont seules une juridiction particuliere, & seules sont représentées aux Cortes (1) de la Monarchie.

La *Camara* est d'ailleurs le Conseil par lequel sont expédiées toutes les graces royales ; toutes les places de Magistra-

(1) Madrid n'est que *Villa*, & néanmoins siege aux Cortes comme les *Ciudades*. C'est une exception unique.

ture, tous les bénéfices consistoriaux sont conférés par son entremise. C'est elle qui, pour les remplir, propose au Roi trois sujets par la voie de son Ministre de Grace & de Justice, & le Roi choisit parmi ces trois Candidats.

Aucune charge de Magistrature n'est vénale en Espagne. Cette institution, comme toutes les institutions humaines, a ses avantages & ses inconvéniens. Si elle laisse plus de marge aux caprices de la faveur & aux ressorts de l'intrigue, elle écarte plus sûrement des Tribunaux l'incapacité & l'ignorance, & diminue la tentation & les prétextes de vendre une justice qu'on auroit acheté le droit d'administrer. Il est vrai que l'intégrité de ces Magistrats, souvent sans fortune, doit paroître plus suspecte, & que la modicité de leurs honoraires semble un foible rempart contre la corruption. Cependant, malgré les déclamations des Plaideurs mécontents, les Juges iniques & partiaux ne sont pas plus communs

La vénalité
des charges
inconnue
en Espa-
gne.

en Espagne qu'ailleurs, soit qu'ils soient mieux surveillés, soit que la générosité, naturelle à la nation Espagnole, les mette plus à l'abri de la séduction.

Divers degrés de la Magistrature Espagnole.

Il y a dans la Magistrature Espagnole une sorte d'hierarchie dont on suit assez exactement les degrés. Tous les membres de la *Camara* sont anciens Conseillers de Castille ; ceux-ci ne parviennent gueres à leurs places sans avoir été Présidens d'une Chancellerie ou d'une Audience, ou du moins anciens Conseillers d'un de ces Tribunaux ou Alcalde de Corte. De même, c'est aussi parmi les Avocats ou les *Corregidores* ou les *Alcaldes Mayores*, que l'on choisit ceux-ci. C'est le lieu de dire deux mots sur cette dernière espece de Magistrats, sur laquelle on n'a, hors d'Espagne, que des idées très-confuses.

Il y a d'abord deux classes de simples Alcaldes (1) qui sont établis même dans

(1) De loin on confond toutes ces especes d'*Alcaldes*. Or, ne pas distinguer, par exemple, un *Alcalde*

les bourgs & les villages. L'*Alcalde ordinario*, qui juge en première instance où il n'y a pas de *Corregidor*, mais qui dans les endroits où il y en a connoît des causes civiles concurremment avec lui, tandis que celui-ci agit seul dans les choses de police & d'administration. L'*Alcalde pedaneo*, qui est ordinairement un homme du peuple, n'a d'autres fonctions que celles d'arrêter les délinquants, & d'exécuter les ordres du *Corregidor* ou de l'*Alcalde Mayor*.

Des diverses fortes d'Alcaldes.

Les simples *Alcaldes* sont nommés diversement, suivant les privilèges des villes, bourgs & villages. En quelques lieux le sort en décide; en d'autres, ils sont à la nomination du Conseil de Castille, ou du Tribunal de la province, ou du Seigneur de l'endroit qui choisit

Pedaneo d'avec un *Alcalde de Corte*, c'est comme si l'on mettoit sur la même ligne un Bailli de village & M. le Bailli de Crussol, ou le Bailli de Suffren.

sur trois sujets qu'on lui propose. Ils sont changés tous les ans.

Nouvel
établissement
relatif aux
Corrégidors &
Alcaldes
Mayores.

Les *Alcaldes Mayores* ou *Corrégidors*, qui ne diffèrent que par le titre, sont tous à la nomination du Roi sur la présentation de la Camara. Il y avoit dans cette classe inférieure de la Magistrature un grand vice, que le Gouvernement vient de réformer. Ces places de *Corrégidors* étoient données à des gens peu fortunés, qui souvent épuisoient leurs facultés à les solliciter. Après les avoir obtenues, ils alloient les remplir pendant trois ans, au bout desquels ils rentroient dans l'inaction, d'où ils ne pouvoient sortir encore que par de nouvelles sollicitations. Comment espérer qu'à peine échappés de la misère, & prêt à y retomber, ils ne fussent pas violemment tentés de s'assurer des ressources aux dépens des peuples sur lesquels ils avoient une autorité passagère? Il s'agissoit de sauver les Sujets du Roi de leur rapacité;

il s'agissoit de les sauver d'eux-mêmes. Les hommes vertueux par le seul amour de la vertu , les hommes auxquels le mal répugne quand ils le peuvent faire impunément , sont rares par - tout ; & les Corrégidors ne confirmoient que trop souvent ces tristes vérités. M. le Comte de Florida Blanca , arrivant au ministère de Grace & de Justice , a eu le courage trop rare d'adopter un travail préparé par son prédécesseur & par M. le Comte de Campomanes ; travail dont l'objet étoit de fournir aux Corrégidors des motifs d'émulation , & de venir à l'appui de leur intégrité. Il a établi qu'à l'avenir ils seroient six ans en place au lieu de trois ; qu'il y auroit trois classes de *Corrégimientos* ; qu'ils passeroient de l'une à l'autre quand ils auroient bien rempli une première mission , & que leurs émolumens augmenteroient à chaque mutation ; qu'après avoir ainsi parcouru les trois classes à la satisfaction du Roi , ils auroient ce

qu'on appelle en Espagne les honneurs de *Togado*, c'est-à-dire le titre & les prérogatives attachés aux places de Conseillers des Tribunaux supérieurs, soit que leur mérite reconnu fût récompensé par une de ces places, soit qu'ils continuassent à occuper les *Corrégimientos* de la première classe. Quand je suis parti de Madrid on attendoit que tous les *Corrégidors* triennaux fussent au terme de leur commission pour commencer cette opération, vraiment avantageuse pour le peuple, qui, quelquefois aussi dans les Monarchies, est compté pour quelque chose.

Outre ces trois classes de *Corrégidors*, il y en a encore d'une autre espèce : ce sont ceux de Madrid & de Séville, deux villes dont la Magistrature a une organisation particulière. Les *Corrégidors* sont à vie, & ne doivent pas être des hommes de loi ; aussi ne sont-ils que des chefs de la police qui président au Corps-de-Ville, aux combats de taureaux

Constitution municipale de Madrid.

reaux & aux actes publics de la Ville. Les Lieutenans - Civils , *Tenientes de Villa* , ont une juridiction indépendante de leur autorité , & les suppléent dans leur présidence. Madrid & Séville ont outre cela des Régidores , espece d'Echevins qui veillent aussi à la police concurremment avec le Corréjidor. Voilà pour la constitution municipale de Madrid. Les *Alcaldes de Corte* n'en font pas partie , & tiennent , comme nous l'avons dit , à la Cour ; ce qui n'empêche pas que leur juridiction ne s'étende à l'intérieur de cette Capitale , qui est divisée en certain nombre de quartiers , repartis entre les différens *Alcaldes de Corte*. Chacun de ceux-ci a sous lui un *Alcalde de Barrio* (1) , espece de Commissaire de quartier qui veille immédiatement au maintien de l'ordre public

(1) Il y a donc cinq especes d'Alcades ; *Alcalde Pédaneo* , *Alcalde Ordinario* , *Alcalde de Barrio* , *Alcalde Mayor* , & *Alcalde de Corte*.

dans l'étendue de son ressort. Enfin, il y a un Magistrat qui, sous le titre de Surintendant, est spécialement chargé de la police & du bon ordre en concurrence avec les *Alcaldes de Corte*, les *Régidores*, le *Corrégidor* & les *Tenientes de Villa*. Il résulte de cette organisation un peu compliquée, de fréquens conflits de juridiction entre ces Magistrats; mais aussi il est peu de Villes en Europe où la police soit aussi bien observée qu'à Madrid, où il regne plus de sûreté, où le crime échappe moins à la vigilance de la loi.

Complication de Jurisdiction dans cette Capitale.

Il nous reste à savoir présentement d'après quel code la Justice est administrée tant à Madrid que dans le reste de l'Espagne.

Loix reçues en Espagne.

On pourroit dire à la rigueur que les Loix Romaines y sont sans force; il y a même d'anciennes Ordonnances des Rois de Castille qui défendent, sous des peines rigoureuses, de les citer. Cependant, dans la pratique, on consulte sou-

vent ce code, qui a été long-tems l'objet d'une admiration aveugle, & contre lequel il est devenu de mode de déclamer avec amertume. Les Espagnols me paroissent tenir un juste milieu entre ces deux extrémités. Ils ne l'adoptent point entièrement; ils ne regardent pas toutes ses décisions comme infaillibles; mais leurs Jurisconsultes y vont puiser des lumières & des autorités, parce qu'ils trouvent que ce code, au milieu des loix contradictoires entr'elles, quelquefois absurdes, souvent étrangères à nos mœurs, à notre constitution politique, en contient un grand nombre qui sont dictées par la raison même, & applicables à toutes les législations. L'instruction des procès se fait en Espagne conformément au Droit Romain, à quelques différences près dans les termes & dans l'emploi des documens. Ils y sont rapportés, non comme en France par des membres même des Tribunaux, mais par des Magistrats par-

ticuliers, sous le nom de *Relatores*, dont l'emploi est très-lucratif, & par conséquent fort recherché.

Les seules loix authentiques, d'après lesquelles la justice est administrée, sont consignées dans des codes publiés par leurs anciens Rois; tels sont *la Ley de las siete Partidas*, & *Ordenamiento-Real*, & *Fuero-Juzgo*, & *Fuero-Real*. Le principal, celui qui est de l'usage le plus habituel, est connu sous le nom de *Recopilacion*. C'est la collection de diverses Ordonnances isolées des Monarques d'Espagne, depuis les siècles les plus reculés jusqu'à nos jours. On en donne de tems en tems une nouvelle édition, où l'on insère toutes les loix qui ont été publiées depuis la dernière édition. Ce n'est même qu'après cette insertion que certaines Ordonnances acquièrent force de loix. Telles sont celles qui émanent du Conseil de Castille sous le nom d'*Autos Accordatos*, & qui, provoquées quelque-

fois par des circonstances passagères , peuvent être révoquées par ce Conseil lui-même.

On avoit prétendu & imprimé dans quelques papiers étrangers que le Monarque actuel vouloit donner à l'Espagne un nouveau *Code criminel*, & que le Conseil de Castille avoit été chargé de le rédiger. L'affertion étoit au moins exagérée. Ce Conseil qui fait trop que les hommes se laissent conduire par les mots, auroit craint d'imprimer sur la mémoire de Charles III une tache odieuse, en plaçant son nom à la tête d'un *Code criminel*. Ce titre seul réveille des idées de sévérité, de cruauté même, qui auroient trop contrasté avec la clémence & la bonté, vertus caractéristiques du Roi régnant. Voici ce qui avoit donné lieu à cette erreur. Le Conseil de Castille, par l'organe de M. le Comte de Campomanes, qui étoit alors un de ses *Fiscales* ou Procureurs généraux, avoit proposé la révision & la réforme d'anciennes

S'il est question d'un nouveau Code criminel en Espagne.

loix criminelles, dont quelques-unes étoient absurdes, dégoûtantes ou impraticables; telles étoient celles qui condamnoient certains coupables à être percés de fleches; les faux témoins à avoir les dents arrachées, &c. Cette proposition ayant été approuvée par le Roi, le Conseil chargea quelques membres de différens Tribunaux de faire la revision des loix pénales, & de leur en substituer d'autres plus conformes à nos mœurs modernes. D'après les opérations de cette junte à laquelle présidoit M. de Campomanes, la salle des *Alcaldes de Corte* a été chargé de rédiger un rapport qui servira de base à la réforme projetée. En attendant que ce travail produise les fruits qu'on en espere, il a déjà donné lieu à un traité sur les loix pénales, ouvrage d'un Jurisconsulte jeune encore, nommé *Lardizabal*, qui parut en 1784, & qu'on peut lire avec plaisir & profit, même après celui du Marquis de Beccaria. C'est ici le cas de parler de la torture, cette

De la torture.

institution barbare contre laquelle la philosophie moderne s'est élevée avec force. Elle n'est pas encore formellement abolie en Espagne ; elle y trouve même quelques défenseurs. Il y a peu d'années qu'un Ecclésiastique, nommé *Castro*, en entreprit l'apologie en forme ; mais son ouvrage qui a inspiré une indignation presque générale, a été réfuté d'une manière victorieuse, par un Jurisconsulte qui a été l'organe des sentimens modérés du premier Tribunal de la Monarchie & de la partie saine de la nation. Dans la pratique, son systême a infiniment plus de partisans que celui de son antagoniste.

Le Droit Canon est le Code reçu en Espagne dans les affaires ecclésiastiques. Qu'on ne croie pas cependant que la Cour de Madrid soit soumise aveuglément aux ordres du Saint-Siege. Il n'y a peut-être pas de Royaume catholique où, surtout dans ces derniers tems, on ait fait plus d'heureux efforts pour alléger ce

Relations
de la Cour
d'Espagne
avec le
St.-Siege.

joug. Sans doute la Religion & ses Ministres y sont encore en grande vénération. Les Prêtres & même les Moines, sous le prétexte de diriger les consciences, se mêlent quelquefois d'intrigues temporelles, & abusent de la confiance qu'une docilité excessive leur livre. Mais ces abus, même sous le regne pieux des Monarques, ont été réprimés à beaucoup d'égards. Durant une grande partie de ce siècle, ils infectoient même les marches du trône. On se rappelle encore avec indignation le crédit dangereux dont jouissoient auprès de Philippe V le Pere d'Aubenton, & ses successeurs du même ordre; auprès de Ferdinand VI le Pere Rabago, dernier Jésuite qui se soit assis dans le confessional des Monarques Espagnols. Le Confesseur du Roi actuel est un Franciscain. Mais quoique ce Moine soit admis très-fréquemment auprès de son auguste pénitent, il n'étend gueres sa juridiction au-delà des limites que la vraie dévotion lui prescrit; &

A quoi se réduit à présent l'influence des Moines en Espagne.

Celle du Confesseur de Sa Majesté catholique.

quoiqu'on ait dit dans le reste de l'Europe, sur-tout à l'occasion de la dernière guerre, solitaire au milieu de la Cour, il se mêle très-peu des affaires du Gouvernement & d'intrigues temporelles, le Monarque, tout en lui marquant la déférence qu'il croit devoir au directeur de sa conscience, a réprimé plus d'une fois les faillies de son zèle. Il est vrai que Sa Majesté le consulte ordinairement pour remplir les prélatures & autres dignités ecclésiastiques dont la collation lui appartient, & que sous ce point de vue le Confesseur du Roi d'Espagne peut être regardé dans le fait comme chargé de la feuille des bénéfices, quoique cette commission appartienne proprement à la Camara & au Ministre de Grace & de Justice. Mais, même sous ce rapport, son crédit a été circonscrit tout récemment, & la présentation aux Archevêchés & aux Evêchés vacans a été attribuée à son exclusion à M. le Comte de Flo-

rida Blanca, comme Ministre actuel de Grace & de Justice.

Cette faculté incontestable dont jouissent les Rois d'Espagne de nommer aux grands bénéfices de leurs Etats, ne remonte pas au-delà de 1753, époque de la signature du Concordat de la Cour de Rome avec le Saint-Siege.

Concordat
de la Cour
de Madrid
avec le St.-
Siege.

Jusqu'à cette époque, la collation des bénéfices avoit été l'objet de fréquentes contestations entre ces deux Cours. Les Rois d'Espagne y prétendoient en vertu de leur droit de patronage, comme ayant fondé & doté toutes les Eglises de leurs Etats. Benoît XIV, ce Pontife modéré, qui sentit que la vraie maniere de conserver au moins les débris des droits du Saint-Siege dans un siècle où toutes les Puissances s'éclairoient sur leurs abus, étoit de composer sur quelques-uns, Benoît XIV voulut d'abord faire discuter cette matiere par les Cardinaux Aquaviva & Belluga; mais leur entremise ayant

produit des écrits où l'on s'aigrissoit de part & d'autre sans se rapprocher, on convint d'abandonner la voie de la discussion, & de négocier à l'amiable & de vive voix. Cette mission fut confiée de la part de l'Espagne à l'Abbé de Figueroa, homme d'un caractère doux & conciliant, qu'on a vu depuis à la tête du Conseil de Castille. Il en résulta le Concordat, qui a fixé d'une manière irrévocable les relations de l'Espagne avec la Cour de Rome.

Le Saint-Siege n'avoit pas disputé aux Rois Catholiques la nomination à tous les bénéfices consistoriaux, qui leur étoit assuré par différentes Bulles. Le Concordat les confirme dans cette possession, en réglant seulement que les titulaires seroient obligés de se pourvoir de Bulles.

Collation
des bénéfices.

La principale contestation rouloit sur les bénéfices à résidence & sur les bénéfices simples. Les Rois d'Espagne vouloient nommer à tous; les Papes pré-

tendoient conférer au moins ceux qui vaquoient dans les mois apostoliques.

Le Concordat en désigna cinquante-deux qui seroient à la nomination du Saint-Siege, avec l'obligation de ne les conférer qu'à des Espagnols; & il y fut stipulé que le Pape ne pourroit déléguer cette collation à personne; que ces bénéfices seroient exempts de pensions, & que les Titulaires ne paieroient point de *cedulas bancarias*.

Ces cédules étoient des especes de contrats passés avec la Chambre Apostolique, en vertu desquels le Candidat auquel on promettoit un bénéfice, s'engageoit au paiement d'une certaine somme. Souvent il ne l'avoit pas; alors la Chambre Apostolique la lui avançoit avec un énorme intérêt, & entretenoit en Espagne des agens qui veilloient à l'accomplissement de ces engagements. Cet abus ruineux faisoit passer à Rome, une année dans l'autre, le cinquieme du revenu de tous les bénéfices. Un des inconvé-

niens dont il étoit la fuite, étoit l'émigration de postulans qui alloient intriguer à Rome, & y déshonorer leur Nation.

Il n'est pas le seul que le Concordat ait aboli ; auparavant le Pape dispoſoit des *ſpolios y vacantes*, c'est-à-dire de la dépouille des Prélats défunts & du revenu des bénéfices vacants. L'administration de ces fonds étoit confiée à un bureau tout composé d'Italiens si habiles dans leur gestion, que le quart du produit des bénéfices de l'Espagne disparoisſoit sous leurs mains avides. Par le Concordat, le Saint-Siege a renoncé à cette source de revenus, sous la seule condition que l'administration des *ſpolios y vacantes* ne seroit donnée qu'à un Ecclésiastique. Cette légère restriction n'empêche pas les Rois d'Espagne d'en disposer comme bon leur semble. L'Administrateur qu'ils nomment, en emploie une partie à faire des avances aux nouveaux Prélats qui manquent de fonds pour leur établisse-

Disposi-
tions du
Concordat,
relative-
ment aux
*ſpolios y
vacantes.*

ment. On a remarqué, à la louange du haut Clergé Espagnol, que jamais la rentrée de ces avances n'a manqué ; aussi faut-il convenir que quoiqu'il y ait encore quelques fanatiques parmi les Prélats d'Espagne, ils sont tous recommandables par leur charité, leur piété & l'austérité de leurs mœurs.

Emploi
que fait le
Roi de leur
produit.

Quoique le Concordat stipule que le produit des *spolios y vacantes* sera entièrement consacré à des œuvres pies, le Roi, comme nous l'avons dit, ne se fait point scrupule d'en destiner une portion à l'encouragement de l'industrie, & même à la récompense des militaires. Mais cette source de bienfaisance est beaucoup moins abondante qu'elle ne pourroit l'être. Les Chapitres, ordinairement chargés de liquider les successions des Prélats, & d'administrer les revenus des grands bénéfices vacans, réduisent quelquefois à un quart le produit net de ces deux revenus.

Comme le Concordat privoit le Saint-

Siege de ce que lui produisoient les *spolios y vacantes* & de quelques autres sources de revenus, & que rarement il a fait des sacrifices gratuits, il lui falloit bien une sorte de dédommagement. A raison des pensions qu'il impositoit sur les bénéfices d'Espagne & du produit des *cedulas bancarias*, la Cour de Madrid s'est engagée à lui payer d'une part 600,000 écus romains, en lui en faisant l'intérêt à trois pour cent, & de l'autre une somme de 310,000 écus aux mêmes conditions, pour l'indemniser du produit de l'expédition des bulles & de celui des annates. Enfin le Roi d'Espagne, par le même Concordat, assura, pour la subsistance du Nonce auprès de sa personne, une somme annuelle de 50,000 écus à prendre sur le revenu de la bulle de la Croisade (1), qui fut à cette occasion rendue perpétuelle.

Dédommagement que le Concordat de 1753 accorde au St. Siege.

On voit que le Concordat de 1753 a

(1) Nous en parlerons à l'article des impôts.

beaucoup diminué les contributions que l'Espagne payoit au Saint-Siege. Il lui reste cependant encore le produit des dispenses de mariages, qu'on peut bien évaluer à quinze cens mille francs par an.

Depuis cette époque, la Cour de Madrid a continué de soutenir avec chaleur les droits de l'autorité souveraine contre les prétentions du Saint-Siege. On se rappelle comment elle accueillit le Monitoire de Clément XIII contre l'Infant de Parme. Le Conseil de Castille en fit recueillir tous les exemplaires, & ordonna qu'on en fit autant de toutes les lettres, bulles ou brefs qui se trouveroient contraires aux droits régaliens ou aux mesures prises par le Gouvernement, renouvelant l'ancienne loi qui portoit *peine de mort & confiscation de biens* contre tout Notaire & Procureur qui oseroit les notifier.

A cette occasion, le Conseil de Castille, présidé alors par M. le Comte d'Aranda, rappella tout ce que les Rois d'Espagne

d'Espagne, depuis Charles-Quint, avoient fait pour empêcher l'admission de la Bulle *in Cæna Domini*, en tant qu'elle offensoit la souveraineté & la juridiction des Tribunaux temporels, & enjoignit à tous les Archevêques & Evêques du Royaume d'en empêcher la publication & l'application dans leurs Diocèses.

A ces preuves de la vigilance des Rois Catholiques à maintenir leur souveraineté, j'ajouterai que l'Espagne a, comme la France, la ressource de ses *appels comme d'abus*. Il parut l'année dernière un Ouvrage Espagnol qui traite cette matiere *ex professo*, sous le titre de *Maximas sobre recursos de fuerça y proteccion*. Le Clergé, & sur-tout le Saint-Office, dont l'Auteur fit réimprimer à la suite de cet Ouvrage les anciennes constitutions qui n'étoient presque plus connues, voulurent en empêcher la publication; mais le Conseil de Castille & le Ministère protégèrent ouvertement l'Auteur, & le firent triompher de ces oppositions.

C'est aussi à la même époque que les droits de la nonciature en Espagne ont été restreints. Dès le regne de Charles-Quint elle avoit souffert quelques atteintes. Le Concile de 1528 commença à établir que l'Auditeur de la Nonciature seroit Espagnol.

A quoi se réduit en Espagne la juridiction du Nonce.

En 1564 le Conseil de Castille restreignit les facultés du Nonce, & lui renvoya ses lettres pour qu'il les fît rédiger conformément à cette restriction.

En 1640 la Nonciature éprouva de nouvelles vicissitudes. Il parut un Règlement qui établit sa forme & sa procédure, & auquel étoit joint le tarif de toutes les graces qui émanoient de ce Tribunal.

Cependant les Nonces abusoient souvent de la pieuse déférence des Espagnols pour étendre leurs facultés. Quelquefois ils arrivoient avec des Bulles qui les autorisoient à être collecteurs du produit *spolios y vacantes*, à s'opposer à l'intervention des Tribunaux séculiers

dans les *recursos por fuërça* ou appels comme d'abus. En 1641 un Nonce parut en Espagne muni d'une pareille Bulle ; mais le Conseil de Castille, qui, comme le Parlement de Paris en France, a toujours soutenu avec zele l'autorité souveraine, examina la Bulle & l'annulla.

Sous la dynastie régnante, les Nonces ont encore fait des tentatives qui ne leur ont pas réussi. Quelquefois, lorsqu'ils s'absentoient, ils nommoient de leur chef des subdélégués qui les suppléoiert. En 1739 le Nonce, dangereusement malade, chargea de ses fonctions l'Inquisiteur général ; Philippe V s'en offensa, annulla cette nomination, & obligea le souverain Pontife de créer Nonce *par interim* l'Evêque d'Avila.

Enfin en 1771, la Cour de Madrid obtint du Pape Clément XIV, un bref, qui donnoit une nouvelle forme à la Nonciature, qui substituoit à l'Auditeur du Nonce, seul Juge de ce Tribunal, une rote modelée sur celle de Rome, &

composée de six Ecclésiastiques, nommés à la vérité par le Souverain Pontife, mais sur la présentation du roi d'Espagne ; ce qui étoit assurer ces places exclusivement aux sujets de ce Monarque. Ce bref portoit aussi que l'Auditeur du Nonce seroit toujours un Espagnol, mais n'auroit plus aucune juridiction.

Maximes
reçues en
Espagne
sur l'auto-
rité souve-
raine.

On doit observer encore que l'Espagne a adopté depuis long-tems, sur l'indépendance de la Souveraineté, des maximes fort semblables aux quatre fameux articles, qui furent sanctionnés par l'Assemblée du Clergé de France en 1682, & que tout sujet, au moment où un emploi public lui est conféré, est obligé d'en jurer l'observation.

Trop
grande ri-
chesse du
Clergé.

Il y a cependant encore en Espagne un très-grand abus enfanté par la religion mal-entendue ; c'est l'extrême richesse du Clergé & des Moines. Après les grandes principautés ecclésiastiques de l'Allemagne, les plus opulentes Pré-

latures de la Catholicité se trouvent en Espagne. Les Archevêchés de Tolède, de Séville, de St.-Jaques, de Valence, de Sarragoffe, &c., ont plus de revenus qu'aucun des nôtres. Il y a des Monastères, & sur-tout des Chartreuses, dont les biens occupent la plus grande partie des cantons où ils sont situés : & ces fondations religieuses en dépeuplant, en appauvrissant le pays qui les environne, augmentent encore la misere & la fainéantise par la charité aveugle avec laquelle elles les soudoyent. La Galice est sur-tout un exemple frappant de cet inconvénient. Les deux tiers de la Province sont entre les mains du Clergé & des Moines. Il en résulte que la Galice, quoique singulièrement favorisée par la nature qui l'a pourvue en abondance de toutes les choses nécessaires à la vie, est peut-être la patrie de l'Espagne la moins avancée, quant aux lumieres & à l'industrie.

Cependant le Gouvernement qui s'é-

Remèdes
qu'on y a
apportés.

claire de plus en plus, s'efforce d'atténuer les conséquences d'une pareille situation. D'abord la sagesse qu'il apporte dans le choix des Prélats, prévient en eux le déploiement de ce luxe scandaleux, qui, en irritant l'indigence, diminue le respect qu'on doit à la religion. Leur résidence continuelle dans leur siège, fait du moins qu'ils consomment tout leur revenu dans le Pays qui le produit. Tous en employent une grande partie en aumônes. Plusieurs, & sur-tout les Archevêques de Tolède & de Valence, en consacrent une portion à l'encouragement de l'industrie, & ce n'est pas la seule manière dont les richesses du Clergé concourent au bien de l'État. Nous verrons à l'article des impôts, qu'il paye des contributions considérables. Outre cela la Cour de Madrid s'est fait donner par le St. - Siège la faculté de grever de pensions tous les grands bénéfices jusqu'à la concurrence du tiers de leurs revenus; & cette faculté a été

étendue par un bref en 1783, à tous les bénéfices simples qui rapportent plus de deux cens ducats, environ 550 liv.

On a senti en Espagne, plus vivement encore que dans les Etats où l'on se pique le plus de philosophie, combien il étoit absurde d'avoir des ordres Religieux dont les Généraux résidassent hors du pays.

Très-peu
d'Ordres
religieux
ont leurs
Généraux
hors du
pays.

En conséquence les Chartreux d'Espagne ont été, en 1784, détachés de leur dépendance de la grande Chartreuse; & lorsque j'ai quitté Madrid, il n'y avoit plus dans tout le Royaume que deux ordres Monastiques qui eussent leurs Généraux à Rome; encore n'attendoit-on plus que la mort des Généraux actuels pour les soustraire à cette dangereuse relation.

La sévérité avec laquelle la Cour de Madrid a traité la Société de Jésus, la vigueur soutenue avec laquelle elle a poursuivi à Rome son entière extinction, la tranquillité de la Nation à la

vue de ces mesures, ont prouvé d'ailleurs que l'Espagne n'est pas aussi soumise qu'on le croit communément au joug de la superstition, & à l'empire absolu des Moines. Ce n'est pas par de vaines assertions, c'est par des faits récents, incontestables, faciles à avérer, que nous avons essayé de combattre ce préjugé favori de l'Europe moderne. Survivra-t-il à de pareils argumens ?

De l'In-
quisition.

Il n'est donc plus en Espagne qu'une institution Religieuse, à laquelle la philosophie gémit de voir encore ce Royaume asservi ; institution, dont je suis loin d'entreprendre l'apologie, mais contre laquelle je m'abstiendrai de ces déclamations rebattues qui n'apprendroient rien à une partie de mes lecteurs, & qui offenseroient l'autre. Ce n'est point par des invectives qu'on guérit une Nation de ses préjugés. Cette espece d'intolérance, plus intraitable peut-être que celle qui expire enfin presque par-tout, sous les loix mieux connues de la raison &

de l'humanité, ne fait qu'aigrir les maux, & irriter les malades. Je me l'interdirai donc sur-tout en parlant de l'intolérance religieuse, & de l'un de ses enfans les plus redoutables. On voit aisément que j'ai en vue le St.-Office, ce Tribunal auquel on a depuis long-tems prodigué toutes les qualifications odieuses, & qui a encore en Espagne deux puissans soutiens, la politique & la religion.

Ses défenseurs prétendent que l'autorité souveraine trouve en lui un moyen de se faire respecter, qui enchaînant les consciences des sujets par la terreur religieuse, offre un garant de plus de leur soumission, qui prévient dans le dogme & dans le culte, ces variations, ces incertitudes, dont le repos des sociétés n'a été que trop souvent troublé. Ils prétendent que la religion y gagne la conservation de son unité & de sa pureté, & il attribuent à l'inquisition la tranquillité dont l'Espagne a constamment joui sous ce rapport; tandis que les autres États

Ce que
ses apolo-
gistes di-
sent en sa
faveur.

chrétiens de l'Europe étoient livrés en proie à toute l'âcreté des querelles religieuses, au zèle turbulent des novateurs.

Ses incon-
véniens.

Les antagonistes de l'inquisition soutiennent au contraire, qu'elle a constamment écarté les lumieres de l'Espagne, qu'elle y alimente la superstition & le fanatisme, qu'elle y tient les ames dans cet assujettissement servile, propre à réprimer les élans vigoureux du génie qui produisent les grandes choses dans tous les genres; qu'en resserrant les cœurs par la crainte, elle prévient les doux épanchemens de la confiance & de l'amitié; qu'elle bannit des relations les plus intimes, tout ce qui en fait le charme; qu'en un mot elle condamne depuis deux siècles l'Espagne à l'ignorance & à la barbarie.

Voilà sans doute des inculpations bien graves; l'exposé de l'état actuel des choses prouvera jusqu'à quel point elles sont fondées.

Je ne répéterai pas ici ce que l'on

trouve par-tout sur l'historique de l'établissement du St.-Office. Il est contemporain de nos guerres de religion, de toutes les atrocités que le fanatisme a enfantées dans la plupart des Etats de la Chrétienté ; & sous ce point de vue aucune Nation n'a de reproches à faire aux Espagnols.

Mais depuis cette époque les mœurs se sont heureusement adoucies par-tout, & si cette révolution n'a pas altéré la constitution primitive de l'inquisition Espagnole, elle en a du moins tempéré les rigueurs : elle les a rendu moins éclatantes & plus rares. Ces tems ne sont plus, où de fréquens *autodafé* étoient des solemnités pompeuses, dont l'appareil, sous prétexte d'honorer la religion, insultoit à l'humanité ; où toute la Nation accouroit comme à un triomphe, où le Souverain & toute la Cour, en y assistant, croyoit faire l'acte le plus méritoire aux yeux de la Divinité, où l'on jouissoit du tourment des victimes li-

Les rigueurs de ce Tribunal ne sont plus ce qu'elles étoient autrefois.

Tableau
du dernier
autodafé
général.

vrées à la fois aux bourreaux & aux malédictions du peuple, où l'on célébroit dans des écrits publics tous les détails de ces fêtes barbares, la part qu'on y avoit prise & jusqu'au plaisir qu'on y avoit goûté. A la suite de l'autodafé de 1680, il parut un ouvrage qui en contenoit la relation la plus circonstanciée. L'Auteur paroît s'y délecter comme à celle d'une réjouissance publique. *Il va rapporter, dit-il, avec une exactitude intéressante, toutes les circonstances de ce triomphe si glorieux de la foi, avec le catalogue des Seigneurs qui s'étoient rendus familiers, & le sommaire de la sentence des coupables.*

Dans son épître dédicatoire, il appelle Charles II, *le Protecteur de l'Eglise; la Colonne de la Foi; le Capitaine général de la Milice de Dieu; le Jupiter Chrétien*, parce que ce Monarque châtie les hérétiques, comme Jupiter autrefois foudroya les Titans.

Les Censeurs approuvent ensuite avec

la plus grande emphase l'ouvrage qui , disent-ils , *par la majesté de son sujet , doit paroître non-seulement aux yeux de l'Espagne , mais encore à ceux de tout le monde.*

L'Examineur renchérit encore sur les Censeurs. *L'Auteur , selon lui , a répondu à l'attente d'une chose si désirée , dans un moment où la curiosité en faisoit l'objet de ses vœux , & où la pieuse impatience des vrais fideles se plaignoit de son retard.* Il est au-dessus de tout éloge pour avoir décrit avec une scrupuleuse attention tous les détails de cette cérémonie merveilleuse , prouvant par là qu'il sentoit *qu'en ce qui regarde un Tribunal aussi grave , les plus légers circonstances sont d'une importance extrême.* Quand il n'auroit pas si bien réussi , il eût été excusable ; *car des actions si sublimes , si heroïques , ne se laissent point égaler par des paroles ;* on lui permet donc d'imprimer cet ouvrage *pour la con-*

solation des dévots, la satisfaction des absens, & l'exemple de la postérité.

Dans le cours de cette description, vraiment singulière d'un bout à l'autre par le ton emphatique qui y regne, l'Auteur célèbre plusieurs fois le zèle pieux du Monarque qui assista à la cérémonie.

Ce Prince, dit-il en un endroit, ayant donné à entendre qu'il seroit BIEN-AISE d'être présent à la célébration d'un auto général, le Conseil (de l'inquisition) crut lui donner une marque de respect que de lui offrir l'occasion de répéter l'exemple admirable de son auguste pere Philippe IV; en sorte que le théâtre de cette cérémonie fut transporté à Madrid, au lieu d'être à Toledé comme on l'avoit concerté d'abord. Le grand Inquisiteur alla en conséquence baiser la main à Sa Majesté, en l'assurant qu'il alloit faire au plutôt des dispositions pour le prompt accomplissement d'une œuvre QUI LUI ÉTOIT SI AGRÉABLE.

L'Auteur exalte ainsi, en finissant, le mérite que s'étoit acquis Charles II, en honorant de sa présence toute la cérémonie jusqu'au supplice des coupables exclusivement.

Ce fut une grande consolation, dit-il, pour les fervens, un sujet de confusion pour les tièdes, & d'étonnement pour tous les assistans, d'être témoins d'une constance digne d'être admirée pendant bien des siècles. Depuis huit heures du matin Sa Majesté se tint à son balcon sans que la chaleur l'incommodât, sans être gênée par la grande affluence, & sans que des cérémonies aussi longues lui causassent de l'ennui. Sa dévotion & son zèle furent tellement supérieurs à la fatigue, qu'il ne sortit pas même un quart-d'heure pour manger : & à la fin de la cérémonie, il demanda s'il y avoit encore quelque chose, & si l'on pouvoit s'en aller.

Les Espagnols modernes sont bien loin de cette cruauté froide, qui ferme les cœurs à la pitié ; & ils peuvent du moins

plaindre impunément le petit nombre de victimes qui éprouvent encore les rigueurs du St.-Office.

Elles ont d'ailleurs été rares dans ce siècle, qui n'a pas même vu un seul *autodafé* général, tel que celui dont je viens de parler.

Arrêts les plus connus du St.-Office pendant ce siècle.

En 1714, des Moines dont le Couvent (de Corrella en Arragon) étoit voisin d'un Monastere de Religieuses, furent convaincus d'avoir abusé de l'ascendant qu'ils avoient pris sur elles pour les porter à des désordres qu'ils couvroient du voile de la religion. Ce double crime de sacrilege & de séduction, eût été puni ailleurs d'une maniere exemplaire par les Tribunaux temporels. Il excita l'animadversion du St.-Office qui condamna à mort les plus coupables, & les livra, selon l'usage, au bras séculier.

Contre les Moines d'Arragon.

Contre une famille de Maures.

Onze ans après, l'inquisition exerça un autre acte de sévérité, que nous n'entreprendrons pas également de justifier. Elle découvrit à Grenade une famille de
Maures

Maures qui s'occupoit paisiblement de fabriquer des soieries, qui même excelloit dans cet art. Ses loix anciennes qu'on croyoit tombées en désuétude, s'armerent cette fois de toute leur rigueur ; & cette malheureuse famille fut brûlée vive.

En 1756, sept personnes du peuple qui se trouvoient enfermées dans les prisons de l'inquisition de Madrid, en sortirent pour entendre leur sentence prononcée, suivant l'usage, dans l'église des Dominicaines de cette Capitale. De ces sept personnes, l'une qui étoit un Maître d'école faussement accusé, fut absous. Les trois faux témoins qui l'avoient dénoncé, & dont l'un étoit sa propre femme, furent bannis pour huit ans, & condamnés à deux cens coups de fouet, qu'ils ne reçurent pas. Un autre subit réellement cette peine, & fut le seul alors qu'on punit corporellement, parce qu'il étoit (suivant sa sentence) *hérétique, apostat, judaïsant, & flottant dans sa*

croyance , attaché à toutes les sectes , &c. Le seul crime de l'un des sept , qui étoit de Toulouse , consistoit dans son titre de *Franc-Maçon* ; sa sentence portoit son bannissement perpétuel , & la confiscation de ses biens. Malheureusement pour lui & pour les membres du St.-Office , il n'en avoit pas. Si les Francs-Maçons étoient par-tout traités avec cette importance , leur société très-innocente , très-pacifique , pourroit bien devenir à son tour une secte redoutable. L'expérience de près de dix-huit siècles a assez appris au monde chrétien , que la véritable manière de propager les sectes , d'enflammer le zèle de ceux qui les embrassent , c'est de les persécuter.

En 1763 , il y eut encore à Ilerena un Autodafé particulier , à la suite duquel quelques hérétiques furent livrés aux flammes. L'obscurité de ces victimes empêcha que leur châtement n'acquît une certaine publicité ; & la terreur universelle qu'inspire le nom seul de l'inqui-

sition, sembloit s'être calmée. Le Roi même, l'année d'au paravant, avoit restreint les droits de ce Tribunal. Son Président, le grand Inquisiteur, ayant publié contre la volonté expresse de S. M. une bulle qui proscrivoit un livre françois, fut relégué dans un Couvent à treize lieues de Madrid. Du fond de son exil il chercha à s'excuser, en alléguant l'usage immémorial qui attribuoit au St. - Office le droit exclusif de prohiber les livres dangereux. Il obtint sa grace au bout de quelques semaines ; mais le Roi, après avoir pris l'avis de ses Ministres & de son Conseil de Castille, donna en Janvier 1762, une cédula qui, en établissant une nouvelle regle relativement à l'admission des bulles, portoit :

Qu'à l'avenir le grand Inquisiteur ne pourroit publier d'Edits, que lorsqu'ils lui auroit été envoyés par le Roi.

Que lorsqu'il recevroit des brefs, par lesquels des livres seroient prohibés, il eût à se conformer aux loix du pays, &

Restric-
tions ap-
portées à la
jurisdiction
du Grand-
Inquisi-
teur.

à publier la prohibition, non en s'étayant du bref, mais de sa propre autorité.

Qu'aucun de ces Edits ne seroit publié sans que le Roi l'eût vu & approuvé.

Qu'enfin le Saint-Office avant de condamner un Livre, en citeroit l'Auteur devant son Tribunal, pour entendre ce qu'il auroit à dire pour sa défense.

Ce petit triomphe de la raison & de l'autorité souveraine, fut à la vérité très-court. L'année suivante, le crédit du Confesseur de Sa Majesté Catholique produisit la révocation de cette pragmatique; mais M. le Comte d'Aranda, en qui la vigueur du caractère n'exclut point l'adresse qui paroît être sur-tout l'apanage des ames foibles, ayant su se ménager un Conseil mixte, composé de Magistrats & d'Evêques, qui avoit été créé à l'occasion de l'expulsion des Jésuites, M. le Comte d'Aranda, dis-je, fit revivre la cédule de 1761. Ce ne fut pas le seul effort de ce sage Administrateur, pour circonscrire

En particulier par
Monsieur
le Comte
d'Aranda.

les droits du Saint-Office ; il crut quelque tems pouvoir lui enlever celui de s'approprier tous les biens des coupables qu'il condamne ; droit affreux , contre lequel on peut tonner sans scrupule , même en Espagne , parce que c'est servir à la fois la cause de Dieu & des hommes que de s'indigner que l'avidité ose se couvrir du manteau sacré de la religion , qu'elle puisse diriger , aiguïser le glaive de la Justice ; parce que par-tout où la raison , où la charité se font entendre , on doit épargner à des accusés le supplice anticipé , & assurément bien gratuit , de frémir en voyant leurs héritiers dans leurs Juges. M. le Comte d'Aranda alloit encore triompher de cette institution odieuse ; mais on objecta qu'elle fournissoit en grande partie au salaire des Employés du Tribunal ; qu'il eût fallu créer , pour y suppléer , un fonds de plus de six cens mille francs. Cette considération suspendit la révocation qui alloit être prononcée. C'est ainsi que dans tous les Gouverne-

mens les meilleures intentions sont déjouées par les circonstances , & que les abus se perpétuent , parce qu'ils se trouvent liés à des choses qu'on n'a pas eu le courage ou les moyens d'attaquer.

M. le Comte d'Aranda fut plus heureux dans une autre tentative. Chef du Conseil de Castille , qui , par état comme par inclination s'est toujours montré zélé défenseur des droits de la souveraineté , prenant sur quelques Prélats en crédit l'ascendant de son caractère & de ses talens , & flattant d'ailleurs leur éloignement secret pour un Tribunal enrichi des dépouilles de l'Episcopat , il obtint en 1770 une cédule royale , qui bornoit la juridiction de l'Inquisition aux seuls crimes de l'hérésie contumace & de l'apostasie , & lui défendoit de faire subir aux Sujets de Sa Majesté l'opprobre de la prison , à moins que leurs crimes ne fussent évidemment prouvés. C'étoit la renfermer dans des bornes fort étroites ; c'étoit la rappeler à l'unique objet peut-être qui

eût pu motiver son institution, dans un tems où les novateurs, en matiere de doctrine, offensoient à la fois la société & le Ciel par leur zele turbulent. Cette victoire ne scandalisa en Espagne qu'un petit nombre de gens foibles ou fanatiques. Elle fut célébrée, exagérée même dans les pays étrangers. On y crut toucher au moment où l'Hydre, que la philosophie avoit proscrire depuis long-tems, seroit enfin terrassée.

La retraite de M. le Comte d'Aranda qui suivit de près, n'avoit pas dissipé cette illusion, parce qu'on voyoit encore à la tête de l'Administration des citoyens éclairés, qui, malgré leur respect pour la religion, étoient imbus des mêmes principes. La sécurité s'étoit rétablie dans les esprits sans en bannir le respect pour le culte & pour ses Ministres; elle avoit pour garants la bonté & la modération du Monarque, les maximes tolérantes des principaux dépositaires de

Affoupif-
fement pas-
fager du
St.-Office.

son autorité. Le tems des rigueurs sacrées sembloit passé; le Saint-Office, en un mot, paroissoit assoupi, lorsque tout-à-coup il signala son réveil en 1777 aux dépens d'une illustre victime, & avec lui se réveillèrent en Espagne la terreur & le faux zele; & au-delà de ses frontieres l'indignation des Apôtres d'une sage tolérance.

Don Pa-
blo Olavidé
devient sa
victime.

Don Pablo Olavidé, né au Pérou, étoit parvenu par ses talens à une des premieres places de l'Administration, celle d'Intendant des quatre Royaumes d'Andalousie & d'Assistant de Séville. Ses succès dans ce poste important avoient excité l'admiration & la reconnoissance, mais en même tems l'envie bien plus active que ces deux sentimens, lorsqu'on lui offrit un nouveau moyen de signaler son zele. Le Roi avoit conçu un projet digne de sa bienfaisance, celui de défricher & de peupler cette partie de la Sierra Morena; que traverse la route de

Madrid à Cadix, canton autrefois habité & cultivé, mais qui depuis s'étoit couvert de bois, & étoit devenu le repaire des brigands & des bêtes féroces. Cette mission fut confiée à M. Olavidé; il la remplit de la manière la plus distinguée; mais il ne put éviter l'écueil ordinaire des grandes entreprises. Il fit des mécontents; il s'attira sur-tout l'aversion du Pere Romuald, Capucin Allemand, qui avoit apporté dans la Sierra Morena une patente de son Général, par laquelle il étoit déclaré Préfet des nouvelles Missions, & dont il voulut se prévaloir pour affecter une autorité illimitée dans tout ce qui tenoit même de loin à la religion. Il éprouva des oppositions de la part d'un Grand-Vicaire, auquel l'Evêque de Jaen avoit délégué ses pouvoirs dans la Sierra Morena qui étoit de son Diocèse. Il en éprouva sur-tout de la part de M. Olavidé, qui d'ailleurs l'accueillit honnêtement, & l'admit même à son intimité. L'ambition trompée du Moine s'irrita.

Détail des
complots
formés
contre lui.

Quelques propos inconsiderés qui échapperent à M. Olavidé, dans ces momens où l'on ne s'observe pas assez parce qu'on est sans méfiance, servirent son ressentiment qu'il déguisa peut-être à ses propres yeux sous le nom du zele pour la religion. Il nourrit les mécontentemens de quelques Colons, ses compatriotes, & se servit d'eux pour décréditer le nouvel établissement & son chef. Les mémoires qu'ils firent remettre au Conseil de Castille étoient remplis des inculpations les plus graves contre M. Olavidé. Le Conseil les fit examiner par un Juge impartial, & remonta à la source corrompue d'où elles émanoient.

Cependant M. Olavidé, qui, loin du soupçon, continuoit ses opérations avec zele, fut tout-à-coup mandé à la Cour au mois de Novembre 1775, pour y traiter de différens objets relatifs à sa mission.

Tandis qu'il vivoit à Madrid dans la plus parfaite sécurité, le hasard lui fit

découvrir la trame odieuse qui s'ourdiffoit contre lui. Des lettres interceptées lui apprirent que le Pere Romuald conjuroit sa perte pour s'enrichir de ses dépouilles, & qu'il se flattoit même qu'une Cour respectable favoriseroit ses détestables complots. La connoissance de ces lettres parvint jusqu'au Monarque, qui en renvoya l'examen à un de ses Tribunaux.

Mais ces armes n'étoient pas les seules qu'eut employées le Moine vindicatif & ambitieux. M. Olavidé apprit par quelques amis qui lui restoient dans la Sierra Morena, que dès l'année précédente le Pere Romuald l'avoit accusé auprès du Ministre des Affaires étrangères, de manquer d'égards pour le Culte divin & la discipline ecclésiastique dans les nouvelles Colonies, de posséder des livres défendus, & que plus récemment il l'avoit dénoncé au Saint-Office.

Quelqu'inquiétantes que fussent ces nouvelles, M. Olavidé crut avoir dans le témoin

Il est dénoncé au St.-Office.

gnage de sa conscience de quoi se rassurer. Il continua de rester à Madrid ; il sollicita l'entremise des Ministres pour faire parvenir aux pieds du Trône les preuves de son innocence, pour faire au moins valoir les titres que ses longs services & les missions importantes qu'on lui avoit confiées sembloient lui donner à l'indulgence du Monarque. Il se présenta plusieurs fois au Grand-Inquisiteur avec les démonstrations de la soumission ; il protesta de la pureté de sa croyance ; il offrit de rétracter les propos qui pouvoient lui être échappés au préjudice de la religion. Ces offres, ces protestations furent froidement accueillies. Il en conclut qu'on prenoit des mesures légales, mais secrètes, pour avérer sa justification ; & le mystérieux silence du Saint-Office ne lui paroissoit pas de mauvais augure.

Pendant près d'un an qu'il resta à Madrid, il y mena la conduite la plus exemplaire, espérant conjurer ainsi l'orage

qui cependant ne tarda pas à éclater.

Le 14 Novembre 1776 un Grand-d'Espagne, en qualité d'*Alguasil Mayor* de l'Inquisition, accompagné des Ministres de la Justice, vient l'arrêter dans sa maison, & le conduit dans les prisons du Saint-Office. Depuis ce moment, il fut comme perdu pour sa femme, pour ses parens, pour ses amis. Jusqu'au jour où sa Sentence fut promulguée, ils ignorèrent tous quelle partie du monde il habitoit, s'il respiroit encore, & tous avoient renoncé à l'espérance de le revoir.

Il est
arrêté par
son ordre.

Dans le même tems sa femme vit arriver à la Caroline, où elle étoit restée, des Officiers de l'Inquisition qui firent main basse sur tous ses biens, ses livres & ses papiers, tandis qu'un autre détachement effectuoit la même opération dans sa maison de Séville.

Cet événement produisit en Espagne diverses sortes de sensations. Les rivaux de M. Olavidé, les ennemis que lui

Impres-
sion que
fait cet
événement
en Espa-
gne.

avoient suscité l'ambition & l'envie, & quelques dévots de bonne-foi dans leur zele amer pour la cause de Dieu, le regarderent comme un triomphe. Plusieurs citoyens sévères n'y virent qu'un juste châtiment, pour les imprudences qu'on attribuoit à l'illustre coupable, & qui ailleurs, disoient-ils, auroient eu d'autres Juges, mais ne seroient pas restées impunies. La consternation fut cependant le sentiment le plus général. Chacun commença à trembler pour lui-même, à craindre de trouver jusques dans ses liaisons les plus intimes des espions & des accusateurs; les cœurs se resserrèrent & se flétrirent. Comment se livrer désormais dans son intérieur aux doux épanchemens de la confiance & de l'amitié? Quel homme assez sage, assez sûr de lui-même pour calculer toutes ses démarches, pour mesurer tous ses propos, pour ne jamais fournir de matiere aux délations d'un ennemi caché, d'un domestique vendu, d'un ami, d'un fils même

égaré par ses scrupules? Le St.-Office à la vérité est encore plus juste peut-être qu'il n'est sévère; mais ses formes sont si redoutables! Comment éclairer sa justice, lorsqu'on ignore & ses accusateurs & ce dont on est accusé? Comment conjurer des foudres qui se préparent dans le silence & dans l'obscurité de son dédale inaccessible.

Tels étoient les raisonnemens que dictoit la terreur, pendant que duroit la détention de M. Olavidé. C'est surtout, quand d'un calme profond on passe tout-à-coup aux agitations de la tempête, qu'on s'exagère les dangers. Les ames les plus intrépides sont ébranlées des secousses inattendues; l'assoupissement apparent de l'inquisition avoit rétabli la sécurité, son réveil subit effraya tout le monde. Cette première impression fut d'ailleurs prolongée par d'autres circonstances. Les Moines crurent que le moment étoit venu de reprendre leur empire. A peine M. Olavidé avoit-il été

Il réveille le zèle des Tribunaux de l'Inquisition dans les Provinces.

arrêté, qu'on apprit qu'à Seville une mission de Capucins se livroit à tous les excès de son zèle, déclamoit avec fureur contre les théâtres profanes qu'il avoit cherché à perfectionner dans cette ville. Dans le même tems les inquisitions des Provinces partageoient le triomphe de cette Capitale, & faisoient l'essai de leurs forces renaissantes. On vit celle de Cadix renouveler une cérémonie qu'elle avoit omise depuis un demi-siècle, & qui se répète tous les ans à Madrid, celle de faire la lecture solennelle de tous les decrets du St.-Office, des Bulles sur lesquelles son pouvoir est fondé, de tous les anathêmes qu'il lance sur les crimes contre la religion. Elle voulut donner à cette cérémonie tout l'appareil propre à en imposer à la multitude. Elle fit afficher un Edit qui enjoignoit à tous les fideles, au-dessus de dix ans, d'y assister sous peine d'excommunication. Il sembloit que le St.-Office voulût insulter aux alarmes publiques.

Cependant

Cependant le procès de M. Olavidé s'intruisoit dans le plus profond secret. Son sort fut enfin décidé après un an & sept jours d'une détention rigoureuse, pendant laquelle il n'avoit pas même eu la consolation d'être approché par un seul de ses domestiques.

Le 21 Novembre 1778, il se tint dans l'intérieur de l'hôtel de l'Inquisition une assemblée à laquelle furent invitées quarante personnes de différens ordres, parmi lesquelles se trouvoient plusieurs Grands-d'Espagne, des Officiers Généraux, des Prêtres & des Moines.

Le sort de M. Olavidé se décide.

La séance dura trois heures & demie, le coupable parut vêtu de jaune, portant à la main un cierge verd, & assisté de deux Ministres du St.-Office. On y lut tous les détails de la procédure. La piece la plus intéressante, étoit la relation circonstanciée qu'il avoit faite lui-même de sa vie entière. Il y avouoit que dans ses voyages il avoit fréquenté les esprits forts, nommément Voltaire & Rousseau,

avec lesquels il avoit discuté des questions de religion, sans néanmoins se laisser séduire par leurs argumens; qu'il étoit cependant revenu en Espagne, imbu de préventions contre le Clergé, & persuadé que ses privilèges & les opinions de l'Eglise Romaine, s'opposoient à la prospérité des Etats; que depuis qu'il s'étoit trouvé à la tête des Colonies de la Sierra Morena, il s'étoit expliqué témérairement & sans réflexions sur les obstacles qui retardoient leurs progrès, sur l'infailibilité du Pape, sur le Tribunal de l'inquisition; mais que tous ses propos n'avoient pas eu le sens que leur avoient prêté ses Auditeurs.

Vinrent ensuite les dépositions de 78 témoins, qui l'accusoient d'avoir parlé souvent le langage des esprits forts du siècle, d'avoir proféré des blasphêmes, d'avoir jetté du ridicule sur les Peres de l'Eglise. L'accusé avouoit plusieurs de ces inculpations, en nioit quelques-unes, assurant qu'en tous cas ses discours n'a-

voient jamais été l'expression de ses véritables sentimens ; que quelques-uns avoient eu pour objet d'animer au travail les Colons confiés à ses soins, pour qui les pratiques extérieures de la Religion, n'étoient souvent qu'un prétexte dont se paroît leur oisiveté ; qu'en s'élevant contre les inconvéniens du célibat, il avoit eu en vue d'encourager la population, si nécessaire à la prospérité de sa patrie.

Ces moyens de se disculper n'avoient paru ni respectueux, ni concluans. On lui faisoit sur-tout un crime d'avoir employé toutes sortes de ressorts pour égarer la Justice du St.-Office, pour intercepter ses lettres, pour engager les témoins qu'on lui opposoit à se rétracter ; & ces griefs étoient prouvés par des écrits de sa propre main.

Bref, le Tribunal l'avoit jugé atteint & convaincu de tous les torts qu'on lui imputoit ; & avoit en conséquence pro-

Sentence
prononcée
contre lui.

noncé sa sentence. Elle le déclaroit *hérétique en forme*. Il en interrompit la lecture pour repousser cette qualification; ce fut, pendant cette séance redoutable, le dernier effort de sa constance. Il tomba évanoui du banc sur lequel il étoit assis : quand il eut repris ses sens, on continua la lecture de la sentence. Elle portoit la confiscation de tous ses biens, le déclaroit inhabile à posséder aucune charge, l'exiloit à 20 lieues de Madrid, des maisons Royales, de Séville, le théâtre de son autorité éclipsée, de Lima sa patrie; elle le condamnoit à être enfermé pendant huit ans dans un Monastere où il devoit lire des ouvrages de piété qu'on indiquoit, faire pénitence, & se confesser une fois tous les mois. Il fit ensuite son abjuration solennelle, & fut absous des censures qu'il avoit encourues avec tout l'appareil prescrit par les Canons.

Les assistans assurent qu'il donna des marques non-équivoques de résignation

& de repentir, & ne purent lui refuser un mouvement de compassion.

On a prétendu que la clémence personnelle du Monarque, & (le croira-t-on), celle du grand Inquisiteur, avoient adouci la rigueur de sa sentence; que quelques-uns de ses Juges avoient opiné pour la mort, plusieurs au moins pour une peine publique & afflictive; que le parti de la sévérité étoit soutenu sur tout par un des entours du Monarque, dont le zele fanatique pour la cause de Dieu, lui faisoit croire que le scandale devoit être réparé par un exemple éclatant. Il étoit au reste fort difficile d'avérer les détails cachés de cet événement. La crainte avoit enchaîné d'un côté l'indiscrétion, de l'autre la curiosité. Une conjecture, une question pouvoit être mal interprétée, & empoisonner la vie de son auteur. Le parti du silence paroissoit le plus sûr. Il sembloit qu'on fût dans une situation semblable à celle que peint Tacite, *vita agricola : adempto per in-*

Terreur
qu'elle inspire.

quisitiones & loquendi audiendique commercio.

Raisons
pour se
rassurer.

Avouons cependant à la louange du gouvernement Espagnol, que cette crise ne fut pas longue. Les esprits se rassurent en réfléchissant sur la bonté & sur l'équité du Souverain, & sur la sagesse de ses Ministres, sur-tout de celui qui, à la même époque, venoit d'être appelé auprès de sa personne. Les circonstances même où se trouvoit la victime qu'on venoit d'immoler, contribuèrent à dissiper la terreur publique. Ses talens & ses succès avoient excité les regards de l'envie, avant d'exciter l'animadversion du St.-Office; & les citoyens devenus plus calmes, espéroient se faire de leur obscurité un rempart contre les rigueurs de ce Tribunal. La suite prouva d'ailleurs qu'elles n'étoient que passageres, & que des principes plus doux dominoient dans le Conseil intime du Roi.

M. Olavidé
n'est
pas sur-

M. Olavidé commença à la vérité, à subir sa sentence. Il fut enfermé dans un

Couvent de la Manche. Mais s'étant veillé avec sévérité, plaint bientôt après du dérangement de sa santé, il obtint la permission d'aller prendre des eaux minérales qui étoient dans le voisinage ; n'ayant pas à se louer de leur effet, il eut la liberté d'aller en chercher en Catalogne, qu'il espéroit lui être plus salutaires. Si la sévérité qui avoit dicté sa sentence eût présidé à son exécution, on n'auroit pas manqué de moyens d'empêcher qu'il ne profitât de la proximité de la frontière. Il trompa facilement la vigilance de ses gardiens, & disant un dernier adieu à sa patrie, qu'il chérissoit encore, il passa en France où sa réputation l'avoit précédé, où il fut accueilli comme un Martyr de l'intolérance, & où il mene sous le nom du Comte de Pilos, une vie douce, cherchant dans la Société des Gens de Lettres, dans l'intimité des amis estimables qu'il s'est faits, dans la jouissance modérée des plaisirs de notre Capitale, de quoi se consoler de la perte de son crédit & de

Il s'é-
chappe
d'Espagne
en France.

ses places ; & ce qui est plus difficile pour son cœur , d'un bannissement qui l'éloigne sans retour de ses concitoyens & de ses proches. On assure que la Cour d'Espagne l'a fait réclamer auprès de la nôtre , mais que celle-ci , sans prétendre que la France servît impunément d'asyle à ceux que proscriit une Nation alliée , a représenté amicalement au Cabinet de Madrid que les crimes de M. Olavidé , n'étoient pas du genre de ceux dont les Etats policés sont convenus mutuellement de se livrer les auteurs. On ajoute que la Cour de Madrid , dont la sévérité est bien loin d'être implacable , & qui n'avoit fait que céder , dit-on , à l'impulsion d'un sentiment persécuteur qu'elle ne partageoit pas , n'a pas insisté sur sa réclamation.

Sentences
plus récentes
du St.-
Office.

Depuis cet événement l'Inquisition a justifié une fois les appréhensions qu'il avoit fait naître. La tolérance , qui est l'humanité , a frémi du supplice d'une pauvre femme qui , convaincue de *sorti-*

lège & de maléfice, fut brûlée à Seville en 1780, par une sentence de ce Tribunal.

Il n'a d'ailleurs exercé son autorité que de loin en loin, sur quelques particuliers qui, ayant tenu des propos irréligieux, en ont été quittes pour une rétractation & des pénitences légères.

J'étois encore à Madrid en 1784, lorsqu'il s'y passa une scène qui prouve que ce Tribunal, malgré la terreur qu'inspireront toujours ses formes, est quelquefois moins sévère que bien des Tribunaux séculiers.

Un Mendiant établi à la porte d'une Eglise, avoit employé ses loisirs à inventer & à débiter une espece de poudre à laquelle il attribuoit des facultés merveilleuses. Il l'avoit composée d'ingrédients dont le détail feroit rougir la pudeur des Lecteurs. Il avoit créé certaines formules bizarres qu'il falloit prononcer en s'administrant ce remede. Il exigeoit, pour qu'il opérât son effet, qu'on prît des

Aventure
d'un Men-
diant qui
provoqua
ses ri-
goureux.

postures plus faciles à imaginer qu'à décrire. C'étoit une nouvelle édition de ces filtres amoureux auxquels nos ignorans aïeux ont eu foi long-tems; le sien devoit avoir la propriété de ramener un amant dégoûté, d'attendrir une femme insensible. Tout ce qui flatte nos passions a des droits à notre crédulité. L'imposteur ne manqua pas de trouver des chaulands dans cette classe sur laquelle le merveilleux a tant d'empire. Quelques succès, produits par le hasard, accréditerent sa recette. Il s'affocia quelques femmes du commun, qui la propagerent. Cependant, ses poudres, comme on le croit bien, étoient souvent employées sans succès. La plupart de ses dupes, moins irritées que confuses, garderent le silence. Mais enfin quelques-unes éclaterent, & leurs plaintes parvinrent au Saint Office. Le Mendiant fut arrêté & conduit, ainsi que ses complices, à l'Inquisition, où leur procès fut suivi dans toutes les règles. L'impudent Empyrique avoua tout

dans ses interrogatoires ; il expliqua la composition de ses poudres ; il livra sa recette & ses formules. Il en résulta une des procédures les plus singulieres dont jamais Tribunal ait retenti. Le jour de la vengeance arriva enfin. Les Juges, les coupables, & une foule de spectateurs des deux sexes & de toutes les classes, se rassemblèrent dans l'Eglise des Dominicaines de Madrid. On y célébra l'Office divin, qui fut interrompu par la lecture de l'étrange procédure. On ne crut pas profaner le Temple du Seigneur, en frappant ses voûtes des détails obscènes qui y étoient contenus. Telles étoient les loix du Saint - Office, & on n'y dérogea pas même en faveur des jeunes dames de qualité qui cachoient leur embarras derrière leur éventail. Il y a plus ; les Religieuses, moins attachées à leurs scrupules qu'au privilège de leur Eglise, ne perdirent rien de cette cérémonie, & leurs pudiques oreilles furent salies de la scandaleuse relation. La Sentence fut

prononcée & exécutée à l'issue de la Messe.

Sa Sentence.

Elle déclaroit le Mendiant atteint & convaincu de maléfice, de profanation & d'imposture, & le condamnoit à être enfermé pour toujours, après avoir été fouetté dans les principaux quartiers de la Ville. Deux femmes, ses complices, étoient traitées avec plus d'indulgence.

Comment on la lui fit subir.

En effet, on vit bientôt sortir de l'Eglise des Dominicaines les trois coupables; ils étoient montés sur des ânes, & revêtus chacun d'un *sambenito* couvert de diables & autres figures symboliques. Ils portoient sur la tête le fatal bonnet pyramidal qui se nomme *coroza*, & qui ressemble trop peut-être à la coëffure pontificale de nos Prélats. L'homme étoit nud jusqu'à la ceinture, & étaloit aux yeux du public un embonpoint qu'on ne pouvoit attribuer qu'au débit de ses poudres. La marche étoit ouverte par M. le Marquis de Cogolludo, fils aîné de M. le Duc de Medina Celi,

qui, en qualité d'Alguasil Mayor, présidoit à la cérémonie. Il étoit suivi de plusieurs Grands-d'Espagne familiers du Saint-Office, & des autres Officiers de ce Tribunal. Une foule de curieux assiégeoit toutes les fenêtres, & inondoit toutes les rues. L'entrée triomphante d'un Héros, rentrant dans sa Patrie après l'avoir sauvée, n'auroit eu rien de plus pompeux que la cérémonie dont un vil criminel étoit l'objet ; & ce spectacle, piquant pour la curiosité, n'eut, comme ceux de ce genre, rien d'affligeant pour la sensibilité. Jamais Sentence méritée ne fut exécutée avec plus de douceur. De distance en distance, le Mendiant s'arrêtoit, le bourreau effleuroit à peine ses épaules de quelques coups de fouet, & aussi-tôt une main charitable lui présentoit un verre de vin d'Espagne pour ranimer ses forces & l'aider à fournir sa carrière. Il est à désirer que le Saint-Office n'ait jamais à exercer d'autres rigueurs.

Réflexions sur
l'état actuel du
St.-Office.

Dans le fait, ce Tribunal, de nos jours au moins, est bien loin d'être aussi redoutable qu'on le croit encore dans les pays étrangers. Ses formes ont à la vérité de quoi alarmer ceux même qui comptent sur son équité. L'instruction du procès des accusés doit se faire dans le plus grand secret; l'Avocat qu'on leur accorde pour leur défense ne peut s'aboucher avec eux qu'en présence des Inquisiteurs. Mais ce qu'elles ont sur-tout d'odieux, c'est qu'en leur communiquant les dépositions qu'on a reçues contr'eux, on leur en cache soigneusement les auteurs (1). On ne peut s'empêcher de

(1) Les constitutions d'après lesquelles le St.-Office se dirige encore, sont de l'année 1561; elles étoient devenues fort rares: on les a réimprimées parmi les Pièces justificatives de l'Ouvrage qui a paru en 1785, sous le titre de *Maximas sobre recursos de fuerza*. Nous croyons que le Lecteur ne sera pas fâché d'en trouver une traduction à la fin de ce cet Ouvrage. Leur lecture rectifiera peut-être quelques-unes de ses idées sur le Saint-Office, en lui faisant connoître toutes les

regretter qu'un pays où les loix sont tous les jours perfectionnées par la sagesse, où les lumieres font des progrès rapides dans toutes les branches de l'administration, conserve encore dans un de ses Tribunaux une maniere de procéder, dont toutes les Jurisprudences modernes ont senti les inconvéniens, & qui d'ailleurs ne tient pas essentiellement au but de son institution. Quand le Saint-Office instrueroit publiquement le procès des coupables qui lui sont dénoncés, quand il leur feroit connoître leurs accusateurs, quand il les confronteroit avec eux, quand il leur laisseroit tous les moyens de prouver leur innocence & d'éclairer sa justice, ses loix en seroient-elles moins bien observées ? les intérêts sacrés qui lui sont confiés en seroient-ils moins bien servis ? Les apologistes de sa constitution actuelle objecteront sans doute que la cer-

précautions qu'elles prescrivent, pour que les accusés ne soient jamais condamnés qu'après une entière conviction.

titude du secret qu'on garde inviolablement aux dénonciateurs , provoque des dépositions qui , sans cette garantie , ne lui parviendroient jamais ; que la plupart seroient retenus par une fausse honte , par la crainte de s'exposer au cri de l'indignation publique & au ressentiment des accusés , ou par quelques autres motifs humains. Mais , quoi ! son zele pour la cause de Dieu lui feroit-il appréhender de voir diminuer le nombre de ses justiciables ! Nous ne lui ferons pas l'injure de le croire. La pureté du dogme , le respect pour le vrai culte , doivent sans doute être maintenus avec vigilance ; ceux qui y portent atteinte méritent assurément d'être réprimés. Mais la reconnoissance qu'on doit à ses bienfaiteurs , mais la tendresse filiale , mais la fidélité des domestiques envers leurs maîtres , mais l'indulgence charitable qu'on doit aux fautes de ses semblables , sont-elles des vertus moins recommandables aux yeux de la Divinité ? Et quand des motifs
aussi

aussi louables préviendroient quelques dé-
lations, sa cause seroit-elle trahie ?
D'ailleurs les autres Tribunaux n'ont-ils
pas d'autres moyens de découvrir les cou-
pables ? La partie publique, chargée de
la poursuite des crimes, ne leur suffit-
elle pas pour connoître & pour avérer
légalement ceux dont la punition inté-
resse la société ou la religion ? & ceux
de ce genre échappent-ils souvent au
glaive de leur Justice ? Quant à ceux qui
resteroient cachés sans les révélations de
quelques témoins qu'ils ont scandalisés,
que peut gagner la religion à leur pu-
blicité ? Leur punition éclatante ne fait
qu'étendre à tout un peuple un scandale
qui peut-être se seroit renfermé entre
un petit nombre d'individus. Ceux qui
n'ont pour-ainsi-dire que Dieu pour té-
moin, ne pourroient-ils pas sans incon-
véniement être abandonnés à sa vengeance,
bien plus juste, bien moins facile à éluder
que celle des hommes ?

Quoi qu'il en soit de ces réflexions,

nous le répétons, aux formes près de sa procédure, l'Inquisition pourroit être de nos jours, citée comme un modele d'équité & même de douceur. Elle prend toutes les mesures possibles pour avérer l'exactitude des dépositions qu'elle reçoit. Qu'on ne dise pas que le ressentiment d'un ennemi caché, suffiroit pour provoquer ses foudres. Elle ne condamne personne sur le témoignage d'un seul accusateur, ni sans discuter les preuves des accusations. Il faut des délits graves & répétés pour encourir ses censures; avec un peu de circonspection dans ses propos & dans sa conduite, relativement à la religion, on peut facilement leur échapper, & vivre aussi tranquillement en Espagne qu'en aucun autre Etat de l'Europe. Le zele indiscret de quelques Commissaires de l'Inquisition, trouble à la vérité en certains endroits le repos des habitans par des descentes dans leurs maisons, pour y confisquer ou des tableaux trop licencieux, ou des livres prohibés;

Sa cir-
conspic-
tion dans
ses procé-
dures.

Le zele
de ses Mi-
nistres su-
balternes
est souvent
réprimé.

mais ce zèle est presque toujours réprimé ou par la Cour, ou par le grand Inquisiteur, dont la place, sous ce regne, n'a été confiée qu'à des Prélats éclairés & sages. On m'a conté à Cadix, qu'une maison de commerçans François, ayant reçu un chargement de cuirs d'une de nos fabriques, fut fort alarmée en voyant paroître chez elle les Ministres du St.-Office. Ils demanderent à voir les cuirs nouvellement arrivés, & ayant remarqué qu'ils portoient l'empreinte de la Sainte-Vierge, qui étoit la marque de la fabrique, ils se récrierent sur cette profanation: ils prétendirent que ces cuirs étant destinés à faire des souliers, l'image de la Mere de Dieu couroit risque d'être foulée aux pieds, & ils les confisquerent. L'observation fut déférée au Tribunal suprême de Madrid, & le corps du délit lui fut envoyé. De leur côté, les commerçans alarmés recoururent à la Cour par la voie de leur Ambassadeur. La Cour & le Tribunal accueillirent la plainte

Exemple
récent à
Cadix.

comme elle le méritoit. Il fut enjoint aux officiers de l'Inquisition de ne plus molester les étrangers pour de pareilles miseres, & les commerçans recouvrèrent leurs cuirs & leur tranquillité.

Autre
exemple
en Anda-
lousie.

Dans d'autres occasions plus récentes encore, le Ministère & le grand Inquisiteur lui-même, ont protégé des habitans contre les tracasseries des subalternes du St.-Office. Dans une ville d'Andalousie, ils vouloient inquiéter une maison Françoisise, parce qu'elle étoit protestante; & comme on leur objectoit que les Anglois & les autres Nations du Nord étoient tolérés en Espagne, quoique hérétiques, ils répondoient qu'on ne connoissoit en France d'autre religion que la catholique. La cause de cette maison persécutée n'eut besoin que d'être présentée à la Cour pour y être gagnée.

Autorité
du Tribu-
nal de Ma-
drid sur
ceux des
Provinces.

Enfin, supposé qu'il y eut réellement plus d'intolérance dans les Provinces que dans la Capitale, il ne peut jamais en

réfulter de grands inconvéniens , parce que les sentences des Tribunaux des Provinces n'ont de force qu'autant qu'elles ont obtenu la sanction de celui de Madrid , qui , pour cela , porte le nom de la *Suprema*. La Cour s'immisce d'ailleurs plus que jamais dans l'administration du St. Office , & ce n'est sûrement pas pour en augmenter la sévérité. En 1784 , il fut réglé que quand il auroit fait le procès à quelque Grand-d'Espagne , à quelque Ministre de S. M. , à quelque Officier de ses troupes , à quelque Membre de ses Tribunaux , ou en un mot à un homme en place , il présenteroit toute la procédure au Roi pour être revue & examinée. Les principaux citoyens ont donc obtenu par cette loi une sauve-garde de plus contre les rigueurs arbitraires du St.-Office. On regrette seulement qu'elle ait été accordée aux classes qui ne peuvent manquer de protection , plutôt qu'à celles dont l'obscurité rend souvent les plaintes impuissantes , & qu'on pourroit

Restriction mise en 1784 à l'autorité du Saint-Office.

par conséquent traiter plus impunément avec injustice. Mais presque par-tout le peuple est tour-à-tour opprimé ou oublié par les loix, parce qu'il n'a aucune part à leur rédaction.

Le St.-Office est resté jusqu'à nos jours en possession d'un droit qu'il perçoit dans les ports sur chaque bâtiment qui y entre, à raison de la visite qu'il est autorisé à y faire pour s'assurer qu'il ne contient rien dont la religion puisse s'offenser. Depuis long-tems la visite ne se fait plus; mais le droit continue à se percevoir. On se réconcilieroit facilement avec le St.-Office, si on n'avoit pas contre lui d'autres griefs. Au reste nous terminerons tout ce que nous avons dit sur l'Inquisition, en formant un vœu bien sincère, bien éloigné de tout sentiment d'amertume; c'est que les Rois d'Espagne se croient enfin assez sûrs de la soumission de leurs sujets, de la vigilance de leurs cours de Justice temporelle, & du zele pieux des Prélats Espagnols,

Vœu de
l'Auteur,
relative-
ment à l'In-
quisition.

pour pouvoir se passer entierement de ce Tribunal.

Avant de quitter cette matiere, nous dirons deux mots d'un corps que bien des étrangers confondent avec le Saint-Office, & qui n'a avec lui d'autre rapport que celui de leur épithète commune. C'est la Ste.-Hermandad, dont il est beaucoup question dans les romans Espagnols; ce n'est autre chose qu'une confrairie qui est repartie dans différens cantons du Royaume de Castille seulement, & qui n'a d'autre objet que de veiller à la sûreté des campagnes, en poursuivant ceux qui la troublent. Elle est subordonnée au Conseil de Castille dont elle reçoit ses loix. Une des plus séveres est de ne pas étendre sa juridiction à l'enceinte des villes. Ses principaux détachemens sont fixés à Tolède, à Ciudad Rodrigo & à Talavera.

De la
Ste. - Her-
mandad.

En suivant la marche que je m'étois tracée, j'ai débuté dans l'administration intérieure de l'Espagne, par le Conseil

360 NOUVEAU VOYAGE, &c.
de Castille qui m'a mené naturellement
à l'Administration de la Justice, à la légis-
lation, & par elles au Tribunal du Saint-
Office. Je vais continuer présentement à
passer en revue les divers conseils de la
Monarchie : ce qui me fournira un ca-
nevas naturel pour le développement de
sa constitution.

Fin du Tome premier.



T A B L E

DU PREMIER VOLUME.

O BJET de ce voyage ,	pag. 1
Coche de Colleras ,	2
Auberges d'Espagne ,	3
Iste de la Conférence ,	5
Entrée en Espagne ,	ibid.
Tableau de la Biscaye ,	6
Privilege de la Biscaye ,	10
Son commerce avec l'Amérique ,	12
Son industrie ,	14
Saint-Sébastien ,	16
Ses Ports ,	ibid.
Port du Passage ,	ibid.
Vittoria ,	18
Premier aspect de l'Ebre ,	19
Canal d'Arragon ,	20
Rochers de Pancorvo ,	22
Bribiesca ,	ibid.
Burgos ,	23
Sa Cathédrale ,	24
Son Crucifix miraculeux ,	25
Canal de Castille ,	26
Chemin de Palencia ,	27
Malpropreté de Valladolid ,	28
Eglises de Valladolid ,	29
Industrie de cette ville ,	30

<i>Bourg de Valdestillas ,</i>	31
<i>Olmédo ,</i>	ibid.
<i>Pauvreté de cette ville ,</i>	ibid.
<i>Approches de Ségovie ,</i>	32
<i>Ségovie ,</i>	33
<i>Son aqueduc ,</i>	35
<i>Détails sur les laines d'Espagne ,</i>	38
<i>Fabrique de Guadalaxara ,</i>	47
<i>Draps de Vigogne ,</i>	51
<i>Fabrique de Ségovie ,</i>	53
<i>Voyages des moutons ,</i>	55
<i>Leur tonte ,</i>	56
<i>Lavage des laines d'Espagne ,</i>	58
<i>Première vue de St.-Ildefonse .</i>	62
<i>Entrée de St.-Ildefonse ,</i>	64
<i>Tombeau de Philippe V ,</i>	66
<i>Jardins de St.-Ildefonse . Description superbe qu'en fait l'Auteur ,</i>	68
<i>Ce qu'ont coûté ces Jardins ,</i>	78
<i>Ce qui y manque ,</i>	79
<i>Arrivée de Monseigneur Comte d'Artois à St.- Ildefonse ,</i>	81
<i>Touchant M. l'Ambassadeur de France ,</i>	84
<i>Vie intérieure du Roi d'Espagne ,</i>	86
<i>Sa magnificence ,</i>	88
<i>Jour de gala & baise-mains ,</i>	89
<i>Dignités & titres en Espagne ,</i>	92
<i>Détails sur la Grandesse ,</i>	94
<i>Succession des Grandesses ,</i>	97
<i>Des titres de Castille ,</i>	99
<i>Droits à payer pour la Grandesse & les titres d'Espagne ,</i>	101
<i>Rang des Grands-d'Espagne à la Cour de France ,</i>	102

T A B L E.

363

<i>Richesse des Grands-d'Espagne ,</i>	106
<i>Leurs occupations ,</i>	109
<i>Ordres de Chevalerie ,</i>	112
<i>Comment se prouve la Noblesse ,</i>	115
<i>Forme de Gouvernement ,</i>	119
<i>Ce qui reste des anciennes Cortes ,</i>	120
<i>Division générale de l'Espagne ,</i>	122
<i>Ministres du Roi d'Espagne ,</i>	124
<i>Stabilité des Ministres ,</i>	131
<i>Bureaux ,</i>	133
<i>Goût des beaux-Arts à la Cour d'Espagne ,</i>	134
<i>Tableaux du Château de St.-Ildefonse ,</i>	135
<i>Galerie d'Antiquités du Palais du Saint- Ildefonse ,</i>	139
<i>Fabriques de toiles dans les environs du Château de Saint-Ildefonse ,</i>	142
<i>Verrerie & fabrique de glaces à Saint- Ildefonse ,</i>	145
<i>Séjour de Monseigneur Comte d'Artois à Saint-Ildefonse ,</i>	147
<i>Sa liaison avec Mgr. le Prince des Asturies ,</i>	149
<i>Séjour de Monseigneur Comte d'Artois & de Monseigneur le Duc de Bourbon à Madrid ,</i>	151
<i>Bords charmans de l'Eresma ,</i>	153
<i>Battue générale ,</i>	155
<i>Monastere du Paular ,</i>	157
<i>Château de Rio-Frio ,</i>	159
<i>Château de Balsain ,</i>	160
<i>Chemin de Saint-Ildefonse à l'Escorial ,</i>	161
<i>Premier aspect de l'Escorial ,</i>	162
<i>Construction du Monastere de l'Escorial ,</i>	163
<i>Eglise de l'Escorial ,</i>	168
<i>Le maître-Autel & les deux Mausolées qui l'accompagnent ,</i>	ibid.

<i>Reliques & Tableaux de l'Eglise,</i>	170
<i>Tableaux de la Sacristie,</i>	171
<i>Panthéon, sépulture des Rois,</i>	175
<i>Chœur des Moines,</i>	179
<i>Réflexions que fait naître l'aspect de l'Eglise de l'Escorial,</i>	180
<i>Salle des Batailles,</i>	182
<i>Peintures à fresque du grand cloître,</i>	ibid.
<i>Tableaux de la Salle capitulaire,</i>	184
<i>Tableaux de l'ancienne Eglise,</i>	185
<i>Fameux tableau de la Madonna del Pez,</i>	186
<i>Grand cloître d'en-haut,</i>	187
<i>Grand escalier,</i>	188
<i>Bibliothèque,</i>	188 — 194
<i>Maison des Infants,</i>	199
<i>Corridor souterrain,</i>	200
<i>Environs du Monastere de l'Escorial,</i>	201
<i>Petite maison de Monseigneur le Prince des Asturies,</i>	202
<i>Petite maison de Monseigneur l'Infant Don Gabriel,</i>	205
<i>Chemin de l'Escorial à Madrid,</i>	206
<i>Ponts sur le Manzanares,</i>	208
<i>Premier aspect du Palais de Madrid,</i>	210
<i>Appartemens du Palais de Madrid,</i>	211
<i>Tableaux de Mengs,</i>	213
<i>Autres tableaux des Appartemens du Palais,</i>	216
<i>Un de Rubens,</i>	218
<i>Un de Raphaël,</i>	ibid.
<i>Singulier tableau du Poussin,</i>	220
<i>Ecole Espagnole,</i>	222
<i>Chapelle du Palais de Madrid,</i>	223
<i>Réédification du Palais de Madrid,</i>	224
<i>Arsenal,</i>	225

T A B L E.

365

<i>Description du Buen-Retiro,</i>	226
<i>Tableau de la famille de Philippe V,</i>	228
<i>Tableau du dernier autodafé solennel,</i>	229
<i>Salle du Théâtre du Buen-Retiro,</i>	230
<i>Manufacture de porcelaine,</i>	232
<i>Promenade du Prado,</i>	233
<i>Jardin Botanique,</i>	236
<i>Rêverie de l'Auteur pour l'embellissement du Prado,</i>	ibid.
<i>Cabinet d'Histoire naturelle,</i>	239
<i>Mesures prises pour embellir ce Cabinet,</i>	240
<i>Académie des beaux-Arts,</i>	242
<i>Distribution de ses prix,</i>	ibid.
<i>Monumens de mauvais goût,</i>	243
<i>Peintres & Graveurs dignes d'être cités,</i>	249
<i>Chef-d'œuvre de Typographie Espagnole,</i>	250
<i>Fondations pieuses,</i>	251
<i>Autres Académies de Madrid,</i>	ibid.
<i>Académie de la Langue,</i>	252
<i>Académie de l'Histoire,</i>	253
<i>Ses travaux,</i>	254
<i>Collection précieuse pour l'Histoire d'Espagne,</i>	255
<i>Histoire ecclésiastique,</i>	256
<i>Culture des Sciences,</i>	ibid.
<i>Incident relatif à la nouvelle Encyclopédie,</i>	257
<i>Véritable état des Lettres & des Sciences en Espagne,</i>	259
<i>Académies & Sociétés,</i>	260
<i>Education,</i>	ibid.
<i>Etat des Fabriques,</i>	263
<i>Chemins,</i>	264
<i>Canaux,</i>	265
<i>Sociétés patriotiques,</i>	267
<i>Ce qu'elles ont opéré,</i>	268

<i>Sources d'où sont tirés leurs fonds ,</i>	269
<i>Société patriotique de Madrid ,</i>	271
<i>Conseils & Tribunaux ,</i>	272
<i>Conseil de Castille ,</i>	ibid.
<i>Cinq Chambres du Conseil de Castille ,</i>	273
<i>Alcaldes de Cour ,</i>	275
<i>Chancelleries ,</i>	ibid.
<i>Audiences ,</i>	276
<i>Conflits de juridiction ,</i>	277
<i>Dignité de Président ou de Gouverneur de Conseil de Castille ,</i>	278
<i>La première a été occupée par M. le Comte d'Aranda ,</i>	279
<i>Eloge de son administration ,</i>	ibid.
<i>Ceux qui l'ont remplacé à la tête du Conseil de Castille ,</i>	281
<i>Ce que c'est que la Camara ,</i>	282
<i>La vénalité des charges inconnue en Espagne ,</i>	283
<i>Divers degrés de la Magistrature Espagnole ,</i>	284
<i>Des divers sortes d'Alcaldes ,</i>	285
<i>Nouvel établissement relatif aux Corrégidors & Alcaldes Mayors ,</i>	286
<i>Constitution municipale de Madrid ,</i>	288
<i>Complication de juridiction dans cette Capi- tale ,</i>	290
<i>Loix reçues en Espagne ,</i>	ibid.
<i>S'il est question d'un nouveau Code criminel en Espagne ,</i>	293
<i>De la torture ,</i>	294
<i>Relations de la Cour d'Espagne avec le Saint-Siege ,</i>	295
<i>A quoi se réduit à présent l'influence des Moines en Espagne ,</i>	296
<i>Celle du Confesseur de Sa Majesté Catholique ,</i>	ibid.

T A B L E. 367

<i>Concordat de la Cour de Madrid avec le Saint-Siege ,</i>	298
<i>Collation des bénéfices ,</i>	299
<i>Dispositions du Concordat , relativement aux Spolios y vacantes ,</i>	301
<i>Emploi que fait le Roi de leur produit ,</i>	302
<i>Dédommagement que le Concordat de 1753 accorde au Saint-Siege ,</i>	303
<i>A quoi se réduit en Espagne la juridiction du Nonce ,</i>	307
<i>Maximes reçues en Espagne sur l'autorité souveraine ,</i>	308
<i>Trop grande richesse du Clergé ,</i>	ibid.
<i>Remedes qu'on y a apportés ,</i>	310
<i>Très-peu d'Ordres religieux ont leurs Généraux hors du pays ,</i>	311
<i>De l'Inquisition ,</i>	312
<i>Ce que ses Apologistes disent en sa faveur ,</i>	313
<i>Ses inconvéniens ,</i>	314
<i>Les rigueurs de ce Tribunal ne sont plus ce qu'elles étoient autrefois ,</i>	315
<i>Tableau du dernier autodafé général ,</i>	316
<i>Arrêts les plus connus du Saint-Office pendant ce siècle ,</i>	320
<i>Contre des Moines d'Arragon ,</i>	ibid.
<i>Contre une famille de Maures ,</i>	ibid.
<i>Restrictions apportées à la juridiction du Grand-Inquisiteur ,</i>	323
<i>Don Pablo Olavidé devient sa victime ,</i>	328
<i>Détails des complots formés contre lui ,</i>	330
<i>Il est dénoncé au Saint-Office ,</i>	331
<i>Il est arrêté par son ordre ,</i>	333
<i>Impression que fait cet événement en Espagne ,</i>	ibid.

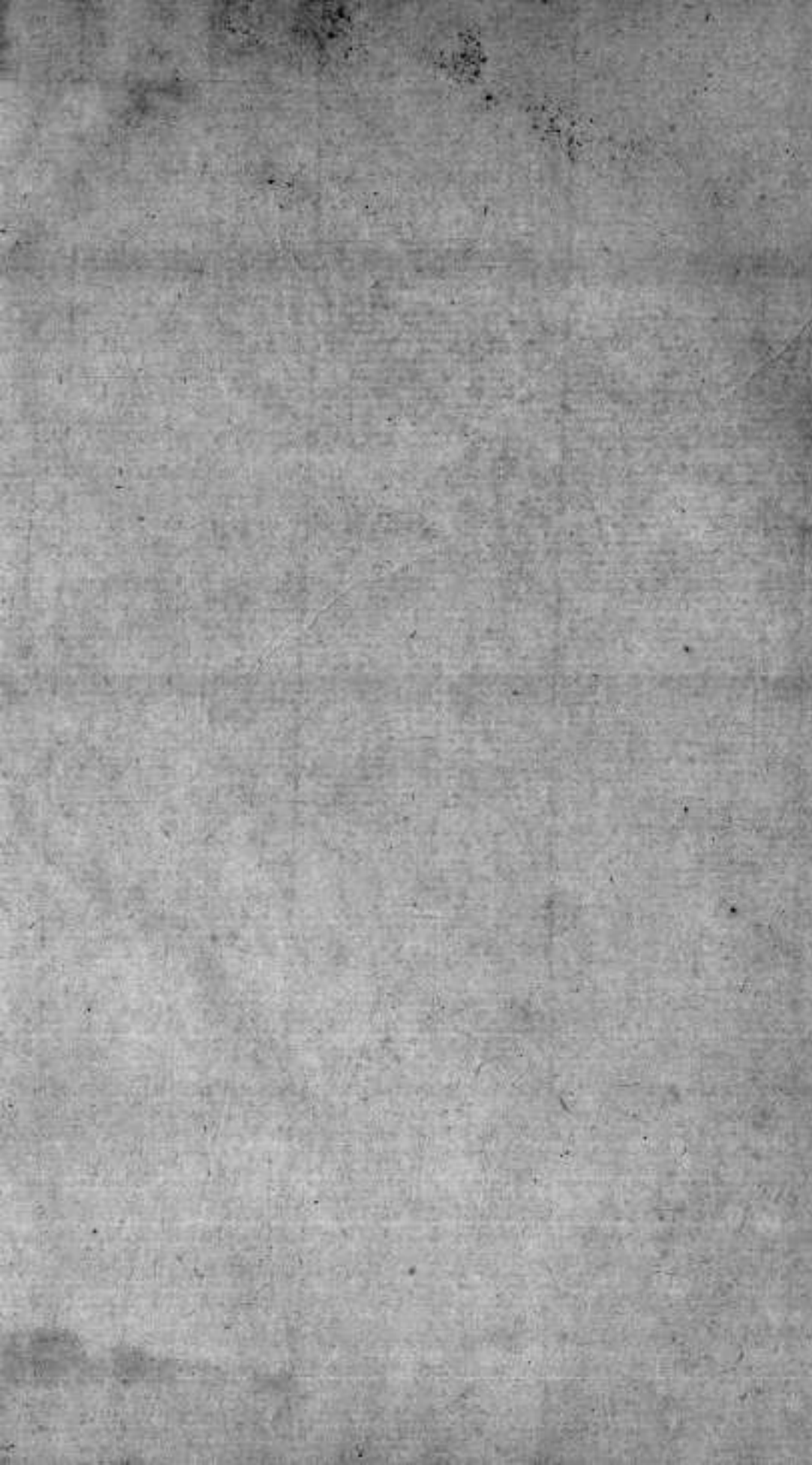
<i>Il réveille le zèle des Tribunaux de l'Inquisition dans les Provinces ,</i>	335
<i>Le sort de M. Olavidé se décide ,</i>	337
<i>Sentence prononcée contre lui ,</i>	339
<i>Terreur qu'elle inspire ,</i>	341
<i>M. Olavidé n'est pas surveillé avec sévérité ,</i>	343
<i>Il s'échappe d'Espagne en France ,</i>	ibid.
<i>Il est réclamé par sa Cour ,</i>	344
<i>Sentences plus récentes du Saint-Office ,</i>	ibid.
<i>Aventure d'un Mendiant qui provoqua ses rigueurs ,</i>	345
<i>Sa Sentence ,</i>	348
<i>Comment on la lui fit subir ,</i>	ibid.
<i>Réflexions sur l'état actuel du St.-Office ,</i>	350
<i>Sa circonspection dans ses procédures ,</i>	354
<i>Le zèle de ses Ministres subalternes est souvent réprimé ,</i>	ibid.
<i>Exemple récent à Cadix ,</i>	355
<i>Autre exemple en Andalousie ,</i>	356
<i>Autorité du Tribunal de Madrid sur ceux des Provinces ,</i>	ibid.
<i>Restriction mise en 1784 à l'autorité du St.-Office ,</i>	357
<i>Vœu de l'Auteur , relativement à l'Inquisition ,</i>	358
<i>De la Sainte-Hermandad ,</i>	359

Fin de la Table.



Errata du Tome premier.

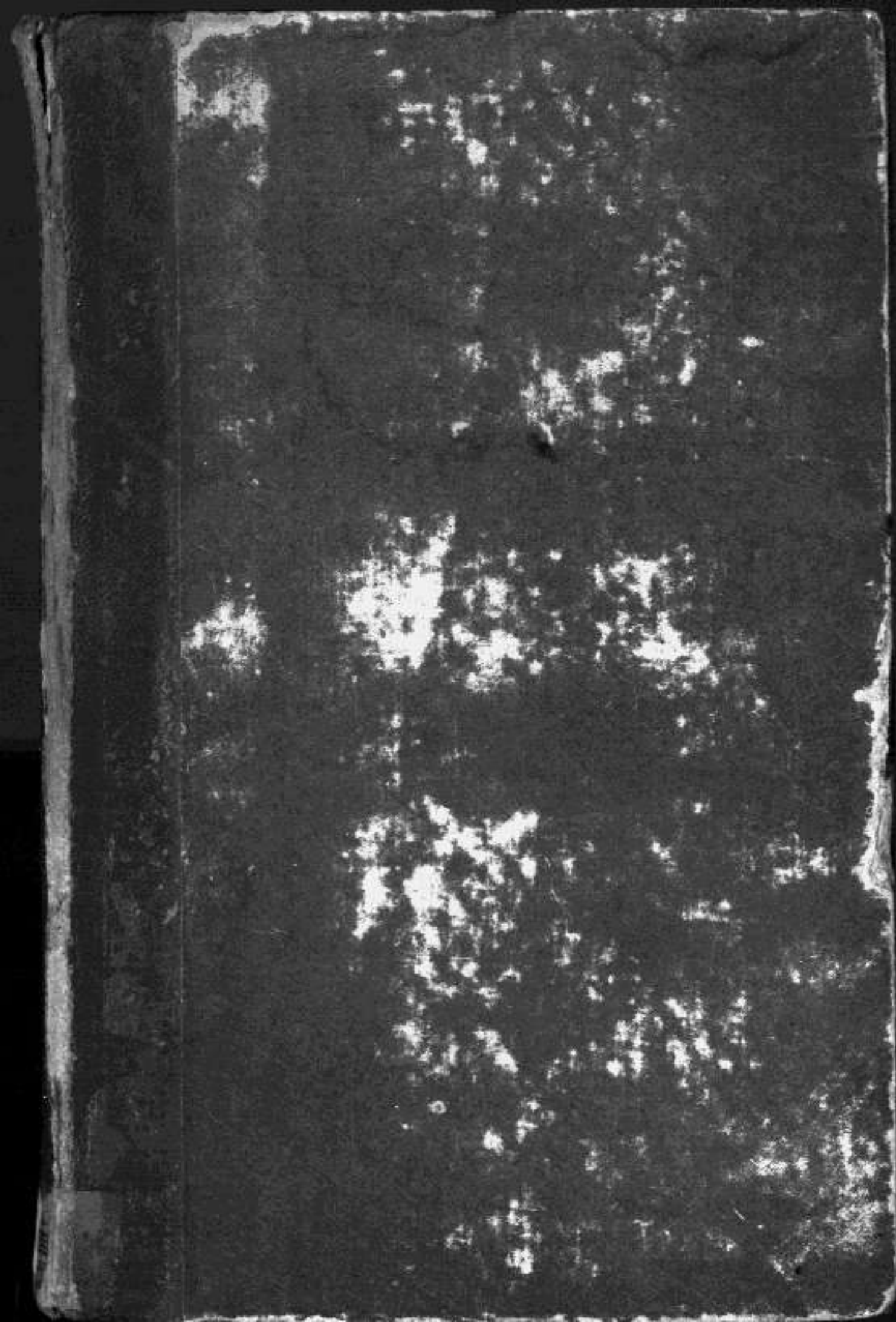
- Page 18, *ligne 1*, la force singuliere, *lisez* la forme, &c.
Page 27, *ligne 13*, passages, *lisez* payfages.
Page 32, *ligne 21*, presque, *lisez* jusques.
Page 47, *ligne 23*, tistre, *lisez* tixtre.
Page 53, *ligne 10*, Brissuega, *lisez* Brihuega.
Page 58, *ligne 8*, en Juin, *lisez* en Suin.
Page 59, *ligne 9*, éblution, *lisez* ébulition.
Page 216, *ligne 19*, la chambre, *lisez* dans la chambre, &c. &c. l'attention est, &c.
Page 306, *ligne 23*, du produit *spolios*, *lisez* des *spolios*.





1





WOLFFENBÜTTEL

VERLAG DER BUCHHANDLUNG



WOLFFENBÜTTEL

VERLAG DER BUCHHANDLUNG

WOLFFENBÜTTEL

VERLAG DER BUCHHANDLUNG

WOLFFENBÜTTEL

VERLAG DER BUCHHANDLUNG

WOLFFENBÜTTEL

VERLAG DER BUCHHANDLUNG

WOLFFENBÜTTEL

VERLAG DER BUCHHANDLUNG

WOLFFENBÜTTEL

VERLAG DER BUCHHANDLUNG

WOLFFENBÜTTEL

VERLAG DER BUCHHANDLUNG

WOLFFENBÜTTEL

VERLAG DER BUCHHANDLUNG

WOLFFENBÜTTEL

VERLAG DER BUCHHANDLUNG

WOLFFENBÜTTEL

VERLAG DER BUCHHANDLUNG

WOLFFENBÜTTEL

VERLAG DER BUCHHANDLUNG

WOLFFENBÜTTEL

VERLAG DER BUCHHANDLUNG

WOLFFENBÜTTEL

VERLAG DER BUCHHANDLUNG

WOLFFENBÜTTEL

VERLAG DER BUCHHANDLUNG

WOLFFENBÜTTEL

VERLAG DER BUCHHANDLUNG

WOLFFENBÜTTEL

VERLAG DER BUCHHANDLUNG

WOLFFENBÜTTEL

VERLAG DER BUCHHANDLUNG

WOLFFENBÜTTEL

VERLAG DER BUCHHANDLUNG

WOLFFENBÜTTEL

VERLAG DER BUCHHANDLUNG

WOLFFENBÜTTEL

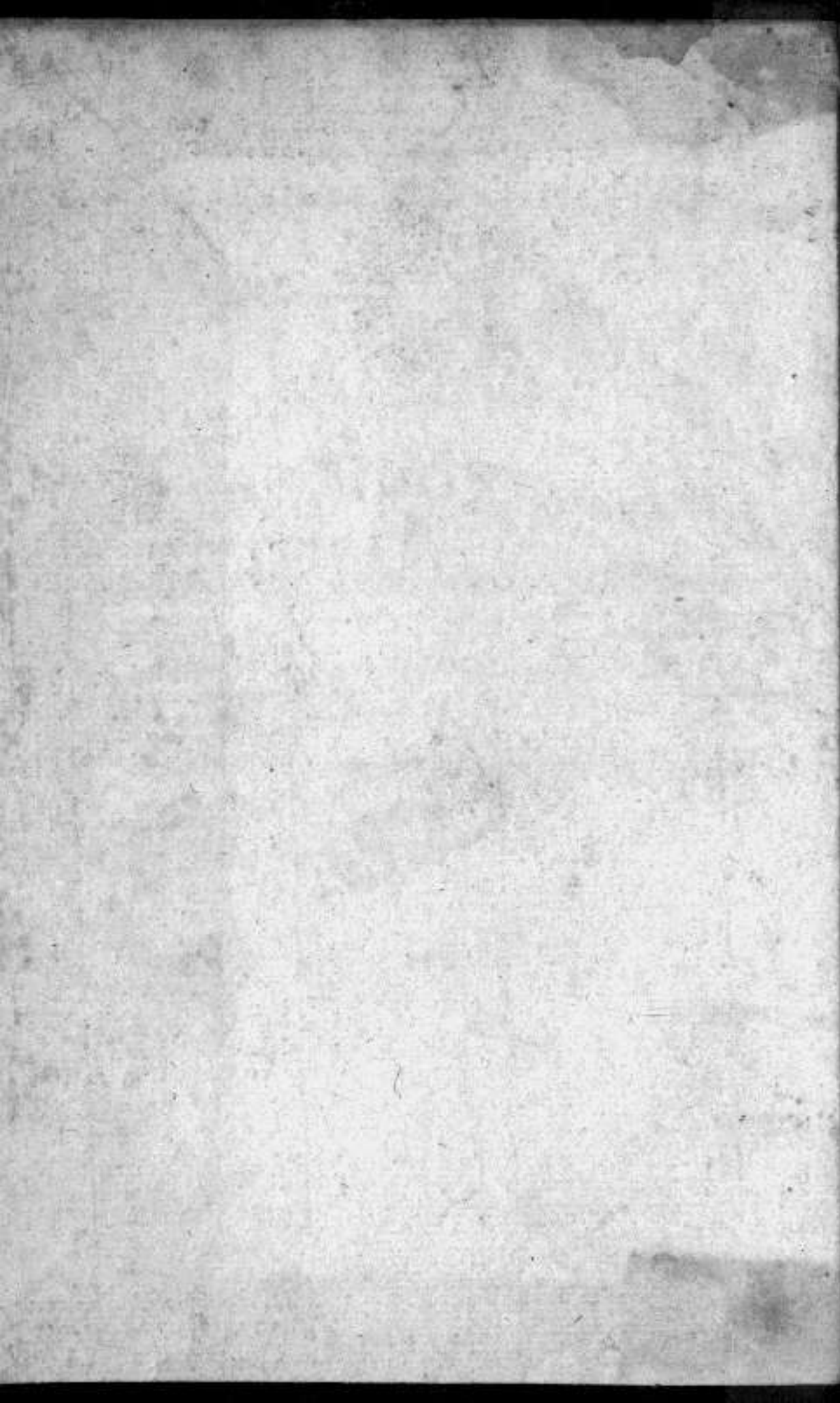
VERLAG DER BUCHHANDLUNG

WOLFFENBÜTTEL

VERLAG DER BUCHHANDLUNG

WOLFFENBÜTTEL

A 7 V
3552



A.T.U.
3552





NOUVEAU
VOYAGE
EN ESPAGNE.

NOUVEAU
VOYAGE
EN ESPAGNE

M-11046
R-5229

NOUVEAU
VOYAGE
EN ESPAGNE,

OU

TABLEAU DE L'ÉTAT ACTUEL
DE CETTE MONARCHIE;

CONTENANT les détails les plus récents sur la Constitution politique, les Tribunaux, l'Inquisition, les Forces de terre & de mer, le Commerce & les Manufactures, principalement celles de soieries & de draps; sur les nouveaux établissemens, telles que la Banque de Saint-Charles, la Compagnie des Philippines, & les autres institutions qui tendent à régénérer l'Espagne; enfin, sur les Mœurs, la Littérature, les Spectacles, sur le dernier siège de Gibraltar & le voyage de Monseigneur Comte d'Artois; Ouvrage dans lequel on a présenté avec impartialité tout ce qu'on peut dire de plus neuf, de plus avéré & de plus intéressant sur l'Espagne, depuis 1782 jusqu'à présent;

*Avec une Carte enluminée, des Plans & des Figures
en taille-douce.*

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez REGNAULT, Libraire, rue St.-Jacques,
vis-à-vis celle du Plâtre.

M. DCC. LXXXIX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



NOUVEAU
VOYAGE
EN ESPAGNE.

LE Conseil des Finances est, comme celui de Castille, partagé en plusieurs chambres.

La sala ou chambre *de Gobierno*, qui s'occupe de l'Administration des Finances.

Quatre
Chambres
du Con-
seil des Fi-
nances.

Celle *de Justicia* qui juge les procès, & qui a dans son ressort tout ce qui a rapport aux Fermiers, aux Entrepreneurs, aux contrebandes. C'est aussi le Tribunal de tous ceux dont les causes sont attribuées au Conseil des Finances.

La *sala de Millones* connoît de tout ce qui a trait aux impôts.

La *sala de la Unica contribucion*, dont
Tome II. A

2 NOUVEAU VOYAGE

nous parlerons plus bas , & qui est chargée de la confection d'un cadastre universel pour toute l'Espagne.

Chambre des Comptes.

Enfin, la *Contaduria Mayor*, ou chambre des comptes, est chargée d'examiner les comptes des Trésoriers de la Marine & de l'Armée, tous les contrats & baux faits avec le Roi, tous les comptes des créanciers de la Couronne; mais ses décisions doivent être sanctionnées par la chambre de Justice du Conseil des Finances.

Contaduria de Valores.

Il ne faut pas la confondre avec la *Contaduria de Valores*, bureau particulier, dont les fonctions sont de tenir un état de toutes les rentes du Royaume, de toutes les graces & de tous les privilèges accordés par le Roi aux Villes & communautés.

Trésoriers généraux.

Le trésor royal est entre les mains de deux Trésoriers généraux, membres du Conseil des Finances, lesquels sont en exercice tour-à-tour une année de suite, sous l'inspection de ce Tribunal; trois

Directeurs généraux des rentes veillent sur leur perception, & ont sous leurs ordres tous les Receveurs particuliers, tous les Administrateurs des Douanes, & tous les nombreux satellites du fisc.

Directeurs des Rentes.

En 1714, Philippe V substitua la forme de la régie à celle de la ferme pour tous les revenus tant intérieurs que ceux des Douanes. Mais au bout de deux ans l'ancienne routine reprit le dessus; le Conseil des Finances laissa en régie la perception des droits sur les marchandises, mais afferma de nouveau les impôts intérieurs. Cette forme subsista jusqu'en 1742. Le peuple en souffroit avec ce surcroît d'impatience, que causent les maux qui ne viennent pas immédiatement de la main sous laquelle on est forcé de fléchir. Les Fermiers le vexoient pour arracher de lui des déclarations exactes de ses propriétés, & le taxer en conséquence. On adressa contr'eux, au Roi Philippe V, des représentations qui peignent tous les désordres de la percep-

Recouvrement des impôts.

4 NOUVEAU VOYAGE

tion. On trouve dans *l'Economia politica de Zabala* celle de 1734 ; & dans l'instruction de Don-Martin de Loynaz, celle de 1747. Il faut les lire pour se convaincre que par-tout où il y a des hommes il y a des abus, & pour être un peu moins sensible à ceux dont on est témoin ou victime.

Le Ministre
Campillo
convertit
la Ferme
en régie.

Cependant Campillo, qui réunissoit tous les Ministeres, & qui joignoit de la fermeté à beaucoup de connoissance, avoit demandé plusieurs fois aux Fermiers généraux Espagnols, ce qu'ils reti-roient de leur ferme : à les entendre ils perdoient constamment. Campillo voulut s'assurer de la vérité, & mit tout-à-coup en régie six Provinces, des vingt-deux dont la Couronne de Castille est composée. Le Marquis de la Ensenada étendit cette mesure aux quatorze autres en 1747, & depuis cette époque toutes les finances d'Espagne, à quelques foibles exceptions près, sont en régie.

Mesures
prises pour

Deux ans après, Ferdinand VI adop-

ta un projet déjà souvent discuté en Espagne, celui de réduire tous les impôts à un seul, ou du moins de convertir en une seule contribution toutes celles qui forment ce qu'on appelle les rentes Provinciales, & produisent environ 34 à 35 millions de nos livres. Il parut en 1749 une Cédule, qui établissoit une commission expresse pour cet objet, & régloit que toutes les recherches, déclarations & vérifications, seroient faites aux dépens du Roi. Cette commission prit le nom de *Sala de la Unica contribucion*. On m'a assuré qu'elle occupoit 30 mille personnes, & coûtoit par an plus de 3 millions de nos livres. Convenons, pour ne pas toujours faire des comparaisons à notre désavantage, que les rêveries de nos Economistes sur l'*Impôt unique* n'ont pas été aussi dispendieuses.

En attendant que le travail de cette chambre, auquel on n'a pas grande foi, ait dédommagé de tant de soins & de dépenses, les Finances d'Espagne con-

établir un
impôt
unique.

6 NOUVEAU VOYAGE

servent leur forme défectueuse, dont le peuple souffre, dont les bons citoyens gémissent, mais à laquelle les souverains de la dynastie présente, quoique secon-
dés à plusieurs époques par d'habiles Mi-
nistres, n'ont encore pu remédier.

Division
générale
des Finan-
ces d'Es-
pagne.

Les Finances d'Espagne se divisent en
deux classes, qui embrassent presque tous
les revenus du Roi. Les *Rentes généra-
les* & les *Rentes Provinciales*.

Droits
d'entrée &
de sortie.

Les premières résultent des droits d'en-
trée & de sortie perçus à la frontière.
Les droits varient, quant au nom & à
la quotité, d'une Province à l'autre. Dans
celles où les Maures ont séjourné le plus
long-tems, ils ont conservé le nom arabe
d'*Almojarifazgo*, que portoit d'abord un
droit de douane, qui a été successive-
ment augmenté, & sur lequel on a tran-
sigé plus ou moins avantageusement avec
les différentes Nations commerçantes.
Il a encore le même nom dans les îles
Canaries où il produit au Roi 6 pour 100
de toutes les marchandises.

Dans presque toutes les autres Provinces il a été successivement porté à 15 pour 100, sur tout ce qui entre ou sort.

En Catalogne, les droits d'exportation & d'importation perçus pour le Roi, ne vont pas à 4 pour 100 de la valeur des marchandises.

Quoique la frontière de la Navarre du côté de la France soit libre, on y perçoit cependant 5 pour 100, sur tout ce qui l'a passée pour entrer, & 3 & un tiers sur tout ce qui va la franchir.

Enfin, il y a une autre espece de perception sur les frontieres de Portugal, qui sont désignées par le nom de *Puertos secos*, ports secs. D'après un tarif rédigé en 1668, on y exige un droit de 12 & trois quarts pour 100, sur toutes les marchandises.

On voit par ce premier échantillon que les Finances de France ne sont pas les seules qui soient compliquées, variées suivant les lieux, hérissées d'exceptions, livrées pour-ainsi-dire, au caprice arbi-

Com-
plication
dans la
percep-
tion des
droits.

traire de ceux qui recouvrent les impositions. Encore ne donnons-nous ici qu'une légère esquisse de cette complication.

Outre ces loix générales, qui embrassent la plus grande partie des marchandises, il en est plusieurs, comme le cacao, le chocolat, le sucre, le papier, qui payent encore des taxes particulières.

Produit des rentes générales. Tout le produit de ces rentes générales, lorsqu'elles étoient affermées, n'alloit pas à six millions & demi de nos livres. Quelques années après qu'elles eurent été mises en régie, elles en donnerent dix, & elles ont encore augmenté depuis. En 1776, elles produisirent environ treize millions; & un peu plus de onze en 1777.

Il y a quelques autres droits qu'on peut agréger aux rentes générales, quoique leur perception soit différente, & que leur produit n'entre pas dans les mêmes caisses: Tels sont,

Les droits du *Bureau de la Santé*, établis d'abord à Cadix, étendus depuis

à tous les autres ports de la Péninsule.

Les droits *du Grand-Amiral*, lesquels ont été appliqués au fisc par Ferdinand VI, en 1748.

Deux autres droits connus, l'un sous le nom de *Lanzas*, & l'autre sous celui de *Medias annatas*, ou demi-annates. Le premier est une rétribution annuelle, que payent tous les Grands-d'Espagne, & tous les citoyens décorés d'un titre de Castille. Elle a été fixée pour ceux-ci à 900 liv. Le droit de *Medias annatas* se paye à chaque mutation de Grandesse ou de titre de Castille, & peut être évaluée à 5500 liv. une fois payées. Il doit être aussi acquitté pour tous les emplois pour lesquels on prête serment, & consiste dans la moitié des honoraires d'une année. Je ne fais pas au juste, à quoi peut monter le produit de ces deux droits réunis. La *rente des laines*, qui est le droit qu'elles payent à leur sortie, en proportion de leur qualité & de la bonté du canton qui les produit; ce droit, depuis

1558, époque de son origine, à éprouvé diverses augmentations. Les Fermiers n'en donnoient pas trois millions. Il en rapporte présentement près de six.

Impôt
sur le sel
& sa per-
ception.

Le produit de la vente du sel qui se débite exclusivement pour le compte du Roi, dans les Provinces de la Couronne d'Arragon, comme dans celles de la Couronne de Castille à 22 Réaux la fanegue, prise dans la saline, environ 5 sols & demi la mesure, qui pese depuis 60 jusqu'à 80 liv.; ce produit fait un article à part des Finances de l'Espagne. Le prix du sel est uniforme dans toute l'Espagne, on accorde seulement des douceurs dans les ports sur cet objet pour les salaisons. Les salines d'Andalousie, & les salines seches, ne suffisent pas à la consommation du Royaume; & l'on tire encore beaucoup de sel de Portugal. On donne d'avance au peuple, celui dont il a besoin de six mois en six mois; & il ne paye la premiere livraison qu'en recevant la seconde. En général les saisies, les exécutions sont

fort rares en Espagne à l'occasion du sel; & l'avidité impitoyable du fisc, n'y contrarie pas trop le vœu de la nature, qui avoit livré à l'homme avec profusion cette denrée de première nécessité, & ne l'avoit pas destinée à y trouver une des sources de l'oppression sous laquelle il gémit. Aussi son produit pour les revenus Royaux, n'est il pas considérable; il ne va gueres au-delà de quatre millions. Ce n'est pas la dixième partie de ce qu'il rapporte en France: & cependant la population de la France n'est gueres que le double de celle d'Espagne.

Il y a une plus grande différence encore entre les profits que retirent ces deux Royaumes de la vente exclusive du tabac au nom du Souverain. D'après les calculs de M. Neker, elle doit rapporter en France près de 126 millions. En Espagne elle n'en rapporte gueres que vingt: & cependant, l'article du tabac à fumer y doit former une plus grande consommation que parmi nous. Tout

Impôt
sur le ta-
bac.

ce tabac est fourni par les Portugais qui le tirent du Brésil, les Espagnols le préfèrent à tout autre. Or en vertu du dernier bail passé avec la Cour d'Espagne, les Portugais le donnent à moins de dix sols la livre, & le Roi le vend dix francs. A l'expiration de ce bail, si les Américains offroient un meilleur marché, ils pourroient bien, dit-on, avoir la préférence.

Tout le tabac en poudre qui se consume légalement en Espagne, vient de l'île de Cuba. Le Roi le paye un peu plus cher que celui du Brésil, & en vend aussi la livre dix francs. Tout n'est cependant pas en pur gain pour le fisc, car il faut qu'il préleve les salaires des employés, les frais de l'entretien des fabriques de tabac, &c. ce qui élève pour lui le prix de chaque livre à plus de 40 sols.

On suppose bien que tout autre tabac que celui qui est vendu pour le compte du Roi est sévèrement défendu; mais on ne fait peut-être pas que la loi qui le

prohibe , & dont on renouvelle encore de tems en tems la publication , porte la *peine de mort* en certains cas , contre les infracteurs de cette défense. On sent qu'elle est aussi peu observée que toutes celles qui sont trop rigoureuses , & qu'on a la tentation fréquente de violer. L'Espagne est inondée de tabac de contrebande ; & les seuls qui gagnent à sa prohibition , sont ceux qui le débitent , & se font payer jusqu'à un louis la livre les risques qu'ils courent en flattant le goût décidé des hommes pour tout ce qui leur est défendu.

Il y a au reste un Tribunal particulier, qui, sous le nom de *Junta del tabaco*, juge toutes les causes relatives à cet impôt , & veille à l'exécution de la loi , qui proscriit le *tabac rapé* ; car c'est ainsi qu'on nomme celui qui n'est pas fabriqué en Espagne. Celui-ci , comme on fait , est broyé en poudre impalpable , & mêlé ensuite à une espece de terre fine &

rougeâtre, qui lui donne sa couleur & son onctuosité.

Lorsque je quittai Madrid, il étoit question de permettre aux Espagnols l'usage du tabac rapé. On avoit calculé que le fisc y gagneroit, & que ce seroit une contribution de moins pour les amateurs de ce tabac, livrés à l'avidité de ceux qui en font la contrebande. J'ignore où en est ce projet. L'Espagne n'auroit besoin de recourir à aucune autre Nation pour l'exécuter. Elle est peut-être la puissance la plus riche en bon tabac, comme elle l'est à tant d'autres égards. La culture de cette production a réussi parfaitement dans la plupart de ses colonies, comme au Mexique, sur la côté de Caracas, & sur-tout à la Louisiane & à la Trinité, deux colonies dont le tabac sera peut-être un jour préféré à tout autre. Sa culture au Mexique, ne remonte pas au-delà de l'année 1765. Son débit pour le compte du Roi dans cette seule colonie, rapporta

en 1778, 4 millions de piaſtres fortes, environ 20 millions de nos livres. On en tira en 1784, plus de 6 millions de piaſtres; ſur quoi, à la vérité, il faut déduire les frais de culture, & ceux du recouvrement de cet impôt. Mais le Miniſtre des Indes, dont la vigilance active ſ'attaque avec ſuccès à tous les abus, attend le meilleur effet des réformes qu'il a entrepriſes dans ce genre. Il ſe propoſe auſſi de conſacrer à la conſommation du Mexique le tabac de la Louiſiane, qui eſt moins cher & meilleur, & d'étendre au reſte de l'Amérique Eſpagnole, cette ſource de revenus pour le Tréſor-Royal, qui, pendant ſi long-tems, n'a rien retiré de ces vaſtes colonies.

Il y a encore d'autres objets que le ſel & le tabac, qui ſont en *eſtanco*, c'eſt-à-dire, débités excluſivement pour le compte du Roi: Ce ſont,

(1) L'eau-de-vie, le plomb, la poudre,

Autres
impôts.

(1) L'eau-de-vie & autres liqueurs ſpiritueuſes ne ſont pas proprement en *eſtanco*. La vente en eſt libre

les cartes, la cire d'Espagne, le papier timbré. J'ometts divers autres petits impôts locaux, dont le détail passeroit les bornes que j'ai dû me prescrire.

Impôt des rentes provinciales.

Mais ce qui rend sur-tout la situation de l'Espagne fâcheuse, relativement aux impôts, c'est la seconde partie de la division que nous avons d'abord établie, c'est-à-dire, les *rentes provinciales*; espèce d'impôt, qui portant presque en entier sur les consommations des denrées les plus communes, accable sur-tout le peuple, & est un des plus grands obstacles à l'industrie. Depuis deux siècles, les bons citoyens déclament contre cette forme d'imposition. Le gouvernement même est convaincu de sa défecuosité; mais elle tient à des circonstances qu'il faudroit changer en même tems qu'elle; l'urgence

Pourquoi il subsiste encore malgré ses inconvéniens.

par-tout le royaume depuis 1746; mais l'année suivante le Conseil proposa d'établir un magasin pour le compte du Roi, & tout le monde préfere de s'y approvisionner, parce que les liqueurs y sont meilleures & moins cheres.

non-

non-interrompue des besoins de l'Etat , n'a jamais permis de compromettre la sûreté de ses revenus , par des essais qui pourroient amener des troubles , ou n'a-voit que des succès équivoques. Pour produire de pareilles révolutions , il faut à la fois d'heureuses conjonctures , un Souverain & des Ministres qui ne s'effrayent pas des clameurs que les innovations ne manquent jamais d'exciter , qui , après avoir choisi entre différens systèmes celui qui s'adapte le mieux au bonheur du peuple , & contrarie le moins les préjugés reçus , aient assez de marge , assez de constance pour l'établir lentement , sans secousses , sans moyens violens , qui , enfin , trop empressés de jouir de leur ouvrage , ne sacrifient pas au vain plaisir de produire une révolution éclatante , l'avantage d'en effectuer une durable & solide : or , cette réunion de circonstances est infiniment rare en Espagne comme ailleurs.

En attendant qu'elle arrive , les sujets

Détails
sur cet im-
pôt.

de cette Monarchie sont assujettis, quant aux impôts, au régime le plus destructeur. Les rentes provinciales sont, 1^o. le produit d'un impôt placé sur le vin, l'huile, la viande, le vinaigre, les chandelles, &c. Son premier brevet est de l'année 1590. Philippe II, accablé sous le poids des entreprises ruineuses de son ambition, le proposa aux Cortes, qui l'agréèrent à des conditions qui ont été presque toutes violées. Cette concession, qui depuis a toujours été prorogée tous les six ans, & a subi dans la suite diverses augmentations, est connue sous le nom de service des *Millones*, parce que c'étoit pour un certain nombre de millions de ducats qu'elle étoit faite. Cet impôt se perçoit de deux manières en Espagne, ou directement par des Administrateurs du Bureau des Finances, ou par la voie des abonnemens; *Encabezamientos*.

Cette seconde méthode n'a que l'avantage de diminuer le nombre des Employés du fisc; elle est d'ailleurs encore

plus vexatoire pour le peuple. La répartition de la somme pour laquelle sont abonnés bien des Villes, Bourgs & Communautés, se fait arbitrairement par le Corps municipal. Il établit un magasin public (*abasto*) où les particuliers sont obligés d'aller acheter en détail les objets sur lesquels porte l'impôt. Le menu peuple, qui ne peut faire de provisions comme les gens aisés, en supporte tout le poids. On fait chez lui des perquisitions odieuses pour s'assurer qu'il ne consomme rien qui n'ait été pris à l'*abasto* ; de-là des procédures ruineuses, qui doublent quelquefois en pure perte pour lui la somme à laquelle est abonnée la Ville ou la Communauté dont il fait partie. Tant il est vrai que par-tout les puissans sont favorisés aux dépens des foibles, sans que l'Etat gagne rien à l'oppression de ceux-ci.

2°. Les rentes provinciales comprennent l'*alcabala*, droit qui se perçoit sur toutes les ventes des meubles & immeubles.

Il fut d'abord accordé par les Cortes

en 1342. Alors il n'étoit qu'un vingtieme de la chose vendue. En 1349 il fut porté à un dixieme, & rendu perpétuel. Dans le seizieme siecle il éprouva quatre additions, chacune d'un centieme; ce qui leur fit donner le nom de *cientos*.

Ces deux droits réunis, qui sont perçus ensemble sous le nom commun d'*alcabala y cientos*, devroient donc à la rigueur être de quatorze pour cent, mais leur quotité varie beaucoup d'une Province, d'une Ville à l'autre, suivant les privilèges accordés par le Souverain, qui même en quelques endroits les a engagés ou aliénés tout-à-fait; & ils ne sont perçus presque nulle part dans toute leur étendue; ce qui n'empêche pas qu'ils ne soient encore fort onéreux pour le commerce & l'industrie.

Impôt
des tercias
reales.

Les *tercias reales* sont un autre impôt qui se recouvre conjointement avec les rentes provinciales; ce sont les deux neuviemes que la Cour de Rome, en 1274, permit aux Rois d'Espagne de

percevoir sur toutes les dîmes de leur royaume. On le recouvre en nature sur les fruits de la terre, qui sont ensuite vendus pour le compte du Roi. Cet impôt produit à peine quinze cens mille livres, & seroit susceptible d'une augmentation considérable, si le Gouvernement, dans sa perception, n'avoit pas la bonté de s'en rapporter aux déclarations très-peu fideles des Bureaux ecclésiastiques.

4°. *Le service ordinaire & extraordinaire & son quinzieme au millier*, est une espece de taille que payent seulement les roturiers qui sont connus en Espagne sous la qualification d'*estado general*. Il se perçoit avec le droit d'*alcabale y cientos*, d'après une répartition faite par les Tribunaux, proportionnellement aux facultés connues de chacun des contribuables.

5°. Il y a encore une imposition sur la vente de la soude & de la barille, & quelques autres impôts particuliers qui ne peuvent trouver place dans ce tableau général.

Enfin, les droits d'entrée à Madrid forment une autre source de revenus pour le Roi ; ils sont en ce moment affermé à la Communauté des *Gremios* pour la somme de sept millions & demi de réaux. Toutes ces contributions intérieures des Provinces de la Couronne de Castille, rapportent environ 34 à 35 millions de livres tournois. Les Provinces de la Couronne d'Arragon ont une autre forme d'impositions, & ne connoissent pas les rentes provinciales telles que nous venons de les exposer.

Forme
d'imposi-
tions dans
les Provin-
ces de la
Couronne
d'Arra-
gon.

Elles sont heureusement exemptes de l'alcabale qui y a été remplacée par des droits équivalens ; elles payent une contribution unique que chaque Ville, Bourg & Communauté répartit entre ses habitans. Comme ces Provinces furent les dernières à reconnoître l'autorité de Philippe V, ce Monarque, pour les en punir, les priva d'une partie de leurs privilèges, & les assujettit à une forme d'imposition différente de la Couronne

de Castille. Mais son intention fut trompée ; & , dans le fait , elles sont mieux traitées à cet égard que le reste du royaume. La Catalogne , par exemple , qui plus qu'aucune autre avoit provoqué son ressentiment , fut assujettie à un cadastre dans lequel toutes les terres furent évaluées au-dessous de leur valeur , & taxées à huit pour cent de leur revenu ; mais dans la vérité , elles ne payent gueres au-delà d'un pour cent. A ce cadastre fut aussi joint un impôt sur l'industrie ; mais cet impôt assis d'une maniere arbitraire , n'est nullement onéreux , & cette double imposition ne nuit ni à l'agriculture ni à l'industrie de la Catalogne.

Particulièrement en Catalogne.

Les Provinces de la Couronne d'Arragon sont d'ailleurs soumises comme celles de Castille , à l'impôt des *tercias reales* & à l'obligation de prendre au prix fixé toutes les marchandises , comme sel , tabac , plomb , &c. qui se débitent pour le compte du Roi. Les unes & les autres

Bulle de la Croisade.

le sont également à la *Bulle de la Croisade*. Son objet primitif étoit d'accorder des indulgences à tous les Espagnols qui contribueroient, soit par leur service personnel, soit par leurs aumônes, à faire la guerre aux Infideles. Le produit de cette Bulle conserve encore cette destination, puisque les Monarques Espagnols qui le recouvrent, sont obligés de le consacrer à l'entretien de leurs forteresses & de leurs garnisons sur les côtes d'Afrique. Jusqu'au regne de Ferdinand VI, cette concession de la Cour de Rome devoit être renouvelée tous les cinq ans ; sujétion dont Philippe V sentit tout le poids à trois différentes reprises, que ses brouilleries avec le St.-Siege l'empêcherent d'en obtenir le renouvellement de la Bulle de la Croisade. Ce n'est que par le Concordat de 1753 qu'elle a été rendue perpétuelle ; elle est devenue par-là une source permanente de revenus pour le fisc ; & quand même l'Espagne, cédant au vœu de la

politique & de l'humanité, se réconcilieroit avec tous les Infideles, comme elle l'a déjà fait sous le regne actuel avec la Porte Ottomane, avec l'Empire de Maroc, & tout récemment avec la Régence d'Alger, cet impôt, n'ayant plus l'objet qui l'a fait rétablir, n'en subsisteroit pas moins.

Le prix de cette Bulle est fixé à 21 quarts, environ 14 à 15 sols. Aucun Catholique, habitant en Espagne, ne peut se dispenser de l'acheter sans faire suspecter son orthodoxie. Muni de cette Bulle, outre les Indulgences qui y sont attachées, il a la faculté de faire gras, avec l'agrément de son Médecin & de son Confesseur, & de manger des œufs & du lait, les jours de jeûne & pendant le Carême.

Cette espee d'imposition volontaire est recouvrée par un Magistrat qui porte le titre de *Commissaire général de la Cruzada*; elle produit au Roi un peu plus

Facultés
qu'elle ac-
corde.

de quatre millions & demi de nos livres.

Contributions auxquelles est soumis le Clergé Espagnol.

Le Clergé n'en est pas exempt, & ce n'est pas le seul impôt qu'il paye.

D'abord, il est assujetti en partie à celui des *Millones*; mais il faut que tous les six ans le Pape y consente par un bref. Comme il y a beaucoup d'endroits où l'on ne tient pas de comptes séparés pour les Ecclésiastiques, ils payent cet impôt en entier comme Laïcs; mais on évalue à-peu-près, & toujours avec ménagement, ce que chaque Ecclésiastique doit consommer en vin, lard, huile & autres articles sur lesquels portent les *Millones* dans toute leur étendue. On calcule d'après cela ce qu'il doit payer pour la portion de cet impôt qui le regarde, & on lui rembourse ce qu'il se trouve avoir payé au-delà de ce calcul.

Mais comme par-tout le fait diffère toujours un peu du droit, le Clergé ne paye rien, ou presque rien, à raison de

ces *Millones*, dans les petits endroits où il acquiert facilement de la prépondérance ; & comme cela doit arriver, le poids de tout cet impôt retombe sur le peuple.

Le Clergé est soumis outre cela à une petite imposition annuelle, connue sous le nom du *subsídio*.

Mais la plus forte de ses contributions est celle de l'*escusado*, qu'on nomme aussi *casa dezmera*, maison dîmée, parce qu'il consiste dans le droit accordé par le Saint-Siège aux Rois d'Espagne de s'approprier la dîme la plus forte de chaque Paroisse, tant de la Couronne de Castille que de celle d'Arragon. Cette contribution, dans toute son intégrité, seroit d'un grand rapport pour le fisc Espagnol ; mais elle a été l'objet de transactions & d'abonnemens qui en diminuent beaucoup le produit. Sous le regne de Ferdinand VI on avoit résolu de s'assurer, par une régie de quelques années, de ce qu'il pouvoit rapporter. Mais avant

Contribution dite l'*escusado*.

qu'on eût acquis là-dessus des données suffisantes, le Marquis de Squilace parvenant au ministère des Finances presque en même tems que Charles III au Trône d'Espagne, se pressa trop de l'affirmer. La Junte, chargée de poser les fondemens de l'unique contribution, avoit prouvé dans un Mémoire, en 1756, que pour la seule Couronne de Castille, il pouvoit être porté à quatre millions de livres tournois, & cependant le Ministre des Finances afferma pour trois millions la totalité de l'escusado à la Communauté des Marchands de Madrid, vulgairement appelée les *Gremios*; encore une partie du Clergé a-t-elle obtenu postérieurement de l'administrer pour son compte, & on lui a même accordé un rabais d'un tiers.

Malgré ces restrictions, si l'on observe que les *tercias reales* sont encore un impôt indirect qui est à la charge du Clergé; si l'on se rappelle que les Rois d'Espagne ont la faculté de gréver de pensions

presque tous les bénéfices jusqu'à la concurrence d'un tiers de leur revenu, on ne sera pas fondé à dire que le Clergé Espagnol ne contribue pas aux charges de l'Etat.

Une source de revenus qu'on pourroit croire très-abondants pour le Trésor Royal, & qui ne l'a été nullement jusqu'à présent, c'est l'Amérique Espagnole.

Pendant long-tems les frais de l'Administration de toutes ses vastes Colonies ont absorbé & au-delà, ce que le Roi en retiroit; & ce n'est que depuis le ministere de M. de Galvez que le Mexique a donné du profit, par l'établissement de la Ferme du tabac.

La réunion de tous les droits, de toutes les contributions dont nous venons de donner un exposé sommaire, ne produisit pas en 1776 plus de 110 millions de nos livres, & un peu moins dans les deux années suivantes; & l'on assure que la dépense excède constamment la re-

Ce que produisent au fisc les Indes Espagnoles.

Totalité des revenus de l'Espagne.

cette. Le Ministère est, dit-on, occupé à chercher les moyens les plus sûrs & les moins onéreux de suppléer à ce déficit, & de créer en même tems un fonds d'amortissement pour les dettes de l'Espagne.

Dettes de l'Espagne.

Car quoique cette Puissance ne soit pas à beaucoup près aussi obérée que la France & l'Angleterre, elle a aussi ses dettes.

Celles des *Juros*.

D'abord la dynastie actuelle a hérité de celles des dynasties précédentes, connues sous le nom de *Juros*, & qui portent un intérêt, à la vérité modique. C'est encore pour l'Etat une charge annuelle d'environ cinq millions de nos livres, dont le paiement est affecté sur différentes branches de ses revenus.

Celles de Philippe V.

Philippe V laissa, comme nous l'avons dit, des dettes pour la valeur de quarante-cinq millions de piastras (plus de cent soixante-huit millions de livres tournois). A sa mort, Ferdinand VI, son fils & son successeur, Prince équitable

& pieux, effrayé d'un fardeau si énorme, flottant entre la crainte de le faire supporter à l'Etat & le scrupule de frustrer ses créanciers de leurs droits, assembla une Junte composée d'Evêques, de Ministres & de gens de loi, & lui proposa cette question singulière : *Si un Roi est tenu d'acquitter les dettes de son prédécesseur ?* Croira-t-on qu'elle fut décidée à la négative par la pluralité, sous prétexte que l'Etat étoit un patrimoine dont le Souverain n'étoit que l'usufruitier, & ne répondoit que de ses propres engagements ? Cette décision, contre laquelle

Parti que prend Ferdinand VI à l'occasion de ces dettes.

réclamoient à l'envi l'équité, la raison & la politique, tranquillisa la conscience du Monarque, & légittima à ses yeux ce qui étoit une véritable banqueroute. Le paiement des dettes de l'Espagne fut donc entièrement suspendu. Ferdinand VI poussa plus loin son économie mal-entendue. Sa résolution avoit porté une atteinte mortelle au crédit de l'Espagne. Uniquement occupé d'épargnes, il

Détermination
bien différente
de Charles
III.

laissa languir toutes les branches de l'administration , armée , forteresses , possessions d'outre - mer. Aussi Charles III, en montant sur le Trône , en 1759 , trouva - t - il dans ses coffres plus de cent soixante - cinq millions de livres tournois. Ce nouveau Souverain , plus conséquent dans ses scrupules que son prédécesseur , crut devoir réparer la fatale omission de Ferdinand VI. Dès l'année 1761 , il fit payer six pour cent des capitaux dûs par Philippe V ; mais commençant par les créanciers nationaux , il renvoya les étrangers à l'époque où toutes les créances des Espagnols seroient acquittées. C'étoit traiter ses Sujets en bon pere de famille ; mais c'étoit peut-être renoncer aux ressources que le crédit de l'Espagne pouvoit trouver désormais chez l'Etranger. Or , dans nos tems modernes où les guerres coûtent encore plus d'argent que d'hommes , où de vastes entreprises nécessitent souvent de grandes avances , quel est l'Etat qui peut se suffire

à lui-même ? Cinq années de suite l'Espagne continua à payer six pour cent en déduction du capital de sa dette. En 1767 les six pour cent furent réduits à quatre. L'année suivante on distribua quinze millions de livres entre les créanciers nationaux ; & enfin en 1769 les charges de l'Etat qui s'étoient accrues obligèrent de suspendre entièrement le paiement de ces à-comptes ; interruption qui a achevé de décréditer les effets royaux. Pendant que j'étois en Espagne, on étoit trop heureux de les négocier à quatre-vingt pour cent de perte. Il est cependant quelques occasions de les placer avec moins de désavantage. Des particuliers nationaux ou étrangers, en traitant avec le Gouvernement pour quelque entreprise qu'il vouloit favoriser, en ont fait admettre une certaine quantité au pair. On les reçoit encore pour le paiement des *Medias annatas*. Hors ces cas très-rares, les créances sur Philippe V sont des effets à-peu-près sans valeur ; ils ne portent

Discrédit
des effets
royaux, re-
présentant
les dettes
de Philip-
pe V.

point intérêt , & leur remboursement , si jamais il s'effectue , ne peut être considéré que dans une perspective très-éloignée. C'est une vérité dont ceux de nos compatriotes , qui sont porteurs de ces effets , ne sauroient trop se pénétrer , & dont je me suis convaincu par l'issue de plusieurs tentatives infructueuses , dont j'ai été témoin pendant mon séjour en Espagne. Un seul trait qui m'a été attesté par des personnes dignes de foi , suffiroit pour détruire leurs espérances , s'il leur en restoit encore. Un des Valets-de-chambre de Louis XV étoit possesseur d'une de ces créances ; il crut pouvoir se prévaloir de la faveur dont ce Monarque l'honoroit pour obtenir une exception. Louis XV écrivit de sa propre main à Charles III pour la lui demander ; le Monarque Espagnol répondit au Roi , son cousin , pour lequel il avoit toujours fait profession d'une tendresse particulière , qu'il étoit forcé de se refuser à sa demande , de crainte de donner un exemple

qui pût provoquer les importunités & les plaintes.

Ce n'est pas que le gouvernement Espagnol ne sente l'inconvénient moral & politique, de frustrer ainsi de leurs droits les porteurs de ces effets, & que sa sagesse ne caresse le projet de les satisfaire. Mais les nécessités de l'Etat, accrues par les dépenses énormes de la dernière guerre, ne lui ont permis jusqu'à présent, que l'emploi de moyens insuffisans. En 1783, il essaya dans cette vue d'ouvrir un emprunt de cent quatre-vingt millions de réaux, (environ quarante cinq millions de livres). Une des conditions de cet emprunt étoit, qu'on y admettroit les créances sur Philippe V pour un tiers; c'est à-dire, que par exemple quelqu'un qui voudroit y placer soixante mille francs, auroit la faculté d'y faire admettre ces créances pour argent comptant, jusqu'à la concurrence de vingt mille francs. Cependant les effets royaux n'éprouverent pas à cette occasion, la

Tentative
pour les
remettre
en crédit.

hauffe à laquelle on s'étoit attendu ; le crédit des Etats refsemble au corps humain , il ne faut à l'un & à l'autre qu'un instant pour les détruire , il faut beaucoup de tems pour qu'ils se développent & acquierent de la force. L'emprunt , auquel on croyoit avoir donné une forme féduifante , féduifit fort peu de monde. Au commencement de 1785 , il avoit à peine produit trois millions de livres ; & on fut obligé de le fermer. Les étrangers qui n'auroient pas mieux demandé que de tirer parti de leurs créances , furent effrayés de l'obligation d'exposer un capital double de celui qu'ils vouloient recouvrer. L'emprunt même leur rappelloit le danger qu'ils avoient couru. Il s'en trouva fort peu qui vouluffent le braver encore , malgré la différence des tems , malgré routes les raisons nouvelles qui devoient motiver leur fécurité. Quant à la nation Espagnole , elle est en général peu confiante ; elle n'est pas comme celles que l'esprit d'agiotage tient dans une

fermentation continuelle. Elle préfère un gain modique, mais sûr, aux spéculations hasardeuses qui sont adoptées ailleurs avec avidité. Elle est plus que toute autre attachée à l'ancienne routine. Depuis long tems, loin de se laisser tenter par les placemens qu'offrent les pays étrangers, elle borne sa confiance à cette communauté de marchands de Madrid, connue sous le nom de *Gremios*, dont nous avons déjà eu occasion de parler plus d'une fois. La caisse de ces *Gremios* est une sorte de banque publique, où tous les particuliers vont placer leur argent au modique intérêt de deux & demi ou trois pour cent. Les motifs de la confiance qu'ils inspirent, sont l'appui constant que leur a accordé le gouvernement, & la régularité avec laquelle ils ont toujours acquitté les intérêts des capitaux dont ils sont dépositaires; & quoi-

Moyens bornés de placer son argent en Espagne.

Crédit des *Gremios*.

en avances avec eux, rien jusqu'à présent n'a pu ébranler leur crédit. Ils ont, comme nous l'avons dit, la ferme des droits d'entrée de Madrid, celle de l'Escufado : ils ont l'entreprise des principales fabriques du Royaume ; ils étoient chargés de l'approvisionnement de l'armée ; & l'administration qui, dans les momens de détresse, a souvent recouru à eux avec succès, les a regardés long-tems comme la principale colonne de l'Etat.

Raisons
pour s'en
passer.

Cependant on a commencé depuis peu à sentir qu'on pouvoit se passer d'eux. La nécessité même en a fait une loi.

Au commencement de la dernière guerre, l'Etat, déjà fatigué par les efforts que lui avoit commandé son expédition dans l'Amérique méridionale, dépourvu des ressources extraordinaires qu'exigcoit le déploiement de ses forces sur les deux élémens & dans les deux hémisphères, privé de ces trésors périodiques qui s'écouloient de l'Amérique Espagnole pour alimenter le commerce & l'industrie de

l'Europe, & qu'on ne vouloit pas exposer à l'avidité des Corfaires Anglois, qui, déjà, infestoient toutes les mers, l'Etat, dis-je, crut devoir recourir à une ressource jusqu'alors inconnue à l'Espagne, pour faire face à la guerre dispendieuse qu'elle alloit entreprendre. Elle s'adressa à quelques commerçans François, établis à Madrid, négocia par leur entremise un emprunt de neuf millions de piastres simples, (près de 34 millions de nos livres), & créa du papier-monnoie pour la valeur de cette somme. Ce papier étoit partagé en 16500 billets de six cens piastres chacun, qui devoient donner un intérêt de quatre pour cent. Ceux qui, du haut de leur Tribunal infallible, jugent péremptoirement les opérations des gouvernemens, blâmerent la Cour de Madrid de n'avoir pas pris un moyen, bien simple selon eux, de soutenir la valeur de son papier, en établissant une caisse où les porteurs de ces billets seroient venus les faire escompter au pair. Ils ne réfléchis-

Et pour
créer du
papier-
monnoie.

soient pas que, pour cette opération, il auroit fallu avoir des fonds disponibles, & que la création même du papier-monnaie prouvoit qu'on n'en avoit pas ; que l'établissement de cette caisse d'escompte auroit été inutile, si le papier avoit pris faveur ; que c'eût été condamner en pure perte à l'inertie, un fonds, dont les besoins de l'Etat exigeoient l'emploi immédiat ; que si, au contraire, comme il est arrivé, le papier n'inspiroit pas de confiance, la caisse d'escompte eût été épuisée en un instant, & que laissant ainsi échapper d'une main ce qu'on auroit reçu de l'autre, on n'eut fait qu'une opération illusoire.

On blâma peut-être avec plus de motifs, au moins apparens, la Cour de Madrid, d'avoir négocié son emprunt à des conditions onéreuses qui, trahissant son embarras, devoient altérer la confiance. En effet les Banquiers qui réalifèrent cet emprunt par leur crédit, demanderent dix pour cent de commission, & l'obtin-

rent. Mais dans de pareilles négociations, le prêteur calcule ses risques, & l'emprunteur ses besoins; c'est de ce double calcul que résulte la loi que l'un impose & que l'autre reçoit: & l'avidité d'un côté comme la facilité de l'autre, sont également excusables.

Quoi qu'il en soit, dès que cette négociation, dont on ignoroit ou feignoit d'ignorer les motifs & les sûretés, fut ébruitée, l'alarme devint générale, tant en Espagne que dans les pays étrangers, où elle avoit été suivie. On se récria contre une mesure que pouvoit, disoit-on, excuser à peine la détresse la plus extrême; mesure employée quelquefois pour acquitter des dettes pressantes, mais jamais pour en contracter. Les Banquiers étrangers, qui avoient avancés leurs fonds, crièrent à la surprise, & presque à l'infidélité; comme si le gouvernement Espagnol, aussi connu par sa probité que par sa sagesse, avoit pu concevoir le projet insensé de les rembourser en papier-

monnoie, ou l'espoir ridicule de donner à ce papier une valeur hors de l'Espagne. Il ne perdit pas un moment à les rassurer, & à leur prouver par des remboursemens effectifs, combien leurs alarmes avoient été gratuites.

Il n'inf-
pire pas
d'abord de
confiance.

Cependant les billets royaux circuloient en Espagne dans le Public. D'abord l'appât d'un intérêt supérieur à celui que donnoient les placemens accoutumés, ne suffît pas pour les mettre en crédit. La loi qui obligeoit à les recevoir dans tous les marchés, comme argent comptant, les admettoit en revanche pour leur valeur idéale dans toutes les caisses royales; mais la loi, comme on fait, ne commande pas à l'opinion. Les billets royaux furent long-tems admis avec répugnance. C'étoit à qui ne les recevroit pas; c'étoit à qui s'en déferoit aussi-tôt après les avoir reçus. En plusieurs endroits l'ignorance, en quelques-uns la mauvaise volonté, contribuèrent à les mettre en discrédit. Il y eut des momens

où ils perdirent jusqu'à vingt-deux pour cent. Cette crise pour le gouvernement fut l'époque d'un nouveau triomphe pour les Gremios. La confiance dont ils jouissoient, s'accrut de la méfiance avec laquelle les billets royaux étoient accueillis. Leur caisse parut un asyle, où l'on venoit mettre en sûreté des fonds qu'on croyoit exposés entre les mains du gouvernement. L'administration Espagnole fit tête à l'orage avec la sérénité qu'inspire la conscience d'une mesure, innocente en elle-même, commandée par les circonstances; & comme ses besoins augmentoient avec les progrès de la guerre, elle fit au mois de Février 1781, une nouvelle émission de billets royaux pour la somme de cinq millions de piastres : enfin, l'année suivante, elle en créa encore pour quatorze millions sept cens quatre-vingt-dix-neuf mille neuf cens piastres. Elle se trouva donc alors chargée d'une dette de près de cent huit millions de nos livres, sans compter d'autres obliga-

Nouvelles
émissions
de billets
royaux.

tions moins offensibles, qui pourroient bien porter la dette totale à deux cens millions.

Ce qui
reste enco-
re de ce
papier-
monnoie.

Lors de la premiere émission des billets royaux, le roi d'Espagne avoit pris l'engagement d'en retirer une partie tous les ans, de la circulation. Mais les Monarques les plus esclaves de leur parole, sont quelquefois forcés de la sacrifier à une loi plus impérieuse encore, celle de la nécessité de l'Etat; d'ailleurs un besoin plus pressant sollicitoit la vigilance paternelle du Monarque Espagnol. Au commencement de la guerre, il avoit été obligé de surcharger ses peuples par une augmentation de cet impôt sur les comestibles, qui pese encore plus immédiatement sur eux. Au retour de la paix, un de ses premiers soins a été de les soulager de ce fardeau passager. Mais cinq ans se sont écoulés, sans que le remboursement promis ait même pu être commencé. Enfin, au mois de juin 1785, l'Espagne a retiré pour un

que les prêteurs aient la moindre inquiétude sur leur créance ; & il ne peut être regardé comme une charge pour l'Etat.

Comment il faut envisager le papier-monnaie d'Espagne.

Quant au véritable papier-monnaie, on s'est enfin éclairé sur sa solidité. Les clameurs qu'il avoit excitées se sont apaisées. Les gens raisonnables, rendus au calme que ces clameurs avoient troublés, ont senti qu'il n'y avoit que l'ignorance qui avoit pu enfanter des alarmes, qui avoit pu comparer la crise légère & momentanée où s'étoit trouvée l'Espagne, avec le bouleversement total produit en France par le système de Law. En effet, le numéraire de l'Espagne surpasse de près des trois quarts toute la valeur de son papier-monnaie, & au moment fatal où en 1720 nos billets de banque étoient dans la plus grande faveur, il y en avoit pour quatre-vingt fois autant que tout l'argent effectif qui circuloit alors dans le Royaume. Il ne falloit pas un grand effort de réflexions pour sentir toute l'impertinence d'une pareille comparai-

fon. En Espagne les besoins extraordinaires avoient cessés avec la guerre. On ne soupçonna pas son Ministère de vouloir abuser par de nouvelles émissions, de son crédit encore incertain, & de se priver par-là des secours qu'il pouvoit lui offrir dans des occasions semblables. Ces considérations remirent peu-à-peu les billets royaux au pair; lorsque j'ai quitté l'Espagne (à la fin de 1786), on commençoit à les rechercher, & même à les négocier avec avantage.

Il n'en est pas moins vrai que l'Espagne trouve dans son papier-monnaie, une charge qui est, non pas au-dessus de ses forces réelles (il s'en faut de beaucoup qu'elles soient épuisées); mais peu proportionnée à ses revenus actuels: & elle est pour le Ministère une nouvelle raison de chercher quelque moyen de les accroître. Il lui en a déjà été proposé plusieurs. Il fut question il y a quelques années, de s'approprier les biens immenses des quatre Ordres militaires, qui, mal ad-

Moyens
proposés
pour aug-
menter le
revenu du
fisc.

ministres dans l'état actuel des choses, seroient d'un meilleur rapport entre les mains du Souverain, & lui fourniroient, outre un accroissement de revenus, la faculté de remplacer par des pensions les commanderies attachées à ces Ordres. Mais un projet qui sembloit tromper l'intention de leurs fondateurs, a répugné à la conscience religieuse du Monarque régnant, & il a fallu en imaginer qui fussent plus compatibles avec ses principes sévères. Un des plus raisonnables, sans doute, seroit celui d'une taxe générale sur toutes les terres du Royaume, sans en excepter celles du Clergé & de la Noblesse. Mais ce projet, contre lequel s'éleveroit le cri de ces deux corps puissans, auquel on opposeroit, & les ressorts de l'intrigue & les droits imprescriptibles que semble donner une possession immémoriale, seroit d'une exécution aussi difficile pour la sagesse & la politique, que l'autre a paru peu conciliable avec les scrupules de la religion

&

& peut-être l'Espagne sera-t-elle obligée d'attendre des ressources lentes de l'économie, les avantages qu'elle pourroit se promettre d'une révolution subite mais périlleuse.

Cependant loin d'être alarmée du peu d'accueil qu'on avoit fait d'abord au premier essai de son crédit renaissant, elle ne tarda pas à en tenter un second qui devoit la venger de cet affront, présenter à son papier-monnoie un débouché avantageux, réveiller les Espagnols de leur engourdissement, faire sortir de leurs caisses des fonds qui y dormoient sans utilité pour eux-mêmes & pour l'Etat, & les mettre dans la circulation au profit du commerce & de l'industrie. Tels sont les grands objets qu'elle s'est proposés en établissant en 1781 une banque nationale, qui n'a gueres de commun que le nom avec les banques des autres Etats de l'Europe.

Motifs
qui ont
fait créer
la Banque
nationale.

L'idée en fut donnée au gouvernement par un jeune Banquier François,

Celui
qui en a
donné le
plan.

(M. Cabarrus) établi à Madrid, qui avoit commencé à s'insinuer dans sa bienveillance lors de la création du papier-monnaie. M. Cabarrus joint à un caractère vigoureux & ferme, des talens qu'il avoit cultivés dans le silence jusqu'à l'époque qui l'a fait connoître. La faveur du Ministère n'auroit pas suffi pour le faire lutter avec avantage contre la foule d'obstacles qu'il a eu à combattre. La manière dont il en a triomphé fait mieux son apologie que tout ce que je pourrois dire en sa faveur, & le venge suffisamment des inculpations de ses ennemis. Dans une carrière périlleuse, dont mille préventions concouroient à lui fermer l'entrée, il a moissonné à la fois une grande fortune, du crédit & de la gloire. Sans prétendre apprécier le mérite, ni l'utilité, & la solidité de ses opérations, il faut convenir qu'il n'y a que la partialité qui puisse attribuer uniquement à d'heureux hazards des succès aussi éclatants, aussi disputés, aussi soutenus.

En 1781, après avoir profondément réfléchi sur les ressources de l'Espagne, sur les causes qui les avoient tenues dans l'engourdissement, sur les moyens de les mettre en activité, il rédigea un plan de banque nationale qu'il présenta au Ministère.

Son principal objet devoit être d'employer beaucoup de fonds, ou morts, ou placés à un très-modique intérêt. Le premier moyen qu'il proposoit, étoit d'établir une caisse destinée d'abord à escompter à quatre pour cent par an, toutes les lettres-de-change tirées sur Madrid, tant du reste de l'Espagne que des autres places de l'Europe. Cette ressource étoit modique; Madrid n'est pas proprement une place de commerce. Le prix des laines que l'Espagne envoie à l'étranger est l'article principal qui soit soldé dans cette capitale, & , seul, n'auroit pas fourni un emploi bien fructueux aux fonds de la nouvelle banque. Un intérêt de deux pour cent, auroit été un appât

Premier
objet de
cette
Banque.
Escompte
des Let-
tres-de-
change.

bien insuffisant. Qui eût été, à ce prix, tenté de déplacer les capitaux? Il s'agissoit donc d'offrir à la cupidité des capitalistes, une perspective plus séduisante. C'est ce dont s'étoit occupé le rédacteur du nouveau plan.

Second
objet. Manutention
du réal-
giro.

Il demandoit qu'on attribuât à la banque les profits du *Realgiro*, espece de caisse particuliere d'où la Cour tire les fonds qu'elle est dans le cas de faire passer dans les pays étrangers, soit pour le payement de ses Ambassadeurs, Envoyés, Consuls, &c. soit pour d'autres motifs. Les administrateurs de cette caisse ont un droit de commission de quatre pour cent. Ce n'étoit encore qu'une foible ressource pour la banque nationale : il ne s'écoule gueres par la voie du *Realgiro*, que deux à trois millions de livres annuellement.

Troisième
objet. Approvisionnement
des Troupes & de la
Marine.

Mais la source principale de profits que M. Cabarrus proposoit d'ouvrir à la banque nationale, étoit l'entreprise de l'approvisionnement de la Marine, & de

celui des troupes de terre. Le premier avoit été jusqu'alors réparti entre différens particuliers. Le second étoit entre le mains des *Gremios*, & les différens baux du gouvernement avec ces entrepreneurs étoient à la veille d'expirer. La banque pouvoit donc leur être bientôt substituée fans exciter des réclamations fondées.

Le gouvernement fut séduit par un plan, qui devoit avoir l'avantage de distribuer entre un grand nombre de citoyens, des profits jusqu'alors concentrés dans un très-petit nombre. Les fonds de la banque proposée, formoient une somme de trois cens millions de réaux, (1) partagée en 150 mille actions de 2000 réaux chacune.

Tout le monde ayant la faculté d'acheter de ces actions, personne ne se trouvoit exclu des profits qu'elles devoient

(1) Environ 75 millions de livres tournois. (1)

Fonds sur
lesquels on
comptoit.

produire. Or ces profits présentoient, d'après le prospectus, une perspective éblouissante. Outre les fonds morts auxquels on alloit ouvrir un débouché avantageux, on espéroit qu'une grande partie de ceux dont les Gremios jouissoient pour un intérêt modique, s'écouleroit naturellement de leur caisse dans celle de la banque nationale. On pouvoit compter aussi sur l'excédent des octrois des villes & communautés ; excédent dont le Conseil de Castille avoit l'administration, & que la banque alloit désormais faire valoir au profit des Intéressés. Il y a en Espagne des magasins de grains dans presque toutes les villes, bourgs & villages. (1) Leur superflu est converti en argent. C'étoit encore des fonds morts que la banque pouvoit mettre en activité.

On voit par cet apperçu, qu'elle promettoit de grands avantages à toutes

(1) On en compte plus de 5000 en Espagne.

les classes du public Espagnol. Il n'est donc pas étonnant que le Ministère en ait accueilli le projet.

Il le fit discuter en 1781, dans une espece d'assemblée nationale, composée de membres des principaux corps de l'administration. Il y fut adopté à la grande pluralité. On y débattit une question intéressante. Quand la banque se mettroit en possession de l'approvisionnement des troupes, en vivres, habillement, &c. de celui de la marine, en vivres, bois de construction, fers, cordages, &c., convenoit-il au Gouvernement de lui confier cette double gestion par entreprise, ou falloit-il lui en laisser seulement l'administration en régie? Les auteurs du plan opinoient pour le premier parti. Selon eux, le ministère y auroit eu l'avantage de pouvoir compter sur une somme fixe pour les dépenses de l'armée de terre & de la marine; & c'eût été aux Directeurs de la banque à s'ingénier

Le plan de la Banque nationale est adopté.

Raisons pour lui donner en régie l'approvisionnement de l'Armée & de la Marine.

pour rendre leur Ferme utile à ses actionnaires sans tromper les vues du Gouvernement, qui eût toujours été à même de surveiller leurs opérations. Le ministre fut d'un autre avis; il prétendit qu'il n'avoit pas encore assez de données pour évaluer à quoi pouvoit monter l'entretien de la marine & des troupes, & fit adopter le parti de la Régie, sauf à la convertir en Ferme lorsqu'une expérience de quelques années l'auroit convaincu que les finances du Roi y trouveroient leur avantage.

Il fut donc décidé que la Banque nationale, ou Banque de Saint-Charles, seroit chargée de l'approvisionnement des troupes & de la marine, qu'on lui alloüeroit un intérêt de quatre pour cent à raison des avances qu'elle feroit au Gouvernement pour ce double objet, & un droit de commission de dix pour cent.

Il étoit difficile de conclure un marché plus avantageux pour les futurs

Actionnaires, & l'on s'attendoit à en voir en peu de tems le nombre s'accroître & se compléter. Le Roi & la Famille Royale donnerent d'abord l'exemple; il fut suivi par plusieurs particuliers riches qui, plus par condescendance encore que par conviction, s'empresserent de verser leurs capitaux dans la caisse de la Banque. Il y avoit d'autres fonds dont on s'étoit assuré d'avance. Tels étoient l'excédent des octrois des villes, le superflu des magasins de bled, certains capitaux qui, en attendant une destination, étoient en dépôt sous la garde de l'autorité publique, &c.

Voilà d'abord à quoi se réduisit la récolte de la Banque. L'événement trompe souvent les conjectures les plus vraisemblables. La plupart des esprits restèrent froids devant une perspective qui sembloit devoir séduire tout le monde. Très-peu de personnes retirèrent leurs fonds de la caisse des Gremios : cette Communauté fut seulement obligée d'é-

La Banque n'a pas d'abord autant de succès qu'on s'y étoit attendu.

lever jusqu'à trois & demi pour cent l'intérêt qu'elle en payoit. Le nouvel établissement eut quelques prôneurs; mais ils parurent suspects. Ses antagonistes, armés du prétexte du bien public, déclarerent avec force; ils nourrirent une méfiance qu'avoient préparée les évènements antérieurs, & firent bien des profélytes.

Quels
étoient ses
ennemis.

Le nouvel établissement avoit pour ennemis, d'abord tous ceux qui, sans examen, le font de toutes les nouveautés, ceux dont la Banque de St.-Charles déjouoit les calculs, ceux sur-tout que la jalousie ou les préventions nationales suscitoient à un jeune étranger, accueilli, soutenu par le ministère, se prévalant d'un crédit éphémère pour bouleverser une Nation, disoient-ils, qui pouvoit trouver dans son propre sein des citoyens bien plus faits pour l'éclairer sur ses intérêts. Le parallèle qu'on avoit déjà établi entre la création du papier-monnaie & notre trop fameux Système, fut alors rappelé.

On compare la Banque nationale au système de Law.

En France c'étoit un étranger ambitieux qui étoit venu porter une atteinte mortelle à notre crédit, en voulant le rendre florissant. En Espagne c'étoit aussi un étranger qui prétendoit ranimer le crédit, le commerce, & qui aspirait à séduire la Nation par l'appât d'un gain chimérique. L'un & l'autre avoient donné l'idée d'une banque ; la ressemblance étoit donc parfaite. C'est ainsi que jugent la plupart des hommes. Egarés par les légers rapports qui lient deux objets, quelquefois par la seule conformité de leurs noms, ils établissent des similitudes qui n'ont de réalité que dans leur imagination, & qu'adoptent stupidement cette grande quantité de gens qui, dans tous les pays, ne jugent que sur parole. C'est ce qui arriva en Espagne. Le texte que l'intérêt personnel, ou des passions plus odieuses encore, avoient inventé, fut propagé & commenté par la crédulité & l'ignorance. On répéta que la

Inculpations dont on la charge.

au public un plan d'opérations illusoire, ou tout au moins inutile à la prospérité de l'Espagne; qu'au lieu de favoriser la liberté du commerce, comme elle en avoit annoncé l'éblouissante prétention, elle alloit devenir funeste au commerce, à l'agriculture, à l'industrie, en engloutissant des fonds qu'on auroit pu consacrer plus utilement à leur prospérité, en naturalisant en Espagne un fléau inconnu chez elle jusqu'alors, cette classe d'inutiles rentiers qui, dans l'oïseté & l'opulence, vivoient insolemment du travail de leurs concitoyens; qu'elle venoit à un prix exorbitant son entremise au Gouvernement pour une gestion dont des mains plus habiles, ou du moins plus exercées, auroient pu se charger à bien meilleur marché; qu'après avoir affiché la haine des privilèges exclusifs, elle briguoit pour elle-même les plus odieux monopoles.

Ce qui fournissoit un prétexte à cette dernière inculpation, étoit une concession

que la Banque de Saint-Charles obtint bientôt après son établissement, celle d'être seule chargée de l'extraction des piaſtres. On ſait que cette monnoie Eſpagnole ſert en grande partie à ſolder la balance de l'Eſpagne avec les autres Nations de l'Europe. Il ſ'en frappe environ trente millions par an dans l'Amérique Eſpagnole. Une partie reſte dans le pays; une autre ſ'écoule par la voie de la contrebande; deux ou trois millions ſont embarqués à bord de la Nao d'Acapulco; le reſte paſſe en Europe pour payer les marchandises que l'Amérique en a reçues. Pendant long-tems la Métropole en fournisſoit à peine pour dix millions de piaſtres à ſes Colonies, & l'on évaluoit alors à quinze millions la ſolde qu'elles devoient à l'étranger.

Il falloit abſolument que cette ſolde ſ'acquittât, par la raiſon qu'il faut payer ſes dettes pour conſerver ſon crédit. Dans des tems moins éclairés, l'Administration Eſpagnole imagina de tirer parti de cette

Détails
ſur l'ex-
traction
des piaſ-
tres.

extraction indispensable de piastres ; pour augmenter les revenus du fisc, elle la soumit à un droit de trois pour cent qui, en 1768, fut porté à quatre pour cent ; & quoiqu'elle soit à présent persuadée que ce droit est un impôt de plus à la charge du peuple, auquel les étrangers font payer leurs marchandises quatre pour cent plus cher, cependant l'état des Finances Espagnoles, & peut-être un reste d'attachement aux anciens préjugés, ne lui ont pas encore permis de le faire disparaître. Il en résulte que ce droit est assez fort pour qu'on soit tenté de l'é luder : ceux même qui sont chargés de le percevoir, favorisent les extractions clandestines des piastres. Il n'en sort pas moins tout ce qui doit en sortir ; seulement le fisc est frustré d'une partie de ses recouvremens.

La Banque se fait adjudger le privilège exclusif de les extraire.

Dans cet état des choses, la Banque, voulant se faire adjudger le privilège exclusif d'extraire toutes les piastres nécessaires pour solder la balance de l'Espagne,

exposa que si elle en étoit seule chargée, elle produiroit deux avantages pour l'Etat, celui de prévenir le renchérissement de l'argent qui étoit une suite nécessaire de la multiplicité des négociations, & celui de diminuer les extractions frauduleuses de piastres par un surcroît de vigilance qu'on ne devoit pas attendre des agens du Gouvernement. Elle auroit bien voulu en même tems que le droit de quatre pour cent eût été entièrement aboli, ou du moins réduit de moitié. Mais le Gouvernement s'y refusa. A cela près, il accueillit parfaitement la proposition de la Banque.

Il statua donc qu'elle seroit désormais seule chargée de l'extraction des piastres; que pour lui faciliter les moyens d'en empêcher la sortie frauduleuse, on ne les laisseroit plus s'écouler que par la voie de Bayonne, hormis quelques sommes particulières que le Gouvernement se réserva de faire sortir par d'autres voies; qu'ainsi quiconque auroit de l'argent à envoyer

à l'étranger, seroit astreint à prendre des lettres de la Banque.

On récla-
me contre
cette con-
cession.

Cette concession, qui avoit au moins la forme d'un privilège exclusif, excita de nouvelles clamours; elle devoit irriter ceux qui jusques-là avoient spéculé sur les extractions frauduleuses, ceux même qui s'étoient chargés d'en faire de légales, les commerçans qui, dans ce nouvel ordre de choses, alloient subir désormais les loix de la Banque, en se trouvant assujettis à se servir de son papier pour faire tous leurs payemens à l'étranger, & à le recevoir au change qu'il plairoit à la Banque de leur fixer. Mais tous se réunissant dans des plaintes qui avoient des motifs différens, alléguèrent que la prospérité du commerce alloit être compromise, sa liberté enchaînée par les entraves du monopole, & dénoncerent l'avidité cachée sous le voile du bien public.

Le ministère resta sourd à ces réclamations suspectes, & la Banque se mit en possession

cession de son privilège au mois de Novembre 1783. Le premier usage qu'elle en fit devint très-fructueux pour les actionnaires. La guerre, comme nous l'avons dit, avoit suspendu l'arrivée des trésors de l'Amérique; le retour de la paix produisit d'abord un écoulement de piastres prodigieux. La banque qui avoit pris des mesures sévères pour en prévenir la sortie frauduleuse, en exporta plus de vingt millions en 1784. L'année suivante cette extraction monta à près de 22 millions; & comme l'Europe attendoit avec impatience le retour de ces arrosemens périodiques, la banque ne pouvoit vendre qu'avec avantage une marchandise qui est le prix de celles que l'Europe fournit à l'Amérique Espagnole, qu'elle seule possédoit, & que tant de gens demandoient; enforte que tout le monde sembla gagner à cette révolution. Le fisc, auquel la plus avantageuse des années précédentes n'avoit pas produit six millions

Avantages qu'elle produisit.

& demi de réaux pour son droit de quatre pour cent sur l'extraction des piaftres, en retira plus de 15 millions en 1784, & plus de 16 en 1785 ; & ce seul article donna pour près de 12 millions de réaux de profit à partager entre les actionnaires.

Sur ces entrefaites, l'expiration des différens baux faits avec le Gouvernement pour l'approvisionnement de l'armée & de la marine, l'avoit mise en possession de ses principales sources de revenus. Son dividende s'en ressentit : celui de 1784, le premier qu'ait distribué la Banque, donna neuf & demi, & ainsi, un profit de 47 liv. 10 sols pour chaque action qui avoit été achetée à sa valeur primitive de 500 liv. ou de deux mille réaux. Son triomphe devint alors complet, & ses ennemis, en Espagne du moins, dévorèrent leur dépit dans le silence. Comme les hommes de tous les pays sont extrêmes en tout, on passa

rapidement du dénigrement à l'enthousiasme. La Banque profita de cette révolution pour hauffer à différentes reprises les actions (1) qui lui restoient encore à distribuer, & pour se ménager ainsi de nouveaux accroissemens pour les dividendes suivans. La fermentation s'étendit aux pays étrangers, qui se trouvoient alors livrés à toute l'effervescence de l'agiotage. En peu de tems les actions de la Banque furent portées en France, à Geneve & ailleurs, jusqu'à huit mille réaux ou deux mille francs; & les Espagnols, moins confians ou plus prévoyans que les étrangers, fervirent à souhait cette ardeur inconsidérée.

Elle ne fut que passagere il est vrai,

Différentes hausses que les actions de la Banque éprouvent.

(1) Elle les haussa d'abord de quinze pour cent sur leur valeur primitive de 2000 réaux, & en débata 6208 au prix de 2300 réaux; peu après l'avidité des étrangers la lui fit porter à 2500 réaux ou 625 livres, & elle vendit encore pour ce prix plus de quinze mille actions. Ces deux hausses ont produit pour les actionnaires un bénéfice de 22 millions de réaux.

mais dura encore assez pour produire dans plusieurs fortunes des révolutions funestes. Il eût été à désirer qu'elle ne se fût pas allumée. Quelques personnes, recevant leur mission de leur zèle patriotique, se chargerent de la refroidir. En France, un Ecrivain connu par son éloquence, mais plus encore par une force de caractère qui lui fait dire sans ménagement les vérités qu'il croit utiles, entreprit d'éclairer ses concitoyens : le motif étoit louable.

Moyens employés pour réprimer l'enthousiasme dont elles sont l'objet.

Sortie violente d'un Ecrivain François contre la Banque nationale.

L'exécution ne fut pas calculée par la sagesse. Il répéta, il commenta avec l'énergie qui lui est naturelle, tout ce qu'avoient dit les détracteurs de la Banque lors de sa fondation ; & prodiguant des injures gratuites à celui qui en avoit donné le plan & qui en étoit devenu l'ame, il imprima que la Banque de St.-Charles ne pouvoit, sous aucun rapport, convenir à l'Espagne ; qu'elle s'écartoit des fonctions simples & utiles auxquelles son fondateur avoit annoncé qu'elle devoit

se borner ; qu'elle ne pouvoit que perdre tôt ou tard la faveur du Gouvernement ; qu'elle se rendroit odieuse de plus en plus au commerce par le monopole qu'elle exerçoit ; qu'en un mot, ses actionnaires ne pouvoient prendre une juste confiance dans sa durée ni dans sa solidité.

A l'imitation de ses premiers ennemis, il la comparoit au système de Law ; il soutenoit même que son fondateur avoit pris ce système pour modèle.

Il en concluoit que les grandes nations commerçantes, devoient craindre que leurs capitalistes ne s'intéressassent dans la Banque de St.-Charles, parce qu'elles avoient besoin de toutes leurs ressources pour alléger le fardeau de leurs propres dettes ; parce qu'elles étoient hors d'état de prêter de grosses sommes aux étrangers, sur-tout lorsqu'il y avoit la plus grande apparence que ces prêts seroient perpétuels ; qu'enfin les particuliers qui exposoient leur fortune dans une entreprise aussi hasardeuse, se con-

duisoient en mauvais citoyens comme membres de la société, & en insensés comme peres de famille.

La Cour
de Madrid
proscrit
cet écrit.

La Cour de Madrid, laissant au tems & à la raison le soin de démentir ces assertions, propres à diminuer beaucoup la confiance dans un établissement auquel elle avoit donné sa sanction, prit fait & cause pour son fondateur, fit expédier au mois de juin 1785, par le Conseil de Castille, un décret qui proscrivoit la diatribe, & prouva par-là, qu'au moins l'époque annoncée par son auteur étoit encore éloignée.

Mais cette proscription n'empêcha pas l'ouvrage de produire son effet. L'enthousiasme des agioteurs François se refroidit, & n'a depuis jetté que de tems à autre quelques étincelles. La Banque même n'est point intéressée à en provoquer les accès. Ce vœu ne peut être formé que par quelques spéculateurs avides, qui esperent profiter de ces convulsions passageres, pour s'enrichir aux dépens des

dupes. Une très-grande partie des actions de la Banque a reflué des pays étrangers en Espagne. La Banque elle-même a profité de leur baisse successive à 2240 réaux, ou 560 liv. pour en faire racheter près de 25 mille qu'elle se propose de garder, & dont la soustraction augmentera d'autant les dividendes futurs pour le reste des copartageans.

Sa dernière assemblée (celle du commencement de cette année où l'on a rendu les comptes de 1787), a été fort orageuse. Une cabale s'est élevée contre les directeurs de l'établissement, & a inculpé jusqu'à leur probité. Elle a prétendu que quelques uns d'eux, qui sont en même tems chefs de maisons de commerce, avoient abusé de l'escompte dont les opérations leur étoient confiées, pour favoriser leurs propres affaires. On a nommé une commission pour examiner leur conduite, en même tems que tous les comptes de la Banque depuis sa fondation, & pour réformer les abus de cet établisse-

ment. Les accusés rassurés par le témoignage de leur conscience, attendent avec sécurité le résultat de cet examen. Mais M. Cabarrus, dont le caractère impatient & gâté par les succès, n'est pas encore familiarisé avec les assauts de la brigade, a donné sa démission de sa place de directeur de la Banque de St.-Charles, en offrant toutefois de continuer à l'aider de ses conseils, mais comme simple particulier. L'assemblée s'est élevée presque unanimement contre cette résolution désespérée. Elle a même fait prier le Roi, par une députation, de n'y avoir pas égard. S. M. a tardé long-tems à prononcer; mais quelle que soit sa décision, M. Cabarrus peut être bien sûr de conserver sa prépondérance sur un établissement dont il est l'auteur, & dont malgré l'envie il est devenu la cheville ouvrière; & son ambition peut se rappeler, pour sa consolation, (*si magna licet componere parvis*) qu'Auguste data son dépotisme du jour où il fit mine d'abdiquer l'Empire.

La part que la Banque a prise aux opérations de la nouvelle Compagnie des Philippines est une circonstance de plus qui doit influer sur le produit de ses actions. M. Cabarrus la détermina en 1785, à verser dans les fonds de cette Compagnie, une somme de 21 millions de réaux, déduite de son dividende de 1784: ce qui a donné à chaque action un intérêt de 140 réaux, ou 35 liv. dans les fonds de la Compagnie des Philippines. Quelque soit l'issue de ce nouvel établissement, cette association ne peut être préjudiciable à la Banque, & peut lui devenir très-profitable; & pour peu que cet avantage devienne apparent, il y a à parier que ses actions haufferont. Dans le cas contraire, elles ne doivent pas éprouver une diminution sensible. La Banque ayant risqué peu de chose, ne peut être exposée qu'à une perte modique, qui, d'ailleurs ne portera point sur son capital. Elle a fait au mois de mai 1785, une proposition dont l'admission fournira un

Intérêt
que la Ban-
que a pris
dans la
nouvelle
Compa-
gnie des
Philippi-
nes.

nouvel emploi à ses fonds; celle de se charger de la confection du canal qui, comme nous avons dit plus haut, doit commencer au pied des montagnes de Guadarrama, & aboutir au Guadalquivir, après avoir traversé tout le centre de l'Espagne. Elle a offert de faire les avances de ce grand ouvrage, aux mêmes conditions qu'elle a pris sur son compte l'approvisionnement des troupes; la proposition a été accueillie par le Gouvernement, qui a envoyé aussi-tôt M. le Maur prendre des nivelements sur les lieux par où doit passer le futur canal. La mort inopinée de cet Ingénieur habile n'a point suspendu les travaux qu'il avoit commencés; & voilà un moyen de plus que la Banque va avoir d'augmenter ses profits, en faisant le bien de l'Espagne sans compromettre ses fonds. Dans tous les cas je crois, avec les autres Juges impartiaux qui n'ont rien à gagner ni à perdre à ce qu'une opinion contraire s'accrédite, qu'un placement de fonds dans la

Jugement
impartial
sur la Ban-
que na-
tionale.

Banque de St.-Charles est avantageux, & doit paroître solide, non qu'on doive compter toujours sur les gros dividendes, par lesquels elle a débuté : les sources d'où ils ont découlé, ou se sont taries, ou se sont diminuées. Elle n'a plus de profits à faire sur la vente de ses actions, puisqu'elles étoient toutes distribuées à la fin de 1785, à l'exception de 1106, qui avoient déjà une destination. L'extraction des piastres ne sera plus désormais aussi fructueuse pour elle, qu'elle l'a été immédiatement après la paix. Mais tant qu'elle en conservera le privilège exclusif, tant que le Gouvernement lui confiera l'approvisionnement des troupes & de la Marine, source principale de ses profits, (1) ses actionnaires, ceux du

(1) Il est vrai qu'en 1787 cet approvisionnement, qui jusques-là avoit été fait pour un droit de commission de dix pour cent, a été converti en entreprise ; mais au prix auquel le Gouvernement est convenu de passer à la Banque ses fournitures, il est dé-

moins qui ont acheté ses actions à leur valeur primitive de 2000 réaux, ou

montré qu'elle y gagnera au moins autant. Le premier effet de ce changement a cependant été à son désavantage. Le Gouvernement a voulu qu'il eût un effet rétroactif; & comme la Banque avoit jusqu'alors formé ses dividendes d'après son droit de commission de dix pour cent, elle a été obligée de diminuer d'autant son dernier dividende pour rendre ce dont elle avoit trop grossi les précédents. Voulant effectuer tout de suite ce remboursement, elle a réduit le dividende de 1787 de six & demi pour cent qu'il étoit, à cinq & un quarantième. Une fois cette dette acquittée, les dividendes reprendront leur cours. Plusieurs circonstances concourront à les augmenter par la suite; on n'en voit pas qui puissent les diminuer.

Jusqu'ici leur distribution a toujours été l'époque & l'occasion d'un acte de bienfaisance. Cette année la Banque a consacré l'excédent des cinq pour cent au soulagement des malheureux qui avoient soufferts quelques mois auparavant du ravage des inondations en Navarre. Un pareil emploi de ce qu'elle regarde comme son superflu, est bien propre à lui faire pardonner ses profits, & à la recommander de plus en plus dans l'esprit de la Nation; aussi les premières préventions du peuple contre elle commencent-elles à se dissiper sensiblement, & les Communautés s'accoutument à voir leurs fonds, jadis oisifs, voués entre ses mains à une utile activité.

500 liv. pourront compter sur un intérêt de cinq à six pour cent. Or le Gouvernement Espagnol est éloigné de cette versatileté qui pourroit lui faire abandonner bientôt un établissement dont il a bien mûri le plan, & qui a du moins quelques avantages incontestables pour lui & pour une grande partie de ses sujets. Mais supposons, au pis - aller, que cédant aux représentations du commerce, & renonçant au surcroît de profit que le fisc retire de l'extraction des piastres, depuis qu'elle est en une seule main, il se déterminât à rendre cette extraction libre comme elle étoit auparavant; supposons que par amour pour le bien public, il acceptât les offres qu'on lui feroit d'approvisionner ses troupes & sa Marine à meilleur marché que la Banque: qu'en résulteroit-il? La Banque réduite aux minces profits de l'escompte & du *real-giro*, seroit à la vérité obligée de cesser ses opérations; mais comme, d'après sa constitution, elle est dans l'impossibilité

de divertir ses fonds ; que la somme dont elle s'est intéressée dans la Compagnie des Philippines a été prise non sur eux , mais sur ses profits , il y a tout à parier que dans notre hypothèse ses fonds se trouveroient intacts , & qu'ils lui serviroient à rembourser tous les actionnaires. Ceux-ci n'ont donc qu'un seul risque à courir , celui que ce Gouvernement dans un moment de détresse s'empare de leurs fonds. Mais si cette appréhension étoit fondée , il n'y auroit plus rien de sacré sur la terre ; la politique même , au défaut de la vertu , doit leur servir de sauve-garde ; & ce n'est pas de la part du Gouvernement Espagnol qu'ils doivent craindre une mesure qui porteroit à la fois tous les caractères de l'imprudence & de l'infidélité , à une époque sur-tout où il est sérieusement occupé de réparer les atteintes portées à son crédit sous les regnes précédens , & d'en tirer parti pour seconder la tendance générale du Royaume , vers les entreprises utiles.

C'est ici le lieu de dire quelque chose de son numéraire & de ses monnoies non en Banquier, ce seroit une tâche au-dessus de mes forces, mais en Voyageur qui veut donner une idée, au moins superficielle à ses Lecteurs, de tout ce qui tient à un pays qu'il a habité long-tems.

Il semble au premier coup-d'œil, qu'il devroit être très-facile de connoître le numéraire qui circule en Espagne. Elle a dans ses possessions tous les métaux qu'elle fait convertir en monnoie. Ces métaux monnoyés ne peuvent sortir de l'Amérique sans payer un droit. Ils en acquittent un second à leur entrée en Espagne. Enfin il y en a un troisieme perçu sur tout ce qui passe d'Espagne à l'étranger. Il paroîtroit donc que la combinaison des relevés des douanes devroit donner une idée positive du numéraire de l'Espagne. Mais de toute cette monnoie fabriquée aux Indes, une bonne partie passe d'Amérique directement en contrebande dans le reste de l'Europe ; mais les commer-

Quelques
détails sur
le numé-
raire de
l'Espagne.

çans étrangers reçoivent également en fraude une portion du prix des marchandises qu'ils ont fournies, quoiqu'il se trouve en entier à bord des vaisseaux Espagnols revenant d'Amérique; & comme on néglige en Espagne de faire de fréquentes refontes, on manque de données suffisantes pour connoître le numéraire qui circule habituellement dans ce Royaume. Ce n'est donc que par approximation, & sur le témoignage de quelques commerçans éclairés, que j'ai cru pouvoir l'évaluer à 80 millions de piastres fortes, (environ 400 millions de livres tournois.) On trouvera sans doute extraordinaire que l'Espagne qui est en possession de presque toutes les mines d'or & d'argent, qui frappe année commune près de 30 millions de piastres fortes, soit réduite à un numéraire si modique, sur-tout quand on se rappelle que sous le règne de Charles-Quint, elle avoit presque tout l'or & l'argent de l'Europe; & ce qui est bien plus précieux, dans les productions

productions de son sol & de son industrie, de quoi se passer de toutes les autres nations. En moins d'un siècle, elle est déchue de cet état de splendeur. A quoi attribuer une révolution si rapide & si complète ? C'est à l'abondance même des métaux qui a fait hausser le prix des denrées, & celui de la main-d'œuvre ; c'est à la décadence de ses manufactures qui en a été la suite, à sa dépopulation causée à la fois par les nombreuses émigrations de ses sujets vers l'Amérique, par cette énorme consommation d'hommes qu'ont produite de longues guerres loin de ses frontières, par l'expulsion des Maures, & par celle des Juifs : c'est sur-tout à ces guerres ruineuses, entreprises par Philippe II contre les Pays-Bas, & qui depuis l'année 1567 jusqu'à la trêve de 1612, avoient coûté plus de deux cens millions de piastres. Mais tout annonce (nous ne croyons devoir trop le répéter) que l'Espagne va renaître de ses cendres,

Raisons
pour lesquelles
elle a un numé-
raire si mo-
dique.

& qu'occupée à féconder son sol, à ranimer les manufactures, fatiguée enfin de ne suivre qu'un commerce passif, elle cessera bientôt d'épuiser son numéraire à soudoyer l'industrie étrangère, & d'envoyer chaque année la plus grande partie de sa monnaie échanger l'empreinte de son Monarque contre celle des Souverains étrangers.

Différentes formes des monnoies Espagnoles.

Les premières monnoies, tant d'or que d'argent, qui furent frappées dans l'Amérique Espagnole, étoient informes dans leur contour comme dans leur empreinte, qui étoit d'un côté une croix, & de l'autre les armes d'Espagne. Il en existe encore dans la circulation, mais on ne les admet pour leur valeur idéale, qu'après s'être assuré en les pesant qu'elles n'ont rien perdu de leur valeur intrinsèque.

Leur empreinte a ensuite varié jusqu'en 1772, époque du nouveau coin, d'après lequel elles portent toutes d'un côté l'effi-

gie du Souverain, & de l'autre son écu-
son entouré des armes d'Espagne.

Les monnoies d'or sont,

Le *doblon de a ocho* que nous nom-
mons *quadruple, once d'or* ou *médaille*. Monnoies
d'or.

Quand le change est au pair, elle vaut
80 liv. de notre monnoie.

Le demi *doblon de a ocho*, ou demi
quadruple valant 40 liv.

Le doublon d'or, vaut la moitié du pré-
cédent.

Le demi-doublon d'or.

Enfin le petit écu d'or ou *durito*, qui a
valu jusqu'en 1779, la moitié du demi-
doublon, mais vaut à présent à-peu-près
un vingtième de plus, & par conséquent
environ 5 liv. 5 sols.

Les especes d'argent sont,

La piastre forte, valant 20 réaux, le Monnoies
d'argent.
quart du doublon d'or, c'est-à-dire cent
sols, quand le change est au pair.

La demi - piastre forte, valant 5 réaux.

La piécette de 5 réaux, aussi nommée
pezeta colunaria, qui ne se frappe qu'en

Amérique, & porte d'un côté deux colonnes, & de l'autre deux globes couronnés.

La piccette ordinaire de 4 réaux, valant à-peu-près 10 sols.

La demi-piccette de 2 réaux & demi, qui est dans le même cas que la piccette de 5 réaux.

La demi-piccette ordinaire, qu'on appelle aussi *real de plata*, & qui vaut deux réaux de vellon.

Le quart de piccette de 5 réaux, aussi frappé aux Indes exclusivement.

Enfin le *realito* ou réal de vellon, valant à-peu-près 5 sols tournois.

Les monnoies de cuivre sont,

Monnoies
de cuivre.

Le *doble quarto*, il en faut quatre pour un réal; il vaut à-peu-près 1 sol 3 deniers.

Le *quarto* qui est la moitié du précédent.

L'*ochavo* qui est la moitié du quarto.

Enfin le *maravedi* qui est une des plus petites monnoies qui existent. Il en faut 34 pour un réal. On n'en trouve presque

plus en Espagne même, & je crois qu'on a cessé d'en battre.

On ne frappe point de monnoies d'or en Amérique. Celles d'argent qui y sont frappées ont pour marques distinctives, d'un côté les deux colonnes, & de l'autre une guirlande de lauriers autour de la tête du Souverain.

Il y a des hôtels de Monnoie au Perou, à Santa-Fé, & à Mexico. De ce dernier fort la plus grande quantité des piaftres qui passent en Europe. Il n'y en a que trois en Espagne, celui de Madrid, celui de Séville, & celui de Ségovie qui ne frappe que des monnoies de cuivre. Il y a outre cela comme en France & en Angleterre des *monnoies idéales*, ou monnoies de change. Ce sont,

Hôtels
des Mon-
noies.

Monnoies
idéales.

La *pistole simple*, ou le *doblon*, valant 4 piaftres simples, & 15 francs de notre monnoie, quand le change est au pair. C'est même d'après cette monnoie idéale qu'il se règle entre la France & l'Espagne.

Quand il est à notre désavantage, la pistole vaut moins de 15 francs; & plus quand il nous est avantageux.

La piastre simple, ou *peso* qu'on appelle *peso sencillo*, pour le distinguer du *peso fuerte*, piastre forte, vaut 15 réaux, ou environ 3 liv. 15 sols.

Le *ducat* vaut onze réaux. C'est la monnoie dans laquelle on fixe les appointemens des places de la Monarchie. Elle n'est presque d'aucun usage hors de ses frontieres.

Nous ne parlons pas de quelques autres monnoies idéales qui ne sont connues que dans les provinces, comme la livre Catalane, la livre Valencienne, &c.

Depuis près de trois siècles, la Cour d'Espagne a été assez exacte à ne pas altérer le titre de ses monnoies. Sans doute elle a senti que des infidélités, ou même des variations de ce genre, auroient jetté beaucoup d'incertitude & de méfiance dans les opérations du commerce, qui tire

des possessions Espagnoles la plus grande partie de ce qu'il lui faut pour solder ses comptes.

Cependant en 1737, la Cour de Madrid ayant observé que la piastre forte n'avoit pas une valeur proportionnée à la différence qui existoit alors entre les matieres d'or & celles d'argent, elle la porta à vingt réaux; l'équilibre qu'elle avoit voulu rétablir entre ces deux métaux s'étant dérangé de nouveau, le titre de l'or ne fut plus proportionné à son abondance. Il se trouvoit trop d'avantage à l'exporter de préférence à l'argent. Si l'Espagne n'y eut remédié, elle en auroit été à la longue entierement dépouillée. Elle crut donc devoir en 1779, augmenter d'un seizieme la valeur imaginaire de toutes ses monnoies d'or, sans rien changer ni à leur poids ni à leur titre; par cette opération, le quadruple ou *doblon de a ocho* qui n'avoit valu jusqu'alors que quinze piastres fortes en valut seize, & ainsi à proportion des autres monnoies

Valeur
des Mon-
noies d'ar-
gent hauf-
sée en
1737.

Valeur
des Mon-
noies d'or
haussée en
1779.

d'or. Les nations qui possèdent les métaux font la loi aux autres ; quant au titre de leurs monnoies celles qui ne la suivroient pas, en seroient tôt ou tard les victimes. C'est cette sage observation confirmée par l'expérience, qui a déterminé récemment notre Ministère à augmenter la valeur de l'or.

Cour souveraine
des Monnoies.

Il y a une cour souveraine qui règle & juge les affaires relatives aux monnoies. Elle porte le titre de *real junta de commercio, moneda minas*, &c. parce qu'elle embrasse en même tems ce qui a rapport au commerce, aux mines, & quelques autres objets.

Suivant la nouvelle forme qu'on lui donna en 1705, elle devoit être composée de trois Conseillers de Castille, cinq des Indes, deux des Finances, un du Tribunal de la Contratacion, & de deux Intendans de la Nation Françoisse. Mais comme dans la pratique les choses sont toujours différentes de ce qu'elles devoient être, la *junta de commercio, mo-*

nedas, &c. n'a qu'un membre du Conseil de Castille, deux de celui des Indes. Tous les autres sont des membres du Conseil des Finances.

Au reste, cette Cour ou Junte est aussi indépendante que les autres Conseils souverains de la Monarchie.

Le Conseil de Guerre est plus encore un Tribunal qu'un corps permanent d'administration militaire ; à la vérité le Roi le consulte ordinairement sur les Ordonnances relatives à ses troupes. Jusqu'au règne de Philippe V, ce Conseil nommoit même aux grades supérieurs de la hiérarchie militaire. Toute disposition qui complique en pure perte les rouages du gouvernement, qui présente un aliment à l'intrigue sans présenter un étai à la liberté, doit être proscrite par la sagesse. Sous la dynastie actuelle, le trône a hérité de cette prérogative du Conseil de Guerre. Le Roi nomme à tous les emplois de son armée sur la présenta-

A quoi se réduisent les fonctions du Conseil de Guerre.

tion de l'Inspecteur, dont, comme nous l'avons dit plus haut, le Ministre de la Guerre n'est que l'interprète. Les Inspecteurs éludent aussi en beaucoup d'occasions l'entremise du Conseil de Guerre; mais du moins pour la forme, les mesures militaires prises sans son concours reçoivent sa sanction.

Ses deux
Cham-
bres.

Les principales fonctions du Conseil de Guerre sont, au reste, d'administrer la Justice à ceux qui, comme tous les Militaires, ont leurs causes commises à son Tribunal. Il est partagé en deux chambres ou *Salas*, la *Sala de Gobierno*, qui s'occupe spécialement d'objets d'administration; elle est en grande partie composée de militaires, elle a pour Conseillers nés les Inspecteurs, le plus ancien des Capitaines des Gardes-du-Corps, & le plus ancien des deux Colonels aux Gardes.

La *Sala de Justicia* se borne aux affaires contentieuses, mais ne juge pas en

dernier ressort. Si l'on est mécontent de sa décision, on peut demander qu'elle se joigne à l'autre Chambre pour examiner de nouveau la cause.

Toutes celles des étrangers vont par appel au Conseil de Guerre; aussi les Nations qui ont de grandes relations avec l'Espagne sont-elles dans le cas de ménager ce Tribunal, dont l'équité est rarement trahie par les préventions nationales.

Il est le Tribunal des étrangers.

Le grade militaire le plus éminent qu'il y ait en Espagne est celui de *Capitaine général*; il équivaut à celui de Maréchal de France, & n'est pas incompatible avec lui, puisqu'ils ont été réunis en la personne du Maréchal de Berwik. Ce grade n'est pas à beaucoup près prodigué en Espagne; deux personnes seulement en sont revêtues en ce moment dans l'armée de terre, M. le Comte d'Aranda & M. le Duc de Crillon.

Grades militaires.

Après les Capitaines Généraux viennent, comme en France, les Lieutenans-

92 NOUVEAU VOYAGE,
Généraux (1), Maréchaux de Camp (2)
& Brigadiers (3), dont les uniformes
resemblent beaucoup à ceux de nos Offi-
ciers généraux.

Infanterie
Espagnole.

L'Infanterie Espagnole est composée
de quarante-quatre Régimens de deux
bataillons chacun, sans compter ceux des
Gardes Espagnoles & des Gardes Va-
lones, contenant chacun 4200 hommes
en six bataillons. Sur ces quarante-quatre
Régimens, trente-cinq sont nationaux,
deux Italiens, trois Flamands & quatre
Suisses.

Ces quatre-vingt-huit bataillons devant
contenir chacun 684 hommes, porte-
roient l'Infanterie Espagnole environ à
soixante mille hommes s'ils étoient com-
plets, mais il s'en faut qu'ils le soient;
& une des exagérations que j'ai entendu le
plus répéter, c'est que l'Espagne auroit

(1) Il y en a 47 en ce moment.

(2) Il y en a 67.

(3) Il y en a 156.

peine à réaliser trente mille hommes en Europe. Il est certain toutefois que son Infanterie ne suffit pas à la vaste étendue de ses possessions, car elle doit fournir des garnisons à ses présides d'Afrique & à plusieurs places importantes de ses Colonies, comme à la Havane, Porto-Ricco, Buenos-Ayres, la Véra-Cruz. A la fin de 1776 elle avoit trente-deux bataillons hors d'Europe; & en 1782, trente-six en Amérique seulement. Ses moyens de recruter sont assez bornés. La Nation Espagnole, toute brave qu'elle est, répugne depuis quelque tems au service de l'Infanterie. Chaque Régiment s'ingénie pour se procurer des hommes; il fait arborer son drapeau sur le terrain qui lui paroît fécond en dupes ou en libertins, & s'enrichit, comme en France, des désordres de la société; & par une heureuse métamorphose, ceux qui troubloient son repos sont consacrés à sa défense. Les soldats de nos troupes, poussés sans cesse par leur fatale inconstance hors de leurs

Comment elle se recrute.

Nos Déserteurs y abondent.

frontières, mettent à profit les gorges des Pyrénées pour aller se livrer aux Recruteurs Espagnols. Les Régimens étrangers, au service d'Espagne, se repeuplent sur-tout aux dépens des nôtres; & comme les Espagnols sont loin de cette vague inquiétude qui caractérise sur-tout leurs voisins & les promene sur tous les points du globe; comme d'ailleurs notre armée est beaucoup plus considérable que celle de l'Espagne, tout l'inconvénient de la proximité des garnisons respectives est de notre côté, & la Cour de Madrid n'est pas tentée de conclure avec la nôtre un cartel pour la remise réciproque des Déserteurs; c'est bien assez qu'elles soient convenues en 1761, je crois, de se restituer les armes, chevaux & bagages des Soldats, Cavaliers ou Dragons qui passeroient d'un service à l'autre.

Moyen
de recru-
ter l'ar-
mée Espa-
gnole par
les quintas.

Il y a bien un autre moyen de repeupler l'armée Espagnole, c'est celui des *quintas*, espece de tirage qui ressemble à celui de la milice, mais dont il doit

être bien distingué en Espagne, où ils sont tous deux en usage, l'un pour recruter les troupes réglées, l'autre pour les Régimens provinciaux. L'Ordonnance de 1705 statuoit que pour le premier objet on tireroit au sort dans chaque village pour choisir un sujet sur cinq, mais qu'alors le tirage des Milices seroit suspendu. Voilà sans doute l'étymologie du mot *quintas*. Comme cela arrive toujours, la chose a changée, & le mot est resté. Les *quintas* n'exigent plus de nos jours une si forte contribution du peuple; & même comme il a témoigné en quelques occasions récentes combien elles lui étoient odieuses, le Gouvernement ne recourt à cet expédient qu'à la dernière extrémité. Employer la rigueur hors de saison, ce n'est pas fermeté, c'est folie. Eviter les occasions de compromettre l'autorité, à moins qu'une crise violente ne commande des ressources extraordinaires, ce n'est pas foiblesse, c'est prudence. La dernière fois que la levée des *quintas*

On l'emploie rarement.

ait eu lieu, c'est en 1775, lorsque l'Espagne se préparoit à porter la guerre contre les Portugais dans l'Amérique méridionale ; elle n'y a pas même eu recours à l'occasion de la dernière guerre, & les Régimens qu'on a employés aux sièges de Minorque & de Gibraltar, ont été complétés aux dépens de ceux qui n'étoient pas en activité.

Milices
enrégimentées
de l'Espagne.

Outre ses 44 Régimens d'Infanterie réglée, l'Espagne en a 42 de milices (1) répartis dans les provinces de la Couronne de Castille. Ils sont plus ou moins voisins les uns des autres, suivant la population & l'étendue de la province. Les Régimens ne sont assemblés qu'un mois par an dans le chef-lieu, dont ils portent le nom ; & alors les Officiers & Soldats sont payés ; ils le sont aussi lorsqu'en tems de guerre, ils remplacent les trou-

(1) Il y a outre cela plusieurs compagnies de Milices bourgeoises à Cadix, au port Sainte-Marie, à la Corogne, & en neuf autres endroits de l'Espagne.

pes réglés dans les Garnisons. Le reste du tems ils sont répartis dans leurs villages, & y vaquent à leurs occupations. Les Régimens, tous composés d'un seul Bataillon de 720 hommes (1) doivent toujours être complets. Dès qu'un Milicien meurt, déserte ou est congédié, pour le remplacer, on tire au sort dans le village d'où il est. Les Ordonnances de 1703 & de 1705, établissent que le tirage de la Milice doit emporter une personne sur cent. Il faut qu'on y ait dérogé dans la pratique. On ne conçoit pas même qu'en aucun tems elles aient pu être observées; 42 Régimens de 720 hommes feroient plus de 30 mille hommes. Or ces 30 mille hommes multipliés par cent, donneroient 3 millions de sujets propres à porter les armes dans l'étendue de la Couronne de Castille, dont les provinces seules ont des Milices enrégimen-

(1) Excepté celui de Majorque qui en a deux.

tées ; resultat difficile à concilier avec la population de ses provinces.

Constitu-
tion de ces
Milices.

Ces Régimens de Milice ont un Inspecteur particulier. Leurs Colonels sont pris parmi les citoyens les plus distingués du canton. Ils ont sur les Miliciens une autorité fort étendue ; ils peuvent leur imposer des peines afflictives , & il n'y a appel de leurs sentences qu'au Roi , par la voie de son Conseil de Guerre. Il est peu d'état Militaire en Europe qui ait un corps de Milices mieux organisé. Les Grenadiers de ces Régimens sont réunis en tems de guerre aux troupes réglées. Ils jouissent même parmi leurs concitoyens, d'une réputation qu'ils n'ont point démentie pendant la dernière guerre.

Qualités
du Soldat
Espagnol.

En général le Soldat Espagnol en possède une brillante depuis long-tems en Europe, quant à sa valeur froide & soutenue, son endurcissement aux travaux, à la fatigue, à la faim. Ceux de nos compatriotes qui l'ont vu à Minorque & de-

vant Gibraltar, peuvent dire s'il a dégénéré.

En revanche, j'ai entendu répéter souvent aux Espagnols même, que leurs troupes n'étoient plus commandées comme elles le méritoient. J'ignore jusqu'à quel point cette inculpation est fondée. J'ai connu beaucoup d'Officiers tant supérieurs que subalternes; ils m'ont paru avoir en général l'esprit de leur profession. Ceux qui y dérogent se rendent apparemment justice en ne se laissant pas voir. Au reste, convenons qu'il y a plus de mérite en Espagne qu'en France, à être ce que nous appellons un *bon militaire*. D'abord quoique l'Espagne ait pris part à toutes les guerres du siècle, cependant on peut dire que depuis celles d'Italie terminées en 1748, ses troupes n'ont pas fait de véritables campagnes. Les Espagnols eux-mêmes n'osent pas donner ce nom à celle de Portugal si courte, si peu féconde en obstacles & en dangers. Les expéditions d'Alger & de Buenos-Ayres,

Ce qu'on pense des Officiers Espagnols.

Circonstances qui plaident en faveur des Troupes Espagnoles.

n'ont été que des opérations passagères, qui n'ont ébranlé qu'une partie de l'armée, & ont fourni peu d'occasions au courage, peu d'alimens à l'expérience. Quel est le corps militaire en Europe, que trente ans d'une paix presque sans interruption n'eût pas un peu engourdi? ajoutez à cela, pour l'apologie des Officiers Espagnols, qu'ils sont plus dépourvus que les nôtres, de moyens de se former dans tous les genres. La plupart de leurs Garnisons sont des bicoques isolées, sans ressource soit du côté de l'instruction, soit même du côté des plaisirs honnêtes; privés entièrement de sémestres, ils n'obtiennent que rarement des congés pour vaquer à leurs affaires: c'est sans doute un moyen de faire d'excellents Militaires de ceux qui sont ainsi à portée de s'occuper de leur métier sans distraction. Mais par-tout ils forment le petit nombre; & chez la plupart cette vie monotone & obscure, engourdit à la longue toutes les facultés, assoupit l'activité ou la

Révolution
avan-
tageuse
qui s'y fait.

porte vers des objets honteux. Elle a d'ailleurs l'inconvénient de rendre le service peu attrayant, & d'en écarter ceux à qui un peu de fortune ou une éducation soignée offre d'autres ressources : encore l'armée d'Espagne a-t-elle éprouvé depuis peu sous ce rapport une révolution avantageuse. Les diverses écoles dont nous avons parlé, la repeuplent de sujets distingués. L'esprit martial s'est réveillé dans la haute Noblesse : elle embrasse à l'envi la profession des armes, & y a plus de mérite que la nôtre. Quel est le jeune Colonel parmi nous qui se résignerait à passer trois ou quatre ans de suite à Briançon, à Charlemont ou à Gravelines, loin de sa famille, de ses affaires, & sur-tout des plaisirs de la capitale ? J'ai vu plus d'un Grand-d'Espagne s'imposer & subir de pareils sacrifices.

Tout ce que nous venons de dire de l'Infanterie est applicable aux autres corps de l'armée Espagnole. Sa Cavalerie con-

Cavalerie
& Dra-
gons.

ter la Brigade de Carabiniers , créée en 1730. Elle en a huit de Dragons. Ces deux corps ont chacun leur Inspecteur ; chaque Régiment de Cavalerie est composé de quatre Escadrons , qui devroient être de cent cinquante hommes. Si ces deux corps étoient complets , l'Espagne auroit donc une armée de 13200 chevaux. Cependant on m'a assuré qu'en 1776 , à l'approche d'une crise qui ne tarda pas à éclater , elle n'en avoit pas plus de 8000 à mettre en activité. C'est que d'abord en tems de paix , les six cens hommes dont chaque Régiment devoit être composé sont réduits à 480 ; encore sur ce nombre y a-t-il 80 Cavaliers de démontés. C'est un arrangement produit par l'économie en 1768. Il en résulte que le service de la Cavalerie a perdu de l'attrait qu'il auroit d'ailleurs pour les Espagnols , parce que les nouveaux enrôlés restent à pied pendant trois ou quatre ans , jusqu'à ce que leur tour vienne d'hériter des chevaux vacants. Ces circonstan-

Ce qui
diminue
l'attrait
qu'on au-
roit pour
ce service.

ces n'empêchent cependant pas que l'Espagne n'ait encore une des belles Cavalleries de l'Europe. Son corps de Carabiniers mérite sur-tout l'attention des connoisseurs. Il ne lui manque qu'un peu plus de discipline, pour être comparable aux meilleurs Régimens de Cavalerie des autres Puissances. Il est fixé dans la Manche, d'où il ne sort de tems en tems que pour passer la revue du Roi, lorsqu'il est à Aranjuez. J'ai assisté à plusieurs de ces revues, & j'ai été frappé de la beauté des chevaux de cette Brigade, de leur docilité qui ne nuit point à leur vivacité. Les Carabiniers sont d'ailleurs un corps d'élite où regne le meilleur esprit militaire. Mais le séjour de la Manche, dont ils sont devenus pour-ainsi-dire citoyens, engourdit un peu leur activité, & n'est pas sans inconvénient pour les mœurs de leurs hôtes.

Corps de
Carabi-
niers.

Les remontes ne sont pas aussi faciles en Espagne qu'on le croiroit, d'après la réputation de ses chevaux. Tout le mon-

de assure que la race en a dégénéré. On peut dire du moins que les beaux chevaux y sont devenus plus rares. On attribue cette diminution au peu de soin qu'on a eu d'en croiser les races, & surtout au trop grand nombre de haras de mules qui employent les plus belles juments du Royaume. L'ardeur infatigable de ces animaux, la longueur du service qu'ils rendent, les ont fait préférer aux chevaux pour les attelages de la Cour & des particuliers. Les haras d'Espagne ne suffisent même pas à la prodigieuse consommation qui s'en fait, & on est obligé d'y suppléer par les mulets de quelques-unes de nos provinces. Les haras de chevaux qui subsistent encore en Andalousie, ont été négligés depuis cette époque, & il n'y a gueres que ceux de quelques Grands-d'Espagne & celui que le Roi entretient à Aranjuez, qui soutiennent encore l'ancienne réputation des chevaux Espagnols.

La nature qui a traité si généreuse-

ment l'Espagne pour tous les besoins & les agrémens de la vie, qui ne lui a refusé presqu'aucune des jouissances que la paix permet de goûter, ne lui a pas épargné davantage les matériaux dont la guerre compose ses moyens de destruction; elle lui a prodigué le fer, le cuivre, le plomb & le salpêtre, & nous allons voir que son Artillerie pourroit se dispenser de puiser à d'autres sources ces trésors meurtriers.

Ce n'est que depuis 1710 que l'Artillerie Espagnole a pris la forme qu'elle a présentement. A cette époque elle fut rassemblée en un seul Régiment, composé de cinq bataillons, sans compter la compagnie des Cadets qu'on élève à Ségovie. Ce Régiment a pour Colonel son Commandant général, qui est pour le Corps d'Artillerie ce que sont les Inspecteurs pour l'Infanterie, la Cavalerie, les Dragons & les Milices. Cette place est occupée en ce moment par M. le Comte de Lacy, Officier général, originaire

Artillerie
Espagnole.

d'Irlande, qui avoit auparavant représenté le Monarque Espagnol dans plusieurs Cours du Nord, où il jouissoit d'une considération méritée. On dit à l'occasion de sa promotion, qu'après avoir manié hors d'Espagne les intérêts politiques de son Souverain, il avoit été enfin destiné à faire valoir *la dernière de ses raisons*. On faisoit allusion à la devise que portent ces foudres guerriers, qui sont la dernière ressource des Rois : *Ultima ratio Regum*.

Réforme
qu'elle a
éprouvé
sous le re-
gne actuel.

Son prédécesseur, le Comte de Gazola, appelé de Naples par Charles III lorsqu'il passa au Trône d'Espagne, avoit commencé à régénérer l'Artillerie, un peu négligée sous Ferdinand VI, comme plusieurs autres branches de l'Administration. Le nouveau Monarque voulant réformer les anciens procédés des Arsenaux, demanda un Fondateur à notre Cour; elle lui envoya M. Maritz, qui fit de grands changemens dans les Fonderies Espagnoles. Il y fit adopter l'usage de couler les ca-

Opéra-
tions de
M. Ma-
ritz.

EN ESPAGNE.

nons à plein , & de les faire forer après. L'envie lui suscita bien des contrariétés ; il justifia même par quelques mauvais succès la malveillance avec laquelle il fut accueilli. Des canons fondus d'après ses principes se trouverent défectueux ; il eut sur-tout le tort inexcusable d'en avoir fait couler une grande quantité de cuivre du Mexique , sans s'être assuré que ce métal eût la solidité requise. Presque tous ces canons succomberent aux épreuves qu'on leur fit subir , & le cri de l'indignation devint général. Son courage & la protection du Monarque le soutinrent contre ces orages ; il continua à servir de son mieux un pays où il avoit été appelé , & auquel il désespéroit de se rendre utile. Il le quitta enfin en y laissant pour héritage sa méthode, ses principes & les leçons qu'il avoit reçues de l'expérience. Aujourd'hui ses ennemis même conviennent qu'il a rendu de véritables services à l'Artillerie Espa-

Etactuel
de l'Arti-
lerie Espa-
gnole.

gnole. La maniere dont elle a été dirigée dans la dernière guerre, & sur-tout au siège de Mahon, a prouvé qu'au moins cette partie de l'art militaire n'est pas arriérée en Espagne; & elle ne peut que se perfectionner sous les auspices d'un Commandant actif & intelligent, dont le zele est éclairé par plusieurs Officiers distingués que l'Espagne ne doit ni à l'Irlande ni à l'Italie. Elle peut trouver sous la domination du Roi d'Espagne tout ce dont elle a besoin pour l'approvisionnement de ses arsenaux. L'Espagne a plusieurs mines de plomb, mais elles ne sont pas toutes en parfaite exploitation. La principale est celle de Linarez dans le Royaume de Jaen; elle produit beaucoup au-delà de ce qui s'en débite en Espagne pour le compte du Roi; & sans un grand effort, ce Royaume peut en exporter plus de 20 mille quintaux par an, quoique les autres mines, dans leur état actuel, n'en donnent pas plus de 8 mille.

Plomb.

Il y a aussi plusieurs mines de cuivre en Espagne ; celle de *Rio-Tinto* est la plus abondante ; elle fournit à une partie des canons de l'Artillerie. Mais on met aussi à contribution les cuivres des Indes Espagnoles. Ceux du Mexique & du Pérou sont raffinés & employés dans les deux Fonderies Royales de Barcelone & de Séville. Les canons qu'on y coule contiennent deux tiers de cuivre du Mexique sur un de celui du Pérou.

Canons.

La Biscaye & les Pyrénées fournissent le fer nécessaire à l'Artillerie Espagnole. Les canons de ce métal sont coulés à Lierganes & à la Cavada. Les munitions de fer coulé sortent des forges d'Eugui & de la Muga. Les armes à feu sont fabriquées dans le Guipuzcoa. Celles de Catalogne, forgées à Plasencia, & qui, décréditées en Espagne on ne fait trop pourquoi, passoient dans l'Amérique Espagnole à bord des vaisseaux Catalans, ont repris leur vogue depuis quelques années, & dispenseront désormais l'Es-

Munitions
de guerre.

pagne de recourir à la France pour armer ses troupes. Enfin , on a rétabli récemment à Toledé une fabrique d'armes blanches qui promet de faire revivre l'ancienne réputation de celles de cette Ville.

Poudre. L'Espagne est un des pays les plus riches de l'Europe en salpêtre. La Manche & l'Arragon passoient pour en fournir d'excellent. Une Compagnie Françoisé s'étoit chargée de son exploitation , & avoit envoyé , pour cet effet , un Agent en Espagne, le sieur Salvador Dampierre. Ce particulier qui ne manquoit cependant pas de talens , échoua dans son entreprise. Il avoit tenté , sur un terrain adjacent à l'enceinte de Madrid , des essais infructueux dont le Gouvernement a sagement profité , en prouvant que si son zele pour le bien public le fait souvent recourir aux lumieres des étrangers , il n'a pas toujours besoin d'eux pour perfectionner ce qu'ils ébauchent. Le terrain en question s'est trouvé contenir du

salpêtre d'une qualité encore supérieure à celui de la Manche & de l'Arragon. On y jeta en conséquence en 1779 les fondemens d'une fabrique, qui fut confiée à la direction d'un des Administrateurs Généraux des Rentes, *Don Rosendo Parayuelo*. C'est en ce moment un des établissemens les plus intéressans de la Capitale. Au bout de deux ans il occupoit quatre mille hommes, tant pour apporter les terres que pour faire bouillir, épurer & ferrer le salpêtre qu'on en tire. Après deux cuissons, il est propre à faire de la poudre. Il faut huit ou dix jours pour la première; peu d'heures suffisent à la seconde. L'eau est conduite en abondance à cette fabrique par des tuyaux souterrains. Le bois n'y manque pas non plus, depuis que son Directeur a ouvert ce débouché à celui que les habitans des côtes de Guadarrama ne se donnoient pas même auparavant la peine d'exploiter. La terre qui produit ce salpêtre s'en recouvre avec une promptitude surpre-

Fabriques
de salpê-
tre.

nante. On en reporte le *caput mortuum* aux environs de la fabrique; & quelquefois, en moins d'un mois, l'influence de l'air imprégné de nitre, la rend encore propre à une nouvelle opération. On a remarqué qu'après un certain vent, tout le sol circonvoisin blanchissoit comme s'il y fut tombé une légère couche de neige. Ces fréquens remuemens de terres qu'on entasse en monceaux aux portes même de Madrid, donnent à ce côté de la Ville un air de désordre & d'aridité qui déplaît à la vue. Mais c'est bien le cas de sacrifier l'agréable à l'utile. Ce salpêtre est envoyé aux moulins à poudre qui se trouvent dans les Royaumes de Valence, de Murcie & de Grenade, & qui ont beaucoup augmenté leurs travaux depuis l'établissement de la Fabrique de Madrid. Elle s'est engagée à fournir onze mille quintaux de salpêtre par an au Gouvernement. Pendant la dernière guerre elle a été bien au-delà des bornes de son engagement, & son Directeur se flattoit en

Succès de
celle de
Madrid.

en 1784 d'en fournir bientôt trente mille quintaux par an. Il n'a pu cependant suffire à l'énorme consommation de poudre qui s'est faite au Camp de St.-Roch; & quoiqu'il y en eut envoyé trente-cinq mille quintaux au moment où l'attaque de Gibraltar alloit commencer, il fallut en faire venir en grande hâte de Gênes, de France & de Hollande. Mais si la fabrique de Madrid continue à prospérer, non-seulement elle fournira bientôt aux besoins de l'Espagne, mais même elle produira pour cette Puissance une branche considérable d'exportation, pourvu toutefois qu'elle n'éprouve pas souvent des échecs semblables à celui des batteries flottantes, qui lui coûta seul dix-huit mille quintaux de poudre & 192 bouches à feu. Jusqu'à présent du moins la bonne qualité de cette nouvelle poudre est incontestable; elle porte deux fois plus loin que la poudre ordinaire; aussi le Roi d'Espagne & les Infants ne se servent-ils plus que de celle-là à la chasse, &

Bonté de la poudre qu'on fait avec son salpêtre.

le Roi de Naples en fait venir une petite provision par les Courriers qui partent chaque semaine de Madrid pour Naples.

Fabriques
de salpêtre
en Améri-
que.

L'Amérique Espagnole ne sera bientôt plus à la merci de la Métropole pour cette production précieuse & funeste, qui sert tour-à-tour aux plaisirs de l'homme & à sa destruction. Le Ministre actuel des Indes y a établi trois Fabriques principales de salpêtre, à Lima, à Mexico & à Santa-Fé de Bogota. Il attend sur-tout de grands succès de cette dernière, qui doit bientôt, si l'événement couronne son espoir, fournir cent mille quintaux de poudre par an. Il a fait passer en Amérique, pour perfectionner ces établissemens, ce même Salvador Dampierre qui avoit échoué en Europe. La fidélité des Colonies Espagnoles, le prix que la Cour de Madrid attache à leur conservation, méritoient en effet qu'on rapprochât d'elles ces moyens de défense. Puisse le génie de l'Espagne empêcher

qu'elles ne soient tentées quelque jour d'en faire un usage moins innocent !

Le corps du génie est comme en France séparé de l'Artillerie ; il n'a été créé qu'en 1711 ; il est composé de dix Directeurs, dix Colonels, vingt Lieutenans-Colonels, trente Capitaines, quarante Lieutenans & quarante Sous-Lieutenans ; en tout 150 Officiers. Le soin des fortifications ne suffit pas pour occuper même ce petit nombre de sujets, & on les consacre indistinctement aux travaux militaires & à ceux qui, chez nous, appartiennent exclusivement aux Ingénieurs des Ponts & Chaussées : il y a seulement un Commandant pour chacune de ces deux especes de travaux ; & celui qui préside aux ouvrages d'hydraulique & à l'architecture civile, n'en tient pas moins son rang dans l'armée, quoiqu'on ne puisse proprement le regarder comme militaire. Celui qui occupe à présent cette place a même le grade de Maréchal de Camp. L'autre a sous sa direction les

Corps de
Génie.

trois Académies établies à Barcelone, à Oran & à Ceuta, pour l'instruction des Ingénieurs & des aspirants. Avant de terminer ce que nous avons à dire sur l'armée Espagnole, nous parlerons des marques distinctives & des récompenses de ses Officiers.

Marques
distincti-
ves des
Officiers.

Les Officiers Généraux ont, comme nous l'avons dit, un uniforme fort ressemblant au nôtre. Les Colonels, Lieutenans-Colonels & Majors sont sans épau-
lètes. Les premiers ont trois petits gal-
lons d'or ou d'argent sur la manche; les Lieutenans - Colonels deux, & les Majors un seul. Les Capitaines portent deux épau-
lètes; les Lieutenans une à droite; les Sous-Lieutenans une à gau-
che. Tous les Officiers qui ne sont pas au moins Maréchaux de Camp, sont obligés d'être toujours en uniforme, même en paroissant à la Cour.

Ecole de
Tactique.

D'après les ordonnances modernes, on ne peut devenir Officier qu'après avoir passé par le grade de Cadet. L'Ecole mi-

litaire, ou Ecole de Tactique, fondée d'abord à Avila, & transportée récemment au Port Sainte-Marie, n'est pas tant destinée à donner à de jeunes apprentifs les premiers élémens du métier des armes, qu'à cultiver les dispositions des Officiers, quel que soit leur âge, qui ont la noble émulation de se distinguer dans cette carrière, où des études bien dirigées peuvent, sinon suppléer à l'expérience, du moins anticiper sur elle. On n'omet dans cette espece d'Académie rien de ce qui peut remplir cette vue; & c'est une institution unique peut-être en Europe, que je me plais d'autant plus à louer, que son fondateur, depuis très-peu de tems, n'a plus rien à attendre des hommages de l'adulation.

Les Rois d'Espagne n'ont pas plus négligé le tombeau des Militaires que leur berceau. Il y a un corps d'Invalides en Espagne pour les Officiers comme pour les soldats; mais les 46 Compagnies dont il est composé sont réparties à Madrid

Invalides.

& dans les provinces, & y font un service peu pénible. Ceux qui en sont incapables forment un autre corps de 26 Compagnies, distribuées entre Séville, Valence, Lugo & Toro. Les uns & les autres ont le même Inspecteur que celui de l'Infanterie.

Récom-
penses mi-
litaires.

Il n'y a point en Espagne d'ordre de Chevalerie spécialement affecté à la récompense des Officiers. Cependant le Souverain actuel s'est fait une loi de ne conférer qu'à eux les quatre ordres militaires, sans pourtant les exclure de celui qu'il a fondé. Mais ces graces dépendent absolument de sa volonté, & non de la date du service. Il a d'ailleurs d'autres moyens de récompenser ses anciens serviteurs; il leur accorde des pensions ou des emplois dans les Etats-Majors de ses places. La prévoyance bienfaisante du Monarque s'est même étendue jusqu'à leurs veuves. Il a établi en 1761 un *Mont-de-piété*, sur lequel on leur fait une pension proportionnée au grade de leurs maris; dix-

Monts-de-
piété pour
les veuves
des Offi-
ciers.

huit mille réaux à celles des Capitaines Généraux, douze mille à celles des Lieutenans-Généraux, &c. ainsi de suite jusqu'aux veuves des plus simples Officiers. Les fonds de ce Mont-de-piété sont composés d'abord d'une fondation de six mille doublons (environ 90 mille francs) antérieure à cet établissement; ensuite de vingt pour cent de tout le produit que le Roi retire de la dépouille des Evêques & du revenu des Evêchés vacans; d'une déduction de huit maravedis par écu sur toutes les pensions dont jouissent les Sujets du Roi; de la moitié d'un mois d'appointemens, une fois payée, par tous les Officiers de l'armée; d'une autre déduction de huit maravedis sur chaque écu de leurs appointemens; des successions de tous les Officiers, mourant sans héritiers ou *ab intestat*, &c. Institution précieuse qui, en assurant de la subsistance à ces veuves sans qu'elles aient besoin de crédit pour faire valoir leurs titres, a singulièrement

encouragé les mariages des Militaires, & qui a été étendu aux autres classes de la société, même à celle des artisans.

Les places de Commandans Généraux de Provinces sont un débouché pour les Officiers Généraux, mais les condamnent à une résidence presque perpétuelle; car en Espagne, Evêques, Intendans, Gouverneurs, Commandans, tous résident aux lieux où ils sont employés, quoique le séjour du Souverain & celui de la Capitale aient les mêmes appâts qu'ailleurs pour l'ambition & pour la dissipation.

Comman-
dans & Vi-
ces-Rois.

Les Commandans de Provinces portent tous le titre de *Capitaines Généraux*, qu'il ne faut pas confondre avec celui du premier grade de l'armée. On leur donne aussi communément, & par abus, le titre de *Vice-Roi*, qui n'appartient proprement qu'au Commandant de la Navarre, & à ceux des principales Provinces de l'Amérique Espagnole.

Venons à l'armée navale. Charles III trouva la Marine d'Espagne dans un état imparfait, quoique Ferdinand VI l'eut moins négligée que les autres branches de l'administration, & que son Ministre, le Marquis de la Ensenada, passe pour son restaurateur. Elle est répartie en trois départemens, celui du Ferrol, celui de Carthagene & celui de Cadix.

Le premier a de véritables inconvéniens, à cause de l'insalubrité du climat, de la fréquence des pluies qui y ralentit les travaux de son port, d'où l'on ne peut sortir que par un seul vent. Ce département, pour la côte septentrionale de l'Espagne, seroit peut-être mieux placé à Vigo, dont le climat est très-sain, le territoire très-fertile, & le port spacieux & sûr; il a même été quelquefois question de cette translation; mais il eût fallu établir à Vigo des arsenaux & des magasins qui y manquent absolument; fortifier à grands frais son port, qui est une espèce de rade ouverte;

Département du Ferrol.

enfin, la proximité du Portugal, qu'on a long-tems regardé comme l'ennemi naturel de l'Espagne, par la seule raison peut-être qu'il est son plus proche voisin, a paru une circonstance redoutable; & ces considérations d'économie & de politique ont empêché jusqu'à présent l'exécution de ce projet.

Département de Carthagene.

Le département de Carthagene a bien des avantages sur celui du Ferrol. La sûreté de son port est connue par un ancien proverbe des Marins, qui dit qu'il n'y a que trois bons ports pour les vaisseaux, le mois de Juin, le mois de Juillet & le port de Carthagene. Cette sûreté s'étend à ses arsenaux & à ses chantiers, qui, rassemblés dans un espace étroit & isolé, peuvent, pour-ainsi-dire, être renfermés sous une seule clef, selon l'expression des Marins Espagnols; aussi Carthagene est-il le département où se fait le plus de constructions, de radoub & de carenes. Le Monarque régnant y établit en 1770 un Corps d'Ingénieurs

de Marine, sous la direction de M. Gauthier, dont nous parlerons plus bas.

Le département de Cadix est cependant le plus important des trois, à cause de sa position si favorable au départ de toutes les expéditions maritimes. Comme je conduirai mes Lecteurs à Cadix où j'ai séjourné quelque tems, je renvoie à cet article les détails que j'ai pu recueillir sur son port, ses chantiers & ses arsenaux; ce qui servira de supplément à ce que je vais dire ici de la Marine Espagnole.

Département de Cadix.

Elle est à-peu-près organisée comme la nôtre. Au lieu de Vices-Amiraux, elle a des Capitaines Généraux qui jouissent des mêmes honneurs que ceux de l'armée de terre. Don Louis de Cordova que nous avons vu à la tête des escadres Espagnoles, est en ce moment le seul Capitaine Général de la Marine Espagnole. Audessous des Capitaines Généraux viennent, comme en France, les Lieutenans Généraux, qui sont présentement au nombre

Grades de la Marine Espagnole.

de dix-sept, & les Chefs-d'Escadre, au nombre de quinze seulement. Mais la Marine Espagnole a un grade intermédiaire entre ceux-ci & les Capitaines de vaisseaux, celui de Brigadier. Quarante-quatre Officiers de Marine en sont revêtus au moment où j'écris. On compte d'ailleurs cent quinze Capitaines de vaisseaux, & cent cinquante-deux Capitaines de frégates. La Marine Espagnole a outre cela un Inspecteur Général qui fait tous les ans sa tournée dans les trois départemens, & a un Sous-Inspecteur dans chacun d'eux.

Corps des
Gardes-
Marine.

Une règle à laquelle il y a bien peu d'exceptions, c'est que, comme en France, pour prendre rang dans l'armée navale, il faut avoir passé par le grade de Garde-Marine. Ce Corps fut créé en 1717; il est composé de trois Compagnies, réparties entre les trois départemens. Chacune contient quatre-vingt-douze Cadets, & il y a pour leur instruction une Académie composée d'un Di-

recteur & de huit Professeurs. Avec ces moyens de se former dans la théorie de l'art difficile & périlleux de la navigation, avec les facilités qu'offre la vaste étendue de la Monarchie Espagnole pour en acquérir la pratique dans des expéditions fréquentes & lointaines, la malignité pourroit être autorisée à juger avec sévérité les Officiers de la Marine Espagnole ; & l'on sait qu'en Espagne même elle n'a que trop usé de ses droits à l'occasion de la dernière guerre. Il ne m'appartient point d'apprécier ces Arrêts, que quelques événemens sembleroient justifier ; je laisse cette tâche à nos Marins qui ont navigué & combattu à côté de leurs alliés ; qu'ils disent si l'injustice & la prévention n'ont pas souvent dicté ces Arrêts, si beaucoup d'Officiers Espagnols n'ont pas acquis des droits à leur estime par leurs talens comme par leur bravoure. Je n'en nommerai aucun, parce que je ne veux choquer les prétentions de personne. En pareil cas une mention

Réflexion
sur les Of-
ficiers de
la Marine
Espagnole.

Digitized by Google

flatte peu, parce que les gens de mérite n'ont pas besoin du suffrage d'un particulier obscur, & le silence peut se prendre pour une injure. Mais revenons. Les Officiers de Marine sont, quant aux récompenses militaires, dans le même cas que ceux des troupes de terre; ils trouvent des débouchés dans les Etats-Majors des trois départemens; les Vices-Royautés, les Commandemens de Provinces ou de Places dans l'Amérique Espagnole sont donnés indistinctement aux Officiers Généraux de l'armée & à ceux de la Marine. Mais les Officiers de la Marine Espagnole ont dans l'exercice même de leur profession, des moyens légitimes de fortune dont ils tirent parti, & qui leur rendent moins nécessaires les graces du Roi.

Matelots
classés.

La Marine Espagnole a comme la nôtre ses Matelots classés, & distribués entre les trois départemens. Les registres des classes lui en donnent plus de 50 mille. Mais des gens instruits, m'ont

assuré qu'en 1759 elle n'en avoit que 36 mille, & qu'en 1776 elle auroit eu de la peine à réaliser même ce nombre. Il paroît cependant qu'elle en a employé davantage dans le cours de la dernière guerre, à en juger du moins par la quantité de vaisseaux de tout rang qu'elle a eu en activité. C'est qu'elle n'a pas été uniquement réduite à la ressource de ses classes, & que d'ailleurs ses équipages ont été rarement complets. On peut au reste rendre raison de ce petit nombre de Matelots peu proportionné à la population de l'Espagne. Chez toutes les Puissances maritimes, la Marine marchande est le véritable aliment de la Marine militaire. Or le commerce de l'Espagne étant plus passif qu'actif, & sa navigation intérieure étant presque réduite à rien, sa Marine marchande est encore peu nombreuse. Pour le présent elle ne consiste gueres qu'en quatre à cinq cens Navires, dont les côtes de Catalogne fournissent les trois quarts, & celles de

Pourquoi
l'Espagne
n'en a pas
un plus
grand
nombre.

Biscaye presque tout le reste. Cette quantité paroîtra bien modique, sur-tout quand on saura que l'Angleterre en a peut-être plus de sept mille, la Hollande au moins six mille six cents, & la France environ quatre à cinq mille. On voit par cette gradation que les Puissances sont appellées, par leur position sur-tout, à être maritimes, & que pour suppléer à cette vocation, il faudra à l'Espagne plus d'efforts qu'à celles qui l'ont reçue des mains même de la nature. Au reste une circonstance vient à l'appui de ses progrès dans ce genre; c'est l'établissement du commerce libre de ses habitans avec la plus grande partie de ses colonies. Cette mesure qui ne date que de l'année 1778 a déjà augmenté sensiblement le nombre de ses Navires, & ne peut que l'augmenter encore.

Infanterie
de Marine.

Elle a d'ailleurs pour le service de ses vaisseaux une Infanterie de Marine, composée de douze bataillons, qui, contenant chacun six compagnies de 168 hommes,

mes, forment un corps d'environ 12000 hommes.

Elle a outre cela un corps d'Artillerie particulier de 2595 hommes, pour lequel il y a des écoles de théorie & de pratique dans chacun des trois départemens.

Corps
d'Artillerie.

Enfin il y a un corps de pilotes répartis entre eux, & des écoles de pilotage dans chacun d'eux.

Pilotes.

Sous le regne de Ferdinand VI, l'Espagne avoit adopté les principes Anglois pour la construction de ses vaisseaux.

Révolutions dans la construction des vaisseaux.

Don Jorge Juan, un de ses plus habiles Marins dans la théorie comme dans la pratique, avoit été les puiser à leur source, & attira ensuite en Espagne quelques constructeurs Anglois. Lorsque Charles III vint de Naples, prendre possession du Trône vacant, il trouva donc la construction des vaisseaux Espagnols confiée à des individus d'une Nation qui n'avoit que trop dominé dans le Cabinet de son prédécesseur, & qui étoit alors engagée dans une guerre avec la nôtre. Il

ne tarda pas à y prendre part, & on fait qu'il fut victime de son affection à notre cause. Les Anglois lui enleverent la Havane, & douze vaisseaux de guerre qui étoient dans son port. Cet échec porté à la Marine Espagnole, fut pour ce Monarque un motif de plus pour la mettre sur un pied respectable. Il renonça à la construction Angloise, & nous demanda un de nos constructeurs. M. le Duc de Choiseul lui envoya M. Gautier qui, jeune encore, avoit déjà fait preuve de grands talens dans son art. Cet étranger fut pour la Marine, ce que M. Maritz étoit pour l'Artillerie. L'esprit de corps, les préventions nationales, & sur-tout la jalousie de quelques individus, lui suscitèrent comme à M. Maritz des contrariétés qui faillirent lasser son zele. M. le Marquis d'Offun, alors notre Ambassadeur auprès du Roi d'Espagne, qui l'honoroit de sa faveur, le soutint dans ces épreuves, & l'aida à en triompher. Il commença ses opérations & y déploya autant d'acti-

Un de nos
construc-
teurs, M.
Gautier,
est envoyé
en Espa-
gne.

vité que d'intelligence. Cependant les premiers essais n'eurent pas tout le succès possible. La coupe des vaisseaux de tout rang qu'il construisoit, leur donnoit une vélocité jusqu'alors inconnue aux Espagnols; mais on trouva qu'ils avoient trop peu de batterie, ce qui les rendoit très-difficiles à manœuvrer dans les gros tems. Il a depuis perfectionné sa méthode, au point de laisser bien peu de chose à désirer. Une grande partie des vaisseaux Espagnols employés dans la dernière guerre avoit été construite par lui; & plusieurs ont excité l'admiration des Marins François, & même celle des Anglois. Le vaisseau la Conception, par exemple, construit d'après ses plans, a été jugé par ces deux classes de connoisseurs, le plus beau vaisseau de l'Europe.

Qualités
& défauts
des vais-
seaux Es-
pagnols.

Mais en rendant justice à la coupe & à la solidité des vaisseaux Espagnols, tout le monde s'est récrié avec raison sur la pesanteur de leur marche. On m'a assuré qu'elle tenoit à la manière dont

ils étoient grées & arrimés : ce qui est devenu très-vraisemblable, depuis qu'on a vu ceux que l'Amiral Rodney enleva en 1780 à M. de Langara, acquérir sous la direction des Anglois, une célérité dont on ne les avoit pas soupçonné capables. Cette Nation qui ne dédaigne pas de s'instruire à l'école même de ses ennemis, s'occupe, si l'on en croit ses papiers publics, à perfectionner sa méthode de construction d'après les modèles que les succès de la guerre ont livrés entre ses mains.

Construc-
teurs ac-
tuels.

M. Gautier n'est cependant pas le seul Auteur de cette révolution. Non-seulement il a formé des élèves qui en partagent avec lui le mérite ; mais encore l'Espagne a des constructeurs nationaux, qui ont perfectionné sans son secours l'art de la construction, & qui rendront sa perte beaucoup moins sensible à la Marine Espagnole. Depuis quelques années la mauvaise humeur d'un Ministre, autrefois son ami, avoit condamné son

zele à l'inaction. Notre Cour a profité de cette circonstance pour redemander à son alliée un sujet qui paroissoit lui être devenu inutile. Le Roi d'Espagne a rendu M. Gautier à sa patrie, en lui laissant le traitement dont il jouissoit dans la Marine Espagnole. Il n'a mis qu'une restriction à cette grace, restriction qui ne fait pas moins d'honneur à la bonté du Monarque, qu'aux talens de M. Gautier ; c'est que celui-ci consacrerà encore ses services à l'Espagne, si elle se trouve dans le cas de les réclamer. Depuis la retraite de M. Gautier, je l'ai entendu regretter par ceux même qui avoient contesté ses succès, ou qui s'en étoient affligés, ce qui prouve que chez cette Nation, vraiment loyale & généreuse, la justice l'emporte encore sur ses préventions contre les étrangers. Mon expérience m'a même prouvé qu'on a exagéré ces préventions, ou du moins qu'on devoit les excuser davantage. Quelle est

Circonstances de la retraite de M. Gautier.

Réflexions sur la manière dont les étrangers sont accueillis en Espagne.

la Nation qui, dans les mêmes circonstances que l'Espagne, n'eût pas éprouvé ce sentiment odieux avec plus d'activité! Croit-on que lorsque Louis XIV pensionnoit des savans étrangers; lorsqu'il alloit chercher hors de ses frontieres des Artistes renommés, ou d'habiles Fabriquans, il ne réveilloit pas contre eux la haine des François qui se croyoient plus de droits à ses libéralités, ou s'indignoient qu'au mépris de leurs talens on soudoyât l'industrie étrangere! La vanité & la patience des Espagnols sont mises depuis près d'un siecle à de bien plus rudes épreuves; à la suite du Prince François qui vient régner sur eux, paroît une multitude d'étrangers qui occupent toutes les avenues du Trône; des Favoris françois, des Valets-de-chambre françois, des Confesseurs françois, entourent le Monarque. La Princesse des Ursins & nos Ambassadeurs dominant tour-à-tour dans son cabinet. Un François

accourt pour réformer leurs Finances (1). Des Généraux François se mettent à la tête de leurs Armées (2). Bientôt après un Abbé Italien (3), appelé par la seconde femme de Philippe V, ébranle leur Monarchie par les secousses que son caractère brouillon s'efforce de donner à l'Europe. Sa disgrâce, digne prix de son administration tumultueuse, ne les rend pas pour long-tems à eux-mêmes. Un Hollandois (4), plus insensé encore, s'empare de la faveur du Monarque, accumule en un an toutes les dignités & toutes les graces, s'échappe bientôt chargé de malédictions, & n'emporte d'Espagne que le titre de criminel d'Etat. Sous le regne suivant deux Nations étrangères (5) regnent au milieu des Es-

(1) M. Orry.

(2) Le Maréchal de Tessé, le Duc de Berwick, le Duc de Vendôme.

(3) L'Abbé Alberoni.

(4) Ripperda.

(5) Les Anglois & les Italiens, les uns par M. Keen, leur Ambassadeur, les autres par le Musicien Farinelli.

pagnols à côté de leur Trône. Un Ministre Irlandois (1) s'éleve du fein des intrigues dont leur Cour est le théâtre, mais se fait pardonner par la douceur de son joug, sa qualité d'étranger, & conserve son crédit sous le nouveau Souverain qui quitte le Trône de Naples pour le leur. Un des Italiens (2) qui accompagnent le Monarque, occupe bientôt le département des finances ; & quelques années après, un autre Ministre Italien (3) remplace le Ministre Irlandois. C'est par un Irlandois (4) que la discipline de l'Infanterie est réformée, tandis que deux François réforment, l'un (5) l'Artillerie, l'autre (6) la construction des vaisseaux. A Londres, à Stockholm, à Paris, à Vienne & à Venise, le Souve-

(1) M. Wall.

(2) le Marquis de Squilace.

(3) M. le Marquis de Grimaldi.

(4) M. Oreilly.

(5) M. Maritz.

(6) M. Gautier.

rain est représenté par des étrangers (1). Ce sont des étrangers qui établissent des fabriques (2), qui président à la confection des canaux & des grands-chemins, (3) qui dirigent les sièges (4), qui commandent les armées (5), qui font adopter des plans de Finance (6), qui font avec de grands profits, des avances au Gouvernement (7). Dans les places de commerce c'est encore eux qui étourdis-

(1) M. le Prince de Masserano, M. le Comte de Lacy, M. le Marquis de Grimaldi, avant de parvenir au Ministère; M. le Comte de Mahoni, M. le Marquis de Squilace, après sa retraite du Ministère.

(2) A Valence, à Barcelone, à Talavera, à Madrid, &c.

(3) M. le Maur.

(4) Le même M. le Maur à Mahon; M. d'Arçon à Gibraltar.

(5) M. le Duc de Crillon à Mahon & au Camp de St.-Roch; M. le Prince de Nassau sur les batteries flottantes, &c. &c.

(6) M. Cabarrus.

(7) Les principales maisons de commerce Françaises établies à Madrid.

sent les Espagnols par leur activité & leurs succès. A Barcelone, à Valence, à Cadix, à Bilbao, &c., les plus riches commerçans sont des étrangers. J'ai entendu bien souvent déclamer contre la haine qu'ils inspirent en Espagne. J'avoue que si j'ai été étonné de quelque chose, c'est de la docilité avec laquelle on les y souffre, de la disposition même qu'on a à les aimer pour peu qu'elle ne soit pas altérée par leur caractère dédaigneux, ou leurs prétentions insultantes; & quand quelques Espagnols les y verroient d'un œil d'envie; quand ils s'affligeroient de ce concours d'étrangers heureux, dont les succès dans tous les genres semblent accuser sans cesse leur paresse & leur impéritie, ne seroient-ils pas bien excusés par cet amour-propre, dont l'homme de tous les pays a tant de peine à se séparer, & par cet attachement si naturel à la gloire de sa Nation, qu'on honorera, si l'on veut, du beau nom de patriotisme? Après avoir de-

mandé pardon au Lecteur de cette digression qui étoit nécessaire pour soulager mon ame, & qui ne déplaira peut-être pas à la sienne, si les préjugés lui pesent, je vais reprendre ce qui me reste à dire de la Marine Espagnole.

Elle doit sans doute beaucoup au Monarque actuel. Ses efforts pour l'augmenter & la régénérer, qui datent des premières années de son regne, n'ont pas été infructueux. En 1764 il n'avoit encore que 37 vaisseaux de ligne, & une trentaine de frégates. En 1770 on comptoit 51 vaisseaux depuis 58 canons jusqu'à 112; vingt-deux frégates, 8 hourques, 9 chebecs & 12 autres petits bâtimens de guerre. Leur nombre s'est encore accru depuis. L'Espagne, à plusieurs époques de la dernière guerre, n'a pas eu moins de 60 vaisseaux de ligne, & depuis la paix elle s'est occupée de réparer les échecs que les élémens & les ennemis lui ont fait éprouver. Ses trois départemens d'Europe ne sont pas les seuls

Nombre
des vais-
seaux de
guerre Es-
pagnols.

Chantiers
de conf-
truction.

où l'on construise des bâtimens de guerre. Il y a aussi un chantier de construction à la Havane ; & on a destiné depuis long-tems un fonds annuel de 700 mille piaftres pour alimenter ses travaux.

Bois de
construc-
tion.

L'Espagne & ses colonies pourroient fournir à la Marine le bois de construction dont elle a besoin. Il y en a dans les montagnes des Asturies & de la Navarre. Il y a sur-tout dans les Pyrénées du côté de l'Arragon & de la Catalogne, une espece de pin plus compact & plus durable que le chêne. L'isle de Cuba contient encore beaucoup de cédres dans son intérieur, quoique bien des gens la croient épuisée par la quantité qu'on en a déjà tirée de la partie voisine de ses côtes. Enfin il y a aussi sur celles de Cumana du bois propre à la construction, & sous le Ministère de M. le Bailli d'Arriaga, il fut question d'en entreprendre l'exploitation. Mais l'Espagne n'a pas encore tiré de ces ressources tout le parti qu'elle auroit pu,

Mâtures.

& elle est toujours à la merci des Puissances du Nord, au moins pour l'approvisionnement de sa Marine en mâtures. D'après le compte que la Banque de St-Charles, chargée de fournir les munitions navales, à rendu cette année au public, il paroît que depuis le 1 Décembre 1784 jusqu'au 1 Décembre 1785, elle a dépensé plus de 8 millions & demi de réaux pour le seul article des mâtures qu'elle a fait venir du Nord. L'Espagne se fert encore de l'entremise des bâtimens Hollandois. Elle pourra quelque jour s'en passer, si le commerce qu'elle fait directement depuis quelques années dans la mer Baltique, continue à prospérer. Elle a même déjà commencé à établir des relations directes avec la Russie pour son approvisionnement en munitions navales. Dans le cours de 1781 quatre bâtimens Russes versèrent des chargemens de chanvre dans son département du Ferrol, & remporterent des laines de la côte voisine : les deux

Moyen
que l'Es-
pagne
pourroit
employer
pour se
procurer
des muni-
tions nava-
les.

Nations ne peuvent que gagner à étendre cette communication. Il seroit aussi à desirer qu'en attendant que l'Espagne puisse se suffire à elle-même, elle entretint en Livonie des agens intelligens, qui seroient chargés d'y faire de bons choix à tout prix. On fait que les commerçans Russes, dont les Puissances maritimes employent l'intervention, gardent pour leur Nation les plus beaux mâts, que les Anglois, plus actifs & moins parsimonieux que leurs concurrens, en rachètent quelques-uns, & qu'ainsi les autres Puissances n'en ont que le rebut. Si les Espagnols les imitoient, la somme qu'ils sacrifieroient à cette spéculation, seroit bien compensée par l'avantage de se procurer de meilleures munitions, & celui d'éviter le risque d'être pris au dépourvu par une guerre maritime.

La Marine
emploie le
chanvre du
pays.

Ils sont encore plus près de pouvoir se passer des étrangers, pour s'approvisionner de chanvre. Pendant long-tems ils ont reçu du nord tout celui qu'em-

ployoit leur Marine. Mais à présent le Royaume de Grenade lui en fournit une grande quantité, & elle en tire aussi de la Navarre & de l'Arragon ; & en ce moment presque tous ses cordages, cables & toiles à voile sont faits de chanvre du cru de l'Espagne, & n'y perdent rien, comme ont pu s'en appercevoir les Officiers de notre Marine, à qui les arsenaux Espagnols en ont fourni pendant la dernière guerre.

Les Espagnols ont aussi adopté des Anglois, la méthode de doubler en cuivre leurs bâtimens de guerre, mais faute de savoir préparer pour cet objet celui que le Mexique leur fournit, ils tirent jusqu'à présent toutes leurs planches de cuivre, de Trieste & de Suede.

Doubla-
ges en cui-
vre.

Tous ces détails que nous avons référés le plus qu'il nous a été possible, prouvent que l'Espagne a dans son propre sein tout ce qu'il faut pour alimenter sa Marine, & qu'après avoir long-tems négligé ces avances de la nature,

Réflexions
générales
sur les pro-
grès de la
Marine Es-
pagnole.

elle travaille avec succès à la rendre indépendante des autres Nations. Pour se faire une idée de ce qu'elle a déjà gagné à cet égard sous la dynastie actuelle, il suffira de se rappeler que sous Philippe IV elle achetoit des Hollandois ses vaisseaux tout faits, & les cordages dont elle avoit besoin pour sa flotte & ses galions; des François ses voilures; du cuivre aux Allemands; de l'étain & du plomb pour le service de son artillerie aux Anglois, & ses galeres aux Genevois. Elle laissoit pourrir ses bois sur pied; elle abandonnoit la culture du chanvre. Pour les mines du Mexique & du Perou, dont les riches contributions concouroient à son appauvrissement, elle négligeoit l'exploitation de ses propres mines qui pouvoient contribuer à sa défense; & ses guerres lui devenoient ainsi doublement onéreuses. Le mal avoit encore empiré sous le regne de Charles II. Les Monarques suivans ont arraché l'Espagne à cet assoupissement fatal.

fatal. La Nation qui n'attendoit que ce signal , est entrée dans leurs vues , & ils ont trouvé des Ministres qui les ont secondées. On reprochoit à celui qui présidoit au département de la Marine pendant la dernière guerre , de s'être livré à une économie mal entendue dans les travaux de son département. Son successeur , quoique conduit par lui à la faveur du Monarque , quoiqu'élevé dans les mêmes principes , en fait une application plus sage , & paroît convaincu que pour bien servir son Souverain , il ne faut pas tant songer à lui épargner des dépenses , qu'à ne lui en faire faire que d'utiles.

La Marine conduit naturellement au commerce ; celui de l'Espagne a peut-être plus de rameaux que celui d'aucune autre Puissance de l'Europe. A l'époque de sa splendeur , son commerce jouoit le rôle le plus actif. Les négocians étrangers venoient jusques dans le centre du Royaume , échanger leurs marchandises

Révolution qui s'est opérée dans le commerce de l'Espagne.

contre les productions de son sol & de ses fabriques. Mais sous les successeurs de Charles-Quint, ces avantages s'évanouirent, & l'Espagne ne fit plus pendant long-tems qu'un commerce passif. Le très-petit nombre de bâtimens qu'elle y employe, ainsi que nous l'avons dit, en est à la fois la preuve & la cause; quoique son agriculture & son industrie actuelles soient encore loin de la prospérité vers laquelle elles tendent, cependant si elle n'avoit qu'elle-même à approvisionner des marchandises qui lui manquent, peut-être ce qu'elle fournit à l'étranger, balanceroit-il ce qu'elle en reçoit.

Elle a d'abord abondamment de quoi pourvoir à presque tous les besoins de la vie. Nous avons parlé de ses laines, nous verrons à l'article de Valence, la ressource qu'elle tire de ses soies. Ses eaux-de-vie, ses vins de liqueur, ses fruits, sa soude & sa barille, &c. &c. forment pour ses côtes orientales & méridiona-

les, une branche d'exportation considérable. Elle recueille dans son intérieur tous les vins ordinaires, nécessaires à sa consommation. Son agriculture plus encouragée lui fourniroit assez de bled pour pouvoir en exporter. Malgré l'état imparfait où elle est encore, quelques-unes de ses Provinces, comme l'Andalousie & la vieille Castille, ont plus de grains qu'elles ne peuvent en consommer; mais les difficultés pour le transport intérieur rendent cette fertilité à-peu-près inutile au reste du Royaume, qui se trouve quelquefois à la merci des approvisionnemens étrangers, lors même que quelques cantons sont dans l'abondance. Il n'y a d'ailleurs, quant à la police des grains, rien de bien stable, rien de bien encourageant pour le cultivateur. Outre que le voyage périodique des moutons, & les privilèges de *la mesta* étendus aux propriétaires même des troupeaux permanens, le forcent à laisser ses champs ouverts en tout tems, &

Ce qu'elle
tire de son
propre sol.

Circons-
tances nui-
sibles à son
agricultu-
re.

que dès le lendemain de la récolte jusqu'au jour où il les ensemence de nouveau, ils soient moins à lui qu'au public, il ne peut compter sur un débouché assuré pour l'excédent de leurs productions. Jusqu'au regne actuel, l'exportation des grains avoit été défendue presque sans interruption, & le prix du bled fixé à un taux invariable. On sentit enfin l'inconvénient de ces entraves. M. de Campomanes, alors fiscal du Conseil de Castille, s'en indignoit depuis long-tems, & s'en indignoit presque seul. Aidé du Monarque qu'il avoit amené à son avis, il parvint enfin à les briser. En 1765 une cédule Royale établit que le commerce intérieur des grains seroit absolument libre; qu'il seroit permis d'en former des magasins; mais que ces magasins seroient publics, & que pour subvenir à des besoins pressants, on pourroit y prendre du bled au prix courant; qu'on auroit la faculté d'en extraire, lorsqu'à trois marchés con-

Police
des grains.

fécutifs il se seroit soutenu à un certain prix ; qu'on pourroit introduire des grains du dehors , & les emmagasiner jusqu'à six lieues dans l'intérieur des terres ; mais non pas plus avant , à moins qu'à trois marchés consécutifs des cantons voisins, le bled n'eût surpassé le prix auquel il devoit être pour pouvoir être exporté. Les représentations de quelques Provinces , & les mesures du Conseil de Castille apportèrent plusieurs modifications à ce règlement. L'exportation fut même tout-à-fait défendue en 1769. Mais le règlement de 1765 fut rétabli en son entier par la cédula du mois de février 1783.

Toutes ces variations ne peuvent que nourrir la timidité & la paresse chez les cultivateurs. Pour les encourager à tirer de leurs terres tout le parti possible , il faudroit une loi plus stable , une loi surtout qui fût mieux observée. Car celle qui permet l'exportation est éludée sans cesse par le caprice ou la cupidité des

Alcades & des Commandans de la frontiere ; & lorsque rien ne s'oppose à son application (ce qui est rare, le bled se trouvant presque constamment au-dessus du prix qu'elle a fixé), il y a encore beaucoup de formalités à remplir avant que l'exportation puisse s'effectuer. Elle est donc en général rare & peu abondante par les voies que la loi autorise. La maniere lente, pénible & coûteuse dont se font les transports en Espagne, doit empêcher qu'il ne sorte autant de bled en contrebande que quelques personnes le croient. La modicité des exportations légales, ne doit donc être attribuée qu'à la modicité habituelle des récoltes ; ce qu'il y a de certain, c'est que la Galice & les Asturies reçoivent souvent du bled de l'étranger, quoique le peuple y consomme beaucoup de maïs ; que la Biscaye en prend dans la Province d'Alava, en Navarre & en Arragon, & même quelquefois chez l'étranger par la voie de St.-Sébastien ; que

Si l'Espagne a beaucoup de bled à exporter.

toute la côte orientale de l'Espagne en manque habituellement, & que le Royaume de Valence en reçoit du dehors, quand la Manche qui en a presque toujours en abondance ne peut lui en fournir; qu'enfin l'Andalousie elle-même, malgré sa fertilité, reçoit du bled étranger par ses ports de Cadix & de Malaga. Il n'y a gueres que par les frontieres du Portugal que l'exportation des grains pourroit se faire avec avantage. Ce Royaume ne recueille jamais assez de bled, & les Provinces Espagnoles qui l'avoisinent en peuvent produire abondamment.

Le superflu du bled d'Espagne est principalement dans la vieille Castille, & s'écoule par St.-Ander, & quelques ports voisins en Galice, dans les Asturies, en Andalousie & même en France, comme cela est arrivé en 1782 & en 1783, que nos Provinces méridionales étoient menacées de la disette. Encore cette exportation ne s'effectue-t-elle

Exportation de celui de la vieille Castille.

qu'en dépit des préjugés enracinés dans la vieille Castille, préjugés qui ne devroient cependant pas tenir contre l'expérience qui justifie le Règlement de 1765, par une augmentation de près d'un tiers dans les récoltes.

A-peu-près à la même époque on a pris une autre mesure pour l'encouragement de l'agriculture en instituant les *Positos*. Ce sont des magasins de bled établis dans plus de cinq mille villes, bourgs & villages du Royaume, pour assurer la subsistance du peuple contre tous les accidens, pour prévenir jusqu'aux alarmes qui, dans cette matière délicate, équivalent souvent à des maux réels. Lorsqu'on veut établir un de ces *Positos* en quelque endroit, le Corps municipal (*Ayuntamiento*) oblige tout habitant qui a un champ, soit en propriété, soit en cens, d'y contribuer pour un certain nombre de fanegues (mesure de bled pesant en quelques endroits jusqu'à 90 livres, & dont le prix moyen est environ

Etablis-
ment des
Positos ou
magasins
de bled.

4 livres tournois.) L'année suivante l'habitant reprend ce qu'il a fourni, & y substitue une quantité de bled nouveau un peu plus forte, ainsi de suite tous les ans, jusqu'à ce que la somme de tous les excédens, qu'on nomme *creces*, ait rempli suffisamment le magasin. Mais cette époque est reculée au gré de la cupidité, & il est bien peu de *Positos* en Espagne dont la gestion n'enrichisse les Administrateurs aux dépens du pauvre peuple. Cette branche est cependant en ce moment entre les mains d'un Ministre vigilant (1) qui s'occupe à en écarter les abus, & qui, rappelant les *Positos* à leur première destination, veut les faire tourner à l'encouragement des cultivateurs, & même consacrer, s'il est possible, leur excédent à secourir ceux qui manqueroient de grains pour leurs semences. Ces magasins

(1) M. le Comte de Florida-Blanca, qui est parfaitement secondé par un Magistrat aussi intègre qu'éclairé, Don Juan de Acedo Rico.

publics qui , dans la pratique , sont onéreux pour les pauvres & d'une médiocre ressource pour les riches , ne doivent pas se confondre avec les magasins de bled , établis en beaucoup d'endroits par la charité des particuliers , pour fournir aux cultivateurs peu aisés de quoi ensemencer leurs terres. Il y a outre cela , par exemple , à Valence & à Malaga , d'autres établissemens de bienfaisance , qui ont aussi pour objet l'encouragement de l'agriculture. Ce sont des Monts-de-piété ou *Erarios*, dont les fonds sont destinés à faire des avances en argent aux Laboureurs , pour une année seulement. Ces fonds ont été pris sur le produit des *spolios y vacantes*.

Principal obstacle au progrès de l'agriculture.

Au reste , & la permission d'exporter les grains , & l'établissement des *Positos* , & mille autres remedes semblables , ne seront que de vains palliatifs au mal qui fait encore languir l'agriculture en Espagne , tant qu'on ne sera pas parvenu à y faciliter la circulation intérieure par l'éta-

blissement des chemins praticables en tout tems, & sur-tout par celui des canaux & des rivieres navigables; deux objets dont nous avons vu que l'administration présente s'occupoit essentiellement.

En attendant que ses efforts aient vivifié l'intérieur de l'Espagne, on n'y voit gueres d'autre commerce que celui des vins & des huiles, qui, dans des outres portées par des mulets ou des ânes, passent d'une province à l'autre; celui des grains, qui, également avec le seul secours des bêtes de somme, vont prévenir par le superflu d'un canton la disette dans un canton voisin; celui sur-tout des laines, qui, des bergeries ou des lavoirs répandus dans les deux Castilles, prennent la route de Bilbao, de Saint-Ander & de quelques autres ports de la côte septentrionale. Les matériaux nécessaires aux fabriques, les marchandises qui, des frontieres ou des ports, passent dans l'intérieur du Royaume, s'y transportent presque toujours par les mêmes

Difficultés
pour les
transports
intérieurs.

moyens lents, & par conséquent dispendieux. On a calculé (1) que la différence du prix du transport par eau au prix du transport par terre, sur nos routes même les mieux entretenues, est en France dans la proportion d'un à cent cinquante. Qu'on juge par ce calcul de ce que l'Espagne gagnera quand elle sera en pleine jouissance des canaux qu'elle a déjà commencés, ou dont elle a arrêté le plan. Qu'en attendant elle s'occupe, comme elle le fait, d'appplanir ses routes raboteuses & escarpées dans les pays des montagnes, souvent impraticables pendant la mauvaise saison dans les pays de plaine, & elle pourra du moins substituer plus généralement les voitures aux bêtes de charge, & faire quelques progrès dans l'économie des transports. Elle n'est gueres plus avancée dans le commerce de cabotage. Si l'on en excepte les bâtimens

Comment
se fait le
cabotage
de l'Espa-
gne.

(1) Voyez l'excellent Ouvrage de M. de Fer de la Nouere, sur l'*Economie dans les travaux publics.*

Catalans & ceux de la Biscaye, le cabotage est presque en entier entre les mains des François, des Anglois & des Hollandois, trois Nations qui ont sur les Espagnols l'avantage d'être plus actives, d'entendre mieux la manœuvre, de naviguer à moins de frais, & avec des équipages moins nombreux. Ce qui jusqu'à ce moment a obligé l'Espagne de renforcer les siens, c'est son état de guerre perpétuelle avec les Barbaresques, qui a d'ailleurs l'inconvénient de diminuer la confiance que pourroit inspirer son pavillon. Son ministère actuel est sur la voie de faire disparaître cet obstacle principal à la prospérité de sa navigation dans la Méditerranée. La paix qu'il vient de conclure avec deux des Régences d'Afrique, est sans doute une partie essentielle de son système, qui embrasse à la fois l'agriculture, l'industrie & la navigation. Il a senti que ces trois objets avoient entr'eux une liaison indissoluble,

Plan de l'administration actuelle pour encourager l'agriculture & la navigation.

& rejetant les principes exclusifs qui favorisent l'un aux dépens des autres, il a vu que pour guérir la paralysie de l'Espagne il falloit qu'ils s'entraïdassent. Vainement eût-il encouragé la culture des denrées & l'exploitation des matieres premières qu'attendent les ateliers, s'il n'eût songé à en faciliter la circulation par des chemins & des canaux, & à promouvoir l'exportation des productions de son sol & de ses fabriques, en rendant la navigation Espagnole moins dispendieuse & plus sûre. La réussite de ce plan, aussi vaste que bien combiné, tournera bientôt au profit du commerce extérieur de l'Espagne.

Situation
du com-
merce ex-
térieur de
l'Espagne.

C'est sur-tout sous ce point de vue que cette nation joue encore un rôle passif. Nous allons en convaincre nos Lecteurs, en faisant rapidement le tour de ses côtes. Celles de Catalogne présentent d'abord une exception : presque aucun des reproches que l'on fait à la

pareffe des Espagnols n'est applicable aux Catalans. En traversant leur province si bien cultivée, couverte de manufactures de tous les genres, on a peine à croire qu'elle appartienne à l'Espagne. Le port de Barcelone exporte des soieries, des draps moyens, des cotonnades, des indiennes, des vins & des eaux-de-vie, toutes productions du pays; & si l'on veut juger de la part que les Catalans prennent à ce commerce, qu'on sache qu'en 1782, de 628 bâtimens qui entrèrent à Barcelone, 317 étoient des bâtimens Espagnols. Il est vrai qu'il passe en Catalogne par le même port les soieries de Lyon, les bas de Nîmes, beaucoup d'étoffes de coton, en dépit de la prohibition, & surtout de la morue, article pour lequel seul l'Espagne est encore tributaire de l'Angleterre pour la somme de trois millions de piastres : singularité remarquable dans l'histoire du commerce, qu'une Nation hérétique approvisionne un Royaume Catholique d'un comestible qu'elle seule

Celui que font les ports de Catalogne.

Réflexion sur la morue Angloise introduite en Espagne.

parvient à préparer suivant le goût des conforateurs, en prenant sur leurs propres côtes (1) le sel dont elle assaisonne un poisson pêché sur les côtes de cette isle de Terre-Neuve, dont ils ont fait la découverte, & où ils ont conservé & exercé long-tems le droit de pêcher; & comme si cette espece de servitude étoit un arrêt irrévocable du sort, les tentatives qu'on a faites, pour substituer à la morue Angloise un poisson semblable que présentent les côtes de Biscaye & des Asturies, ont été jusqu'à ce moment infructueuses, & ont prouvé que les loix, la politique, l'intérêt même, disparoissent devant les fantaisies du goût.

Les autres ports de la Catalogne sont à-peu-près dans le même cas que Barcelone. Tarragone, & les ports voisins

(1) Le sel avec lequel les Anglois salent leur morue se prend à Setubal, & sur-tout à Alicante: c'est-là que leurs bâtimens, quelquefois sur leur lest, viennent le charger pour l'emporter à Terre-Neuve.
reçoivent

reçoivent de plus quelques commestibles, & exportent quelques fruits secs. Tortose exporte ou importe du bled suivant que la récolte de l'Arragon & de la Catalogne est bonne ou mauvaise ; mais il sort sur-tout beaucoup de soude par ce port.

Les ports de la côte de Valence font aussi un grand commerce, qui est principalement à notre avantage. Nous importons par Valence même, en toileries, lainages, quincailleries, épiceries & grains, pour une somme qui équivaut presque à celle de ce qui est extrait par ce port en vins, laines, fruits secs, soude & barille. Nous allons chercher à Gandie les laines qu'employent nos manufactures de Languedoc & d'Elbeuf ; nous y apportons nos draps, nos toiles, notre quincaillerie, notre cacao, &c. Les Anglois y apportent aussi leurs draps ; & les Hollandois viennent y chercher les eaux-de-vie du pays pour les transporter sur les côtes de Normandie & de Bre-

Les ports
de la côte
de Valen-
ce.

Alicante. tagne. Alicante fait pour les Navigateurs Espagnols un commerce moins défavantageux. Sur 961 vaisseaux que ce port reçut en 1782, il y en avoit 600 Espagnols, la plupart Catalans. Il y entre des toiles de France, de Suisse & de Silésie, nos camelots, quelques-uns de nos lainages, & il en sort des fruits, des laines, de la barille, &c. A Carthagene, ce sont les Anglois, les Hollandois & les Napolitains qui importent des marchandises de tous les genres, & viennent charger des soies, des laines, de l'espart, de la soude & de la barille.

Carthage-
ne.

Almeria. Almeria est un petit port dont nous faisons le principal commerce; nos bâtimens viennent y apporter les productions de nos fabriques, & y chargent du plomb, de la soude, de l'espart.

Il sort par Velez-Malaga & Marbella, du vin & des fruits.

Malaga. Malaga fait un commerce très-considérable, & dont l'avantage est tout entier du côté de l'Espagne, mais pres-

que sans profit pour sa navigation. Sur 842 bâtimens que ce port reçut en 1782 de presque toutes les Nations commerçantes, cent à peine étoient nationaux, même en comptant les vaisseaux de guerre qui y relâcherent. Les Anglois qui y dominent y apportent des laineries & beaucoup de quincailleries; les Allemands, & sur-tout les Hambourgeois, plusieurs articles de mercerie; les Hollandois, des épiceries, de la coutellerie, des dentelles, des rubans de fil, &c. Ces Nations, & celles du Nord & de l'Italie, en exportent pour la valeur de près de deux millions & demi de piastres en vins, fruits, sumac, hanchois salés, huile & fruits; & tout ce qu'elles y importent monte environ à un million & demi. La balance seroit encore plus à l'avantage de Malaga, si les soies & les laines du Royaume de Grenade s'exportoient par ce port; mais elles sont employées dans le pays même.

Cadix &
les ports
voisins.

Cadix, dont nous n'entreprendrons pas même d'esquisser ici le commerce, parce que nous en parlerons avec quelque détail en un autre endroit, Cadix est une preuve frappante du peu d'activité de la navigation Espagnole. Sur 1033 bâtimens de toute Nation qui y entrèrent en 1782, il n'y en eut qu'une centaine d'Espagnols. Les petits ports voisins de Sanlucar & du port Sainte-Marie, ne donnent à proportion pas plus de débouchés aux bâtimens nationaux.

Côtes de
Galice.

Des côtes d'Andalousie si nous passons à ceux de la côte septentrionale de l'Espagne, nous trouvons les François, les Anglois & les Hollandois en possession du commerce qui s'y fait par Vigo, le Ferrol, & sur-tout la Corogne, & qui est presque tout entier en importation; car les sardines, les bestiaux & les toiles communes, seuls objets que la Galice puisse exporter, servent à payer sa balance avec les provinces voisines. La

Corogne doit au regne actuel un petit commerce d'exportation qu'elle fait avec l'Amérique par la voie des Courriers maritimes qui partent tous les mois pour la Havane, & tous les deux mois pour Buenos-Ayres. Il y en avoit dix-huit lorsque la dernière guerre éclata; plusieurs tomberent entre les mains des ennemis, mais ont été remplacés. Le transport des paquets & des passagers est le principal objet de cette institution; mais par occasion elle ouvre un débouché aux productions de la Galice; elle occupe environ mille hommes d'équipage, & n'a pas laissé de vivifier tout le pays circonvoisin.

Avantages
des Cour-
riers mari-
times.

Les côtes des Asturies ont dix-huit ports à peine connus de nom, dont les Hollandois font presque exclusivement le commerce. Peu avant la dernière guerre les Anglois & les François, qui en avoient été écartés par les précédentes, y ont reparu pour y apporter des toiles, des laineries & de la quincaillerie. Il y

Ports des
Asturies.

a cependant quelques bâtimens du pays qui vont chercher en France & en Angleterre de quoi pourvoir aux besoins de cette province ; & depuis l'établissement du commerce libre avec l'Amérique Espagnole, le commerce de Gijon, le plus important de tous ces ports, commence à prendre quelque activité.

Côtes des
Montanas
de Burgos.

Le pays adjacent aux Asturies se nomme les *Montanas de Burgos* : c'est un des cantons de l'Espagne les plus dépourvus de ressources. Le Gouvernement y a eu égard, en lui permettant de recevoir, franchises de droits, les choses nécessaires à la vie. Le fife n'a pas été long-tems sans se repentir de cette concession, à la faveur de laquelle toutes sortes de marchandises étrangères ont été introduites par les ports de la côte, & il a pris récemment des mesures de vigilance pour en prévenir les abus. Saint-Ander est le port principal de cette côte privilégiée ; il reçoit par une centaine de navires de nos ports du Ponent, tout

Port de
St.-Ander.

ce qu'ils peuvent fournir à la consommation dans tous les genres; & ces navires y viennent charger des laines pour nos manufactures, & du bled pour les autres Provinces d'Espagne, quelquefois même pour les nôtres. Les Anglois en exportent les mêmes objets, y apportent de la morue, de l'huile de poisson, &c. & employent à ce commerce une quarantaine de vaisseaux. Le port de Saint-Anders reçoit de plus quelques bâtimens Hollandois & Hambourgeois. L'établissement du commerce libre a aussi commencé à y ranimer la navigation nationale. Les ports voisins, comme *Suances*, *Comillas*, *San-Vicente de la Barquera*, font un peu de cabotage avec les barques du pays. *Santona*, qui a un port excellent, envoie quelques bâtimens chargés de châtaignes en Hollande, & quelques chargemens de limons en France.

Cette côte, dont le commerce, comme on voit, est presqu'entièrement entre les

Ports de
la Biscaye.

mais des étrangers, touche à celle de la Biscaye, la plus active de l'Espagne après la Catalogne. Ses ports principaux, *Bilbao*, le *Passage* & *Saint-Sébastien*, sont fort fréquentés par les Anglois, les François & les Hollandois, qui y apportent les productions de leur industrie, & y chargent du fer, des laines, des ancres. Mais les Biscayens ne sont pas spectateurs inactifs de ce commerce; ils approvisionnent en grande partie de marchandises étrangères les provinces Méditerranées, & leurs bâtimens ont une correspondance suivie avec les autres ports de la Péninsule & ceux de France, d'Angleterre & de Hollande. *Saint-Sébastien* a été long-tems le centre unique du commerce avec la province de Caracas; & quoique la Compagnie qui porte ce nom n'ait plus la forme d'une Compagnie exclusive, les Biscayens auront long-tems un grand avantage pour ce commerce sur leurs concurrens.

Commer-
ce des illes
Balears.

Deux mots sur celui des illes Balears

qui font partie de la Couronne d'Arragon, compléteront cette légère esquisse de l'Espagne commerçante.

L'isle de Mayorque, la principale des trois, a du vin & des fruits qu'elle envoie en Espagne, quelques eaux-de-vie que viennent charger les bâtimens du Nord, un peu de soie qui passe en Catalogne, quelques lainages grossiers dont s'accommodent la Sardaigne & l'Italie, &c. Elle reçoit du bled des ports de France & d'Italie, des bestiaux par ceux du Languedoc & de la Catalogne, du riz, de l'espart & des foieries par les côtes du Royaume de Valence. Les François, les Anglois & les Hollandois lui apportent tous les autres objets dont elle a besoin; mais les François font les trois quarts de tout le commerce de cette isle. Les Mayorquains cependant, comme presque tous les Insulaires, ont du goût & de l'aptitude pour la navigation. Leur bois de construction est employé à Palma, qui est leur port principal; ils vont cher-

De Mayorque.

cher eux-mêmes à Marseille du cacao , du sucre , du fer & des planches ; & leurs chebecs vont prendre quelques chargemens à Cadix. Leur pavillon plus exposé qu'aucun autre aux insultes des Barbaresques , leurs redoutables voisins , pouvant flotter désormais avec plus de sûreté dans la Méditerranée , & leur port de Palma étant un de ceux qui , depuis 1778 , ont droit de commercer avec l'Amérique Espagnole , l'activité des Mayorquains ne peut que se déployer de plus en plus.

De Minorque.

Elle ne sera de long-tems rivalisée par leurs voisins , les Insulaires de Minorque. Cette isle , peu fertile & presque sans industrie , étoit approvisionnée de tout par les bâtimens étrangers , & sur-tout par les nôtres , avant la conquête que l'Espagne en a faite. J'ignore si les Minorquains gagneront , quant à leur commerce , à ce changement de domination ; il m'a seulement paru qu'ils en doutoient.

Iviza, la troisieme des isles Balcares, D'Iviza.
 exporte peu de chose, & reçoit ses appro-
 visionnemens par Mayorque & les côtes
 d'Espagne. Sa principale richesse est son
 sel que viennent charger les bâtimens
 étrangers, & sur-tout les Suédois.

Voilà plus de preuves qu'il n'en faut
 du rôle passif que jouent les Espagnols
 dans leur commerce avec l'étranger. Mais
 l'établissement des Sociétés patriotiques,
 la confection des chemins & des canaux,
 & sur-tout l'extension du commerce libre
 avec les Indes Espagnoles, doivent amener
 un nouvel ordre de choses. Nous
 avons assez parlé de ces deux premicres
 sources de vivification; il nous reste à
 faire connoître la troisieme.

Lors de la conquête de l'Amérique Espa-
 gnole, la Cour de Madrid en confia l'admini-
 stration à un Corps permanent, sous le
 nom de *Conseil des Indes*, qui subsiste en-
 core à-peu-près avec les mêmes loix & les
 mêmes principes que firent alors adopter les
 circonstances. L'organisation qu'elle donna

Com-
 merce de
 l'Espagne
 avec ses
 Colonies.

en même tems à ses vastes possessions n'est pas de mon sujet ; ce seroit celui d'un ouvrage qui seroit au-dessus de mes forces, & m'éloigneroit trop de mon but : je n'en dirai que ce qui sera absolument nécessaire pour faire connoître l'Espagne moderne dans ses relations avec ses Colonies.

Conseil
des Indes.

Le Conseil des Indes est modelé à beaucoup d'égards sur le Conseil de Castille : comme lui, il est composé de plusieurs Salles ou Chambres, dont deux sont spécialement chargées des affaires d'administration, & une de la décision des procès. Comme lui, il a sa *Camara*, composée des plus anciens Conseillers, & dont une des principales fonctions est de proposer au Roi, par la voie du Ministre des Indes, les sujets qu'elle croit propres à remplir les places de Vices-Rois, de Gouverneurs, de Magistrats, les Evêchés, Prélatures & Bénéfices de l'Amérique Espagnole : c'est de lui qu'émanent les loix & les réglemens

qui gouvernent cette contrée, & il est fort peu de mesures que le Ministre des Indes puisse prendre sans avoir, au moins pour la forme, la sanction de ce Conseil. Dépositaire permanent des loix fondamentales sur lesquelles fut assise autrefois la constitution des Indes Espagnoles, il a été, trop constamment peut-être, l'ennemi né des opérations qui pouvoient la modifier. Une de ces loix fixoit le commerce de l'Espagne avec ses Colonies dans un seul port : ce fut d'abord celui de Séville; & lorsque le Guadalquivir que l'on remontoit sous Charles-Quint jusqu'à ce port, fut devenu inaccessible aux gros bâtimens, le centre du commerce de l'Amérique Espagnole fut transporté à Cadix. Tout le monde fait comment se faisoit ce commerce. Il partoit à des époques fixes une flotte qui alloit approvisionner le Mexique, & en rapportoit les productions à Cadix, & des galions qui alloient aboutir à Portobello. Il se tenoit

Com-
merce de
l'Améri-
que Espa-
gnole, fixé
à Séville.

Puis à
Cadix.

dans ce port une foire qui étoit le rendez-vous de tous les commerçans des autres Colonies Espagnoles. Cette marche fut constamment suivie jusqu'à la guerre qui éclata en 1739, que les vaisseaux de registre furent substitués aux galions. Mais, & la flotte du Mexique & ces vaisseaux de registre continuoient à partir de Cadix.

Compagnie de Caracas.

La seule côte de Caracas recevoit d'un autre port ses approvisionnemens. Le soin d'y pourvoir avoit été confié par Philippe V à une Compagnie qui prit le nom de *Guipuscoa*, de la province où elle s'étoit formée, & des ports de laquelle partoient ses expéditions. Cette Compagnie jouissoit de tous les avantages d'un privilège exclusif sans en avoir la concession formelle. Une mauvaise administration, en enrichissant ses agents & en excitant les plaintes des Colons de Caracas, a préparé sa décadence. L'échec qu'elle éprouva au commence-

Causes de sa décadence.

ment de la dernière guerre (1) y a mis le comble ; elle a senti dès-lors que le fardeau dont elle s'étoit chargée étoit au-dessus de ses forces , & a prié le Roi lui-même de l'en soulager. Sa Majesté Catholique l'a dégagée de l'obligation d'entretenir des Gardes - côtes qui lui coûtoient deux cens mille piastrès par an , & faisoient sans doute bien mal leur devoir , puisque les Colons de Caracas recevoient beaucoup plus de marchandises par la voie du commerce interlope que par l'entremise de la Compagnie. Celle-ci n'a rien perdu à cette révolution ; ses actions s'étoient triplées depuis sa fondation , grâces à l'insuffisance de ses approvisionnemens , grâces au prix exhor-

Son abolition.

(1) Nous voulons parler de la prise du convoi de Biscaye , au mois de Janvier 1780 , par l'Amiral Rodney. On évaluoit la perte qu'éprouva en cette occasion la Compagnie de Caracas , à quinze cens mille piastrès ; & on affuroit que cette somme équivaloit à celle de tous les fonds qu'elle avoit en valeur.

bitant auquel elle les faisoit payer , & à celui qu'elle mettoit à ses retours. Elle conservoit les mêmes moyens de faire le commerce de Caracas avec de grands avantages sur les nouveaux concurrents qu'on alloit lui associer. Dans le courant de 1785 elle étoit occupée à liquider ses fonds. Déjà la Cour d'Espagne avoit permis à des particuliers de faire des expéditions sur la côte de Caracas , affamée de besoins par les privations que lui avoient imposées la vigilance des Corsaires ennemis & l'austérité encore plus redoutable de son Intendant. Mais j'ai vu en Espagne des gens éclairés douter de l'heureux succès de ces opérations.

Compagnie de Barcelone qui ne produit rien.

L'essai qu'on avoit fait en faveur des Colons de Caracas étoit un acheminement à de nouvelles tentatives du même genre. En 1755 Ferdinand VI avoit permis à une Compagnie de Commerçants de Barcelone de faire des expéditions pour Santo-Domingo, Porto-Ricco & la Marguerite ; mais il y avoit tant de

de restrictions à ce privilège, que la Compagnie n'en a pas fait usage.

En 1763 l'aurore d'un nouveau jour commença à luire sur l'Amérique Espagnole. Plusieurs citoyens éclairés avoient senti & voulu faire sentir au Gouvernement l'inconvénient de borner à un seul port & à des expéditions périodiques, tout le commerce de ces vastes Colonies. Long-tems l'attachement à une ancienne routine avoit rendu infructueuses leurs représentations : on leur avoit toujours opposé deux argumens d'autant plus embarrassans, qu'ils étoient fournis par l'expérience à deux époques éloignées. On disoit que sous Charles-Quint on avoit essayé d'établir le commerce libre, mais que bientôt après on avoit été obligé de revenir aux premiers errements. On ajoutoit que depuis 1748 jusqu'en 1754 il étoit parti des vaisseaux de registre de quelques ports d'Espagne, autres que Cadix; & que les faillites nombreuses qui résulterent de cette opération, la firent

Obstacles qui se sont long-tems opposés à l'établissement du commerce libre.

promptement abandonner. Mais ceux qui faisoient ces objections n'observoient pas que plus de précautions de la part du Gouvernement, des loix mieux combinées sur les époques & la nature des diverses expéditions, devoient prévenir les spéculations ruineuses des débutans; que l'Amérique Espagnole, mieux connue dans ses besoins comme dans ses ressources, au moins par le Gouvernement, ne devoit plus offrir aux commerçants les mêmes écueils, pourvu qu'ils soumissent leurs opérations à son inspection. Les besoins des Colonies Espagnoles augmentoient de jour en jour. Obliger tous les bâtimens qui alloient les pourvoir à partir d'un seul port, c'étoit d'un côté les livrer à une sorte de monopole, & de l'autre laisser la plus vaste marge aux combinaisons du commerce interlope.

Un tarif dressé en 1720 sembloit avoir été calculé pour l'avantage de ceux qui s'occupoient de ce commerce; il surchargeoit de droits de sortie pour l'Amérique les

Défectuosités du tarif de 1720, qui fixoit les droits de

productions de la Métropole, comme le fer, les eaux-de-vie, les vins, les huiles, &c. Il établissoit le droit de *Palmeo* qui se percevoit sur les ballots, non à raison de la qualité des marchandises, mais à raison de leur épaisseur; droit qui favorisoit ainsi les marchandises précieuses qui tiennent peu de volume aux dépens de celles qui en ont beaucoup; droit qui d'ailleurs laissoit ignorer la quantité & la qualité des étoffes étrangères qu'on embarquoit pour les Indes Espagnoles. Ce tarif de 1720 soumettoit outre cela les productions des fabriques de la Métropole au même taux que celles des fabriques étrangères; il prescrivoit en un mot une foule de formalités gênantes pour le commerce licite; & l'interlope joignoit à l'avantage de les éluder, celui de frauder pour la valeur de soixante-dix pour cent de droits, tant d'allée que de retour. Aussi les Anglois en avoient-ils tellement profité, que, selon des calculs que j'ai lieu de croire exacts, la contrebande leur

sortie pour
l'Améri-
que Espa-
gnole.

valoit , après la paix de 1763 , vingt millions de piaſtres fortes par an.

Premier
eſſai du
commerce
libre en
1765.

La Cour d'Eſpagne ne tarda pas à eſſayer un autre régime ſur une partie de ſes Colonies. Par un décret du 16 Octobre 1765 , elle permit à pluſieurs de ſes ports d'Europe de commercer directement avec les iſles qu'elle poſſédoit dans les Antilles , & les Provinces de Campeche , de Sainte-Marthe & de Rio de la Hacha. Le décret diminueoit les droits du fatal tarif de 1720 , & diſpenſoit de beaucoup de formalités. Son effet ne fut pas d'abord bien ſenſible. Les Eſpagnols , ſouvent circonſpects juſqu'à la lenteur , ne ſe livrerent pas avidement à cette nouvelle carrière. L'iſle de Cuba devint le principal objet de leurs ſpéculationſ. Cependant , en 1770 cette iſle , qui , bien cultivée , pourroit approviſionner de ſucres toute l'Europe , n'en fournisſoit pas encore aſſez pour la conſommation de l'Eſpagne. Les ſpéculateurs ſe ſont enhardis depuis. Le Gouvernement

Son effet
ſur l'iſle
de Cuba.

a donné de nouveaux encouragemens au commerce de la Havane, sur - tout en y facilitant l'entrée des Negres, par une diminution considérable dans le droit qu'on payoit pour les y introduire. La Compagnie, chargée exclusivement de les lui fournir, s'étoit presque ruinée dans cette entreprise. Ce nouvel ordre de choses la mit bientôt en état de réparer ses pertes. L'isle de Cuba a commencé dès - lors à prospérer sensiblement ; elle avoit constamment languï sous les auspices de la Compagnie exclusive de la Havane : avant 1765 elle recevoit à peine cinq ou six navires par an. En 1778 il y en avoit plus de deux cens occupés à commercer avec elle. Sa récolte en sucre surpassoit les besoins de l'Espagne ; & quoique ses sucres fussent encore à cette époque de huit pour cent plus chers que les nôtres, on prévoyoit qu'ils ne tarderoient pas à entrer en concurrence avec eux dans les marchés d'Europe.

Extension
du com-
merce li-
bre à pres-
que toute
l'Améri-
que Espa-
gnole.

De pareils succès justifioient les mesures prises en 1765, & invitoient la Cour d'Espagne à leur donner plus d'étendue. Le ministere des Indes venoit de passer entre les mains d'un citoyen, dont le caractère entreprenant, l'expérience & les lumieres, ne lui permettoient pas de se contenter de ces timides essais. Par un décret du 2 Février 1778 le commerce libre fut étendu à la province de Buenos-Ayres & aux Royaumes du Chily & du Pérou; & par un décret du 16 Octobre suivant à la Vice-Royauté de Santa-Fe & à la province de Guatimala. Il embrassoit donc toute l'Amérique Espagnole, excepté le Mexique.

Ce dernier décret régloit la nouvelle forme que devoit avoir ce commerce libre; il y admettoit en Europe les ports de Séville, de Cadix, de Malaga, d'Almeria, de Carthagene, d'Alicante, de Tortose, de Barcelone, de Saint-Ander, de Gijon, de la Corogne, de Palma

dans l'isle de Majorque, & de Sainte-Croix de Ténériffe, dans les isles Canaries. Comme les expéditions qui alloient se faire désormais de tous ces ports devoient passer par l'entremise des Douanes, ceux de la Biscaye, dont un des privilèges consiste à n'en pas avoir, se trouvoient exclus du commerce libre par le fait & par le silence du nouveau Règlement. Le Gouvernement a essayé de déterminer la Biscaye à admettre des Douanes dans ses ports, par la perspective de commercer directement avec l'Amérique Espagnole. Cet appât, comme nous l'avons dit autre part, l'a moins séduite que la conservation de ses privilèges; & jusqu'à présent les Biscayens qui veulent envoyer des bâtimens aux Indes, sont obligés de les expédier d'un des ports les plus voisins de leurs côtes: formalité gênante qui leur a paru beaucoup moins redoutable que l'admission des satellites du fisc. Le Règlement de 1778 étend le commerce libre à vingt-quatre

Pourquoi les ports de Biscaye n'en jouissent pas.

ports de l'Amérique Espagnole , & favorable , par la modicité des droits , ceux de ces ports qui avoient besoin de cet attrait pour être fréquentés.

Mesures
bienfaisan-
tes prises
dans le Ré-
glement de
1778.

Ce n'est pas la seule preuve de sagesse bienfaisante que contienne ce Règlement. Un des principaux objets de son rédacteur , a été d'encourager l'exportation des productions du sol & des fabriques de la Métropole. En conséquence , plusieurs objets y sont exempts de droits pour dix ans ; tels sont sur-tout les tissus en laine , coton , lin & chanvre , sortant des Manufactures Espagnoles ; les chapeaux , l'acier , les verres , &c. & cent autres objets dont l'énumération seroit trop longue.

Dans les mêmes vues , le Règlement exclut absolument beaucoup de marchandises étrangères , comme les étoffes de coton , les chapeaux demi-castors , les bas de soie , & absolument toutes marchandises liquides , savoir , vins , huiles , eaux-de-vie & autres , connus en

Espagne sous le nom de *caldos*.

De plus, pour exciter les Espagnols à extraire pour les Indes les productions de leur pays, le Règlement exempte d'un tiers des droits tout bâtiment entièrement chargé de marchandises nationales.

Le Règlement de 1778 ne tend pas moins à la prospérité des Colonies qu'à celle de la Métropole; il exempte entièrement de droits, à leur sortie d'Amérique, une grande quantité de productions de leur sol, comme le coton, le sucre, la cochenille, l'indigo, le café, le cuivre, le quinquina, & toutes les productions, tant des Indes Espagnoles que des Philippines, qui n'ont pas encore été portées en Europe.

Les métaux précieux de l'Amérique font un article à part. Auparavant, l'or, à son entrée en Espagne, payoit cinq pour cent, & l'argent dix. Le nouveau Règlement fixe ce droit à deux & à cinq & demi; & si son rédacteur en eût été le maître, le droit de quatre pour cent,

sur l'extraction des piastres hors d'Espagne, eût été également diminué de moitié.

Certaines marchandises venant des Indes, sont nécessaires aux Espagnols qui les consomment ou les manufacturent. Leur exportation à l'étranger est absolument défendue par le Règlement : tels sont l'argent en lingots, l'or sous toutes les formes quelconques, le coton filé, le bois de construction, &c.

L'Amérique produit beaucoup d'autres objets peu connus en Europe, dont la Métropole devoit favoriser l'extraction hors de ses ports. Le Règlement qui les exempte de droits à leur sortie des Indes étend cette exemption à leur exportation hors d'Espagne : tels sont ces bois, ces gommes, ces plantes, ces drogues dont l'Amérique abonde, qui peuvent servir au luxe, aux jouissances & à la santé des habitans de l'ancien Continent, & qui, placés loin d'eux par la Nature, devoient depuis long-tems leur être ren-

dus communs par le commerce. Toutes ces mesures eussent été insuffisantes si la Cour de Madrid eût laissé subsister cette foule de droits établis par le tarif de 1720. Le nouveau Règlement les abolit tous, & leur en substitue un seul, qui est une partie quelconque de leur valeur. Il est accompagné d'un tarif où elles sont toutes évaluées, les unes au poids, comme le fer; les autres à la mesure, comme les draps; d'autres à la piece, comme les étoffes; quelques-unes à la douzaine; celles enfin qui ne sont susceptibles d'être évaluées d'aucunes de ces manieres, le sont d'après leur prix courant dans la fabrique d'où elles sortent, si elles sont Espagnoles, ou d'après celui qu'elles ont dans le port où on les embarque, si elles sont étrangères. D'après ces diverses évaluations, qui, comme on le voit, laissent peu de marge aux décisions arbitraires, le tarif assujettit à un droit de trois pour cent les marchandises nationales, & à sept pour cent les marchandises étrangères, quand

Tous les anciens droits convertis en un seul.

Manieres d'évaluer les marchandises.

les unes & les autres s'embarquent pour quelqu'un des grands ports de l'Amérique, qui sont la *Havane*, *Carthagene*, *Buenos-Ayres*, *Montevideo*, le *Callao*, *Arica*, *Guyaquil*, *Valparayso*, & la *Conception*; & ce droit n'est que d'un & demi ou de quatre pour cent, lorsque ces marchandises nationales ou étrangères sont destinées pour les petits ports des Indes.

Repro-
ches qu'on
fait au Ré-
glement de
1778.

Malgré la sagesse des vues qui avoient présidé à ce Règlement, il excita beaucoup de plaintes. Il laissoit, disoit-on, beaucoup à desirer quant à l'encouragement qu'on avoit prétendu donner aux productions nationales; il en taxoit encore assez haut quelques-unes, comme le fer, les huiles, les vins, les eaux-de-vie. Comment avoit-il laissé subsister le droit auquel étoient assujetties toutes les marchandises de laine, fil, lin, coton & filofelle, qui passaient par mer d'une province à l'autre? D'un autre côté, comment avoit-on exclu du commerce de l'Amérique des objets de

fabrication étrangère, auxquels les fabriques nationales ne pouvoient suffire de long-tems, comme les bas de soie, par exemple ? N'étoit-ce pas inviter les fabricans Espagnols, convaincus de leur impuissance, à se concerter avec les étrangers pour y suppléer ? & ce secours nécessaire, mais facile à obtenir en dépit des prohibitions, ne devoit-il pas, en favorisant leur paresse, faire languir leurs ateliers ? On se récrioit principalement sur les formalités gênantes auxquelles le Règlement de 1778 assujettissoit les expéditions des ports d'Espagne pour l'Amérique ; formalités qui les livroient aux caprices de la faveur, aux inconvéniens de la lenteur, & qui, jointes à un droit de sept pour cent à éluder, tant à l'allée qu'au retour, & à des prohibitions absolues de certaines marchandises, devoient encore offrir un appât très-séduisant aux spéculations du commerce interlope. Pouvoit-on, disoient les frondeurs, donner le titre de *libre* à un commerce chargé de tant d'entraves, pour

chaque opération duquel il falloit une permission expresse du Ministre, permission que les intrigues, la mauvaise volonté, les lenteurs des agens intermédiaires pouvoient rendre trop tardive, & par conséquent inutile? Au lieu des douceurs de la liberté, on trouvoit, ajoutoient-ils, presque à chaque article du nouveau Règlement, des prohibitions, des menaces, des punitions. Les Négocians de Cadix étoient sur-tout les interprètes de ces plaintes : eux seuls jusqu'alors avoient eu des relations avec l'Amérique Espagnole; eux seuls possédoient les gros fonds nécessaires pour ces expéditions lointaines, dont les retours étoient exposés à toutes sortes de hafards. Les concurrens qu'on leur associoit dans treize autres ports de la Métropole alloient désormais, en pure perte pour le commerce de Cadix, se livrer à des entreprises ruineuses, sans que le sort des Colons en fût amélioré. Il étoit facile de reconnoître à ces plaintes la voix de l'intérêt. Une expérience de quelques années suffit

Plaintes
des Négocians de
Cadix.

déjà pour juger si elles étoient fondées.

Celles dont le Mexique étoit l'objet, sembloient porter sur deux raisons plus spécieuses. On demandoit pourquoi cette Vice-Royauté avoit été seule exceptée de la nouvelle loi? Si elle devoit contribuer à la prospérité du reste des Indes Espagnoles, pouvoit-on l'avoir cru dangereuse pour le seul Mexique? Si son succès étoit incertain, comment osoit-on faire une tentative hasardeuse sur une si vaste étendue de pays? Les partisans du ministère répondoient que pour ne pas exposer à la fois le sort de toutes les Colonies à l'incertitude des expéditions irrégulières, il convenoit d'en laisser une partie assujétie à l'ancien régime des approvisionnemens périodiques; que le ministère des Indes s'étoit décidé pour la Colonie la plus peuplée & qui lui étoit la plus connue; que l'Espagne n'avoit pas encore assez de vaisseaux, ni de capitaux, ni de commerçans, pour qu'on pût se reposer sur la volonté isolée des individus,

Pourquoi le commerce libre n'est pas étendu au Mexique.

du soin d'approvisionner cette vaste Colonie. On répliquoit à ces argumens : ne confondriez-vous pas l'effet avec la cause ? Si vous manquez de bâtimens, & de commerçans, & de fonds, n'est-ce peut-être pas que votre Amérique n'offre point encore tous les débouchés qu'elle pourroit offrir ? Ouvrez les ports du Mexique, & bientôt il deviendra l'objet des spéculations sans bornes ; car on y trouve beaucoup de Colons qui ont des besoins, des desirs & de grands moyens pour les satisfaire ; au lieu que les flottes que vous n'y envoyez que de loin en loin, y laissent un champ immense à la contrebande, étouffent l'activité des Mexicains, & les livrent à la merci des spéculateurs avides & opulens, qui accaparent les marchandises qu'on envoie au Mexique pour la consommation de quatre ou cinq ans.

Etat
actuel de
cette Vice-
Royauté.

Sans doute le Ministre des Indes a eu des raisons plus puissantes encore pour ne rien changer à la manière d'approvisionner

visionner le Mexique ; & en dépit des frondeurs, cette Province, qu'il connoît à fond, & qui est un des principaux objets de ses sollicitudes, lui doit sa prospérité dans plus d'un genre, & l'avantage de rendre cette prospérité profitable aux autres Colonies & à la Métropole. Le bled qu'il y a fait cultiver suffit à sa consommation, & doit bientôt fournir à celle de toute l'Amérique. La culture du tabac, bornée cependant à deux cantons voisins de Mexico, en offrant une nouvelle jouissance aux Mexicains, a tourné, comme nous l'avons dit, au profit du fisc Espagnol. Les Mineurs du Mexique ont sur-tout beaucoup à se louer du Ministre des Indes actuel, qui, en perfectionnant les travaux de la mine d'Almaden, leur a fourni une plus grande quantité de mercure. Avant M. de Galvez, cette mine, située près de la Sierra-Morena, ne donnoit que sept à huit mille quintaux. Il en a presque doublé le produit, & a fait, avec les Mineurs

Produit de
ses mines
d'argent.

du Mexique, un arrangement, en vertu duquel il leur fournit pour quarante-une piastres fortes le quintal de mercure qu'ils payoient auparavant quatre-vingt. Il en est résulté une exploitation beaucoup plus active des mines du Mexique. Elles produisirent en 1782 vingt-sept millions de piastres fortes, & en eussent produit jusqu'à trente si le mercure ne leur eût manqué; non que la riche source d'Almaden soit tarie à beaucoup près, mais un défaut de construction dans les galeries de cette mine avoit rallenti ses travaux. En attendant qu'ils aient repris leur cours, le Gouvernement Espagnol a conclu un marché pour s'en faire fournir pendant six ans six mille quintaux tirés des mines d'Idria, dans l'Istrie Autrichienne, mais que l'Espagne est obligée de payer environ cinquante-deux piastres fortes. Les Mineurs du Mexique se sont résignés à ce surcroît de dépenses pour être en état de continuer leurs abondantes exploitations : cette activité de

leur part se conçoit facilement. Ces mines, dont ils sont en possession, sont comme une sorte de matière première qu'il est de leur intérêt d'employer. Plus il sort de productions de cette manufacture, plus les profits de ses Entrepreneurs sont considérables; mais ce gain existe-t-il dans la même proportion pour les Espagnols de l'ancien Continent?

Réflexions sur l'abondance de l'exploitation des mines du Mexique.

Cette difficulté vaut bien qu'on la propose. Nos économistes modernes, étayés de l'expérience du siècle dernier, ne balanceroient pas à la résoudre; ils diroient, & trouveroient au-delà des Pyrénées plus d'un bon citoyen de leur avis, que cette multiplication excessive de numéraire contrarie diamétralement la tendance actuelle de l'Espagne vers la prospérité de ses manufactures; que le prix de toutes choses, tant chez elle qu'ailleurs, doit suivre les progrès de cette multiplication; que si les progrès de l'industrie Espagnole font rester en Espagne la plus grande partie

de ce numéraire, destinée jusqu'à présent à solder sa balance, il en résultera bientôt que la cherté de la main-d'œuvre arrêtera de nouveau l'industrie au milieu de sa brillante carrière, & la fera rétrograder dans ce cercle éternel dont elle ne sauroit jamais sortir. D'après ce principe, les Economistes, dont je suis l'interprète, diroient aux Espagnols : loin donc de faire des efforts pour tirer de vos mines tout ce qu'elles peuvent produire, fermez-en bien plutôt une partie ; bornez l'écoulement de vos métaux dans l'ancien Continent à ce qui est nécessaire pour remplacer ce que le déchet insensible en fait perdre, ce que le luxe en consacre à ses meubles, ce que l'avidité en enfouit soit en Asie, soit en Europe ; suivez l'exemple des Portugais, qui limitent l'exploitation de leurs mines de diamans pour ne pas en avilir les productions ; ou celui des Hollandois, qui brûlent ce qu'il leur reste d'épiceries quand ils ont pourvu aux besoins rigoureusement cal-

Raisons
pour bor-
ner cette
exploita-
tion.

culés de leurs consommateurs. L'argent du Mexique, voilà vos diamans, voilà vos épiceries ; si vous en triplez la somme, vos mineurs, dont les bras pourroient être employés plus utilement, en auront plus de peine, mais vous n'en serez pas plus riches. Vous payerez seulement trois fois plus cher les productions de l'industrie étrangère, dont vous ne pourrez jamais vous passer entièrement.

Je ne fais si ces argumens paroîtront spécieux, mais je crois savoir ce qu'on y répond en Espagne. Nous ne voyons, nous, rien d'effrayant dans cette augmentation de numéraire dont vous nous faites un monstre ; elle seroit d'abord un profit clair pour le fisc, puisqu'elle augmenteroit dans la même proportion des droits que les métaux payent à leur entrée en Espagne. Or, tandis que les autres Etats de l'Europe s'occupent à accroître les revenus de leurs finances ; qu'ils trouvent dans cet accroissement des moyens de faire face aux grandes entre-

Raisons
pour en en-
courager
l'augmen-
tation.

prises de la paix & de la guerre, nous ne voyons pas par quelle fatalité l'Espagne seule trouveroit sa décadence dans ce qui fait la prospérité des autres Etats. Nous en dirons autant de ses fabriques. Lorsque leurs opérations marcheront de front avec l'exploitation de nos mines, notre numéraire s'augmentera à la fois, & de celui que nous consacrons à soudoyer l'industrie étrangère, & du surcroît que nous fourniront le Mexique & le Pérou. Or, nous ne voyons non plus rien de redoutable dans cette perspective; nous demandons au contraire quelles sont les Nations les plus florissantes. Ne sont-ce pas la France & l'Angleterre, celles qui, sans comparaison, ont le numéraire le plus abondant? Qu'importe la source d'où il découle? Produit combiné de nos mines & de notre industrie, il n'en fera pas moins très-utile à l'Espagne entre les mains de grands capitalistes, qui, à leur tour, embelliront nos villes & nos campagnes, qui fourniront des fonds pour

les établissemens publics, chez lesquels l'État, dans ses momens de crise, fera des emprunts, trouvera des secours moins onéreux que par le passé. Nous convenons toutefois qu'il pourroit arriver un moment où notre prospérité, portée au dernier période, ameneroit notre décadence; ce seroit celui où nos ateliers seroient assez actifs & assez perfectionnés pour nous rendre absolument inutile toute industrie étrangere. Si dans le même tems les produits de nos mines tendoient sans cesse à augmenter notre numéraire, sans que d'aucun côté il trouvât d'écoulement, assurément cette situation, que les vicissitudes incalculables des choses humaines doivent faire regarder comme une chimere, auroit un inconvénient inévitable. Cette plénitude excessive du corps politique nécessiteroit une évacuation qui lui porteroit la plus violente atteinte. La cherté extrême de la main-d'œuvre en Espagne y appelleroit, en dépit de toutes les

prohibitions, les productions des fabriques étrangères. Le numéraire s'écouleroit par les larges canaux qu'elles lui ouvreroient ; les manufactures nationales languiroient faute de débit ; elles verroient disparoître les bras, déformais inutiles, qu'elles cesseroient d'employer, & l'Espagne seroit livrée de nouveau à la dépopulation, à l'inertie & à la pauvreté. Mais nous sommes encore loin des circonstances qui pourroient réaliser ce fâcheux horoscope ; & en attendant qu'un danger plus imminent condamne à l'inaction ou nos Fabricans ou nos Mineurs, nous croirons pouvoir continuer de puiser à cette double source notre prospérité future.

Plan de l'administration actuelle à cet égard.

Quoi qu'il en soit de la bonté de ce raisonnement, il sert de base au plan que suit l'Espagne depuis plusieurs années. Elle est persuadée que c'est à la fois d'une grande activité dans ses fabriques, d'une abondante production de ses mines, &

d'une correspondance suivie entr'elle & ses Colonies, que doit résulter sa plus grande splendeur.

Il est quelques-unes de ces Colonies qui ont mérité de sa part, des soins encore plus particuliers que le Mexique : ce sont la Louisiane, la Trinité & les Philippines.

Dès le moment où la Louisiane fut cédée par la France à l'Espagne, la Cour de Madrid, qui avoit employé pour soumettre cette Colonie des moyens rigoureux qui devoient rendre son joug odieux, s'efforça de l'adoucir en accordant aux Louisiinois des privilèges propres à assurer à la fois leur prospérité & l'avantage de la Métropole. Dès 1768 il fut établi que les marchandises partant d'Espagne pour la Louisiane, & les productions extraites de cette Colonie, seroient exemptes de tout droit de sortie ; que ces productions n'en payeroient qu'un de quatre pour cent à leur entrée en Espagne. Mais comme celles qui y abondoient le plus, le tabac,

Arrange-
mens parti-
culiers re-
lativement
au com-
merce de
la Louisiane.

l'indigo , le coton , & sur-tout les fourrures , ne pouvoient trouver un grand débit dans la Métropole , on avoit établi que les vaisseaux François pourroient venir les charger à la Nouvelle-Orléans , mais devoient y arriver sur leur lest. Cette restriction fut si souvent éludée , que le Gouvernement Espagnol sentit la nécessité de la faire disparaître ; il s'aperçut d'ailleurs que les pelleteries du nord de la Louisiane ne pouvoient s'échanger que contre des marchandises que l'on fabriquoit en France.

Le Règlement de 1778 ajouta d'abord aux privilèges de la Louisiane une exemption totale de droits pour ses pelleteries pendant dix ans. Ensuite , en 1782 , Pensacola & la Floride occidentale ayant été ajoutés aux possessions de l'Espagne dans l'intérieur du Golfe du Mexique , il fut établi que pendant dix ans , à compter de l'époque de la paix , on pourroit des ports François faire des expéditions à la Louisiane & à Pensacola ,

& y rapporter directement toutes les productions de ces deux Colonies, & que les objets, tant importés qu'exportés, ne payeroient qu'un droit de six pour cent; que même en cas de nécessité il seroit permis à leurs habitans d'aller s'approvisionner dans les isles Françoises de l'Amérique; que les Negres qu'ils pourroient se procurer chez les Colonies amies, entre-roient dans leurs ports sans payer aucun droit. Le Règlement portoit expressément que ces marchandises étrangères, reçues à la Louisiane, y seroient toutes consommées. Mais cette restriction a été encore certainement éludée; car vu la quantité d'expéditions pour la Nouvelle-Orléans que ce Règlement a fait éclore, bien des spéculateurs pourroient être ruinés si leurs cargaisons n'eussent eu d'autres débouchés que la Louisiane.

Ce même Règlement de 1782 a paru bientôt nécessiter encore des extensions; il devoit ne mettre les Louisianois en relation de commerce qu'avec la France,

Ordre de choses qui pouvoit nous assurer tout l'avantage de ce commerce.

tageusement connu dans la dernière guerre, & qui précédemment avoit préparé la prospérité de la Louisiane par la douceur & la sagesse de son administration. Mais M. Maxent n'a pu parvenir à faire goûter la spéculation dont on lui avoit confié le succès, & l'on présumoit en 1785 que le Gouvernement Espagnol alloit étendre aux autres ports étrangers, comme Ostende, Amsterdam, Gênes, &c. un privilège qui d'abord n'avoit été réservé que pour les nôtres.

La Trinité avoit été long-tems une des Colonies les plus inutiles de l'Espagne. Sa position à l'entrée du golfe du Mexique, à portée de la côte de Terre-ferme, la salubrité de son climat, la fertilité de son sol encore vierge, la bonté de quelques-uns de ses ports, devoient au contraire en faire une possession très-précieuse. Cette vue n'avoit pas échappé au nouveau Ministre des Indes, qui, pour commencer à rendre la vie à ce membre mort de la Monarchie Espa-

Mesures
du ministere
Espagnol pour
la prospérité
de la
Trinité.

gnole, ajouta en 1776 l'isle de la Trinité au département de la Compagnie de Caracas. C'étoit peu encore pour les projets de M. de Galvez sur cette isle. En 1778 elle fut comprise dans le nouveau Règlement. M. de Galvez consulta en 1779 sur les moyens particuliers de la vivifier, M. d'Avalos, Intendant de la Province de Caracas, citoyen plein de lumieres & de zele, d'un caractere ferme & vigoureux, qui a été jugé sévèrement par les Colons confiés à ses soins, mais apprécié à sa véritable valeur par le ministere Espagnol, qui l'a fait nommer depuis peu à l'Intendance de l'Andalousie; M. d'Avalos prit dès lors sur lui de peupler & de fertiliser la Trinité. Un François, non moins actif que lui, se présenta à propos pour le seconder : c'étoit M. de Saint-Laurent, qui, fixé par ses possessions à l'isle de la Grenade, avoit passé sous la domination Angloise par la paix de 1763, & qui, après la prise de cette isle qu'il prévoyoit ne

pas devoir nous rester, étoit venu s'établir à la Trinité. Il connoissoit parfaitement toutes les ressources de cette isle, avoit des relations dans presque toutes les Antilles, & possédoit au suprême degré le talent d'inspirer la confiance & la bienveillance par ses manieres franches & sa loyauté. Ce fut lui que M. d'Avalos chargea de procurer des Colons à l'isle de la Trinité. M. de Saint-Laurent, qui savoit déjà que plusieurs François & Irlandois avoient tourné leurs vues du côté de cette isle, proposa, pour les décider, un réglemeut qui leur assuroit à la Trinité des terrains proportionnés aux fonds & au nombre de Blancs & de Negres que chaque Colon y apporteroit; qui exemptoit de tous droits, pendant dix ans, l'extraction de toutes leurs productions & l'introduction des Negres, & leur accordoit d'autres priviléges moins considérables, dont l'énumération m'entraîneroit au-delà des bornes de mon plan.

M. de St.-
Laurent est
employé
pour les
seconder.

Ce Réglemeut, approuvé par M. d'A-

valos, fut publié par son ordre au commencement de 1780, sans qu'il attendît l'aveu de la Cour, & produisit un effet rapide. Dès le mois de Juin 1781 on comptoit 174 familles de nouveaux Colons qui avoient amené 1085 esclaves, & avoient près de deux cens habitations, tant de sucre que de café & de cacao.

Cependant ce début ne se soutenoit pas; la plupart des émigrans, sur lesquels M. d'Avalos comptoit, attendoient que la Cour d'Espagne eût donné un aveu formel aux privilèges qu'on leur promettoit; & M. de Saint-Laurent, en 1783, passa en Europe pour le solliciter. Il eut avec les Ministres Espagnols plusieurs conférences; il leur présenta plusieurs mémoires qui n'eurent pas le succès qu'il en avoit attendu. Pour justifier les promesses qu'il avoit faites aux émigrans, il demanda des privilèges qui furent trouvés incompatibles avec les loix des Indes; & le Conseil, dépositaire de ces loix, lui

lui opposa la rigidité antique de ses principes Il se croyoit des droits personnels à la reconnoissance de l'Espagne, & les sollicita peut-être avec cette franchise austere qui ne fait pas demander une justice du ton dont on demande une grace. Bref, le sort de la Trinité, sur laquelle il avoit tant de lumieres, dont il avoit si bien mérité par ses travaux de tout genre fut décidé sans son concours (1). Au mois de Novembre 1783 une cédula royale accordoit aux nouveaux Colons de la Trinité une partie seulement des privilèges qu'il avoit jugé nécessaires ; elle leur permettoit un libre commerce avec les François de l'Europe & des Antilles, mais stipuloit que ce

Cédula
de 1783
qui règle
la forme
du com-
merce de
la Trinité.

(1) Cet homme estimable, sous tant de rapports, se trouvoit, pour prix de ses talens & de ses travaux, livré à toutes les anxiétés que cause le dérangement absolu de ses facultés, lorsque M. le Maréchal de Castries, qui avoit été à portée de l'apprécier, le vengea des injustices de la fortune, en le nommant Commissaire ordonnateur à Tabago.

commerce devoit se faire avec des bâtimens Espagnols, & ne laissoit que trois ans de marge pour en acquérir d'étrangers. Elle exemptoit de tous droits pour dix ans toutes les marchandises venant d'Espagne, & pour cinq seulement celles de France. Elle favorisoit l'extraction des bestiaux dont le continent voisin de la Trinité abonde. Quant à l'importation des Negres qui manquoient à cette Colonie, l'article de la cédule ne la permettoit qu'avec des restrictions. Au lieu d'exiger que tous les Colons qui voudroient s'établir à la Trinité y apportassent des Negres, il stipuloit que cette isle serviroit d'entrepôt à tous ceux que les Nations étrangères y apporteroient. L'Espagne ne pouvoit se passer d'elles pour en approvisionner ses Colonies. A l'expiration du fameux *assiento* qu'avoient obtenu les Anglois par la paix d'Utrecht, elle avoit chargé de ce soin une Compagnie qui avoit fait de Porto-Rico l'entrepôt de tous ses Negres achetés de

Moyens
nouveaux
employés
par l'Espa-
gne pour
approvi-
sionner de
Negres ses
Colonies.

la seconde main, soit des Hollandois au Cap, soit des Anglois à la Jamaïque. Le bail de la Compagnie étant à son terme en 1780, l'Espagne vouloit désormais faire la traite par elle-même. Dans cette vue, elle avoit acquis du Portugal, par le traité de paix de 1778, deux petites isles voisines de la côte d'Afrique. Mais outre qu'elles ne pouvoient remplir son but, l'Espagne manque encore des premières avances nécessaires pour faire la traite des Negres; elle n'a ni des bâtimens d'une construction qui y soit propre, ni les marchandises au prix desquelles les Negres s'achètent, ni navigateurs qui connoissent les maladies particulieres à ces malheureux esclaves, ni Chirurgiens propres à les traiter; & jusqu'à ce qu'elle soit à cet égard au niveau des Nations familiarisées avec ce commerce, elle sera obligée de se servir de leur entremise. Aussi pendant la dernière guerre, au moment où sa compagnie, chargée de l'approvisionnement des Negres, touchoit

au terme de son privilège, elle permit à tous ses Colons d'aller en chercher dans les isles que les Puissances étrangères possèdent aux Antilles. Mais ce moyen a été insuffisant. Le commerce interlope, qui de tous côtés assiége les Colonies Espagnoles, au détriment du fisc mais à l'avantage des Colons, y a suppléé en grande partie. Le ministère Espagnol, en attendant qu'il ait pris des mesures permanentes pour se procurer des Negres, a donné à des commerçans étrangers quelques permissions particulieres d'en introduire en certains ports de son Amérique. Nous venons de voir ce qu'il avoit établi en faveur de la Trinité; & dans le même tems un Irlandois obtenoit le privilège d'en porter quatre mille dans cette isle au prix de cent cinquante piastras par tête. Plus récemment encore ce ministère a fait avec une maison Angloise un marché, en vertu duquel elle en fournit à la Havane à cent quatre-vingt-quinze piastras pour chaque Negre de la

meilleure espece. Ces faits, & tant d'autres que nous avons cités, prouvent invinciblement que l'Espagne, loin de s'endormir sur ses besoins & ceux de ses Colonies, est dans une continuelle vigilance pour y pourvoir, & que les tâtonnemens, que les gens superficiels pourroient lui reprocher, lui sont commandés par les circonstances, & sont marqués au coin de cette prudence précieuse en administration, qui recueille, par toutes sortes de voies, des résultats avant de se fixer à un plan invariable.

Ses tâtonnemens sont excusables.

Mais une des opérations qui prouvent le plus combien elle est occupée de vivifier toutes les parties de son immense Monarchie, c'est l'établissement de la Compagnie des Philippines.

Ces isles, placées au bout du monde, relativement à leur Métropole, & qui, elles seules, forment une possession plus vaste que la France, l'Espagne & l'Italie, en y comprenant les isles Mariannes qui en dépendent, les Philippines, dis-je, n'é-

Avantages que l'Espagne pourroit retirer des Philippines.

toient depuis long-tems d'aucune utilité pour la Monarchie Espagnole, à laquelle elles pourroient être plus profitables qu'aucune de ses Colonies. Non-seulement tous les besoins de la vie y abondent (1), mais encore elles ont des bois de construction, des bois de teinture, des mines de fer & d'acier, des rivieres qu'on peut remonter fort avant dans le pays. Le coton, l'indigo, le tabac, le sucre, y prospèrent. On recueille même de l'or dans le sable de quelques-unes de ses

(1) Les bêtes de somme, tous les animaux domestiques, le gibier, le poisson y sont dans une excessive abondance. On y recueille beaucoup de bled & de riz; le regne végétal y est sur-tout d'une richesse singuliere. Ce pays, encore vierge pour les recherches de la Botantque, a produit à M. de Sonnerat 6000 plantes inconnues jusqu'alors en Europe, précieuse conquête dont ce Savant a enrichi notre continent en 1781. Il lui arriva à son retour à Cadix un trait assez plaisant, dont je prie le Lecteur de ne rien inférer contre le goût des Espagnols pour les sciences. Le produit de ses recherches étoit enfermé dans un grand nombre de caisses qui, à leur débarquement devoient être visitées par l'Administrateur de la Douane

rivieres. Le nombre des sujets qui reconnoissent la domination Espagnole s'éleve au-delà d'un million , sans compter les Infideles qui vivent dans les bois , & dont le dénombrement seroit presque impossible. Mais au lieu de tirer parti de tant d'avantages, l'Espagne, succombant pour-ainsi-dire sous le poids de ses possessions vastes & lointaines, ressemble à un grand corps qui auroit des vêtemens peu proportionnés à sa taille gigantesque, & qui ne pourroit en couvrir une partie qu'en découvrant l'autre. Qu'on n'accuse

pour acquitter les droits d'entrée. Déjà celui-ci sourioit avec complaisance à la rétribution qu'alloit produire au fisc cette volumineuse cargaison. Avant de consulter son tarif, il fait ouvrir ces caisses, & n'est pas peu étonné de n'y trouver que des insectes desséchés, des animaux empaillés, des plantes délicatement enchâssées dans leurs lits de mousse ou de coton. L'Administrateur, très-estimable d'ailleurs, mais sans doute peu amateur d'Histoire naturelle, un peu confus de trouver son tarif en défaut (car cette espee de marchandises n'y étoit pas taxée,) s'écrie d'un air de pitié : *A quoi, bon Dieu, s'amusent ces Français !*

donc ni l'impuissance, ni la paresse de l'Espagne, en voyant les Philippines, sa Colonie la plus éloignée, abandonnées à elles-mêmes, & réduites à n'être qu'un des principaux entrepôts des Indes. Convaincus de l'impossibilité d'établir un commerce direct & suivi entr'elles & leur Métropole, les Rois, ses conquérans, se bornèrent à la mettre en relation par le port d'Acapulco avec la côte occidentale du Mexique. Tout le monde connoît cette fameuse Nao, qui fait tous les ans le trajet de Manille à Acapulco, à travers la mer du Sud. Ce n'étoit gueres que par cette voie détournée que l'Espagne communiquoit avec les Philippines; communication sans profit pour les sujets d'Europe, & dont l'avantage principal étoit pour les Chinois, les Arméniens & autres peuples qui fréquentent les mers orientales. Le fisc même n'en retiroit rien; & les frais d'administration absorboient, & au-delà, le produit modique des droits de Douane. Les Insulaires policés des Philippines,

A quoi
s'est réduit
pendant
long-tems
tout le
commerce
de ces îles.

sans culture comme sans industrie, n'avoient d'autre ressource que le commerce de commissions que favorisoit leur position. Ainsi que l'Espagne d'Europe dans sa décadence, l'isle de Luçon, qui est la principale des Philippines, n'étoit qu'un canal par lequel les piastras du Mexique s'écouloient chez les Nations Indiennes; enforte qu'après l'énorme quantité d'argent que ce commerce a versé dans ces isles depuis l'époque de leur conquête, le numéraire y est très-peu abondant. Leur défense étoit aussi négligée que leur vivification intérieure. On fait avec quelle facilité elles furent prises dans l'avant-derniere guerre par ce même Drapper qui commandoit à Minorque sous le Général Murray, lorsque cette isle se rendit à M. le Duc de Crillon. L'Espagne a profité de cette leçon de l'expérience. Le Monarque actuel fait fortifier le port de Cavite, au fond duquel se trouve Manille, capitale de l'isle de Luçon & siège du Gouver-

Elles sont sur un pied de défense respectable.

nement ; & lorsque la dernière guerre a éclaté, cette place importante pouvoit braver l'attaque de ces mêmes ennemis pour lesquels seize ans auparavant elle avoit été une proie si facile. C'étoit peu encore. Le ministère des Indes s'occupoit d'exciter l'industrie de ces Insulaires qui, malgré leur nonchalance que l'appât du gain peut seul réveiller, ont la plus grande aptitude aux manufactures, à la culture, à la navigation, & même à la construction des vaisseaux. Des fabriques de coton ont été établies à Manille, & leurs productions ont déjà prouvé que si jusques-là ses habitans avoient été des Colons inutiles, ce n'étoit pas leur impéritie qu'il falloit en accuser. Enfin, le Ministre des Indes, secondé par ce même M. Cabarrus, dont les succès répétés avoient enfin conquis presque tous les suffrages, a profité de la fermentation générale qui portoit l'esprit de la Nation vers des objets utiles, pour faire adopter le projet d'un commerce direct de l'Es-

Moyens
pris pour
y ranimer
l'industrie.

pagne avec les Philippines. Les circonstances étoient propices. Après diverses fluctuations, le crédit & la confiance sembloient s'être consolidées ; les Espagnols commençoient à se familiariser avec les spéculations hasardeuses. Les capitalistes, moins timides, donnoient enfin à leurs fonds un emploi que la méfiance & la routine avoient proscrit. La Compagnie de Caracas se dissolvoit, & ses actionnaires, prêts à recouvrer leurs capitaux, devoient desirer un placement prochain. L'époque parut favorable pour l'établissement d'une nouvelle Compagnie, qui, entreprise sous de plus heureux auspices, pouvoit réveiller l'audace & la cupidité. Le plan en fut discuté & approuvé en Juillet 1784, dans une Junte composée de différens Membres de l'Administration, & présidée par le Ministre des Indes. On y proposoit de former un fonds de huit millions de piastres fortes partagé en 32,000 actions de 250 piastres chacune, & d'employer ce fonds à com-

Circonstances qui décident à en faire l'objet d'une Compagnie de commerce.

Plan de cette Compagnie.

mercier de l'Espagne avec les Philippines. On y expoſoit les avantages que l'Espagne auroit ſur les autres Nations Européennes, en portant directement du Mexique à ces iſles les piaſtres que ces Nations ne pouvoient y faire parvenir que par un circuit immense. On cherchoit à y prouver que l'Espagne, puisant ainſi à leur ſource les marchandises de l'Inde dont l'Europe eſt ſi avide, les auroit à meilleur marché, & pourroit en approviſionner ſes Colonies, ſes ſujets d'Europe, & leur ouvrir un débouché avec les autres Nations.

Le plan approuvé par la Junte eut la ſanction du Roi, & on s'occupa de ſon exécution. Le Monarque & ſa Famille donnerent le même exemple qu'ils avoient donné lors de la formation de la Banque, & prirent un intérêt dans les fonds de la nouvelle Compagnie. On y verſa, comme nous avons dit 21 millions de réaux, provenant du ſurhauffement de la valeur des actions de la Banque; &

Cédule
de ſa créa-
tion.

pour ne pas laisser refroidir par des délais l'ardeur qu'on croyoit avoir réveillée, on nomma sur le champ les Directeurs & autres Employés du nouvel établissement, & la cédula de sa création fut rédigée & publiée. Elle portoit que les bâtimens destinés à ce commerce partiroient de Cadix, doubleroit le Cap de Horn, feroient échelle sur les côtes du Pérou, y prendroient les piastras nécessaires pour ses achats, se rendroient aux Philippines à travers la Mer du Sud, & rapporteroient leurs retours directement à Cadix, en prenant leur route par le Cap de Bonne-Espérance.

Une circonstance vint seconder à propos ce zèle, cette précipitation qui sembloit contraster avec la prétendue lenteur Espagnole. Cette communauté de *Gremios*, dont nous avons parlé plusieurs fois, avoit déjà tenté quelques expéditions pour les Philippines; & malgré leurs mauvais succès elle en préparoit une, lorsqu'on rédigeoit le projet

Un bâtiment est bientôt expédié en conséquence.

de la nouvelle Compagnie. On leur avoit proposé de s'y intéresser. Ils avoient éludé la proposition. Ils presserent même le départ du bâtiment qu'ils expédioient pour Manille. Mais les élémens plus favorables que leurs dispositions aux vues du Ministère, le forcerent bientôt à rentrer à Cadix. Il avoit éprouvé de notables avaries. Le réparer, le réarmer, le faire ressortir, eut consumé du tems & des frais. Le Gouvernement offrit de leur acheter le bâtiment & la cargaison, & son offre fut acceptée. Voilà donc une première expédition entreprise par la Compagnie des Philippines, au moment même de sa formation. Ce coup d'essai fixera les idées qu'on doit en concevoir.

Différentes idées qu'on se

On s'imagine facilement qu'elles ont été bien différentes, suivant les points-de-vue sous lesquels a été envisagée la Compagnie. Je les ai entendu discuter par les plus éclairés de ses partisans & de ses détracteurs; & j'avoue qu'étran-

ger , sans intérêt dans la question , j'ai trouvé de part & d'autre des préventions & des exagérations ; d'un côté le ton de l'enthousiasme qui est toujours suspect , de l'autre celui du dénigrement qui ne l'est pas moins. Je vais exposer succinctement les plus fortes objections que j'aie entendu faire contre la Compagnie des Philippines. Elles sont tirées d'une conversation que j'eus à ce sujet avec un habile Négociant Espagnol vers la fin de 1785. Je prie le lecteur de se souvenir que c'est ce Négociant qui parle , & non pas moi.

Si l'Espagne , disoit-il , pouvoit être assurée de six ou sept ans de paix pour jeter les fondemens de cet établissement , peut-être pourroit-il acquérir une sorte de solidité éphémère. Mais que répondroit-elle aux questions suivantes ?

Comment l'Espagne qui a bien plus près d'elle , des Colonies dénuées de population & d'industrie , songe-t-elle à rendre florissantes ses possessions les plus

forme de
cette nou-
velle Com-
pagnie.

Objec-
tions d'un
Négociant
contre el-
le.

éloignées? L'idée d'éblouir l'univers par un projet vaste & brillant, n'auroit-elle pas seule motivé cette préférence?

Mais que doit-on augurer de cette nouvelle Compagnie après le peu de succès qu'ont eu celles de Séville, de la Havane, & sur-tout celle de Caracas, sur les débris de laquelle elle est fondée. (1) Un projet semblable fut conçu sous le règne de Philippe V. Le Règlement qui fixoit la marche de ce nouveau commerce étoit tout dressé. La guerre qui survint en prévint l'exécution, & il n'en fut plus question au retour de la paix. Les Espagnols de nos jours, seront-ils plus heureux, plus actifs, plus constants?

(1) Nous avons dit que les Actionnaires de la Compagnie de Caracas avoient été invités à verser leurs fonds, déformais disponibles, dans la caisse de la nouvelle Compagnie. L'une étoit donc pour ainsi dire fondue dans l'autre: & des trois Directeurs qu'on donnoit à celle-ci, deux l'étoient auparavant de celle de Caracas.

A la direction de qui cette Compagnie d'ailleurs est-elle confiée ? A celle de ces mêmes Directeurs entre les mains desquels la Compagnie de Caracas vient de s'écrouler , qui pouvoient avoir beaucoup de lumieres sur les côtes de Terre-ferme , mais qui dans cette étude n'ont sûrement pas acquis de grandes notions sur la navigation des Indes orientales.

Quoi ! les autres Nations choisissent pour diriger leurs spéculations dans ces contrées lointaines leurs citoyens les plus éclairés , ceux qui connoissent à fond le théâtre , les ressources , les débouchés de ce commerce , qui ont sur ces lieux des relations anciennes & suivies ; & cependant presque toutes n'ont eu dans leurs entreprises que des succès précaires ; & l'Espagne confie la direction de la sienne à trois citoyens qui n'ont jamais passé le Cap de Bonne-Espérance , qui ne connoissent les Indes orientales que par des relations suspectes ou imparfaites ! Elle a des navigateurs lents & peu exer-

cés, & elle se flatte de rivaliser les François, les Anglois & les Hollandois ?

Elle a sur eux, dit-on, l'avantage d'avoir des possessions non contestées, placées à portée d'un commerce avantageux, & celui de pouvoir y faire passer à bien meilleur marché que les autres Nations les piastres, production qui lui appartient exclusivement, & qui est le principal agent de ce commerce.

Voilà sans doute le côté le plus éblouissant de l'entreprise ; mais que d'objections à faire encore !

Les Philippines, à la vérité, appartiennent incontestablement aux Espagnols. Ils ne les doivent ni à la longanimité des Indiens, ni à la violence, ni à des circonstances locales qui peuvent changer. Néanmoins combien cette possession est précaire, même après les efforts qu'on a fait pour rendre inaccessible son port principal, pour fortifier & munir d'une nombreuse garnison Manille

la capitale! Oublie-t-on que l'isle de Luçon a un circuit considérable? Sur combien de points n'y pourroit-on pas débarquer, aidé sur-tout & par les Rois des isles voisines, dont quelques-uns, ceux de Joloo & de Mindanao, ne sont point à mépriser, & par les Insulaires indomptés de Luçon même, qui ne laissent aux Espagnols que la paisible possession des côtes, & qui, au moindre signal, s'élanceroient sur eux du haut des montagnes de cette isle? J'ignore, ajoutoit le Négociant dont je ne suis que l'interprète, j'ignore les dispositions des Puissances auxquelles l'entreprise pourroit porter ombrage. Mais l'Espagne ne s'abuseroit-elle pas, si elle attribuoit leur silence à leur impuissance ou à leur bonne volonté? Que deviendrait sa compagnie favorite si leur vigilance éclairée par la cupidité, par la jalousie & par l'expérience, lui suscitoit des embarras? Il est si facile à une si grande distance de nuire impunément, de cacher la main qui frappe,

Difficulté
de garder
ces isles.

Dangers
politiques
du nouvel
établissement.

de défavouer celle d'où partent immédiatement les coups, lorsque le mal est fait & qu'il est irréparable ! Sans être initié dans les mystères de la politique, je fais qu'une de ces Nations a prétendu que les traités excluoiert des mers de l'Inde le pavillon Espagnol. Je fais aussi que l'Espagne a repoussé ces prétentions avec des argumens tirés de la raison & du droit politique, & qu'on n'y a rien répliqué. Mais peut-elle prendre ce silence pour un aveu ? Répondra-t-elle qu'après avoir formé paisiblement son établissement, les fruits ne lui en seront pas enlevés lorsqu'elle se croira au moment de les cueillir ? Des causes moins graves ont occasionné des guerres. Qu'elle s'attende à en voir sortir une de cette source fatale, si l'on ne peut renverser autrement le colosse dont elle pose en ce moment la base. Dira-t-on qu'elle peut braver cette levée de bouclier, qu'elle la préviendra en entretenant aux Philippines des forces terrestres & navales ?

Mais où les prendra-t-elle sans se dégarnir en Europe, où certainement elle n'a rien de superflu dans ces deux moyens de défense? Je prévois sa réponse, poursuivoit le Négociant; elle enrégimentera ses Insulaires. L'isle de Luçon abonde en bois de construction, en fer, en chanvre & en goudron; l'Espagne y établira des chantiers, c'est-à-dire qu'avant qu'il y ait dans cette isle de l'industrie, de la culture, & même une population suffisante, elle en fera le centre d'un établissement militaire? Croit-elle qu'on lui laissera déployer paisiblement, pour atteindre à ce but, toutes les ressources qu'offrent les Philippines, quand même plus d'habileté dans les ordonnateurs, plus d'activité dans les exécuteurs, plus de stabilité dans l'administration de la Métropole, lui en assureroient la facilité?

Mais j'irai plus loin, continuoit le Négociant qui commençoit à s'échauffer; je suppose toutes ces difficultés surmontées, tous ces dangers conjurés, toutes

mes objections résolues ; les Espagnols fondent sans obstacle , & sur des bases sagement calculées , leur compagnie des Philippines. Où fera-t-elle ses achats ? Où trouvera-t-elle le débit de ses retours ?

Incertitu-
de de son
succès.

D'abord le cours du commerce est déjà établi dans les mers de l'Asie. Ce ne seront pas les coups d'essais d'une Nation inexpérimentée qui le détourneront ; ce ne peut être du moins que l'effet du tems & de la constance. Or , les actionnaires , rebutés par le mauvais succès de leurs premières tentatives , se prêteront-ils à leur répétition ? S'ils ne sont qu'Espagnols comme le Gouvernement l'a prononcé , en excluant les étrangers des bénéfices de son entreprise , ils seront avides de jouir , & portés à la méfiance. Une ou deux fois trompés dans leurs spéculations , ils les abandonneront. Bientôt les effets dont ils sont porteurs , décrédités par le découragement , tomberont à vil prix ; la Compagnie s'écrou-

lera, & où trouvera-t-elle de quoi rembourser ses actionnaires, dont les capitaux se trouveront fondus en grande partie dans les frais de ses vastes & dispendieux établissemens? En vain ouvrira-t-elle le port de Manille à toutes les Nations de l'Inde : si elles y venoient, elles n'y apporteroient, comme font déjà les Mores & les Arméniens, que le rebut des marchandises destinées aux autres peuples de l'Europe. Mais viendront-elles du Bengale & du Coromandel offrir à une Nation, encore inconnue pour elles, leurs productions, qui ont déjà auprès des Anglois, des Hollandois, des François, des Portugais, &c. un débouché assuré & consacré par une longue routine? D'ailleurs, les Anglois qui regnent en despotes sur les métiers & sur la culture de l'Inde, souffriroient-ils cette diversion, dont le résultat seroit de leur créer un concurrent redoutable dans les marchés de l'Europe?

Reffour-
ces médio-
cres que
lui offrirait
la Chine.

Je ne vois donc que la Chine où la nouvelle Compagnie trouveroit à commercer directement à la faveur de la proximité des Philippines, qui n'en font qu'à deux cens lieues. Mais outre que la jalousie y fusciteroit les mêmes obstacles, que tireroit-elle de cet empire? Des soieries, du thé & de la porcelaine.

Par ses
soieries.

Des soieries? où les débiteroit-elle? dans la Métropole? Le goût de ce genre de luxe n'y est pas encore établi, & ne pourra s'y établir qu'aux dépens des fabriques de Valence, de Talavera, de Grenade, de Cordoue, &c. auxquelles l'Espagne met tant de prix. En France, en Angleterre, en Hollande, dans le Nord? Elles y parviennent directement de l'Asie, & on y prendra certainement des mesures pour en écarter celles qu'apporteront les Espagnols. En Italie? Toutes les Puissances de cette partie de l'Europe ont ou des fabriques de soie ou des loix

somptuaires. Il ne reste donc que l'Amérique Espagnole pour débouché à ces foieries. Suffira-t-elle seule pour donner aux actionnaires les gros gains qu'ils se promettent? On a droit d'en douter, quand on songe à l'immensité du détour que ces marchandises auront à faire pour y parvenir. Chargées des frais du voyage de Manille à Cadix, de ceux du voyage de Cadix aux ports de l'Amérique Espagnole, des avaries que doit entraîner un aussi long transport, ne perdront-elles pas une grande partie de leur bon marché primitif? Et que gagnera la Métropole à approvisionner ses Colonies par cette voie? à être tributaire de l'Asie au lieu de l'être de l'Europe, & à donner un nouvel écoulement à son numéraire, tandis que d'un autre côté tous ses efforts tendent à lui rendre moins désavantageuse la balance de son commerce.

Quant au thé, l'usage en est presque inconnu en Espagne, & les Nations qui en consomment redoubleront certaine-

Son thé.

ment de vigilance pour écarter celui de la Compagnie des Philippines.

Ses porcelaines.

La porcelaine ne fauroit jamais faire un objet de commerce important : c'est une marchandise volumineuse , fragile , qui ne peut être recherchée que par le luxe , dont on fait peu de cas en Espagne , & qui trouveroit bien peu de débit ailleurs.

Préjudice que la nouvelle Compagnie doit porter aux fabriques de la Métropole.

En dernière analyse , supposant dans la gestion du nouvel établissement toute l'habileté qui ne peut être que le fruit de l'expérience , une intégrité qui caractérise les Espagnols en Europe , & que les tentations séduisantes , l'espoir de l'impunité rendent si rares dans leurs Colonies ; en supposant , en un mot , tous les succès possibles , on aura toujours à objecter que la Compagnie ne peut prospérer qu'aux dépens des fabriques de coton & de soie de la Métropole. Pour sentir ce que vaut cette objection , il suffit de savoir que ce foible commerce , établi entre Manille & Acapulco , a déjà

été souvent l'objet des représentations des fabricans Espagnols, qui ont remarqué que l'arrivée au Mexique des soieries & des cotonnades de l'Asie nuisoit beaucoup au débit des marchandises semblables, dont les flottes périodiques se trouvoient chargées. Aussi dès que la cédula, portant érection de la nouvelle Compagnie des Philippines, a été publiée, les Fabricans de Catalogne ont adressé au Gouvernement les réclamations les plus pressantes.

Accablé du torrent d'argumens de mon interlocuteur, je ne sus trop que lui répliquer; mais j'en accusai mon ignorance, & non la foiblesse de la cause que j'aurois voulu soutenir. Je lui demandai seulement ce que l'Espagne, selon lui, devoit faire des Philippines? s'il falloit qu'elle les laissât toujours languir dans l'inertie, sans prospérité pour elles-mêmes, sans profit pour leur Métropole? s'il n'étoit pas tems qu'elle se lavât du reproche

Que
falloit-il
donc faire
des Phi-
lippines?

qu'on faisoit sans cesse à la paresse & à son impéritie ?

Cela vaudroit encore mieux, me répliqu'a-t-il, que de risquer en cherchant à vivifier ces isles, de donner l'éveil à des Puissances qui ne les ménagent peut-être qu'à cause de leur inutilité, qui ne les auroient pas souffertes si long-tems entre les mains d'une Nation plus active. Cela vaudroit mieux que de les vivifier aux dépens des fabriques de la Métropole, & au risque de troubler la tranquillité de l'Europe. Mais mes assertions ne sont pas aussi tranchantes que vous paroissez le croire. Je ne veux pas que l'Espagne continue à abandonner les Philippines à elles-mêmes. Qu'elle y encourage la culture & l'industrie, auxquelles leur sol & le caractère de leurs habitans les rendent propres, mais que ce soit uniquement pour l'avantage de ces Insulaires. Vous dites leur port inaccessible en tems de guerre. Fort bien ; en

A quoi
l'Espagne
pourroit se
borner re-
lativement
aux Phi-
lippines.

ce cas la principale tâche de leur Métropole est remplie. Il suffiroit à présent qu'en tems de paix elle ouvrît ce port à toutes les Nations Orientales, qu'elle permît à ces Insulaires de voyager d'Inde en Inde ; c'en seroit assez pour leur prospérité, ce n'en seroit point assez pour compromettre leur sûreté. A ce prix, ces reproches dont vous voudriez qu'elle se lavât seront sans fondement, la Métropole signaleroit ainsi cette vertu si digne d'une grande Puissance, la générosité de rendre ses sujets heureux pour eux-mêmes, sans autres jouissances que celles que procure une bienfaisance gratuite, & sans autre profit que la gloire. D'ailleurs qui seroit encore fondé à accu-

Eloge de
l'adminis-
tration pré-
sente.

ser d'impéritie & de paresse un Gouvernement qui s'occupe à la fois & avec succès, de donner des chemins & des canaux à son pays, d'en encourager les fabriques & la culture, d'en augmenter la population, de le dégager de ses anciens préjugés, de mettre sa marine sur

un pied florissant, d'étendre son commerce avec tant d'autres Colonies qui, sans les Philippines, contribueront assez à la richesse, à la splendeur de l'Espagne; un Gouvernement qui non content de l'établissement du commerce libre avec l'Amérique Espagnole en général, a eu la sagesse & le courage de prendre des mesures particulières, en faveur des parties de cette Amérique, qui, comme la Louisiane & la Trinité, réclamoient plus spécialement les soins de sa providence? Qu'on ose à présent tracer de ma Nation, ces tableaux aussi odieux qu'infidèles! Nous ne répondrons plus à ces déclamations que par un dilemme: ou le caractère des Espagnols a été bien méconnu, ou il est bien changé (1).

(1) Au reste, les sinistres prédictions du Commerçant Espagnol sont déjà en partie démenties par l'expérience. Des trois vaisseaux expédiés par la nouvelle Compagnie, un, à la vérité, a essuyé, par la maladresse de ses conducteurs, de grosses avaries, qu'il a fait réparer

Cela me conduisit à avoir sur leur caractère & leurs mœurs, une discussion dans laquelle nous fûmes beaucoup plus d'accord que sur la Compagnie des Philippines. Elle me confirma dans les idées que j'en avois conçues après un séjour de plusieurs années. Le résumé que je

Vues sur
le caracte-
re & les
mœurs des
Espagnols
modernes.

à l'Isle-de-France, mais les deux autres sont heureusement arrivés à Cadix vers la fin de 1787. Leurs cargaisons ont été reçues avec le plus grand empressement; leur vente a passé de quinze à cinquante pour cent le prix auquel on les évaluoit à leur arrivée. On craint cependant que ce brillant début ne se soutienne pas. On attribue ce haut prix à l'attrait de la nouveauté, à la disette des marchandises qu'ont apporté ces vaisseaux. On présume que si le goût s'en établit, bientôt le commerce interlope les fournira meilleures & à meilleur marché; car la Compagnie, faute d'avoir placé sur ces vaisseaux des subrécargues expérimentés, a fait dans cette première expédition des achats fort chers & de médiocre qualité: on croit même qu'elle sera obligée désormais de renoncer au thé, qui a dans le chocolat auprès des Espagnols, un rival difficile à supplanter. D'ailleurs, la consommation du chocolat ne pourroit diminuer qu'au détriment de plusieurs Colonies, dont la prospérité intéresse encore plus l'Espagne que celle de sa nouvelle Compagnie.

vais en offrir à mes lecteurs, sera l'expression de ma propre opinion.

Difficulté
de tracer le
portrait
d'une Na-
tion qui
puisse s'ap-
pliquer à
tous ses in-
dividus.

Je commence par faire ma profession sur ces tableaux du caractère des Nations. Ce sont des portraits qui, sous un pinceau ingénieux & brillant ont tous les mérites, excepté celui de la ressemblance. Ce n'est point d'après ces descriptions qu'on peut se former l'idée d'aucun peuple moderne. Pour que les individus eussent tous une même physionomie, il faudroit que tous fussent sous l'influence du même climat, que tous se livrassent aux mêmes occupations, professassent le même culte. Il faudroit sur-tout qu'ils vécussent sous une forme de Gouvernement bien stable, & que la part qu'ils y auroient, donnât à leurs idées, à leurs sentimens, & même à l'habitude extérieure de leurs corps, une tournure uniforme & constante. C'est le concours de tous ces points de réunion qui seul peut permettre d'appliquer à tous, le portrait d'un seul individu.

du. Une différence entr'eux sous un seul de ces rapports, suffit pour varier à l'infini leurs traits physiques & moraux. Voilà pourquoi il seroit facile de peindre le caractère des anciens Scythes, celui des peuples pasteurs, celui des Sauvages du Canada, & de tous les peuples barbares qui ont un culte simple & uniforme, peu de loix & peu de communication avec d'autres peuples. Voilà pourquoi les Grecs & les Romains dans les beaux tems de leurs Républiques, réunissant presque toutes leurs affections vers la patrie, la liberté & la gloire, habitant une contrée resserrée, où l'influence du climat étoit partout à-peu-près la même, prenant tous une part plus ou moins active au Gouvernement, pourroient être peints tous à-peu-près sous les mêmes traits. Voilà pourquoi en parlant de Nations plus rapprochées de nous par les tems & les lieux, les Anglois & les Hollandois prêteroient plus que les autres peuples

de l'Europe à cette uniformité de couleurs, les uns par cette inquiétude universelle qui fixe leurs yeux sur le Gouvernement dont toutes les opérations sont soumises à leur inspection; par cet orgueil national qui tient toutes leurs âmes dans une activité continuelle, & n'est pas comme ailleurs borné à certaines classes de la société; les autres parce que malgré la variété des constitutions de leurs sept Provinces, ils ont tous un point de réunion qui les attache à la patrie & à la liberté par leur portion dans une autorité subdivisée à l'infini; parce que d'ailleurs la nature de leur sol, leur position géographique (1) leur pres-

(1) Je trouve dans la république de Hollande même une confirmation de cette observation. Six de ces Provinces se ressemblent assez par la nature de leur sol qui les condamne au commerce, & les réduit presque à un seul genre de culture, par leur constitution qui est un composé différemment dosé d'aristocratie & de démocratie; & la Province de Gueldres, qui n'a pas un port considérable, qui est presque

crivent à tous à-peu-près les mêmes goûts & les mêmes occupations. Mais qui se flatteroit de tracer le portrait ressemblant de la Nation Allemande, de l'Italienne, de la Françoisise ! Quelle différence dans le climat, dans les productions, dans les occupations, dans les loix, dans le langage d'une Province à l'autre ! Qui appliqueroit à un Souabe ou à un Westphalien, le portrait d'un

sans canaux, dont le sol est moins uni & bien moins fertile que celui du reste de la république ; cette Province, façonnée depuis long-tems au joug d'un Maître, contient des habitans qui different sensiblement des autres sujets des Provinces-Unies ; aussi est-ce sur elle que le Despote, qui vient de les asservir, a porté ses premiers coups ; & tandis que les autres brûloient du noble enthousiasme de la liberté, ses Etats, composés en grande partie de Gentilshommes voués par intérêt à la tyrannie, soupiroient pour ses succès. Ils ont été les premiers à lui tendre les bras ; ils ont appelé, ils ont accueilli ceux qui sont venus assûrer son triomphe. Après cela, qu'on applique à un Gueldrois le portrait ressemblant qu'on pourroit tracer d'un véritable Hollandois !

Saxon , ou d'un Autrichien ; à un Napolitain , celui d'un Vénitien ; à un Languedocien , celui d'un Flamand ? Les Espagnols font dans le cas de ces trois Nations. Il y a entre les habitans de leurs principales Provinces des différences si frappantes de climat , de mœurs , de langage , de prétentions , de caractères , & même de formes extérieures , que le portrait d'un Galicien ressembleroit plutôt à un Auvergnac qu'à un Catalan ; celui d'un Andalou , plus à un Gascon qu'à un Castillan. Si les Espagnols ont jamais eu des traits caractéristiques , applicables à tous les habitans de leur péninsule , c'est lorsque les Arabes , en s'établissant chez cette Nation , l'avoit marquée d'un sceau particulier , & malgré les diverses causes qui les séparoit d'elle , lui avoit communiqué une partie de leurs mœurs , la tournure de leurs idées , leur goût pour les arts & les sciences , & tout ce dont on trouve encore quelques traces dans les Provin-

Diversité
entre les
Espagnols
d'une Pro-
vince à
l'autre.

ces où ils sont restés le plus long-tems ; c'est lorsque la haute idée qu'ils avoient de leur Nation , & que justifioient les circonstances , se peignoit dans toute leur personne , & les rendoit tous ressemblans au portrait que l'on trace encore d'eux en les représentant graves , austeres , généreux , ne respirant que la guerre & les aventures. C'est enfin , lorsque dans leurs assemblées générales qu'ils appelloient *Cortes* , ils avoient tous plus ou moins une part active dans le Gouvernement , qu'ils en dirigeoient ou surveilloient les opérations , & qu'ils éprouvoient bien plus vivement qu'à présent , ce patriotisme qui agit si puissamment sur les opinions , les affections , & sur les mœurs de ceux qui en sont animés. Mais ces trois causes d'uniformité dans le caractère national ont à-peu-près disparu , & en s'évanouissant ont livré les Espagnols à l'influence plus immédiate du climat , des loix , des productions de leurs différentes Provinces ; en sorte que pour les

peindre tels qu'ils sont à présent, il faudroit les subdiviser en Castillans, Catalans, Arragonois, Navarrois, Andalous, Biscayens, Asturiens, & tracer de chacun de ces peuples un tableau particulier : tâche épineuse & ingrate, qu'on ne pourroit remplir sans mettre presque toujours l'exception à côté de la règle ; où il seroit difficile d'être exact sans être minutieux, juste sans paroître sévère, apologiste sans paroître flatteur. Cette révolution n'a cependant pas été assez totale, pour qu'il ne soit pas resté des traits auxquels toute la Nation Espagnole est encore reconnoissable. Une partie de ses mœurs a survécu aux événemens qui les ont altérées. L'empire de son climat a été modifié, mais non pas détruit : à beaucoup d'égards ses Provinces vivent sous la même forme de Gouvernement. La Cour d'un Monarque à-peu-près absolu, est encore le centre de tous les vœux & de toutes les affections. Tous les Espagnols moder-

Rapports
que tous
les Espa-
gnols ont
encore
conservés
entr'eux.

nes professent le même culte. Ils ont encore en littérature les mêmes modes & les mêmes goûts. Sous ces différens rapports, ils ont conservé des traits de ressemblance avec leurs aïeux, & voilà ce que nous allons tâcher de développer.

A l'époque où l'Espagne jouoit un si grand rôle, où elle découvroit & conquéroit le Nouveau-Monde, où, non contente de dominer sur une grande partie de l'Europe, elle agitoit, elle ébranloit l'autre, soit par ses intrigues, soit par ses entreprises militaires; à cette époque les Espagnols se sont enivrés de cet orgueil national, qui respiroit dans l'habitude extérieure de leurs corps, dans leurs gestes, dans leurs propos, dans leurs écrits. Comme il étoit alors motivé, il leur donnoit un air de grandeur que leur pardonnoient du moins ceux à qui il n'imprimoit pas le respect. Mais par un concours de circonstances malheureuses, cette splendeur s'est éclipcée; & les pré-

tentions qu'elle excusoit lui ont survécu. L'Espagnol du seizième siècle a disparu, mais son masque est resté. De-là cet extérieur de fierté & de gravité qui le distingue encore de nos jours, & qui m'a souvent rappelé ces deux vers d'un de nos Poètes à l'occasion du péché originel, malgré les suites auquel l'auguste destination de l'homme est encore reconnoissable.

C'est du haut de son Trône un Roi précipité,
Qui garde sur son front un trait de majesté.

L'Espagnol moderne conserve sur le sien l'empreinte de son ancien rôle. Soit qu'il parle, soit qu'il ait la plume à la main, ses expressions ont une tournure exagérée qui approche de la rodomontade: que les Espagnols me pardonnent de les traiter sur ce point avec quelque sévérité. Que pour la supporter ils se rappellent que chaque Nation a ses défauts comme ses qualités; que les uns & les autres sont tellement liés, que les défauts sont la conséquence ou l'excès de ces

Fierté &
gravité des
Espagnols
modernes.

qualités, de même que les qualités sont l'excuse & souvent la suite des défauts.

J'ose donc le répéter, l'Espagnol a une haute idée de sa Nation & de lui-même, & l'exprime sans ménagement & sans adresse. Son amour-propre ne se reproduit pas par ces tournures plaisamment exagérées, qui provoquent le rire plutôt que la colere, & qui caractérisent les habitans d'une de nos Provinces. Quand il se vante c'est gravement, c'est avec toute la pompe de son langage. En un mot l'Espagnol, comme me le disoit un jour un homme d'esprit, *est un Gascon qui a chaussé le cothurne.*

Je suis cependant très-porté à croire que le génie de sa langue peut aussi rendre raison de son style empoulé. Non-seulement elle a adopté beaucoup de mots & d'expressions de celle des Arabes, mais encore elle est comme imprégnée de l'esprit oriental que ce peuple a naturalisé en Espagne. Il se retrouve, cet esprit, dans toutes les productions

Causes de
l'enflure de
leur style.

de l'imagination Espagnole , dans ses ouvrages de piété , dans ses comédies , dans ses romans. Il est peut-être une des principales causes de la lenteur des progrès de la saine philosophie , parce que portant tout au-delà du vrai , accumulant les images autour des idées les plus simples , caressant tout ce qui tient au merveilleux , il entoure de prestiges le sanctuaire de la vérité , & le rend inaccessible. Il est si fécond , si défordonné dans ses conceptions , que pour exprimer qu'on enfante de brillantes chimères , qu'on les embrasse comme des réalités , l'usage a prévalu de dire , *qu'on fait des châteaux en Espagne* , expressions dont je crois qu'on auroit tort de chercher ailleurs l'étymologie. Mais cette fierté qui seroit noble si elle étoit plus modérée , cette gravité qui toujours impose , & quelquefois repousse , sont compensées par des qualités bien estimables , ou plutôt elles en sont la source. La fierté individuelle comme la nationale

Effets favorables de la fierté Espagnole.

élève l'ame , la met en garde contre les bassesses ; & tel est l'effet de la fierté Espagnole. Il y a en Espagne comme ailleurs , des vices & des crimes ; mais ils portent en général ce trait saillant du caractère national. Il est sensible jusque dans les classes les plus obscures , jusques dans les cachots , jusques sous les haillons de la misere. Il balance même à un certain point le génie d'une langue essentiellement diffuse , où l'oreille semble se complaire à entasser des mots sonores , où souvent l'abondance des paroles est prise pour l'abondance des idées. La fierté est ordinairement précise , elle dédaigne les détails , elle aime ces expressions énigmatiques par leur concision qui laissent à penser & quelquefois à deviner. De-là vient que ces mêmes Espagnols , qui , pour peu que leur imagination soit animée , déploient tout le luxe de leur langue , ne sont plus que laconiques quand leur ame est calme. J'en pourrois citer cent traits , je

n'en citerai qu'un. J'ai à parler à un Espagnol du plus bas étage, je le trouve chez lui careffant gravement un petit enfant. Je lui demande, êtes-vous le pere de cet enfant ? Un François de sa classe m'eut répondu modestement : oui, Monsieur, ou du moins je dois le croire, & m'en eut dit là-dessus beaucoup plus que je n'en aurois voulu. Le Castillan sans se déranger, sans accueillir ma demande par un sourire, me répond froidement : *Il est né dans ma maison*, & parle d'autre chose.

Manieres
des Espa-
gnols.

Cette gravité Espagnole qui a comme passé en proverbe, est cependant bien loin d'être ce qu'on la croit ordinairement ; à la vérité elle exclud en général chez les Espagnols ce que nous appelons affabilité, prévenance. Ils ne vont point au-devant de vous, ils vous attendent. Mais cette enveloppe sévere cache très souvent une ame bonne & obligante, que vous retrouvez pour peu que vous la cherchiez. Etrangers aux

vaines grimaces de notre politesse, les Espagnols sont économes de démonstrations. Leur sourire de bienveillance n'est point le masque de la duplicité, & leur cœur s'épanouit ordinairement en même tems que leurs traits. Combien de fois il m'est arrivé d'être d'abord repoussé par l'extérieur d'un Espagnol, d'être long-tems sans oser l'aborder, de vaincre enfin ma répugnance, & de trouver en lui la complaisance non en simagrées, mais en effets; l'obligeance, non pas celle qui promet, mais celle qui accorde. Il manque peut-être aux Espagnols cette urbanité, que donne ce que nous appellons une éducation raffinée, mais qui sert très-souvent d'enveloppe à la fausseté & au dédain. Ils y suppléent par cette franchise peu maniérée, par cette bonhomie qui annonce la confiance & qui l'inspire. Leurs grands Seigneurs n'ont pas de dignité, si nous appellons dignité cette hauteur qui est toujours circonspecte dans ses prévénan-

Prétendue fierté de leurs Grands.

ces, de peur de provoquer la familiarité, qui se soucie peu qu'on l'aime, pourvu qu'on la respecte. Sans oublier ce qu'ils sont, ils ne marquent pas d'une manière choquante la distinction des classes, & ne dédaignent pas de former des liaisons dans celles qui sont fort au-dessous de la leur. On ne voit plus parmi eux ces Ducs d'Albe, ces Dom Louis de Haro, ces Pénaranda, dont les caractères, déployés à la face de l'Europe, ont sans doute beaucoup contribué à y propager l'idée qu'on y a encore de la fierté impérieuse de la haute Noblesse Espagnole; elle n'est plus du moins ce qu'elle pouvoit être alors. Si quelques-uns de ses membres en ont conservé l'empreinte, c'est en eux froideur, timidité, embarras; ou bien c'est-là leur point de contact avec le reste de la Nation.

Caractère
de la gaieté
Espagnole.

Au reste, cette gravité extérieure cache dans toutes les classes une gaieté qui, pour éclater, ne demande que d'être provoquée. Je n'en citerai pas pour preuve les

spectacles Espagnols où les bouffonneries sont si bien accueillies ; ce seroit plutôt un argument contraire à mon opinion , puisqu'on a remarqué que le théâtre des Nations gaies étoit plus sérieux que celui des Nations graves , comme si l'ame se complaisoit principalement dans les émotions qui la tirent de son état habituel.

Mais pour juger si les Espagnols sont enjoués , je menerai mon Lecteur dans leurs cercles lorsqu'ils y sont à leur aise ; à leurs repas, avant même que les vapeurs des alimens & des vins aient fait fermenter les cerveaux ; je le ferai assister à leurs conversations pleines de faillies, de plaisanteries, de jeux de mots , tous enfans légitimes ou bâtards de la gaieté , & je lui demanderai si elle y est plus franche, plus soutenue que dans nos clubs, dans nos cercles & à nos petits-soupers. Sans doute on dira que cette gaieté est trop bruyante, qu'elle est *d'un mauvais ton*. Malheur à la délicatesse qui condamne à l'ennui ! D'ailleurs que cette gaieté soit réprouvée

ou non par *le bon ton*, elle n'en existe pas moins en dépit du préjugé contraire.

Ce qu'on doit penser de la paresse des Espagnols.

Il en est à-peu-près de même de ce qu'on répète sans cesse sur les autres défauts des Espagnols. Si nous ne les avons pas tout-à-fait absous de leur paresse, nous avons osé avancer qu'elle tenoit à des circonstances passageres, & qu'elle disparoîtroit avec elles. En effet, quand on voit l'activité qui regne sur les côtes de la Catalogne, dans tout le Royaume de Valence, dans les montagnes de la Biscaye, par-tout en un mot où l'industrie est encouragée, où les denrées ont un débouché assuré & facile, par-tout où l'activité a un véhicule & un but; lorsque d'un autre côté on observe la vie dure & laborieuse que mènent ces muletiers, ces charretiers, qui se traînent courageusement sur les routes les plus escarpées; ces agriculteurs qui, dans les plaines de la Manche & de l'Andalousie, s'endurcissent aux travaux champêtres que

la

la nature du sol, l'éloignement de leurs habitations, l'ardeur du plus brûlant climat de l'Europe, rendent plus pénibles là qu'ailleurs. Lorsque l'on considère cette quantité de Galiciens & d'Asturiens qui, comme nos Auvergnats & nos Limousins, vont chercher au loin des moyens lents & pénibles de subsistance; lorsqu'on voit cette paresse, tant reprochée aux Espagnols, se circoncrire dans les bornes des deux Castilles, c'est-à-dire de la partie de l'Espagne la plus dépourvue de routes, de canaux, de rivières navigables, n'est-on pas en droit de conclure que ce vice n'est pas un trait indélébile du caractère Espagnol? qu'il tient à la nature passagère des choses, & que le Gouvernement, actif & éclairé comme il l'est, parviendra à le faire disparaître?

Il est un autre défaut qui a beaucoup d'affinité avec la paresse, qui du moins s'annonce par les mêmes symptômes, c'est la lenteur; & il seroit plus difficile d'en disculper les Espagnols. Les lumières, il

De leur
lenteur.

faut en convenir, pénètrent chez eux lentement. Dans la politique, dans la guerre, dans les autres opérations du Gouvernement, dans celles même du cours de la vie, quand les autres agissent ils délibèrent encore. Méfiants & circonfpects, ils gâtent autant d'affaires par la lenteur qu'on en gâte ailleurs par la précipitation; ce qui est d'autant plus extraordinaire, que leur imagination si vive sembleroit devoir s'irriter des délais. Mais c'est que chez les Nations comme chez les individus, il n'y a pas une seule qualité qui ne soit souvent modifiée par une qualité contraire, & que dans cette lutte le triomphe est toujours du côté où l'ame est poussée avec le plus de force par la circonstance du moment. Ainsi l'Espagnol, naturellement froid & réfléchi quand rien d'extraordinaire ne l'émeut, s'enflamme jusqu'à l'enthousiasme quand la fierté, quand le ressentiment, ou quelque une des passions qui composent son caractère, est réveillée ou par l'outrage ou par la

contrariété. Voilà pourquoi cette Nation, la plus grave, la plus froide, la plus lente de l'Europe en apparence, devient quelquefois une des plus violentes lorsque quelque circonstance la fait sortir de son calme habituel pour la remettre sous l'empire de son imagination. Les animaux les plus redoutables ne sont pas ceux qui s'agitent le plus. Voyez le lion; sa face est grave ainsi que sa démarche; ses mouvemens ne sont point sans objet; sa voix ne s'exhale point en vains éclats. Tant qu'on respecte son inaction, il aime le silence & la paix; le provoque-t-on? il secoue sa crinière; un feu sanglant anime ses yeux; il rugit sourdement, & l'on reconnoît le roi des animaux.

C'est cette combinaison de lenteur & de violence qui forme peut être l'espece de courage le plus redoutable; & tel est ce me semble, celui des Espagnols. Les causes qui le tenoient dans une activité continuelle ont disparu. Depuis long-tems ils n'ont plus dans le voisinage des

Courage
des Espa-
gnols.

Maures, l'aliment qui le nourrissoit sans cesse, & les trois motifs réunis de haine, de jalousie & de fanatisme, qui augmentoient son intensité. Les guerres du siècle dernier, celle de la succession d'Espagne, n'ont pas suffi pour le maintenir au degré de fermentation où il étoit alors. Le courage Espagnol sembleroit donc être assoupi; mais il peut se réveiller, & se réveille en effet au moindre signal. La révolution qui s'est opérée à cet égard, n'est sensible que dans les circonstances où le courage inutile, & quelquefois funeste, est plutôt le vice d'un peuple féroce, que la vertu d'une Nation policée. Le tems où le nom seul des infidèles excitoit la fureur, le siècle des Pizarres & des Almagro, a disparu pour le bonheur de l'Espagne & de l'humanité. Les Colons de l'Amérique Espagnole, & les indigènes qu'elle a encore conservés, n'ont plus à gémir du joug de la Métropole. Si l'intolérance religieuse subsiste encore en Espagne, elle ne s'exhale

qu'en déclamations, & le zele persécuteur s'est beaucoup ralenti. On commence même à y sentir que la religion peut permettre à la politique de traiter comme des voisins utiles, ceux en qui on n'avoit vu jusqu'à présent que des ennemis irréconciliables. C'est qu'en Espagne comme ailleurs, le progrès quoique lent, des lumieres & de la philosophie, a sensiblement adouci les mœurs. Les traces de l'ancienne barbarie dispa-roissent successivement. Autrefois les assassins étoient communs en Espagne. Tout homme qui jouoit un rôle avoit des assassins à ses gages; on les louoit dans le Royaume de Valence comme on prétend qu'on loue des témoins dans quelques-unes de nos Provinces. Cet usage affreux tenoit sur-tout à l'espece d'armes dont on étoit muni. C'étoit une espece de poignard triangulaire qui, caché sous le manteau, en sortoit pour servir avec impunité le premier accès de ressentiment, & dont les coups

En
quoi leurs
mœurs
se sont
adoucies.

étoient bien plus dangereux que ceux de l'épée qu'on ne peut employer à la dérobée, & dont le maniement demande quelque dextérité, plus dangereux même que le poignard ordinaire, connu sous le nom de *Rejon*. L'usage de ces armes perfides n'est pas encore entièrement aboli, & donne lieu aux inculpations dont les étrangers continuent à noircir les Espagnols. Ce n'est gueres par des moyens violens & subits qu'on corrige les mœurs d'un peuple. Un Ministre sous le regne actuel, en a fait la fâcheuse expérience. Les longs manteaux & les chapeaux rabattus favorisoient tous les défordres, & en particulier ceux qui compromettent la sûreté des citoyens. Il voulut recourir à des loix coercitives, & même à des voies de fait pour les abolir dans la capitale. Le peuple se mutina, le Ministre fut sacrifié; le costume brusquement attaqué, lui survécut en partie; mais des moyens plus doux & plus lents, l'exemple de la Cour & de

Attache-
ment des
Espagnols
à leur col-
tume, &
même à
leurs ar-
mes perfi-
des.

ceux qui y tiennent, l'activité d'une police vigilante en ont beaucoup modifié les inconvéniens. L'espece de masque qui, sous le nom de chapeau, encourageoit l'insolence en assurant l'impunité, a tout-à-fait disparu; & le manteau, vêtement très commode pour ceux qui savent s'en servir, ne favorise plus que la paresse.

L'usage du fatal poignard subsiste toujours dans quelques parties de l'Espagne, & sur-tout dans ses Provinces Méridionales, mais seulement chez le bas peuple. Il est encore des bravaches qui en font un épouvantail pour les foibles, & des hommes violents pour lesquels il est un instrument rapide de vengeance. Les Ecclésiastiques ont fait servir leur ministère de charité & de paix à désarmer leurs ouailles. L'Archevêque de Grenade en particulier a employé avec succès dans cette vue la voie de la prédication. Les poignards & les assassinats sont cependant encore assez communs en Andalousie: on

y voit combien l'influence du climat est puissante quand elle n'est pas contrebalancée par des remèdes moraux. Pendant l'été certain vent d'est y cause une sorte de frénésie, qui rend ces excès beaucoup plus communs qu'à aucune autre époque de l'année. Mais que la face physique de l'Espagne se renouvelle; que des canaux, que des routes circulent à travers ses cantons presque inaccessibles jusqu'à présent; que des communications plus faciles, rendent la surveillance des agents du Gouvernement plus active & plus inévitable; qu'une plus grande population tienne sous l'œil de la vindicte publique les scélérats, dont la solitude assure la sécurité, comme les bêtes féroces ne regnent impunément que dans les déserts; que les progrès de l'agriculture, de l'industrie & du commerce donnent des occupations à l'oisiveté malfaisante; c'est-à-dire en un mot, que le plan du Gouvernement actuel s'exécute, & l'on verra, à cet égard comme aux autres, l'influence du cli-

Moyens
de faire
disparoître
un reste de
férocité.

mat céder à ces causes puissantes. Les révolutions qui se sont opérées depuis cinquante ans dans les mœurs, attestent la certitude de ce pronostic. C'est dans ce siècle seulement que s'abolissent peu-à-peu deux usages barbares, qu'auroient dû proscrire depuis long-tems la raison & l'humanité, la *Rondalla* & les *Pedreades*. L'une est une espece de défi que se donnent deux troupes de Musiciens. Sans autre motif que de faire preuve de bravoure, elles se présentent l'une à l'autre avec des armes à feu & des épées; d'abord de part & d'autre on tire son coup de fusil, puis on en vient aux armes blanches. Croira-t-on que cet usage subsiste encore dans la Navarre & dans l'Arragon? Celui des *Pedreades* n'a disparu que depuis peu. C'étoit aussi une sorte de combat entre deux troupes de gens armés de frondes, qui s'attaquoient & s'accabloient de pierres. De pareilles mœurs, sans doute, accusent également & ceux qui les conservent, & le Gou-

Réflexions
sur le vrai
courage &
sur celui
des anciens

Cheva-
liers cr-
rans.

vernement qui les tolere. Cependant com-
me il n'y a presque pas d'usage vicieux
qui n'ait ses raisons comme ses avanta-
ges au moins apparents, il y a des per-
sonnes qui regrettent qu'on attaque ces
institutions, qui, en prouvant la férocité,
attestent cependant & nourrissent le cou-
rage. Mais on ne peut que plaindre ceux
qui par de pareilles opinions, prouvent
qu'à leurs yeux la raison est incompati-
ble avec le vrai courage, le seul que la
gloire & la sûreté des Nations exigent;
comme si dans les guerres qu'elles ont
entr'elles, on n'avoit jamais vu des armées
de Barbares, lutter avec avantage contre
des troupes disciplinées; comme si l'ha-
bitude d'un désordre effréné assuroit le
succès des opérations militaires. Ce sont
sans doute les auteurs de semblables
paradoxes, qui ont regretté la révolution
que l'ouvrage de Cervantes a, dit-on,
opéré dans les mœurs Espagnoles, en
jettant un ridicule ineffaçable sur ces
aventuriers qui, négligeant les devoirs de

leur état, le soin de leur famille, se créoient des dangers pour avoir la vaine gloire de les braver, offroient gratuitement le secours de leur valeur inquiète à ceux qui ne le réclamoient pas, & dont le ministère importun est au moins inutile dans les pays où la charité veille à l'assistance des malheureux, & la police à la sûreté des foibles.

Ce qui dans les mœurs Espagnoles semble tenir encore à la barbarie, mais prête davantage à l'apologie, ce sont les combats de taureaux; spectacle, pour lequel la Nation Espagnole a un attachement effréné, & qui répugne à la délicatesse du reste de l'Europe. Bien des Espagnols y voient encore un moyen de conserver dans leur Nation, l'énergie qui la caractérise, l'habitude des émotions violentes qui ne sont effrayantes que pour les ames foibles. Pour moi, qui respecte leur goût sans le partager, je n'ai jamais pu comprendre quel rapport avoit

Combats
de Tau-
reaux.

Influence
qu'ils peu-
vent avoir
sur le ca-
ractere.

avec la force & la bravoure, un spectacle où les assistans ne courent aucun danger, où les acteurs prouvent par la rareté des accidens (1), que le leur n'est pas propre à exciter un grand intérêt, & où les malheureuses victimes qu'on immole, n'ont à attendre qu'une mort certaine & douloureuse pour salaire de leur courage & de leur vigueur. Une autre preuve que ce spectacle n'influe en rien sur la trempe des ames, c'est que j'y ai vu assister des enfans, de jeunes filles, des vieillards, des hommes de tous les âges, de toutes les classes, de

(1) Quoiqu'on en dise, ils sont en effet très-rare. Les Cavaliers renversés reçoivent à la vérité quelquefois de fortes contusions, mais pendant près de quatre ans que j'ai suivi les combats de taureaux, je n'ai connu qu'un seul *Torréadore* qui soit mort de ses blessures. Cependant à tout hasard, un Prêtre, muni du viatique & des saintes huiles, assiste au spectacle dans une espece de loge grillée, d'où il n'est pas apperçu des assistans; précaution qui, malgré son inutilité, s'est conservée, comme tant d'autres institutions humaines, par le seul empire de l'habitude.

tous les caractères, chez lesquels l'habitude de ces fêtes sanglantes ne corrigeoit ni la foiblesse, ni la timidité, & n'altéroit pas la douceur des mœurs. Elles sont fort dispendieuses, mais aussi d'un grand rapport pour les entrepreneurs. Les moindres places se payent deux ou quatre réaux, suivant qu'elles sont au soleil ou à l'ombre. Le prix des plus chères est d'une piastre forte. Quand on a prélevé de ce produit le prix des chevaux & des taureaux & le salaire des *Torréadores*, le reste est ordinairement consacré à des fondations pieuses : à Madrid il forme un des principaux fonds de l'Hôpital.

Ce n'est gueres que pendant l'été que se donnent les combats de taureaux, parce qu'alors la saison permet les spectacles en plein air, & que ces animaux sont plus vigoureux. Des castes privilégiées sont condamnées à cette espèce de sacrifice. A peine le taureau a-t-il paru sur l'arène, que tous les connoisseurs nomment son berceau. On fait que cette

Cherté
de ces fêtes.

Quels
taureaux
on y consacre.

Forme
des places
de tau-
reaux.

arene est une espece de cirque, autour duquel regne une vingtaine de gradins, dont le plus élevé seulement est couvert. Les loges occupent la partie supérieure de l'édifice. En quelques villes, Valladolid par exemple, qui n'ont pas de lieu spécialement destiné à ces combats, la place principale est convertie en place de taureaux. Les balcons de ses différens étages sont prolongés au-dessus des rues qui y aboutissent : c'est vraiment un coup-d'œil imposant que de voir ainsi les classes de tout un peuple rassemblé autour de cette place, attendant le signal de la fête, portant à l'extérieur tous les caracteres de l'impatience & de la joie. Le spectacle s'ouvre par une espece de promenade autour de la place, où paroissent, tant à cheval qu'à pied, les athletes qu'on va mettre aux prises avec le fier animal ; ensuite s'avancent gravement deux alguasils à cheval, en robe noire & en perruque, qui vont demander à celui qui préside à la fête (le Gouver-

Ouverture
du specta-
cle.

neur ou le Corrégidor) l'ordre de la faire commencer. Le signal est donné aussi-tôt. L'animal, contenu jusques-là dans une espee de cabane dont la porte s'ouvre sur la place, paroît. Les suppôts de Thémis, qui n'ont rien à démêler avec lui, hâtent prudemment leur retraite; & leur frayeur, mal servie par leurs montures, est le prélude du cruel plaisir que vont goûter les spectateurs. Cependant le taureau est accueilli & étourdi, par leurs cris & les expressions bruyantes de leur joie. Il a d'abord à lutter contre les combattans à cheval, *Picadores*, qui, vêtus suivant l'ancien costume Espagnol, & comme enchâssés dans leur selle, l'attendent armés d'une longue lance. Cet exercice, pour lequel il faut à la fois de l'adresse, de la force & du courage, n'a rien d'avilissant. Autrefois les plus grands Seigneurs ne dédaignoient pas de s'y livrer; aujourd'hui même quelques *Hidalgos* briguent l'honneur de combattre le taureau à cheval, & alors ils sont au-

Picadores
à cheval.

paravant présentés au peuple, sous les auspices d'un Patron, qui est ordinairement un des principaux personnages de la Cour.

Les *Picadores*, quels qu'ils soient, ouvrent la scène. Souvent le taureau, sans être provoqué, s'élançe sur eux, & tout le monde augure favorablement de son courage. Si malgré le fer aigu qui repousse son attaque il revient aussitôt à la charge, les cris redoublent; ce n'est plus du plaisir, c'est de l'enthousiasme: mais si le taureau, pacifique, interdit, erre lâchement autour de la place en fuyant ses persécuteurs, les murmures, les sifflets retentissent dans tout le spectacle. Tous ceux à portée desquels il passe font pleuvoir sur lui les injures & les coups. Il semble que ce soit un ennemi commun qui ait un grand crime à expier, ou une victime dont le sacrifice importe à tout le peuple. Si rien ne peut aiguïser son courage, on le juge indigne d'être tourmenté par les hommes, &
les

les cris redoublés de *perros*, *perros*, lui suscitent de nouveaux ennemis. On lâche sur lui d'énormes dogues qui s'attachent à son cou, à ses oreilles avec acharnement. L'animal retrouve alors l'usage de ses armes naturelles. Les chiens sont lancés en l'air, retombent sur l'arène étourdis & quelquefois déchirés; ils se relevent, recommencent le combat, & finissent ordinairement par terrasser leur adversaire, qui périt alors d'un coup ignoble. Au contraire, s'il s'est présenté de bonne grace, il parcourt une carrière plus glorieuse, mais plus douloureuse & plus longue. Le premier acte de sa tragédie appartient aux combattans à cheval; c'est celui des scènes les plus animées, les plus sanglantes & souvent les plus dégoûtantes. L'animal irrité brave le fer qui fait à son cou de profondes blessures, s'acharne sur le cheval innocent qui porte son ennemi, lui déchire les flancs, & le renverse avec son cavalier. Alors celui-ci désarmé & terrassé, courroit un danger

Dogues
lancés contre le taureau.

Fonctions
des Chu-
los.

Leur dan-
ger.

imminent, si des combattans à pied, qu'on nomme *Chulos*, ne venoient distraire & provoquer le taureau en agitant devant lui des étoffes de diverses couleurs. Mais c'est à leur propre risque qu'ils sauvent ainsi le cavalier renversé; quelquefois le taureau les poursuit. Ils ont alors besoin de toute leur agilité: ils lui échappent souvent en laissant tomber sur la route l'étoffe qui fait leur seule arme, & contre laquelle se perd la fureur de l'animal trompé. Mais quelquefois aussi il ne prend point le change, & l'athlète n'a plus d'autre ressource que de s'élaner lestement par-dessus la barrière de six pieds de haut qui forme l'enceinte intérieure de l'arène. En quelques endroits cette enceinte est double, & l'espace contenu entre les deux barrières qui la forment est une espèce de corridor circulaire, derrière lequel le *Torréador* poursuivi est en sûreté. Mais quand l'enceinte est simple, le taureau fait des efforts pour la franchir, & quelquefois y parvient. On

se figure l'alarme qui s'empare alors des spectateurs les plus voisins ; leur précipitation à s'écarter , à se refouler vers les gradins supérieurs , leur devient plus fatale que la fureur du taureau même , qui , bronchant à chaque pas sur ce terrain étroit & inégal , songe bien plutôt à se sauver qu'à se venger , & tombe d'ailleurs bientôt sous les coups qu'on se hâte de lui porter.

Hors ces cas, qui sont rares, il revient sur ses pas. Son adversaire désarçonné a eu le tems de se relever. Il remonte aussitôt sur son cheval , pourvu que celui-ci ne soit pas tout-à-fait hors de combat, & l'attaque recommence ; mais souvent il est obligé de changer plusieurs fois de monture. J'ai vu jusqu'à huit & dix chevaux déchirés , éventrés par le même taureau , tomber & expirer sur le champ de bataille. Alors les expressions manquent pour célébrer ces prouesses , qui deviennent pendant plusieurs jours le sujet favori des conversations. Quelquefois

Triste
fort des
chevaux.

ces chevaux, modeles touchants de patience, de courage & de docilité, offrent avant de succomber un spectacle dont je permets à nos sybarites de frémir. On les voit fouler aux pieds leurs entrailles sanglantes qui s'échappent de leurs flancs entr'ouverts, & obéir encore quelque tems à la main qui les conduit à de nouveaux tourmens. Le dégoût s'empare alors des spectateurs délicats, & corrompt leurs plaisirs.

Le taureau est
livré aux
Banderillos.

Mais un nouvel acte se prépare, & va les réconcilier avec la fête. Lorsqu'on juge que le taureau a été suffisamment tourmenté par les combattans à cheval, ils se retirent, & le livrent aux agaceries des combattans à pied : ceux-ci, qu'on nomme *Banderillos*, vont au-devant de l'animal, & à l'instant où il s'élançe sur eux, ils lui enfoncent dans le cou, deux par deux, des *banderillas*, espece de fleches terminées en forme d'hameçons, & garnies de petites banderolles de papier coloré. La fureur du taureau

redouble ; il mugit , il s'agite , & ses vains efforts ne font que rendre plus poignant le trait qui le déchire. Ce dernier supplice fait briller l'agilité de ses nouveaux adversaires. D'abord on tremble pour eux en les voyant braver de si près les cornes du redoutable animal ; mais leurs mains exercées portent si sûrement leurs coups , ils échappent si lestement au danger , qu'après quelques séances on ne leur fait plus l'honneur ni de les plaindre , ni de les admirer ; & leurs tours d'adresse ne paroissent plus qu'un léger épisode de la tragédie dont voici le dénouement.

Lorsque la vigueur du taureau paroît à-peu-près épuisée , que son sang , qui s'échappe par vingt blessures , ruisselle le long de son cou & humecte ses flancs robustes , & que l'acharnement du peuple assouvi sur lui appelle une autre victime , le Président de la fête donne le signal de sa mort , qui est annoncée par

Le taureau
est mis à
mort par le
Matador.

le bruit des fanfares. Le *Matador* s'avance, & regne seul sur l'arene ; d'une main il tient un long couteau, de l'autre une espece de drapeau qu'il fait flotter devant son adversaire. Les voilà tous deux en présence ; ils s'arrêtent, ils s'observent. A plusieurs reprises l'agilité du *Matador* trompe l'impétuosité du taureau, & le plaisir suspendu des spectateurs n'en devient que plus vif. Quelquefois le taureau reste immobile ; il gratte la terre de son pied, & semble méditer sa vengeance. Alors ceux qui sont nourris de la lecture de Racine se disent,

Il le voit, il l'attend, & son ame irritée,
Pour quelque grand dessein semble s'être arrêtée.

Le taureau dans cette position, le *Matador* qui calcule ses mouvemens, qui devine ses projets, forment un tableau qu'un pinceau habile pourroit ne pas dédaigner de saisir. Le silence de l'assemblée respecte cette scene muette. Le

Matador porte enfin le coup mortel ; & si l'animal tombe à l'instant , mille cris célèbrent à l'envi le triomphe du vainqueur ; mais si le coup n'est pas décisif , si le taureau survit & cherche encore à braver le fatal couteau , les murmures ne sont pas moins bruyans dans leurs éclats. Le Torréador dont la gloire alloit être portée aux nues , n'est plus qu'un boucher maladroit. Il cherche bientôt à prendre sa revanche , à désarmer la sévérité de ses juges. Son zele alors va quelquefois jusqu'à la fureur aveugle , & ses partisans tremblent sur les suites de son imprudence. Il porte enfin un coup mieux dirigé. L'animal vomit le sang à gros bouillons , lutte encore contre la mort , chancelle , tombe , & son vainqueur s'enivre des applaudissemens du peuple. Trois mules chargées de sonnettes & de banderolles viennent terminer la séance. On attache le taureau par ces cornes qui ont trahi sa valeur : l'animal , n'aguères furieux & su-

perbe, est ignominieusement traîné hors de l'arène qu'il vient d'honorer, & n'y laisse que la trace de son sang & le souvenir de ses exploits, qui est bientôt effacé par l'apparition de son successeur. Chacun des jours consacrés à ces fêtes en voit immoler ainsi (à Madrid du moins) six le matin & douze l'après-midi. On annonce dans les affiches par qui chacun d'eux sera combattu. Les trois derniers sont livrés exclusivement au *Matador*, qui, sans le concours des *Picadores*, s'ingénie pour varier les plaisirs des assistans. Tantôt il les fait combattre par quelque étranger intrépide qui les attaque monté sur un autre taureau; tantôt il les met aux prises avec un ours; le dernier est spécialement consacré au plaisir de la populace. La pointe de ses cornes est cachée sous une enveloppe arrondie qui en émouffe les coups. Dans cet état le taureau, qu'on nomme *Embolado*, perd la faculté de percer & de déchirer. Les amateurs descendent en foule pour le tour-

Taureau
Embolado.

menter chacun à sa maniere, & expient souvent leur cruel plaisir par de violentes contusions. Mais toujours le taureau tombe enfin sous le coup du *Matador*. Le peu de spectateurs qui ne partagent pas l'acharnement général, regrettent que ces malheureux animaux ne rachètent pas au moins leur vie au prix de tant de tourmens, de tant d'efforts de courage. Ils les aideroient volontiers à échapper à leurs persécuteurs. Pour ces spectateurs, le dégoût succede à la compassion & l'ennui au dégoût : cette suite de scenes uniformes fait languir l'intérêt que le spectacle leur promettoit à son début. Mais pour les connoisseurs qui ont étudié à fond les ruses du taureau, les ressources de son adresse & de sa fureur, les différentes manieres de l'agacer, de le tromper, de le tourmenter, (& c'est dans quelques Provinces une étude à laquelle on se voue dès l'enfance) pour les connoisseurs, dis-je, aucune de ces scenes ne ressemble à l'autre, & ils plaignent les observateurs frivoles qui

Plaisir
qui n'appartient
qu'aux
vrais Amateurs.

ne savent pas en saisir toutes les variétés.

Dans cette carrière, comme dans les autres, l'esprit de parti distribue les réputations, dispute ou exagère les succès.

Enthou-
siasme
qu'inspi-
rent les
plus fa-
meux Ma-
tadores.

Quand je suis arrivé à Madrid, les Amateurs étoient partagés entre deux fameux *Matadores*, *Costillares* & *Romero*, comme on le seroit ailleurs entre deux acteurs célèbres. Chaque secte étoit aussi enthousiaste dans ses éloges, aussi tranchante dans ses décisions, qu'ont pu l'être parmi nous les *Gluckistes* & les *Piccinistes*. On se persuade difficilement que l'art de tuer un taureau, qui sembleroit devoir être exclusivement du ressort des bouchers, soit discuté gravement, soit exalté avec transport, non-seulement par le peuple, mais par les hommes les plus sensés, par les femmes les plus faites pour goûter des plaisirs plus délicats. Nous concevons à peine comment la course des chars dans les Jeux olympiques a pu fournir à *Pindare* la matière de ces Odes sublimes qui enchanterent toute la Grèce en immorta-

Réflexions
sur cet en-
thousias-
me.

lisant les vainqueurs. Les combats de taureaux semblent une matiere plus ingrate encore, & prêtent de même aux élans de l'enthousiasme. Tout ce que nous affectionnons dès l'enfance, tout ce qui réveille en nous des émotions violentes que l'habitude n'émousse pas, peut exciter & excuser ce sentiment exalté. On ne doit même rien inférer aux dépens du moral d'une Nation, des objets, quels qu'ils soient, sur lesquels porte cet enthousiasme. Les combats des gladiateurs, les luttes affreuses des criminels avec les bêtes féroces, l'excitoient chez les Romains. Les courses de chevaux produisent chez les Anglois une espece de délire. Disputera-t-on pour cela aux uns le titre de Nation humaine & policée, aux autres celui de Nation philosophe? De même les Espagnols, malgré leur goût effréné pour les combats de taureaux, malgré le plaisir barbare qu'ils goûtent à voir couler le sang des animaux innocens & courageux, n'en sont pas

moins susceptibles de tous les mouvemens de bonté & de délicatesse. Au sortir de ces fêtes sanglantes, ils n'en goûtent pas moins la paix d'un bon ménage, les épanchemens de l'amitié, les douceurs de l'amour; leurs cœurs n'en sont pas moins sensibles à la pitié: le courage en eux n'en est pas plus féroce. Je doute que dans le siècle où les combats singuliers & les assassinats étoient plus fréquens, ils fussent plus attachés qu'à présent à leur spectacle favori. Ils sont devenus beaucoup plus pacifiques. Leurs mœurs se sont adoucies sans que leur passion pour les combats de taureaux se soit diminuée; elle est encore dans toute sa ferveur. Le jour où ils se célèbrent est un jour de solennité pour tout le canton; on y accourt de dix à douze lieues à la ronde. L'artisan qui peut suffire à peine à sa subsistance, a toujours du superflu à consacrer à ce spectacle. Malheur à la chasteté de la fille pauvre que ses facultés en excluroient. Son premier séduc-

Avidité
du peuple
pour les
combats
de tau-
reaux.

teur sera celui qui lui en frayera l'entrée.

Le Gouvernement Espagnol n'est pas à sentir les inconvéniens moraux & politiques de cette espece de frénésie : il voit depuis long-tems qu'elle est pour un peuple qu'il voudroit encourager au travail, une cause de désordres & de dissipation ; qu'elle nuit à l'agriculture en immolant en si grand nombre les animaux robustes qu'on pourroit y consacrer, en étouffant dans leur source les bestiaux qui devroient fertiliser les campagnes & nourrir leurs habitans, en détournant les pâturages de leur précieuse destination. Mais il a des ménagemens pour un goût qu'il seroit peut-être dangereux de heurter de front. Il évite du moins de l'alimenter. Autrefois la Cour elle-même comptoit les combats de taureaux au nombre des fêtes qu'elle donnoit à de certaines époques ; alors la *Plaza-Mayor* en étoit le théâtre. Le Roi & sa Famille les honoroit de leur présence. Sa Maison militaire y présidoit au bon ordre. Ses Hallebardiers à pied

Leurs
inconvé-
niens.

Le Gou-
vernement
les sent.

Il diminue
le nombre
des combats
de taureaux
à Madrid.

formoient le contour intérieur de la scène, & leurs longues armes en arrêt étoient la seule barrière qu'ils opposassent aux dangereux caprices du taureau. Ces fêtes, qu'on appelloit par excellence *Fiestas reales*, sont devenues plus rares. Il n'y en a eu qu'une sous le regne actuel. Le Monarque régnant, qui s'occupe à polir les mœurs de sa Nation, à tourner ses affections vers des objets utiles, voudroit bien la guérir d'un goût auquel il ne voit que des inconvéniens; mais il est trop sage pour employer des moyens violens à cette guérison. Il vient cependant de borner le nombre des combats de taureaux à ceux dont le produit sert à l'entretien de quelque établissement de charité, se réservant avec le tems d'y substituer d'autres fonds. Les combats, rendus par-là moins fréquens, perdront peut-être peu-à-peu de leur attrait, jusqu'à ce que des circonstances plus heureuses en permettent l'entière abolition.

Il diminue
le nombre
des combats de
taureau.

C'est ainsi que par des gradations suc-

cessives, amenées par le tems plus encore que par la sagesse, les mœurs d'un peuple se réforment & s'adoucissent. Celles des Espagnols, depuis un siècle, ont éprouvé à d'autres égards des révolutions sensibles. Autrefois le point-d'honneur chatouilleux à l'excès occasionnoit entr'eux des duels fréquents; au défaut d'autres preuves, leurs comédies & leurs romans les fournoient. A présent leur courage plus tranquille peut encore servir en tems de guerre à la défense de la patrie, sans troubler son repos au sein de la paix. En revanche ils ont conservé leurs antiques vertus, la patience & la sobriété; l'une les rend constans dans leurs entreprises, infatigables dans leurs travaux; l'autre les met à l'abri de ces excès trop communs dans le reste de l'Europe. Je ne veux point en diminuer le prix; qu'importe d'ailleurs la cause des vertus des hommes, pourvu qu'elles soient utiles dans leurs effets! J'ose donc dire que la sobriété si vantée des Espa-

Leur sobriété.

A quoi
tient cette
vertu.

gnols tient en grande partie à leur constitution physique & à la qualité de leurs alimens. Leurs corps robustes & nerveux, desséchés & endurcis par l'activité d'un climat brûlant, supportent mieux la privation & la surabondance de la nourriture. Dans le premier cas leur sobriété forcée ne les affoiblit pas; dans le second leur force résiste aux excès de l'intempérance. La chair des animaux, au moins dans les Provinces Méditerranées de l'Espagne, contient sous un même volume, plus de matiere nutritive qu'ailleurs. Leurs légumes moins spongieux que dans les pays où l'eau contribue plus que le soleil à leur développement, sont d'une substance plus nourrissante. Les étrangers qui s'établissent à Madrid, ne tardent pas à s'en appercevoir, & s'ils se livrent à l'appétit qu'ils peuvent y avoir apporté, une maladie endémique qu'on nomme *Entripado*, espece de colique que les seuls Médecins du pays savent traiter, les avertit douloureusement qu'ils ont

ont

ont changé de climat & de nourriture. Il est si vrai que la faculté de manger peu ou beaucoup, tient à l'air & au sol, que dans les Provinces, le Royaume de Valence par exemple, où les alimens ont moins de substance, leur abondance n'est proscrite, ni par l'usage, ni par le soin de la santé. Quant aux boissons enivrantes, la sobriété des Espagnols tient aussi en grande partie à la nature, qui, employant toujours des moyens proportionnés à son but, leur a donné une constitution analogue à la force des vins que produit leur sol, tandis que les étrangers ne se permettent pas impunément d'en boire avec excès. Il n'est rien de si rare que de voir des Espagnols pris de vin, quoique celui qu'ils boivent ordinairement soit bien plus spiritueux que les nôtres; & quand on rencontre dans les rues de Madrid un soldat ivre, il y a à parier que c'est un étranger.

Remarquons à cette occasion que la sobriété paroît être l'appanage des

Réflexions
sur la so-
briété &
l'intempé-
rance.

habitans du Midi, comme l'intempérance celui des peuples Septentrionaux. Remarquons aussi que ceux qui se livrent le plus aux excès de la boisson, sont ceux qui ne recueillent pas sur leur sol les liqueurs qui les enivrent, comme si la nature, qui avoit mis à portée d'eux les moyens de se nourrir & de s'abreuver, & leur avoit donné des organes adaptés à l'usage de ces moyens, vouloit les punir d'aller chercher au loin des alimens & des boissons qu'elle avoit créés pour d'autres. Ses dispositions sont sans doute trompées par d'autres combinaisons. L'habitude les altere dans plus d'un climat; mais il me semble qu'avec un peu d'attention, il est facile de reconnoître la trace des intentions primitives de la nature.

Quoi qu'il en soit, les Espagnols me pardonneront de ne regarder leur sobriété que comme une vertu de climat; c'est les assimiler aux autres Nations, & même à tous les individus de l'espece

humaine, qui doivent également leurs qualités à leur éducation, à leur état, à l'habitude, à l'exemple, à mille autres causes qui sont hors d'eux-mêmes. C'est encore un grand mérite de ne pas résister à ces influences bienfaisantes. Les Espagnols ont d'ailleurs celui d'avoir triomphé de celles qui les portoient à certains excès, auxquels elles auroient pu servir d'excuse. J'ai sur-tout en vue un goût dépravé, réprouvé par la nature, injurieux au beau-sexe, & trop commun parmi les peuples du Midi. Il est absolument inconnu en Espagne. La jalousie, cet autre outrage fait au sexe, objet de nos hommages, semble aussi dépendre de l'influence d'un climat qui communique son ardeur aux sens & à l'imagination. Cette passion odieuse, jadis offensante dans ses soupçons, injurieuse & cruelle dans ses précautions, implacable & quelquefois atroce dans ses ressentimens, est fort atténuée chez les Espagnols modernes. Il n'est pas de peuple

Autres
qualité des
Espagnols.

La jalousie
est fort rare
parmi eux.

en Europe qui compte moins de maris jaloux. Les femmes que jadis on déroboit aux regards , qu'on pouvoit à peine entrevoir à travers les interstices de ces fenêtres qui doivent sans doute leur nom au vil sentiment qui les inventa , les femmes jouissent d'une entière liberté. Leurs voiles , seule trace de leur ancienne servitude , ne servent plus qu'à mettre leurs attraits à l'abri d'un soleil brûlant , & qu'à les rendre plus piquants. Tissus d'abord par la jalousie , ils mentent aujourd'hui à leur vocation. La coquetterie en a fait une de ses parures les plus séduisantes ; & en favorisant le mystère , ils assurent l'impunité aux larcins de l'amour. Ces amans , qui , sous le balcon de leur maîtresse invisible , soupiroient sans espoir leur douloureux martyre , & n'avoient que leur guitare pour témoin & pour interprête , ont été relégués dans les comédies & les romans. Les époux sont devenus plus traitables , les femmes plus accessibles , & les conquêtes , dit-on ,

moins pénibles & moins lentes. Il ne m'appartient pas de faire à cet égard les honneurs des mœurs Espagnoles. Si je n'avois que mon propre témoignage à citer, je n'en connoîtrois pas de plus pures en Europe. Soit scrupule, soit maladresse, soit que je ne me sois pas senti assez de constance pour les assiduités auxquelles doivent se vouer ceux qui rendent des hommages aux femmes Espagnoles, soit enfin que j'aie été effrayé des dangers plus redoutables encore, mais peut-être chimériques que l'on court, dit-on, auprès d'elles, je suis payé pour croire à leur vertu comme à leurs agrémens. Mais pour ne rien avancer sur des témoignages suspects, je ne parlerai que de ce que je connois d'elles par moi-même.

Mœurs
des fem-
mes.

Les femmes de chaque pays ont des charmes particuliers qui les caractérisent. On est attiré en Angleterre par l'élégance de leur taille, la modestie de leur maintien; en Allemagne par la fraîcheur

Caractère
des beau-
tés Espa-
gnoles.

de leur teint, en France par cette gaieté aimable qui anime tous leurs traits. Le charme qu'on éprouve à l'approche d'une belle Espagnole, a quelque chose de décevant qui échappe à l'analyse. Il doit peu aux secours de la toilette. Le teint d'une Espagnole ne se pare jamais d'un éclat emprunté : l'art ne supplée point au coloris que lui a refusé la nature en la soumettant à l'influence d'une zone brûlante. Mais par combien d'agrémens elle est dédommée de sa pâleur ! Où trouve-t-on des tailles plus sveltes que la sienne, plus de souplesse dans les mouvemens, plus de finesse dans les traits ? Grave, & même un peu triste au premier aspect, si elle ouvre sur vous ses grands yeux noirs pleins d'expression, si elle accompagne ce regard d'un sourire, l'insensibilité même tombe à ses genoux. Mais si la froideur de son accueil ne vous ôte pas le courage de lui adresser des vœux, elle est aussi décidée, aussi mortifiante dans son dédain qu'elle est

féduifante en vous permettant d'espérer. Dans ce dernier cas elle ne vous laisse pas pressentir de longues rigueurs ; mais la persévérance, qui ailleurs achemine au dénouement, doit lui survivre en Espagne, & devient un devoir rigoureux & très-assujettissant. Ces mortels fortunés qu'elles daignent subjuguier, & qu'on nomme *Cortejos*, sont moins désintéressés, mais ne sont pas moins assidus que les *Sigisbés* d'Italie. On exige d'eux un dévouement total. Il faut qu'ils en fassent preuve à toutes les heures du jour, qu'ils accompagnent à la promenade, aux spectacles, & jusqu'au confessional. Mais ce qu'il y a de particulier dans cette sorte d'intimité, c'est que deux êtres unis ainsi par un sentiment qui paroît inépuisable, sont très-souvent taciturnes, tristes même, & ne semblent pas comme ailleurs, *heureux du bonheur d'être ensemble*. Je ne fais si je fais tort au beau-fexe Espagnol ; mais j'inclinerois à croire que ses chaînes ne sont pas aussi douces à sup-

Assiduités
qu'elles
exigent.

porter que difficiles à éviter. La beauté Espagnole est, dit-on, exigeante dans plus d'un genre; ses caprices sont quelquefois un peu brusques, & obéissent trop à l'impulsion d'une imagination ardente. Mais ce qu'il n'est pas facile de concilier avec ces fantaisies fugitives; ce qui prouve, avec mille autres observations que le cœur de l'homme, femelle ou mâle, est un tissu d'inconséquences, c'est la constance des femmes Espagnoles dans leurs attachemens. L'enivrement qu'elles causent & qu'elles éprouvent, bien différent de toutes les situations extrêmes qui durent peu, se prolonge fort au-delà du terme ordinaire; & j'ai vu pendant mon séjour en Espagne plus d'un amour mourir de vieillesse. Je me suis quelquefois demandé la raison de cette constance qui renversoit toutes mes idées, & j'ai cru l'expliquer par un scrupule religieux, assurément très-mal entendu, comme ils le sont presque tous. La conscience d'une femme Espagnole, me

Constance
dans leurs
attache-
mens.

Quelle
peut en
être la rai-
son.

fuis-je dit, assez complaisante pour lui permettre un seul choix dont son devoir murmure, seroit-elle effrayée d'une succession d'infidélités ? A la première trouveroit-elle une excuse dans la foiblesse, dans ce vœu irrésistible du cœur qui l'entraîne vers le seul objet destiné par la nature à la fixer ? Aux suivantes le péché reprendroit-il à ses yeux toute sa laideur ?

C'est à ceux qui connoissent le cœur & la conscience des femmes, à apprécier cette conjecture. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en Espagne plus qu'ailleurs, elles concilient le dérèglement, au moins apparent, des mœurs, avec l'observation scrupuleuse des devoirs religieux, & même les momeries de la superstition. Dans bien des pays ces excès se succèdent alternativement. En Espagne ils sont simultanés ; & les femmes, dans cet accouplement de choses si incohérentes, semblent avoir pour but, moins de prévenir le scandale ou de faire prendre le change sur leur conduite,

Inconfé-
quence des
Espagnols
relative-
ment à la
religion.

que d'établir une forte de compensation entre les fautes & les mérites; inconféquence qui m'a paru en Espagne appartenir aux deux sexes, qui tient à la fois à l'erreur & à la foiblesse, & qui est le reproche le plus grave que j'aie à faire à cette Nation.

Que d'hommes j'y ai connus, qui, vivant dans le désordre, fréquentoient les temples avec une assiduité, que les vrais Chrétiens même ne regardent pas comme un devoir rigoureux, étoient fideles aux loix de l'Eglise sur les abstinences, rendoient à ses Ministres des hommages presque avilissans! Combien de femmes livrées à un attachement réprouvé par leur devoir, s'entourent de reliques, se bardent de scapulaires, contractent par des vœux des obligations indifférentes en elle-mêmes, & les remplissent avec scrupule! Je crois les hypocrites fort rares en Espagne; mais en revanche cette association bizarre de certains désordres aux pratiques superstitieuses, y est plus

commune qu'ailleurs. Faut-il en accuser le défaut de lumières, ou la criminelle complaisance des Directeurs de conscience, qui prodiguent ainsi l'indulgence dont ils peuvent avoir besoin pour eux-mêmes ? Ou bien le climat, qui doit bien aussi servir d'excuse à quelques vices comme il rend raison de quelques vertus ; commande-t-il trop impérieusement certaines foiblesses, pour que des consciences scrupuleuses à d'autres égards en soient effrayées ?

Chercher à expliquer la dissolution des mœurs, c'est en faire l'aveu, & malgré ma résolution, cet aveu m'échappe. Mais plus fidele à celle que j'ai formée de dire tout à charge & à décharge, j'ajouterai que cette dépravation n'est pas aussi générale que les libertins, toujours exagérateurs dans leurs indiscretions, se plaisent à le répandre ; qu'il y a à Madrid même, des ménages exemplaires, des époux fideles, des femmes qui, même dans les autres pays, seroient des

Ce qui tempere encore en Espagne la dépravation des mœurs.

modeles de retenue & de décence ; que les filles , quoiqu'en général peu réservées dans leur maintien , promettent beaucoup plus qu'elles n'accordent , & qu'il n'y a rien de si rare que de les voir anticiper sur les droits du mariage ; que si les occasions d'acheter des plaisirs aussi honteux que faciles sont fréquentes pour ceux qui les cherchent , du moins la prostitution n'a ni la publicité ni l'impudence qu'elle a dans les autres pays ; que la police , en proscrivant sévèrement ses scandaleux entrepôts , la force à se cacher , & quelquefois la poursuit dans ses repaires secrets. J'ajouterai que les femmes bannissent avec rigueur de leur société ces familiarités (1), qui sont regardées comme indifférentes chez les Nations, où les sens moins prompts à s'en-

Scrupule
des fem-
mes à
quelques
égards.

(1) Une femme , par exemple , ne laisseroit pas prendre en public le baiser le plus chaste ; & ceux que plusieurs de nos Comédies offrent sans conséquence aux yeux des spectateurs , sont tout - à - fait bannis du théâtre Espagnol.

flammer, trahissent moins subitement leur désordre ; & que cette méfiance d'elles-mêmes est au moins un hommage que leur foiblesse rend à la pudeur. Mais pourvu qu'on ne les approche pas de trop près, elles souffrent, elles provoquent quelquefois ces agaceries, dont ailleurs la décence s'effarouche. Equivoques, obscénités, tableaux d'un pinceau peu délicat, elles pardonnent tous les jeux de l'esprit, toutes les indiscretions de la langue. La maniere libre dont elles s'expliquent sur certains détails, ne peut qu'étonner un étranger accoutumé à ne les présenter qu'enveloppés d'un voile épais. Les Angloises ont une délicatesse d'oreille, une pureté d'imagination à laquelle on n'oseroit porter la plus légère atteinte. Elles poussent, dit-on, la réserve à cet égard jusqu'à l'excès que nous nommerions pruderie. Eh bien ! nos femmes qui ne répriment point les faillies d'une gaieté honnête, mais dont la décence en impose aux écarts de l'effron-

Libertés
qu'on peut
se permet-
tre auprès
d'elles.

terie, nos femmes à leur tour sont des prudes en comparaison des Espagnoles. J'ai vu souvent celles-ci accueillir, se permettre même des propos que des hommes peu scrupuleux auroient réservé pour leurs orgies. J'en ai entendu plusieurs chanter des couplets qui respiroient quelque chose de plus que la volupté, & ne laissoient rien à faire à la pénétration de l'auditeur. Ce trait seul ne suffiroit cependant pas pour prouver la dépravation des mœurs en Espagne. Leur pureté n'est sans doute pas une chose de convention. Dans tous les pays, elle est à-peu-près la même, aux modifications près qu'y apportent la religion & les loix. Il n'en est pas tout-à-fait ainsi de la pureté du langage; elle varie suivant le tems & suivant les lieux; elle tient au climat, à l'usage, aux mœurs & au génie de la langue. Les femmes qui permettent les propos libres & en donnent l'exemple, n'en sont assurément pas plus séduisantes pour les gens délicats, mais

Différence
entre la pu-
reté des
mœurs &
celle du
langage.

aussi elles n'en sont pas plus faciles à séduire. La femme qui badine avec le vice, en est peut-être plus éloignée que celle qui l'écarte soigneusement de son imagination par la conscience de sa faiblesse ; d'ailleurs, comme on l'a souvent remarqué, jamais les mœurs ne sont plus corrompues, que lorsque la pureté du langage est poussé jusqu'au scrupule ; parce qu'alors toutes les têtes sont remplies d'idées perverses, autour desquelles il faut tourner avec une extrême précaution de peur de les réveiller. Au contraire, une Nation à l'époque où l'excès de la civilisation ne l'a pas encore corrompue, peut avoir dans son langage une sorte de naïveté qui rende ses expressions peu chastes ; & lorsque, comme nos premiers parens, elle commence à rougir de sa nudité, on peut assurer que, comme eux, elle n'a plus son innocence.

Ce n'est pas toutefois le cas de la Nation Espagnole. J'ai seulement voulu

A quoi
tient la li-
berté du
propos
chez les
femmes es-
pagnoles.

prouver que les libertés qu'elle se permet dans son langage, pourroient fort bien se concilier avec des mœurs beaucoup plus pures que les siennes. Je serois tenté de croire que ces formes choquantes pour la décence des autres peuples, disparoît-
troient par une civilisation plus raffinée, par plus de précautions dans l'éducation des jeunes personnes abandonnées pres-
qu'exclusivement à la tutelle des domes-
tiques, même dans les maisons les plus distinguées, par l'exemple sur-tout, la plus efficace des éducations. Mais une demoiselle, qui, dès l'âge le plus ten-
dre, se familiarise avec les propos grossiers que sa présence encore peu imposante ne réprime pas qui ; dans les cercles où on l'admet en passant, voit applaudir l'impudence qui dédaigne même de
jetter une gaze transparente sur les ob-
scenités qu'elle se permet ; une demoi-
selle dont les oreilles sont frappées de bonne heure par celles qu'on hazarde sur
le

le théâtre, & dont les yeux s'ouvrent sur celles dont une danse Espagnole offre le tableau, peut-elle conserver long-tems dans son imagination & dans son langage, cette pureté virginale qui fait peut-être le principal charme de son sexe ?

La danse que nous avons en vue est ce fameux Fandango, dont les étrangers s'étonnent, se scandalisent, mais dont ils raffolent cependant.

Fandango,
danse fa-
vorite des
Espagnols.

Aussi-tôt qu'on le joue dans un bal, tous les visages s'animent, & les assistans que leur âge ou leur état condamnent le plus à la gravité, ont bien de la peine à ne pas entrer en cadence. On raconte à ce sujet que la Cour de Rome, scandalisée qu'un pays renommé pour la pureté de sa foi, n'eut pas pros crit depuis long-tems cette danse profane, résolut d'en prononcer la condamnation solemnelle. Un Consistoire s'assemble, le procès du Fandango s'entame dans les règles; sa sentence alloit être foudroyée

lorsqu'un des Juges observe judicieusement qu'on ne doit pas condamner un criminel sans l'entendre. L'observation est accueillie par l'assemblée. On fait paroître devant elle un couple Espagnol, qui au son des instrumens déploye toutes les graces du Fandango. La sévérité des Juges ne tient pas à cette épreuve; peu-à-peu leurs faces austeres s'épanouissent; ils se levent, leurs genoux & leurs bras retrouvent leur ancienne souplesse. La salle du Consistoire est transformée en salle de danse, & le Fandango est absous. Après un pareil triomphe, on sent qu'il doit se rire des réclamations de la décence; aussi son empire paroît-il solidement établi. Il change cependant de caractère suivant les lieux où il est admis. Le peuple le demande souvent sur le théâtre; il termine presque toujours les bals particuliers. Alors il se borne à indiquer légèrement l'intention; mais dans les autres circonstances où un petit nombre de spectateurs en gaieté

semble dispenser des scrupules, cette intention est si prononcée, que la volupté assiége l'ame par tous ses organes; son aiguillon fait alors palpiter le cœur du modeste jeune homme, & ranime les sens émoussés du vieillard. Le Fandango ne se danse qu'entre deux personnes, qui jamais ne se touchent même de la main; mais en les voyant s'agacer, s'éloigner tour-à-tour & se rapprocher; en voyant comment la danseuse, au moment où sa langueur annonce une prochaine défaite, se ranime tout-à-coup pour échapper à son vainqueur, comment celui-ci la poursuit, est poursuivi à son tour; comment les différentes émotions qu'ils éprouvent sont exprimées par leurs regards, leurs gestes & leurs attitudes, on ne peut s'empêcher d'observer en rougissant que ces scènes sont aux véritables combats de Cythere, ce que sont nos évolutions militaires en tems de paix, au véritable déployement de l'art de la

Descrip-
tion de
cette dan-
se.

Danse
des Segui-
dillas.

guerre. Une autre danse qui appartient aux Espagnols est celle des *Seguidillas*. Elle se figure à huit comme nos contredanses ; à chaque coin les quatre couples retracent aussi , mais en passant , les principaux traits du *Fandango*. C'est-là qu'une Espagnole , habillée suivant son costume , accompagnant les instrumens avec des castagnettes , & marquant du talon la mesure avec une rare précision , devient un des objets les plus séduisans dont l'amour puisse se servir pour étendre son empire.

Bals. La Nation Espagnole a un goût & une aptitude décidée pour la danse. Outre celle qui lui appartient , elle adopte celle des étrangers sans en excepter le menuet ; mais elle n'en saisit que la gravité ; les graces nobles , décentes & faciles du menuet lui échappent. Il paroît cependant avoir beaucoup d'attrait pour elle ; c'est une partie essentielle de l'éducation que de le savoir. Chaque bal a un Président

qui, sous le nom de *bastonero* est chargé de le faire danser à tout le monde, & qui malgré ses efforts pour consulter les goûts en formant les couples, ne manque jamais de faire des mécontents. Dès le regne de Philippe V, les mascarades étoient défendues dans toute l'Espagne. M. le Comte d'Aranda, qui, en s'occupant de la police de la Capitale, n'avoit pas négligé ses plaisirs, avoit fait revivre les bals publics, & les mascarades profrites sous le regne de Philippe V; mais ces deux divertissemens qu'on croit innocens ailleurs, n'ont pas survécu à la retraite de M. d'Aranda, & en disparoissant avec son administration, ont ajouté aux regrets du peuple de Madrid.

Mascara-
des.

Les Espagnols sont donc réduits, pour divertissemens publics, aux combats de taureaux & aux spectacles de la Nation dont nous parlerons plus bas. Leurs plaisirs particuliers se ressentent un peu de la gravité qui se peint au moins dans leur extérieur. Le jeu auquel le peuple

Divertis-
semens &
jeux des
Espagnols.

paroît le plus attaché, est une foible & triste image de ces jeux qui tenoient la force & l'adresse des anciens dans une continuelle activité. On l'appelle *el juego de la barra*; il consiste à lancer d'un bras vigoureux une barre de fer à une certaine distance.

Les gens du *bon ton* ont des récréations d'un autre genre. En général ils se rassemblent peu pour se donner à manger; & c'est sans doute une des circonstances sur lesquelles porte la réputation de leur sobriété. Les plaisirs innocens & sains de la campagne, leur sont à peu près inconnus. La chasse même a peu d'amateurs parmi eux; le Monarque & sa famille semblent en avoir le privilege exclusif. La vie des champs n'a aucun attrait pour les Espagnols. Il seroit facile de compter leurs maisons de campagne. De tant de particuliers opulens qui habitent la Capitale, il n'y en a peut-être pas dix qui en aient une. Quant à ces châteaux si nombreux en France, en

Les Espagnols connoissent peu les plaisirs de la campagne.

Angleterre, en Italie, qui contribuent tant à l'embellissement des environs de leurs Capitales, il y en a si peu dans ceux de Madrid & dans le reste de la Péninsule, que bien des Voyageurs croient que c'est de-là que vient l'expression proverbiale: *bâir des châteaux en Espagne*. C'est donc dans l'intérieur des villes que les riches citoyens du Royaume concentrent tous leurs plaisirs. La musique est un de ceux pour lesquels les Espagnols ont le plus de goût. Cet art est même cultivé par eux avec succès; non que leur musique nationale ait fait de grands progrès. Si elle a un caractère particulier, ce n'est gueres que dans de petits airs détachés qu'ils nomment *Tonadillas* & *Seguidillas*; productions quelquefois agréables, mais dont les modulations sont peu variées, & prouvent que l'art de la composition est encore dans son enfance. En revanche ils rendent une justice éclatante aux chefs-d'œuvres de l'Allemagne & de l'Italie, qui, toujours

Leur goût
pour la
musique.

font accueillis dans leurs fréquents concerts ; mais ils ont le plus profond dédain pour notre musique , selon eux , languissante & monotone , & ne font pas même grace à la gaieté de notre Vaudeville. Leur prévention à cet égard est portée si loin , qu'un air italien cesseroit de leur plaire en paroissant sous la livrée de paroles françoises ; tant ils sont vains de leur langue sonore & cadencée ; tant ils sont persuadés que nos syllabes , tour-à-tour sourdes ou nazales , excluent la nôtre du département de la musique. Ils ont beaucoup d'amateurs , mais très-peu de compositeurs qui méritent d'être cités. Un Poète de Madrid , jeune encore , donna il y a quelques années , un poème sur la musique , où la sécheresse du genre didactique est rachetée par quelques épisodes & une imagination assez brillante. Les connoisseurs prétendent que le caractère de la musique Espagnole sur-tout y est tracé de main de maître ; mais il faudra joindre bien des

Poème
moderne
sur cet art.

exemples aux préceptes que ce poëme contient, avant qu'elle soit fort en vogue dans le reste de l'Europe.

Ce n'est pas seulement pour les bals particuliers & les concerts, que les Espagnols se rassemblent. Ils ont encore pour points de réunion leurs *Tertulias* & leurs *Refrescos*. Les *Tertulias* sont des assemblées fort semblables aux nôtres, où il regne peut-être plus de liberté, mais où l'ennui vient souvent s'établir comme au sein de nos cercles. Les femmes en général cherchent peu à se réunir; chacune d'elles aspire à être le centre d'une *Tertulia*; & ce sont sans doute ces prétentions exclusives qui bannissent encore des sociétés Espagnoles, ce que nous appellons la *galanterie Française*. Les femmes y sont aimées, adorées même comme ailleurs; mais quand elles n'inspirent pas un sentiment vif, on n'a gueres pour elles ces égards que notre urbanité prodigue indistinctement à tous les individus de ce sexe aimable. Ce n'est

Sociétés
Espagno-
les.

pas dans les épanchemens de la tendresse que les manieres s'adoucissent. Les démonstrations de la politesse sont trop froides pour l'amour : ce sentiment impétueux, exigeant, commande & accorde les sacrifices, mais dédaigne les simples égards. C'est au contraire dans la fréquentation désintéressée des deux sexes, que naît ce desir & ce besoin mutuel de plaire, qui sont à la fois le charme & le lien de la société. Il ne manque peut-être que ce moyen aux Espagnols pour achever de polir leurs formes.

Refresco. - Leurs *Refrescos*, inventés par le luxe & la friandise, ne contribuent pas plus que les *Tertulias* à multiplier les rapports entre les deux sexes. Dans le cours de l'année ce ne sont que de légers goûters qu'on offre aux personnes dont on reçoit la visite, & qui sont comme le prélude des *Tertulias*; mais dans les occasions solennelles, lorsqu'il s'agit de célébrer une noce, un baptême, l'anniversaire du maître de la maison, le *Re-*

fresco est une affaire importante & très-dispendieuse. On y invite toutes les connoissances ; à mesure qu'elles arrivent, les hommes se séparent des femmes. Celles-ci vont s'asseoir dans une chambre particulière, & l'étiquette veut qu'elles restent entre elles jusqu'à ce que tout le monde soit rassemblé, ou du moins que tous les hommes soient debout sans les approcher. La maîtresse de la maison les attend sur un canapé, à une place marquée de son fallon, que dans les mœurs anciennes qui subsistent encore en partie, on appelloit l'*Estrado*, & au-dessus de laquelle est ordinairement suspendue une image de la Vierge. L'apparition du *Refresco* fait épanouir enfin les visages & les cœurs ; la conversation s'anime, & les deux sexes se rapprochent. D'abord ce sont de grands verres d'eau qu'on porte à la ronde, & dans lesquels on fait dissoudre de petits pains de sucre de forme quarrée, & de substance très-spongieuse, qu'on appelle *azucar espon-*

jado, ou *rosado*; viennent ensuite les tasses de chocolat, aliment favori des Espagnols, à deux époques de chaque jour, & qu'on croit si bienfaisant ou du moins si innocent, qu'on ne le refuse pas même aux moribonds. Après le chocolat viennent les confitures, les biscuits, les massépains, les dragées, les pralines, Et tous ces mets sucrés en pâte ou bien liquides, Dont estomacs dévots furent toujours avides.

La profusion avec laquelle toutes ces friandises sont distribuées, ne peut être exagérée. Non - seulement on s'en rassasie sur le lieu même, mais on en remplit de grands cornets de papier, ses chapeaux & jusqu'à ses mouchoirs; & les laquais d'emporter au plutôt au logis cette précieuse & fragile récolte, qui sert sans doute à alimenter l'office de plus d'un riche avare pendant plusieurs jours. Cette avidité générale a quelque chose de bizarre; & l'étranger admis pour la première fois à ces espèces d'orgies, où les liqueurs

enivrantes sont seules épargnées, cherche la Nation sobre & ne la trouve pas. On juge que de semblables goûters doivent peser sur l'économie de bien des particuliers ; presque tous gémissent de l'usage qui en fait une nécessité en certaines occasions ; mais, comme il en est de tous les abus consacrés par une longue routine, personne n'ose être le premier à secouer ce joug.

Le bal ou des parties de jeu suivent ordinairement ces Refrescos ; mais il est fort rare que la fête se termine par un souper. C'est un repas qui est toujours très-frugal chez les Espagnols, & pour lequel ils ne se ressemblent presque jamais. Leur cuisine, telle qu'ils l'ont reçue de leurs aïeux, est du goût de fort peu de monde. Leur palais savoure les forts assaisonnements ; le poivre, le piment, les *tomates*, le safran, colorent ou infectent presque tous leurs mets. Un seul a trouvé grace auprès des étrangers, & l'art de nos cuisines n'a pas dédaigné de l'a-

Cuisine
des Espa-
gnols.

dopter ; c'est celui qu'en Espagne on appelle *olla podrida*, & qui est une espece de pot-pourri de toutes sortes de viandes cuites ensemble. Au reste, la cuisine espagnole n'existe gueres sans mélange que dans des familles obscures attachées aux anciens usages : presque par-tout elle s'est mariée à la nôtre, & dans beaucoup de maisons celle-ci l'a entièrement supplantée. C'est ainsi que par-tout on nous imite, même en nous ridiculisant, & quelquefois en nous détestant. Nos modes, par exemple, ont pénétré en Espagne comme ailleurs. Sous le manteau Espagnol sont venus se loger nos vêtemens avec leurs formes, leurs coupes, leurs couleurs. Le voile n'est plus porté exclusivement que par les femmes du peuple ; pour les autres, il ne sert plus qu'à cacher le désordre de leur toilette quand elles sortent à pied. A cela près, leurs coëffures & tout leur ajustement sont soumis au sceptre de la mode françoise. Les fabriques espagnoles s'in-

Habille-
mens &
modes.

génient pour servir le goût dominant , pour le suivre dans ses rapides variations , sans avoir besoin du secours des nôtres ; mais on peut dire sans prévention qu'elles sont encore loin de ce but. Les grandes villes & la Cour même en font l'aveu tacite , en recourant directement à Paris & à Lyon comme aux vraies sources de la mode. A cet égard , comme à beaucoup d'autres , les Espagnols , qui affectent le *bon ton* , rendent justice à notre supériorité , & prennent de nous des leçons d'élégance dans plus d'un genre. Leurs tables sont servies à la françoise. Ils ont des Cuisiniers , des Maîtres-d'hôtel , des Valets-de-chambre françois. Nos marchandes de modes sont chargées de la parure de leurs femmes. Leurs équipages massifs & sans goût disparoissent peu-à-peu , & s'échangent contre les nôtres. Ils ne négligent rien pour attirer à eux nos artisans , nos fabricans , nos artistes , & ne font pas briller vainement

320 NOUVEAU VOYAGE
à leurs yeux la perspective d'une fortune
rapide.

Ces hommages ne se bornent pas aux
objets de pure frivolité. Nos bons Ou-
vrages de morale, de philosophie, d'his-
toire, sont, ainsi que ceux des Anglois,
traduits dans leurs langues, pourvu que
la pureté de la foi n'ait rien à en souffrir.
Il n'y a gueres que nos Ouvrages de litté-
rature purement agréables qui soient à
peu - près sans mérite à leurs yeux ; &
leur goût à cet égard paroît encore fort
éloigné d'une révolution. Leur imagina-
tion hardie jusqu'à l'extravagance, pour
laquelle la boursofflure n'est que de l'en-
thousiasme, trouve nos conceptions froids
& timides. Accoutumés à l'exagéra-
tion & à la redondance, ils ne peuvent
apprécier le mérite de la justesse & de
la précision de nos expressions. Les fines
nuances du tableau de nos ridicules &
de nos mœurs, échappent à leurs yeux
trop exercés sur des caricatures ; & quant
aux

Style de
leurs Ou-
vrages.

aux formes de notre style , leur oreille, gâtée par la brillante prosodie de leurs phrases cadencées, par le retour fréquent & affecté de leurs mots sonores, ne peut trouver de grace à des mots souvent sourds, qui parlent plus à l'ame qu'aux sens ; & la rondeur de nos élégantes périodes est perdue pour elle.

Une des grandes causes qui empêcheront la réforme de leur littérature, c'est que les modeles qu'ils admirent encore, & qu'ils s'efforcent d'imiter, sont distingués par ce mauvais goût qui infectoit alors toutes les Nations de l'Europe, mauvais goût auquel nos premiers Littérateurs ont payé un ample tribut, auquel notre grand Corneille n'a pas toujours échappé, mais sur les débris duquel se sont élevés les chefs-d'œuvres des Racine, des Boileau, des Paschal, des Bossuet, des la Bruyere, des Massillon, des Bourdaloue, des Fléchier, des Fénelon, & enfin ceux de Voltaire, qui, en posant le faite de l'édifice, en a consacré la durée immor-

Causés
de la durée
de leur
mauvais
goût.

telle. Si notre littérature en étoit restée au siècle des Ronsart, des Marot, des Benferade, des Voiture, des Balzac, &c. leurs défauts même nous serviroient encore de modèles, & nous aurions de l'esprit & de l'imagination sans raison ni sans goût. Ce qui auroit pu nous arriver, si les lettres en France n'avoient pas été perfectionnées par un concours de circonstances, est arrivé aux Espagnols. Depuis leurs Calderon, Lope de Vega, Quevedo, Rebolledo, &c. &c. pleins d'une imagination brillante, féconde, mais défordonnée, aucun auteur n'a paru en Espagne doué de ces qualités éblouissantes, & en même tems de cette sagacité qui en dirige l'emploi. Les Lettres, depuis plus d'un siècle, en sont au même point. Ces hommes de génie, souvent bizarres dans leurs conceptions, sont restés les modèles du beau; & leur exemple, sans produire rien de comparable à ce qu'on admire avec raison en eux, a servi & sert encore d'excuse à

tous les écarts du bel-esprit, à tous les mouvemens gigantesques d'une fausse éloquence. Le goût de la Nation est formé d'après ces modeles d'une maniere si invariable, que quelques Auteurs qui ont essayé de porter sur la scene la belle simplicité des anciens que nos Auteurs dramatiques ont tâché de faire revivre, n'ont inspiré aucun intérêt, en sorte que le théâtre Espagnol en est encore au même point où il étoit lorsque Boileau en dénonçoit les extravagances au tribunal du goût.

On feroit cependant une injustice, si on jugeoit ce théâtre d'après le sévere critique. Sans doute il souffre encore des piéces où la loi des trois unités est outrageusement violée. Mais, outre que cette loi pourroit être regardée comme arbitraire, ou que du moins elle n'est pas de rigueur absolue, il est nombre de piéces Espagnoles où elle n'est pas transgressée d'une maniere assez choquante pour nuire à l'intérêt. Les Espagnols eux-

Etat actuel du théâtre espagnol.

mêmes passent condamnation sur la plupart de leurs Comédies héroïques, où des Princes & Princesses se rassemblent de tous les coins de l'Europe, sans motif comme sans vraisemblance, sont tour-à-tour agens ou jouets des aventures les plus incroyables, racontent, dissertent, plaisantent même dans les situations les plus critiques, & finissent par verser inutilement leur sang sans avoir fait verser une seule larme. Quoique plusieurs de ces Drames brillent quelquefois de beautés originales, quoiqu'ils prouvent tous le talent rare de former une intrigue compliquée, & d'en trouver le dénouement dans les fils même qui ont servi à la former, ce n'est pas sur eux que les Espagnols fondent la gloire très-contestée de leur théâtre. Mais il en est qu'ils proposent avec raison à l'admiration même des étrangers, ce sont leurs pieces de caractère, qui, sans avoir la même sagesse de conduite que nos chefs-d'œuvres dans ce genre, ni la même sévérité dans le choix

Leurs
pieces de
caractere.

des idées & des expressions, sont presque toujours attachantes par le fond, fidelles dans la plupart de leurs portraits, & prouvent dans leurs auteurs une rare fécondité d'imagination. Ce sont sur-tout les piéces que les Espagnols nomment *de Capa y Espada*, qui offrent une peinture si exacte de leurs anciennes mœurs, que ces Comédies sont peut-être les véritables sources où il faudroit les étudier. C'est-là que sont retracées avec les couleurs les plus vives cette générosité qui les caractérise encore, ces élans de patriotisme & de zele religieux qui les ont rendus autrefois capables des plus grands efforts, ces bouffées d'orgueil national que la pompe du style rend imposantes, cette irritabilité sur les objets chatouilleux de l'amour & de l'honneur, qui rendoit les duels si fréquens en Espagne, avant que les causes qui ont adouci les mœurs de toute l'Europe eussent aussi influé sur celles des Espagnols modernes, ces sacrifices, ces dévouemens de l'amour qui espere,

Comédies
de *Capa y
Espada.*

ces angoisses de l'amour malheureux, ces ruses de l'amour contrarié; tous les combats que livre, toutes les ressources qu'emploie, tous les désordres qu'entraîne cette passion, toutes ces intrigues, en un mot, dont les ressorts, à présent usés, n'ont été mis en jeu par aucun peuple avec plus de variété que par les Espagnols, à l'époque où la jalousie, la difficulté d'approcher les femmes, & mille autres obstacles qui tenoient aux mœurs du tems, rendoient les amans plus impatiens, les desirs plus fougueux, les tentations plus violentes; tel est le tableau que présentent les Comédies que les Espagnols affectionnent encore autant que lorsqu'elles parurent. Leurs Auteurs, parmi lesquels les plus distingués sont Lope de Vega, Roxas, Solis, Moreto, Arellano, & sur-tout l'immortel Calderon de la Barca, ont tellement consacré ce genre par leurs succès, que des Auteurs plus modernes, comme Zamora, Canizares, qui ont écrit au commencement de ce siècle,

Principaux Auteurs dramatiques.

n'ont pas osé frayer une autre route.

Le Théâtre Espagnol est donc, à quelques différences près, ce qu'il étoit dans l'autre siècle ; & malgré l'apologie que je viens d'en faire, je suis obligé de convenir qu'il est plein de défauts. Les incidens y sont entassés sans vraisemblance, les disparates y fourmillent, tous les genres y sont confondus. On n'y connoît pas la véritable Tragédie pure, sans alliage indigne de sa noblesse ; & toutes les Comédies, semblables à quelques-uns de nos Drames bourgeois proscrits par la raison ainsi que par le goût, associent à des tableaux touchans & quelquefois terribles, de misérables parades dignes des tréteaux de la Foire. Sans cesse un insipide bouffon, sous le nom de *Gracioso*, y distrait l'attention par ses grossières facéties, & tarit, par les éclats de rire qu'il provoque, les larmes prêtes à s'épancher. Les amans y sont diffus & bavards ; ils font acheter un trait de sentiment ou de délicatesse par de froides

Défec-
tuosités
des Comé-
dies Espa-
gnoles.

Diffé-
rent
de
dit
2000

Débit des
Acteurs.

& longues dissertations sur la métaphy-
sique de l'amour. Au lieu d'une mere,
d'un fils, d'un Roi, d'un Guerrier, on
croit toujours entendre un Rhéteur qui,
pour faire briller son art, abuse du talent
de la parole. L'usage veut que chaque
Comédie contienne plusieurs récits ou
relations, où l'Auteur & l'Acteur, per-
dant de vue & l'intérêt & l'auditoire,
ne semblent occupés qu'à faire parade,
l'un de sa vaine éloquence, l'autre de
son prétendu talent de rendre aux dé-
pens de ses poumons, & par des gestes
bizarres, ignobles & monotones, les ta-
bleaux entassés sans goût dans sa longue
tirade; & l'un & l'autre sont toujours
sûrs de recueillir, pour prix de leurs
tours de force, une ample moisson d'ap-
plaudissemens. D'un autre côté, l'intri-
gue est si embrouillée qu'il n'est gueres
de pieces espagnoles auxquelles on ne
puisse appliquer ces vers de Boileau :

Intrigues
complé-
quées des
pieces es-
pagnoles.

Et qui débrouillant mal une pénible Intrigue,
D'un divertissement me fait une fatigue.

Ce qu'il y a toutefois de singulier, c'est que cette *fatigue* paroît n'être pas sentie par les auditeurs Espagnols, quoiqu'ils soient en grande partie de ces classes qu'une éducation nulle, ou du moins fort négligée, rend incapables de réflexions & de combinaisons. J'ai connu bien des étrangers éclairés, versés dans la langue du pays, qui m'avoient au sortir d'une pièce Espagnole, qu'ils auroient été fort embarrassés d'en faire l'analyse, tandis que des Espagnols sans culture prouvoient par leurs récits qu'ils n'avoient pas perdu un instant le fil du labyrinthe où s'étoient égarés les autres. La fréquentation habituelle des spectacles, jointe à une connoissance des mœurs & de la langue que les étrangers ne peuvent jamais posséder au même degré que les nationaux, donneroit-elle exclusivement à ceux-ci cette singulière aptitude ? ou les Espagnols auroient-ils reçu de la nature plus que tout autre

Facilement faibles par les Espagnols.

peuple le don d'imaginer des intrigues compliquées, & de suivre dans tous leurs détours celles qu'ils n'ont pas enfantés eux-mêmes ? c'est au moins un avantage incontestable qu'ils ont sur nous. Plusieurs François qui ne manquent ni d'esprit ni de culture, m'ont avoué qu'ils n'avoient pu saisir à la première représentation, l'ensemble de quelques-unes de nos pièces modernes, qui en effet se rapprochent à quelques égards des comédies Espagnoles ; & c'est peut être la seule raison pour laquelle on ne porteroit pas avec succès sur nôtre théâtre quelques-unes d'elles, qui, à quelques changemens près, devroient être accueillies chez toutes les Nations. C'est un hommage que nos aïeux étoient plus disposés que nous à leur rendre. On fait tout le parti qu'ont tiré Moliere & Corneille du théâtre Espagnol. On fait que le sujet, & on peut dire les principales beautés du Cid & d'Heraclius, ont été

puisés dans Guillen de Castro, & dans Calderon. Le théâtre Espagnol pourroit encore être pour nous une source abondante de richesses, à présent sur-tout que notre imagination, beaucoup moins féconde que celle de nos alliés, paroît s'être épuisée, & que notre goût plus épuré, plus sûr qu'il n'étoit du tems de Corneille, sauroit mieux extraire de cette mine les trésors qu'elle recèle. Des traductions exactes des meilleures pieces Espagnoles en fourniroient les moyens. Elles nous manquent jusqu'à présent : M. Linguet en donna quelques-unes au Public à l'entrée de sa carrière littéraire. Mais il est convenu lui-même qu'il favoit trop peu la langue Espagnole pour remplir complètement cette tâche ; aussi ne font-ce que des sommaires où l'on ne trouve que les squelettes d'un drame, où ce que l'auteur a dédaigné de traduire n'est pas ce qui lui a déplu, mais ce qu'il n'a pas entendu. Encore ces essais, tout informes qu'ils sont, suffissent-ils

Parti que nos Auteurs pourroient tirer du Théâtre espagnol.

pour mettre en évidence les grands talens des Espagnols pour le théâtre, leur imagination féconde, leur art de nouer & de filer une intrigue, & celui d'amener des situations piquantes & des dénouemens inattendus. Pour qu'ils eussent avec ces avantages, tout ce qui caractérise les véritables poètes comiques, il leur faudroit plus de naturel dans le dialogue. Ceux qui s'enrichiroient de leurs canevas, pourroient consulter la raison & le goût de leur propre Nation, pour ajouter à ces pièces empruntées ce degré d'intérêt de plus. Ils ne manqueroient pas d'en bannir ces longs & ennuyeux récits, ces froides dissertations, ces dégoûtantes bouffonneries du *Gracioso*, qui répugnent même aux Espagnols, familiarisés avec les véritables beautés des littératures étrangères, anciennes & modernes. Ils sacrifieroient sur-tout ces pointes, ces jeux de mots, ces *concetti*, tribut que toutes les Nations ont payé au faux bel-esprit, lors de la renaissance des

Ce qu'ils
devroient
en faire
disparoi-
tre.

Jeux
de mots
fréquens
dans les
Ouvrages
espagnols.

Lettres, auquel n'ont pas échappé plusieurs Auteurs du siècle de Louis XIV, comme Voiture, Balzac & Moliere lui-même, & auquel sont encore soumis les Espagnols modernes. J'ai souvent remarqué avec étonnement qu'ils honoroient du nom de traits ingénieux, qu'ils applaudissoient avec une forte de ravissement, des plaisanteries que nous reléguerions au rang de pitoyables calembourgs, nous, que notre gaieté légère sembleroit devoir rendre moins difficiles sur tout ce qui peut la réveiller. Et quand je leur faisois observer que ces jeux de mots étoient d'un mauvais genre, qu'il falloit les abandonner à la populace, ou du moins ne les tolérer que dans ces entretiens familiers où tout est bon pourvû qu'on rie, ils me soutenoient obstinément qu'ils avoient en Espagnol un sel, une finesse qu'il étoit impossible qu'un étranger sentît; aussi leurs ouvrages, même sérieux, sont-ils tellement hérissés de ces misérables pointes, que quelques-

uns me paroissent absolument intraduisibles (1). Ils n'ont pas de piéces de théâtre où elles ne soient semées avec profusion ; & la fortune qu'elles font sur la multitude , prouve que leurs auteurs imbus du mauvais goût de leur Nation , ont cherché à le flatter , & par l'ascendant de leur autorité , l'ont rendu pour ainsi dire incurable. Ceux des nôtres qui essayeroient de naturaliser quelques-unes de ces piéces sur notre théâtre , n'auroient pas grand mérite à les purger de ces vains ornemens. Ce seroit sur-tout parmi celles de Calderon que je leur con-

Calderon.

(1) C'est le propre de tous les jeux de mots , parce qu'ils résultent d'une ressemblance fortuite entre deux mots d'une langue qui ont des acceptions différentes. On sent qu'un Ouvrage où abonderoient les plaisanteries de ce genre , ne pourroit passer dans une autre langue. Qui entreprendroit , par exemple , de traduire *la Béquille* ? Quantité de passages , & même quelques Ouvrages en entier , comme ceux de Quevedo , d'ailleurs pleins d'esprit & d'originalité , seroient presque aussi difficiles à rendre en françois.

feillerois de faire un choix. La plupart des autres Poètes comiques ne rachètent pas, comme lui, leurs défauts par l'originalité de l'invention, par l'art d'amener des situations extraordinaires sans cesser d'être vraisemblables. Lope de Vega, l'Auteur Espagnol que les étrangers connoissent le plus, & auquel ses concitoyens, toujours emphatiques dans leurs éloges, donnent celui d'avoir été *admirable dans la poésie lyrique, éloquent dans l'héroïque, doux dans le champêtre, grave dans l'épique, ingénieux & fécond* (1) dans le dramatique, Lope de

Lope de
Vega.

(1) Pour l'épithete de *fécond* on ne peut le lui contester : on a dit & répété qu'il avoit composé jusqu'à trois mille Pièces. Quand le vrai passe déjà les bornes du vraisemblable, l'exagération est au moins inutile. Perez de Montalvan, qui avoit connu *Lope de Vega*, ne lui prête que dix-huit cens Comédies ; c'est certainement encore assez pour mériter le titre de *fécond*. Ses contemporains nous assurent que sur une insinuation du Roi ou de quelque courtisan, il composoit une Comédie du soir au

Vega est encore plus extravagant dans ses plans que Calderon. Il connoissoit

lendemain. Ces rapides productions avoient alors un mérite qu'elles n'ont plus; elles retraçoient quelques anecdotes du moment; elles offroient les portraits ressemblans de quelques personnages que la malignité de la Cour se plaisoit à voir tourner en ridicule. Elles ne devoient pas survivre à ces circonstances éphémères; aussi en est-il fort peu que les Espagnols modernes affectionnent encore; & dans l'édition volumineuse qu'ils ont donnée récemment des *Œuvres de Lope de Vega*, ils n'ont inséré qu'un petit nombre de ses Comédies. La principale est sa *Dorothea*, que les Espagnols citent encore comme un chef-d'œuvre d'esprit, de sensibilité & de délicatesse, & où je n'ai trouvé que la peinture de mœurs malhonnêtes en style souvent entortillé. C'est à ce prix qu'on achete quelques idées fines & quelques traits de sentiment. J'ouvre cette Comédie au hasard, & j'y trouve dans des stances que Fernand chante en l'honneur de Dorothee, le passage suivant: *Entre la lune de ta grace & le soleil de tes yeux, la terre de tes rigueurs se place pour faire de l'ombre & former des éclipses.* Dans un autre endroit, en parlant de sa douleur, dont il n'a, dit-il, pour confidens que les rochers & les bêtes féroces, il ajoute: *Celles-ci, par leurs mugissemens, répandent l'épouvante, & trouvent dans leurs entrailles l'écho de mes plaintes.*

cependant

cependant mieux que personne les règles du théâtre. Il y rappelle ses compatriotes. Peut-être eût-il eu la gloire d'opérer une révolution parmi eux, s'il avoit eu le courage de joindre l'exemple au précepte ; mais il a préféré à cette gloire, la satisfaction passagere de flatter leurs foiblesses. La postérité a fait justice de cette coupable complaisance. Presqu'aucune de ses pieces n'a furnagé jusqu'à elle, tandis que toutes celles de Calderon, plus original, plus brillant, plus varié, plus vrai dans ses portraits, sont encore l'objet de l'enthousiasme du siècle présent. Au-dessous de Calderon, *Moreto* tient une place distinguée sur la scene

Moreto.

Une vieille qui cajole Dorothée dans des vues peu honnêtes, & qui la trouve parée à son gré, lui dit :
Voyez ces ajustemens dont le soleil pourroit garnir les habits de ses planetes.

Cette Comédie de Dorothée, comme presque toutes celles du Théâtre espagnol, sont pleines de semblables traits d'esprit, que Moliere n'eût pas osé mettre dans la bouche de ses *Précieuses ridicules.*

Espagnole ; mais ses plans sont aussi vicieux , son style est encore moins pur ; & la gaieté bouffonne de ses *Graciosos* , qui fait le principal mérite de ses piéces , ne seroit pas de recette sur notre théâtre. On en peut dire à-peu-près autant de *Zamora* , qui brilloit vers la fin du siècle dernier. *Cannizares* qui débutoit lorsque *Zamora* étoit sur son déclin , eut des succès qui durent encore dans ces piéces que les Espagnols nomment *Comedias de figurones* ; espece de caricatures dans le genre de *Pourceaugnac* , qui ne peuvent plaire qu'aux spectateurs qui ont sous les yeux les originaux qu'on tourne en ridicule. Tels sont le *Domine Lucas* , le *Montanez en la corte* , dont le style bouffon jusqu'à la grossiereté , dont les tableaux grotesques ne réussiroient pas sur notre scene , quand même une foule de traits qui tiennent exclusivement aux usages du pays ne les rendroit pas intelligibles. Les comédies qui ont paru depuis celles-là sont sans mérite aux

Bonnes
Piéces de
Canniza-
res.

Caractere
des Comé-
dies mo-
dernes.

yeux même des Espagnols. Ce genre de littérature a été abandonné aux auteurs les plus médiocres, qui se traînant sans génie sur les traces de leurs modèles, n'en imitent que les extravagances, & semblent n'avoir pour but que de capter la bienveillance de la populace en flattant son penchant pour le merveilleux, en prodiguant les machines, les aventures romanesques, les dégoûtantes facéties, & toutes ces vaines ressources qui suppléent si mal au véritable talent. Les Littérateurs qui pourroient en avoir pour le genre dramatique, désespérant de le ramener chez leurs compatriotes aux saines règles du bon goût, cultivent d'autres branches de littérature. Ils ont pourtant fait quelques tentatives dont les succès ont prouvé que le vrai beau plaît dans tous les pays. Plusieurs traductions de nos meilleures tragédies ont été accueillies par ce même Public, accoutumé aux extravagances & aux bouffonneries du théâtre Espagnol. Des Poètes en-

Essais pour ramener les Espagnols à la belle simplicité.

core existans ont même essayé de lui présenter quelques tragédies conçues par eux, & exécutées sur le modele des nôtres, c'est-à-dire sans bigarrure dans le style, sans complication dans les incidens, sans mélange du trivial & du pathétique. Elles n'ont excité qu'une froide admiration, & ont été bientôt obligées d'abandonner la scene Espagnole aux productions informes qui y regnent exclusivement.

Petites
Pièces mo-
dernes ap-
pellées
Saynetes.

Il en est cependant d'un genre moderne qui ont au moins le mérite d'offrir des portraits fideles. Ce sont ce que les Espagnols appellent *Saynete* ou *Entremes*, petites pieces en un acte, aussi simples dans leur intrigue que les grandes sont compliquées. Les mœurs actuelles, le ton des classes inférieures de la société, les petits intérêts qui la rassemblent & la divisent, y sont représentés avec une vérité frappante. Ce n'est pas une imitation; c'est la chose même. Il semble que l'auditeur soit tout-à-coup transporté

dans un cercle d'Espagnols , qu'il assiste à leurs jeux , à leurs petites tracasseries. Les costumes y sont si fidelement observés, qu'ils en sont quelquefois dégoûtants. On croit reconnoître les portefaix, les bouquetieres , les poissardes qu'on a vus cent fois dans la rue, leurs gestes, leur tournure , leurs propos. Pour ces sortes de rôles , les comédiens Espagnols ont un talent inimitable. S'ils mettoient autant de naturel dans les autres rôles , ils seroient les premiers acteurs de l'Europe. En revanche , la composition de ces petites pieces ne demande pas un grand talent. On diroit que l'auteur craint de s'engager trop avant , & qu'il n'attend qu'un expédient pour se tirer d'embaras. Il vous a ouvert la porte d'une maison particuliere ; il vous présente comme au hazard quelques-unes des scenes qui s'y passent le plus ordinairement ; & dès qu'il croit avoir satisfait votre curiosité , la porte se referme , & la piece est

On les
joue entre
les actes
des gran-
des pieces.

finie. Les *Saynetes* semblent n'avoir été inventées que pour reposer l'attention de l'auditoire fatiguée de suivre la grande piece dans son inextricable labyrinthe. Leur effet le plus sûr est d'en faire perdre le fil ; car il arrive très-rarement que les véritables comédies Espagnoles soient représentées sans interruption. Elles sont composées de trois actes, qu'on nomme journées, *jornadas*. Après le premier acte commence le *Saynete*, & souvent ce guerrier, ce roi que vous venez de voir couvert d'un casque ou d'une couronne, a un rôle dans la petite piece ; & pour s'épargner les frais d'une toilette entiere, il garde quelquefois une partie de son noble costume. Son écharpe ou son cothurne s'apperçoit encore à travers le sale manteau de l'homme du peuple ou la robe de l'alcalde. L'étranger qui ignore cet usage bizarre d'entrelacer des objets aussi disparates, croit que le héros dont il a la tête remplie, em-

ploye un déguisment utile à ses fins ; & il cherche bonnement la liaison de cette scene avec les précédentes. Quand le Saynete est fini , la grande piece se continue. A la fin du second acte , nouvelle interruption plus longue que la premiere. Un autre Saynete commence & est suivi d'une espece d'opéra-comique fort court , sous le nom de *Tonadilla*. Souvent une seule actrice en fait tous les frais , & vient raconter en chantant ou quelque aventure fort peu saillante , ou quelques maximes triviales de galanterie ; si elle est aimée du public , si son ton grivois jusqu'à l'impudence a satisfait les amateurs de ce genre insipide & souvent scandaleux , elle emporte les applaudissemens qu'elle ne manque jamais de solliciter en finissant , & laisse commencer le troisieme acte de la grande piece. On sent ce que doivent devenir l'illusion & l'intérêt après toutes ces interruptions. Aussi n'est-il pas rare de voir , quand la *Tonadilla* est finie , l'auditoire

Tonadillas.

se dégarnir & se réduire au petit nombre de ceux qui ne connoissent pas la piece principale, ou dont la curiosité est assez soutenue pour leur en faire desirer le dénouement. D'après cet exposé, on doit juger que les Espagnols éprouvent peu de ces émotions vives, profondes & prolongées, qui sont ailleurs le charme des amateurs de l'art dramatique. Les *Saynetes* & la *Tonadilla* sont souvent dans ce bizarre pot-pourri, ce qui les attire seulement; & il faut convenir qu'on peut s'en contenter, quand on vient au spectacle seulement pour se délasser, & non pour s'occuper agréablement l'esprit. Après quelque tems de séjour en Espagne on conçoit même l'attrait que peuvent avoir pour les gens du pays ces *Saynetes* & ces *Tonadillas*. Manieres, costumes, aventures, musique, tout y est national; d'ailleurs on y trouve souvent présentées à l'avidité du peuple deux especes d'êtres particuliers à l'Espagne, dont la tournure & les propos de-

vroient être voués au mépris ou du moins au ridicule, & qui sont au contraire des objets de plaisanterie agréable & même d'imitation. Ce sont les *Majos* & *Majas* d'une part, & les *Gitanos* & *Gitanas* de l'autre.

Les *Majos* sont des especes de petits-mâîtres du bas étage, ou plutôt de *Bravaches*, dont la fanfaronnade froide & grave, s'annonce dans tout leur extérieur. Ils ont un accent, un accoutrement, des gestes qui ne sont qu'à eux. Leur visage a demi caché sous un bonnet d'étoffe brune, qu'on nomme *Montera*, porte un caractère de sévérité menaçante, ou d'humeur qui semble braver les personnages les plus propres à lui en imposer, & ne s'adoucit même pas à côté d'une maîtresse. Les suppôts de la Justice osent à peine s'attaquer à eux. Les femmes intimidées à leur aspect repoussant, semblent attendre avec résignation un doux caprice de ces sultans subalternes. Ose-t-on les provoquer même par des

Ce que
sont les
Majos &
Majas
hors du
théâtre &
sur le théâ-
tre.

cajoleries ? un geste d'impatience , un regard foudroyant , quelquefois une longue rapiere ou un poignard caché sous leur vaste manteau , avertit qu'on ne se familiarise pas impunément avec eux. De leur côté les Majas rivalisent ces caprices autant que le comporte la faiblesse de leurs moyens : elles semblent se faire une étude de l'effronterie. La licence de leurs mœurs s'annonce dans leurs attitudes , dans leur démarche , dans leurs propos ; & c'est lorsque la luxure se revêt en elles des formes les plus lubriques, que toutes les épithetes qu'inspire l'admiration leur sont prodiguées. Voilà le côté fâcheux du tableau. Mais si l'on apporte aux scenes où figurent les *Majas* des dispositions peu scrupuleuses ; quand on s'est familiarisé avec une maniere d'être si peu conforme aux vertus de leur sexe , aux moyens bien plus sûrs d'inspirer des sentimens au nôtre , on voit en elles les plus séduisantes prêtresses qui aient jamais desservi les autels

de Vénus. Leurs impudentes minaude-
ries ne sont plus que des agaceries pi-
quantes qui portent dans les sens un
désordre dont le plus sage a bien de la
peine à se défendre, & qui, si elles
n'inspirent pas l'amour, promettent du
moins le plaisir. Les plus indulgents re-
gretteront toutefois que les Majos &
Majas soient ainsi accueillis sur le théâ-
tre, & conservent leur attrait jusques
dans les cercles de la bonne compagnie.
Ailleurs les classes inférieures se font
une gloire de s'ingérer celles qui sont au-
dessus d'elles: c'est le contraire en Es-
pagne à quelques égards. Il est dans les
deux sexes des personnes d'un rang distin-
gué qui vont chercher leurs modèles
parmi ces héros de la populace, qui imi-
tent leur accoutrement, leurs manières,
leur accent, & sont flattées quand on dit
d'elles: *il a bien l'air d'un Majo: on la
prendroit pour une Maja.* C'est renoncer
bien gratuitement à la noblesse qui ap-
partient à l'un des deux sexes, & à la

On cher-
che à les
imiter.

décence qui fait le principal charme de l'autre.

Gitanos,
espece de
Bohé-
miens.

Les *Gitanos* & *Gitanas*, plus dangereux encore que les *Majos* & *Majas*, pourroient être l'objet des même réflexions. Hors du théâtre ce sont des especes de Bohémiens qui courent le pays, mènent une vie scandaleuse, disent la bonne aventure, exercent toutes sortes de professions suspectes, ont entr'eux un langage & des signes particuliers, & avec les autres cette tournure de fripons adroits, qui cherchent des dupes. Cette classe de citoyens dont on devoit purger la société, y a cependant été tolérée jusqu'à nos jours (1); & on leur prête sur

(1) Il y a deux ans que, d'après les représentations du Conseil de Castille, qui veille constamment sur la sûreté & la civilisation de son pays, le Roi a fait promulguer une Ordonnance, qui a pour but d'anéantir cette espece de secte, qui défend aux *Gitanos* de vivre en bandes & dans des retraites peu accessibles, de conserver leur nom, leur langue & leurs signes, & qui leur ouvre la voie de devenir enfin des citoyens utiles.

le théâtre des rôles piquants par leur originalité, attachans par leur ressemblance avec les modeles dont ils offrent les copies; mais dont l'effet est d'appriivoiser avec le vice, en parant sa laideur des fleurs de la gaieté. Ce sont pour-ainsi-dire, les bergers de la scene Espagnole, moins insipides assurément, mais aussi moins innocens que les nôtres. Leurs escroqueries, leurs complots, leurs intrigues amoureuses, dignes de leurs mœurs, sont le sujet de plusieurs Saynetes & de plusieurs Tonadillas, & servent probablement de leçons à plus d'un spectateur. Il me semble qu'on a perdu de vue en Espagne plus encore qu'ailleurs, l'influence que peut avoir le théâtre sur le moral d'une Nation. En bornant les fonctions de Thalie au sens de sa devise, incomplète selon moi, *Castigat ridendo mores*, on la réduit à corriger quelques ridicules, en amusant, en intéressant la portion choisie d'une Nation. La comédie pourroit, ce me

Digression sur l'influence morale du spectacle.

semble , avoir une destination beaucoup plus utile , beaucoup plus étendue ; & malgré les exemples de nos chefs - d'œuvre qui font loi , malgré les anathêmes lancés par nos austeres critiques , elle y tend parmi nous. Si l'on veut absolument qu'elle ait un but moral , pourquoi ne nous présenteroit - elle pas plus souvent des modeles de vertus , plus rapprochés de nous , d'une plus facile imitation que ceux de nos tragédies ? Si le patriotisme , l'amour de la gloire , les autres vertus héroïques , si la philosophie d'un ordre supérieur aux classes ordinaires , pénètrent nos ames à la représentation de nos chefs - d'œuvres tragiques , pourquoi ne seroient - elles pas adoucies , échauffées , améliorées par le tableau touchant de vertus d'un usage plus fréquent ? & qui oseroit dire qu'alors la comédie ne seroit pas un des missionnaires les plus séduisants de la morale ? Eh ! ne voit-on pas trop par - tout combien le vice empruntant le masque de *Thalie* , est sûr de son

succès! Sous ce masque la vertu ne feroit-elle donc pas aussi quelques profélytes? Les Espagnols, nos prédécesseurs sinon nos maîtres, nos guides sinon nos modeles dans la carrière dramatique, ont été moins timides, moins exclusifs que nous en la parcourant. Ils ont dans leurs anciennes comédies des exemples attachans de toutes les vertus qu'on peut prêcher à un peuple, de loyauté, de fermeté, de justice, de bienfaisance surtout. On a beau dire, malgré les extravagances qui servent de canevas au Poëte, malgré l'exagération des traits de son tableau, on sort de pareilles représentations plus disposé à l'exercice de ces vertus, qu'on ne le seroit au sortir des meilleures piéces tout-à-fait comiques, où l'on se borne à tirer une suite de situations plaisantes du fond d'un caractère bien tracé, où l'on prend assurément plutôt des leçons de malignité que des leçons de bonté. Je ne compare point les talens nécessaires pour exceller dans l'un

Immoralité des petites piéces Espagnoles.

ou l'autre de ces deux genres ; je ne parle que de leur effet moral, & j'ose dire que sous ce point de vue on doit regretter que les Gouvernemens ne se soient pas occupés davantage d'appeller la comédie au secours de la vertu, & qu'au contraire ils aient souffert que par son organe on ait ridiculisé bien des choses respectables.

Dans leurs productions modernes, aussi informes que scandaleuses, les Espagnols ont été plus loin que nous. Non-seulement les convenances les plus généralement reçues y sont immolées ; mais on y trace impudemment, & avec succès, le tableau de tous les désordres, sans chercher à en inspirer l'horreur. Trames d'un fils contre son pere, dureté des époux, infidélité des femmes, & jusqu'aux complots impunis des malfaiteurs, tout est hazardé par les Auteurs, tout est souffert par la Police, tout est accueilli par le Public. Les conséquences de cette tolérance sont cependant importantes, surtout en Espagne où le théâtre est fréquenté

quenté par toutes les classes, & peut infecter du venin qu'on y distille les gens du peuple comme les gens du monde. La populace paroît même être l'objet qu'ont principalement en vue les auteurs & les acteurs; elle domine au spectacle Espagnol. Il faut y ménager ses fantaisies, caresser ses goûts pervers; & la manière tumultueuse dont elle exprime ses sensations grossières, étouffe la voix moins bruyante de la portion éclairée de l'auditoire; exemple peut-être unique dans un Gouvernement du genre de ceux où le peuple est d'ailleurs compté pour peu de chose, & façonné au joug d'un pouvoir à-peu près arbitraire!

Il sembleroit qu'un théâtre aussi peu châtié, devroit éloigner les personnes qui, par leur âge ou leur état doivent faire plus particulièrement profession de décence: aussi un étranger n'est-il pas peu étonné de voir assister à ces représentations où elle est si souvent blessée, non-seulement de jeunes personnes d'un ex-

Ce qui compose l'auditoire dans les Spectacles espagnols.

térieur modeste; mais même des ecclésiastiques, dont le maintien grave & l'habillement austere dans sa simplicité, sembleroient devoir en imposer à la licence. Un sage payen sortit autrefois du théâtre de Rome, de crainte d'autoriser par sa présence les désordres qu'on y peignoit sous des couleurs ciniques, dont s'effarouchoit sa vertu. Les Prêtres Espagnols, intolérans sur des objets plus futiles, ne sont pas aussi scrupuleux. Si leur vertu est au-dessus du scandale, ne devroient-ils pas craindre au moins l'effet d'un exemple qui, dans un pays où ils ont encore tant d'influence, doit servir d'autorité? Mais chaque pays a ses usages & ses inconséquences. Ailleurs les ecclésiastiques s'exilent des théâtres profanes, & se permettent impunément de plus grandes irrégularités.

Ce qui
empêche
la réforme
du théâtre
espagnol.

Pour réformer le Théâtre Espagnol, il faudroit un concours de circonstances qui manquent encore à cette partie de l'administration. Le Souverain qui pour-

roit à cet égard comme à tant d'autres donner le ton, a la plus grande indifférence pour ce genre d'amusement. La salle de spectacle de Saragosse ayant été incendiée il y a quelques années, le Directeur de la conscience du Monarque, qui oublioit apparemment que le feu du Ciel a détruit plus d'un temple, voulut lui présenter cet accident comme un gage de la colere céleste. Les habitans de Saragosse chercherent à l'appaiser, en exilant de leur ville les spectacles profanes. Si l'on en avoit cru le Confesseur de S. M. C. la même proscription eût été prononcée contre tous ceux du Royaume. La sagesse du Pénitent les protégea contre le zele aveugle du Directeur. Il crut que c'étoit assez que d'avoir fermé ceux du Buen-Retiro & de ses Maisons Royales : il continua à tolérer du moins les autres ; c'étoit tout ce que pouvoit lui permettre sa bonté. Les détails de leur administration échappent au reste à ses sollicitudes. Ses Ministres qui ne s'é-

loignent presque jamais de sa personne, sont peu à portée de la surveiller. A Madrid, la police du Théâtre est partagée entre le Corregidor, l'Hôtel-de-Ville & les Alcades de Corte; mais les limites de leur juridiction sont mal fixées; & de cette incertitude dans les autorités résultent les désordres que chacun observe, & que personne n'a la faculté de réprimer. La réception des pièces, quoique hérissée d'entraves & de formalités, élude par une raison semblable l'animadversion de leurs Juges. Avant qu'on en permette la représentation, elles ont à subir trois ou quatre especes de censures. On croiroit que ce surcroît de précautions devoit bannir des compositions dramatiques, tout ce qui pourroit offenser la décence ou la religion; le contraire se voit tous les jours. Chaque censeur se repose sur la rigidité ou sur l'attention de son confrere. Un examen superficiel ne permet à aucun d'eux de prévoir le scandale que doit produire telle ex-

Police du
Théâtre.

Réception
des pièces.

pression, que quelquefois ils n'entendent pas; tel tableau dont ils ne connoissent pas l'effet théâtral; & la partie saine de l'auditoire s'étonne de voir paroître au grand jour de la scène, après tant de précautions, des productions impures dont la bienséance est blessée autant que le goût. D'ailleurs ces différens examinateurs sont quelquefois gâtés par la contagion générale. Ils redoutent peu les suites d'un abus, dont l'effet lent & insensible pour ceux qui ne voient que le moment présent, leur paroît à-peu-près nul. Il faudroit d'ailleurs du courage pour arracher brusquement au peuple les objets favoris de son affection; pour ne pas céder aux représentations des comédiens, dont la recette souffriroit des réformes que le scrupule voudroit entreprendre; & elles sont ainsi retardées par ces vains ménagemens, par la foiblesse, & parce que personne n'y prend un intérêt assez pressant pour braver les clameurs des acteurs & de la populace. Il y

Proscrip-
tion des
Autos Sa-
cramenta-
les, & des
autres pie-
ces qui
pour-
roient nui-
re à la re-
ligion.

a cependant sous le regne actuel des exemples de ce courage réformateur, qui ne sauroit trop se reproduire pour achever de polir la Nation Espagnole. On a pros crit sans retour ces *Autos Sacramen- tales*, où les Anges, les Saints, les Vertus personnifiées, jouoient leur rôle au scandale de la religion & de la raison, pieces bizarres dans lesquelles Calderon sur-tout avoit déployé toute l'extravagan- ce de son imagination. On empêche aussi la représentation de plusieurs autres pie- ces qui, sous le titre des comédies ordi- naires, n'offroient pas des tableaux moins propres à jeter du ridicule sur les ob- jets de notre culte, telles que *los Zelos de San Josef*, la *Princesa Ramera*, *Vir- gen y Martyr*, &c. &c. &c. (1) drames où la naïveté des siècles passés trouvoit apparemment des sujets d'édification, tandis que les progrès des lumieres ou la perversité moderne ne permettent plus

(1) La jalousie de St.-Joseph, la Princesse Cour- tisanne, Vierge & Martyre.

d'y voir que des détails indécens ou des impiétés. Pendant le tems que j'étois à Madrid, j'ai vu cette proscription s'étendre à quelques autres pieces du même genre, qui avoient joui, on ne fait trop comment, d'un sauf-conduit jusqu'à nos jours, tel que le *Cain de Catalunna*, où l'inimitié de deux freres, & le meurtre du plus jeune, étoient peints sous les couleurs, & avec les expressions que la Bible employe en retraçant la mort d'Abel; tel sur-tout que le *Diable prédicateur*, comédie que j'ai encore vu représenter plusieurs fois, & dont l'Auteur des Essais sur l'Espagne a donné une fort bonne analyse. Le diable condamné par Dieu même à prendre le froc dans un Couvent de Franciscains, y prêchoit la charité, y faisoit des miracles, tourmentoit les Moines par sa sévérité, les effrayoit par ses apparitions subites au moment où ils le croyoient loin d'eux, & donnoit lieu à des scenes véritablement comiques auxquelles on n'auroit désiré qu'un autre

Comme
le Cain de
Catalo-
gne.

Et le Dia-
ble prédi-
cateur.

canevas. L'administration actuelle est trop éclairée pour ne pas suivre ce plan de réformes, & ne pas ramener insensiblement le peuple Espagnol à des goûts plus raisonnables.

Partie
méchanique du
Théâtre
espagnol.

Outre la correction de la partie morale du Théâtre, elle a encore une révolution à opérer dans sa partie mécanique. Cette révolution a été commencée sous le regne actuel, par les soins de quelques citoyens éclairés. Les décorations sont mieux entendues, les costumes moins éloignés de la vérité qu'autrefois. Les salles de spectacle des Espagnols, ont eu de plus foibles commencemens que les nôtres, & en quelques endroits conservent les formes de leur enfance. Deux toiles paralleles faisant face aux spectateurs, composoient tout le mécanisme de leur théâtre; & j'en ai encore vu de cette espece. Le souffleur au défaut d'une niche particuliere, & ne pouvant trouver place dans les coulisses, se tient derriere la seconde toile, sa lumie-

re d'une main & la piece de l'autre, & saute rapidement d'un côté du théâtre à l'autre pour souffler l'acteur qui a besoin de son secours ; ce qui, à la faveur de la transparence de la toile, est sensible à tout l'auditoire, & ne peut qu'ajouter à son divertissement. Mais dans les théâtres bien organisés, comme ceux de Madrid & des autres grandes villes, les coulisses, les changemens de décorations, la place du souffleur, rappellent à peu de chose près les nôtres. On est seulement d'abord fort étonné d'entendre le souffleur réciter tous les rôles presque aussi haut que les acteurs ; & on est tenté de prier ceux-ci de se taire, pour laisser parler seul celui qui les supplée si bien tous.

Les Salles actuelles de Spectacles Espagnols sont divisées en cinq parties : les *Aposentos*, deux rangs de loges qui occupent la partie supérieure de l'édifice. La *Cazuela*, espece d'amphithéâtre placé dans le fond, où ne sont admi-

Distribu-
tion des
Salles de
spectacle.

ses que les femmes couvertes de leurs voiles , & qu'on prendroit pour un chœur de religieuses si on pouvoit être distrait au point de confondre le sacré & le profane. *Las Gradás* , autre amphithéâtre qui regne au - dessous des loges sur les deux côtés de la salle , & où est placée la partie du peuple qui aime à être à son aise. Le *Patio* , qui répond à notre parterre , mais qui ne contient gueres que la lie du peuple avec ses mœurs grossières, son ignorance & ses haillons: enfin, la *Luneta* , qui occupe la même place que notre parquet , & qui est composé dans le même genre. Les Acteurs apostrophent souvent ces cinq classes de spectateurs, sous le nom de *Mosqueteros* , & leur prodiguent toutes les fades épithètes qu'ils croient propres à captiver leurs suffrages. On n'épargne pas même ces cajoleries au *Patio* , qui est toujours bruyant & aussi difficile que s'il avoit le droit de l'être. A voir le soin avec lequel les Comédiens le ménagent, on se rappelle le culte

que les Indiens rendent au Diable, ou le gâteau de miel jetté par la Sybille dans la gueule de Cerbere.

Ces insipides hommages sont rendus à la fin de toutes les pièces à tout l'auditoire en général, & ils avilissent en pure perte les Comédiens, qui n'en sont pas moins traités avec rigueur s'ils n'ont pas eu le bonheur de plaire au public. Ils sont divisés à Madrid en deux Théâtres, celui de la *Cruz* & celui du *Principe*, qui font cause commune pour l'intérêt, mais s'isolent par la vanité. Les partisans du premier se distinguent par l'épithète de *Polacos* (Polonois,) & ceux du second par celle de *Chorizos* (Saucisses,) noms bizarres dont l'étymologie est assez indifférente, mais qui servent de point de ralliement à l'esprit de parti, & de motif d'émulation aux Acteurs des deux Théâtres, beaucoup moins pour augmenter leurs talens que pour grossir leur auditoire, & par conséquent leurs revenus. Chacun a pour Directeur un

Des deux
Théâtres
de Ma-
drid.

des Comédiens qui, chaque année avant Pâques, dissout & recompose sa troupe à sa fantaisie. Alors les talens aimés du public se font marchander par chacun de ses Directeurs, & se livrent au plus adroit ou au plus généreux. On suppose que les *Graciosos* ne sont pas oubliés dans cette refonte périodique. Il y en a à Madrid deux principaux, qui, à un peu d'exagération près, seroient des *Valets* fort bien accueillis sur tous les théâtres. Les deux Directeurs s'arrangent pour se les partager entr'eux, ainsi que les premiers rôles, de peur qu'il n'y ait entre leurs troupes une inégalité trop choquante dont toutes deux souffriroient également. Elles ont chacune outre cela quelques sujets des deux sexes, dont les talens sont fort caressés par le public; mais ce sont des talens plus faits pour les parades, que pour le véritable théâtre de Thalie. Tous ceux qui supposent l'étude de la belle nature, qui parviennent à marier l'enjouement aux graces, la

Distribu-
tion des
Acteurs.

force des sentimens à la noblesse de l'expression, tous ceux, en un mot, qui font de l'art de la déclamation le frere & le rival des beaux-Arts, sont à peine soupçonnés en Espagne. Les Comédiens de ce pays sont encore réduits à imiter servilement les modeles qu'ils ont sous les yeux, leur costume, leurs manieres, leurs inflexions de voix. Ils ne savent point s'en créer dans un monde imaginaire, mais possible, où les Princes sont fiers sans être rodomonts, les amans passionnés sans perdre de vue les convenances; où la déclamation ne coûte pas aux poumons des efforts continuels & monotones; où elle est nuancée suivant les affections de l'ame; où les gestes, modifiés par les mêmes causes, sont variés, expressifs, sans cesser d'être nobles & vrais; où, en un mot, la nature est embellie sans cesser d'être reconnoissable. Au lieu de remplir ces conditions auxquelles tient la perfection de l'art, les Comédiens espagnols, une fois éloignés des objets

Défauts
des Co-
médiens
espagnols.

qui sont à leur portée , perdent toute mesure , exagerent tout , défigurent tout , & au lieu de ménager leurs forces pour atteindre au but , les épuisent à le dépasser. Leurs femmes passionnées deviennent des furies , leurs héros des capitans , leurs conjurés de vils malfaiteurs , & leurs tyrans des bouchers. S'ils ont des galanteries à dire , ils prennent l'air & le ton de la fadeur. Ils beuglent au lieu de sanglotter ; leurs soupirs fatiguent , effrayent quelquefois l'auditoire , & ne l'attendrissent jamais. Aussi des scènes qui pourroient être pathétiques , ou le laissent froid , ou le font rire. Les gestes répondent aux autres parties de la déclamation. Presque toujours forcés & faux , ils se renferment dans un cercle étroit. Inventés par l'ineptie , ils sont consacrés par une routine , dont aucun Acteur n'oseroit s'écarter. Il y a loin de - là sans doute aux Clairon , aux le Kain , aux Garrick , aux Siddon , & aux excellens Acteurs que l'Allemagne moderne peut

citer. Aussi en Espagne les Comédiens, malgré l'indulgence avec laquelle le préjugé & même la religion traitent leur profession, ne sont-ils regardés que comme des mercenaires, qu'on n'admet dans les sociétés que comme des bateleurs dont on s'amuse un instant, & qu'on renvoie après les avoir payés; tandis que dans d'autres pays, où les préjugés civils & religieux les ménagent moins, la juste admiration qu'ils inspirent les élève au niveau des grands Artistes, & presque à celui des hommes de génie. Ce qui prouve que l'opinion publique n'est pas toujours inflexible dans ses arrêts, & que ce tyran qui maîtrise tout, est à son tour maîtrisé par les grands succès.

Depuis la mort de Ferdinand VI, dont la Cour brillante & amoureuse de fêtes avoit un Spectacle italien qui rivalisoit les meilleurs d'Italie, il n'y a en Espagne d'autre Théâtre que celui de la Nation. Charles III vient cependant, depuis très-peu de tems, de permettre dans sa ca-

Maniere
dont on
les traite
en Espa-
gne.

pitale un Opéra bouffon italien, qui y est fort suivi. Plus récemment encore on a essayé d'y introduire une Comédie françoise. Déjà on avoit ouvert des souscriptions pour son entretien, mais les dévots ont cabalé; ils ont été plus scandalisés du Misanthrope & d'Athalie qu'ils ne le sont des indécences de leurs Saynetes. Les pieces françoises, ont-ils dit, sont remplies de maximes de tolérance; elles respirent trop la philosophie moderne. Ils ont compté jusqu'à treize assertions hérétiques dans la seule piece de Pygmalion. D'ailleurs, l'Hôpital-général, dont les contributions des deux Théâtres espagnols forment une partie des revenus, a exprimé ses craintes sur la diminution de leurs recettes. Le Monarque s'est rendu à cette réclamation combinée du scrupule & de la charité; & la Thalie françoise, qui voyoit déjà les portes du Théâtre espagnol s'entr'ouvrir, vient d'en être repoussée, & probablement pour longtemps.

Je terminerai par ce tableau impartial du Spectacle espagnol, tableau que les nationaux éclairés ne défavoueront pas, ce que j'avois à dire de mon long séjour à Madrid. Il est tems de conduire mes Lecteurs à la seule Maison Royale dont je ne les aie pas entretenus, à Aranjuez, où la Cour passe trois mois de la belle saison, depuis le lendemain des fêtes de Pâques, jusqu'à la fin du mois de Juin.

Fin du Tome second.



T A B L E

DU SECOND VOLUME.

Q UATRE Chambres du Conseil des Finances ,	pag. 1
Chambre des Comptes ,	2
Contaduria de Valores ,	ibid.
Trésoriers généraux ,	ibid.
Directeurs des rentes ,	3
Recouvrement des impôts ,	ibid.
Le Ministre Campillo convertit la Ferme en régie ,	4
Mesures prises pour établir un impôt unique ,	ibid.
Division générale des Finances d'Espagne ,	6
Droits d'entrée & de sortie ,	ibid.
Complication dans la perception des droits ,	7
Produit des rentes générales ,	8
Impôt sur le sel & sa perception ,	10
Impôt sur le tabac ,	11
Autres impôts ,	15
Impôt des rentes provinciales ,	16
Pourquoi il subsiste encore malgré ses inconvéniens ,	ibid.
Détails sur cet impôt ,	18
Impôt des tercias reales ,	20
Forme d'impositions dans les Provinces de la Couronne d'Arragon ,	22
Particulièrement en Catalogne ,	23

T A B L E.

371

<i>Bulle de la Croisade,</i>	ibid.
<i>Facultés qu'elle accorde,</i>	25
<i>Contributions auxquelles est soumis le Clergé espagnol,</i>	26
<i>Contribution de l'escusado,</i>	27
<i>Ce que produisent au fisc les Indes espagnoles,</i>	29
<i>Totalité des revenus de l'Espagne,</i>	ibid.
<i>Dettes de l'Espagne,</i>	30
<i>Celles des Juros,</i>	ibid.
<i>Celles de Philippe V,</i>	ibid.
<i>Parti que prend Ferdinand VI à l'occasion de ces dettes,</i>	31
<i>Détermination bien différente de Charles III,</i>	32
<i>Discrédit des effets royaux, représentant les dettes de Philippe V,</i>	33
<i>Tentative pour les remettre en crédit,</i>	35
<i>Moyens bornés de placer son argent en Espa- gne,</i>	37
<i>Crédit des Gremios,</i>	ibid.
<i>Raisons pour s'en passer,</i>	38
<i>Et pour créer du papier-monnoie,</i>	39
<i>Il n'inspire pas d'abord la confiance,</i>	42
<i>Nouvelles émissions de billets royaux,</i>	43
<i>Ce qui reste encore de ce papier-monnoie,</i>	44
<i>On en crée de nouveau pour le canal d'Arra- gon,</i>	45
<i>Comment il faut envisager le papier-monnoie de l'Espagne,</i>	46
<i>Moyens proposés pour augmenter le revenu du fisc,</i>	47
<i>Motifs qui ont fait créer la Banque nationale,</i>	49
<i>Celui qui en a donné le plan,</i>	ibid.
<i>Premier objet de cette banque. Escompte des Lettres-de-change,</i>	51

<i>Second objet. Manutention du Réalgiro ,</i>	52
<i>Troisième objet. Approvisionnement des Troupes & de la Marine ,</i>	ibid.
<i>Fonds sur lesquels on comptoit ,</i>	54
<i>Le plan de la Banque nationale est adopté ,</i>	55
<i>Raisons pour lui donner en régie l'approvisionnement de l'Armée & de la Marine ,</i>	ibid.
<i>La Banque n'a pas d'abord autant de succès qu'on s'y étoit attendu ,</i>	57
<i>Quels étoient ses ennemis ,</i>	58
<i>On compare la Banque nationale au système de Law ,</i>	ibid.
<i>Inculpations dont on la charge ,</i>	59
<i>Détails sur l'extraction des piastres ,</i>	61
<i>La Banque se fait adjuger le privilège exclusif de les extraire ,</i>	62
<i>On réclame contre cette concession ,</i>	64
<i>Avantages qu'elle produisit ,</i>	65
<i>Différentes hausses que les actions de la Banque éprouvent ,</i>	67
<i>Moyens employés pour réprimer l'enthousiasme dont elles sont l'objet ,</i>	68
<i>Sortie violente d'un Ecrivain françois contre la Banque nationale ,</i>	ibid.
<i>La Cour de Madrid proscriit cet écrit ,</i>	70
<i>Intérêt que la Banque a pris dans la nouvelle Compagnie des Philippines ,</i>	73
<i>Jugement impartial sur la Banque nationale ,</i>	74
<i>Quelques détails sur le numéraire de l'Espagne ,</i>	79
<i>Raisons pour lesquelles elle a un numéraire si modique ,</i>	81
<i>Différentes formes des monnoies espagnoles ,</i>	82
<i>Monnoies d'or ,</i>	83

T A B L E.

	373
<i>Monnoies d'argent,</i>	ibid.
<i>Monnoies de cuivre,</i>	84
<i>Hôtels des Monnoies,</i>	85
<i>Monnoies idéales,</i>	ibid.
<i>Valeur des Monnoies d'argent, haussée en</i>	
1737,	87
<i>Valeur des Monnoies d'or, haussée en 1779,</i>	ibid.
<i>Cour souveraine des Monnoies,</i>	88
<i>A quoi se réduisent les fonctions du Conseil</i>	
<i>de Guerre,</i>	89
<i>Ses deux Chambres,</i>	90
<i>Il est le Tribunal des étrangers,</i>	91
<i>Grades militaires,</i>	ibid.
<i>Infanterie espagnole,</i>	92
<i>Comment elle se recrute,</i>	93
<i>Nos Déserteurs y abondent,</i>	ibid.
<i>Moyen de recruter l'armée espagnole par les</i>	
<i>quintas,</i>	94
<i>On l'emploie rarement,</i>	95
<i>Milices enrégimentées de l'Espagne,</i>	96
<i>Constitution de ces Milices,</i>	98
<i>Qualités du Soldat espagnol,</i>	ibid.
<i>Ce qu'on pense des Officiers espagnols.</i>	99
<i>Circonstances qui plaident en faveur des Trou-</i>	
<i>pes espagnoles,</i>	ibid.
<i>Révolution avantageuse qui s'y fait,</i>	100
<i>Cavalerie & Dragons,</i>	101
<i>Ce qui diminue l'attrait qu'on auroit pour ce</i>	
<i>service,</i>	102
<i>Corps de Carabiniers,</i>	103
<i>Artillerie espagnole,</i>	105
<i>Réforme qu'elle a éprouvée sous le règne actuel,</i>	106
<i>Opérations de M. Maritz,</i>	ibid.
<i>Etat actuel de l'Artillerie espagnole,</i>	108

<i>Plomb ,</i>	ibid.
<i>Canons ,</i>	109
<i>Manitions de guerre ,</i>	ibid.
<i>Poudre ,</i>	110
<i>Fabriques de salpêtre ,</i>	111
<i>Succès de celle de Madrid ,</i>	112
<i>Bonté de la poudre qu'on fait avec son salpêtre ,</i>	113
<i>Fabriques de salpêtre en Amérique ,</i>	114
<i>Corps de Génie ,</i>	115
<i>Marques distinctives des Officiers ,</i>	116
<i>Ecole de Tactique ,</i>	ibid.
<i>Invalides ,</i>	117
<i>Récompenses militaires ,</i>	118
<i>Monts-de-piété pour les veuves des Officiers ,</i>	ibid.
<i>Commandans & Vices-Rois ,</i>	120
<i>Marine ,</i>	121
<i>Département du Ferrol ,</i>	ibid.
<i>Département de Carthagene ,</i>	122
<i>Département de Cadix ,</i>	123
<i>Grades de la Marine espagnole ,</i>	ibid.
<i>Corps des Gardes-Marine ,</i>	124
<i>Réflexion sur les Officiers de la Marine espa- gnole ,</i>	125
<i>Matelots classés ,</i>	126
<i>Pourquoi l'Espagne n'en a pas un plus grand nombre ,</i>	127
<i>Infanterie de Marine ,</i>	128
<i>Corps d'Artillerie ,</i>	129
<i>Pilotes ,</i>	ibid.
<i>Révolutions dans la construction des vais- seaux ,</i>	ibid.
<i>Un de nos constructeurs, M. Gauthier , est envoyé en Espagne ,</i>	130

Qualités & défauts des vaisseaux espagnols ,	131
Constructeurs actuels ,	132
Circonstances de la retraite de M. Gauthier ,	133
Réflexions sur la maniere dont les étrangers sont accueillis en Espagne ,	ibid.
Nombre des vaisseaux de guerre espagnols ,	139
Chantiers de construction ,	ibid.
Bois de construction ,	140
Mâtures ,	ibid.
Moyen que l'Espagne pourroit employer pour se procurer des munitions navales ,	142
La Marine employe le chanvre du pays ,	ibid.
Doublages en cuivre ,	143
Réflexions générales sur les progrès de la Marine espagnole ,	ibid.
Révolution qui s'est opérée dans le commerce de l'Espagne ,	145
Ce qu'elle tire de son propre sol ,	147
Circonstances nuisibles à son agriculture ,	ibid.
Police des grains ,	148
Si l'Espagne a beaucoup de bled à exporter ,	150
Exportation de celui de la vieille Castille ,	151
Etablissement des Positos ou magasins de bled ,	152
Principal obstacle au progrès de l'agriculture ,	154
Difficultés pour les transports intérieurs ,	156
Comment se fait le cabotage de l'Espagne ,	ibid.
Plan de l'administration actuelle pour encou- rager l'agriculture & la navigation ,	157
Situation du commerce extérieur de l'Espa- gne ,	158
Celui que font les ports de Catalogne ,	159
Réflexion sur la morue angloise introduite en Espagne ,	ibid.

<i>Les ports de la côte de Valence,</i>	161
<i>Alicante,</i>	162
<i>Carthagene,</i>	ibid.
<i>Almeria,</i>	ibid.
<i>Malaga,</i>	ibid.
<i>Cadix & les ports voisins,</i>	164
<i>Côtes de Galice,</i>	ibid.
<i>Avantages des Couriers maritimes,</i>	165
<i>Ports des Asturies,</i>	ibid.
<i>Côtes des Montanas de Burgos,</i>	166
<i>Port de St.-Ander,</i>	ibid.
<i>Ports de la Biscaye,</i>	168
<i>Commerce des isles Baleares,</i>	ibid.
<i>De Majorque,</i>	169
<i>De Minorque,</i>	170
<i>D'Iviza,</i>	171
<i>Commerce de l'Espagne avec ses Colo-</i> <i>nies,</i>	ibid.
<i>Conseil des Indes,</i>	172
<i>Commerce de l'Amérique espagnole, fixé à</i> <i>Séville,</i>	173
<i>Puis à Cadix,</i>	ibid.
<i>Compagnie de Caracas,</i>	174
<i>Causes de sa décadence,</i>	ibid.
<i>Son abolition,</i>	175
<i>Compagnie de Barcelone qui ne produit</i> <i>rien,</i>	176
<i>Obstacles qui se sont long-tems opposés à</i> <i>l'établissement du commerce libre,</i>	177
<i>Défectuosités du tableau de 1720, qui</i> <i>fixoit les droits de sortie pour l'Amérique</i> <i>espagnole,</i>	178
<i>Premier essai du commerce libre en 1765,</i>	180
<i>Son effet sur l'isle de Cuba,</i>	ibid.

T A B L E 377

<i>Extension du commerce libre à presque toute l'Amérique espagnole ,</i>	182
<i>Pourquoi les ports de Biscaye n'en jouissent pas ,</i>	183
<i>Mesures bienfaisantes prises dans le Règlement de 1778 ,</i>	184
<i>Tous les anciens droits convertis en un seul ,</i>	187
<i>Manieres d'évaluer les marchandises ,</i>	ibid.
<i>Reproches qu'on fait au Règlement de 1778 ,</i>	188
<i>Plaintes des Négocians de Cadix ,</i>	190
<i>Pourquoi le commerce libre n'est pas étendu au Mexique ,</i>	191
<i>Etat actuel de cette Vice-Royauté ,</i>	192
<i>Produit de ses mines d'argent ,</i>	193
<i>Réflexions sur l'abondance de l'exploitation des mines du Mexique ,</i>	195
<i>Raisons pour borner cette exploitation ,</i>	196
<i>Raisons pour en encourager l'augmentation ,</i>	197
<i>Plan de l'administration actuelle à cet égard ,</i>	200
<i>Arrangemens particuliers , relativement au commerce de la Louifiane ,</i>	201
<i>Ordre de choses qui pouvoit nous assurer tout l'avantage de ce commerce ,</i>	203
<i>Mesures du Ministère espagnol pour la prospérité de la Trinité ,</i>	205
<i>M. de Saint-Laurent est employé pour les seconder ,</i>	207
<i>Cédula de 1783 qui règle la forme du commerce de la Trinité ,</i>	209
<i>Moyens nouveaux employés par l'Espagne pour approvisionner de Negres ses Colonies ,</i>	210
<i>Ses tâtonnemens sont excusables ,</i>	213

<i>Avantages que l'Espagne pourroit retirer des Philippines,</i>	ibid.
<i>A quoi s'est réduit pendant long-tems tout le commerce de ces isles,</i>	216
<i>Elles sont sur un pied de défense respectable,</i>	217
<i>Moyens pris pour y ranimer l'industrie,</i>	218
<i>Circonstances qui décident à en faire l'objet d'une Compagnie de commerce,</i>	219
<i>Plan de cette Compagnie,</i>	ibid.
<i>Cédula de sa création,</i>	220
<i>Un bâtiment est bientôt expédié en conséquence,</i>	222
<i>Différentes idées qu'on se forme de cette nouvelle Compagnie,</i>	ibid.
<i>Objections d'un Négociant contre elle,</i>	223
<i>Difficulté de garder ces isles,</i>	227
<i>Dangers politiques du nouvel établissement,</i>	228
<i>Incertitude de son succès,</i>	230
<i>Ressources médiocres que lui offrirait la Chine,</i>	232
<i>Par ses soieries,</i>	ibid.
<i>Son thé,</i>	233
<i>Ses porcelaines,</i>	234
<i>Préjudice que la nouvelle Compagnie doit porter aux fabriques de la Métropole,</i>	ibid.
<i>Que falloit-il donc faire des Philippines?</i>	235
<i>A quoi l'Espagne pourroit se borner relativement aux Philippines,</i>	236
<i>Eloge de l'administration présente,</i>	237
<i>Vues sur le caractère & les mœurs des Espagnols modernes,</i>	239
<i>Difficulté de tracer le portrait d'une Nation qui puisse s'appliquer à tous ses individus,</i>	240
<i>Diversité entre les Espagnols d'une province à l'autre,</i>	244

<i>Rapports que tous les Espagnols ont encore conservés entr'eux ,</i>	246
<i>Fierté & gravité des Espagnols modernes ,</i>	248
<i>Causes de l'enflure de leur style ,</i>	249
<i>Effets favorables de la fierté espagnole ,</i>	250
<i>Manieres des Espagnols ,</i>	252
<i>Prétendue fierté de leurs Grands ,</i>	253
<i>Caractere de la gaieté espagnole ,</i>	254
<i>Ce qu'on doit penser de la paresse des Espagnols ,</i>	256
<i>De leur lenteur ,</i>	257
<i>Coutage des Espagnols ,</i>	259
<i>En quoi leurs mœurs se sont adoucies ,</i>	261
<i>Attachement des Espagnols à leur costume , & même à leurs armes perfides ,</i>	262
<i>Moyens de faire disparaître un reste de férocité ,</i>	264
<i>Réflexions sur le vrai courage & sur celui des anciens ,</i>	265
<i>Chevaliers errans ,</i>	266
<i>Combats de taureaux ,</i>	267
<i>Influence qu'ils peuvent avoir sur le caractere ,</i>	ibid.
<i>Cherté de ces fêtes ,</i>	269
<i>Quels taureaux on y consacre ,</i>	ibid.
<i>Forme des places de taureaux ,</i>	271
<i>Ouverture du spectacle ,</i>	ibid.
<i>Picadores à cheval ,</i>	272
<i>Dogues lancés contre le taureau ,</i>	273
<i>Fonctions des Chulos ,</i>	274
<i>Leur danger ,</i>	ibid.
<i>Triste sort des chevaux ,</i>	276
<i>Le taureau est livré aux Banderilleros ,</i>	ibid.
<i>Le taureau est mis à mort par le Matador ,</i>	278



<i>Taureau Embolado ,</i>	280
<i>Plaisir qui n'appartient qu'aux vrais Amateurs ,</i>	281
<i>Enthousiasme qu'inspirent les plus fameux Matadores ,</i>	282
<i>Réflexions sur cet enthousiasme ,</i>	ibid.
<i>Avidité du peuple pour les combats de taureaux ,</i>	284
<i>Leurs inconvéniens ,</i>	285
<i>Le Gouvernement les sent ,</i>	ibid.
<i>Il diminue le nombre des combats du taureau ,</i>	286
<i>Leur sobriété ,</i>	287
<i>A quoi tient cette vertu ,</i>	288
<i>Réflexions sur la sobriété & l'intempérance ,</i>	289
<i>Autres qualités des Espagnols ,</i>	291
<i>La jalousie est fort rare parmi eux ,</i>	ibid.
<i>Mœurs des femmes ,</i>	293
<i>Caractere des beautés espagnoles ,</i>	294
<i>Affiduités qu'elles exigent ,</i>	295
<i>Constance dans leurs attachemens ,</i>	296
<i>Quelle peut en être la raison ,</i>	ibid.
<i>Inconséquence des Espagnols relativement à la religion ,</i>	298
<i>Ce qui tempere encore en Espagne la dépravation des mœurs ,</i>	299
<i>Scrupule des femmes à quelques égards ,</i>	300
<i>Libertés qu'on peut se permettre auprès d'elles ,</i>	301
<i>Différence entre la pureté des mœurs & celle du langage ,</i>	302
<i>A quoi tient la liberté du propos chez les femmes espagnoles ,</i>	304
<i>Fandango , danse favorite des Espagnols ,</i>	305
<i>Description de cette danse ,</i>	307

T A B L E. 381

<i>Danse des Seguidillas ,</i>	308
<i>Bals ,</i>	ibid.
<i>Mascarades ,</i>	309
<i>Divertissemens & jeux des Espagnols ,</i>	ibid.
<i>Les Espagnols connoissent peu les plaisirs</i>	
<i>de la campagne ,</i>	310
<i>Leur goût pour la musique ,</i>	311
<i>Poëme moderne sur cet art ,</i>	312
<i>Sociétés espagnoles ,</i>	313
<i>Refrescos ,</i>	314
<i>Cuisine des Espagnols ,</i>	317
<i>Habillemens & modes ,</i>	318
<i>Style de leurs Ouvrages ,</i>	320
<i>Causes de la durée de leur mauvais goût ,</i>	322
<i>Etat actuel du Théâtre espagnol ,</i>	323 — 330
<i>Parti que nos Auteurs pourroient tirer du</i>	
<i>Théâtre espagnol ,</i>	331
<i>Calderon ,</i>	334
<i>Lope de Vega ,</i>	335
<i>Moreto ,</i>	337
<i>Cannizares ,</i>	338
<i>Caractere des Comédies modernes ,</i>	ibid.
<i>Petites Pieces modernes appellées Saynetes ,</i>	340
<i>Tonadillas ,</i>	343
<i>Ce que sont les Majos & Majas ,</i>	345
<i>Gitanos , espece de Bohémiens ,</i>	348
<i>Ce qui compose l'auditoire dans les Spectacles</i>	
<i>espagnols ,</i>	353
<i>Police du Théâtre ,</i>	356
<i>Réception des Pieces ,</i>	ibid.
<i>Proscription des Autos sacramentales , &</i>	
<i>des autres Pieces qui pourroient nuire à</i>	
<i>la religion ,</i>	358

<i>Partie mécanique du Théâtre espagnol,</i>	360
<i>Distribution des Salles de spectacle,</i>	361
<i>Distribution des Acteurs,</i>	364
<i>Défauts des Comédiens espagnols,</i>	365
<i>Maniere dont on les traite en Espagne,</i>	367

Fin de la Table.

Faute à corriger.

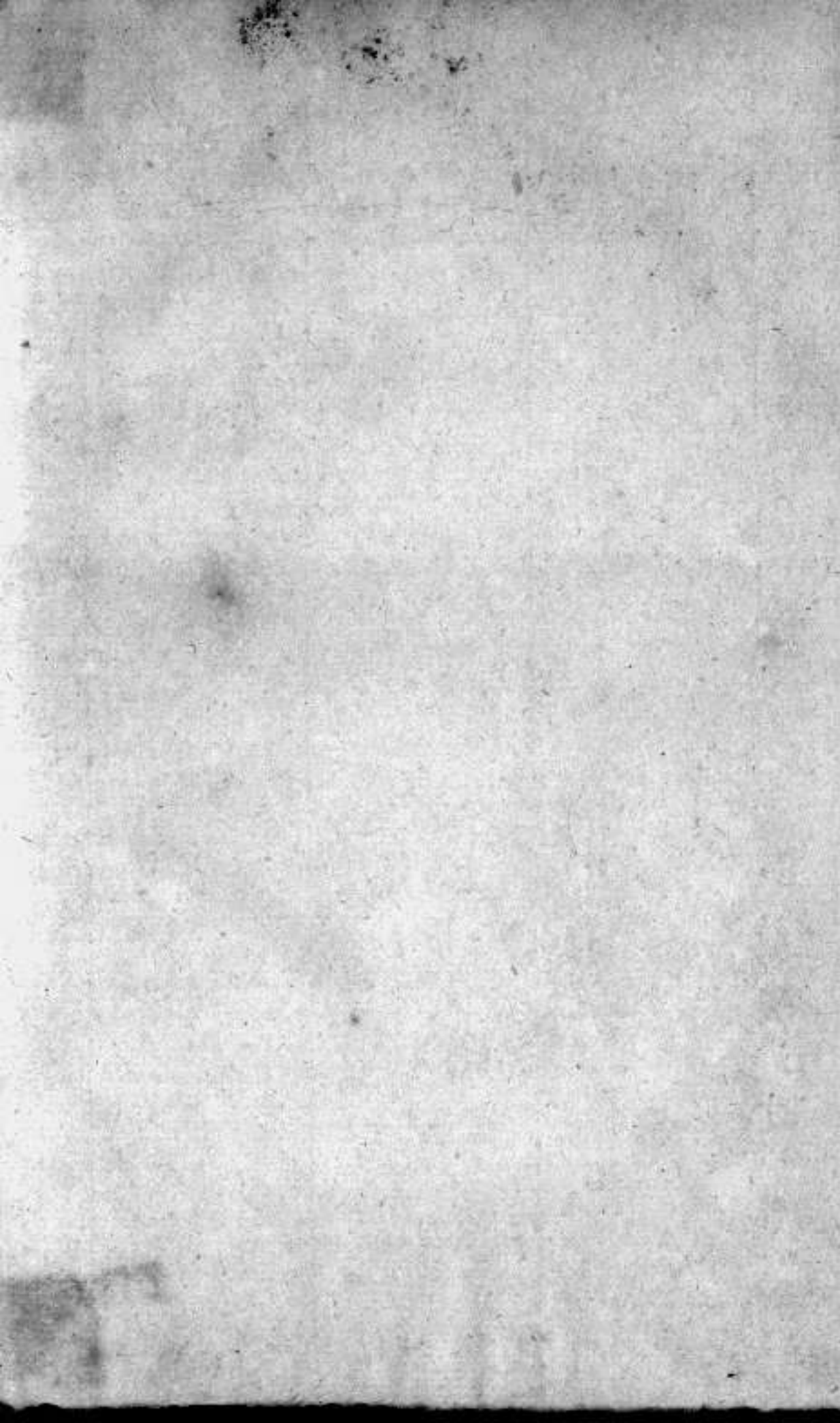
Page 266, ligne 14, on n'avoit jamais vu, *lisez* on avoit jamais vu, &c.

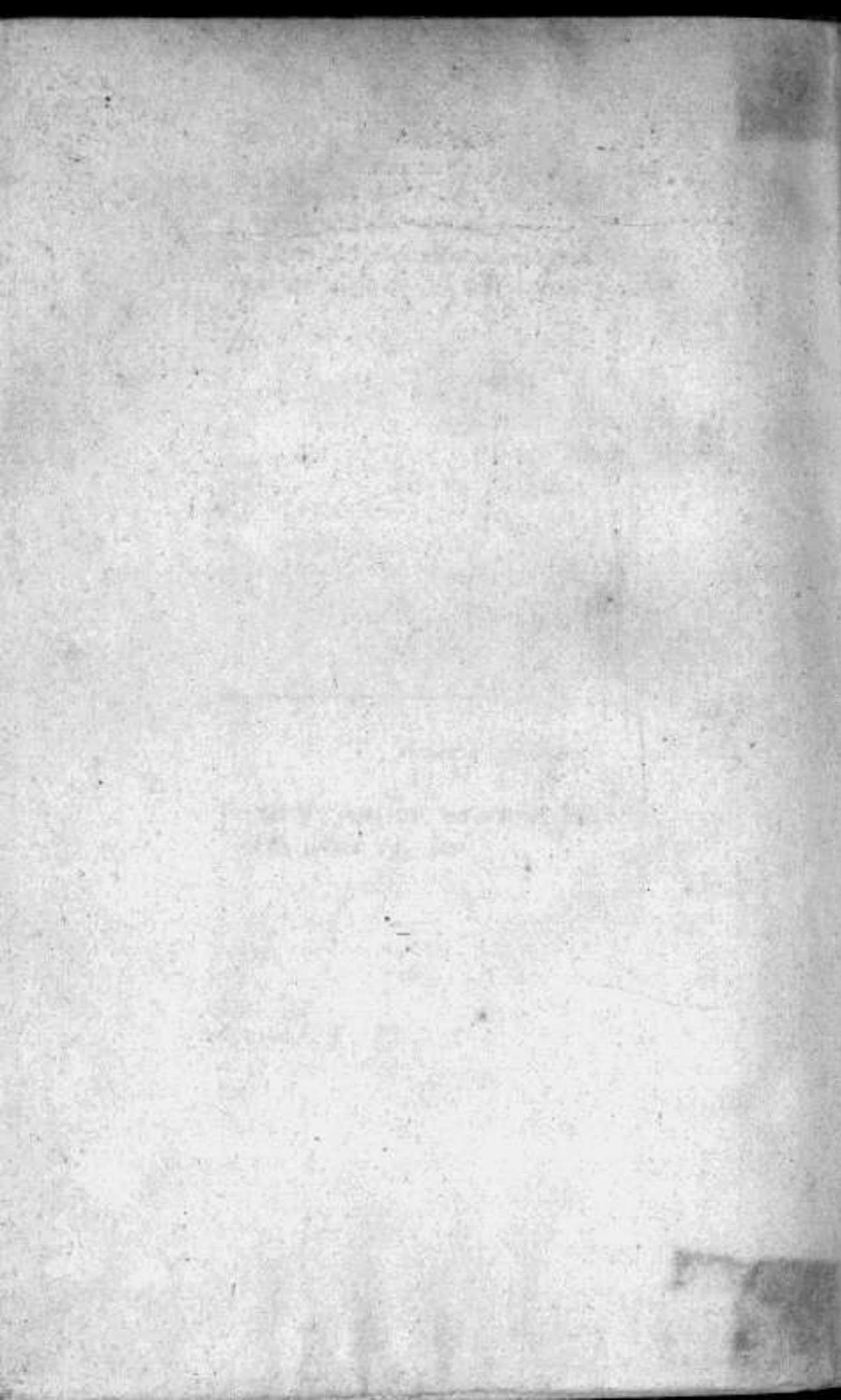
<i>Partie mécanique du Théâtre espagnol,</i>	360
<i>Distribution des Salles de spectacle,</i>	361
<i>Distribution des Acteurs,</i>	364
<i>Défauts des Comédiens espagnols,</i>	365
<i>Maniere dont on les traite en Espagne,</i>	367

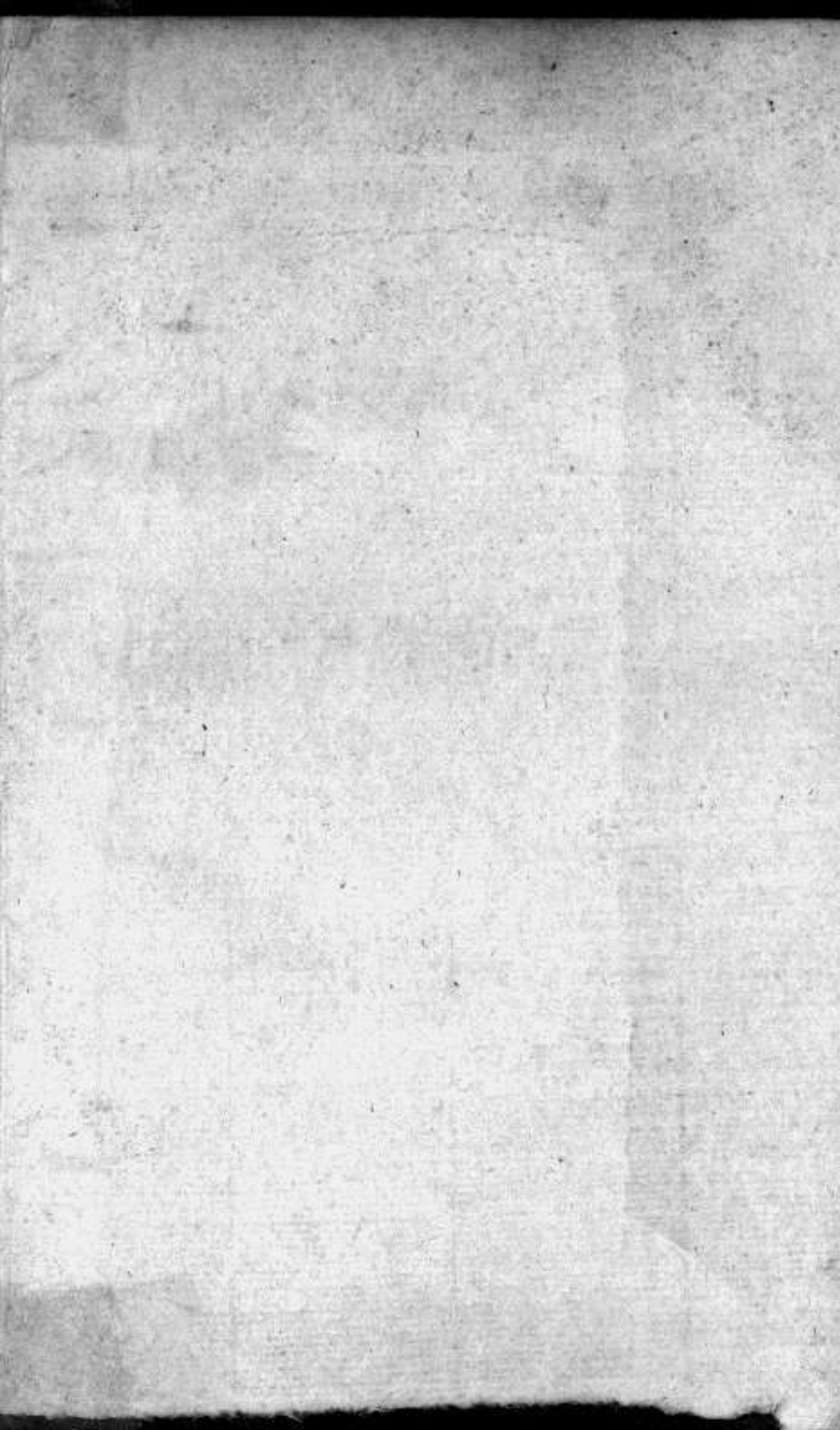
Fin de la Table.

Faute à corriger.

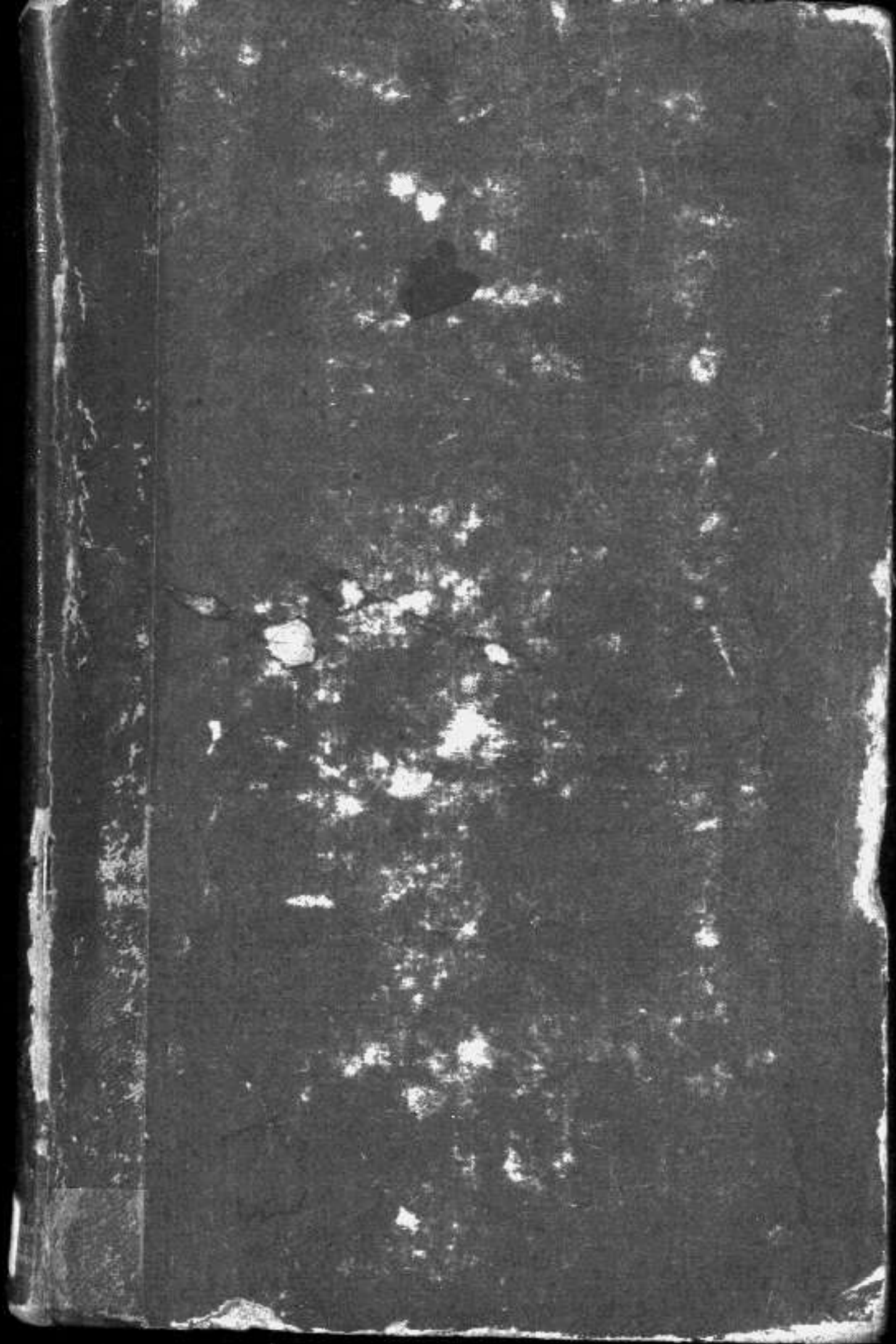
Page 266, ligne 14, on n'avoit jamais vu, *lisez* on avoit jamais vu, &c.











VOYAGE EN ESPAGNE



VOYAGE EN ESPAGNE

VOYAGE

EN

ESPAGNE

VOYAGE EN ESPAGNE



VOYAGE EN ESPAGNE

5

VOYAGE EN ESPAGNE



VOYAGE EN ESPAGNE

VOYAGE EN ESPAGNE



A 7 V
3552



A.T.V.

3552





NOUVEAU
VOYAGE
EN ESPAGNE.

NOUVEAU
VOYAGE
EN ESPAGNE

M-11046
R-5229

NOUVEAU
VOYAGE
EN ESPAGNE,

O U

TABLEAU DE L'ÉTAT ACTUEL
DE CETTE MONARCHIE;

CONTENANT les détails les plus récents sur la Constitution politique, les Tribunaux, l'Inquisition, les Forces de terre & de mer, le Commerce & les Manufactures, principalement celles de soieries & de draps; sur les nouveaux établissemens, telles que la Banque de Saint-Charles, la Compagnie des Philippines, & les autres institutions qui tendent à régénérer l'Espagne; enfin, sur les Mœurs, la Littérature, les Spectacles, sur le dernier siège de Gibraltar & le voyage de Monseigneur Comte d'Artois; Ouvrage dans lequel on a présenté avec impartialité tout ce qu'on peut dire de plus neuf, de plus avéré & de plus intéressant sur l'Espagne, depuis 1782 jusqu'à présent;

*Avec une Carte enluminée, des Plans & des Figures
en taille-douce.*

TOME TROISIEME.



A PARIS,
Chez REGNAULT, Libraire, rue St.-Jacques;
vis-à-vis celle du Plâtre.

M. DCC. LXXXIX.

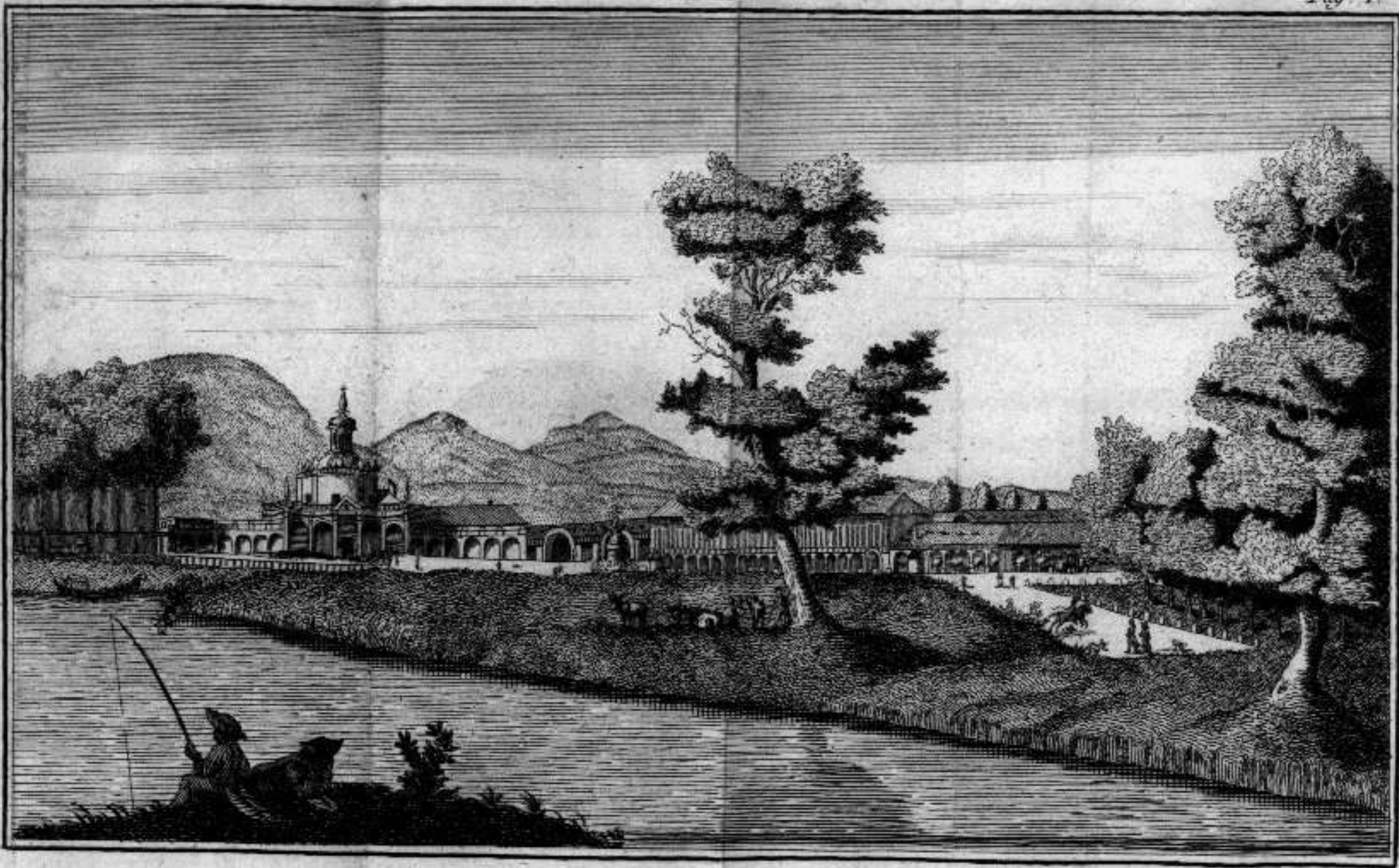
Avec Approbation & Privilège du Roi.

WOUVEAU
VOYAGE
EN ESPAGNE

PAR M. DE L'AYAT ACTUEL
DE CEUX DE L'AYAT ACTUEL

TOUR DE FRANCE
PAR M. DE L'AYAT ACTUEL
DE CEUX DE L'AYAT ACTUEL

TOUR DE FRANCE
PAR M. DE L'AYAT ACTUEL
DE CEUX DE L'AYAT ACTUEL



VUE D'ARANJUEZ,
du côté du Tago.



NOUVEAU
VOYAGE
EN ESPAGNE.

LE chemin de Madrid à Aranjuez est un des plus beaux & des mieux entretenus qu'il y ait en Europe. On rencontre d'abord le fameux pont de Toledé, bâti par Philippe II, & duquel on a dit qu'il n'y manquoit qu'une riviere. Il n'a gueres de remarquable que sa largeur & sa longueur. C'est d'ailleurs un ouvrage massif, dont les parapets sont chargés d'ornemens de mauvais goût. Lorsque les eaux du Manzanarès sont très-basses, ce qui est assez leur état habituel, cette petite riviere se passe à gué, & alors on élude le pont de Toledé, & on

Chemin
de Madrid
à Aran-
juez.

Canal du
Manzana-
rès.

évite un détour d'un grand quart-de-lieue, en traversant cette belle partie des environs de Madrid qu'on nomme *las Delicias*, promenade consistant en deux grandes allées divergentes qui vont aboutir au canal du Manzanarès. Ce canal fut commencé sous le Ministère de M. de Grimaldy, & devoit joindre le Manzanarès au Tage. On en avoit fait à peine trois lieues, lorsque le défaut de fonds & d'activité en suspendit la continuation. Le seul revenu qu'on en tire est le produit de quelques moulins; & il est absorbé par l'entretien des ponts, des écluses & le salaire des employés. Car en Espagne, comme en beaucoup d'autres pays, à peine un établissement est-il ébauché, que les frais de sa manutention sont aussi considérables que s'il étoit consommé. Mais ce canal du Manzanarès va se ressentir de l'activité qui s'est emparé de toutes les branches de l'administration. Déjà ses moulins servent aux entreprises de la Banque, char-

gée des vivres de l'armée, & il ne tardera pas à faire partie de ce grand canal, qui, comme nous l'avons dit plus haut, doit traverser toute la partie intérieure de l'Espagne. C'est un peu plus loin qu'on passe le Manzanarès à gué; après quoi l'on se retrouve sur la belle route d'Aranjuez, sur laquelle on apperçoit çà & là quelques bouquets d'oliviers, qui annoncent le voisinage de leur véritable patrie, la Manche, le Royaume de Valence, & l'Andalousie. Au bout de six lieues du chemin le plus droit & le plus uni, on descend par une rampe dessinée en spirale dans la charmante vallée d'Aranjuez. Le Xarama coule le long des côteaux qui la forment du côté du Nord, & on le passe sur un très-beau pont de pierres. Dès qu'on est dans cette vallée, les plaines arides & nues de la Castille ont disparu; on a changé de sol & de climat; on ne marche plus qu'à l'ombre des grands arbres, au bruit des cascades, au murmure des ruisseaux. Les prairies s'émaillent de

Char-
mante
vallée d'A-
ranjuez.

4 NOUVEAU VOYAGE

fleurs ; les parterres étalent les couleurs les plus vives & les plus variées. La plus brillante végétation déploie ses richesses de toutes parts. On pressent le voisinage d'un fleuve , qui féconde & vivifie le paysage de ses eaux bienfaisantes. Le Tage qui entre dans la vallée par le levant, y serpente pendant près de deux lieues , & va se marier au Xarama , après avoir réfléchi l'image des plus belles plantations. Les érudits trouvent dans cette jonction l'étymologie du nom d'Aranjuez. Ils prétendent que les anciens construisoient volontiers des temples au confluent des rivières ; qu'il y en avoit un en l'honneur de Jupiter à celui du Tage & du Xarama ; que de-là est venu le nom d'*Aram jovis* , d'où est sorti par corruption celui d'*Aranjuez*. Quoi qu'il en soit de l'origine ancienne de ce nom , les embellissemens d'Aranjuez sont modernes. Le premier Monarque Espagnol qui y ait établi son séjour pendant quelque tems , est Charles-Quint. Il commen-

Etymo-
logie de
ce nom.

ça à bâtir le Palais qu'habitent ses successeurs ; mais auquel Ferdinand VI & Charles III, ont ajouté chacun une aîle. Sous cette nouvelle forme, c'est encore moins une habitation royale qu'une très-jolie maison de campagne, située dans le plus riant paysage, où l'art n'a fait que tirer parti des avances de la nature. Le Tage qui coule perpendiculairement à sa façade orientale, côtoye son parterre, & forme presque sous ses fenêtres une cascade artificielle. Un petit bras de ce fleuve échappe à cette cascade, & baigne de si près les murs du palais, que le Monarque y peut du haut de sa terrasse, prendre le plaisir de la pêche. Ce bras va ensuite se réunir au bras principal, & forme ainsi une île délicieuse, qui est un vaste jardin de forme irrégulière : on y trouve en tout tems de la fraîcheur & de l'ombre. En tout tems le gazouillement des oiseaux s'unissant au murmure des eaux du Tage, & de celles qui jaillissent de plusieurs

Palais d'Aranjuez.

Jardin de l'île.

fontaines simplement décorées , forment un concert dont on se lasse beaucoup moins que des plaisirs froids & monotones que la magnificence traîne à sa suite. En s'enfonçant dans l'épaisseur de ses bosquets , en s'égarant dans le labyrinthe de ses allées , en jouissant du luxe & du calme de la nature , on se croit au sein d'une solitude champêtre , on y oublie , & le voisinage d'une grande Cour , & les tourmens de l'intrigue , & les sollicitudes de l'ambition. Se rapproche-t-on du palais , la tête remplie des idées qu'on a caressées dans cet asyle ? on fait une réflexion bien naturelle sur les vicissitudes des choses humaines. Voilà , se dit-on , le séjour tranquille du Monarque dont les loix sont portées à travers l'immensité des mers sur les sommets des Cordilleres , au fond de la mer Verteille , dans les parties les plus reculées de l'Archipel des Indes. C'est de l'intérieur de ce palais , que Charles-Quint & Philippe II ébranloient l'Europe par les

secouffes de leur politique inquiète. C'est de-là qu'autrefois la Ligue, soutenue par la Cour de Madrid, disputoit la Couronne de France au Prince qu'y appelloient & les droits du sang & le vœu de son peuple. C'est là qu'à présent regne en paix un descendant de Henri IV ; il occupe un trône d'où ont disparu les ennemis les plus redoutables de sa Maison. Il aggrandit, il embellit leur séjour. En effet, Charles-Quint & Philippe II auroient de la peine à reconnoître Aranjuez, qui est devenu, par les soins des deux derniers rois, une des plus agréables résidences qu'il y ait en Europe. Ses principales allées, celle sur-tout de la *Calle de la Reyna*, qui fait la promenade favorite de la Cour, remontent fort au-delà de leur regne. La hauteur de leurs arbres, leurs troncs énormes, leur feuillage épais, attestent leur antiquité, & la bonté du sol qui les porte depuis plusieurs siècles. Mais ils ne font plus le seul ornement de la vallée d'A-

Aranjuez
embellie par
Ferdinand
VI &
Charles
III.

Belles
allées de
cette rési-
dence.

ranjuez. Sous Ferdinand VI, cette résidence étoit presque bornée au château. Des mafures éparfes fur un terrain inégal, à quelque diftance de l'habitation Royale, fervoient de palais aux perfonnes de la Cour & aux Ambaffadeurs. Elles ont fait place à des maifons bâties uniformément, & fans magnificence. Toutes fes rues font tirées au cordeau & très-larges, trop larges peut-être à raifon du peu de hauteur des maifons, & de la chaleur du climat. On doit le plan fur lequel a été bâti le nouveau village d'Aranjuez, à M. le Marquis de Grimaldy, qui, avant d'être premier Miniftre de Sa Majefté Catholique, avoit réfidé à la Haye comme fon repréfentant. Il en avoit rapporté l'idée d'établir au centre de la Caftille une efpece de ville Hollandoife; l'idée a été faifie. Les principales rues d'Aranjuez font ombragées de deux allées d'arbres, au milieu defquelles coule un ruiſſeau qui en entretient la fraîcheur. Le village eft féparé

Joli vil-
lage d'A-
ranjuez.

du château par une place vaste, mais irrégulière, & décorée par une fontaine. La traverser dans la saison brûlante, dont la Cour passe une partie à Aranjuez, étoit une tâche pénible que la magnificence bienfaisante du Souverain a voulu épargner à ceux qui approchent de sa personne. D'une des rues d'Aranjuez part un portique couvert, qui, en formant une partie de l'enceinte de cette place, vient se marier aux bâtimens dépendans de son palais.

Grande place & portique qui forme une partie de son enceinte.

Nous ne finirions pas si nous voulions promener notre lecteur à travers les belles plantations d'Aranjuez : nous nous bornerons à lui indiquer les principales. En arrivant de Madrid il traverse une place circulaire, qu'on nomme *las doce calles*, à cause des douze allées qui viennent y aboutir, il aura d'abord de quoi y choisir une promenade. L'une de ces allées le mène à l'entrée de *las huertas*, grand enclos où il pourra admirer tout à son aise l'étonnante fécondité du sol

Belles plantations d'Aranjuez.

d'Aranjuez. A l'ombre des arbres qui se perdent dans la nue , prospèrent tous les arbres fruitiers , toutes les fleurs , toutes les plantes potageres. Veut-il voir la culture plus en grand & non moins brillante ? qu'il prenne le chemin de Toledé , & traverse le *campo flamenco* , ainsi nommé , sans doute , parce qu'il rappelle les belles fermes de Flandre. Qu'il aille voir sur-tout le *Cortijo* , vaste enclos fermé d'un côté par les collines du Nord , & de l'autre par une barriere à claire-voie , où le sol travaillé avec un soin particulier , répond avec usure aux vœux de l'agriculteur , & à ceux du Roi qui y a fait planter des boutures de vignes de différens endroits de son Royaume.

Enfin , la *huerta de Valencia* offrira des essais de culture que le succès à couronnés & un avant-goût du Royaume de Valence. Outre des champs de lin , des prairies artificielles & des vignes , il y trouvera des plantations de mûriers , & un bâtiment consacré aux travaux

du précieux insecte qui se nourrit de leurs feuilles. Mais ce qu'il y a de plus remarquable & de plus connu dans les plantations d'Aranjuèz, c'est la *Calle de la Reyna*, qui en forme, pour-ainsi-dire, l'arête. Elle suit pendant près d'une demi-lieue la direction du levant au couchant, & se termine à un pont en pierres jetté récemment sur le Tage. Son prolongement, qui n'a pas moins d'étendue, aboutit à un autre pont sur la même riviere, dont les sinuosités ne peuvent être saisies que par l'imagination dans une vallée ombragée de taillis, de bosquets & de grands arbres qui masquent son cours par intervalles. C'est derriere un de ces épais rideaux que se cache une cascade qu'on entend bruire au loin, & dont le fracas trouble seul le calme de ces lieux solitaires. Si pour la découvrir vous passez le second pont du Tage, & que vous suiviez le cours de cette riviere, vous êtes enchanté des points de vue pittoresques que vous offrent ses rives. Au

désordre avec lequel sont semés les arbres qui en dessinent le contour, vous reconnoissez la nature que l'art imite d'une manière si imparfaite, dans ces petits chefs - d'œuvres avortés où il prend ses irrégularités pour modeles. Nulle part elle n'est plus variée dans ses caprices, dans ses formes, dans ses couleurs. Là, des arbres semblent vouloir changer d'élément, & plongent leurs cimes verdoyantes dans les eaux du Tage. Ici, des troncs noueux, placés comme en équilibre sur ses bords, vont échapper à la terre, & n'attendent qu'un souffle de l'aquilon pour faire de leur masse un obstacle au cours de la riviere qui les abreuve. Plus loin, elle réfléchit l'image vacillante de ces bouquets d'arbrisseaux, qui, suivant l'idée de M. l'Abbé de Lille, reçoivent de la fraîcheur en échange de la parure qu'ils accordent. Si vous vous écartez des bords du Tage, le même désordre regne dans le bois clair-semé, qui vous donne de l'ombre sans

Environs
de la cascade, dite
el Embocador.

troubler vos rêveries par l'embarras de vous frayer une route. Vous êtes enfin à portée de la cascade qui a réveillé votre curiosité. C'est à travers les buissons épais, & par des sentiers tortueux que vous y parvenez; elle a pour objet d'enlever au Tage une partie de ses ondes. Le bras détourné de son lit coule encaissé dans un fossé profond, & va abreuver quelques-unes des plantations d'Aranjuez, & pourvoir de plus près aux besoins de ses habitans. Mais l'ombrage & la verdure cessent tout-à-coup. Vous n'avez plus en perspective que les collines pelées qui forment l'enceinte de la vallée, & vous admirez avec quel art le tableau a été tracé pour dérober autant qu'il est possible l'aspect de son vilain cadre. C'est au pied de ces collines qu'est placé le haras du Roi d'Espagne, un de ceux où la race des chevaux Espagnols conserve encore son antique beauté. Il a pour inscription, *Vento gravidas ex prole putaris*; à en juger par leur race vous

Haras
du Roi
d'Espagne.

*les croiriez fécondées par les vents , & la velocity des chevaux qui sortent de ce haras justifie cette inscription ; mais ils sont exclusivement consacrés au service du Roi & de sa Famille. En laissant ce bâtiment à gauche, on rentre dans de grandes allées qui aboutissent à la *Calle de la Reyna.**

Troupeaux de daims qui errent dans ces plantations.

Les grands arbres dont nous avons parlé, ne sont pas le seul embellissement de cette allée. Elle est bordée de droite & de gauche par des taillis assez touffus, qui rendent plus piquante sa régularité. C'est-là que bondissent les nombreux troupeaux de daims qui servent au divertissement de la famille royale, & qui, comme à St.-Ildefonse & à l'Escorial, se livrent à une sécurité que la nature sembloit leur avoir refusée. On les voit paître paisiblement sur les côtés de la grande allée, & si à l'approche de ceux qui s'y promènent ils s'échappent par pelotons en bondissant, ils paroissent moins obéir, à leur frayeur native

que faire parade de leur légéreté. Mais ce qui décore sur-tout la *Calle de la Reyna* en embaumant l'air qu'on y respire, c'est le jardin de la *Primavera* ou du printems, dans la saison dont il porte le nom. Il regne l'espace de mille pas le long d'un de ses côtés, & n'en est séparé que par un petit mur à hauteur d'appui, sur lequel s'éleve une barriere à claire-voie. C'est dans ce jardin que brille dans tout son éclat la fécondité du sol de la vallée. La plus grande partie est consacrée à des cultures utiles, Pomone & Flore y regnent de concert, & se prêtent mutuellement des charmes. Tous les fruits, toutes les fleurs, tous les légumes y prospèrent. Des bosquets y opposent leur ombre hospitaliere aux ardeurs du midi. Des taillis d'arbustes odoriférants parfument l'air du matin, & les vapeurs embaumées qu'ils exhalent, retombent au coucher du soleil pour ajouter aux charmes des promenades du soir. Quand je suis arrivé en Es-

Jardin de
la Prima-
vera.

Nouveau
Jardin du
Prince des
Asturies.

pagne , tout le terrein qui se trouve entre l'enceinte du jardin de la Primavera & les bords du Tage , étoit inculte, abandonné aux plantes parasites. L'activité du Prince des Asturies s'en est emparé ; & son goût l'a converti en un des plus agréables cantons de la vallée. Par ses soins quelques arbres inutiles qui ombrageoient ce sol fertile ont été abattus ; les gazons, les bosquets, les parterres ont pris leur place ; des sentiers ont serpenté à travers ces nouveaux trésors de la végétation. D'un printems à l'autre on a vu éclore un vaste jardin, varié à l'infini dans ses formes ainsi que dans ses productions, qui porte le nom de son créateur. Un petit chantier a été conservé dans son enceinte, & communiqué au Tage par une pente douce. C'est là qu'on s'occupe aux travaux d'une marine en miniature, qui a ses constructeurs, ses matelots, & ses bâtimens. Plus loin on avoit pratiqué depuis plusieurs années, une espeece de port défendu par
une

Marine
en minia-
ture.

une batterie proportionnée au local. Quelques jolies gondoles y mouillent sous sa protection, & sont le théâtre des récréations que la jeune Cour vient prendre sur l'humide élément. On y trouve jusqu'à de petites frégates élégamment décorées, dont les salves répondent à l'artillerie du port. Au bruit de ces décharges, aux cris des matelots occupés de la manœuvre, à l'aspect de ces banderoles & de ces pavillons qui flottent au gré des vents, on croit assister aux jeux de Mars & de Neptune. Heureux les hommes, s'ils s'en tenoient par-tout à ces simulacres, si la cupidité & le délire de la gloire n'avoient pas converti en moyens de destruction ces propriétés des élémens que la nature peut-être n'avoit destinés qu'à leurs plaisirs ! Ceux de la Cour d'Espagne à Aranjuez ne se bornent pas aux ressources qu'elle trouve dans un fleuve dont les rives présentent les aspects les plus pittoresques, dont les ondes paisibles ne sortent de leur lit que pour fé-

Plaisirs
que l'on
goûte à
Aranjuez.

Abon-
dance &
familiarité
des bêtes
fauves.

conder les terrains adjacens (1). Tous les divertissemens innocens qu'on peut goûter à la campagne, le séjour d'Aranjuez les favorise; nulle part la promenade n'est plus variée ni plus commode; soit qu'un livre à la main on erre dans ses bocages, soit qu'on parcoure à cheval ou en voiture ses allées à perte de vue, on peut s'y livrer avec sécurité à ses rêveries. Les bêtes fauves qui y abondent, semblent s'y croire en sûreté. Les cerfs & les daims y oublient leur timidité, les sangliers même s'y dépouillent de leur férocité. Ils se promènent tranquillement dans les rues comme des animaux domestiques. Je me souviendrai long-tems que la première fois que je sortis de mon auberge,

(1) Depuis que ceci est écrit, j'ai appris que le Tage a démenti cet éloge. Il est sorti de son lit à Aranjuez; il a rompu la chaussée qui mettoit le nouveau jardin du Prince à l'abri de ses excursions, & ses ravages ont presque fait disparaître ce petit chef-d'œuvre de culture qui répondoit déjà si bien aux soins de son auteur.

il fallut me faire jour avec ma canne à travers un groupe de sangliers qui me barroient le passage. Quelques-uns plus familiers encore pénètrent jusques dans les maisons, & vont y disputer aux commensaux quadrupedes les dépouilles de la cuisine. Au Pardo ils poussent même plus loin leur avidité confiante. A certaines heures, auxquelles ils ne se méprennent pas, ils accourent de la forêt circonvoisine pour recevoir à manger de la main des domestiques de S. M.

Les sangliers ne sont pas les seuls animaux qui se soient comme naturalisés à Aranjuez. Les buffles qui y ont été amenés de Naples, ont supplanté les bœufs dans leurs fonctions de bêtes de somme. Elles étoient partagées, quand je suis arrivé, par quelques couples de chameaux qui n'ont pu résister long-tems à l'influence d'un climat étranger. A la même époque on voyoit paître & bondir dans une prairie voisine du grand chemin deux zèbres & deux *guanacos*

Autres animaux étrangers qui y sont comme naturalisés.

qu'on auroit crus dans leur pays natal, tandis qu'un éléphant promenoit tranquillement sa lourde masse, sans être interdit de la foule de curieux qu'il attiroit sur son passage. C'est ainsi peut-être que tous les Souverains devroient exposer en plein air à tous les regards, ces animaux étrangers qu'ils entassent dans leurs ménageries. Ces superbes prisons accusent la tyrannie de l'homme sans prouver sa puissance, & les bêtes qui rugissent dans ses fers, déposeroient peut-être leur férocité en recouvrant leur liberté. Mais par-tout l'homme est trop tenté d'abuser de son pouvoir ; il aime mieux régner sur des esclaves furieux que sur des sujets fortunés.

Les animaux qui contribuent sur-tout à l'embellissement d'Aranjuez, sont les chevaux. C'est-là qu'ils peuvent déployer à leur aise toute la beauté de leurs mouvemens, & toute leur velocity. C'est-là que le Roi conduit quelquefois lui-même les superbes attelages que lui fournit son

haras , & que ses enfans jouissent sans danger du plaisir de l'équitation. Autrefois la *Calle de la Reyna* étoit la lice où des chevaux Barbes luttoient de vitesse , & partageoient la Cour , qui s'intéressoit par des paris à leur succès. Depuis quelques années le Prince des Asturies a substitué à ces courses un plaisir plus raisonnable & plus utile. On le nomme les *Parejas*. Il a lieu dans les derniers jours du voyage d'Aranjuez , & n'a été interrompu depuis une vingtaine d'années , que par la guerre qui éloignoit de la Cour une grande partie de ceux que S. A. admet à cette espèce de fête. Ils forment , avec ce Prince & les deux Infants ses freres , un escadron de quatre de front sur douze de hauteur. Chaque file est dirigée par un de ces trois Princes , & par une des personnes les plus distinguées de leur Cour. Ces 48 cavaliers sont tous vêtus , coëffés & bottés à l'ancienne Espagnole , mais de couleur différente , suivant la file à laquelle

Courses
de che-
vaux Bar-
bes.

Divertif-
sement des
Parejas.

chacun d'eux appartient. Ce costume avantageux donne au spectacle une forme militaire & antique, qui recule les acteurs au siècle de leurs ancêtres, & les fait envisager avec cet intérêt dont se pare toujours l'image des choses passées. Ils s'efforcent de longue main à la représentation qui doit faire la clôture du voyage; ce qui leur fournit de fréquentes occasions d'exercer la docilité & l'élégante souplesse de leurs chevaux, les plus beaux que produisent les haras modernes de l'Espagne. Lorsqu'enfin les cavaliers & leurs montures sont bien sûrs de leurs rôles, on fixe le jour de la première représentation (1). Le Théâtre est une grande cour carrée qui est devant une des façades du château. Le brillant Escadron y arrive en colonne au bruit des trompettes & des timbales, précédé par

(1) Il y en a ordinairement trois; le Roi n'assiste qu'à la première; mais Madame la Princesse des Asturies les honore toutes trois de sa présence.

des coureurs , & des chevaux richement enharnachés que l'on conduit à la main. Il s'arrête devant le balcon du Roi , & le salue. Il fait ensuite , au pas , le tour de la place , & quand il se retrouve en présence de Sa Majesté , il s'ébranle au petit galop , & commence ses évolutions. Ce sont des figures qu'on ne peut mieux comparer qu'à celles de nos contredanses. Les quatre files , sous la conduite de leurs Directeurs , s'éloignent , se rapprochent tour-à-tour ; tantôt suivent les contours de l'arène , tantôt la traversent en diagonale , y décrivent des cercles , des spirales , avec une précision & un accord avec la musique , dont les yeux & les oreilles sont également satisfaits. Ce spectacle , cependant un peu monotone , ne dit rien à l'ame ; foible image des anciens tournois , il fait regretter ces fêtes , où , sous les yeux des Rois & des Belles , les Chevaliers obéissoient au double véhicule de la gloire & de l'amour ; où les suffrages de celles qui

NOUVEAU VOYAGE

réugnoient sur leurs cœurs, payoient d'un prix inappréciable les efforts de leur adresse & de leur courage. Aussi pour que les acteurs trouvent de l'attrait à ce bal de centaures, ne leur faut-il pas moins que l'honneur d'être en scene avec les fils du Monarque, & de contribuer à leurs plaisirs? Au bout de vingt minutes l'escadron se forme en colonne, & se retire de l'arene dans le même ordre qu'il y est entré. A l'issue de la fête il y a ordinairement un autre bal & des rafraichissemens; & pour ceux dont la curiosité a déjà été satisfaite les années précédentes, cet accessoire vaut bien le principal. Quand il fait beau, les *Parejantes* (c'est ainsi qu'on nomme les figurans de la contredanse équestre), parcourent les jardins du palais dans leur costume, & viennent se joindre aux spectateurs. On croit alors voir réunir les sujets de Charles-Quint & ceux de Charles III; l'imagination rapproche ces deux regnes, & comparé avec complaisance le siecle de

la splendeur de l'Espagne à celui de sa régénération.

Il semble que l'art ait voulu abandonner entièrement à la nature le soin de parer Aranjuez. Le palais & les autres édifices y sont de forme agréable, mais sans magnificence. L'ameublement des appartemens royaux est moins riche qu'élégant. Les chefs-d'œuvres de la peinture n'y abondent pas comme dans les autres résidences Royales. On y remarque seulement quelques portraits de Princes des Maisons de Bourbon & de Bragance, & quelques tableaux Napolitains, où la nature est rendue avec plus de vérité que de grace. La Chapelle du Château qui est nouvelle, en est la partie la plus soignée. La sculpture & la dorure y sont distribuées sans profusion & avec goût, & quelques tableaux de Mengs ne contribuent pas peu à sa décoration. Il y a outre cela trois Eglises répandues dans Aranjuez. Dans l'une on trouve avec plaisir une copie de ce beau portement

Ornemens
simples du
Palais d'A-
ranjuez.

Eglises
d'Aran-
juez.

de Croix de Raphaël, dont nous avons parlé à l'article du Palais de Madrid. Elle a pour pendant un crucifiement qui est d'un Peintre moderne, nommé *Ferro*, l'Auteur de la copie. L'Eglise la plus récente est celle d'un Couvent de Franciscains, qui se nomme St.-Pasqual, & qui a été fondée par le Confesseur de Sa Majesté. J'ai remarqué dans le vestibule de ce Couvent, des inscriptions pieuses en forme de stances, qui m'ont paru d'un genre singulier. Je n'ai pu résister à la tentation de les copier & de les traduire. Peut-être le Lecteur ne fera-t-il pas fâché de voir comment s'exprime encore en Espagne la dévotion, lorsqu'elle veut parler le langage de la Poésie. Une ame pénitente entretient Dieu de ses péchés, & sa contrition se soulage par les Stances suivantes :

Stances
pieuses
qu'on lit
dans une
de ces Egli-
ses.

*Ah ! laissez-moi au nom de Dieu , pé-
chés , laissez-moi ! J'ai tant fait usage
de vous , que vous ne pouvez plus vous
soutenir davantage ; ni vous , ni moi ne*

saurions plus aller en avant : je vous ai tellement épuisés tous , que pour pécher demain , je manque de desir comme vous manquez dequoi me faire pécher.

Qui croiroit que vous-même , mon Dieu , avez nui à ma conversion ? Vous vous êtes fait tort par votre patience à m'attendre ; je ne pouvois me persuader (soit dit ici entre nous) , que vous puissiez être Dieu ; vous me paroisseriez trop offensé , trop patient pour un Dieu.

Graces à tes soins , ô mon Dieu , me voilà converti. Je cede à la lassitude , sinon au repentir : j'ai si souvent parcouru les routes du vice , que pour adopter un autre genre de vie , ayant péché tout ce qu'il est possible de le faire , je cesse enfin de pécher.

Je vous ai offensé à tel point que je me suis imaginé que , ne pouvant rien faire de moi , vous seriez obligé de me pardonner. Ce n'est qu'ici qu'il y a encore de la clémence , c'est la loi la plus constante de votre trône éternel ; car telle

est ma perversité, qu'il faut ou que vous ne fassiez pas justice ou que vous augmentiez l'enfer.

Ce Couvent occupe la partie la plus élevée & la plus salubre de la vallée; & c'est de-là que le Palais & les plantations se présentent sous l'aspect le plus favorable. C'est aussi de ce point qu'on a dessiné quelques-unes des vues d'Aranjuez. Elles forment une collection intéressante, quoique médiocrement gravée. Le Roi en fait cadeau aux étrangers distingués qui la lui demandent.

Gravures
des points
de vue d'A-
ranjuez.

Depuis que cette collection a paru, M. le Comte de Florida-Blanca, qui a l'intendance des *Sitios* ou Maisons Royales, a encore ajouté par de nouvelles plantations aux embellissemens d'Aranjuez. Il n'a pas, comme ses prédécesseurs, une prédilection exclusive pour une des quatre Maisons Royales aux dépens des autres; il s'occupe également à les décorer & à les assainir. Cette dernière tâche est bien difficile à Aranjuez. Tant

que la température y est modérée, tout y captive les sens; on y savoure le bonheur de l'existence. J'ai vu des étrangers qui avoient beaucoup voyagé, m'assurer qu'ils ne connoissoient pas en Europe d'endroits où ils aimassent mieux passer la belle saison qu'à Aranjuez. Mais quand la canicule approche, lorsque l'air brûlant engouffré dans la vallée, se charge des exhalaisons d'un fleuve un peu bourbeux & paresseux dans sa marche, & des vapeurs nitreuses que le soleil enleve aux collines entre lesquelles coule le Tage, alors cette vallée de Tempé devient un séjour pernicious, capable d'enrichir en un jour l'Achéron. On s'en éloigne, on va chercher un air plus sain sur les hauteurs circonvoisines, & sur-tout à Ocanna, petite ville qui en est à deux lieues. Aranjuez qui, pendant le mois de Mai & la moitié de Juin, étoit le rendez-vous de tous ceux qui aspiroient au plaisir & à la santé, dont la population

Saison
où le sé-
jour d'A-
ranjuez de-
vient mal
sain.

s'étendoit environ à dix mille hommes, devient une espece de désert où regnent exclusivement les sangliers & les daims. Il n'y reste gueres que les personnes qui y sont attachées, ou par leur profession ou par leur pauvreté.

Quittons aussi ce beau séjour que je voudrois bien avoir inspiré à mes Lecteurs le desir de voir ; & puisque nous sommes avancés de près de dix lieues vers le Royaume de Valence, allons visiter ce Paradis terrestre de l'Espagne.

Voyage
d'Aran-
juez à Va-
lence.

J'en entrepris le voyage avec un de mes amis, à la fin d'avril 1783, & par conséquent dans la saison la plus favorable. Nous partîmes d'Aranjuez, & après avoir suivi la *Calle de la Reyna*, nous tournâmes à gauche, & dîmes adieu à l'ombre, à la verdure & à tout ce qu'ont d'agréable les environs d'Aranjuez. Dans l'espace de sept lieues nous nous rapprochâmes plusieurs fois du Tage ; mais ses rives arides & dépeuplées n'of-

frent pas un seul point de vue piquant. Exceptons-en cependant un hameau qui est au bord de ce fleuve, à une petite lieue du village de Villa-Manrique. Le bruit d'une cascade artificielle qui fait aller deux moulins, l'aspect de quelques arbres touffus & d'une douzaine de maisons qu'ils couvrent de leurs feuillages, invitent un moment l'ame du voyageur à la rêverie. Ce joli asyle est habité pendant quelques semaines de l'année par des Religieux, qui résident habituellement au Château d'Ucles que nous rencontrerons sur notre route.

Joli hameau de Villa-Manrique.

Après sept lieues d'un chemin passable qui traverse un pays mal peuplé, j'arrivai à *Fuentiduennas*, grand village où la misere & la paresse s'offrent de toutes parts. On n'y voit pas un arbre, pas un brin d'herbe, pas un être qui paroisse goûter le bonheur de l'existence. Je trouvai trois lieues plus loin le gros bourg de *Tarancon*, qui contient environ mille feux, & où se croisent plusieurs

Château
d'Ucles.

chemins. Je traversai ensuite celui de *Villa-Rubio*, à une lieue duquel on apperçoit le Château d'Ucles dont nous avons parlé plus haut. Ce Château ressemble plutôt au repaire de quelque tyran subalterne dans les siècles du système féodal, qu'à la demeure pacifique d'une Communauté religieuse. C'étoit sans doute autrefois un des asyles fortifiés que les Chevaliers de l'Ordre de St.-Jacques avoient bâti, pour se mettre à l'abri des incursions des Maures. Sa destination à cessé, & l'édifice lui a survécu.

Ancien
retranche-
ment Mau-
re.

Je passai la nuit dans le Bourg de *Saylices*. Le lendemain je trouvai encore à quelque distance de ce bourg un autre vestige du séjour des Maures. Ce sont les restes d'un ancien retranchement placé sur une éminence. Je remarquai que dans les endroits où le peu d'inclinaison du talud en rendoit l'approche plus facile, on reconnoissoit les traces d'un large fossé. Je traversai en-
suite

suite deux villages assez agréables, *Montalva* & le *Congosto*, avant de changer de chevaux à *Villar del Sax*. De ce dernier village à *Olivarez* il y a trois lieues, sur un terrain fort inégal & peu cultivé. On trouve quelques vignes à l'approche d'*Olivarez*, dont la situation est assez pittoresque, & dont l'enceinte est formée par une chaîne de côteaux presque circulaire. *Bonache* est aussi à trois lieues d'*Olivarez*, & de-là il y en a cinq au Bourg de *Campillo*, le terme de mes travaux pour la seconde journée. Cette dernière poste me parut singulièrement incommode. Une pluie continue, la vivacité brusque de ma monture qui sembloit se jouer de ma fatigue, un chemin hérissé de rocailles, & qui n'offroit de toutes parts que l'image de la stérilité & de la dépopulation, tout se réunit pour me contrarier; & la gaieté de mon guide, ses saillies, ses ariettes rustiques, ne suffirent pas pour dérider mon front. La sérénité y reparut cepen-

Réflexions
sur la ré-
ception
qu'on m'y
fait.

dant, lorsqu'après avoir respiré quelques minutes dans mon auberge, je jettai les yeux sur mes hôtes. Ils me regardoient avec une sorte d'intérêt, qui tenoit peut-être plutôt à la curiosité qu'à la compassion. Ils marquoient un empressement qu'on trouve peu dans les hôtelleries espagnoles. Ils paroissoient avoir l'aisance & le bonheur de leur état, & ce n'est que dans des classes plus élevées que ces deux avantages resserrent l'ame & la desséchent; dans celles où le luxe & les abus de la civilisation n'ont pas dénaturé l'homme, il est meilleur quand il est heureux. L'opulence rend triste, rêveur, peu communicatif. La simple aisance écarte les soucis, invite à la joie & à la bienfaisance. Voilà ce que je crus apercevoir autour de l'humble foyer qu'environnoit notre cotterie villageoise. Après un souper frugal, je la laissai s'ébattre au son d'une guitare, & j'allai chercher le repos qui m'étoit plus précieux que le plaisir.

Il fallut quitter encore de grand matin le duvet que la fatigue nous avoit préparé. Avant cinq heures j'étois sur la route de *Villargordo* ; route fatale, dont les inconvéniens seront long-tems présents à ma mémoire. J'avois été tenté de l'entreprendre dès la veille. La peinture effrayante qu'on m'en fit, me déterminà à attendre au Campillo le retour de la lumière, & j'eus lieu de m'en féliciter. Une bonne partie de ce chemin fut le sommet d'une chaîne de montagnes, par des sentiers où deux hommes ne pourroient marcher de front sans que l'un des deux ne courût risque, au plus léger choc, de rouler dans de profondes vallées. Après avoir ainsi trébuché pendant quelques heures sur la rocaïlle, contre des racines d'arbres, à travers un pays inculte & désert, je descendis l'espace d'une grande lieue par un chemin tortueux. J'apperçus à mi-côte le seul beau point de vue qui se fût offert à moi depuis notre départ d'Aranjuez. C'est celui de la

Route pénible de de Campillo à Villargordo.

riviere *Cabriel*, serpentant dans une vallée étroite qu'il tapisse de verdure, & dont il s'écarte après avoir passé sous un joli pont d'une seule arche, qu'on appelle *el puente de Pajazo*. A portée de ce pont, mon guide me montra l'entrée d'une grande caverne creusée par la nature dans le flanc des énormes montagnes que je venois de franchir. Elle sert de repaire aux brigands & aux contrebandiers, qui infestent cette malheureuse contrée. C'est au sein de ces montagnes, au fond d'un bassin à trois lieues de *Campillo*, que se trouve la Saline Royale de *Minglanilla*, administrée pour le compte du Roi, & exploitée par une trentaine d'ouvriers.

Grande
caverne.

Saline
de Min-
glanilla.

Après le pont du *Pajazo* je pris à gauche, & suivis pendant quelque tems le lit d'un ruisseau assez large, mais peu profond. J'eus ensuite à gravir une côte fort escarpée, avant d'atteindre la poste de *Villargordo*.

Jamais port, après un naufrage, ne fit

plus de plaisir que j'en eus en entrant dans ce misérable village, situé au milieu des bois.

Les quatre lieues suivantes me conduisirent à Requena, à travers une plaine qui m'offrit un échantillon de la brillante culture du Royaume de Valence. Les ruisseaux voisins qu'on a saignés pour arroser cette plaine, concourent avec la bonté du sol & la douceur du climat, à y faire prospérer le bled, la vigne, le lin, les pâturages, & sur-tout les mûriers. La petite ville de Requena, située sur le sommet d'un coteau médiocrement élevé, domine tout ce qui l'environne. L'activité & l'aisance y annoncent la présence de l'industrie. On m'assura qu'on y comptoit 900 métiers en soie.

Requena
& ses environs.

Ces montagnes qu'on franchit pour arriver à Villargordo, se nomment *las Contreras*, nom qui fait l'effroi des voyageurs. Celles qui sont au-delà de Reque-

Las Contreras.

Las Ca-
brillas. na, sont connues sous celui de *las Ca-*
brillas, sans doute à cause de la grande
quantité de chevres qui paissent sur leur
penchant. On m'avoit beaucoup préparé
aux inconvéniens de cette route; elle a
effectivement quelques passages fort sca-
breux, de profondes ornières creusées
dans le roc; mais cette seconde épreuve
ne fut pas longue, & au bout de trois
lieues j'arrivai à une *Venta* absolument
isolée, qu'on appelle la *Venta del Rela-*
tor, parce qu'elle a été bâtie pour la com-
modité des voyageurs, par un Rapporteur
du Conseil des Finances.

Entrée du
Royaume
de Valen-
ce.

Après avoir passé Requena, j'étois en-
tré dans le Royaume de Valence, &
dès-lors ma curiosité redoubla. J'étois
avide de juger, si la peinture qu'on m'a-
voit faite de cette belle contrée n'étoit
pas exagérée. Cette entrée escarpée, hé-
rissée de rochers, m'étonna d'abord. Quoi!
c'est là, me disois-je, ce pays si renom-
mé par sa brillante culture, par la ferti-

lité de ses plaines , par la variété de ses productions ? Cependant j'observois de droite & de gauche que ces montagnes pelées , étoient cultivées dans les endroits même les plus voisins de leur sommet , dès que la nature du terrain s'y prêtoit. Ah ! du moins , reprenois-je , les Valenciens sont industrieux ; je ne retrouve plus ici la grave oisiveté des Castillans. Ici on ne se contente pas des bienfaits que la nature offre d'elle-même ; on va les lui arracher , la charrue à la main , jusques sur la cime des montagnes.

L'industrie est déjà sensible.

Au milieu de ces réflexions j'approchois de *Chiva* , gros bourg à trois lieues de la *Venta del Relator*. Ses environs à près d'une demi-lieue , commencèrent à réaliser les peintures séduisantes qu'on nous avoit faites. Qu'on juge de notre plaisir , nous qui venions de traverser les plaines arides & nues de la Castille , où les arbres sont si rares , l'herbe sans fraîcheur , & les héritages sans clôtures ,

Charmans environs de Chiva.

de nous trouver entre des haies vives, formées par des aloës, & servant d'enceinte à des vergers, à des pâturages, à des plants de mûriers & d'oliviers ! Le jour baissoit, l'air s'étoit radouci ; l'atmosphère étoit sereine. Les exhalaisons de tant de plantes, ces vapeurs suaves qui s'élevent, après de longues pluies, d'une terre en culture, la fraîcheur de ces différentes nuances de verd, tout concouroit à rendre ce paysage enchanteur. Il ne me restoit plus que cinq lieues pour arriver à Valence, je n'étois plus fatigué ; j'aurois pu aller coucher dans cette ville, mais rien ne me pressoit. Pourquoi, d'ailleurs, me priver du plaisir de voir de jour les environs de Valence ? Chiva s'étoit si bien annoncé, pourquoi s'en éloigner si-tôt ? Je pris le parti d'y chercher un gîte, je ne tardai pas à m'en repentir. L'hôtellerie où je mis pied à terre, réunissoit toutes les incommodités qui échauffent tant la bile des voyageurs en Espagne. Mes hôtes n'a-

Le bourg
lui-même
ne répond
pas à l'im-
pression
qu'ils cau-
sent.

voient ni provisions, ni envie de m'en procurer. Dans d'autres momens je les aurois maudits. Mais la nature qui étoit autour de moi ses trésors, m'avoit préparé à l'indulgence, & je fis grace aux habitans en faveur de la terre.

Notre sortie de Chiva fut semblable à notre entrée; même profusion, même variété de richesses naturelles. Mais au bout d'une demi-lieue, l'aspect d'un nouvel horizon commença à refroidir mon enthousiasme. Ces plaines si fertiles n'étoient plus que de vastes campagnes, où, au milieu des clôtures d'aloës, paroissoient des champs de bled assez maigres, quelques plants d'oliviers & des mûriers semés de loin en loin; mais une partie du terrain étoit en friche ou du moins incapable de culture. Je fus bien dédommagé deux lieues plus loin. De dessus une éminence je découvris Valence & la Méditerranée. Le soleil qui venoit de se lever, brisoit ses rayons sur la surface peu agitée de cette mer. Je

Premier
aspect de
la Méditerranée.

crus voir un vaste miroir placé au bout de l'horizon, & je saluai pour la première fois ces ondes, qui, quoique renfermées dans des bornes étroites, ont assisté aux exploits des plus fameuses Nations de la terre, ont été le Théâtre des premiers essais du commerce naissant, de tant de combats, de tant de naufrages. C'est donc-là cette mer, me disois je, que l'ancienne Mythologie a peuplée de tant d'êtres merveilleux, auxquels nos peres avoient consacré le culte réservé à l'Être suprême, & dont leur postérité détrompée ne peut encore prononcer les noms sans une sorte de respect ! Jupiter est né dans une de ses isles. Latone y choisit Délos pour y déposer le couple divin qu'elle portoit dans ses flancs. Les Titans écrasés par les foudres de l'Olympe, y soulevent les montagnes de la Sicile. Eole & Vulcain y avoient leur empire, & les fleuves de l'enfer leur embouchure. L'amoureuse Aréthuse traversoit un bras de cette mer pour join-

dre ses ondes à celles du fleuve Alphée. Dans des tems moins fabuleux Thémistocle y arbore les drapeaux victorieux des Grecs, & la rougit du sang des Perses. Les Romains y engloutissent la Marine Carthaginoise. Octave triomphant y met en déroute Antoine, qui, cinglant à pleines voiles sur ces eaux, témoins de sa défaite, va s'en consoler dans les bras de la fameuse Reine d'Egypte. En se rapprochant de nos tems modernes, nous voyons nos aïeux, pieusement insensés, parcourir ces mers pour arracher les Lieux saints à la profanation. D'illustres Chevaliers, héritant de leur zèle, mais sachant l'épurer, se réfugier d'une des isles de cette mer dans celle qui leur donne leur nom; & de ce nouveau boulevard de la chrétienté, combattre des Barbares plus comme des ennemis de l'humanité que comme des ennemis de la religion. Nous y voyons le Comte de Toulouse triompher à la vue de Malaga, la flotte des Ottomans anéantie

à Chefmé, l'Amiral Howe y promener impunément le pavillon Anglois comme dans une des baies de la Grande-Bretagne, & braver des ennemis aussi redoutables par leur nombre que par leur valeur.

Tous ces rapprochemens contribuerent à abrégér notre route, assez unie, assez belle; mais que notre impatience nous fit trouver un peu longue. Arrivé enfin au villa du *Quarte*, à une lieue endecà de Valence, nous fîmes notre entrée dans le Paradis terrestre. On ne trouve plus dès-lors qu'une suite non-interrompue de vergers, de parterres, de petites maisons de campagne, dont la simplicité contraste agréablement avec le luxe de la nature. Une demi-lieue plus loin nous traversâmes un second village dont le prolongement se perd dans les fauxbourgs de Valence. Lorsque

Ce qui nous arrive à notre entrée dans Valence.

nous entrons au *Quarte*, un jeune homme qui nous y attendoit nous arrête au passage, & nous invite à entrer dans sa voiture. C'étoit le gendre du Commer-

çant chez lequel nous devions loger. Nous étions fatigués, il s'agissoit d'arriver & de se mettre à son aise. Nous remerciâmes le jeune homme, & nous poursuivîmes notre galop. Nous étions enfin dans l'intérieur de Valence, lorsque notre chemin est barré par une berline élégante attelée de six chevaux, & dont une Dame & un cavalier occupoient le fond. Nous nous rangeons, l'on s'arrête; on nous demande si nous ne sommes pas les voyageurs attendus de Madrid. Sur notre réponse on nous invite à occuper une des places vacantes; nous hésitons, nous balbutions quelques excuses. On insiste, nous supposons enfin que le couple prévenant est encore détaché par la famille qui nous attend; & ne croyant pas contracter un nouvel engagement, nous montons dans la berline, & le cocher retourne sur ses pas.

Pendant le petit trajet qui nous restoit à faire, nous essayons par des questions indirectes de nous assurer quels pouvoient

Maniere
dont nous
sommes
accueillis
dans une
maison in-
connue.

être cette Dame & son mari. Nous arrivâmes sans avoir pu éclaircir ce mystère ; alors nous nous crûmes tout de bon dans le pays des aventures. Nous entrons dans une belle maison ; nous traversons des appartemens ; nous arrivons à ceux qui nous étoient destinés. De riches tentures, de beaux trumeaux éblouissent nos yeux accoutumés à la grossiere simplicité des *Ventas*. Nous nous croyons sous l'empire de quelque Fée bienfaisante, qui venoit d'opérer pour nous une de ses merveilles. Nos chambres étoient de plain-pied, avec une terrasse ombragée, décorée, embaumée par des groupes d'orangers : trois générations de fruits en surchargeoient les branches ; quelques rameaux en fleurs donnoient l'espérance d'une quatrième. Enchantés de tant d'objets, nous crûmes enfin que le Royaume de Valence étoit vraiment une seconde vallée de Tempé, habitée non par des dieux, mais ce qui valoit bien mieux, par des hommes les plus hospitaliers de la terre. On pousse

même la recherche de l'honnêteté jusqu'à témoigner la crainte de nous importuner à force d'empressements. On nous offre rafraîchissemens, liberté, repos, tout ce qui pouvoit convenir le mieux à des voyageurs altérés, fatigués, & dont l'extérieur, plus que négligé, réclamoit les prompts secours de la toilette. Nous avouons qu'un déjeuner de fruits fatigeroit le plus pressant de nos besoins. A l'instant la table se couvre, & la baguette de notre Fée fait entrer deux grandes jattes des plus belles fraises que nous eussions vues. Valence est la vraie patrie, & c'étoit alors la saison de ce fruit délicieux, qui réunit dans ce pays la grosseur des fraises de jardin au coloris & au goût des fraises de bois. Nous savourions ce déjeuner, & nous nous perdions en conjectures sur nos hôtes qui étoient encore une énigme pour nous, lorsque nous vîmes entrer un trouble-fête : c'étoit ce même jeune homme que nous avions rencontré en arrivant. Il avoit

appris que nous venions de préférer le logement où il nous trouvoit établi, à celui que nous avoit préparé sa belle-mère. Il venoit nous en faire des reproches, & dire à ceux qui l'avoient gagné, non de vitesse, mais d'adresse, que leur procédé étoit encore plus malhonnête pour ses parens que flatteur pour nous. Déjà la querelle s'échauffoit; nous en étions la cause innocente, & ne savions de quel côté nous ranger. Dans ce conflit de politesses, prendre un parti quelconque c'étoit s'exposer de quelque part à être taxé d'ingratitude: nous recourûmes à un *mezzo-terme*. L'un de nous resta dans le palais enchanté où l'on nous avoit conquis par tous les sens; l'autre marcha sous la conduite du gendre, & alla s'établir chez ses parens. Ce ne fut que dans ce dernier trajet qu'il apprit enfin que le mari de la Fée bienfaisante étoit M. V., commerçant, intimement lié avec la maison Dr. qui nous avoit, à notre insu, fortement recommandés

commandés à lui. Son début se soutint jusqu'au bout. Pendant six jours que nous restâmes à Valence, tous ses momens furent consacrés aux caprices de notre curiosité. Ses offres dans tous les genres alloient au-devant de nos desirs & de notre imagination. Nous soulageons notre reconnoissance, en en consignant ici le témoignage. Il ne fut pas au reste le seul dont l'accueil nous ait séduits, & je dois dire qu'on ne sauroit pousser plus loin que les Valenciens en général, les prévenances, les complaisances & les soins recherchés.

Accueil
que nous
recevons
des Valen-
ciens en
général.

Après avoir restauré nos forces & repris figure humaine, nous commençâmes à parcourir Valence. Son intérieur n'a rien de bien remarquable. Les beaux édifices y sont clair-semés. Ses rues sont étroites & tortueuses; mais l'ensemble de cette capitale, même au-dedans, ne peut que plaire. Il y regne une propreté qui est sensible, sur-tout pour quiconque a passé quelques années en Castille. L'ac-

Intérieur
de Valen-
ce.

tivité de l'industrie s'y reproduit sous toutes les formes. Si les rucs ne sont pas pavées, c'est que leurs dépouilles, mêlées avec les immondices dont elles ne sont jonchées que quelques instans, sont emportées fréquemment hors de ses murs pour fertiliser les campagnes adjacentes, & que l'on est persuadé qu'en les pavant on enleveroit à ce vaste verger, qui entoure Valence de toutes parts, une des principales sources de sa fécondité. L'indolence & la misère sont bannies de Valence, ou n'osent pas s'y montrer.

Quatre
mille mé-
tiers de
soieries.

Près de quatre mille métiers en soieries de diverses grandeurs occupent les bras de plus de vingt mille habitans, sans compter ceux qui exercent des professions relatives aux fabriques, comme ceux qui travaillent les bois & les fers de tant de machines, ceux qui dévident la soie, la filent, la teignent, &c.

Fabriques
& produc-
tions des
Valen-
ciens.

Les manufactures de soie ne sont pas d'ailleurs la seule occupation des Valenciens. Leur sol produit du chanvre, &

ils en exportent pour les arsenaux du Roi environ pour un million de piastres par an. Leurs vins & leurs eaux-de-vie sortent aussi en abondance. Ci-devant ils n'avoient d'autre débouché que l'Angleterre, par les isles de Guernesey, & la Hollande & le Nord par Dunkerque, où se fabriquoit même la plus grande partie des eaux-de-vie de Valence. Depuis quelques années ces deux productions se sont frayé une nouvelle route vers l'Amérique espagnole.

Vins &
eaux - de-
vie.

Le riz est encore une source de richesses pour cette belle contrée, à laquelle il rapporte plus d'un million & demi de piastres (1). La *barille* est une production

Riz.

Barille.

(1) Sa culture a un grand inconvénient pour la salubrité du pays. Les arrosemens qui la favorisent couvrent long-tems les plaines qui lui sont consacrées; il s'en élève des exhalaisons funestes à leurs habitans. Le nouveau Capitaine - Général que le Royaume de Valence vient d'acquérir, M. le Duc de Crillon, dont l'activité ne néglige aucun moyen de lui rendre

particuliere aux Royaumes de Valence & de Murcie; elle entre essentiellement dans la composition des glaces. On en récolte, année commune, cent cinquante mille quintaux qui passent en France, en Angleterre, & dont Gênes & Venise reçoivent aussi une petite portion.

Soude. La *soude*, ou bourde, en Espagnol *sofa*, est une espece de barille qu'employent les fabriques de savon de France & d'Angleterre. On en récolte dans le Royaume de Valence environ 25 mille quintaux.

L'*agua-azul* est une troisieme sorte de barille. On en recueille quatre mille quintaux, dont la plus grande partie passe à Marseille.

son administration utile, a été frappé de cet inconvénient, & s'occupe de le faire disparaître, en bornant la culture du riz aux terrains voisins de la mer, sur lesquels les eaux ne séjournent pas, & où des maladies pestilentiennes ne sont pas le prix de la fécondité qu'elles y apportent.

Enfin, le *solicor*, quatrième espèce de barille, vient sans culture, & s'emploie dans les verreries de France, d'Angleterre & d'Italie.

Quand la plante de la barille de ces diverses sortes est bien mûre, on en forme des tas qu'on laisse sécher un ou deux jours; ensuite on l'entasse, sans trop la presser, dans des trous de trois pieds de profondeur: on y met le feu; on remue la matière avec de longues perches en y jettant de la nouvelle herbe à mesure que la première se consume. Quand on croit la cuisson complète, on couvre ces trous de terre, & on laisse la barille se refroidir. Trop souvent on la falsifie, en y mêlant des herbes bâtardes que produit le même terrain. La cendre qui résulte de cette cuisson forme des blocs qu'on exporte, & qu'on emploie dans les fabriques.

La *soude* diffère de la barille à quelques égards, mais sert à-peu-près aux mêmes usages. Elle est connue sous les

Préparation de la barille.

noms de *falsola*, *salicornia* & *glassimon*. Sa feuille est longue, étroite, charnue & pleine de suc, comme la crête marine.

Huile.

L'huile est une des plus abondantes productions du Royaume de Valence, mais il n'est permis de l'exporter que lorsqu'elle est à un prix très bas; ce qui décourage la culture des oliviers, qui seroit susceptible d'une grande augmentation. La maniere dont on prépare l'huile de Valence ne la rend pas agréable aux palais accoutumés à l'huile de Provence.

Causes de son mauvais goût.

Nous avons voulu avérer les causes de cette imperfection: on nous en a allégué trois principales; 1°. l'usage de dépouiller les oliviers de leurs fruits en les meurtrissant, au lieu de les cueillir avec précaution pour les conserver sains & intacts; 2°. l'habitude où l'on est de conserver trop long-tems le noyau avec la chair de l'olive; 3°. la rareté des moulins à huile, qui oblige de laisser pendant plusieurs mois les olives en mon-

ceaux, fermenter & se corrompre avant qu'on en exprime la liqueur ; mais ces causes seules ne produiroient pas un effet aussi constant & aussi général, & nous croyons qu'il faut l'attribuer à la nature du terrain, à la routine & au goût des habitans. Ce qui nous a confirmés dans cette opinion, c'est que les fabriques de savon de Marseille préfèrent les huiles de Valence à toutes les autres, parce qu'elles ont une âcreté native & indépendante de leur préparation, qui leur donne une propriété détersive que n'ont pas au même degré les autres huiles de l'Europe. Il est cependant certains cantons où les oliviers, apparemment plus favorisés par le sol, produisent une huile plus douce, dont la saveur approche beaucoup de celle des huiles de Provence ; ce qu'il faut sans doute attribuer aussi en grande partie au soin que prennent les propriétaires de cueillir leurs olives avec plus de précaution, & de les mou- dre lorsqu'elles sont encore fraîches.

Propriété particulière aux huiles de Valence.

Faïence
colorée
connue
sous le
nom d'A-
zulejos.

L'industrie des Valenciens tire d'eux leurs parti de toutes les productions de leur sol. Il contient une espece de terre dont ils font ces carreaux de faïence colorée, connus sous le nom d'*Azulejos*, & qu'on ne fabrique qu'à Valence. On en pave les appartemens, & on en revêt leurs lambris; on y peint les sujets les plus compliqués, tels par exemple qu'un bal masqué, une fête de taureaux. La couleur rouge est la seule qui ne puisse être fixée sur cette espece de faïence; elle s'altère entierement par la cuisson.

L'espart.

L'espart, quoiqu'une des productions les plus viles du Royaume de Valence, est d'une grande utilité à ses habitans; on en fait beaucoup de nattes & de cordages. Ci-devant on en embarquoit une grande quantité pour les ports François de la Méditerranée. L'exportation en a été défendue en 1783. Ceux pour lesquels elle étoit un objet de spéculation murmuroient de cette mesure, ils prétendoient qu'on ne pourroit consommer

dans le pays même tout l'espart qui y croît : aussi en 1784 on présenta plusieurs requêtes au ministère Espagnol , pour obtenir d'en extraire des portions considérables. On cherchoit à y prouver que cette extraction ne nuiroit pas aux établissemens de charité où on employoit de pauvres citoyens à filer cette production , attendu qu'il en croissoit beaucoup au-delà de la quantité qui pouvoit occuper leur industrie. La Cour d'Espagne a eu égard à ces représentations , en permettant à quelques particuliers d'exporter de grosses portions d'espart écrit ; & nos ports de Toulon & de Marseille , où il est d'un grand usage dans les chantiers & les arsenaux, ont profité de cette permission.

L'industrie des Valenciens employe jusqu'à l'*aloës* , plante parasite qui semble , au moins dans le Royaume de Valence , n'être destinée qu'à l'ornement & à la clôture des héritages. De ses feuilles

Ce qu'on fait de l'*aloës*.

longues & épaisses ils tirent une espece de fil dont ils font des rênes.

Visite au
Capitaine-
Général,
Marquis
de Croix.

Nous suivîmes avec soin & par nos propres yeux presque tous ces détails de culture & de fabrication. Mais avant que de remplir cet objet de curiosité instructive, qui étoit le principal motif de notre voyage, nous remplîmes les premiers devoirs de l'honnêteté en faisant notre visite au Marquis de Croix, Capitaine-Général de la Province, vieillard vénérable, qui, après avoir déployé dans la Vice-Royauté du Mexique toute la loyauté de son caractère, terminoit doucement à Valence une vie laborieuse, utile, dont aucun chagrin sensible, ni sur-tout aucun remords, n'avoit empoisonné le cours (1). Il occupoit un antique

(1) Depuis que ceci est écrit, M. le Marquis de Croix est mort, & a été remplacé par M. le Duc de Crillon, si connu par les sieges de Mahon & de Gibraltar, & qui réunit les qualités sociales aux vertus

& vaste édifice situé hors de la ville, & connu sous le nom de *el Real*. Cette partie de Valence a quelque chose de très-imposant. Entre ses murs & le faux-bourg, dont le Real & l'Eglise des Dominicains forment à-peu-près les deux extrémités, regne une longue esplanade, à laquelle on arrive par cinq beaux ponts sur le *Guadalaviar*. Si ce fleuve couloit à pleins bords, on imagineroit difficilement un plus beau point de vue; mais il arrive aux murs de Valence, exténué par les saignées qu'on lui a faites sur sa route, pour arroser & fertiliser la plaine qu'il parcourt. C'est à force de bienfaits qu'il s'épuise, &, semblable à cet oiseau fameux dans la Fable, c'est aux dépens

Aspect
des ponts
sur le Gua-
dalaviar.

Arrose-
mens pé-
riodiques.

guerrières. Le commandement du Royaume de Valence avoit été trop long-tems donné à de vieux Officiers-Généraux, qui attendoient dans une douce oisiveté le terme de leur carrière. Les Valenciens en desiroient un dont l'activité bienfaisante s'occupât de l'embellissement & de la prospérité de leur patrie. Ils l'ont enfin trouvé dans M. le Duc de Crillon.

de sa propre substance qu'il alimente, qu'il enrichit ses enfans. Le tribut qu'on exige de ses ondes plusieurs lieues au-dessus de son embouchure, se perçoit d'une manière uniforme qui prévient les querelles. Il est réglé d'avance, qu'à telle époque de l'année, on aura droit de détourner une partie du Guadalaviar au profit de tel héritage. Les intéressés se préparent à cette visite salutaire; & à l'époque désignée, leurs écluses se levent, les fossés qui entourent leurs champs, leurs plants d'oliviers, leurs vignobles, se couvrent d'eau, & la terre s'inonde au loin. De proche en proche il n'est pas d'héritage dans ce beau pays qui ne participe à ce bénéfice; & le prix des biens dépend beaucoup du plus ou moins de facilités qu'ils ont pour en jouir. Cet arrosement général & périodique a sans doute de grands avantages. Il entretient la fraîcheur & la fertilité dans cette contrée privilégiée. Il multiplie les récoltes, au point que la terre est constamment

Leurs
avantages
& leurs
inconvé-
niens.

couverte de fruits ; que l'on dépouille les mûriers de leurs feuilles jusqu'à trois fois, que les prairies de treffle & de luzerne sont fauchées huit & même dix fois par an ; que la terre non contente de porter des forêts d'oliviers & de mûriers, nourrit en même tems sous leur ombre des fraises, des grains & des légumes. Mais cet arrosement a aussi un grand inconvénient. Cette fertilité artificielle ne donne pas aux plantes la substance qu'elles reçoivent de la seule nature, lorsqu'on attend ses bienfaits sans les solliciter par des moyens extraordinaires ; aussi les aliments sont-ils en général beaucoup moins nourrissans que ceux de la Castille. Nos estomacs s'en apperçurent. Chacun de nos dîners fut une espèce de festin, où les mets étoient prodigués autant que les politesses. Nous cédâmes avec excès à cette double tentation, & n'eûmes point à nous en repentir. Cette profusion d'eau qui dénature ainsi les plantes, paroît même s'étendre au regne animal. La mali-

gnité a été encore plus loin, & a enfanté ce distique Espagnol que nous sommes trop reconnoissans & trop galans pour jamais adopter.

En valencia la carne es hierba, la hierva agua, los hombres mugeres, y las mugeres nada. Ce qui en François signifie.

A Valence la viande est de l'herbe; l'herbe est de l'eau, les hommes sont des femmes, & les femmes rien.

Belles promenades & port de Valence.

C'est près des bords du Guadalaviar, prêt à exhaler ses derniers soupirs dans la Méditerranée, que se trouvent les plus belles promenades de Valence, la *Alameda*, le *Monte Olivete* & le chemin du *Grao*, petit village à une demi-lieue de Valence & au bord de la mer. C'est moins un port qu'une mauvaise rade sans tenue & sans abri. La nature n'a refusé qu'un meilleur port à Valence, pour en faire la ville la plus fortunée de l'Espagne. Les bâtimens ne s'approchent gueres qu'à une demi-lieue de cette côte, & il est rare qu'on y apperçoive des vais-

seaux à trois mâts. Les cargaisons qui arrivent à la vue de Valence, sont versées dans des barques qui s'avancent presque jusqu'au rivage, & qu'on fait ensuite traîner par des bœufs jusqu'à ce qu'elles soient à sec. C'est alors seulement que le débarquement s'opere; aussi le port de Valence est-il peu fréquenté. Il n'y avoit gueres que vingt à trente bâtimens de toutes grandeurs, la première fois que nous le visitâmes. En général la côte de Valence n'a pas un seul bon port. (1) Depuis les Alfaques à l'embouchure de l'Ebre jusqu'à Carthagène, qui appartient au

(1) Il est question depuis quelque tems de perfectionner le port de Culleras, à quelques lieues au midi de Valence. Sa communication avec le lac de l'Albufera & un canal creusé depuis ce lac jusqu'au centre de cette Capitale, la dédommageront de ce que la nature lui a refusé. Si ce projet, dont les plans & les devis sont tout formés, est accueilli par l'administration espagnole, son exécution sera un bienfait de plus que la ville de Valence devra à M. le Duc de Crillon.

Royaume de Murcie, il n'y a que les rades d'Alicante & de Santa-Pola qui soient assez sûres pour le fond. Les vaisseaux de guerre même peuvent y mouiller; mais elles ne font des abris l'une & l'autre que pour les cas de nécessité. D'ailleurs toute cette côte du Royaume de Valence est platte, exposée aux vents, & très-dangereuse, sur-tout pour ceux qui viennent de l'Est.

C'est sur cette côte un peu au midi d'Alicante que se trouve un établissement nouveau qui devoit faire honneur à l'administration bienfaisante de M. le Comte d'Aranda, & qui paroît avoir trompé ses espérances. Il y avoit un grand nombre d'esclaves Espagnols qui languissoient sous la chaîne des Algériens dans la petite isle de Tabarca. Le Roi d'Espagne, touché de leurs plaintes, dont M. d'Aranda se rendit l'interprête, les racheta & leur ouvrit un asyle dans une petite isle déserte de la côte d'Alicante, qui, à cette occasion, fut nommée *Nueva Tabarca*,

barca, mais on craint que cet établissement assez dispendieux, sur un rocher presque nud ne prospere jamais. La nature sembloit l'avoir condamné à n'être pas habité par les hommes, en lui refusant le bois, la pierre, la terre & l'eau.—

Mais revenons au Grao de Valence. Il n'est gueres habité que par des gens de mer. Le chemin qui y conduit est, comme tous les environs de Valence, à deux, trois & même quatre lieues à la ronde, bordé de vergers qui présentent la culture la plus soignée. Le vrai point d'où l'on peut saisir l'ensemble de cette capitale & de cette délicieuse enceinte, est le haut d'une tour qu'on nomme le *Miquelet*, & qui est attenante à la Cathédrale. Vue de cet endroit, Valence ne paroît pas avoir plus d'une grande lieue de tour. On assure cependant qu'elle contient de 90 à 100 mille ames. C'est que ses rues sont étroites, qu'il y a peu de terrein emporté par les places, & que dans toutes les villes fabriquant, les

Tour
principale
de Valence.

Belle vue
dont on y
jouit.

hommes vivent entassés les uns près des autres. On ne peut se rassasier de la vue dont on jouit du haut de cette tour. De là, Valence semble bâtie au centre d'un vaste verger, dans lequel est semée une infinité de hameaux qu'on prendroit pour le prolongement de ses fauxbourgs. D'un des points de la tour on domine sur la mer, & on apperçoit le Guadalaviar, qui, après avoir traîné ses humbles ondes sous les cinq beaux ponts dont nous avons parlé, fuit vers la droite du Grao, & acheve de se perdre dans la mer. Assez près de son embouchure on découvre l'*Albufera*, lac qui s'écoule dans la Méditerranée par un canal fort étroit (1). Il en est si près, que sur la carte on est tenté de le prendre pour une baye dont ce ca-

(1) C'est ce lac dont nous avons parlé dans la note précédente, & que M. le Duc de Crillon veut faire servir désormais à la navigation & au commerce de la ville de Valence, comme il a servi jusqu'à présent aux plaisirs de ses habitans.

nal est l'entrée : mais le goût de ses eaux & leur cours vers la mer, ne permet pas de douter que ce ne soit un lac. Ses bords abondent en gibier, & sur-tout en oiseaux aquatiques ; & aller prendre à l'Albufera le plaisir de la chasse & de la pêche, est pour les Valenciens la plus attachante des récréations.

La tour d'où l'on découvre ce beau paysage, n'a rien de remarquable que son élévation : encore nuit-elle par-là à la Cathédrale, qu'elle écrase de sa masse. Cette Eglise qu'on a un peu trop exaltée, ne s'annonce point d'une manière imposante. Son intérieur est plus agréable que majestueux. Son vaisseau est trop peu élevé, & ses murailles revêtues en stuc encadré dans des baguettes d'or, paroissent plutôt appartenir à un Muséum qu'à un Temple. Elle a quelques tableaux de prix ; ceux sur-tout de Joanes qui occupe une place distinguée parmi les Peintres du second ordre. Quelques enthousiastes (Espagnols, comme on peut le croire),

Cathédrale de Valence.

Tableaux de Joanes.

Pont mis au niveau de Raphaël. Il est à la vérité, comme ce Prince des Peintres, sage, correct & vrai: mais qu'il est au-dessous de lui pour la dignité & la grace! Le plus remarquable de ses tableaux est le Baptême de J. C., qui plaira à quiconque pourra lui pardonner son coloris que l'humidité sans doute a rendu terne & verdâtre.

Il ne faut pas oublier dans la Cathédrale de Valence les portes du maître-Autel, ornées de tableaux admirés par les connoisseurs. Philippe V, à qui on faisoit remarquer que cet Autel étoit d'argent massif, répliqua que les portes qui lui servoient d'enveloppe lui paroissent bien plus précieuses encore. On croit ces tableaux de Léonard de Vinci, ou du moins de son école.

De Léonard de Vinci.

College du Patriar-
che.

Nous allâmes visiter avec soin les productions des beaux-Arts dans les autres édifices de Valence, sur-tout celles du College *del Patriarca*, dont on nous avoit beaucoup parlé. Nous y remarquâmes la fa-

meuse Cène de *Rivalta*, placée au maître-Autel, & pour laquelle le peintre *Carducho* entreprit tout exprès le voyage de Valence. A cela près, cette Eglise du Patriarche n'a rien de bien remarquable. Elle est assez belle dans sa simplicité. On y officie avec beaucoup de pompe. On y fait une énorme consommation de cierges & d'encens. L'effet le plus sensible de cette prodigalité est d'enfumer les murs & les meubles sacrés de cette Eglise. Elle a un reliquaire assez riche, qu'on montre avec beaucoup d'appareil aux curieux, & même à ceux qui ne le sont pas. Nous ne pûmes éluder l'énumération de ces trésors plus dégoûtans encore que vénérables. Il nous fallut entendre, à genoux, réciter par un jeune clerc la liste des os, des mâchoires, des crânes & autres parties du corps humain que la dévotion a soustraites aux tombeaux pour en parer les Autels. Nous donnâmes dans cet écueil par condescendance, & nous le marquons sur la carte de nos voyages

Reliquaire
de cette
Eglise.

pour en préserver ceux qui visiteront après nous le College du Patriarche.

Autres
morceaux
de pein-
ture.

Nous remarquâmes dans plusieurs autres Eglises des tableaux de *Joanes*, de *Rivalta* & d'*Orrente*, les trois peintres Valenciens qui ont le plus de réputation. Nous ne fûmes pas fort émerveillés des productions de quelques autres qu'on nous exalta, comme *Victoria* & *Vergara*. Nous trouvâmes leur pinceau sec & sans expression. Nous fûmes cependant assez contents des peintures à fresque dont a décoré le plafond de *San Juan del Mercado*, & celui de Notre-Dame de los *Desamparados*, Palomino, le même qui a écrit l'histoire des Peintres espagnols.

Eglise du
Temple.

Avant de finir ce que nous avons à dire des édifices sacrés de Valence, nous devons en passant un hommage au *Temple*, Eglise entièrement moderne, d'un goût noble & simple. On nous y fit voir deux petits tableaux de *Joanes* qui nous firent grand plaisir : l'un représente une

Cène dans le goût de Vandyk, & l'autre un portement de Croix. Celui-ci ressemble infiniment au tableau de Raphaël, connu sous le nom du *Pajmo de Sicilia*. Cela confirma ce qu'on nous avoit dit, que Joanes s'étoit proposé ce peintre pour modele.

Ce qui fixa notre attention encore plus que les productions des beaux-Arts, ce furent les travaux des fabriques de soie qui font sur-tout la réputation de Valence, & contribuent à rendre cette ville florissante. Nous les suivîmes tous depuis la culture du mûrier jusqu'à la fabrication des étoffes les plus riches. Nous allons essayer d'en tracer un tableau succinct.

Travaux
des fabri-
ques de
soie.

L'Espagne & le Royaume de Valence en particulier, pourroient avoir beaucoup de soies à exporter, même après avoir fourni à toutes les fabriques du pays. Il paroît que le Gouvernement n'est pas convaincu de cette vérité, puisqu'il met de fréquentes entraves à l'extraction des

Quantité
de soie que
recueille
l'Espagne.

soies & de gros droits sur leur sortie lorsqu'il la permet. Ces droits sont de neuf réaux un quartillo, environ 2 liv. 7 s. par livre valencienne, qui n'est que de douze onces, & vaut 15 liv. au prix le plus ordinaire quand elle est écrue (*en rama*). On l'a vue dans des tems de mauvaise récolte, comme en 1784, monter jusqu'à 80 réaux ou 20 liv. Cette année il y eut une telle disette de soie, que les fabricans de Valence demandèrent au Gouvernement la permission de laisser entrer en Espagne deux cens mille livres de soie de France & d'Italie, libres de droits.

Prix ordinaires des soies.

Dans les tems ordinaires, cette livre de soie écrue coûte huit réaux pour être tordue, & trois pour être teinte en verd, en bleu & autres couleurs communes; en sorte que la livre de soie, prête à être employée, revient à-peu-près à 71 réaux, c'est-à-dire 17 à 18 francs.

On sent bien que ce prix varie suivant les circonstances. Une de celles qui

influent le plus sur cette variation, c'est la plus ou moins abondante récolte de feuilles de mûriers. Ces arbres précieux sont répandus avec une grande profusion dans toute la plaine de Valence, & sont tous des mûriers blancs (*moreras.*) Cette distinction qui seroit superflue en France, ne l'est pas en Espagne, où, dans quelques provinces, le Royaume de Grenade, par exemple, les feuilles de mûriers noirs (*morales*) servent à la nourriture des vers à soie, & donnent une soie presque aussi belle que celle qui vient des mûriers blancs.

Les feuilles de ces mûriers se vendent par charges (*cargas*) chacune de dix arrobes : or, l'arrobe de Valence, qui fait à-peu-près 27 livres de France, coûtoit en 1783 environ 30 sols tournois.

Mûriers blancs & noirs en fournissent également.

La récolte des feuilles de mûriers se fait une, deux, ou tout au plus trois fois par an ; mais il est rare que les deux

Récolte des feuilles de mûriers.

dernieres soient d'aussi bonne qualité & aussi abondantes que la premiere. La saison pendant laquelle la feuille du mûrier peut se cueillir, dure la plus grande partie de l'année, & cette récolte ne se fait que successivement, à proportion de la consommation que font les vers-à-soie, & qui va toujours en augmentant jusqu'au moment où ils commencent à former leurs cocons. Ordinairement on arrache seulement les feuilles du mûrier, en épargnant les branches autant qu'on peut. Ainsi dépouillé de sa verdure au sein de la belle saison, au milieu d'une brillante végétation, il ressemble à un arbre desséché sur sa tige; & cette quantité de troncs nus qui semblent frappés de stérilité, & dont le nombre augmente à mesure que la saison avance, ne laissent pas de déparer ces plaines d'ailleurs si vertes & si fécondes. C'est bien pis encore lorsqu'on taille les mûriers, & qu'on les dégarnit entiere-

ment de leurs branches ; opération qu'il faut renouveler au moins tous les trois ans.

Le Royaume de Valence a donné en dix ans six millions de livres de soie, ce qui fait pour chaque année 600 mille livres ; & comme toute l'Espagne en produit annuellement un million de livres, on voit que le seul Royaume de Valence fournit plus de la moitié de cette récolte. Les soies de Valence sont les plus fines de l'Espagne, & à cet égard comparables aux meilleures de l'Europe ; mais leur filature est encore imparfaite, parce qu'on n'y a pas, comme en France & ailleurs, des maisons où les fileuses sont rassemblées & surveillées par un Inspecteur, qui a soin que toutes les soies se filent uniformément. Dans le Royaume de Valence la filature est répartie entre des milliers de mains qui font entrer six, sept, huit, & même plus de bouts dans un fil qui en devrait avoir un nombre déterminé ; de-là des inégalités dans

Soies que fournit le seul royaume de Valence.

Défaut dans la filature de ces soies.

les tissus auxquels ces soies sont employées : aussi celles que nous recevons d'Espagne ne sont-elles consacrées à aucun ouvrage fin. C'est du Piémont ou de nos Provinces méridionales que viennent celles qui entrent dans nos soieries de prix. Depuis quelques années même on sent moins en France le besoin des soies de Valence. Les prohibitions répétées de leur extraction, ont fait augmenter en Languedoc la culture des mûriers. Les paysans voyant le profit que pouvoient leur rendre ces arbres, les ont préférés aux autres pour en entourer leurs héritages ; en sorte qu'en 1783, la soie de France étoit moins chère que celle de Valence prise sur les lieux, & déduction faite des droits dont sa sortie est chargée. Un Commerçant de ma connoissance, qui avoit à cette époque le privilège d'en exporter cent mille livres pendant six ans libres de droits, ne put trouver à les placer en France dans le cours de 1783. L'Espagne pourroit peut-être suppléer

On com-
mence à
en sentir
moins le
besoin en
France.

à ce débouché, en augmentant encore le nombre de ses métiers (ce qu'elle fait tous les jours,) & en faisant passer dans son Amérique en plus grande abondance les productions de son industrie ; mais ses étoffes ne pourront se perfectionner qu'autant qu'elle les enverra dans les pays étrangers , où le goût des consommateurs concourroit à former celui des fabricans.

On évalue à six ou sept millions de piaftres (19 à 22 millions de livres) ce que valent année commune les soies du Royaume de Valence. A l'époque où je le visitai, il n'en employoit pas la moitié, quoique sa capitale eut alors près de quatre mille métiers de toutes les grandeurs. Le reste s'écoule chez l'étranger en dépit des prohibitions , soit en France par Barcelone , soit en Portugal par Séville & l'Estramadure. Il doit rester à présent plus de soies qu'auparavant en Espagne ; on y a pris des mesures très-sérieuses pour y encourager l'industrie

Beaucoup de soies de Valence passent à l'étranger.

Les métiers s'augmentent cependant tous les jours en Espagne.

qui les employe. Il y avoit depuis quelque tems des métiers de soieries répandus dans toute la Catalogne, dans les Royaumes de Grenade, de Cordoue, de Séville, &c. & il en sortoit des mouchoirs, des rubans & diverses étoffes unies qui suffisoient à-peu-près aux besoins des consommateurs nationaux : ceux-ci fournissoient cependant encore un débouché abondant à nos fabriques de bas du Languedoc. Le Gouvernement espagnol s'étoit borné à exclure ces bas, par le Règlement de 1778, des cargaisons de marchandises étrangères pour ses Colonies. Mais comme ils continuoient d'entrer en Espagne, la loi étoit facilement éludée ; il suffisoit d'appliquer aux bas françois la marque d'une fabrique espagnole. L'intérêt commandoit cette fraude ; il eût fallu trop de vigilance, une espece d'inquisition oppressive, pour la prévenir. Le Gouvernement s'est occupé des moyens de la rendre inutile, en prononçant en 1785 l'exclusion absolue de nos bas de soie ;

Diminution dans le débouché de nos soieries en Espagne.

ce qui, joint à l'établissement de beaucoup de nouveaux métiers, a produit une stagnation presqu'entière dans le débouché que nos fabriques du Languedoc avoient en Espagne. Mais revenons aux fabriques de Valence.

Il n'y a point dans cette Ville d'édifice où se fassent toutes les opérations par lesquelles doit passer la soie. Si on veut les suivre, il faut se transporter dans différentes maisons. C'est ce que nous fîmes sous les auspices d'un Fabricant aussi éclairé que complaisant, nommé *Don Manuel Fox*, qui a voyagé long-tems pour acquérir des connoissances sur la fabrication des soies, & qui, entr'autres découvertes, a rapporté de Constantinople le secret de moirer les étoffes. Pour récompenser son zele, on l'a créé Intendant de toutes les fabriques de Valence.

Zeile & succès d'un des principaux Fabricans de Valence.

Il n'est gueres de commerçans à Valence qui n'aient quelque intérêt dans la fabrication des soies; c'est entr'eux

une espece de point-d'honneur. Quelques-uns n'ont que quatre ou cinq métiers auxquels ils fournissent la soie, & qui travaillent pour leur compte; d'autres en ont plusieurs centaines à leurs ordres.

Comme
on étouffe
les vers-à-
soie dans
leurs co-
cons.

La premiere opération à faire lorsque le ver a achevé son ingénieuse cellule, est de l'y étouffer avant qu'il ne la perce pour reprendre une nouvelle existence. On jette pour cela les cocons dans un four médiocrement échauffé: quand le ver y est étouffé, on peut les conserver, sans les filer, aussi long-tems qu'on veut.

Maniere
de filer les
cocons.

Pour les dépouiller du rézeau de soie qui les enveloppe, on les jette dans de l'eau chaude; des femmes y saisissent avec une prestesse étonnante les fils de plusieurs de ces cocons, les joignent & les dévident ainsi réunis sur des tours destinés à cet usage. C'est de la conformation de ces tours que dépend la maniere plus ou moins parfaite de filer la soie.

soie. Ceux dont on se sert encore généralement en Espagne sont les plus imparfaits, comme nous l'expliquerons plus bas.

Difons auparavant que le brin de soie doit être tiré de quatre cocons au moins, encore n'est-il propre dans ce cas qu'à des étoffes légères, à des rubans, à des taffetas. On nous montra, à la vérité, un écheveau qu'on nous assura n'être que de deux cocons; mais un brin de soie aussi délicat ne peut être d'aucun usage. Les brins de soie ordinaires sont pris sur sept ou huit cocons; on réunit ensuite deux de ces brins, pour former un fil de soie propre à être mis sur le métier.

On fait que tous les tissus sont composés de deux parties bien distinctes, la trame & la chaîne. La trame est ce que la navette promene d'un côté du métier à l'autre, & enchâsse entre les deux plans formés par la chaîne. La trame fatiguant plus que la chaîne, doit avoir plus de consistance. Pour cela, on tord d'abord sé-

Différence
entre la
trame &
la chaîne.

parément chacun des deux bouts qui la composent avant de les tordre ensemble; au lieu que pour la chaîne on se borne à cette seconde opération. De cette différence il résulte que, vu au microscope, le fil de la trame paroît raboteux comme un petit cable; au lieu que celui de la chaîne paroît plat & lisse, & par conséquent propre à renvoyer la lumière, c'est-à-dire à avoir ce lustre éclatant qui séduit dans les étoffes.

Trois manières de filer les cocons.
Filature espagnole.

Mais leur beauté dépend sur-tout de la manière dont la soie se dévide au sortir du cocon. Cette première filature se fait de trois principales façons, suivant les tours qu'on y employe. Celle qui est consacrée en Espagne par un usage ancien a cela de défectueux, que les petits fils des six, sept, huit cocons que l'on dépouille à la fois, vont former un seul fil, & se déposer sur un petit fuseau sans que ce fil se frotte contre un autre, & que par ce frottement mutuel les petits poils qui les hérissent

soient couchés ; d'où il résulte que le brin de soie, ainsi formé, reste plucheux & s'éraille facilement. Dans la filature piémontoise, au contraire, chaque brin se joint à un autre, & ne s'en sépare qu'après s'être tortillé quatre ou cinq fois autour de lui.

Filature piémontoise.

La troisième manière, celle de Vaucanson, renchérit encore sur celle-ci. Dans le tour qu'il a inventé, les deux brins de soie, après leur premier tortillement, se réunissent une seconde fois pour le même objet. Cette opération est ce qu'on appelle *la double croisade*.

Filature à la Vaucanson.

Si ces fils, ainsi mis en fuseaux, sont destinés pour la trame, on les enchâsse perpendiculairement dans une machine à plusieurs étages, où ils sont tordus séparément ; de-là on les porte à une autre machine où ils le sont ensemble, & alors ils sont propres à être mis sur le métier. Ceux qui sont pour la chaîne ne sont tordus, comme nous l'avons expliqué plus haut, qu'au moment de leur

Machines à tordre les brins de soie.

réunion. On connoît à Valence, aussi bien qu'à Talavera de la Reyna, ces machines si précieuses aux arts, qui épargnent les bras des hommes. J'avois déjà vu dans la seconde de ces villes une seule roue à dents, qui met en mouvement jusqu'à mille de ces petits fuseaux où viennent se déposer les brins de soie tordus; mais celles que je vis à Valence étoient plus petites, parce que cette ville ne contient pas, comme Talavera, une Fabrique Royale enfermée dans un seul édifice. Chaque Fabricant y trouve répartis dans différens quartiers les ouvriers & les machines nécessaires à ses opérations, & préfère ceux qui lui conviennent le mieux.

Manipulation de ces machines.

Rien de plus simple que la manipulation de ces machines à tordre, quand la roue dentelée les a mises en mouvement. Des femmes & des enfans surveillent la marche de tous ces petits fuseaux perpendiculaires: dès qu'elle est embarrassée, d'un coup de doigt ils font

disparoître l'obstacle. Un des brins de soie se casse-t-il? le dommage est réparé en un clin d'œil ; leurs doigts exercés vont en saisir les bouts avec une prestesse qui tient du prodige, les réunissent par un nœud imperceptible, & le fuseau arrêté se remet vite au courant de ses voisins.

Les brins de soie, avant d'être tordus à deux, subissent une opération que nous ne devons pas omettre. Lorsqu'ils sont encore en écheveaux on les étend au-dessus d'un grand baquet où on a mis en ébullition plusieurs ingrédiens visqueux, dont les exhalaisons les préparent à se coller les uns sur les autres ; c'est ce qu'on appelle les faire *passer à la breve*.

Ce que
c'est que
la breve.

On les porte de-là à la machine où on les tord. La soie, au sortir de cette machine, se nomme *organfin* : c'est dans cet état seulement qu'elle peut s'exporter du Piémont, où l'opération de tordre se faisoit mieux qu'ailleurs, jusqu'au mo-

Et l'or-
ganfin.

Méthode
de Vau-
canfon.

ment où elle a été perfectionnée par Vaucanfon (1). Cet habile Machiniste a embrassé toutes celles qui ont rapport à la fabrication des étoffes de soie. Sa méthode regne exclusivement dans les fabriques de Lyon ; mais ces tours à double croifade ne peuvent servir qu'à la soie du pays, puisque celle de l'étranger, qui entre pour la plus grande partie dans ces fabriques, doit, pour être exportée, être réduite en organfin.

Efforts
nouveaux
pour per-
fectionner
la filature
des soies
en Espa-
gne.

L'Espagne, à cet égard, a un grand avantage sur les Nations fabricantes ; elle a plus de soie qu'elle n'en peut employer, & pourroit lui faire subir les meilleures opérations ; cependant elle s'en tient depuis long-tems à sa méthode défectueuse. Le Gouvernement actuel l'a attaquée par les seuls moyens qui produisent des révolutions dans ce genre,

(1) Remarquons que la soie filée & tordue à la Vaucanfon, forme un tissu plus uni & plus fort d'un tiers que les tissus de soie ordinaire.

les moyens lents , mais sûrs de la persuasion. En 1781 , M. le Comte de Florida-Blanca fit prendre à un Commerçant françois , établi à Madrid , l'engagement de fournir d'abord aux fabriques du Royaume de Murcie (patrie du Ministre espagnol ,) puis à celles de Valence , & successivement à celles qui le desireroient , cent tours à filer la soie selon la méthode de Vaucanson ; & pour cela , il accordoit à ce Commerçant le privilège d'extraire , libres de droits , six cens mille livres de soie en six ans. Cette mesure pourra cependant être encore long-tems rendue infructueuse par la paresse des Fabricans espagnols , qui répugneront à employer une soie plus serrée & plus fine , parce qu'il faut la tixtre avec plus de soin , parce que le fil de cette soie contient trois bouts au lieu de deux , & que par - là le travail s'augmente sans que le profit croisse en proportion ; aussi a-t-on été obligé d'employer des mains françoises au premiers essais de ce genre.

Leur effet
sera lent.

Les effais
de ce genre
ont mal
réussi dans
les Manu-
factures de
la Milane-
si.

On ne doit pas trop compter sur leur succès, si on en juge par une fabrique établie il y a quelques années à *la Milanese*, à une lieue de Valence, par un Manufacturier intelligent, nommé *la Payessa*. Il y a introduit la methode de *Vaucanson*, & il n'avoit pas, quand j'allai le voir, la perspective de recouvrer les avances qu'il avoit faites pour cet établissement. Il employoit à peine deux cens personnes pendant les plus grands travaux : on s'y bornoit à filer, dévider & organsiner la soie ; & ainsi préparée, elle étoit de cinquante à soixante réaux la livre plus chere que celle qui se prépare suivant la methode espagnole, & trouvoit par conséquent peu de débit.

Teinture
& fabrica-
tion des
étoffes.

Nous n'entrerons pas dans le détail de la teinture de la soie ni dans celui de la fabrication des étoffes. Le premier de ces objets se conçoit facilement ; l'autre est difficile à comprendre, & plus encore à expliquer, sans le secours des planches. Nous nous bornerons à observer

sur le premier que toutes les soies se teignent en écheveaux immédiatement avant d'être mises sur le métier. S'il arrive quelquefois de les teindre lorsqu'elles sont déjà tissées, ce n'est que lorsqu'elles sont tachées ou que la teinture en écheveaux a mal réussi. Au moment où j'étois à Valence, il y avoit dans cette ville 117 maîtres Teinturiers, mais tous n'étoient pas occupés.

Les ouvrages auxquels on réussit le mieux à Valence sont la plupart des étoffes unies; on y fait aussi de beaux damas brochés à grandes fleurs pour tentures d'appartemens; mais en général on y entreprend tout d'après les demandes de la Cour, de la Capitale & des Provinces: on y suit du plus près qu'il est possible la rapidité avec laquelle les des- fins de France se varient, & ceux qu'on prétend y inventer se rapprochent plus ou moins de ceux-ci. L'Académie des Beaux-Arts de Valence s'occupe cepen- dant sérieusement à former des dessina- teurs; & il y a pour cet objet une école

Ouvrages
auxquels
on réussit
le mieux à
Valence.

publique d'où sont déjà sortis des sujets distingués, entr'autres un jeune homme nommé Ferrers, mort quelque tems avant notre arrivée à Valence, & dont on nous fit admirer quelques tableaux de fleurs.

On y
moire fort
bien les
étoffes.

Mais la chose dans laquelle on excelle véritablement à Valence, c'est dans l'art de moirer les étoffes (*dar las aguas*,) art que M Foz a poussé à sa perfection. Il nous expliqua très-nettement tout le mécanisme de cette opération, qui consiste à promener un cylindre sur l'étoffe qu'on veut moirer : ce cylindre est pressé par une masse énorme, mue çà & là par une mule qui entraîne un levier dans sa marche circulaire ; l'étoffe est plissée à la manière dont se présente une jalouse lorsqu'elle est fermée, & ces plis doivent se varier fréquemment, afin que les ondulations soient réparties également. M. Foz nous avoua que la distribution & le dessein de ces ondulations étoient à-peu-près l'effet du hasard, mais nous prouva qu'on pouvoit

influer en quelque sorte sur ce résultat, en mouillant l'étoffe en certains endroits & d'une certaine façon ; & c'est en cela que consiste le secret dont il est en Espagne seul dépositaire. La bonté de sa méthode est attestée par la beauté des moires qui sortent de ses presses : il nous mit à même d'en juger en nous faisant comparer les cordons bleus de l'Ordre de Charles III, moirés par lui, & ceux de l'Ordre du Saint-Esprit ; je fus obligé de convenir que ceux-ci ne gagnoient pas à la comparaison.

La Bourse de Valence est un des édifices remarquables de cette capitale : c'est là que se rassemblent les Commerçans & les Fabricans, & où l'on vient s'informer du prix des soies de chaque jour, comme ailleurs de celui des effets publics.

Valence a aussi depuis quelques années une Société patriotique, dont les soins portent principalement sur l'amélioration de la culture des mûriers &

Bourse de
Valence.

Société
patrioti-
que de Va-
lence.

la perfection des soies; elle a déjà donné plusieurs Volumes de Mémoires remplis de bonnes vues. Les encouragemens qu'elle accorde aux Arts ne se bornent pas aux fabriques de soie. Vers la fin de 1786 elle adjugea des prix à l'inventeur d'un nouveau métier pour fabriquer des bas de fil, de coton & d'étain avec plus de profit, moins de dépense & de travail que par les méthodes ordinaires; à un maître Teinturier pour l'invention d'une machine simple mais ingénieuse, qui réduit facilement en poudre le bois de Brésil & de Campêche, & aux inventeurs d'une machine à tailler le chanvre. C'est sur-tout dans les pays où les Arts sont encore au berceau, où la population n'est pas abondante, que l'on peut impunément, & que l'on doit même épargner les bras des hommes en simplifiant les travaux des fabriques.

Bibliothèque
de Valence

Bibliothèque
publique.

Il y a à Valence une Bibliothèque publique; c'est celle de l'Archevêché: elle m'a paru peu fréquentée. Rarement

les villes de fabriques abondent en Amateurs des Sciences & des Belles-Lettres; leur culture suppose des loifirs; les arts utiles demandent une affiduité soutenue. Valence est cependant la patrie de Grégoire Mayans, mort depuis peu d'années, en laissant, même hors de l'Espagne, la réputation d'une vaste érudition à laquelle M. de Voltaire n'a pas dédaigné de rendre hommage en différentes occasions. La Bibliothèque de l'Archevêché contient une collection de statues & de bustes antiques, rassemblée par le neveu du précédent Archevêque. Les scrupules du Prélat actuel ont diminué le prix de cette collection, en faisant mutiler quelques-uns de ses monumens. Cette austérité de mœurs de l'Archevêque de Valence s'étend à tout; c'est elle qui prive cette capitale des amusemens publics. Le Théâtre de Sarragoffe ayant été brûlé il y a quelques années, le Prélat, ennemi juré des plaisirs profanes, obtint de la Cour que ceux de Thalie ne souilleroient

Collection d'antiques.

Valence manque d'amusemens publics.

plus désormais son sieg. Les Valenciens lui en ont su mauvais gré; & d'après ce que je leur ai entendu dire de lui, il m'a paru qu'il ne joignoit pas à l'avantage d'édifier par ses vertus, le talent plus rare de les faire aimer.

Maison
de campagne
du
Chanoine
Mayoral.

Nos spéculations & nos plaisirs ne se bornerent pas à l'enceinte de cette capitale; nous visitâmes une partie de ses environs. La plus agréable de nos excursions fut au charmant asyle d'un Chanoine de la Cathédrale, Don Pedro Mayoral. Cet Ecclésiastique, éclairé & simple dans ses goûts, concilioit une vie sage avec les jouissances de la belle nature qui environnoit son habitation, située dans le village de Benimamet, à une demi-lieue de Valence, sur une éminence, au centre d'un jardin où les orangers & les citronniers embauvent de leurs exhalaisons l'air le plus pur. La fraîcheur des allées, la variété des points de vue, la fertilité qui s'annonce de tous côtés & sous toutes les

formes , en font un séjour délicieux. L'accueil que nous y reçûmes , ajouta encore aux charmes de cette promenade. Notre humeur prend volontiers la teinte des objets qui nous environnent. Comment conserver un front sévère au sein du paysage le plus riant , sous le climat le plus tempéré ? Le Chanoine avoit dans l'ame & sur ses traits , la sérénité qui régnoit autour de lui. A l'imitation de la nature qui le combloit de ses dons , il fut prodigue de prévenances ; il nous fit parcourir avec complaisance les trésors de son jardin , & ne voulut pas que notre vue seule en jouît. Il nous avoit fait préparer un goûter somptueux , dont les richesses de cette terre de promesse avoient fait cependant les principaux frais. Entr'autres arbres étrangers dont la culture occupoit ses loisirs , il nous montra celui qui produit la *chirimoya* , ce fruit d'Amérique dont on a tant exalté la faveur , & dont on a dit & imprimé qu'il n'avoit jamais pu réussir en Europe.

Nous y
trouvons
le fruit
d'Améri-
que qu'on
appelle
chirimoya.

Il nous prouva le contraire ; il lui restoit encore un de ces fruits, il en fit hommage à notre curiosité. La chirimoya, grosse comme une poire de moyenne grandeur, fut partagée en huit ou dix morceaux, pour que chaque convive en pût goûter. La chair en est blanchâtre, & contient cinq à six pépins aplatis & noirs : son goût ressemble aux goûts réunis de la pomme, du beurre & de la noisette ; mais il s'y mêle une certaine fadeur qu'il n'a sûrement pas dans sa patrie, s'il est digne de sa réputation.

Benimamet est à un quart de lieue de Burjasot, autre village plus élevé, dans l'Eglise duquel est enterrée Mlle. l'Advenant, célèbre actrice, la le Couvreur de l'Espagne, mais dont les dépouilles n'ont pas été traitées aussi sévèrement que celles de la Melpomene Française.

Ce que c'est que les filhos des environs de Valence, & ce qui m'y arrive.

On nous fit voir à Burjasot comme une des curiosités du pays, les *Sichas* ou *Silhos*, qui sont de grands trous creusés verticalement

ment & revêtus intérieurement en pierres de taille. Les Maures les avoient fait construire pour y mettre leurs grains en réserve. Les Valenciens modernes leur ont conservé la même destination. J'eus la curiosité de descendre dans le plus profond de ces Silhos ; & je pensai me repentir de cette petite preuve d'intrépidité. La descente fut sans inconvéniens. Les pieds dans un panier de paille, les mains fixées à une corde qu'on me lâchoit peu-à-peu, je me trouvai au fond sans dangers & sans efforts ; mais quand il fut question de me remonter, le cœur ne me manqua pas, mais la tête fut prête de me tourner. Soulevé d'une trentaine de pieds, j'allois lâcher prise ; heureusement je criai à tems de me laisser doucement retomber. Si mon cri qui annonçoit de l'effroi & en causa chez ceux que j'avois laissés sur la terre, n'eut pas été promptement obéi, je n'aurois probablement jamais écrit le récit de mon voyage ; y auroit-on perdu grand'chose ?

Dès que je me retrouvai au fond , on me dépêcha un voiturier robuste & aguerri, qui , de sa ceinture , m'attacha à la corde fatale , & m'accompagna dans mon voyage perpendiculaire. Je le fis avec autant de sécurité que de sûreté ; & arrivant comme la vérité , au bord de mon puits, je trouvai sur les visages des assistans (je dois le dire pour mon honneur) , plus de frayeur encore que je n'en avois éprouvé moi-même.

Voyage à
l'ancienne
Sagunte.

Mais la plus intéressante excursion que nous fîmes hors de Valence , fut notre voyage à Murviedro ; on fait que cette ville est bâtie sur une partie de l'emplacement de l'ancienne Sagunte ; pouvoit-elle échapper à notre curiosité ?

Murviedro est à quatre lieues de Valence , sur le chemin de Barcelone. Cette route traverse un des cantons les plus fertiles , les plus variés du Royaume de Valence. Dans le trajet nous fîmes deux pauses : l'une pour voir *San Miguel de los Reyes* , Couvent de Franciscains dont

les Cloîtres rappellent beaucoup ceux de l'Escorial, & paroissent avoir eu le même Architecte; l'autre pour visiter la Chartreuse de *Porta Celi*, une des trois qui se trouvent dans les environs de Valence. Cette prédilection des Chartreux pour ce pays, suffiroit seule pour donner une idée de sa beauté & de sa fertilité. Rien de plus délicieux que la situation de la Chartreuse que nous visitâmes. Tout y rappelle l'abondance, tout y entretient la paix de l'ame. On ne peut s'accoutumer à regarder comme le Dieu des vengeances, comme le Dieu dont il faut appaiser le courroux à force d'austérités, celui qui répand ses bienfaits avec tant de profusion autour de cette demeure. Aussi ceux qui l'habitent, ne nous parurent-ils pénétrés que de sentimens paisibles. Nous entrâmes dans quelques-unes de leurs cellules. La propreté, l'élégante simplicité les décoreoient; il nous sembla que la bonne conscience jouissant d'elle-même, y devoit habiter, bien plutôt

Nous visitons en passant la Chartreuse de *Porta-Celi*.

que la pénitence s'abreuvant de ses larmes. Nous allâmes visiter le cimetière de ces Religieux ; des palmiers en dessinent la modeste enceinte, & ombragent leurs tombeaux ; des rosiers croissent auprès, comme pour empêcher leurs dépouilles mortelles d'infecter l'air qu'on respire dans ces pieux asyles. Nous regrettâmes que par-tout on n'essayât pas ainsi de présenter la mort sous des formes moins hideuses, d'écarter les images qui la rendent si terrible. Pourquoi s'efforcer, nous disions-nous, de joncher d'objets funebres, d'entourer de précipices ce passage inévitable ? Pourquoi ne pas aider les mortels à le franchir, sinon avec joie, du moins avec sérénité ? Loin donc de leurs lits de mort, loin de leurs cercueils, tout ce qui peut attrister, tout ce qui peut épouvanter ceux qui leur survivent ! Jouissons sans excès & par conséquent sans remords, des biens que nous procure la terre ; & quand la poussière organisée, que le souffle de la vie anime quelques instans, nous

est redemandée par cette mere commune, qu'elle serve à féconder ses entrailles, & , s'il se peut, à parer sa surface.

Livrés à ces douces rêveries, nous reprîmes le chemin de Murviedro. Nous aperçûmes de près de deux lieues les châteaux qui le dominant. Munis d'un Tite-Live, nous cherchâmes la description du fameux siege, soutenu par les Saguntins contre Annibal. Nous ne doutions pas que les tours, les murailles que nous découvrons, ne fussent les restes des remparts d'où ce peuple courageux repoussa pendant long-tems le héros Carthaginois. Nous apprîmes ensuite, que ces châteaux étoient des ouvrages des Maures; ils avoient bâti sur les hauteurs où ils sont situés, sept forteresses, qui, toutes communiquoient entr'elles par des conduits souterrains, & dont quelques-unes sont encore presque entieres. Il paroît que l'emplacement qu'elles occupent, ne faisoit pas partie de l'ancienne Sagunte, & que cette ville qui s'élevoit peut-être

Premier aspect de l'ancienne Sagunte.

jusqu'à mi-côte, s'étendoit sur-tout dans
 la plaine, en s'approchant du rivage de
 la mer. Tite-Live dit, qu'elle n'en étoit
 éloignée que de *mille pas* : s'il a été
 exact dans son évaluation, l'opinion
 qu'on nous fit adopter est très-fondée ;
 car dans ce cas, Sagunte se sera étendue
 beaucoup au-delà de l'enceinte ac-
 tuelle de Murviedro, dont la mer est éloi-
 gnée d'une bonne lieue. A l'appui de
 cette opinion on nous fit remarquer que
 ce n'étoit qu'au-bas de cette montagne,
 qu'on avoit découvert des monumens
 du séjour des Carthaginois & des Ro-
 mains. Murviedro est encore semé de
 pierres qui portent des inscriptions phé-
 niciennes ou latines : celles-ci sur-tout y
 abondent. On les trouve enchâssées dans
 quelques-unes des murailles des rues. Il y
 en a sur-tout cinq, fort bien conservées,
 qu'on a engagées dans les murs d'une
 Eglise. Si l'on en rencontre quelques-unes
 sur le penchant de la montagne ou mê-
 me plus haut, il paroît qu'elles ont été

Monu-
 mens anti-
 ques qu'on
 y trouve.

transportées sans intention par les Maures, comme toute autre pierre à bâtir : C'est ainsi que dans une des murailles de leurs anciennes forteresses, on trouve une statue antique de marbre blanc, à laquelle il manque la tête, & quelques pierres chargées d'inscriptions, mais posées à l'envers par des mains ignorantes.

Nous entrâmes avec enthousiasme sur ce sol foulé tour-à-tour par les Carthaginois, les Romains, les Goths, les Maures & enfin les Espagnols, qui tous l'avoient rendu le théâtre ou de leur valeur ou de leur industrie. Nous comparions entr'eux les divers états par lesquels il avoit passé sous ces différens maîtres. Il a eu des situations plus brillantes sans doute ; mais les richesses de la nature dont il est couvert ; mais ces plants d'oliviers & de mûriers, ces vignes, cette verdure qui le décore depuis l'enceinte de Murviedro jusqu'à la mer, & de tous les autres côtés aussi loin que la vue peut s'éten-

Compara-
raison du
sol actuel
de Murvie-
dro avec
ce qu'il fut
autrefois.

dre ; mais l'industrie de ces habitans qui fait mettre à profit toutes ces productions, ne valent-ils pas bien aux yeux des Philosophes, & les exploits des Saguntins, & la magnificence que les Romains déploierent autrefois dans l'ancienne Sagunte ? Car cette ville ayant été punie de sa valeureuse défense par une destruction totale, fut ensuite rebâtie par les Romains, qui en firent un de leurs *Municipia*, une des villes les plus brillantes qu'ils eussent hors de l'Italie. Ce fut à cette époque qu'on y construisit ces monumens, dont les traces informes attestent encore le rôle qu'elle joua dans les derniers siècles de la République romaine. Elle avoit entr'autres un temple à Bacchus, dont on apperçoit quelques restes à gauche, lorsque revenant de Valence on est près d'entrer à Murviedro. On y avoit conservé jusqu'à nos jours son pavé en mosaïque ; mais l'incurie de ceux à qui on en avoit confié le soin alloit faire disparaître entièrement

Restes de
l'ancienne
Sagunte.

ce morceau précieux d'antiquité, lorsqu'on s'est décidé à en recueillir les débris dans la bibliothèque de l'Archevêque, où on peut les voir encore.

On découvre aussi dans l'intérieur de Murviedro les fondemens de l'ancien Cirque de Sagunte, sur lesquels posent présentement les murs qui servent d'enceinte à une longue suite de vergers. Il y en a encore une partie qui s'éleve un peu de terre, & où l'on peut reconnoître la maçonnerie des Romains. Ce Cirque, comme il est facile de s'en appercevoir, alloit aboutir à une petite riviere dont il ne reste plus que le lit, & qui servoit de corde à l'arc formé par le Cirque. Sans doute lorsque les Saguntins donnoient les spectacles connus sous le nom de *Naumachie*, ce lit étoit rempli par les tributs des canaux voisins qui existent encore.

Mais de tout ce qui reste de l'ancienne Sagunte, rien n'est aussi-bien conservé que son Théâtre. C'est en parcourant ce

Débris
de son Cir-
que.

Descrip-
tion de
son Théâ-
tre, qui est
bien con-
servé.

monument qu'un véritable amateur de l'antiquité peut se procurer des jouissances délicieuses. Nous avons pour guide dans cette promenade savante le Vicaire d'une des Eglises de Murviedro, homme aussi complaisant qu'éclairé sur cette matière. Il nous avoua que tout ce qu'il alloit nous dire, étoit tiré d'une dissertation d'un savant Espagnol du siècle dernier, connu sous le nom du *Dean Marti*; dissertation dont M. Peyron a donné l'extrait dans ses *Essais sur l'Espagne*. Nous renvoyons à cet extrait, ceux qui veulent se former une idée bien exacte d'un ancien Théâtre à la romaine. Nous nous bornerons aux détails suivans, qui nous ont paru les plus piquans.

Ce Théâtre est assez bien conservé, pour qu'on y reconnoisse la manière dont les anciens assistoient à leurs spectacles dramatiques. On y retrouve très-distinctement les divers gradins qu'occupoient tous les citoyens chacun suivant son état. D'abord au degré le plus bas, à la place

qu'occupe l'orchestre dans nos Théâtres, viennent les gradins des Magistrats; puis ceux de l'Ordre Equestre, puis ceux du peuple. On voit encore les deux portes par lesquelles entroient les Magistrats; deux autres plus haut exclusivement réservées à l'Ordre Equestre: & presque à la sommité de cet amphithéâtre, qui continue sans interruption du bas en haut, on reconnoît encore les deux galeries par lesquelles s'écouloient les flots du peuple, & que les anciens pour cette raison nommoient *vomitoria*; enfin les quatre ou cinq gradins les plus élevés étoient destinés pour les Licteurs & les Courtisannes, qui y entroient par-dehors sans qu'il y eût ni porte, ni escalier pour les y conduire; car comme ce Théâtre est bâti sur le penchant de la montagne, le terrain s'éleve dans la même proportion que les gradins; enforte que, de quelque côté qu'on entre, on se trouve à-peu-près de plain-pied avec la place que l'on veut occuper. Celles des

Licteurs & des Courtisannes sont encore bien conservées : & la crête semi-circulaire de tout l'édifice est en son entier. On retrouve même en-dehors du cordon qui le termine, les pierres saillantes où étoient enfoncés les pieux sur lesquels portoit la grande toile destinée à couvrir toute l'assemblée. C'étoit comme un rideau horizontal, que l'on tiroit toutes les fois qu'on vouloit la mettre à l'abri du soleil ou de la pluie ; car d'ailleurs elle assistoit aux spectacles en plein air. On observe avec admiration le soin que prenoient les Romains pour éviter le tumulte, les engorgemens, soit à l'entrée, soit à la sortie, & toute espece d'accidens. Il est sensible que dans une pareille salle, toute bâtie en maçonnerie, sans un morceau de bois, ceux du feu n'étoient point à redouter. On vient de voir qu'on y pouvoit braver les injures de l'air ; & tout le monde y étoit assis. Toutes les mesures d'ailleurs étoient prises pour prévenir le désordre. Il y avoit dans un

endroit très-apparent, qu'on reconnoît encore vers le côté droit de l'amphithéâtre, la place des Juges. Quelque spectateur turbulent provoquoit-il leur animadversion ? ils avoient à portée d'eux les Licteurs pour le saisir ; ils le faisoient conduire dans une chambre particulière, à laquelle ils communiquoient de leur place par un petit escalier intérieur : là, ils l'interrogeoient ; & s'ils le trouvoient coupable, une prison étoit au-dessous de cette chambre, & leur en répondoit jusqu'à la fin du spectacle.

Nous ne prîmes pas les dimensions de ce précieux monument ; mais notre guide, d'après le *Dean Marti*, évalue sa capacité à neuf mille hommes ; & cela nous parut croyable. Ce qui ne nous le paroissoit gueres, c'étoit que les Acteurs pussent se faire entendre en plein air d'un si nombreux auditoire. Nous voulûmes nous en assurer, & plaçant un jeune garçon à l'endroit tout-à-fait méconnoissable où étoit jadis la scene, tan-

dis que nous étions au sommet de l'amphithéâtre, nous lui fîmes prononcer quelques phrases dont nous ne perdîmes pas un mot. Nous disons que l'endroit de la scène étoit méconnoissable : en effet, au-delà de l'amphithéâtre, dont plusieurs gradins vers le centre sont sensiblement détériorés, on retrouve à peine quelques vestiges du lieu qu'occupoient les Acteurs. Cet emplacement n'offre plus que quelques arbres & des masures. Le bord de l'ancienne scène, ce qu'on pourroit comparer dans nos Théâtres modernes à la place des lampions, a été converti en une allée de mûriers ; & des cordiers, le chanvre à la main, parcourant à reculons cette ligne que franchissoient jadis les vers de Térence pour parvenir aux oreilles romaines. Ce rapprochement nous fit rêver un instant aux vicissitudes des choses humaines : notre espèce semble vouloir se venger de la fragilité, de la briéveté de son existence (nous disons-nous,) en élevant des mo-

Réflexion
sur la fragilité des
monu-
mens hu-
mains.

numens qui voient naître & disparoître les générations & les siècles : on diroit qu'ils braveront le tems ; mais le tems, jaloux de ses droits imprescriptibles, dégrade enfin, renverse, anéantit ces ouvrages prétendus immortels. Les astres de la voûte céleste, toujours entiers, toujours incorruptibles, n'éclairent plus que leurs débris ; & bientôt on ne s'accordera pas sur la place qu'ils occupèrent : ces astres eux-mêmes, qui effrayent notre imagination par leur immensité & leur durée, comme ils éblouissent nos yeux par leur splendeur, ces astres, nous dit-on, s'éteindront quelque jour à la voix de l'Eternel, qui seul survivra à nos ouvrages & aux siens.

Mais nous voilà bien loin du Théâtre de Sagunte. Avant de le quitter, obser-
vons qu'on ne prend aucun soin pour
conserver ce monument vraiment pré-
cieux. Une sorte de Concierge y a son
habitation, qu'il étend ou change au gré
de ses convenances, en dégradant ce qui

On laisse
dépérir
l'ancien
Théâtre de
Sagunte.

le gêne dans ses distributions. Quelques pauvres familles y élevent des mafures informes, auxquelles les Romains ont préparé, il y a près de vingt fiecles, des murs & un plafond; jamais le tems ne fut mieux fecondé dans ses ravages. Si le Comte de Caylus, ou Winkelmann, avoient été témoins de ces facrileges, ils euffent arrosé de leurs larmes ce fol profané; mais l'antiquité ne paroît pas avoir un feul enthoufiafte à cent lieues à la ronde de Murviedro. Rendons cependant justice à l'idée ingénieufe qu'eut l'année derniere le Corrégidor de Murviedro, idée que nos yeux, gâtés par la mefquinerie de nos Théâtres modernes, trouveroient prefque gigantesque. Ce Magiftrat, reffuscitant, pour-ainfi-dire, ce cadavre d'un Théâtre romain, l'a rendu pour quelques heures à fon ancien ufage, en y faifant représenter un fpectacle efpagnol.

Du Théâtre de Sagunte on grimpe plutôt qu'on ne monte aux anciennes fortereffes

fortereffes des Maures qui couronnent cette enceinte ; & sur la platte-forme qui en occupe la fommité , s'éleve un humble Hermitage , dont l'habitant jouit d'un des plus beaux points de vue qu'il y ait en Espagne. Il domine sur la riche plaine qui fépare Murviedro de Valence ; il aperçoit les clochers de cette capitale poindre à travers les vergers qui l'entourent ; il a en perspective devant lui la Méditerranée , dont toute la plage est couverte de vignes , d'oliviers & de mûriers depuis Murviedro jufqu'au bord de fon rivage : à gauche une chaîne de collines borne l'horizon , & s'abaisse infenfiblement jufqu'au niveau de la mer , en ne laiffant d'autre intervalle entr'elles que celui que prend la route de Barcelone.

Hermitage placé sur la montagne qui le domine.

Raffafiés de toutes ces merveilles , nous redescendîmes à Murviedro. L'homme d'affaires de notre complaifant guide nous y attendoit avec un dîner abondant , auquel avoient contribué toutes les pro-

Dîner de Murviedro.

ductions du canton. L'aifance, fans luxe & fans élégance, fe monroit de toutes parts dans fes appartemens ruftiques. Nous remarquâmes que l'une des marches qui y conduifent étoit une de ces pierres à infcriptions antiques qu'on a trouvées dans les ruines de l'ancienne Sagunte ; monumens que leurs auteurs n'avoient pas deftinés à être foulés aux pieds ignorans des modernes Saguntins. Mais ils ont applaudi à l'heureufe idée de leur Corrégidor ; leurs facrilèges font expiés.

Fabriques
d'eaux-de-
vie à Mur-
viedro.

Le vin des environs de Murviedro eft fort & de bon goût ; mais il eft converti, pour la plus grande partie, en eau-de-vie qu'on enferme dans des barrils fur les lieux mêmes. On les transporte au petit port qui eft à une lieue de Murviedro. Là on les embarque pour le Nord ou pour l'Amérique efpagnole, qui depuis quelques années offre un débouché abondant aux eaux-de-vie de la côte de Valence.

Nous retournâmes le foir à Valence

d'où nous repartîmes le surlendemain , & je dois dire avec beaucoup de regret : nous y avons trouvé réuni ce qui peut fixer un voyageur curieux , l'instruction & le plaisir. La visite des fabriques & de l'ancienne Sagunte ne m'avoit pas empêché d'assister à de grands dîners , à des parties de campagne , à des concerts , à plusieurs bals , & même , malgré l'austérité du Prélat , à une comédie de société , représentée par quelques personnes de la première Noblesse , qui , dans cette capitale , entend assez mal ses intérêts pour obéir à sa vanité , en s'isolant des Commerçans. Elles en sont punies par l'ennui. C'étoit pour en secouer un peu le fardeau , qu'elles avoient entrepris la représentation d'une tragédie Espagnole. Je n'avois été adressé parmi cette Noblesse un peu dédaigneuse , qu'au seul Comte de Carlet , Seigneur Valencien qui a beaucoup voyagé , & qui a rapporté des pays étrangers le goût des beaux-arts. Ce fut lui qui me procura le plaisir de

Reffources de la Noblesse fixée à Valence.

passer une heure à ce spectacle. J'y entrevis les gens de qualité de Valence, & m'apperçus que dans le beau-sexe il y avoit plusieurs personnes qu'on pouvoit regretter de ne pas voir plus souvent & de plus près. Je dois sur-tout rendre hommage en passant à Madame la Comtesse de Lumierez, & aux deux Demoiselles de Mascarell.

NOUS
partons de
Valence.

En retournant de Valence à Madrid, nous ne voulûmes pas suivre la même route qu'en venant. Il y en avoit une autre plus longue de sept lieues, mais plus praticable. Comme la poste n'y passoit pas, comme d'ailleurs cette maniere de voyager avoit eu pour moi des inconvéniens dont la trace étoit encore fraîche dans ma mémoire & ailleurs, nous louâmes modestement un de ces petits cabriolets si fort en vogue dans le pays, qui font, même dans l'intérieur de Valence, un service semblable à celui de nos fiacres, & qu'on appelle *Calezin*. Nous nous embarquâmes dans cette humble

voiture au sortir d'un dîner chez le Comte de Carlet. Ses convives & lui nous comblèrent d'honnêtetés jusqu'au dernier moment. Nous fûmes accompagnés à une demi-lieue hors de la ville par cinq ou six personnes, entr'autres par le Lieutenant-de-Roi, M. de Cortes, vicillard aussi aimable que respectable, qui nous avoit pris dans une faveur singulière, & qui parut attendri en nous quittant. Nous suivîmes enfin seuls la route de San-Felipe, la tête encore ravie des beautés de la nature prodiguées dans ce pays privilégié, & l'ame pénétrée des bontés & de la cordialité de ses habitans.

Pendant six lieues nous traversâmes les campagnes les plus riches sur un des beaux chemins qu'il y ait en Espagne. Les trois dernières lieues qui mènent à San-Felipe, sont moins agréables, mais les plants de mûriers & d'oliviers, entremêlés de champs de riz, se prolongent jusqu'aux approches de la ville.

Chemin
de Valence
à San-Felipe.

Nous vi-
sions cette
derniere
ville.

Nous n'arrivâmes à San-Felipe qu'à une heure du matin ; ce qui nous obligea de passer la nuit, faute de matelats, sur le plancher de la cuisine, environnés de dogues & de chars, & dévorés par les insectes. Nous abrégâmes cette nuit incommode ; à quatre heures nous étions sur pied, & avant de partir nous eûmes encore le tems de visiter cette ville de San-Felipe, connue dans la guerre de la succession d'Espagne, sous le nom de *Xativa*. La ville & le fauxbourg dans lequel nous étions logés, occupent ensemble un terrain très-considérable ; le tout ne contient cependant pas plus de dix mille ams. La ville est bâtie sur le penchant d'une montagne, au bas de deux châteaux placés en amphithéâtre. Cette position rend raison de la longue résistance que *Xativa* opposa aux armes de Philippe V, & dont elle fut punie en perdant son nom & ses privilèges. Entr'autres Eglises, San-Felipe en a une toute neuve, qui a plus d'apparence que

beaucoup de cathédrales. Cette ville renferme aussi un grand nombre de fontaines, qui seroient un embellissement pour les plus grandes villes.

En sortant de San-Felipe, nous prîmes congé des beaux chemins & des belles campagnes. Nous marchâmes bientôt entre des collines incultes & dépeuplées, en ne voyant de droite & de gauche qu'un peu de chanvre & de bled. Après trois lieues d'un chemin inégal qui passe tour-à-tour sur des pierres ou sur un terrain gras que les moindres pluies détrempe, nous arrivâmes à la *Venta del Puerto*, misérable hameau à 14 lieues de Valence, & sur les confins de ce Royaume de Murcie qu'on nous avoit tant exalté. De ce point la vue est bornée de tous côtés par des montagnes arides, à travers lesquelles passe la route qui descend à Almanza : nous aperçûmes cet endroit après une demi-lieue de chemin à l'extrémité d'une vaste plaine, si connue par la victoire qui assura le trône à Phi-

Misérable
échantillon
du
Royaume
de Murcie.

Aspect
d'Almanza.

Fertilité
de la plaine
qui y con-
duit.

lippe V. Cette plaine est parfaitement cultivée, & sa fertilité semble s'augmenter à mesure qu'on s'approche d'Almanza. On y recueille sur-tout du bled & du chanvre. C'est une tradition dans Almanza, que les années qui suivirent immédiatement la bataille de ce nom, furent d'une fécondité extrême; funeste compensation des pertes que cette victoire avoit coûtée au genre-humain. Les vainqueurs & les vaincus entassés sur le champ de bataille engraisserent ce sol, théâtre de leur victoire ou de leur défaite, & augmentèrent par leur mort la fertilité de ces campagnes qu'ils avoient ravagées pendant leur vie. A une portée de canon en deçà d'Almanza s'éleve un socle où l'on monte par quelques marches, & dont les quatre côtés portent en langue latine & en langue espagnole, des inscriptions relatives à la victoire remportée par le Maréchal de Berwick. Ce socle est surmonté d'une petite pyramide, sur laquelle on voyoit ci-devant

Monu-
ment assez
meſquin de
la bataille
d'Alman-
za.

un lion armé. Comme cette pyramide est placée tout-à-fait à côté du grand chemin, les Valenciens y voyoient sans cesse un gage importun de leur rébellion, & sont parvenus à abattre à coup de pierres ce lion qui sembloit encore les menacer. On y a substitué la petite statue qu'on y voit aujourd'hui. Pour éterniser une victoire comme celle d'Almanza, on desireroit un monument plus imposant.

Almanza n'est qu'un bourg fort spacieux, dont les rues sont larges & les maisons basses, mais assez jolies. L'industrie n'y est exercée que par un grand nombre de tisserands, auxquels ne suffit pas, à beaucoup près, le chanvre que l'on recueille dans les environs. Au nord d'Almanza, on voit les débris d'un vieux château inhabité qui s'annonce fort bien de loin. Vers l'occident, & à un quart-de-lieu derrière Almanza, s'éleve en forme de trapèze une montagne, dont les contours sont tellement symétriques, que dans l'é-

Descrip-
tion du
bourg
d'Alman-
za.

loignement, on est tenté de la prendre pour un énorme retranchement.

Suite
de notre
voyage.

En sortant d'Almanza on retrouve les mauvais chemins, & l'on traverse un terrain pierreux, désert & couvert de bruyeres, autre échantillon peu séduisant du royaume de Murcie. On côtoye seulement pendant une lieue un bois de *Cascarrales*, grands arbres qui portent pour fruits de longues gouffes dont l'intérieur est une espece de suc coagulé, & qu'on donne comme un régal aux troupeaux du pays. Peu après nous traversâmes un bois de chênes verts, *Encinas*, qui produit les *bellottas* ou glands, fruits précieux jadis à l'avidité de nos peres, & qui de nos jours encore n'effraye pas la délicatesse des Dames espagnoles. Il est vrai que ces glands de chênes verts, different sensiblement de ceux des chênes ordinaires (*robles*). Ils sont plus petits, & ont un goût qui approche de celui de la noisette; au lieu que les autres

qui ont, même en Espagne, l'âpreté que nous leur connoissons, y ont conservé leur antique destination.

A deux lieues du petit village *del Villar*, on trouve la *Venta del Rincon*, hôtellerie isolée, mais assez bonne, quoique située au milieu d'un sol ingrat. A une lieue plus loin sur la gauche, on aperçoit *Chinchilla*, bourg sur une éminence aride, mais qui domine les plaines vastes & fertiles de la Manche. En approchant d'Albacete, le sol se ressent de leur voisinage. Ce bourg, qui est un quartier pour la cavalerie, à 30 lieues de Valence & d'Alicante, recueille du froment, de l'orge, & a quelques pâturages. Pour fertiliser ses environs, on y a pratiqué des arrosemens. Il y a même à une demi-lieue un assez bel aqueduc, vers lequel se dirige la promenade favorite de habitans.

Albacete occupe un emplacement considérable; c'est un endroit très-fréquenté par les voyageurs, & sur-tout par

Bourg
d'Albace-
te.

Il n'est
pas sans
industrie.

les marchands. Son industrie s'exerce sur le fer & l'acier qu'on lui apporte d'Alicante. De long-tems les fabriques d'Albacete ne nuiront au débouché de la quincaillerie de France & d'Angleterre en Espagne; mais elles suffisent du moins pour écarter de cet endroit l'oïfiveté & la misere, & pour donner à ses habitans un air d'activité & d'aisance qui réjouit l'œil du voyageur, fatigué de traverser un pays misérable.

Vastes plaines peu cultivées.

D'Albacete, après avoir passé par deux villages spacieux, *la Gineta & la Roa*, nous arrivâmes au bout de neuf lieues à *Minalla*, autre grand village tellement dépourvu, que nous n'y trouvâmes rien à acheter pour nous nourrir, pas même du pain; chaque particulier en cuit ce dont il a besoin, & n'en a point à revendre. Ces neuf lieues se font à travers une vaste plaine où la culture, fort négligée, ne donne qu'un peu de bled & de safran; ses habitans d'ailleurs, sans activité & sans industrie, engraisserent cependant

beaucoup de ces animaux immondes, profcrits par la loi de Moyse, & que la poésie n'ose nommer sans périphrase.

Nous allâmes coucher *al Provenzio*, Bourg de Provenzio. Nous y fîmes la rencontre d'un Boulanger françois, qui fut enchanté en nous entendant parler sa langue. Ce premier rapport lui inspira assez de confiance pour l'engager à nous faire ses doléances sur les persécutions qu'il éprouvoit, & à nous prier d'en être les interprètes auprès du Gouvernement. Quoique établi & marié depuis long-tems sur cette terre ingrate, il n'avoit pu effacer le péché de son origine; il y étoit vu avec jalousie & traité avec rigueur: on ne lui pardonnoit pas de faire de meilleur pain que ses confreres. Ainsi dans tous les états l'envie s'attache aux succès, & les empoisonne. Nous adminiftrâmes au pauvre Boulanger toutes les consolations que nous suggéra notre hu-

Rencontre que nous y fîmes.

manité ; & pour quelques paroles consolantes , quelques promesses vagues d'interposer notre crédit en sa faveur , nous emportâmes ses bénédictions & les effusions de sa reconnoissance.

Moulins
à vent connus
de
Don Quichotte.

Théâtre
de ses exploits.

Au-delà du Provenzio le terrain s'améliore ; on traverse des campagnes bien cultivées & deux villages , *Pedronera* , qui a une fabrique de salpêtre , & la *Mota* , bien situé dans une vallée peu profonde : ce dernier est dominé à l'Orient par une éminence , sur laquelle s'élevent douze moulins à vent rangés comme en ordre de bataille. D'après leur position , relativement aux villages qui doivent toute leur renommée à Cervantes , le *Quintanar* & le *Toboso* , je ne doutai pas que ces moulins ne fussent ceux qui avoient été témoins & victimes des premiers exploits de Don Quichotte. Nous parcourûmes des yeux les vastes plaines qui en avoient été le théâtre. Nous n'étions qu'à une lieue du *Toboso* , patrie de Dulcinée ; nous pouvions par un léger détour

traverser ce village que la gaieté & le génie de Cervantes ont presque assimilés aux lieux les plus célèbres par la trompette de l'Histoire. Nous voyions, pour ainsi-dire, errer autour de nous l'ombre de ce grand homme & le squelette de son héros : il nous sembloit qu'une demi-lieue plus loin l'illusion se seroit convertie en réalité ; mais notre voiturier étoit peu versé dans la littérature, &, comme le cerf de la Fontaine, *n'avoit pas accoutumé de lire*, il ne partageoit pas notre curiosité : nous ne pûmes vaincre son inflexibilité ; il fallut nous contenter de découvrir du grand - chemin le clocher du Toboso, le petit bois où Don Quichotte en embuscade attendoit la tendre entrevue qu'il avoit fait négocier par son fidele écuyer, & la maison où Dulcinée reçut son langoureux message.

Pleins des souvenirs que nous rappeloient ces plaines enchantées, nous traversâmes le Quintanar, & arrivâmes au

Nous ne pûmes le voir que de loin.

Village du Corral

Corral, grand village qui n'étoit plus qu'à neuf lieues d'Aranjuez.

C'étoit jusqu'à cet endroit qu'avoit déjà été conduite une des belles routes de l'Espagne, que ce Royaume doit aux soins de M. le Comte de Florida-Blanca, & qui depuis a été poussée plus loin. Il n'en est pas de plus droite, de plus solide & mieux tracée; elle part d'Aranjuez, & traversant *Ocana*, s'avance dans la Manche jusqu'à seize lieues de la capitale. On venoit de placer la borne qui marquoit la seizième lieue. De ce point à Madrid on trouve un chemin aussi beau qu'en aucun autre endroit de l'Europe; mais il reste à vivifier ce pays aride, nud & mal peuplé; à réveiller l'industrie de ses habitans entassés dans de grands villages éloignés au moins de trois lieues les uns des autres, sans que dans l'intervalle qui les sépare on rencontre un hameau, une ferme, un bouquet d'arbres; il reste à bâtir des asyles commodes

Beau chemin qui va de ce village jusqu'à Madrid; mais il faut vivifier le pays qu'il traverse.

des pour les voyageurs , qui , en traversant ces plaines vastes & brûlantes , doivent desirer souvent la fraîcheur , l'ombre & le repos. C'est un vœu qu'on forme presque par-tout en parcourant l'Espagne ; le remplir est une tâche digne du zèle éclairé de M. le Comte de Florida-Blanca , qui , en effet , y consacre depuis quelques années les loisirs de la paix.

A l'époque où je revenois de Valence , ce Ministre s'occupoit sérieusement de l'établissement des postes pour les voitures. Jusqu'alors la seule maniere d'y voyager rapidement étoit la course à franc-étrier : tous ceux à qui leur sexe , leur âge ou leur état ne permettoit pas cette méthode lesté , mais périlleuse , de parcourir l'Espagne , étoient obligés de se traîner lentement dans des voitures du pays attelées de six mules , les seules bêtes de trait qui soient en usage. Ces voitures , qu'on nomme *colleras* , font huit à dix lieues par jour tout au plus,

enforte que le voyage de Cadix, par exemple, à Bayonne, c'est-à-dire un trajet de deux cens lieues, employoit au moins trois semaines. M. le Comte de Florida-Blanca a senti qu'un des moyens de vivifier sa patrie étoit d'y rendre les communications plus aisées & plus rapides. Il conçut donc à-la-fois le projet d'y construire des chemins, d'y bâtir des auberges, & d'y établir des postes. Les dépenses & les sollicitudes de la dernière guerre ont retardé l'exécution de ce triple plan; & même depuis le retour de la paix elle ne peut avoir lieu que lentement & successivement (1). Les quatre routes principales, celles de Madrid à Cadix, à Barcelone, à la frontière de France & à la frontière de Portugal, ont d'abord fixé l'attention

Plan
de M. le
Comte de
Florida-
Blanca
pour don-
ner des
chemins
& des pos-
tes à sa pa-
trie.

(1) J'apprends que depuis mon départ il y a des Diligences établies sur quelques routes principales, une entr'autres de Bayonne à Madrid, par laquelle on fera, pour soixante francs, ce voyage en six jours.

du ministère ; & parmi elles la première, qui réunit les deux villes les plus intéressantes du Royaume, devoit avoir la préférence ; c'est aussi celle dont M. le Comte de Florida-Blanca s'est d'abord occupé ; & vers la fin de 1784, on pouvoit voyager commodément en chaise-de-poste de Madrid à Cadix, du moins dans la belle saison : car les chemins d'Andalousie ont encore besoin de grands travaux pour n'être pas impraticables après de longues pluies.

Dans le courant de 1785, je fus des premiers à me servir de cette nouvelle commodité pour traverser cette province si renommée, & visiter un des ports les plus célèbres du monde.

D'Aranjuez, j'allai d'abord à *Ocaña*, petite ville sur un terrain élevé, qui s'abaisse insensiblement aux approches de la *Guardia*, à trois lieues de-là. *Ocaña* n'avoit de remarquable qu'une Ecole d'équitation qui prospéroit sous les auspices du Lieutenant - Général Don Antonio

Ecole d'équitation d'Ocaña, récemment supprimée.

Ricardos, & fournissoit à la cavalerie espagnole des Officiers instruits, lorsque la Cour d'Espagne, par des raisons qu'on ne se permettra pas d'apprécier, jugea à propos de la supprimer en 1785.

En sortant d'Ocana, la vue embrasse une vaste plaine parfaitement unie, qui donne un avant-goût de celles de la Manche : cette province s'annonce aussi par des bouquets d'oliviers plus fréquens. La Guardia, à l'Eglise près, paroît de loin un vaste monceau de ruines. Tembleque, qu'on trouve au bout de deux lieues, n'a pas mauvaise apparence, & n'est pas tout-à-fait dépourvu d'industrie. On y fait quelques ouvrages de mercerie avec de la soie qui y vient de Toledo : on tire aussi un peu de salpêtre du terrain qui l'avoisine ; ce qui assurément n'embellit pas ses environs.

Petites
fabriques
de Tem-
bleque.

La première poste, après Tembleque, est une maison isolée, nommée *Canada de la Higuera* : c'est le plus misérable gîte de toute la route. Je n'y trouvai

que de l'eau qu'il fallut boire, faute de verres, à la cruche même.

Deux lieues plus loin est *Madridejos*, Madridejos. joli village au sortir duquel on est agréablement surpris de trouver au milieu des plaines les plus dépouillées de verdure, une allée d'ormes blancs, quelques potagers, & plusieurs bouquets d'arbres : *rari nantes in gurgite vasto.*

Au bout de trois lieues d'un pays toujours uni & sans variétés, on arrive au *Puertolapiche*, Village de Puertolapiche, connudans le Roman de Don Quichotte. petit village près duquel Don Quichotte, à l'entrée de la carrière, se fit armer chevalier. Il est placé au bas de deux côteaux semés de quelques oliviers, & qui s'abaissent doucement vers l'espece de défilé où les vastes plaines de la Manche se rétrécissent un instant pour s'élargir ensuite, & s'étendre jusqu'aux pieds de la Sierra-Morena.

Villalta est un village à deux lieues plus loin, où l'on fait de gros draps avec Villalta.

Pont sur
la Guadiana.

la laine du canton. Avant d'y arriver, on passe un pont de pierres étroit, long & mal entretenu, des deux côtés duquel est une large flaque d'eaux croupissantes, recouvertes par des herbes marécageuses. On n'est pas peu étonné d'apprendre que cette espece de marais est le fleuve de la Guadiana, qui, à quelque distance de-là, cache tout-à-fait sous terre ses ondes paresseuses, reparoît ensuite, traverse l'Estramadure, puis une partie du Portugal, & forme, à son embouchure dans la mer, la limite entre ce Royaume & l'Espagne.

Manzanares, quartier des Carabiniers.

Cinq grandes lieues séparent Villalta de *Manzanares*, un des plus gros bourgs de la Manche, où les Carabiniers ont un de leurs principaux quartiers, & où, pour prix de l'abondance qu'ils répandent dans le canton, ils violent un peu, aux dépens des bonnes mœurs, les droits de l'hospitalité : ils forment le plus beau corps de l'armée espagnole, & leur per-

manence dans la Manche y garantit la durée d'une belle race. Frédéric II, dans son système politique & militaire, eût peut-être applaudi à un désordre utile à ses vues. Charles III l'ignore sans doute; sa vertu ne le toléreroit pas.

Peu après Manzanares on passe la petite riviere de Javalon, dont les eaux, d'après le plan arrêté en 1785, doivent servir à la jonction du Tage à la Guadiana. Le vin des environs de Manzanares ne le cede gueres à celui de *Valdepeñnas*, autre bourg qui en est à quatre lieues. Tout ce canton est la vraie patrie du bon vin de la Manche. *Santa-Cruz* qu'on trouve deux lieues plus loin, est le chef-lieu des Etats du Grand-Espagne, qui est depuis l'année dernière Grand-Maître de la Maison de S. M. C. A deux lieues de Santa-Cruz, on rencontre le petit village d'*Almora-diel*, où se terminent vers le midi les immenses plaines de la Manche. Je crois qu'il n'y a pas en Europe de pays plus

Canton
du bon vin
de la Man-
che.

Santa-
Cruz.

uni que celui qui regne pendant vingt-deux mortelles lieues entre Tembleque & Almoradiel. Rien de si monotone que l'aspect de ce vaste horizon : on parcourt trois & quatre lieues sans que l'œil puisse se reposer sur une habitation humaine ; il s'égaré sur des champs à perte de vue, dont la culture ne paroît pas brillante, quoiqu'il ne manque au sol que moins de sécheresse pour être excellent. Quelques plantations clair-semées d'oliviers interrompent quelquefois l'uniforme aridité de ces plaines : on y remarque moins de vignes qu'on ne s'y attend, quand on fait la grande consommation qui se fait de vins de la Manche en Espagne. Cette province n'est pas dans toutes ses dimensions aussi unie que dans celle que l'on parcourt de Madrid à Cadix. Au couchant de Tembleque & de Madridejos elle a des vallées larges & moins arides que ses plaines : le Roi d'Espagne va prendre de deux en deux ans le divertissement de la chasse aux environs d'Ye-

Plaines
vastes &
nues de la
Manche.

Yevenes,
où le Roi
va chasser,
& Con-
fuegra,

venes, village de la partie occidentale de la Manche, à douze lieues d'Aranjuez; il domine une belle & vaste vallée où les plants d'oliviers sont répandus avec profusion, & de l'autre côté de laquelle s'éleve de dessus une chaîne de collines le vieux château de Consuegra. La ville de ce nom est aux pieds du château: c'est-là qu'un François, dont nous avons parlé plus haut, M. Salvador Dampierre, établit il y a dix à douze ans une fabrique de salpêtre, dont le succès ne répondit pas à ses soins.

sont dans la partie occidentale.

Mais revenons sur la route de Cadix. Au sortir d'Almoradiel, on approche de la Sierra-Morena. Il y a peu d'années que pour traverser ce canton, l'effroi des voyageurs, on alloit gagner plus à l'occident la chaîne de montagnes qui porte ce nom: on passoit par le bourg du Viso, & de-là on la franchissoit presque au péril de sa vie, dans une de ses parties les plus escarpées, qu'on appelloit le *Puerto del Rey*. M. le Maur,

Change-ment qui s'est opéré sur le chemin de la Sierra-Morena.

François, attaché depuis long-tems au Corps du Génie en Espagne, & dont les talens languissoient dans l'oubli, fut choisi en 1779 par le Comte de Florida-Blanca pour rendre au moins praticable cette route, la plus fréquentée du Royaume. Il y a substitué un des beaux chemins qu'il y ait en Europe; il regne pendant six lieues, depuis Almoradiel jusqu'à la Caroline: d'abord il monte presque insensiblement; mais les rochers dont ce pays est hérissé, s'élevant davantage, il passe à travers les sinuosités par lesquelles ils se rapprochent & s'éloignent tour-à-tour. M. le Maur n'avoit que le choix ou de suivre le fond des vallées qui sont à leur base, ou de franchir leur cime escarpée. La main du génie s'est frayé une route mitoyenne: c'est le long de leurs flancs raboteux qu'elle promene le voyageur étonné. De ces rochers qui s'opposoient à son passage, les uns ont disparu par l'explosion de la poudre, les autres se sont aplanis sous ses pas;

Obstacles
qu'il y a
eu à vain-
cre pour
le conf-
truire.

il en voit quelques-uns servir d'appui solide à cette même route à laquelle ils sembloient opposer des obstacles invincibles, comme un Conquérant renverse les ennemis de ses projets glorieux, & les convertit en instrumens de son autorité. Ce n'est que par de longs circuits que l'art a remporté ce triomphe; il a appelé à son secours les ponts, les taluds revêtus en maçonnerie, quelques pans de muraille à hauteur d'appui; foibles remparts à l'abri desquels on roule sans danger comme sans frayeur sur le bord des abîmes. C'est ainsi qu'on arrive au *despena perros*, point où les rochers se rapprochent tellement, qu'ils semblent prêts à former une voûte sur la tête du voyageur. Au fond de la vallée s'échappe avec fracas un ruisseau, dont les eaux feront d'un grand secours au canal dont le même M. le Maur a tracé le plan.

A un petit quart-de-lieue au-delà de cette masse de rochers, se trouve la poste de *las Correderas*, groupe de chau-

mieres isolées au sein des montagnes.

Colonies
de la Sierra-
Morena.

De-là on monte sans effort à la Caro-
line , chef-lieu des plantations de la
Sierra-Morena. Nous avons dit plus haut,
qu'elles avoient dû leur état florissant à

Ce qui les
a fait dé-
choir de-
puis quel-
ques an-
nées.

Don Pablo Olavidé. La disgrâce de cet
illustre citoyen les a fait déchoir sensi-
blement ; non que son successeur , Don
Miguel Ondeano ne soit plein de zele
& d'excellentes intentions ; mais outre
qu'il n'a peut-être pas les qualités bril-
lantes de M. Olavidé , & sur-tout cette
activité éclairée qui anime tous les
lieux où elle se porte , il a été pendant
toute la dernière guerre privé des cent
mille réaux par mois , que le Roi avoit
assignés pour l'entretien de ces colonies ;
ce qui a suspendu l'exécution des mesures
indispensables , dont l'Intendant évaluoit
en 1785 les frais à près de 4 millions &
demi de réaux. Tels étoient la construc-
tion d'un certain nombre de maisons
nouvelles , la réparation de plusieurs qui
avoient été détruites par les injures du

tems , l'établissement de huit magasins de bled , la construction de deux nouvelles églises , d'un moulin à huile , d'un corps de casernes , &c. ; toutes mesures dont la nécessité sembloit annoncer les progrès de la culture & de la population. Une autre source de la décadence de cette colonie dont la formation honore , malgré ses défauts , le regne de Charles III , c'est qu'on s'est trop pressé d'en tirer des impôts. Déjà ces pauvres colons , qui ne cultivent pas un sol à beaucoup près aussi fertile qu'on l'avoit cru d'abord , payent au Roi des contributions pour le vin , l'huile , l'eau-de-vie , le sel & même le bled qu'ils consomment. Il semble qu'on s'est trop attaché à prouver à la Cour que cet établissement loin d'être long-tems à sa charge , pouvoit au bout de quelques années la dédommager de ses avances. Ces diverses sources de découragement ont fait un peu languir l'agriculture , & ont même éloigné plusieurs familles de colons. Ce-

Elles re-
commen-
cent à se
ranimer.

pendant lorsque je passai à la Caroline, une personne très-instruite, m'assura que cette émigration avoit cessé depuis quelque tems, & que l'on comptoit encore, tant dans cette petite capitale que dans les hameaux qui en dépendent, 5044 personnes. Les familles Allemandes, qui d'abord abondoient dans cette colonie, ont disparu en partie. Celles qui restent s'amalgament peu-à-peu avec les Nationaux; & déjà à la Caroline, elles n'ont plus de Prêtres qui parlent leur langue.

Guarroman, vil-
lage de la
nouvelle
Colonie.

Guarroman, qui est la première poste après la Caroline, est un des principaux lieux des colonies de la Sierra-Morena. Il contient environ 114 familles, & continue à prospérer. Les bleds & les bestiaux forment la principale ressource de ses colons. De Guarroman on descend vers Baylen, & l'on sort de la Sierra-Morena. Baylen est un ancien bourg, dans le territoire duquel se trouve encore une des plus belles races de chevaux d'Andalousie.

La poste de Baylen à la *Casa del Rey*, est la plus mauvaise de la route. Tour-à-tour sablonneuse ou hérissée de rocailles, tortueuse & escarpée, on la franchiroit plutôt à pied qu'en chaise-de-poste.

A une grande lieue de Baylen, on remarque à gauche une grosse *Venta* qu'avoit fait commencer M. Olavidé, mais qu'on a abandonnée depuis sa disgrâce, comme si elle eut été frappée du même anathème que son fondateur.

On passe ensuite sur un assez beau pont de pierres le Rumblar, qui, une demi-lieue plus loin, se rend dans le Guadalquivir. On arrive enfin à la *Casa del Rey*, poste isolée au milieu des bois. De-là on commence à appercevoir le Guadalquivir, qu'on atteint un peu avant d'arriver à Anduxar. Tout le chemin depuis Guarroman jusqu'à cette ville est semé d'oliviers, dont la verdure pâle & triste est la seule qu'on voye dans ce trajet.

Premier
aspect du
Guadal-
quivir.

Anduxar. Anduxar se présente assez bien ; ses environs sont agréables , & annoncent le voisinage d'un fleuve. Le Guadalquivir coule à quelque distance de ses murailles. C'est là qu'on projette depuis long-tems de commencer à le rendre navigable ; mais il faudra , avant tout , détruire trois moulins qui barrent son cours dans toute sa largeur.

En sortant de la ville , on passe sur deux ponts séparés par une porte ancienne & fort massive , puis on côtoye une longue plantation d'oliviers. On monte ensuite une côte escarpée , & après une poste mortelle de trois lieues & demie , on arrive à *Aldea del Rio* , village sur une éminence au bord du Guadalquivir. Sa situation est riante , ses habitans paroissent heureux & moins pauvres que ceux de tout ce canton. Ils y font quelques draps grossiers de la laine qu'ils recueillent. Nous y trouvâmes d'excellens melons d'eau que les Lucullus de notre capitale

capitale auroient, au fort de la canicule, payé un louis piece, & que nous eûmes pour dix sols.

On suit d'assez près le Guadalquivir, en allant de ce village à celui del Carpio, placé sur une côte escarpée, & dominé par un vieux château qu'on nous assura avoir été témoin des prouesses du fameux Bernard del Carpio.

Village
del Car-
pio.

Il est à cinq grandes lieues de Cordoue. Cette ville ancienne & célèbre, comme la patric de Seneque & de Lucain, comme ayant été pendant plusieurs siècles la résidence des rois Maures, comme possédant dans son territoire les plus beaux haras d'Andalousie, n'a rien d'imposant. On n'y voit d'autre édifice remarquable que sa Cathédrale. Ses rues sont étroites & mal pavées. Elle se présente bien lorsqu'on y arrive de Cadix. Elle forme, en pente très-douce, une sorte d'amphithéâtre semi-circulaire le long du Guadalquivir.

Ville de
Cordoue.

En venant de Madrid on passe ce

fleuve sur un pont qu'on nomme Puente d'Alcoleda. Il étoit fort délabré lors de mon voyage, & on étoit occupé à le réparer.

De-là aux murailles de Cordoue, le terrain est uni, bien cultivé, & contient beaucoup de plants d'oliviers.

Détails
sur la Ca-
thédrale.

Dans le court séjour que je fis dans cette ville, je ne manquai pas d'aller visiter sa fameuse Cathédrale, qui avoit jadis servi de mosquée aux Maures. Elle forme un quarré long de 150 pas sur 138. Elle est bien éclairée, mais trop basse. Ses colonnes sont de marbre, placées en quinconce & fort bien conservées. A moins de les compter l'une après l'autre, il est difficile d'en savoir exactement le nombre, parce qu'il n'est gueres de rangée qui ne soit interrompue par quelque porte ou quelque chapelle; mais par approximation je les évaluai à 600. Ces colonnes d'un marbre noirâtre ne s'élevent pas à beaucoup près jusqu'au plafond; elles n'ont gueres que dix à douze pieds de haut, & sont sans base

& sans chapiteau ; elles sont réunies entr'elles par deux arceaux placés l'un au-dessus de l'autre , recouverts de plâtre , & soutenus eux-mêmes par un massif de maçonnerie également reblanchi. Il en résulte un ensemble très-peu agréable à l'œil. Aussi cette Cathédrale est-elle bien plus remarquable par sa bizarrerie que par de véritables beautés. Cependant ce vaste édifice soutenu par une forêt de colonnes, garni de Chapelles, en général assez bien ornées, a quelque chose de grand. Les Chrétiens en consacrant cette mosquée au culte du vrai Dieu, ne l'ont pas embellie. Ils ont pris sur ses dimensions pour y établir quelques Chapelles principales. Il y en a une, dont le plafond paroît avoir été conservé tel qu'il étoit sous l'empire des Maures.

Il regne le long du grand côté de cette Cathédrale, une cour qui est un reste précieux du séjour des Maures à Cordoue. Elle est toute plantée d'orangers, dont le feuillage antique & touffu sert

Ce qui
m'y arriva.

d'asyle à une foule d'oiseaux, & couvre de son ombrage plusieurs fontaines qui y entretiennent une fraîcheur perpétuelle. Je n'oublierai de long-tems la mauvaise réception qu'on m'y fit. Si comme ce fameux Anglois qui avoit passé une nuit à Blois, & jugea tous ses habitans d'après la femme de son auberge, je voulois juger Cordoue d'après cet échantillon, j'aurois pris une mauvaise idée de l'urbanité de ses habitans. J'étois entré dans la Cathédrale sans difficulté; mais tandis que j'étois occupé à compter ses colonnes, à calculer ses dimensions, le peu de personnes que j'y avois trouvées se retiroient, les diverses issues que j'avois observées se fermoient; il n'y en avoit plus d'ouverte que la porte qui conduisoit à cette belle orangerie des Maures: je m'y présentai pour sortir. Quelle fut ma surprise de me voir accueilli par deux bedeaux qui me reprocherent très-peu civilement le tems que je venois de perdre, selon eux, à *arpenter* leur

Église, comme si ç'eut été là l'heure d'y rester. Je leur représentai fort doucement (ce n'étoit pas le cas de faire le mutin), qu'étranger dans Cordoue, je ne pouvois savoir que midi étoit une heure indue pour sa Cathédrale. Bien vous en a pris, me répliquerent-ils assez durement, (car la douceur souvent ne fait qu'encourager l'insolence,) bien vous en a pris que vous n'ayez pas été apperçu par ces deux dogues, (ils me les montrèrent) destinés à y maintenir la police, vous en seriez sorti plus vite que vous n'y êtes entré, & ils ne vous auroient pas laissé le tems d'en compter les colonnes. En sortant par une porte de la cour qu'ils m'ouvrirent cependant, mais d'assez mauvaise grace, je leur témoignai mon étonnement de ce que des chiens avoient l'étrange destination de chasser les fideles de la maison de Dieu. Mais mon costume de voyageur n'avoit rien d'imposant; ma leçon n'aura pas fructifié.

J'en suis fâché pour ceux qui viendront après moi.

Cette Cathédrale au reste s'annonce très-mal extérieurement. Elle ne présente qu'un bâtiment massif & informe, revêtu d'énormes pilliers quarrés. Dans la ville rien n'indique cette activité qui accompagne l'industrie, quoiqu'il y ait quelques fabriques de rubans, de galons & de chapeaux.

Fabriques
de Cor-
doue.

Chemin
de Cor-
doue.

De Cordoue à Ecija on compte dix lieues, que l'on fait à travers de belles campagnes bien cultivées, & quelques grandes plantations d'oliviers. Dans le trajet on change de chevaux d'abord *al Cortijo de Mango negro*, métairie isolée que nous trouvâmes entourée de vaches, & où cependant il eut été plus facile de se procurer un verre de nectar qu'un verre de lait. Les gens de la campagne nous dirent que *l'usage du pays* n'étoit pas de traire les vaches.

Colonie
de la Car-
lotta.

De cette poste il y a trois lieues jus-

qu'à la *Carlotta*, joli village, tout nouveau & très-bien percé. Sa fondation a eu le même objet, & à-peu-près la même époque que celle de la Caroline. C'est le chef-lieu des nouvelles peuplades d'Andalousie. L'intendant qui préside également à ces deux colonies, étoit alors à la *Carlotta*. J'allai voir cet estimable citoyen que j'avois connu à Madrid. Je fus frappé de la beauté des appartemens qu'il occupoit; ils me rappellerent ce qu'on m'avoit fait observer plusieurs fois, que c'étoit par des débuts semblables qu'en Espagne presque tous les établissemens échouoient. La *Carlotta* est dans une situation riante, au centre d'un canton uni, où les oliviers réussissent à merveille. Elle est moins considérable que la Caroline, mais plus qu'une troisième colonie de la même espèce, nommée *la Louisiana*, à trois lieues au-delà d'Ecija. Celle-ci a tout au plus 150 familles de colons, dont le bled est presque la seule ressource.

Ville d'E-
cija.

C'est entre ces deux colonies, à quatre lieues de la première, qu'on trouve Ecija, ville assez grande, bien bâtie, & l'une des plus jolies de l'Andaloufie.

Le chemin de la Carlotta à Ecija est agréable. Il traverse tour-à-tour des campagnes bien cultivées, & des plantations d'oliviers; & tout l'horizon est parsemé de petits maisons de campagne, de métairies & de moulins à huiles.

De l'autre côté d'Ecija, le terrain est moins cultivé. En sortant de cette ville, on trouve un obélisque de mauvais goût, & on passe le Xénil sur un assez beau pont.

Colonie
de la Lui-
fiana.

Depuis *la Luisiana* le terrain va un peu en descendant. Les petites fermes qui font partie de cette nouvelle colonie, s'étendent de distance en distance le long du grand-chemin jusqu'à une grande demi-lieue; quelques-unes sont occupées par des familles Allemandes, qui, heureusement pour le voyageur altéré, connoissent l'usage de traire leurs vaches.

Après avoir quitté la Luisiana, on apperçoit de loin pardeffus un côteau aride, quelques maisons de Carmona, qui en est à trois lieues & demie, & qui de ce côté s'annonce assez mal. C'est cependant une ville riante, animée, & assez considérable. Son clocher principal est d'une structure singuliere. C'est une haute tour, fort effilée, qui se termine en flèche, & sur laquelle sont placés en compartimens de toutes les couleurs, les ornemens les plus bizarres de l'architecture. Ce colifichet assez moderne, prouve que le bon goût n'a pas encore pénétré dans cette partie de l'Espagne. Sans doute il n'a pas eu la sanction de l'académie de San-Fernando.

Clocher
de Car-
mona.

De Carmona à Séville il y a six lieues, pendant lesquelles on change une fois de chevaux. Le pays est uni & couvert d'oliviers.

Chemin
de Carmo-
na à Sé-
ville.

Je n'avois qu'un après-dîné à consacrer aux choses remarquables de la seconde

ville de l'Espagne. Un François très-obligéant auquel j'étois adressé, servit à sou-
hait mon impatience & ma curiosité.

Visite ra-
pide de Sé-
ville.

Fabrique
de tabac.

Nous visitâmes d'abord avec soin la
fabrique de tabac, établissement immense
par l'étendue de l'édifice, & la quantité
de bras qu'il occupe. Nous vîmes le tabac
en feuilles tel qu'il arrive de la Havane,
où l'on n'en fabrique qu'une petite quan-
tité, la maniere de le raper, celle de
préparer l'espece d'ocre (almazarron)
avec lequel on le mêle pour lui donner
sa couleur & son onctuosité; celle d'o-
pérer ce mélange; celle de faire ces
petites pipes, connues sous le nom de
Cigaros, dont la consommation est si
prodigieuse en Espagne. Nous parcou-
rûmes les diverses chambres où ces diffé-
rentes sortes de tabac enfermés dans
des boîtes, sont emmagasinées, étiquet-
tées, emballées, expédiées pour tous les
cantons de la Péninsule. Il est difficile de
trouver réunies, dans un pareil espace,
plus d'activité, plus de variété dans les

occupations. Aussi est-ce de cette fabrique que découle une des sources les plus abondantes des revenus du Souverain. On évalue, année commune, à vingt millions de nos livres ce qu'elle produit au fisc Espagnol.

De-là nous allâmes visiter la fabrique des canons de cuivre, qui, avec celle de Barcelone, approvisionne tous les arsenaux de l'Espagne en Europe. On y suit encore, avec quelques légères modifications, la méthode de M. Maritz. J'observai avec un plaisir particulier, la machine ingénieuse avec laquelle on fore les canons après les avoir coulés dans un moule plein.

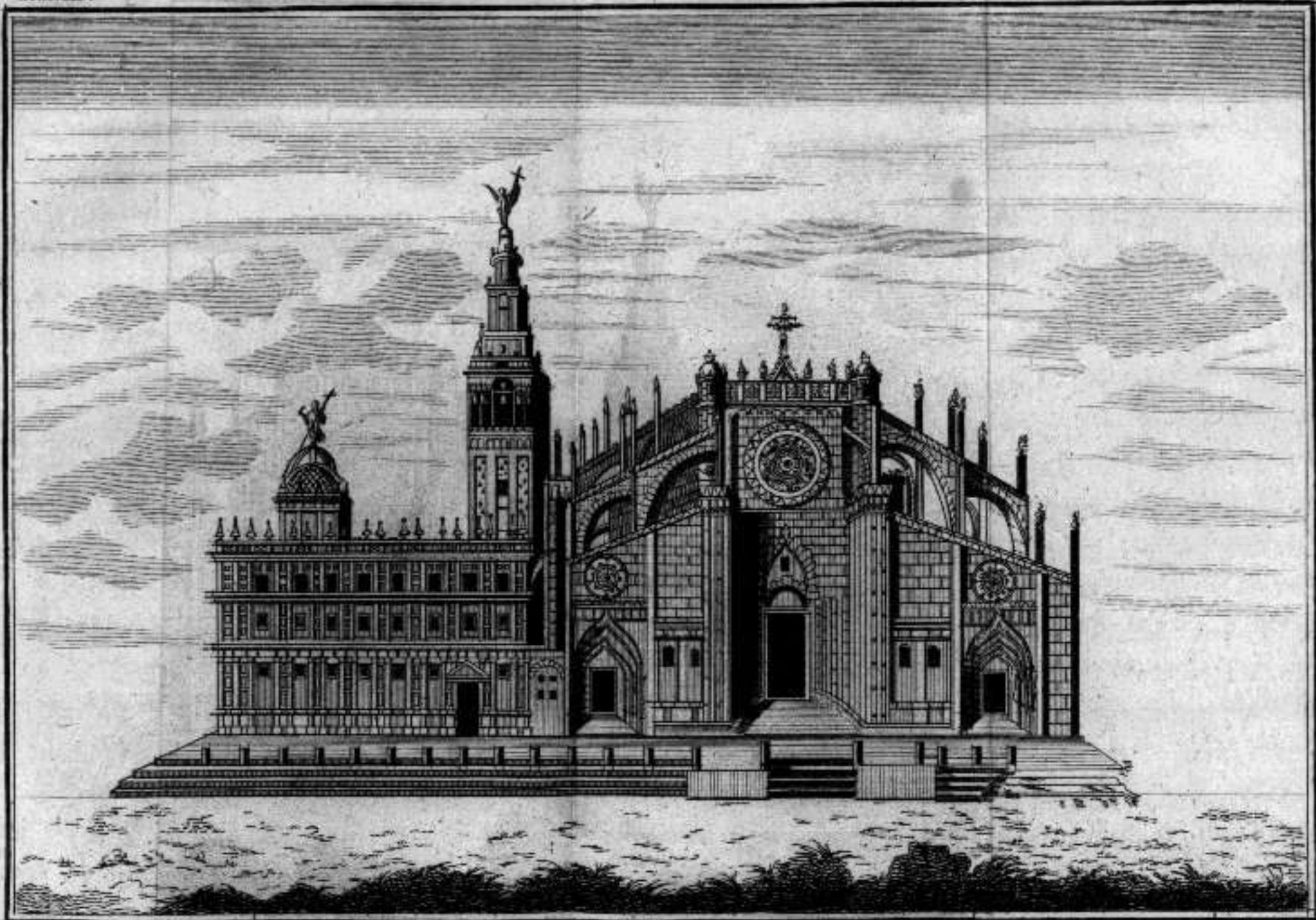
Fabrique
de canons.

Des détails que je recueillis sur cette fonderie, je conclus que, soit négligence, soit mauvaise foi des employés subalternes, il y auroit une grande économie à faire sur les frais de cet établissement. On raffine à Séville chaque année environ 6000 quintaux de cuivre tant du Mexique que du Pérou; & cha-

que quintal de cuivre raffiné, coûte au Roi à-peu-près 50 réaux, (12 liv. 6 s.) Peu avant que je passasse à Séville, un François avoit proposé au Roi une méthode, qui devoit épargner 22 réaux par quintal. Mais soit par un attachement servile à une ancienne routine, soit par prévention contre la nation du proposant, soit par quelques motifs encore moins innocens, sa proposition fut rejetée. Il ne se découragea pas; il raffina & fonda quelques piéces de canon suivant sa méthode. Des épreuves auxquelles on voulut bien se prêter pour ne pas trahir trop de mauvaise volonté, attestèrent leur bonne qualité; mais l'intrigue, qui ne s'endormoit pas, parvint à borner là ses succès.

Nouveaux
embellisse-
mens de
Séville.

Au sortir de cette fonderie, nous visitâmes les plus beaux quartiers de Séville. Nous parcourûmes les bords du Guadalquivir, de l'embellissement desquels les derniers Intendans d'Andalousie, Mrs. Olavidé, Domefain & Lerena, so



CATHÉDRALE DE SÉVILLE AVEC LA GIRALDA.

font beaucoup occupés. J'admire l'emplacement qui fait face au fauxbourg de Triana, partie considérable de la ville, dont il est séparé par la rivière. Quelques édifices principaux décorent à une certaine distance cette portion de ses bords. C'est dans l'intervalle qui regne entr'eux & le Guadalquivir, que M. de Lerena a commencé une promenade que la promotion au Ministère l'a empêché d'achever. M. Olavidé a été arrêté par une autre cause dans ses projets d'embellissemens. Séville lui doit cependant une partie de ses quais, quelques établissemens, plusieurs beaux édifices, & une longue allée d'arbres qui regne au bord du Guadalquivir au-delà de son enceinte : & malgré les anathêmes de l'Inquisition, sa mémoire y vivra long-tems.

Pour juger de l'ensemble de Séville, nous montâmes à la *Giralda* par un escalier en spirale & sans marches : c'est ainsi qu'on appelle le clocher de la Cathédrale, vaste édifice & l'un des plus

Ce qu'elle
doit à M.
Olavidé.

Clocher
de la Ca-
thédrale.

beaux monumens gothiques qui nous restent. Il nous parut que l'enceinte de Séville n'est gueres moins grande que celle de Madrid.

Tombeau
de Chris-
tropheCo-
lomb.

Je ne manquai pas de chercher devant le chœur de cette Cathédrale le tombeau de Christophe Colomb ; il n'est désigné que par une pierre qui porte ces mots : *A Castilla y Arragon otro mundo diò Colon* (1) : inscription laconique en vrai style lapidaire, qui vaut bien ces inscriptions fastueuses dont une éloquence empoulée, gagée par la vanité, charge les mausolées de tant de personnages inutiles, sans cependant les sauver de l'oubli.

Je savois que Séville étoit la patrie du fameux peintre Murillo, & qu'on y conservoit ses principaux chefs-d'œuvres. Je les trouvai aux Capucins, & à l'Hôpital de la Charité.

Tableaux
de Mu-
rillo.

Aux Capucins, j'admirai sur-tout un

(1) A la Castille, à l'Arragon, Colomb donna un autre monde.

Christ qui se détache de sa croix, avec l'expression de la plus touchante douceur, pour embrasser St. François.

A la Charité, chacun des dix tableaux de Murillo réclame à l'envi l'attention des amateurs. Je fus sur-tout frappé de la vérité de celui de Moÿse faisant jaillir de l'eau d'un rocher; de celui du retour de l'Enfant prodigue, & de celui de Ste. Elisabeth, qui guérit d'une maladie dégoûtante plusieurs jeunes garçons qui l'entourent.

Je visitai aussi l'Alcazar de Séville, qui étoit autrefois l'habitation des Rois Maures, & son Hôtel des Monnoies, deux édifices voisins & remarquables chacun dans leur genre. L'Alcazar est vaste & commode; mais est un composé de piéces de rapport, entre lesquelles il n'y a pas d'ensemble: l'Hôtel des Monnoies est le plus ancien de l'Espagne.

Les environs de Séville me parurent comme ceux des autres villes d'Andalousie, assez bien cultivés. J'y remarquai

Alcazar,
Hôtel des
Monnoies.

Environs
de Séville.

même, ce qui est assez rare en Espagne ; des vergers & quelques maisons de campagne.

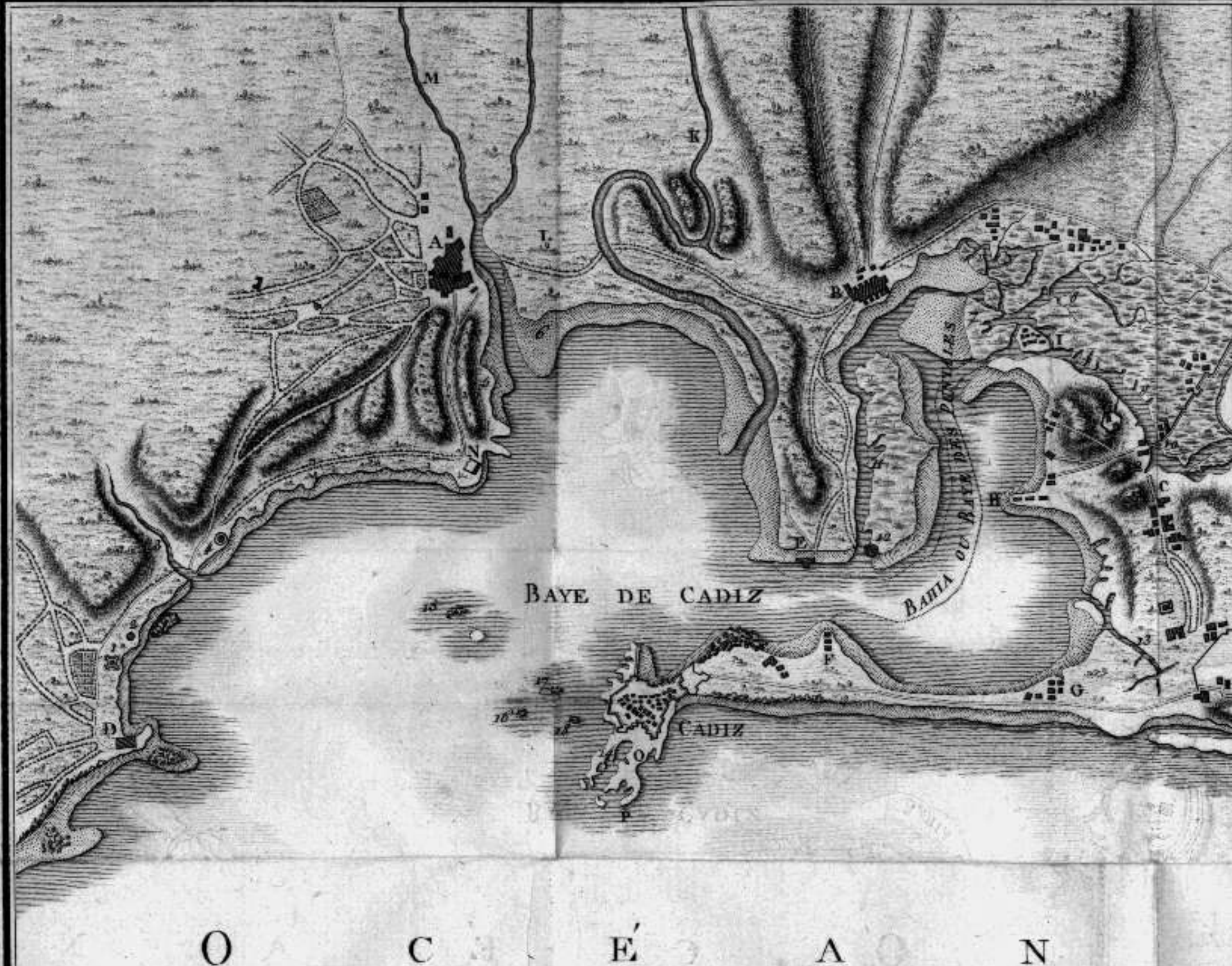
Jolie ville
de Xerez.

Dans l'espace de dix-huit lieues qui sépare Séville du port Ste.-Marie, rien ne fixa mon attention que la jolie ville de Xerez, dont les environs produisent l'excellent vin de son nom, & contiennent la plus riche Chartreuse de l'Espagne. Les vignes, les champs, les oliviers, occupent cette partie méridionale de l'Andalousie, mais je ne fus pas frappé de la beauté de sa culture. Je traversai même quelques campagnes assez arides, qui ne réalisèrent pas à mes yeux les belles chimères de l'ancienne Bétique.

Chemin
de-là au
port Ste.-
Marie.

Le chemin de Xerez au port Sainte-Marie, commence par un terrain inégal & peu cultivé, & se termine au milieu des sables. On n'en sort que pour arriver au port Sainte-Marie, jolie ville presque toute rebâtie à neuf, dont la plupart des rues sont larges & tirées au cordeau. C'est proprement la résidence du Capitaine-

PLAN DE LA BAYE DE CADIZ.



LÉGENDE

- A Port S^{te} Marie
 - B Puerto Real
 - C Ile de Leon
 - D Rota
 - E Fort Matagorda . l'un des Bastilles .
 - F Fort San Lorenzo , l'un des Bastilles .
 - G Santi Banes
 - H Pointe de la Cantera
 - I La Carruca
 - K R. San Pedro
 - L El Colo
 - M Guadalete Riv .
 - N Fort S^{te} Catherine
 - O Fort S. Sebastien
 - P Pointe du Sud
-
- 1 Canuelos , Redoute
 - 2 la Gallina
 - 3 El Salado Riv .
 - 4 Fortin de Canuelos
 - 5 Fortin
 - 6 Barra del Puerto
 - 7 Ile de S^{te} Augustin
 - 8 Caño Ancho
 - 9 Riv. S^{te} Petri
 - 10 Pont de Suazo
 - 11 Caño del Trocadero
 - 12 Fort Louis
 - 13 Caño Saporito
 - 14 la Caleta
 - 15 la Galera 1.
 - 16 los Cochinos 1.
 - 17 las Puercas 1.
 - 18 la Fridera 1.

tain-Général de l'Andalousie ; mais le Comte d'Orcilly, qui réunissoit alors cette place à celle de Gouverneur de Cadix, s'étoit fixé dans cette dernière ville. Il avoit obtenu, depuis quelques années, que l'Ecole-militaire qu'il avoit fondée à Avila, lorsqu'il étoit Gouverneur de Madrid, fut transférée au port Sainte-Marie. A portée de la surveiller il commençoit à la tirer de cet état de langueur, auquel son éloignement & la guerre l'avoient réduite, lorsqu'on lui a enlevé les deux belles places qui le fixoient dans cette contrée.

Ecole-militaire du port Ste.-Marie.

On a le premier aspect de la Baye de Cadix, du haut d'un coteau qui est à-peu-près à moitié chemin de Xerez au port Sainte-Marie. Ce coup-d'œil est très-pittoresque, sur-tout pour quiconque a vu auparavant des plans de cette vaste Baye. De-là on en embrasse tout le contour comme sur une grande carte topographique : on y voit distinctement les deux points qui forment l'entrée de la Baye,

Premier aspect de la baye de Cadix.

le fort Saint-Sébastien d'un côté & la ville de Rota de l'autre. On a Cadix en face, on voit la langue de terre basse & étroite, qui le sépare de l'isle de Léon, le tour presque semi-circulaire, que fait ensuite la Baye pour aller baigner la Carraque, Port-Réal & enfin le port Sainte-Marie. C'est ainsi sans doute que les provinces, les chaînes de montagnes, les sinuosités des côtes & des rivières s'offrent aux regards de ces oiseaux qui vont au sein de la nue échapper aux nôtres. C'est ainsi que ces objets dans leur masse imposante & dans leurs détails, ont été saisis par ces hardis rivaux des habitans de l'air, ces voyageurs aériens, dont l'intrepidité a réveillé quelques instans notre enthousiasme, que nous avons ensuite d'autant plus déprimés, que nous les avions d'abord plus exaltés, mais que nos neveux vengeront peut-être de notre dédaigneuse légèreté, en immortalisant leurs noms, & en perfectionnant leurs découvertes.

Arrivé au port Sainte-Marie, j'avois

à choisir entre deux routes ; celle qui mène droit à Cadix en traversant la Baye, & celle qui en fait le tour par terre, en passant par Port-Réal & l'Isle de Léon. Je me décidai pour la première, je frétai pour 60 réaux une de ces grandes barques dont les patrons viennent, à l'envi, offrir le service aux passagers, & en moins d'une heure je fus transporté par un bon vent large sur le quai de Cadix. Le port Sainte-Marie est situé près de l'embouchure du Guadalete, qui à force de charrier des sables dans la Baye, y forme une barre que, pendant l'hiver surtout, on ne franchit pas sans quelque danger. Les Bateliers, intéressés à nourrir une frayeur dont ils rendent les passagers tributaires, ne manquent pas d'exagérer ce danger ; & au moment où il est le plus imminent, prononcent une prière dont ils demandent ensuite le prix par une quête ; mais les passagers les plus timides, & même les plus dévôts, ont encore plus de confiance dans l'habileté

Je m'embarque au Port Ste. Marie pour Cadix.

Barre de sable redoutable dans ce passage.

de leurs conducteurs, que dans l'intercession du Saint qu'ils invoquent.

Eloge de
l'adminif-
tration de
M. le
Comte
d'Oreilly
à Cadix.

J'arrivai à Cadix à une époque, où cette ville, sous l'influence bienfaisante de M. le Comte d'Oreilly, éprouvoit des changemens avantageux dans presque tous les genres. Comme il y réunissoit tous les pouvoirs, il ne trouvoit aucun obstacle que son activité ne franchît. Cadix lui devoit ses embellissemens, son aggrandissement, sa propreté; que ne peu-on dire aussi sa sûreté! Mais la vigilance du Comte d'Oreilly n'avoit pas encore en 1785 embrassé cette partie essentielle de la police; & les meurtres étoient encore très-fréquents à Cadix à cette époque.

Si quelque chose peut tenir lieu de ce qui assure l'existence tranquille des citoyens, cette omission étoit bien réparée. A la voix du Comte d'Oreilly, les masures dispa-roissoient pour faire place à des maisons régulièrement bâties; les rues se pavoient, s'alignoient, étoient sans cesse

purgées de leurs immondices ; les emplacements vuides se couvroient d'habitations ; on peut même reprocher à ce Gouverneur d'avoir poussé à l'excès cette économie de terrain. Sur plus d'un espace presque triangulaire s'élevoient par ses soins, des maisons bizarres qui, sans commodités pour leurs habitans, sembloient n'avoir pour objet que d'incommoder leurs voisins. Le Comte d'Oreilly s'occupoit même d'aggrandir aux dépens de la mer, l'enceinte de Cadix. Déjà l'espace occupé par la Douane actuelle, & tout ce qui l'avoisine, étoit une conquête faite sur cet élément, mais antérieurement à l'administration du Comte d'Oreilly : il en méditoit une nouvelle. Il vouloit s'emparer de l'emplacement de l'*Alameda*, promenade qui regne le long de la mer, du côté de la Baye, & dont les arbres ne se ressentent que trop de ce voisinage. Il vouloit y bâtir, prolonger cet espace, en élevant jusqu'à son niveau cette partie de la greve qui fait une faillie vers l'inté-

Son projet pour l'aggrandissement de cette ville.

ricur de la ville; & c'étoit sur le bord extérieur de cette nouvelle enceinte, qu'il vouloit faire planter une nouvelle allée d'arbres. Mais pour opérer cette espece de miracle il falloit des fonds, & sur-tout assez de pierres & de décombres pour remplir le vuide immense que M. d'Oreilly vouloit usurper sur la mer. Je ne fais d'ailleurs ce que sera devenu son projet depuis sa retraite. En attendant qu'il pût s'occuper de son exécution, il réparoit une espece de rempart qu'on appelle la *Muralla*, & qui domine le port, & faisoit construire une nouvelle porte du côté du quai où l'on débarque les marchandises des Indes.

Il cultive
& embellit
les envi-
rons de
Cadix du
côté de la
porte de
terre.

Il s'étoit fort appliqué à décorer les environs de la porte de terre que les broussailles couvroient autrefois, & qui servoient d'asyle aux brigands. Sous le Gouvernement d'un de ses prédécesseurs; on avoit établi au même endroit quelques jardins & quelques maisons de campagne. Lors de la querelle relative aux isles de

Falkland, le pusillanime Gouverneur crut voir sa place en danger, & l'ennemi près de ses portes se retrancher derrière ces foibles essais de l'industrie; & il les fit détruire sans observer que le terrain qu'ils occupoient, étoit tout-à-fait dominé par les feux de la porte de terre.

Sous le Gouvernement du Comte de Xerena, prédécesseur du Comte d'Oreilly, on songea à les rétablir; mais ils n'ont acquis une forme vraiment agréable que sous les auspices de ce dernier. Il a étendu la culture de l'isthme jusques sur le bord du grand-chemin qui mène de Cadix à l'Isle de Léon, & a fait clore le jardin qu'il y a créé par une barrière à claire-voie. Cet exemple a été imité par ses voisins; de façon que pendant un quart-de-lieue, depuis la porte de terre, le chemin est bordé de pareilles barrières, qui, par leur uniformité, semblent appartenir au même maître. Cette culture se ressent un peu du voisinage de la mer, de la chaleur du climat, de la nature du terrain,

dont le sable n'a pu être recouvert de bonne terre que jusqu'à une certaine hauteur; mais il n'en est pas moins très-agréable de voir de la verdure, de cueillir des fleurs & des fruits sur un sol que tant de circonstances sembloient avoir condamné à la stérilité. Il y a plus; en parcourant le jardin de l'assesseur Mora, & celui du Gouverneur qui y tient, en y voyant prospérer toutes les productions de l'Andalousie, la vigne, les mûriers & les oliviers, on oublie, & le sol que l'on foule, & l'élément dont on est environné de toutes parts. Avec le tems ces environs de la porte de terre formeront une espèce de faubourg; & déjà à un gros quart-de-lieue de la ville, on a bâti une église pour ceux qui s'y sont fixés.

Excellente
organisa-
tion de
l'hospice
qu'il a éta-
bli à Ca-
dix.

Mais rien ne fait plus d'honneur au zele, à l'intelligence & même à l'humanité de M. d'Oreilly, que l'hospice qui lui doit, sinon son premier établissement, du moins la forme admirable qu'il avoit déjà dans le courant de 1785. Il n'y a pas de

fondation de ce genre, mieux entendue, mieux dirigée : elle offre dans une même enceinte des secours pour toutes les classes de l'humanité, qui réclament, ou les soins, ou la surveillance de l'administration ; pour les vieillards des deux sexes, pour les incurables, pour les vagabonds, pour les filles abandonnées, pour les fous & pour les enfans des deux sexes que leurs parens ne peuvent élever. Chacune de ces classes est placée dans des appartemens vastes & bien aérés. On y fournit à chacune d'elles la nourriture & des occupations proportionnées à son âge & à son état. Les familles pauvres y trouvent un asyle, sans que le nombre de ces individus effraye la bienfaisance de l'administration. Pendant que j'y étois, une pauvre veuve venoit d'y obtenir des places pour ses cinq enfans. Cependant pour prévenir les abus, chaque *Alcalde de Barrio* (Commissaire de quartier) étoit tenu de présenter chaque semaine au Commandant un état de tous les su-

jets des deux sexes qui, dans son quartier, avoient besoin des secours de la charité, & d'exposer les titres de chacun d'eux. Le Commandant examinoit cet état, & indiquoit en marge ses intentions. Il se vançoit alors, avec un air de satisfaction où la bienfaisance se peignoit autant que l'amour-propre, que sur les dix-sept quartiers dont étoit composé Cadix, il y en avoit déjà quatorze où l'on n'auroit pu trouver un seul être embarrassé de gagner sa vie, ou dépourvu des secours qui pouvoient la lui rendre supportable; & que dans très-peu de tems il se flattoit de bannir entièrement de cette ville l'oïveté & la misère. L'ordre qui régnoit dans cet établissement étoit dû sur-tout à sa surveillance continuelle. Il y passoit la plus grande partie de tous ses après-diné; il étoit parfaitement secondé par plusieurs citoyens de marque qui, les uns par un pur sentiment d'humanité, les autres pour lui complaire, s'étoient distribué entr'eux la direction des divers

appartemens de cet hospice. Leur présence paroissoit n'y inspirer que le respect & la confiance. La sérénité qui y régnoit sur tous les visages, le distinguoit bien de la plupart des établissemens du même genre, qui n'offrent que l'image de la captivité & du malheur. On n'y tient enfermés que les filles perdues & les fous. Les individus de toutes les autres classes ont la liberté de sortir en corps à certaines heures ; il n'y a que la décrépitude ou l'impuissance absolue qui soient exemptes de travail. Les bras disponibles sont employés pour la plupart à carder, à filer & à tixtre le coton qu'on y reçoit des colonies de l'Amérique. Il y avoit déjà au mois de Septembre 1785, plus de métiers dressés qu'il n'y avoit de mains pour les mettre en activité. On me montra un magasin d'étoffes fabriquées dans l'établissement même ; elles fournissoient à sa consommation, & on se flattoit d'en avoir bientôt à revendre, & de créer ainsi pour cet hospice une nouvelle source

de fonds. Il en avoit déjà lorsque M. d'Oreilly s'en chargea ; il les a fait augmenter par la ville, en vendant plusieurs terrains qui lui appartenoient. Enfin, la charité des citoyens y verse des contributions assez abondantes.

On ignore
que est son
fort depuis
la retraite
de M. le
Comte
d'Oreilly.

Je sortis pénétré d'admiration pour un établissement aussi louable sous tous les rapports ; & en vérité l'adulation, si elle pouvoit s'attacher à un homme disgracié, ne pourroit exagérer l'expression de ce sentiment. Je ne doute pas que M. d'Oreilly n'ait été dignement remplacé sous tous les rapports ; mais aura-t-il des successeurs qui, suivant ses errements, seront assez généreux pour pousser à sa perfection une fondation qu'ils n'auront eu ni le plaisir ni le mérite d'élever ?

Commer-
ce actuel
du port de
Cadix.

Le commerce occupe presque exclusivement les habitans de Cadix ; & on se le persuade facilement en voyant le nombre de vaisseaux qui fréquentent son port ; on y en compte communément six à sept cens. Il n'y en avoit cependant gueres

que trois cens, lorsque j'y étois. La Baye est si vaste, qu'il y a des places pour les divers bâtimens suivant leur destination. En face de la ville sont mouillés les bâtimens marchands qui viennent des ports d'Europe. Tout l'espace qui les sépare du rivage est couvert d'une foule de barques, de bateaux & de chaloupes qui sont dans une activité continuelle. Plus à l'est, dans le cañal du Trocadero formé par un islot qui se découvre à marée basse, sont mouillés & désarmés les vaisseaux du commerce des Indes ; l'entrée du Trocadero est défendue par deux forts, dont les feux se croisent avec ceux du Pantal, l'un est le fort *Matagordo* ; l'autre est celui de *St.-Louis*, bâti par Duguay-Trouin.

C'est au fond de ce canal qu'est bâti le joli bourg de *Port-Réal* ; & sur ses bords se trouvent les magasins, arsenaux & chantiers de la marine marchande. Un Commerçant y avoit fait construire un bassin, & en avoit réglé les dimensions de maniere à ne pouvoir servir que pour

Distribu-
tion des
vaisseaux
dans les
différentes
parties de
la baye.

Carte
Distribu-
tion des
vaisseaux
dans les
différentes
parties de
la baye.

Bourg
de Port-
Réal.

les bâtimens marchands. Cependant lorsque j'étois à Cadix on venoit de le lui acheter au nom du Roi; & on se dispofoit à en construire un autre tout auprès.

La Carraque, arsenal de la Marine Royale.

Vers le fond oriental de la baye font mouillés les vaisseaux de la Marine Royale défarmés, & à portée de ses arsenaux & de ses magasins. Le vaste emplacement où ils font établis, & que se disputent la mer & la terre, est connu sous le nom de *la Carraque*. La Cour d'Espagne, par une précaution souvent éludée, toujours inutile, & qui ne sert qu'à inspirer des soupçons peu favorables à sa marine, ferme rigoureusement l'entrée de la Carraque à tous les profanes. Je voulus essayer d'obtenir une exception; le Commandant de la marine me fit répondre qu'il ne pouvoit acquiescer à ma demande que d'après un ordre formel du Roi. Je trouvai le moyen de m'en passer; je me rendis à l'isle de Léon, ville assez grande, longue, bien percée & bien bâtie sur le

Difficulté d'en approcher.

bord oriental de la baye: c'est le siège du département de la marine. De cette ville, il y a un petit quart-de-lieue jusqu'au bras de mer qu'il faut passer pour aller à la Carraque. Je m'y présentai de compagnie avec un de ces curieux, devant qui toutes les barrières s'applanissent; & nous visitâmes à notre aise tout ce que renferment les arsenaux, en toiles, cordages, cables, ancres, armes, bois de construction, agrêts, mâtures. J'admirai sur-tout le logement des forçats & la corderie; bâtiment qui a six cens pas de longueur, & qui s'annonce au moins aussi-bien que celle de Brest. Quoique cet établissement ne remonte qu'à l'année 1777, il a déjà fait de grands progrès; des gens instruits qui avoient comparé les cordages & les cables des principaux départemens maritimes de l'Europe, m'ont assuré qu'à cet égard la marine d'Espagne ne le cédoit à aucune autre; que ses cordages étoient mieux travaillés & plus durables, parce qu'en peignant le chanvre, on en déta-

Je la suis montée.

Corderie

Bonne qualité des cordages qui s'y font.

che toutes les bourres qu'on laisse dans les nôtres & qu'en Espagne on destine à calefater les vaisseaux ; d'où il résulte un double avantage , des cordages plus solides , & un meilleur calefatage. Un autre usage de nos corderies que les Espagnols ont évité d'adopter , c'est de goudronner en plein les cordages , & de les conserver ainsi long-tems en pile. Dans cet état le goudron fermente , ronge le chanvre ; & l'on est ensuite étonné de voir les cordages se rompre après un service très-court.

Le chanvre d'Espagne suffit presque à la consommation de la Marine.

Ci-devant les Espagnols tiroient presque tout leur chanvre du Nord. Ils sont sur la voie de se passer de toute autre Nation pour cet objet. Le Royaume de Grenade leur fournit déjà presque tout le chanvre dont ils ont besoin pour leur consommation ; & ils en peuvent tirer aussi de l'Arragon & de la Navarre. Toutes les toiles , tous les cordages que je vis dans leurs magasins de Cadix , étoient faits de chanvre Espagnol ; & le tissu des toiles

toiles me parut égal, ferré & très-solide.

Je trouvai aussi dans les arsenaux de la Carraque une grande provision de planches de cuivre ; mais elles venoient toutes de Suede ou de Trieste. Les Espagnols ne savent pas encore assez bien raffiner le cuivre pour consacrer celui du Mexique au doublage de leurs vaisseaux. Les premiers essais de cette opération datent du commencement de la dernière guerre. Lorsque je quittai l'Espagne, presque toutes les frégates Espagnoles étoient doublées en cuivre ; & l'on se dispoit à en doubler tous les vaisseaux.

Planches
de cuivre.

On nous montra quelques caronades qu'on avoit fait venir d'Angleterre ; mais on trouvoit à cette espece de canons plus d'inconvéniens que d'avantages.

Caronades.

Je trouvai d'ailleurs les magasins de la Carraque médiocrement pourvus, surtout en agrêts, mâtures & bois de construction. Jusqu'au ministère actuel on ne pouvoit ni construire, ni même ra-

douber les vaisseaux de guerre dans le département de Cadix ; & pour les caréner , il falloit les abattre sur les pontons.

Efforts
heureux
du nou-
veau Mi-
nistre de la
Marine ,
pour cons-
truire un
bassin à la
Carraque.

M. de Valdez étant alors Sous-Inspecteur de la Carraque , fit adopter le projet d'y former au moins un bassin ; & depuis qu'il est Ministre de la Marine (depuis 1783 ,) il s'est fort occupé de son exécution. La nature du terrain sembloit la rendre impossible : c'est une espèce de terre-glaïse qui s'affaisse facilement ; elle paroît participer de la mobilité de l'élément qui l'entoure , & dont elle est saturée. C'est dans la partie la plus élevée de ce terrain , qu'on commençoit à creuser un bassin de construction au mois d'Août 1785. Nous vîmes enfoncer la forêt de pilotis , sur laquelle devoit s'asseoir une couche de pierres , & on espéroit donner ainsi au futur bassin une solidité contre laquelle tout sembloit conspirer. Les Ingénieurs qui dirigeoient ces travaux osoient à peine compter sur leurs succès ; le but sembloit

reculer devant eux : à chaque instant l'inconsistance du terrain trompoit leurs efforts, & trahissoit son impuissance pour soutenir le lourd fardeau qu'on lui destinoit. L'art & la constance ont enfin triomphé ; & dans le courant de 1787, au lieu d'un bassin, il y en avoit deux à la Carraque pour la construction des vaisseaux de 64 canons.

Nous visitâmes l'intérieur de quelques-uns de ceux qui y étoient mouillés & nous fûmes frappés de leur beauté & de leur solidité. On ne peut s'empêcher de gémir à l'aspect de ces superbes monumens de l'industrie humaine, en réfléchissant que leur principale destination est d'être les instrumens & les victimes d'une destruction violente & rapide, comme si, pour les anéantir, il n'y avoit pas assez des ravages du tems & du courroux des vents & des flots. Ainsi l'homme, ce chef-d'œuvre de la nature, si lent à développer ses facultés, après avoir coûté tant de sollicitudes aux

Beauté
des vais-
seaux espa-
gnols.

auteurs de ses jours, est souvent ravi tout-à-coup à leur tendresse par un de ces accidens qui l'assiègent, & dont ses passions ont centuplé le nombre.

Chaussée
qui conduit de
Cadix à
l'isle de
Léon.

De la Carraque nous revînmes dîner à Cadix par un chemin qui fixa notre attention. Large d'un gros quart-de-lieue au sortir de Cadix, il se rétrécit tellement à une lieue de - là, qu'à marée haute la mer des deux côtés vient battre le pied de la chaussée sur laquelle on chemine, & semble une digue élevée par une main hardie sur les abîmes de l'Océan. La chaussée actuelle est encore un bienfait que la ville de Cadix doit au Comte d'Oreilly. Ce Commandant avoit chargé de cet ouvrage un Ingénieur des Ponts & Chaussées, M. du Bournial, qu'il avoit mandé de France pour l'employer à son Ecole-militaire du port Sainte-Marie. M. du Bournial a élevé cette route, l'a rendue plus solide & plus courte, & a mérité par ce succès la reconnoissance de Cadix, & de nou-

velles marques de confiance en son talent.

C'est lui, qu'en 1785 le même Comte d'Oreilly vouloit charger de l'exécution d'un projet bien propre à séduire l'imagination de ce Commandant, qu'on dit avoir été plus amoureux encore du merveilleux (1) que du bien public. Son objet étoit de conduire à Cadix une source d'eau douce à travers un intervalle de onze lieues. Le Commandant & l'Ingénieur avoient déjà calculé que pour deux millions de piastres on opéreroit cette espece de miracle ; & déjà le Comte d'Oreilly avoit recueilli (en Août 1785) des souscriptions pour la valeur de 1,200,000 piastres. J'entendis discuter avec assez d'impartialité le pour & le contre de ce fastueux projet. Ceux qui l'ap-

Projet
d'amener
de onze
lieues de
l'eau dou-
ce à Ca-
dix.

(1) J'avois mis quelques autres restrictions à l'éloge de cet Officier ; je les avois puisées à la Louisiane, sur les côtes de Barbarie & ailleurs : j'ai appris sa disgrâce, je les ai effacées.

Argumens
en faveur
de ce pro-
jet.

puyoient raisonnoient ainsi : Une source d'eau douce est une des choses de premiere nécessité, sur-tout pour une ville opulente & peuplée, qui, comme Cadix, s'étend chaque jour sous ces deux rapports. L'eau qu'on va chercher péniblement aux fontaines du port Sainte-Marie ne supplée qu'imparfaitement à ce défaut : on les a vues dans des tems de sécheresse ne pas suffire aux besoins de Cadix. Comment exposer plus long-tems cette ville importante au plus terrible des fléaux, lorsqu'elle y peut échapper avec une légère augmentation de dépenses ? Elle paye, année commune, 96 mille piastres pour le secours précaire que lui prêtent les fontaines du port Sainte-Marie. Pour lui procurer la jouissance non-interrompue d'une source abondante, pour la naturaliser dans ses murs, on ne lui demande que deux millions de piastres, c'est-à-dire un capital dont l'intérêt à cinq pour cent est de cent mille piastres. Que l'économie la plus sordide ose dé-

Du côté
économi-
que.

conseiller une dépense de 4000 piastras qui auroit un objet aussi utile! Voilà le côté économique de la question; examinons-la, continuent les partisans de l'entreprise, du côté politique.

D'après le système actuel de l'Europe, d'après la solidité de l'union entre la France & l'Espagne, Cadix est de la plus grande importance pour leurs guerres maritimes: c'est-là que doivent se rassembler leurs forces; c'est de-là que doivent partir toutes leurs expéditions combinées & lointaines. N'est-il donc pas essentiel d'y pourvoir à la sûreté, à la facilité, à la célérité de tous les approvisionnemens? Ce canal viendrait comme de lui-même s'épancher dans les barriques des vaisseaux, tandis que pendant la dernière guerre on en a vu qui, prêts à mettre à la voile, retardoient de vingt-quatre heures leur départ pour attendre du port Sainte-Marie leur provision d'eau.

Et du côté politique.

Ce projet ne seroit pas d'ailleurs d'une

exécution bien difficile. Le sieur du Bour-
nial a reconnu & nivelé les onze lieues
que doit parcourir le canal ; ses plans
sont tous dressés ; il a calculé à une toise
près son étendue , à une piastra près sa
dépendse. Cet Ingénieur a retrouvé la
trace d'un ancien canal creusé par les
Romains pour le même objet , & dont
le lit serviroit en grande partie au nou-
veau projet qui n'auroit une exécution dis-
pendieuse que l'espace de deux lieues. Ce
peuple, si souvent le désespoir des peuples
modernes , ne devoit-il pas quelquefois
leur servir de modele ? & parmi ceux-ci
en est-il un qui soit plus digne que la
Nation espagnole des'immortaliser par des
entreprises à la fois grandes & utiles ?

Argumens
contre ce
projet.

Ceux du bord opposé rangeoient le
projet de M. le Commandant parmi ces
conceptions éblouissantes, mais chiméri-
ques , qui séduisent les imaginations ar-
dentes , mais contre lesquelles les gens
sages se tiennent en garde. Cadix , di-
soient-ils , s'est jusqu'à présent abreuvé

aux fontaines d'eau douce qu'il a dans son voisinage ; pourquoi ses habitans iroient-ils se procurer à grands frais une jouissance plus fastueuse & non pas plus solide ? Ne fait-on pas d'ailleurs le fonds qu'on doit faire sur ces sortes de devis d'un ouvrage aussi vaste & aussi compliqué ? Qui nous répond que son auteur sera bien secondé ? qu'il ne se dégoûtera pas des contrariétés de tout genre qui l'attendent ? qu'on ne se dégoûtera pas de lui ? que la mort ne l'enlevera pas au milieu de ses travaux ? Supposant enfin qu'il les conduise à leur terme , qui nous garantira que cette source qu'on nous annonce comme intarissable , ne sera pas arrêtée dans son cours par mille accidens , que le terrain qu'elle parcourra , que l'aqueduc de pierres qui la chariera pendant deux lieues pourront éprouver ? Nous voulons qu'on fasse promptement disparaître ces accidens ; mais outre que cette vigilance , toujours soutenue , est une de ces bases équivoques sur lesquelles

on ne doit jamais faire poser l'approvisionnement d'une grande ville, ses habitans éprouveront au moins de courtes interruptions dans l'écoulement de l'eau qu'on leur destine ; & dès-lors cette jouissance devient encore plus précaire que celle dont ils se sont contentés jusqu'à présent.

Ce qu'il faut penser des argumens pour & contre.

J'étois assurément très-impartial dans la question ; mais je vis avec chagrin qu'elle étoit décidée tour-à-tour par l'enthousiasme & l'humeur, par l'adulation & la jalousie, par l'amour aveugle des nouveautés, & par la haine plus aveugle encore de toute innovation. Ainsi, dans aucun pays les projets ne sont appréciés par un sentiment pur ; par-tout les passions des hommes altèrent leurs jugemens ; & tel qui se prévaut de l'amour du bien public, obéit souvent, à son insçu, à quelque impulsion honteuse. Le génie entreprend ; la constance seule exécute, dompte les obstacles, arrache à la fortune ses caprices & à l'envie ses

serpens. Depuis la retraite de M. le Comte d'Oreilly, je ne fais ce qu'est devenu son brillant projet ; seroit-il du petit nombre de ceux qui survivent à leur auteur ? sera-t-il quelque citoyen généreux qui, adoptant cet enfant à peine au berceau, lui prodiguera les soins d'un pere ?

Le tableau du commerce de Cadix fourniroit à lui seul matiere à un long ouvrage, & il excéderoit les bornes que nous devons mettre au nôtre. Nous ajouterons donc peu de chose à ce que nous avons dit plus haut du commerce de l'Espagne en général.

On peut se former une idée de celui de Cadix en connoissant l'état des vaisseaux qui, chaque année, entrent dans ce port & en sortent. Il est facile à dresser, par les listes qui s'impriment chaque semaine comme dans toutes les grandes places commerçantes de l'Europe. En 1776 il entra à Cadix neuf cens quarante-neuf bâtimens de routes Nations, sur

Idée générale du commerce de Cadix.

lesquels il y en eut 265 françois. En 1777 ce port en reçut 935, dont 280 françois.

Le nôtre y augmente plutôt qu'il ne diminue.

La guerre qui survint peu après ralentit cette activité, mais le nombre de nos vaisseaux entrans à Cadix, paroissoit en 1785 avoir plutôt augmenté que diminué depuis quelques années. Autrefois il n'y arrivoit pas un seul de nos bâtimens d'un port plus septentrional que Calais. Dans ces derniers tems il y en avoit plusieurs expédiés pour Hambourg, Amsterdam, & refretés ensuite pour Cadix. C'est qu'aux avantages qui nous donnoient déjà quelques droits à la préférence, nous commencions à joindre celui de naviguer enfin à presqu'aussi bon marché que les Hollandois; mais il paroît que nous ne jouirons pas longtems de ces favorables circonstances.

Ports de France qui ont le plus de relations avec Cadix.

Les ports de France qui commercent avec Cadix, sont Marseille, le Havre & Rouen, Morlaix, Saint-Malo, Bayonne, Bordeaux, Nantes & Saint-Valery. Nous

venons de les nommer dans l'ordre des relations plus ou moins actives qu'ils ont avec Cadix. Marseille y importe, année commune, pour près de 12 millions de marchandises, parmi lesquelles les soieries & les dorures forment les articles principaux. Les lainages composent la plus grande partie des cargaisons qui y viennent du Havre & de Rouen. Celles de Morlaix & de Saint-Malo consistent sur-tout en toiles, dont le débit souffrira désormais de la concurrence de celles de Silésie, depuis que, malgré toutes nos réclamations, nous avons été privés des douceurs dont nous jouissions à cet égard. Les toiles sont aussi un article principal dans les médiocres importations qui se font de Nantes. Il ne vient gueres de Bordeaux & de Bayonne que des farines & du lard, & de Saint-Valery que des lainages d'Amiens.

Les Nations qui abondent le plus à Cadix, sont les Irlandois d'abord, puis les Flamands, les Génois & les Alle-

Nations
qui abon-
dent à Ca-
dix.

mands. Les Anglois & les Hollandois y font en petite quantité. On y trouve aussi beaucoup de François, mais plus encore parmi les ouvriers de toute espece & les marchands détailliers, que parmi les Commerçans du premier rang. On y compte cependant plusieurs maisons de commerce françoises, aussi recommandables par leur réputation intacte que par leur fortune & leur vaste crédit. En preuve de cette assertion, il suffit de prononcer les noms de *le Couteulx*, de *Magon*, & celui de plusieurs autres maisons distinguées qui partagent leurs fonds & leurs spéculations entre Cadix & leur patrie, & dont les individus, après avoir passé utilement plusieurs années à Cadix, reviennent goûter au sein de leurs familles un repos bien mérité : espece précieuse de colons qu'on ne fauroit attacher par trop de liens à leur Métropole, qu'ils enrichissent doublement en favorisant le débit de ses productions, & en revenant verser chez elle les fruits de leurs utiles

travaux. Ils forment à Cadix un corps de Nation qui a ses fonds, ses assemblées & ses prérogatives, mais auquel dans ces derniers tems, le Gouvernement espagnol, par une jalousie peut-être excusable mais tardive, a suscité des chicanes multipliées.

Les François n'en sont pas le seul objet, & Cadix n'en est pas le seul théâtre. Tous les étrangers qui sont établis à Cadix & dans les autres places de commerce de la Péninsule, y devroient jouir de privilèges particuliers qui remontent aux époques où l'état passif de l'Espagne relativement aux commerce, lui faisoit une nécessité d'acheter par des sacrifices, le secours de leurs fonds & de leur industrie; mais depuis qu'elle s'est reveillée de son engourdissement, depuis que chacun de ses citoyens connoissant ses ressources personnelles, se dit tout bas avec une complaisance que déjà les succès justifient *è anche io son pittore*, le joug que l'Espagne s'est imposée dans

Source
des privi-
lèges dont
les étran-
gers de-
vroient y
jouir, mais
qu'on en-
freint sou-
vent.

des tems moins heureux lui pese ; & ses employés , trop sûrs de l'approbation tacite du Gouvernement , se permettent pour le secouer , des moyens que le droit des gens n'approuve pas tout-à-fait , contre lesquels les Commerçans étrangers élevent des plaintes quelquefois exagérées , & qui se fonctionneront à la longue par la continuité des infractions d'un côté , & la condescendance forcée de l'autre , en faisant tomber en désuétude des traités qui ne seront peut-être jamais abolis formellement. Car c'est sur des traités que sont fondés les privilèges des Négocians étrangers établis en Espagne. Le plus ancien de ces traités fut celui que cette couronne conclut avec les villes anféatiques. Il a servi de type à ceux des Anglois , des Hollandois & des nôtres. Les François en général plus inquiets , plus exigeants que les autres Nations , eux dont l'activité & les succès éveillent plutôt la jalousie , chez qui la faculté d'user est toujours si près de l'abus ,

bus, qui ne savent pas assez ménager les foiblesses de ceux avec qui ils sont en relation, les François sont le plus en butte à cette espece de persécution sourde que le Gouvernement espagnol fait essuyer au commerce étranger. Leurs griefs s'accumulent; les réclamations sont éludées ou repoussées; les réparations très-rares, & toujours incomplètes. Et de même que dans les relations de société on garde souvent les accès d'humeur, les procédés de rigueur pour ses meilleurs amis, tandis que les égards sont réservés pour les gens indifférens qu'on veut ménager, parce qu'on n'a plus rien à gagner avec les uns, & qu'on peut perdre avec les autres; de même les Espagnols emploient à l'égard de leurs alliés une sévérité qu'ils savent adoucir pour ceux qui leur tiennent de moins près. Le caractère national peut aussi rendre raison de cette différence. Les liaisons les plus intimes entre les Cours ne suffisent pas pour amalgamer les Na-

tions ; & souvent la nature éloigne celles que la politique voudroit rapprocher. Il en est dont la maniere d'être , contraste moins que la nôtre avec celle des Espagnols ; & ce sont , en dépit des Traités , des Réglemens & des Ministres , celles-là qui ont la préférence.

Voilà le texte que j'ai entendu souvent commenter pendant mon séjour en Espagne , & sur-tout à Cadix. Je me borne à exposer le fait sans le parer , ou plutôt le défigurer par les couleurs du ressentiment. Je touche au terme de ma carrière , & je veux soutenir jusqu'au bout l'esprit de conciliation qui m'a fait prendre la plume. Espérons que l'habitude des liaisons , la réciprocité des bons procédés , & sur-tout les leçons de l'intérêt , ce premier mobile en politique comme en société , fonderont les caractères de deux Nations qui ont tant de points de rapprochement , & tempéreront les griefs réciproques dont je viens d'ébaucher l'esquisse.

En attendant il est visible que le commerce des François , comme celui des autres étrangers à Cadix , touche à l'époque de sa décadence. J'en puis citer en preuves , plusieurs banqueroutes qui ont eu des contre-coups, la retraite de quelques maisons, le découragement de la plupart, la diminution récente des vaisseaux françois qui abordent à Cadix. Cette révolution n'a pas pour seules causes celles que je viens d'indiquer ; elle est aussi la suite de l'extension du commerce des Indes Espagnoles à plusieurs autres ports de la Péninsule, de l'activité des Commerçans Espagnols excitée par les sages mesures du Gouvernement , de la part récente que ceux même de ses colonies prennent à un commerce , où ils n'ont joué pendant long-tems qu'un rôle tout-à-fait passif ; tel est le sort des Nations. La prospérité des unes produit l'affoiblissement des autres. Le meilleur des mondes seroit celui où leurs succès seroient tellement balancés, que les guerres , les

révolutions des empires, les passions des hommes ne dérangerassent jamais cet équilibre ; mais il paroît que nous ne l'habitons pas.

En quoi
consiste
l'industrie
à Cadix
& dans les
environs.

Les occupations que le commerce offre à tout ce qui habite Cadix, laissent peu de bras à l'industrie. On y compte cependant une vingtaine de métiers en rubans & en rézeaux de soie, qui tous travaillent fort peu, & paroissent cependant avoir un grand débit du produit de leurs fabriques. Il y a tel fabricant à Cadix, dont la principale occupation est d'appliquer sa marque sur les bas à coins brodés qu'il reçoit de Nîmes, & qui sous cette nouvelle forme s'embarquent pour l'Amérique espagnole, d'où sont exclus tous les bas étrangers. L'industrie fait aussi quelques efforts dans les villes qui avoisinent Cadix. Il y a au port Sainte-Marie, à l'isle de Léon & à Xerez, des fabriques de toiles peintes qui prospèrent assez. Ces toiles & celles de Catalogne sont les seules qui puissent s'embarquer pour les

Indes ; mais pour juger combien la fraude élude cette loi , il suffit de comparer ce qui est expédié pour l'Amérique avec ce que ces fabriques peuvent fournir. C'est la véritable patrie de la fraude que Cadix ; & elle se naturalisera par-tout où les prohibitions sont multipliées , les tentations de les enfreindre fréquentes & séduisantes , & où les profits qu'elle donne , sont assez considérables pour pouvoir être partagés avec ceux qui n'ayant qu'un salaire modique pour la prévenir , trouvent plus leur compte à la favoriser. Elle porte principalement sur l'extraction des piastres ; elle trouve pour éluder le droit de quatre pour cent , auquel leur sortie est assujettie , des agens beaucoup plus disposés à les transporter à bord des vaisseaux qu'à les confisquer. Ces abus étoient , dit-on , portés au comble pendant que j'étois à Cadix. Le zèle du nouveau Ministre des Finances s'en irrita ; une commission de Magistrats fut envoyée tout-à-coup de Madrid pour les

Les fraudes sont fort multipliées à Cadix.

scruter, & pour sévir contre leurs auteurs. L'austérité des Ministres de Thémis présida à cette opération ; l'avidité, l'infidélité des employés du fisc furent avérées & punies. La Douane de Cadix fut régénérée ; à des agens *pervers & corrompus* on substitua des *héros d'intégrité*. Tout devoit rentrer dans l'ordre ; la contrebande alloit rendre le dernier soupir sous les coups de l'autorité, sous les yeux de la vigilance ; mais ces brillans calculs pourroient bien être trompés. Cette fatale contrebande est une plante qui tient fortement au sol où elle s'est naturalisée ; en vain sa tige est rasée au niveau du terrain, elle repousse bientôt des racines qui ont échappé au fer destructeur. Ceux qui la cultivent, semblables aux lapins de M. de la Rochefoucault, s'éloignent, se cachent au moment de la crise. Est-elle passée ? l'imprudente audace reprend ses vieilles habitudes, l'intérêt reprend ses droits. Quand il parle aussi haut qu'à Cadix, la conf-

science parle bien bas ; & les *héros d'intégrité* enhardis par l'espoir de l'impunité, excusés par l'exemple, redeviennent bientôt des hommes ordinaires. L'autorité croit avoir formé des gens vertueux ; elle n'a fait que des victimes qu'on plaint & qu'on imite bientôt après.

Mais revenons à l'industrie de Cadix & de ses environs. Il y a au port de Sainte-Marie une blanchisserie de cire, par laquelle doit passer toute cire étrangère qu'on veut embarquer pour l'Amérique ; elle y est cependant si mal purifiée, si mal blanchie, que les Commerçans pressés d'embarquer celle qu'ils reçoivent du Nord, payent gratuitement aux Administrateurs de la fabrique, les deux ducats auquel est taxé chaque quintal blanchi par elle, & l'expédient telle qu'elle leur est parvenue.

Nous remarquerons à cette occasion que les Espagnols de la Havane étoient, il y a quelques années, à la veille de recueillir assez de cire pour la consommation.

Blanchisserie de cire.

L'Espagne s'est vue à la veille de se passer de cire étrangère.

mation de toute l'Amérique espagnole. Ils devoient cette production nouvelle à une circonstance singulière, & viennent de la perdre par une autre qui ne l'est pas moins. Lors de la cession de la Floride aux Anglois en 1763, quelques colons Espagnols qui s'étoient retirés dans l'isle de Cuba, y avoient apporté des ruches, dont les abeilles s'étoient accrues prodigieusement, & donnoient de l'excellente cire; elles s'étoient acclimatées, & sembloient avoir fixé leur domicile dans cette isle, en fuyant devant les conquérans, comme ces peuples qui, ne tenant point à la terre qui les vit naître, emportoient avec eux leurs trésors & leur industrie; mais elles ont trouvé dans Cuba de nouveaux persécuteurs. Les colons de la Havane, effrayés du dégât qu'elles causoient à leurs plantations de sucre, ont allumé des feux pour les éloigner. Ils en sont si bien venus à bout, que l'isle de Cuba dépeuplée d'abeilles, a trahi l'espoir que toute l'Amérique espagnole fon-

doit sur elle, & que ces vastes colonies ont été abandonnées de nouveau, pour leur provision de cire, à la discrétion de la Pologne & de la Barbarie. Auroit-on long-tems la manie des conquêtes, si toutes les richesses du sol pouvoient échapper ainsi à travers les airs à l'avidité des conquérans ?

La fabrication du sel est la branche d'industrie la plus intéressante dans les environs de Cadix. Les salines regnent dans tout le pourtour de la baye, depuis le Puntal jusqu'au port Sainte-Marie. J'ai recueilli des notions exactes sur leur exploitation ; on pourra les comparer aux opérations usitées dans nos marais salans.

Salines de
la baye de
Cadix.

On introduit d'abord, au moyen d'une petite écluse, l'eau de la mer dans un grand emplacement, coupé de larges canaux creusés à une égale profondeur ; elle y séjourne un certain tems, pendant lequel ses parties les plus légères s'évaporent à l'ardeur du soleil. De ce pre-

Comment
le sel s'y
fait.

mier réservoir, on la fait couler dans d'autres canaux un peu moins profonds, où la même cause pompe encore les parties les plus propres à se volatiliser. La qualité corrosive de l'eau qui survit à cette seconde épreuve, en est tellement augmentée, que les ouvriers employés à ces travaux, ne peuvent plus s'y tenir les pieds nus sans se les brûler comme s'il les trempoient dans de l'eau-forte. Cette eau ainsi dénaturée, est conduite dans un canal long & étroit, qui côtoye un emplacement quarré, partagé en compartimens quadrangulaires, dont l'intérieur est plus bas que les bords. De ce canal, où l'eau, éprouvant une troisième cuisson, devient encore plus corrosive, on la jette avec des pelles dans ces petits bassins où elle acheve de se cuire. Là les ouvriers doivent la remuer sans cesse avec de longs rateaux. Le sédiment qu'elle dépose se durcit comme la pierre, & c'est à le détacher, à le broyer & à l'extraire, que ces ouvriers sont constamment occu-

pés. Cette agitation continuelle élève à la superficie une écume blanche qu'ils enlèvent avec soin, & qui donne un sel plus blanc, mais beaucoup moins fort, que celui qui se forme au fond. Tout le reste est rassemblé en grands monceaux & en plein air. Le Roi d'Espagne en preleve ce dont il a besoin pour ses greniers à sel, & le paye deux piastres par last de deux tonneaux; mais le revend 120 piastres à tous les particuliers, excepté aux pêcheurs qui l'obtiennent à meilleur marché. Les Fabricans de sel vendent le reste de leur récolte plus ou moins cher, suivant les circonstances; & comme les pluies de l'arrière-saison les menacent d'un déchet considérable, ils se hâtent de vendre; & loin de faire la loi aux acheteurs, ils viennent à l'envi solliciter la préférence de ceux qui embarquent du sel pour l'étranger. Les Nations qui en exportent, sont les Suédois, les Danois, les Hollandois, les Anglois & surtout les Portugais, jusqu'à ces derniers

tems , que la crainte des Barbaresques d'Alger a décrédité leur paviilon. Les chargemens qu'embarquent les Portugais, sont portés en grande partie sur les côtes de Galice & des Asturies , qui manquent de cette denrée , & qu'ils ont été long-tems en possession exclusive d'approvisionner de leurs propres sels. Quelquefois nos pêcheurs de Saint-Malo , de Dieppe & de Granville viennent aussi dans la baye de Cadix prendre des chargemens de sel pour Terre-Neuve ; & même lorsque nos salines manquent, nous en prenons pour notre propre consommation.

Tout particulier qui veut établir une de ces salines artificielles sur un terrain qui est à lui , en a la faculté. Il peut vendre sa récolte aux étrangers , & non pas aux nationaux , le sel étant en Espagne comme en France , débité exclusivement pour le compte du Roi. Des gardes veillent à l'entour de ces monceaux de sel qui, de loin paroissent de

petites maisons blanches, semées autour de la baye ; mais ils ne les mettent pas tout-à-fait à l'abri des contrebandiers ni des voleurs.

Cadix contient peu d'édifices remarquables, & peu de monumens des arts. Leur culture suppose deux classes de gens oisifs, qui sont toujours en petit nombre dans les villes de fabrique & de commerce, celle des maîtres & celle des amateurs. Ils ne prospèrent qu'autant qu'ils sont entourés de connoisseurs qui les encouragent, & les soudoyent. La nouvelle Cathédrale de Cadix est commencée depuis 1720. Quand enfin elle sera terminée, elle formera une masse Nouvelle Cathédrale de Cadix. lourde & défectueuse à beaucoup d'égards. Les grotesques moulures de l'architecture gothique y sont mariées au goût simple des ordres antiques ; elle contient cependant de beaux détails. Les huit colonnes du chœur sont d'un marbre de Tortose de la première qualité ; les colonnes de la nef, quoiqu'un peu

lourdes, sont dans de riches proportions. Leurs chapiteaux, leurs bases & le plafond des coupoles sont sculptés avec soin.

Tableaux
dignes de
remarque.

En attendant que cette Cathédrale soit achevée, le Service divin se fait dans l'ancienne, où je remarquai plusieurs petits tableaux dans le genre flamand, & d'assez bon goût. Il y en a quelques-uns de bien plus précieux dans l'église des Capucins. Ce sont des chefs-d'œuvre de Murillo, parmi lesquels on remarque sur-tout un *Ecce homo*, qui me parut joindre à la touche moëlleuse de son auteur, ce caractère de noblesse sublime que le Guide savoit imprimer à ses figures.

Edifices
profanes.

Parmi les autres édifices, on peut donner quelque attention à la maison de la Douane, qui est neuve & spacieuse; & à la Salle de la Comédie qui est dessinée avec goût, & distribuée avec intelligence.

Enceinte
de Cadix.

Cadix a une enceinte de murs qui

fait plus pour son embellissement que pour sa défense. Ses fortifications du côté de la porte de terre sont assez bien entretenues. C'est le seul par lequel la ville pourroit être attaquée par terre. Le fort Sainte-Catherine au N. O., n'empêcheroit pas l'entrée de la grande baye. Le fort Saint-Sébastien, qui est un peu plus à l'ouest, ne concourroit pas davantage à sa défense. Il tient à la ville par une greve très-raboteuse qui est couverte à marée haute : c'est sur sa tour qu'est placé le fanal qui indique l'entrée du port.

Le passage de la grande baye à la rade du Puntal, est beaucoup mieux défendu par les deux forts de Puntales & de Matagordo, placés l'un vis-à-vis de l'autre, à l'endroit où la baye se rétrécit.

Rade du Puntal bien défendue.

Nous traversâmes cette espèce de détroit, lorsque quittant Cadix avec les regrets qu'y laissent tous ceux qui ont passé quelque tems dans cette ville, je

Bon accueil qu'on reçoit presque par tout des Commerçans.

m'embarquai pour Chiclane avec ceux des Commerçans dont j'avois été le mieux traité. J'y avois éprouvé pour la seconde fois en Espagne que c'est peut-être la classe de laquelle, toutes choses d'ailleurs égales, on doit attendre le meilleur accueil. L'aisance, la multiplicité des relations, peut-être aussi la nécessité sentie à chaque instant de les cultiver ou de les augmenter (car quelle est la vertu que l'intérêt ne profane pas de son alliage impur?) toutes ces causes réunies semblent avoir naturalisé dans cette classe plus que dans aucune autre, les qualités sociales les plus précieuses, l'affabilité & l'obligeance. J'eus à m'en louer infiniment de la part du plus grand nombre des Commerçans nationaux & étrangers, mais sur-tout de la part des François.

Le Consul de cette Nation, M. de Mongelas, n'étoit pas pour lors à Cadix; j'en fus fâché; je le fus encore plus de voir qu'on l'y jugeoit sévèrement, lui dont
j'avois

J'avois appris à connoître ailleurs les excellentes qualités, lui dont la compagnie la plus intéressante sous tous les rapports, auroit dû adoucir cette sévérité. A son défaut, je fus accueilli par M. Poirrel, son Vice-Consul ; & je ne puis exagérer les prévenances que je reçus de lui & de toute sa société. En général, il est peu de villes aussi agréables que Cadix, même pour ces François légers & dédaigneux, qui croient que hors de leur patrie on ne peut que végéter. Les agrémens du beau-sexe rendent sur-tout le séjour de Cadix enchanteur ; les femmes y ont, à un degré rare, la tournure piquante des Andalouses, modifiée par la fréquentation des étrangers qui y abondent, & par cette envie générale de plaire que les ressources du luxe & le concours des amateurs mettent dans une activité continuelle. Elles donnent cependant assez rarement dans ces écarts que leurs charmes, les hommages enivrans & l'influence du climat excuse-

roient peut-être plus qu'ailleurs. J'y ai remarqué avec édification plusieurs femmes jeunes & jolies, exclusivement occupées de leur ménage & de l'éducation de leurs enfans.

Les plaisirs au reste ne sont pas très-variés à Cadix ; cette ville a eu pendant quelques années une Comédie Française, qu'une mauvaise administration fit cesser en 1778. Elle n'a plus à présent qu'un Théâtre Espagnol qui rivalise ceux de la capitale, & qui quelquefois s'enrichit de leurs pertes. La situation de la ville, qui est d'une médiocre étendue pour une population de quatre-vingt mille ames, & que la mer entoure dans presque toute son enceinte, réduit à peu de chose les plaisirs de la promenade. A un quart-de-lieue de la porte de terre, la stérilité recommence & règne à plusieurs lieues à la ronde, si l'on en excepte quelques potagers & quelques vergers voisins de l'isle de Léon, où l'on a suppléé par des arrosemens à l'aridité sablonneuse du

terrein. Les fêtes de taureaux n'ont lieu que pendant les mois les plus chauds de l'année. Cadix est encore du très-petit nombre des villes d'Espagne d'où elles n'ont pas été bannies, & ce n'est pas celle où elles inspirent le moins d'enthousiasme.

La traversée de Cadix à Chiclane est de quatre lieues; nous la fîmes en deux heures à la faveur d'un bon vent & de la marée. En laissant l'isle de Léon sur notre droite & la Carraque sur notre gauche, nous passâmes sur le pont de *Suaço*, ancien monument des Romains qui réunit au continent toute cette isle dont Cadix occupe la partie N. O., & l'isle de Léon la partie S. E. C'est sous les arches de ce pont, que la baye se rétrécit à tel point qu'au-delà elle n'est plus qu'un large canal qui, bientôt après, se sépare en plusieurs branches. L'une d'elle conduit à Chiclane, bâti sur sa rive droite & dominé par plusieurs éminences, & sur-tout par les ruines d'un vieux château maure. La marée est très-

Petite traversée de Cadix à Chiclane.

fenfible dans ce bras de mer; enforte qu'à Chiclane même, tantôt il porte d'assez grosses barques, & tantôt on le passe à gué.

Descrip-
tion de ce
joli village.

Chiclane est un joli village où beaucoup de Commerçans de Cadix ont des maisons de campagne. Ils les ont embellies, ils les ont entourées de la verdure qui fuit de leurs yeux dans leur principale résidence. Ils y viennent souvent se délasser de leurs travaux pendant quelques jours; mais il y a sur-tout deux saisons, le printems & l'automne, où le séjour de Chiclane est brillant. Les citoyennes de Cadix viennent y naturaliser pendant quelques semaines toutes les jouissances de la ville: grands repas, bals, concerts, tout l'étalage de l'opulence, tous les efforts de la toilette; c'est pour-ainsi-dire une lice ouverte par le luxe & le goût, où d'aimables athletes, déployant à l'envi leurs agrémens, dérident les fronts des calculateurs qui les accompagnent, & leur prodiguant les

plaisirs sans les compter, leur rappellent qu'il y a des choses plus précieuses encore que l'or.

On me conduisit sur les hauteurs qui dominant cette petite vallée de Tempé; de-là on commande sur l'horizon le plus vaste & le plus varié: on embrasse d'un coup-d'œil l'isle de Léon, Cadix, la baye, tous les lieux qui la bordent & la mer qui est au-delà: on suit le cours de la riviere Santi - Petri & son embouchure dans la mer de l'Ouest. En se tournant vers l'Orient, on apperçoit Medina-Sidonia, d'où vient ce vent si redouté des habitans de Cadix, parce qu'il semble souffler sur cette ville les crimes & les désordres par l'influence pernicieuse de son haleine sur bien des cerveaux. Du même point de vue, on embrasse aussi les vastes plaines de l'Andalousie méridionale que j'allois traverser pour me rendre à Algesiras, & de-là à Gibraltar.

Belle vue
des hau-
teurs de
Chiclano.

Chemin
de Chicla-
ne à Alge-
siras.

On compte quatorze grandes lieues de Chiclane à Algeſiras. Je les fis ſur le même cheval en un grand jour d'été par une chaleur étouffante , en traversant le pays le plus défert qu'on puiſſe trouver parmi ceux qui ne ſont pas tout-à-fait incultes. Je pris , à la vérité , mon chemin à travers les plaines , en évitant les détours qui m'auroient fait rencontrer quelques villages. Mais croira-t-on que dans ce long trajet , hormis *Vejer* que j'apperçus à une lieue ſur ma droite , & Medina - Sidonia à ma gauche & encore plus loin , je ne rencontraï abſolument d'autres habitations humaines que quatre ou cinq groupes de miſérables chaumières qu'on appelle *Cortijos* , & où s'établiffent les laboureurs pendant une partie de l'année. Voilà l'inconvé-

Inconvé-
niens des
grandes
proprié-
tés.

nient des grandes propriétés que les anciens , ſi l'on en croit Plutarque & Pline , avoient très-bien ſenti , & ſur lequel les économistes modernes ont eſſayé de nous

étourdir, en nous présentant l'exception pour la regle. Un Auteur, plus moderne qu'eux encore, a dit que les *Conquérans* avoient toujours trouvé une foible résistance dans les pays divisés en grandes propriétés. Il y a apparence que l'Andalousie méridionale ne fera pas de long-tems leur proie; mais en les attendant, deux fléaux dévastateurs comme eux, la paresse & la faim, profanent par leur présence une terre que la nature avoit produite dans un moment de bienveillance. Croira-t-on que je pensai manquer absolument de pain en traversant cette province? J'avois négligé de m'en munir à Chiclane; heureusement je rencontrai au milieu des champs quelques moissonneurs dont je cernai la provision.

Pendant dix lieues je traversai les Etats du Duché de Medina-Sidonia qui, dans ce canton, ne consistent qu'en champs & en pâturages. Nulle part un seul vestige qui annonçât l'habitation du plus simple citoyen. Pas un verger, pas un potager,

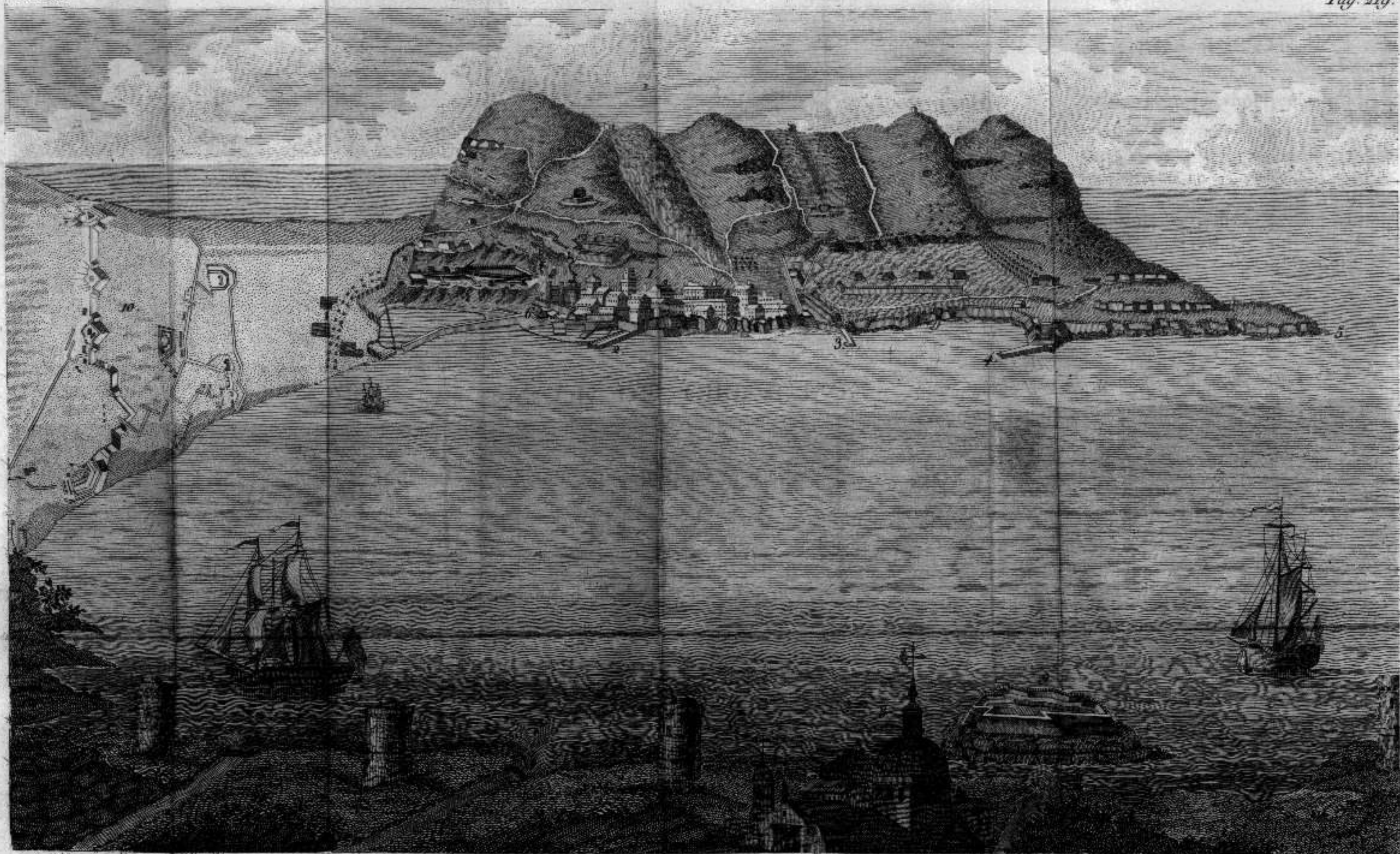
pas un fossé, pas une tuile. Le grand propriétaire semble y régner comme le lion dans les forêts, en éloignant par ses rugissemens tout ce qui pourroit approcher de lui ; aussi l'un & l'autre regnent-ils sur des déserts. Je rencontrai, au lieu de colonies humaines, sept à huit grands troupeaux de bêtes à corne, & quelques-uns de jumens. En les voyant libres du joug & du frein, errer à l'aventure dans une lice immense, à laquelle l'œil ne découvre au loin ni enceinte ni barrière, on se croit encore aux premiers âges du monde, où les animaux indépendans partageoient avec l'homme l'empire de la terre, trouvoient par-tout leur propriété, & n'étoient celle de personne.

Il ne faudroit cependant pas juger de toute l'Andalousie par ce canton ; elle ne paroît ainsi déserte que dans les parties consacrées uniquement aux grains & aux pâturages. Sa division en propriétés immenses remonte au tems de la

Je ne
rencontre
dans ce tra-
jet que des
troupeaux
de bêtes à
corne & de
jumens.

conquête qui en fut faite sur les Maures. Les principaux Seigneurs Castillans qui accompagnerent alors les Rois conquérans, se firent adjuger d'énormes héritages substitués à perpétuité, suivant l'usage fatal qui s'est introduit dans presque toute la monarchie. L'extinction des mâles dans les grandes familles n'a fait qu'en augmenter les inconvéniens. Des riches héritières vont porter leur opulente dot dans des maisons non moins opulentes, enforte que cette loi absurde des successions, est, pour-ainsi-dire, une vaste tontine qui fera tôt ou tard de la plus grande partie de l'Espagne l'appanage du petit nombre de familles qui survivront aux autres. Comment un seul individu pourroit-il administrer de pareilles terres? Ces grands propriétaires les afferment donc à différentes personnes, mais pour trois ans, ou tout au plus pour cinq; marge beaucoup trop resserrée pour que le fermier puisse entreprendre aucun défrichement, aucune

bonification. Une autre circonstance concourt encore avec ces usages destructeurs à faire languir l'agriculture en Andalousie. On y divise la terre en trois portions ; l'une se cultive ; l'autre reste en jachere ; la troisieme est consacrée à la nourriture des bestiaux qui appartiennent au fermier , & que celui-ci augmente le plus qu'il lui est possible pour tirer parti de la courte durée de sa jouissance. Voilà ce qui donne un air de dépopulation à de vastes cantons très-susceptibles d'une riche culture ; aussi la premiere réforme à opérer dans l'agriculture de l'Andalousie seroit de donner de longs termes aux baux. L'exemple de la Catalogne , de la Navarre , de la Galice & des Asturies devroit servir de leçon. Là , les baux sont à longues années , & ne peuvent se rompre par le caprice des propriétaires ; là aussi toute espece d'agriculture est en vigueur ; chaque fermier se crée un petit établissement , entretient du bétail , s'en-



1. Ville de Gibraltar
 2. Vieux Mole
 3. Mole de l'Agade

4. Nouvelle Mole
 5. Pointe d'Europe
 6. Porte de Terre

VUE DE GIBRALTAR.

7. Porte de Mer
 8. Algerias

9. Isle d'Algerias
 10. Camp de S^t Roch

ture d'un verger, d'un potager; & en se procurant de l'aisance, embellit, fertilise le terrain dont il est sûr de jouir long-tems & de faire jouir ses enfans. Quel contraste entre ce tableau & celui que j'eus sous les yeux pendant les dix lieues que je parcourus en quittant Chiclane!

Au bout de ces dix lieues on entre dans un bois, puis on commence à monter pour franchir l'énorme chaîne de montagnes escarpées qui ne s'abaissent que sur le bord occidental de la baie de Gibraltar. Ces quatre dernières lieues sont excessivement fatigantes, & même dangereuses en quelques endroits. On est bien dédommagé de ses peines, lorsque du sommet de ces montagnes, à une lieue & demie de la baie, on apperçoit le fameux roc de Gibraltar s'élevant du sein des ondes comme le génie du Cap des Tourmentes, qui a fourni à Camoens un des plus beaux épisodes de son poëme. De ce point on plonge sur la forteresse, dont les contours me parurent parfaite-

Premier aspect de la montagne de Gibraltar.

ment dessinés dans l'horizon le plus serene. De-là le roc présente la forme d'un immense catafalque vu de côté : on embrasse du même coup - d'œil le bourg d'Algesiras, tout le contour de la baye, deux petites rivieres qui s'y rendent, le bourg de Saint-Roch placé sur une éminence, la pente qui de ce bourg conduit aux lignes, & la langue de terre plate & étroite qui les sépare de Gibraltar ; & dans le lointain, à droite, au bout de l'horison, on devine plutôt qu'on ne voit les découpures de la côte d'Afrique.

Descrip-
tion du
bourg
d'Algesi-
ras.

Algesiras, le terme de ma forte journée, est un bourg agréablement situé en pente tout-à-fait au bord de la mer. Une très-petite riviere (la Miel) qui vient des montagnes voisines, baigne le flanc droit d'Algesiras, & s'écoule doucement dans la baye ; elle a sur sa rive droite un petit chantier dont les dimensions, quoique proportionnées au lit de la riviere, suffisent à la construction de quelques bar-

ques, & se prêterent même à celles de ces chaloupes canonnières qui ont joué un si triste rôle dans le siège de Gibraltar. A l'époque des crues, cette rivière, ou plutôt ce ruisseau, a assez d'eau pour convoier ces petites embarcations jusqu'à la mer, qui n'en est qu'à quelques pas. C'est près de-là que sont les ruines de l'ancienne citadelle d'Algesiras, d'où les Maures se défendirent encore quelque tems après la prise de leur ville. Celle-ci occupoit la même enceinte que le bourg moderne de ce nom. Ce bourg, aussi-bien que Saint-Roch, se peupla au commencement du siècle, des Espagnols de Gibraltar, qui ne vouloient pas vivre sous la domination angloise. C'est pour y attirer ces réfugiés qu'on donna alors au bourg d'Algesiras des privilèges dont il jouit encore. Ils ne sont séparés de leur ancienne patrie que par une mer de deux lieues, où pendant la guerre dernière plusieurs d'entr'eux ont trouvé leur tom-

beau en volant à la conquête du berceau de leurs peres.

Petite
isle des Pa-
lomas.

En avant d'Algefiras, à une portée de carabine du rivage, est placée la très-petite isle des *Palomas*, aussi nommée isle Verte : elle a un fort où la garnison d'Algefiras tient une compagnie en détachement. Elle est si réguliere, si mignonne, qu'on la diroit sortie de la main des hommes, & placée là en attendant que quelqu'amateur lui trouve une place dans un jardin anglois.

Aqueduc
d'Algefiras.

Algefiras est abreuvé d'une maniere splendide, qui semble réservée pour des lieux plus importans. L'eau y est amenée d'un quart-de-lieue par un aqueduc neuf & bâti en pierres de taille.

Trajet
d'Algefiras à Ceuta.

Il part de ce ce bourg deux fois par semaine un paquebot pour Ceuta, place espagnole située sur la côte d'Afrique, à cinq lieues en face d'Algefiras. Ce trajet se fait souvent en trois & quatre heures, mais quelquefois en huit & dix :

il ne coûte que quatre réaux par tête ; c'est peu pour se transporter d'une partie du monde à l'autre : on peut s'en passer la fantaisie. Je ne me la passai cependant pas ; les circonstances me prescrivirent ce sacrifice.

Le petit port d'Algesiras est d'ailleurs fort borné dans ses spéculations de commerce ; il reçoit quelques chargemens de bled & d'eau-de-vie par des barques Catalanes ; & il n'exporte gueres que du charbon tiré des montagnes voisines, & qu'il fait passer à Cadix.

Petit commerce du port d'Algesiras.

Une grande partie des deux lieues que l'on compte entre Algesiras & Saint-Roch, suit le bord de la baye. On passe en bateau deux petites rivières qui s'y rendent, *el Rio de los Pulmones* & le *Guaraïpe*, qu'on prendroit pour un bras de mer. Après ce second passage, on s'éloigne de la baye pour gagner le derrière d'un côteau sur lequel est situé Saint-Roch, bourg escarpé & mal pavé. La dernière guerre, dont un des foyers

Route d'Algesiras à St-Roch.

Bourg de St.-Roch.

étoit dans son voisinage , & la présence d'une garnison nombreuse , ne paroissent pas l'avoir enrichi ; mais il a d'assez jolis environs , & les côteaux qui l'avoisinent sont cultivés avec soin.

A Saint-Roch je fus adressé à un Aide-Major de la place, né Irlandois, homme plein de sens & de lumieres, dont ma reconnoissance doit placer ici le nom ; il s'appelle *James Lyons*. Il m'obtint du Commandant des lignes la permission de m'approcher de Gibraltar autant que pouvoit le permettre l'ordre récent & très-rigoureux qui coupoit toute communication entre cette place & le continent espagnol. Nous partîmes de Saint-Roch à cheval vers les quatre heures ; nous laissâmes à notre gauche *Buena-vista*, grosse maison placée sur une éminence, & où le Général Duc de Crillon, ses Aides de Camp, & toute leur suite, étoient logés, & d'où l'on avoit la vue sur Gibraltar, les deux mers & la côte d'Afrique. Nous arrivâmes
 enfin

Buena-
 vista.

enfin sur l'emplacement du trop fameux camp de Saint-Roch. Détruit par la paix comme d'autres établissemens humains le font par la guerre, il ne présentoit plus qu'un monceau de ruines, quelques pans de muraille, mais pas un toit, une porte ou une fenêtre. Théâtre du plus profond silence & de la solitude, après l'avoir été pendant quatre ans du tumulte qui accompagne les armées, & de la mort qui s'attache sur leurs pas, il m'offroit un beau champ pour des réflexions sur les vicissitudes humaines. Nous traversâmes cet emplacement en diagonale pour aller aboutir droit à la Méditerranée, & la côtoyer jusqu'au fort Sainte-Barbe, qui forme la droite des lignes : nous les remontâmes jusqu'au corps-de-garde principal ; là, nous présentâmes l'ordre du Commandant de Saint-Roch, & on nous fit ouvrir la grande porte qui conduit des lignes à la place de Gibraltar, en nous donnant un bas-Officier destiné à nous surveiller

Débris
du camp
de Saint-
Roch.

Lignes des
lignes
du fort
de Sainte-
Barbe

Lignes
de Saint-
Roch.

plus encore qu'à nous guider. Ce que nous trouvâmes aussi-tôt après avoir franchi cette barrière, fut la longue tranchée imaginée par M. d'Arçon, qui fut ouverte pendant la nuit du 15 au 16 Juillet 1782, & qui partant du centre de la ligne, passoit sous le feu de la place, & alloit aboutir à la Méditerranée. On nous montra ensuite sur la droite ces boyaux & cet épaulement élevés par le Général Alvarcz, & qui ont fait tant de bruit dans les Gazettes de Madrid : leur aspect mêla un petit grain de malignité à mes réflexions philanthropiques, & me rappella une jolie piece de vers que quelque aimable oisif de notre capitale enfantait dans le temps pour égayer l'ennui des assiégeans & celui des lecteurs de leurs lents & monotones exploits. On ne sera peut-être pas fâché de la trouver ici : ceux qui y sont un peu sacrifiés eurent la générosité d'en rire dans le tems, & ne s'en offenseront probablement pas cinq ans après.

Reste des
ouvrages
du dernier
siege de
Gibraltar.

Messieurs de Saint-Roch, entre nous,

Ceci passe la raillerie.

En avez-vous là pour la vie ?

Ou quelque jour finirez-vous ?

Ne pouvez-vous à la vaillance

Joindre le talent d'abrégé ?

Votre éternelle patience

Ne se laisse point d'assiéger.

Mais vous mettez à bout la nôtre.

Soyez donc battants ou battus,

Messieurs, du camp & du blocus.

Terminez de façon ou d'autre ;

Terminez, car on n'y tient plus.

Fréquentes sont vos canonnades :

Mais hélas ! qu'ont-elles produit ?

Le tranquille Anglois dort au bruit

De vos nocturnes pétarades ;

Ou s'il répond de tems en tems

A votre prudente furie,

C'est par égard, je le parie,

Et pour dire je vous entends.

Quatre ans ont dû vous rendre sages.

Laissez-donc là vos vieux ouvrages.

Quittez vos vieux retranchemens :

Retirez-vous, vieux assiégeans.

Un jour ce mémorable siège

Sera fini par vos enfans,

Si toutefois Dieu les protège.

Mes amis, vous le voyez bien,

Vos bombes ne bombardent rien :

Vos pétarades, vos corvettes,

Et vos travaux & vos mineurs,
 N'épouvante que les Lecteurs
 De vos redoutables Gazettes.
 Votre blocus ne bloque point ;
 Et grace à votre heureuse adresse,
 Ceux que vous affamez sans cesse
 Ne périront que d'embonpoint.

Mais retournons à la prose pour achever ce qui nous reste à dire du camp de Saint-Roch. Nous reconnûmes la trace de tous ses ouvrages ; mais le sable dont ils étoient faits s'étoit déjà éboulé en plusieurs endroits ; & les fascines qui les couronnoient & qu'on y voyoit encore en monceaux, servoient à alimenter le peu de foyers qui fument dans ce canton, ou étoient abandonnées à la destruction plus lente que le tems opere. On nous fit remarquer une grosse tour en pierres qu'on nomme *la Tour du Moulin*, & qui, placée entre les assiégés & les assiégeans, avoit survécu seule à leurs ravages combinés. Nous reconnûmes la place de ces petits jardins qu'on avoit laissé établir aux Anglois en avant de leur

Les Anglois repoussés dans leurs anciennes

forteresse & au-delà des limites que leur avoit fixées la paix d'Utrecht ; des jones en marquoient encore l'enceinte ; mais le terrain qu'ils renfermoient, en repassant sous ses vrais maîtres, ou plutôt en redevenant neutre, a été rendu à sa stérilité. Les Rois, comme les particuliers, ne sont jamais trop voisins impunément ; & il faudroit que des déserts en les séparant, fussent garants de leur bonne intelligence : la terre en seroit moins habitée ; seroit-ce le malheur de ses habitans ? Mais j'entends les apôtres de la population crier au blasphême ; je reviens bien vite aux ouvrages construits par le Général Alvarcz.

limites
depuis la
paix.

Après avoir suivi quelque tems ces ouvrages du côté de la baye & en face du vieux môle, nous nous approchâmes en diagonale du côté de la Méditerranée, pour reconnoître de plus près & sous différens aspects, ce roc qui avoit été pendant cinq ans l'objet des spéculations de tant de têtes politiques & militaires.

Différens
aspects du
roc de Gi-
braltar.

Nous étions près d'une très-petite tour située à l'ombre de l'immense forteresse, tout au bord de la Méditerranée, lorsque notre sévère conducteur nous dit en espagnol, qui en ce moment ne nous parut pas la langue des dieux, « vous ne pouvez aller plus loin ; le premier corps-de-garde des Anglois touche à la tour que vous voyez ». Je fus tenté de lui demander si c'étoit la guerre ou la peste qui nous forçoit de nous éloigner d'eux ; mais il n'avoit pas la mine de prendre l'épigramme en bonne part. Il étoit sur son pallier ; il ne nous étoit pas fort utile , mais il pouvoit nous rendre victimes de son humeur ; le plus sûr étoit de ne pas la provoquer , & de nous replier sur notre droite ; c'est ce que nous fîmes. Mais en côtoyant de si près la forteresse d'où des soldats Anglois , placés au bord de quelques-unes des batteries dont elle est hérissée du côté de la terre , nous paroissoient menacer nos têtes d'une visite perpendiculaire , notre

Premier
corps - de-
garde An-
glois.

conducteur nous fit observer en passant l'ouverture de la mine que M. le Duc de Crillon avoit pratiquée dans l'intérieur du roc, & qui devoit lui donner sa revanche de la journée des batteries flottantes, lorsque la paix vint tromper ses espérances, & rassurer la forteresse sur ses fondemens. Durant le siege, quelques détachemens de travailleurs intrépides grimpoient à cette ouverture pendant la nuit, à la faveur d'un monceau de terres éboulées qui tient au rocher. L'excavation étoit déjà de plusieurs toises, lors de la suspension des hostilités; mais eût-elle été encore plus profonde, on conçoit difficilement comment la poudre eût pu soulever & briser la masse épouvantable qui auroit encore pesé sur cette mine portée à sa perfection, & comment l'explosion n'eût pas au contraire réagi du côté de son orifice, où elle eut toujours trouvé moins de résistance? Ce n'étoit pas le seul point du rocher que M. de Crillon menaçoit : du côté de la Médi-

Vestiges de la mine pratiquée dans le roc par M. le Duc de Crillon.

tertannée, son escarpement, quoique taillé presque à pic, ne va pas jusqu'à terre. Il y a entre le pied de la montagne & la mer une espèce de sentier qui conduit à la pointe d'Europe. C'est à l'entrée de ce sentier, & près du corps-de-garde Anglois dont nous avons parlé plus haut, que M. le Duc de Crillon avoit fait pratiquer une seconde ouverture dans le roc. Mais qu'auroit gagné ce Général, pourroit on encore demander, à écailler une portion de sa dure enveloppe en cet endroit le plus élevé & le plus éloigné du corps de la place?

Malgré ces questions que j'ai entendu faire par des gens de l'art, malgré les sarcasmes que de mauvais plaisans se sont permis sur ces deux tentatives, des témoins oculaires m'ont assuré que lorsque le Général Elliot, libre de communiquer enfin avec M. le Duc de Crillon, fut promené par lui autour de cette place qu'il avoit si valeureusement défendue, il parut surpris en voyant les progrès

Autre mine commencée du côté de la Méditerranée.

Ce que le Général Elliot a paru penser de ces deux mines.

qu'avoit déjà faits une mine qu'il soupçonnoit à peine, & qu'il dit au Général françois que s'il les avoit connus, il n'auroit pas été aussi tranquille. Ce propos étoit-il de la part du Héros anglois un effort pour se rapprocher de l'urbanité françoise ? ou rendoit-il à l'entreprise hardie de M. le Duc de Crillon un hommage sincere ? C'est ce que nous n'entreprendrons pas de décider.

Quoi qu'il en soit, le rocher de Gibraltar, qui du côté de la Méditerranée est dans son plus grand escarpement, s'abaisse insensiblement en se rapprochant de la baye d'Algesiras. C'est sur cette espece de talud que l'art des fortifications a entassé les moyens de défense. Quelques soldats nous ayant apperçus du haut de ce formidable amphithéâtre, nous adresserent la parole en espagnol, & avertirent leurs Officiers.

Amphithéâtre de batteries du côté de la baye.

Observons ici que la nature, comme pour rendre Gibraltar inaccessible de tous côtés, a placé entre le pied de cette for-

Lagune de la porte de terre.

teresse, du côté du couchant & de la baye d'Algesiras, une flaque d'eau assez profonde, qui ne laisse entr'elle & la place jusqu'à la porte de terre que l'espace d'une chaussée fort étroite que menacent de près cent bouches à feu. Entre cette lagune & la baye, une petite digue regne au bord de la mer pour en contenir les eaux, & va aussi aboutir à la porte de terre; & la flaque d'eau, ou *lagune*, est renfermée dans l'enceinte de la place par une palissade qui commence au pied de la montagne, & se termine à la mer; cette palissade est destinée sur-tout à servir de barriere contre la désertion. Elle fut la premiere victime immolée au siege de Gibraltar; & ses débris, noircis par le feu, enlevés sous le canon de la place, servirent de trophée à quelques grenadiers espagnols, qui vinrent en faire hommage à M. le Comte d'Estaing, ce Général si bien fait pour apprécier la valeur, si enclin à la récompenser.

Délabrée pendant toute la durée de

Palissade
en avant
de la la-
gune.

la guerre, elle a été rétablie avec soin depuis la paix : de-là le vieux môle se voit très-distinctement ; il s'avance dans la baye presque perpendiculairement au corps de la place : c'est une espece de jettée étroite garnie de batterie des deux côtés ; il masque entierement le nouveau môle qui est à une demi-lieue derriere, & presque dans la même direction.

Les Officiers anglois, avertis par leurs soldats, nous apperçurent à travers cette palissade, & nous saluerent dans leur langue. L'Officier irlandois qui m'accompagnoit leur ayant répondu dans la même langue, ils s'approcherent, & la conversation s'entama. Les Officiers, au nombre de trois, étoient jeunes & très-honnêtes ; ils nous inviterent à entrer dans la place ; ils insisterent sur-tout quand je leur eus dit que j'avois une lettre pour le Général Elliot. Nous leur objectâmes la défense formelle de la Cour de Madrid, que nous nous permettions aussi peu d'interpréter que d'enfreindre, la

Entrevue
avec trois
Officiers
anglois.

crainte de compromettre l'Officier Irlandois qui étoit le principal interlocuteur, & l'impossibilité d'échapper à la surveillance de notre conducteur. Celui-ci avoit cependant tempéré un peu sa sévérité ; il se prêta d'assez bonne grace à notre entrevue, & s'assit paisiblement sur une pierre en attendant la fin d'une conversation qui l'eût fort peu intéressé, quand même il auroit pu l'entendre : il suffisoit qu'elle eut l'air d'une petite infraction, pour qu'elle eut quelque chose de piquant pour nous. Ces cinq personnes de Nations différentes, se parlant à travers des palissades qui, par les dispositions de la Cour d'Espagne, opposoient un obstacle insurmontable à leur réunion, rappelloient ces rendez-vous que dans les Couvens on obtient à la grille, & où l'on cherche à tromper les yeux des Argus femelles, qui en augmentent le plaisir en y portant la contrainte. Les yeux du nôtre n'avoient pas besoin d'être trompés. Fermés par l'insouciance & l'ennui,

ils se rouvrirent à regret lorsqu'il nous fallut remonter à cheval. Les Officiers anglois ne pouvant vaincre nos scrupules, nous offrirent des rafraîchissemens; nous acceptâmes de la bière, & nous eûmes la satisfaction de boire avec eux sous le canon de Gibraltar quelques verres de *Porter* à la santé de Georges III & du Général Elliot. Dans de pareilles circonstances, ces distinctions qui classent les Nations, ces rivalités qui les divisent, s'anéantissent. Nous n'étions plus François, ni Espagnols, ni Anglois; nous n'étions plus que des membres de l'immense famille du genre-humain. Si la réunion des hommes en Nations fait leur force & une grande partie de leurs vertus, elle est aussi la source de la plupart de leurs vices & de leurs malheurs; sans elle moins de fléaux désoleroient la terre: on ne connoîtroit ni les révoltes contre l'autorité, ni l'oppression des despotes couronnés, ni celle, plus dure encore, des tyrans subalternes, ni les intrigues sourdes de

Réflexions
sur les ri-
valités na-
tionales.

la politique , ni les ravages éclatans de la guerre : on ne s'égorgeroit plus au nom du fantôme de la gloire ; on ne sacrifieroit plus son repos , celui de sa femme & de ses enfans à des intérêts éloignés & quelquefois étrangers ; & au défaut des Magistrats & des loix , on se chargeroit soi-même de sa vengeance. Plus ces réflexions contraisoient avec tant d'événemens récents , dont l'aspect de Gibraltar réveillait le souvenir , plus elles faisoient sur nous une impression douce & profonde , & plus elles ajoutoient au charme de notre petit congrès. Il fallut bientôt les bannir & repasser des illusions de l'âge d'or aux fâcheuses réalités du siècle de fer. Le soleil se couchoit ; le calme de la nuit rendoit plus sensibles les cris des matelots dont les bâtimens étoient mouillés devant nous au pied du vieux môle. Déjà le contour du fameux roc se dessinait plus confusément dans le vague des airs. Nous nous séparâmes des Officiers

anglois, & reprîmes le chemin des lignes. Vingt fois en me retirant je me retournai vers Gibraltar; mon œil avide en dévorait la surface; je voulois, à force de le regarder, emporter dans ma mémoire l'empreinte exacte de cet objet, source féconde de réflexions militaires, politiques & philosophiques. Voilà donc, me disois-je, ce rocher qui, pendant cinq ans, a fixé les regards de l'Univers. Il est inutile aux Anglois sous tous les rapports, mais ils croient leur gloire intéressée à conserver cette portion de terre en dépit de la nature, qui sembloit l'adjudger au dominateur de la Péninsule dont elle fait partie: dès-lors ils sacrifient des millions pour la fortifier, pour la conserver, pour la défendre. D'un autre côté, l'Espagne n'a qu'un intérêt de vanité à la recouvrer; & c'est à cette chimère que, sous un Monarque économe du sang & du bien de ses sujets, elle sacrifie pendant quatre ans des sommes immenses, les plans de campagne les

Réflexions
sur le siège
de cette
place.

plus brillans, & , si nous osons le dire , jusqu'à sa gloire bien entendue ; & la Maison de Bourbon enchaîne la plus grande partie de ses forces navales au pied de ce rocher , plus méprisable encore en lui-même que l'art de la guerre ne l'a rendu formidable.

Retour
de Gibral-
tar à St.-
Roch.

Au milieu de ces rêveries , je gagnai le fort Saint-Philippe qui est à l'autre extrémité des lignes du côté de la baye. Nous les suivîmes en dedans jusqu'au corps-de-garde principal ; nous y déposâmes notre apathique conducteur , qui n'avoit trouvé que de l'ennui & de la fatigue où j'avois trouvé tant de jouissances & puisé tant de réflexions ; & nous reprîmes la route de Saint-Roch , en côtoyant la mer , en passant sur ce petit môle de bois où l'on s'embarquoit , & où l'on recevoit les blessés pendant la nuit fatale des batteries flottantes. Nous traversâmes ensuite le pont *Mayorga* , vis-à-vis duquel ces batteries prirent leur point de départ lorsqu'elles firent voile

vers

vers la place. J'y crus entendre gémir les mânes de ces valeureux assiégeans qui trouverent la mort au milieu des flots & des flammes ; j'y crus entendre gronder cette formidable artillerie qui des deux côtés fit tant de fracas & si peu de ravages. Nous arrivâmes enfin à Saint-Roch à huit heures.

Mon premier projet étoit d'aller de Saint-Roch à Malaga , & de revenir à Madrid en traversant le Royaume de Grenade. C'est peut-être la partie de l'Espagne qui doit le plus piquer la curiosité d'un voyageur ; il y trouve la nature la plus imposante à la fois & la plus riante ; de hautes montagnes dont les sommets sont en tous tems couronnés de neige, des vallées fécondes où regne une fraîcheur que n'altère pas même la présence de la canicule, des torrens d'eau limpide qui s'écoulent avec fracas du haut des rochers, qui fertilisent les campagnes & ne les submergent presque jamais, les sites les plus pittoresques. Il

trouve sur-tout dans la capitale de ce Royaume des monumens qu'il chercheroit en vain dans le reste de l'Europe; les palais bien conservés des anciens Rois Maures, dont le Royaume de Grenade a été le dernier asyle; leurs bains, leurs jardins, leurs mosquées, & autres restes du goût & de la magnificence des Arabes, qui ont survécu aux ravages des conquérans pour l'instruction & le plaisir de la postérité. M. Peyron, dans ses Essais sur l'Espagne, en avoit donné une description aussi exacte qu'attachante, qui avoit ajouté à mon empressement de parcourir ces merveilles de l'art & de la nature. Elle diminue mes regrets pour mes Lecteurs à qui je ne pourrois rien offrir de mieux; mais elle ne sauroit consoler ma curiosité trompée par les circonstances. Je fus obligé de sacrifier ce joli voyage aux affaires qui me rappelloient à Madrid; & de Saint-Roch je repris la route de cette capitale par la ligne la plus droite, en faisant seule-

ment un petit détour pour voir les établissemens de Ximena.

Il y a quatre grandes lieues de Saint-Roch à Ximena. Les deux premières se font presqu'entièrement dans le sable, mais à travers un bois où les bouquets d'arbustes remplissent les intervalles des grands arbres, & qui est d'ailleurs semé d'oliviers sauvages, de figuiers, de chênes verts, & sur-tout d'arbres de liege, *alcornoques*. Les deux autres lieues serpentent sur une vaste plaine, ou plutôt sur un vaste potager, que se partagent les melons, les concombres & le maïs.

Ximena est bâti sur la pente d'un rocher escarpé que dominant les débris d'un vieux château, J'étois adressé à Don Manuel Behic, François d'origine, qui, depuis quelques années, étoit Contrôleur d'une fabrique de canons de fer & de boulets destinés exclusivement pour l'Amérique espagnole. Elle avoit été établie depuis peu par les soins du Ministre des Indes, M. de Galvez, sous les auspices

Fonderie
établie à
Ximena.

d'un Capitaine de vaisseau. On n'étoit pas content de l'administration de celui-ci, & je trouvai à Ximena un Colonel du Génie qui étoit chargé d'en scruter les vices, & d'examiner si l'établissement pouvoit être continué. Il résultoit de ses observations, que la riviere qui faisoit aller les machines de la fabrique étoit à sec sept à huit mois de l'année, que le reste du tems elle ne suffisoit qu'à mettre en mouvement un seul martinet de forge. Malgré ce mécompte, qui auroit dû rendre l'Intendant fort sobre en avances, il en avoit déjà fait qui sembloient appartenir à la fabrique la plus florissante; erreur ou infidélité trop commune chez les Espagnols, qui déburent souvent d'une manière somptueuse dans des établissemens que l'expérience fait bientôt abandonner. Déjà le Ministre des Indes avoit choisi un autre emplacement pour celui de Ximena: il est à trois quarts-de-licue de l'ancienne fabrique, au bord du *Guadiaro*, qui en tout tems porte assez

d'eau pour faire aller deux forges. En sortant de Ximena, je passai à portée de cet endroit où l'on travailloit déjà au nouvel établissement. Il ne peut que prospérer ; sa situation est très-favorable ; il est à portée d'une mine très-riche qui donne soixante & quinze livres de fer sur un quintal de minerai.

De Ximena j'allai coucher trois lieues plus loin à Gausin, joli bourg au milieu des montagnes les plus escarpées, d'où l'on apperçoit très-bien celle de Gibraltar. Du haut de ce belvédère, les paisibles habitans du Gausin voyoient les feux jaillir de cette forteresse sans être effrayés de leur fracas, comme les dieux d'Epicure voyoient du haut de la voûte céleste les jeux cruels des malheureux humains sans que leur sérénité en fût troublée.

Je profiterai d'un reste de jour pour admirer la position de Gausin. Une profonde vallée est à ses pieds, & reçoit le tribut des ruisseaux qui s'écoulent avec

Bourg de
Gausin,
d'où l'on
découvre
Gibraltar.

bruit du flanc des montagnes voisines ; avantage dont les habitans ont profité pour s'entourer de légumes & de verdure. Les côteaux voisins sont couverts de vignes ; & ce qui ne sert pas peu à la décoration de ce paysage, c'est un assez vaste enclos qui côtoye la grande route en suivant sa pente rapide, & qui appartient à un Couvent de Franciscains ; car quoiqu'on déclame contre les Moines, il faut convenir que par-tout, & principalement hors des villes, leurs possessions sont les mieux cultivées, que leurs habitations forment des points de vue piquans, & que leur séjour vivifie les campagnes adjacentes. Est-ce parce que la pieuse facilité des fideles les a laissés presque par-tout s'emparer des plus agréables positions ? ou bien les loisirs de leur vie solitaire leur laisseroient-ils plus de moyens d'embellir leurs asyles ?

Pendant ma promenade d'observation je rencontrai M. le Corréridor, qui me

Couvent
de Franciscains.

fit de Gausin une peinture digne d'un bon patriote ; il m'exalta sur-tout la position du vieux château ruiné qui domine ce bourg , & duquel les habitans jugeoient , à vol d'oiseau , les coups que se portoient les assiégeans & les assiégés de Gibraltar. Je le mis sur la voie de me parler de la Banque nationale ; il me parut regretter qu'on eût grossi ses fonds de l'excédent des octrois des villes & communautés. Selon lui , il auroit pu être mieux employé. Gausin , par exemple , avoit été obligé de se défaire de quarante mille réaux qui auroient rempli un objet plus utile , si l'on les eût consacrés à raccommoder le pavé du bourg ou les mauvais chemins qui y aboutissent. C'est ainsi que par-tout le citoyen , s'isolant dans son étroite enceinte & hors d'état de saisir les grands rapports de l'administration , voudroit , dans son égoïsme , que tout fût sacrifié à sa commodité particulière.

Au-delà de Gausin , le chemin , pen-

Beau
pays après
Gaufin.

dant deux ou trois lieues, suit le flanc des montagnes à travers des vignes qui s'élevent presqu'à leur sommet, & s'abaissent jusqu'au fond des vallées. De petites maisons de vigneron, semées sur la pente de ces montagnes, attestent l'activité qui regne dans cet heureux canton. Le pays devient ensuite plus escarpé que jamais; on ne trouve plus jusqu'à Ronda que des montagnes énormes & toutes dépouillées, à travers lesquelles serpente le chemin le plus raboteux. On traverse de distance en distance quelques malheureux villages juchés à mi-côte sur des rocs décharnés: ce sont des repaires de voleurs & de contrebandiers; leur position & leur nom indiquent assez qu'ils doivent leur existence aux Maures qui, sans doute, cherchoient au sein des montagnes les moins accessibles des asyles contre les attaques des Chrétiens. Les principaux sont *Guataxin*, *Benali* & *Atajate*: ce dernier est à trois grandes lieues de Gaufin, presqu'au pied des

rochers ; de-là le chemin remonte encore, & va gagner le sommet des hautes montagnes, d'où on apperçoit pour la dernière fois le roc de Gibraltar.

Bientôt après on découvre Ronda, qui, vu à cette distance, paroît situé au milieu d'un bassin formé par les côteaux voisins, & au sein du pays le plus pierreux & le plus aride. On est détrompé en arrivant dans cette ville, qui, graces à ses fortifications naturelles, n'a été arrachée aux Maures qu'à la fin du quinzieme siecle. Elle est entourée d'une double enceinte de rochers, entre lesquels coule une petite riviere. Du tems des Maures on n'y pénétoit que par une porte basse flanquée de grosses tours ; puis on passoit sur un pont court, mais fort élevé, au pied duquel jaillit avec abondance une grosse source qui ne tarit jamais. La ville de Ronda occupe un emplacement considérable, mais inégal. Le double rempart naturel qui l'entoure n'est plus qu'incommode pour ses habitans de-

puis qu'il est inutile pour leur sûreté. On a formé le projet de leur donner un second pont à l'endroit où les rochers se rapprochent le plus. Ce projet avoit réchauffé le zèle patriotique de M. Giron, Officier Général distingué par sa naissance comme par ses talens, & l'un des principaux citoyens de Ronda. Il pressoit l'exécution de ce projet ; & déjà vers la fin de 1785, des piles énormes par leur hauteur & par leur masse, s'élevoient sous ses yeux du fond de ce fossé naturel au niveau du terrain de la ville, & promettoit à ses habitans un nouveau moyen de s'échapper de leur vaste prison.

Au nord-est, ses environs qu'on n'aperçoit pas en venant de Gausin, sont remplis de vergers qui fournissent en abondance des pêches, des prunes, diverses sortes de poires & de pommes d'une excellente qualité ; rencontre assez rare en Espagne ; car soit que l'art des jardiniers, soit que la nature du sol s'y

refuse, le pays des oranges, des figues & des olives n'est pas celui de tous ces fruits exquis qui font l'ornement & les délices de nos desserts d'automne. Ce qui porteroit un peu à inculper l'art, c'est que la table du Roi est couverte d'excellens fruits de cette espece, qu'il tire de ses jardins d'Aranjuez & de Saint-Ildefonse dirigés par d'habiles jardiniers, tandis qu'on en chercheroit vainement dans le reste de la Castille.

Paxarete, fameux par son vin, est à quatre ou cinq lieues de Ronda, & appartient à M. Giron.

Grazalema, situé comme Ronda au sein des rochers, n'en est qu'à trois lieues. Ses habitans ayant de l'eau en abondance & d'ailleurs peu de ressources, se sont consacrés à la préparation des laines. Il en est résulté une des principales manufactures de draps espagnols pour la consommation du peuple.

Fabrique
de draps
de Graza-
lema.

La lieue & demie qu'on parcourt en sortant de Ronda est agréable par la

quantité de vergers dont la route est bordée; le terrain est ensuite inégal, pierreux & peu cultivé. Ce jour-là j'allai coucher à *Cannete*, grand vilain bourg, dominé par les débris d'un ancien fort. Le pays qui conduit de-là à *Ossuna* est aride & raboteux, & n'offre que des champs & des plantations d'oliviers, dont la verdure pâle, qui ombrage à peine un terrain grisâtre, attriste plutôt un paysage qu'elle ne l'embellit.

Ville
d'*Ossuna*.

Au bout de cinq grandes lieues, on arrive à *Ossuna*, chef-lieu du Duché de ce nom. La ville est grande, mais rien n'y annonce l'aisance, quoique beaucoup de noblesse y séjourne. J'y remarquai une *alameda*, ou promenade publique, décorée d'une fontaine: deux piliers de mauvais goût voudroient aussi contribuer à son ornement; ils se partagent les deux portions d'une inscription fastueuse, où sont nommés le Pape, le Roi d'Espagne, le Duc d'*Ossuna* qui vivoit alors, & les deux *Corrégidors*, auteurs de cet

ouvrage, qui y est qualifié de *famosa obra*: elle se termine en disant que, pour consacrer ce monument éternel, on a gravé cette inscription. J'observai que ce monument, ce fameux ouvrage, consistoit en deux fontaines d'assez mince apparence, & en deux rangées de bancs massifs en maçonnerie grossièrement enduite de plâtre. Ils trompoient déjà à la fin de 1785 le vœu modeste qui les avoit dédiés à l'éternité; leurs débris, dont le sol est jonché, attestent au bout de huit ans d'existence, la fragilité des établissemens humains. Il seroit difficile de trouver quelque part un monument de plus mauvais goût, & sur-tout une gasconade plus caractérisée; aussi n'est-ce pas sans raison que les Andalous sont appelés les Gascons de l'Espagne.

Il y a six lieues d'Ossuna à Ecija, à travers le pays le plus uni & le mieux cultivé. A une lieue d'Ossuna, je remarquai une grande lagune couverte d'une foule d'oiseaux blancs, plus longs & plus

Singuliers
oiseaux sur
le chemin
d'Ossuna à
Ecija.

gros que des canards, & qu'on nomme en espagnol *alabancos*. Au moindre bruit ils s'envolent par nuées, & déploient des ailes où un rouge éclatant est mêlé au blanc d'une manière fort singulière. Je ne puis mieux comparer ce spectacle, qu'à celui que donne en petit un jeu de cartes qu'on jette en l'air & qui retombe en désordre. L'eau sur laquelle vivent ces oiseaux est faumâtre : on les chasse, mais ils ne sont pas bons à manger.

Retour
d'Ecija à
Madrid.

A Ecija, que j'avois déjà vu en allant à Cadix, je pris la poste, & j'arrivai à Madrid en suivant pendant soixante & quinze lieues le chemin que j'avois pris en partant.

Excursions
hors de
Madrid.

De retour à Madrid, je profitai des loisirs que mes affaires m'y laissoient de tems en tems pour faire des excursions vers certains points peu connus qui piquoient ma curiosité.

Auvillage
de San
Fernando.

Je commençai par *San Fernando*, village à trois lieues de Madrid, qui a eu quelques années de célébrité à cause de

la fabrique de draps qu'on y avoit établie. Elle a été transportée à Guadaluara, mais ses draps y ont conservé le nom de leur berceau; & comme l'*enseigne fait la chalandise*, le changement de domicile ne leur a rien fait perdre de leur réputation ni de leur vogue. Ce lieu qu'animoit ci-devant la présence de l'industrie, est voué à la tristesse & au silence. Le vaste édifice qui ne retentissoit que du bruit des machines & du chant joyeux des artisans, n'est plus frappé que des voix impures de ces infortunées que la police de Madrid arrache au vice pour les condamner à la pénitence: c'est-là qu'elles expient les plaisirs faciles qu'elles ont donnés aux amateurs nombreux de la Cour & de la Capitale, & quelquefois les refus que leur caprice fait éprouver à ceux qu'on n'humilie pas impunément. San Fernando est pour Madrid ce qu'est la Salpêtrière pour Paris, l'épouvantail du vice, mais quelquefois aussi un repaire qui s'ouvre à la voix de la vengeance

déguisée sous le masque de Thémis. D'ailleurs, réunies pour - ainsi - dire, en corps, elles en sortent, s'il est possible, plus corrompues, ou, si l'on veut, moins susceptibles de quelque amendement.

A-peu-près à la même distance de Madrid est un petit village, à peine connu de nom, qui me parut mériter quelques heures d'attention; il s'appelle *Loeches*. L'envie de le voir m'avoit été inspirée par la lecture d'une brochure angloise qui parut pendant mon séjour à Madrid, sous le titre d'*Anecdotes sur les Peintres les plus éminens de l'Espagne*. M. Richard Cumberland, plus connu par quelques succès dramatiques que par des succès politiques, avoit passé près d'un an à Madrid, occupé, disoit-on, des moyens de détacher l'Espagne de notre alliance; il étoit accompagné de ses deux filles. Mesdemoiselles de Cumberland, au sein de la guerre qui divisoit les deux pays, furent parfaitement accueillies dans les cercles Castillans. Il n'y avoit pas à la vérité

vérité un grand mérite à déposer auprès d'elles les animosités nationales. Elles réunissoient l'esprit à la figure & les grâces aux talens. La galanterie leur rendit ses hommages ; la politique essaya vainement de les faire servir à ses vues. En traitant avec M. Cumberland, on oublioit qu'il étoit leur pere ; & la loyauté espagnole eut à compter un triomphe de plus.

Ceux qui ont connu ce couple charmant, que depuis j'ai eu le plaisir de voir en Angleterre, excuseront cette digression ; j'en demande pardon aux autres. Au reste, Madame la Duchesse de la Vauguyon, qui a passé quelques années à Madrid, pourra attester que ce n'est pas pour les seules Angloises aimables que les Espagnols réservent leurs prévenances ; & que, de quelque Nation qu'on soit, on est sûr de leur plaire quand on a le desir & les moyens.

De retour à Londres, M. Cumberland consigna dans une brochure les ob-

servations qu'il avoit faites sur les arts à Madrid. Cette production, peu digne d'être la sœur de Mesdemoiselles Cumberland, n'étoit qu'une compilation indigeste, où l'Auteur avoit recueilli des anecdotes sur les Peintres qui avoient brillé en Espagne. Rubens, qui y avoit fait deux voyages, n'y étoit pas oublié. Je savois qu'accueilli à la Cour de Philippe IV, il avoit enrichi des productions de son pinceau fécond le palais de ce Monarque; mais j'ignorois qu'il en eût enseveli plusieurs dans un petit Couvent de Religieuses à quatre lieues de Madrid. Je l'appris dans la brochure de M. Cumberland; & je voulus m'en convaincre par mes propres yeux. Je trouvai en effet à Loeches une petite Eglise fondée par le Comte Duc d'Olivarez, & à laquelle la Métropole du monde chrétien envieroit ses décorations. Six tableaux capitaux de Rubens, des plus grandes dimensions comme de l'effet le plus magique, surmontent ses Autels ou

Tableaux
précieux
que ren-
ferme l'E-
glise de
Loeches.

tapissent ses murailles. Le principal est un tableau allégorique du triomphe de la Religion ; il domine le maître-Autel, & réunit tous les genres de beauté & même les défauts qui caractérisent son auteur, richesse de composition, coloris brillant, vivacité d'expression & négligence de dessin. Après ce tableau, ce qui me frappa le plus fut celui où Elie est représenté debout dans le désert, au moment où un Ange lui apparoît pour ranimer ses forces ; l'attitude du Prophète, l'expression de sa figure, ont quelque chose de divin. Je remarquai avec intérêt que Rubens avoit donné à ses traits une ressemblance frappante avec ceux d'Henri IV, soit que ces traits qu'il avoit plus d'une fois fixés sur la toile, se soient placés par hasard sous son pinceau, soit qu'il ait trouvé piquant d'établir en Espagne, sous la forme d'un Prophète, le portrait d'un Monarque si odieux à ce pays, sous le double rapport de la religion & de la politique.

On voit encore dans la même Eglise une excellente copie d'une sainte Famille d'André del Sarto, dont l'original est à l'Escorial, & une répétition d'un autre tableau du même Couvent, qui représente un Christ mort sur les genoux de sa mere, & qui est également de Rubens.

La Sacristie en contient aussi quelques-uns qui ont leur mérite, entr'autres deux Bassan & un Titien.

Je passai quelques heures à contempler à loisir & sans témoins, ces chefs-d'œuvre presqu'ignorés de la peinture. Satisfait, mais non rassasié, je quittai l'Eglise de Loches pour retourner à Madrid.

Visite aux
Toros de
Guifando.

Un autre objet de curiosité, peut-être encore plus ignoré des Espagnols eux-mêmes, se trouve au sein des montagnes de la vieille Castille, à quatre ou cinq lieues de l'Escorial : c'est un monument qui a fait le désespoir de quelques antiquaires, & qu'ils connoissent

sous le nom de *Toros de Guisando*. Guisando est un Couvent d'Hyéronimites, placé à mi-côte, dans une chaîne de rochers escarpés, où, suivant une ancienne tradition, les fils de Pompée furent défaits par le parti de César, & où les vainqueurs, pour célébrer leur triomphe, sacrifièrent cent taureaux aux dieux, & en laissèrent quatre en pierre sur le théâtre de leurs exploits. Une autre tradition veut que ces prétendus taureaux soient des éléphants, & qu'ils attestent, au lieu du triomphe des Romains, le passage des Carthaginois, qui ont en effet laissé dans plusieurs endroits de l'Espagne la grossière effigie de ces animaux. Assurément il ne faut pas être bien versé dans l'histoire naturelle pour distinguer un taureau d'un éléphant, & l'incertitude des antiquaires espagnols sur cette question pourroit donner lieu à de mauvaises plaisanteries. Je voulus l'examiner de près, & formai le projet téméraire de la décider. Je trouvai dans un enclos

de vignes, dominé par le Couvent de Guifando, quatre énormes blocs d'une pierre dure, & semblable au granit; ils me parurent si informes, que je fus tenté de les prendre plutôt pour des jeux de la nature que pour des productions de l'art. En les considérant de plus près, on reconnoît, ou plutôt on devine, l'intention du sculpteur; mais les efforts de son ciseau ont presque disparu sous la lime du tems: on ne retrouve plus de traces ni des cornes du taureau, ni de la trompe de l'éléphant. La forme des oreilles indiqueroit plutôt ce dernier animal que le premier; la croupe & les flancs sont si émouffés dans leurs contours, qu'on n'ose encore décider entre les deux. Bref, après une heure d'observation, je laissai la question indécise comme je l'avois trouvée. L'un des blocs paroît avoir été déplacé par les mains de quelques curieux. L'expérience lui a été funeste; il est brisé en deux morceaux qui sont à quelques pas l'un de

l'autre ; & la partie postérieure , enfoncée dans la terre , paroît plutôt tenir à ses entrailles qu'avoir été destinée à parer sa surface.

J'étois presque honteux de mon voyage infructueux. Je gravis péniblement vers le Monastere , d'où l'on plonge sur ce monument hiéroglyphique ; je n'y trouvais pas de doute sur l'interprétation qu'on devoit lui donner. La tradition , dont j'ai parlé plus haut , est consignée sur une espece de pancarte que l'on communique aux étrangers : ils y lisent distinctement les inscriptions latines gravées sur les flancs d'un des blocs , & dont on découvre à peine quelques traces sur l'original. La principale de ces inscriptions porte : *Bellum Cesaris & Patrie ex magnâ parte confectum fuit ; S. & Cn. Pompeii filiis hîc in agro Bastetano profligatis.* Une autre : *Exercitus victor hostibus effusis.* Elles indiquent assez que ces monumens ont pour objet de célébrer une victoire sur les fils de Pompée. Reste à

savoir si le terrain où elles sont est l'*Agum Bastetanum* ; reste à concilier cette version avec celle des historiens, qui placent en Andalousie la défaite du parti de Pompée. Les bons Hyéronimites, jaloux du lustre de leur canton, me trouverent réponse à tout ; & pour qu'il ne manquât rien à ma croyance, on me montra les cavernes où les fils de Pompée chercherent un asyle après leur défaite, & y trouverent la mort. Je crus entendre gémir leurs illustres manes ; & mon imagination reculant de dix-huit siècles, me faisoit oublier que j'étois entouré d'Hyéronimites. Ils me le rappellerent, en m'observant que ces mêmes asyles des martyrs de la liberté, l'avoient été quatorze cens ans plus tard des martyrs de la pénitence ; & il me fallut entendre le récit de la retraite des Fondateurs de leur Ordre au sein de ces cavernes, le détail de leurs austérités, reconnoître la trace de leurs pas, & jusqu'à celles de leurs larmes. Bien rassasié de ce col-

loque ascétique, plus satisfait encore de l'accueil vraiment cordial de ces Religieux, je redescendis dans la plaine; je jettai un dernier coup-d'œil sur les monstrueux hiéroglyphes dont on venoit de me donner la clef, & repris la route de l'Escorial.

Les *Toros de Guisando*, dont bien des gens à Madrid même ne soupçonnent pas la réalité, entrent souvent dans la conversation familière, pour exprimer d'une manière burlesque le courage d'un homme capable d'affronter les plus grands dangers; & à ce titre, ils se trouvent dans la bouche d'un des héros de Cervantes. Quand à mon retour je dis que j'avois vu, palpé ces fameux taureaux, on me regardoit presque comme un homme extraordinaire. L'illusion disparut quand j'eus donné le signalement des ennemis dont j'avois bravé l'approche.

Il est un autre canton plus éloigné de Madrid, & qui joue, plus encore

Récits
fabuleux
sur le can-
ton des
Battuccas.

que les *Toros de Guifando*, un rôle distingué dans l'histoire fabuleuse d'Espagne ; c'est celui des *Battuecas*, auquel Montefquieu fait allusion dans ses *Lettres Persanes*, quand il dit que les Espagnols ont dans leur propre Royaume des cantons qu'ils ne connoissent pas. D'après de vieilles traditions, la religion, la langue, les mœurs des Espagnols étoient inconnues dans les *Battuecas*. Des villages voisins on y avoit entendu des voix extraordinaires ; les bergers n'osoient y mener leurs troupeaux : il en falloit moins pour en faire la retraite des démons, ou au moins de quelque peuple farouche ; chacun en racontoit à sa maniere l'origine & les particularités. Les *Battuecas* fournirent un aliment de plus à l'imagination des Espagnols : elles figurerent dans leurs Comédies & leurs Romans ; & Moreri ne dédaigna pas de donner à ces contes ridicules une place dans son Dictionnaire.

Le Pere Feijoo, Religieux fort éclairé, qui n'est mort que depuis peu, fut un des premiers qui combattirent avec succès ces absurdités. Il résulte de ses recherches, & du petit voyage que je fis aux Battuecas peu avant mon départ, que ce sont deux vallées incultes qui n'ont gueres qu'une lieue de long, & qui sont si étroites, si hermétiquement fermées de tous côtés, que le soleil doit avoir de la peine à s'y faire jour en hiver. Ce petit canton est remarquable par les groupes de rochers bizarrement taillés, par la variété des arbres, par les sinuosités de la petite riviere qui arrose ces vallées, par les excavations des montagnes qui les forment, par la quantité d'animaux de tout genre auxquels elles servent de repaire. La seule habitation humaine qui mérite d'être remarquée, est un Couvent de Carmes Déchaussés, dont les cellules sont comme ensevelies sous les rochers escarpés qui les menacent & les arbres qui les ombragent. On

feroit le tour de l'Europe avant de trouver un lieu plus propre à devenir l'asyle du silence & de la paix. Le canton, qui est presque inaccessible, & qui ne se trouve sur le chemin d'aucune ville, est on ne peut pas moins fréquenté. Le peu de curieux qui s'y présentent y sont regardés comme des extravagans par les paisibles habitans, qui ne peuvent s'imaginer ce qu'on vient chercher chez eux. Leur territoire, d'où ils ne sortent presque jamais, est situé dans l'Evêché de Coria, entre la vieille Castille & l'Estramadure, à huit lieues de Ciudad-Rodri-go, & quatorze de Salamanque.

J'avois envie de ne pas quitter l'Espagne sans avoir vu cette ville fameuse dans les Romains & dans l'histoire des Sciences espagnoles. Faute de guide qui connût le chemin des Battuecas à Salamanque, je me déterminai à retourner à Madrid, & à prendre de-là mon point de départ.

La Cour étoit alors à St. - Ildefonse.

Je passai par cette Maison Royale qui me rapprochoit de douze lieues du but de mon voyage : elle est éloignée de Salamanque de vingt-sept grandes lieues du pays, qui en font près de quarante du nôtre. Tout le canton que nous parcourûmes (car j'avois un compagnon de voyage) quoiqu'aride en apparence, est très-fertile & même assez bien cultivé : cela vient en grande partie de ce que les possessions n'y sont pas aussi vastes que dans plusieurs autres provinces d'Espagne ; de ce que beaucoup de gens du peuple ou ont des héritages en propre, ou afferment avec avantage ceux des grands propriétaires. Les cultivateurs se sont établis à portée de leurs terres ; ce qui a multiplié les bourgs & les villages. Quoiqu'on se plaigne de la dépopulation de cette partie de l'Espagne, j'en comptai jusqu'à douze qu'on appercevoit du même point de vue aux environs d'Arvalo.

Le premier endroit un peu remarqua-

Bourg de
Santa Ma-
ria de Nie-
va.

ble que nous rencontrâmes après avoir dépassé Ségovie, fut *Santa Maria de Nieva*. On y compte six cens feux. Plus heureux que les habitans de la plus grande partie de l'Espagne, ceux de ce bourg ont la faculté de vendre des comestibles à leur gré; ils comptent aussi parmi leurs avantages la possession d'une image miraculeuse de la Vierge, & le privilège, moins innocent, d'avoir chaque année une fête de taureaux où accourent tous les amateurs du voisinage, & où les plus fameux *Matadores* de la Péninsule ne dédaignent pas de venir cueillir des palmes sanglantes.

De dessus l'éminence où est placée *Santa Maria de Nieva*, on découvre un assez beau pays, si l'on peut appeller ainsi un pays vaste, qui n'a ni eaux courantes, ni arbres, ni verdure, ni maisons de campagne, & qui n'offre que l'aspect tristement uniforme d'immenses champs de froment.

On entre bientôt après dans un bois

de lapins, foible échantillon de nos landes de Bordeaux, mais dont l'industrie n'a pas même tiré la seule ressource que ces arbres présentent.

Au sortir de ce bois le terrain redevient nud & parfaitement uni. Malgré la sécheresse, il est très-bien cultivé jusqu'aux portes d'Arevalo, bourg qui doit avoir été jadis une ville assez considérable. Il est entouré presque en entier d'une petite rivière, dont le lit profond semble avoir été creusé pour la défense d'une forteresse. La porte d'Arevalo est un bâtiment massif & sans ornement; elle conduit à un pont dont l'art n'a pas davantage à s'honorer, mais dont la solidité peut braver les ravages des débordemens & presque ceux du tems. Ce double monument n'a cependant pas paru indigne d'une inscription pompeuse, qui apprend au voyageur que les bourgs & villages de trente lieues à la ronde ont contribué à sa construction. L'intérieur d'Arevalo, malgré le dénuement

Bourg
d'Arevalo,
jadis flo-
rissant.

de ses habitans modernes, porte encore les vestiges d'une ville autrefois importante. On y remarque des restes de colonnes antiques, sur lesquels posent de misérables baraques & des balcons à demi-pourris. Je me rappelai à cet aspect ces banqueroutiers, jadis opulens, qui achevent d'user, au sein de la détresse, les débris de leur somptueuse garde-robe. Le Clergé seul conserve ses richesses au milieu de la pauvreté qui l'environne : on compte encore dans Arevalo huit Paroisses & huit Couvens.

Vin que
produit ce
canton.

Tout l'espace de six lieues de Santa Maria de Nieva à Arevalo, n'offre gueres d'autre culture que celle du bled : quelques vignes éparfes de distance en distance donnent un vin dont l'habitude seule peut rendre supportable le goût terreux & amer.

Au-delà d'Arevalo jusqu'à Penaranda, on ne voit que des campagnes fertiles & cultivées avec le plus grand soin. Malgré les richesses de la terre, les habitans

bitans paroissent pauvres. Réduits aux jouissances de la pure nécessité, ils dédaignent celles de commodité. Privés de communications au-dehors & d'objets de comparaison, ils semblent n'avoir ni le desir ni la connoissance de ces jouissances. Il ne leur vient pas dans l'idée d'embellir leurs héritages : un jardin, un potager est pour eux un objet de luxe que leur parcimonie se refuse. La fainéantise leur impose des privations, & l'habitude des privations entretient à son tour la fainéantise : ils tourneront dans ce cercle jusqu'à ce que des chemins, des canaux, des moyens de transport plus faciles, leur aient fait connoître les avantages du commerce.

Entre Arevalo & Penaranda, nous passâmes la nuit à *Flores de Avila*, misérable village où toutes les incommodités nous assaillirent. Le souper frugal qu'on nous y donna fut interrompu vingt fois par les aboiemens des chiens, les larcons des chats, les importunités des men-

dians , & les tracasseries d'une vieille édentée qui faisoit les honneurs de l'hôtellerie. La nuit se passa sur la couche la plus dure , & au milieu des insectes qui troublent si souvent en Espagne le repos du voyageur. A ce prix on est matineux sans effort. Nous reprîmes de bonne heure la route de Penaranda , jolie petite ville qui a environ mille feux. Elle contient , comme Arevalo , quelques débris d'architecture , qui prouvent qu'autrefois elle étoit plus considérable ; elle appartenoit aux Comtes de ce nom : l'un d'eux est ce Comte de *Penaranda* , si connu dans les fastes de la politique par son arrogance , qui pensa faire rompre vingt fois le Congrès de Westphalie. A l'extinction de la race mâle de ces Comtes , Penaranda a passé dans la Maison d'Uceda , par le mariage de la Duchesse actuelle de ce nom.

Arrivée à la petite ville de Penaranda.

Confiance de ses habitans dans une image de la Vierge.

Les habitans de Penaranda ont la plus grande confiance dans une image de la Vierge ; sans son secours , disent-ils ,

ils auroient déjà succombé vingt fois à leur infortune. Douces illusions que la philosophie moderne a la cruauté de ridiculiser, & qu'il faudroit peut-être entretenir pour la consolation du pauvre, quand l'autorité vigilante & éclairée a d'ailleurs les moyens de réprimer les abus de la superstition ! Elles sont assurément bien innocentes, elles sont même précieuses, ces illusions, quand elles n'ont d'autre fruit que de nourrir au sein des malheureux la patience & l'espérance (1). Les habitans de Penaranda, comme ceux de la plupart des provinces espagnoles, nous parurent avoir besoin de ces deux ressources ; ils sont accablés d'impôts ; ils gagnent péniblement le peu qu'ils possèdent, & leur détresse étouffe leur industrie. Leurs Seigneurs, qui ignorent quelquefois jusqu'à la situation géogra-

(1) Mais la vérité, me dira-t-on. Ah ! sans doute, la vérité ; mais rendez-la donc préférable aux illusions.

phique de leurs Etats, en abandonnent l'administration à des Intendans, des Trésoriers, des Alcaldes, qui font maudire leurs noms en abusant de leur autorité. Qui oseroit en pareil cas élever sa voix en faveur de l'opprimé? & quel est l'opprimé qui oseroit porter lui-même ses plaintes au pied du trône? Les loix lui offrent en vain leur refuge; leurs interprètes redoutent trop ceux qui, si souvent, savent les éluder, ceux contre lesquels on ne les invoque pas impunément. Je fais que de nos jours même il y a eu quelques Magistrats assez vertueux & assez intrépides (1) pour braver le ressentiment des Grands, en discutant rigoureusement la nature de leurs droits, en les dépouillant de leurs usurpations. A cette résolution hardie étoit attachée la gloire de remettre la couronne en possession de

(1) Je les nommerois si je ne craignois de réveiller la haine que leur courage a excité; mais mes Lecteurs espagnols les nommeront de reste.

ses privilèges ; & un pareil projet a quelque chose d'éclatant qui soutient le courage. Mais où sont ceux qui , fans autres mobiles que l'équité & l'humanité, entreprennent la défense à la fois obscure & hasardeuse de quelques citoyens qui n'ont souvent à offrir que leur admiration, leur estime & leur reconnoissance, pour prix des services qu'on leur rend ? Ils sont rares en Espagne comme ailleurs.

Je ne croyois pas que la petite ville de Penaranda m'eût mené si loin. Ne la quittons cependant pas sans rendre justice à son auberge : c'est la plus commode & la plus propre que j'aie trouvée dans toute l'Espagne. Contre l'usage de ce pays, les hôtes y ont de la complaisance, de la prévenance même, & jusqu'à quelques provisions de bouche.

A une demi-licue de cette ville, nous entrâmes dans un bois de chênes verts que nous fûmes près d'une heure & demie à parcourir : c'est une possession des

Bonne auberge de Penaranda.

Comtes de Penaranda. Nous y rencontrâmes un maître Maçon que nous acof-tâmes, & dont l'intelligence nous frappa; elle m'auroit étonné bien davantage dans les premiers tems de mon séjour; mais j'étois accoutumé depuis plusieurs années à trouver de l'esprit, des idées nettes, une rare précision de langage jusques dans ces classes qu'ailleurs la misere & la profonde ignorance ravalent presque au niveau de la brute. Le Corrégidor de Penaranda ne nous auroit probablement pas donné sur la culture du pays, sur les moyens d'y faire fortune, &c., des détails aussi lumineux que ceux que nous reçûmes de notre compagnon de voyage; il nous devinoit à demi-mot dans une langue qui ne nous étoit pas très-familiere; il affaisonna ses récits d'épigrammes que nos gens de bon ton n'auroient pas défavouées. C'est de lui que nous apprîmes que la plus grande partie des terres du canton étoit affermée à des laboureurs, qui ne rendoient aux proprié-

taires qu'environ le quart de la récolte, en prenant à leur compte tous les frais, & qui, avec un peu de bonheur & de soin, s'enrichissoient en quelques années. Je crois cependant qu'il abusa un peu de notre qualité d'étrangers, pour nous donner comme un fait très-avéré ce qui nous parut alors, ce qui me paroît encore, un conte ridicule. Il nous assura que dans quelques-unes des Paroisses voisines, il y avoit des troupeaux de vaches dont les veaux mâles n'avoient jamais de cornes; ce qui n'empêchoit pas qu'ils n'eussent toutes les propriétés des bœufs ou des taureaux, suivant la destination qu'on leur donnoit.

Je ne conseille pas aux Naturalistes de partir de l'assertion du Maçon de Penaranda, pour dire qu'en certains pays il y a des races de *bêtes à cornes* qui n'ont pas de *cornes*; mais si cette bizarrerie de la nature n'étoit pas pour eux une chose nouvelle, je leur fournis,

pour la faire croire, une autorité de plus.

Quoi qu'il en soit de notre compagnon de voyage, véridique ou mauvais plaisant, sa conversation instructive & enjouée abrégéa les deux grandes lieues qui séparent Penaranda de Ventosa, misérable village sur une éminence, du haut de laquelle on commence à découvrir Salamanque. Après Ventosa, on trouve *Huerta*, bourg dans l'hôtellerie de laquelle j'observai, pour la première fois, une singularité qui, à quelques égards, pourroit être imitée ailleurs. Nous y trouvâmes affiché à l'entrée un placard où l'*Alcalde Mayor* prescrivoit à l'hôtesse la manière dont elle devoit traiter les voyageurs, le prix qu'elle pouvoit leur faire payer pour leur couchée, pour la nourriture de leurs montures, &c. Jusques-là il n'y avoit rien que d'assez raisonnable; mais la prévoyance du placard alloit jusqu'à défendre à l'hôtesse d'en-

tretenir des cochons & des poules, de laisser jouer chez elle certains jeux défendus, d'y recevoir des hommes armés ou des femmes de mauvaise vie. C'est avec de pareilles entraves, auxquelles la commodité perd beaucoup sans que les mœurs y gagnent, que l'Espagne manquera long-tems de bonnes auberges, & restera l'épouvantail des voyageurs. Ceux qui la parcourent sans réflexion, en accusent la paresse & l'insouciance des Espagnols en général. En voyant les choses de près, on observe que ce défaut tient bien davantage à la constitution municipale des villes & communautés, à la tyrannie des Seigneurs, à d'antiques usages qu'on ne pourroit abolir sans refondre une grande partie de la législation. Le tems seul & la constance peuvent amener une pareille révolution; le ministère actuel la médite, la prépare, mais ne veut pas la brusquer.

Au sortir de Huerta on apperçoit distinctement les tours de Salamanque, &

Approches de Salamanque.

on ne les perd plus de vue. On marche à son but en suivant les rives du Tor-
mes, près duquel cette ville est située.
A une certaine distance, sa position est
très-pittoresque ; & si le pays étoit un
peu moins nud, elle rappelleroit celle de
Tours au bord de la Loire. En appro-
chant de Salamanque, comme en arri-
vant à Tours du côté de Blois, on voit
à droite de petites collines arides & pier-
reuses, sur lesquelles s'élevent quelques
habitations & quelques bouquets d'ar-
bres, & à gauche de petits bois taillis
qui séparent la grande route de la rivière.
A moitié chemin, nous traversâmes un
de ces vastes pâturages ou *comunés*,
connus sous le nom de *valdios*, qui ne
sont que trop communs en Espagne,
mais qui n'y sont pas revêtus de cette
brillante verdure, le plus bel ornement
des campagnes. Un grand troupeau de
taureaux y païssoit lors de notre pas-
sage. C'étoit un des cantons qui ap-
provisionnent les arènes de Madrid &

de Valladolid. Après avoir été souvent témoins de leurs luttres sanglantes, ce ne fut pas sans quelque émotion que nous nous vîmes entourés de ces animaux redoutables ; mais ils étoient libres ; on ne les provoquoit pas ; ils avoient déposé leur férocité, & bientôt nous fûmes aussi tranquilles qu'au milieu d'un troupeau de moutons. La nature a formé bien peu d'êtres méchans ; la nécessité seule en force quelques-uns à l'être : ils le deviennent lorsqu'ils en reçoivent la loi ou du besoin de se nourrir, ou de celui de se défendre. En pareils cas, & même en d'autres encore, les hommes sont-ils plus doux que les taureaux & que les lions ?

En entrant dans Salamanque, on traverse d'abord des rues sales, étroites & mal peuplées, qui n'annoncent pas une grande ville ; mais on est surpris agréablement en arrivant sur la place également remarquable par sa propreté & par la régularité de son architecture : elle nous parut fort supérieure à cette *Plaza Mayor*,

Belle place de Salamanque.

dont les habitans de Madrid sont si vains. Elle est toute en pierres de taille, & ornée de trois rangs de balcons qui regnent autour sans interruption. Des arcades forment le rez-de-chaussée; & leur frise est ornée de médaillons des personnages les plus illustres que l'Espagne ait à citer. D'un côté on voit ceux de tous les Rois de Castille jusqu'à Charles III exclusivement; de l'autre, ceux des héros les plus connus, comme Bernard del Carpio, Gonsalve de Cordoue, Fernand Cortez: ceux du côté oriental sont encore vuides. Puisse l'Espagne avoir bientôt à remplir ces places videntes!

Cathédrale de Salamanque.

Les édifices qui forment la place de Salamanque ne sont pas les seuls de cette ville qui méritent d'être remarqués; la Cathédrale, quoique contemporaine de Léon X, & bâtie par une junte d'Architectes, a payé plus d'un tribut au mauvais goût. On ne peut cependant nier que la hardiesse de sa nef, le fini de ses

ornemens gothiques, n'en fassent, dans ce genre, une des Eglises les plus remarquables de l'Espagne. En apprenant au reste qu'oultre cette Cathédrale, Salamanque contient vingt-cinq Paroisses, vingt-cinq Couvens d'hommes & quatorze de femmes, sans compter un bon nombre de fondations pieuses, on ne sera étonné ni de sa pauvreté, ni de sa dépopulation. Son Université, jadis fameuse, où l'on accouroit en foule du reste de l'Europe, a bien déchu de sa splendeur, quoiqu'elle soit loin encore de mériter les avilissans épithetes que quelques voyageurs modernes lui prodiguent. D'après la dernière forme que lui a donnée le Conseil de Castille, cette Université a soixante-une chaires, sans compter un Théâtre anatomique qui en dépend, & le College des trois langues (hébraïque, grecque & latine). Elle peut nommer en ce moment plusieurs Professeurs habiles, occupés à poursuivre dans ses derniers retranchemens la prétendue philo-

sophie d'Aristote , qui est devenu l'objet des invectives de toute l'Europe après avoir été celui de sa stupide vénération en France , en Italie , aussi-bien qu'en Espagne.

Les édifices consacrés à cette Université sont composés de deux parties séparées l'une de l'autre par une rue : d'un côté sont les petites écoles, *Escuelas menores* ; de l'autre on voit les portes de l'Université proprement dite. L'une d'elles frappe d'abord la vue ; outre qu'elle est décorée de fleurs très-bien sculptées , on y lit une inscription qui annonce que déjà l'on touche au seuil du sanctuaire des Sciences ; elle est en hébreu. Par-là on entre dans une cour qui conduit aux différentes écoles : de mauvais tableaux , dont la muraille est barbouillée , indiquent la science qui s'enseigne dans le voisinage ; & des vers latins un peu plus supportables , placés au-dessous , chantent la générosité des principaux protecteurs de l'Université , comme Alphonse X ,

dit l'Astronome, Ferdinand III, ou les avantages de la science en question. La Bibliothèque est au-dessus ; elle est publique ; & à en juger par nous, on y est accueilli avec un empressement qui ne laisse rien à désirer. Cette Bibliothèque est très-bien entretenue : nous y remarquâmes beaucoup de livres étrangers, sur-tout des Anglois & des François ; mais peu d'ouvrages modernes. Elle ne paroît pas contenir plus de vingt mille volumes.

Un autre établissement plus moderne que l'Université de Salamanque, & de nos jours plus célébré, est celui des grands Colleges, ou *Colegios Mayores*. Il y a en Espagne sept maisons d'éducation qui portent ce nom. Là, jadis étoient élevés, & le sont encore aujourd'hui, les jeunes gens les plus distingués de la Monarchie : c'étoit de-là que sortoient tous ceux qui occupoient les places dans l'administration, ainsi que nous l'avons dit dans quelque endroit de cet Ouvrage. Une

Détails
sur les Co-
legios Ma-
yores.

pareille distinction avoit excité de l'animosité entre les élèves de ces Colleges (*Colegiales*) & l'ordre des Avocats, à qui la modicité des facultés interdisoit une éducation aussi brillante. Ceux-ci s'en sont vengés de nos jours : c'est parmi eux que l'Etat a trouvé les sujets dont il s'honore le plus ; & leur triomphe a jetté du ridicule sur les prétentions exclusives de leurs dédaigneux rivaux. Il y a plus : c'est du sein de ceux qui les ont supplantés qu'est sortie la réforme des abus auxquels ces Colleges étoient livrés. En 1776 le Conseil de Castille leur a donné une nouvelle forme, qui, en les rendant plus réguliers, les rendra probablement plus utiles.

La seule ville de Salamanque contient quatre de ces Colleges, ceux de *Saint-Bartholome*, de *Cuenca*, d'*Oviedo* & de *del Arzobispo*. Le premier, qui est le plus ancien, a été récemment rebâti, & mérite l'attention des connoisseurs ; il est d'un Biscayen formé en Italie ; mais le
génie

génie de l'Architecte semble s'être épuisé dans la façade & la cour ; on le cherche en vain dans l'intérieur. On y trouve toutefois une bibliothèque riche en manuscrits : il est d'ailleurs sorti de son sein plusieurs Savans fameux , même hors d'Espagne ; tel est cet *Alphonse Tostado*, dont l'immense érudition & la prodigieuse fécondité servent encore de proverbe parmi les Espagnols modernes.

Le *College de Cuenca*, imposant par sa masse & sa symmétrie, est surchargé d'ornemens de mauvais goût. On en peut dire autant de celui de l'*Arzobispo* ; l'un & l'autre sont des monumens de la patience infatigable, qui caractérisoit les artistes des siècles passés ; & il faut convenir qu'ils pouvoient mieux employer leur tems & leurs peines.

Il n'y a rien à dire du *Colegio Mayor* d'Oviedo. On nous avoit beaucoup exalté l'Eglise des Dominicains, la façade des Augustines & l'Eglise de San-Marcos, ci-devant appartenante aux Jésuites.

Au milieu de cette profusion d'édifices sacrés qu'on trouve à Salamanque, il falloit bien faire un choix; nous nous bornâmes à ces trois Eglises.

Eglise des
Dominicains.

Celle des Dominicains a une façade travaillée avec beaucoup de soin dans le genre gothique, une nef vaste & bien éclairée, des Chapelles richement décorées, & nous parut en tout cela ressembler à beaucoup d'autres Eglises d'Espagne. Mais on nous avoit aussi parlé des beaux tableaux qu'elle contenoit; nous les cherchâmes en vain. Le plafond du chœur est peint à fresque par ce Palomino dont nous avons fait mention plus d'une fois, & qui, en écrivant la vie des Peintres espagnols, a donné des leçons sur les beaux-Arts. Il nous parut qu'à Salamanque, du moins, il n'avoit pas joint l'exemple au précepte.

Un Moine fort officieux vint s'offrir à nous montrer les curiosités de son Eglise. Nous crûmes qu'il alloit être notre

Cicerone pour les peintures; il nous mena droit au reliquaire. Une seconde fois la curiosité trompée fut obligée de se parer du masque de la dévotion, & nous voilà au milieu d'une douzaine de soldats & de gens du peuple à écouter la liste de toutes les reliques dont ce cabinet est tapissé. Mon compagnon de voyage, à qui sa religion rendoit ces détails moins précieux qu'aux vrais croyans, regardoit autre part, & cherchoit à interpréter lui-même les *ex-voto* dont il étoit entouré. Le démonstrateur, étonné qu'on voulût éluder son entremise, rappelloit le transfuge, lui adressoit des exhortations qui, selon l'intention du bon Religieux, eussent touché une ame préparée à la grace; mais la brebis égarée restoit sourde à la voix du Pasteur: vainement il lui offroit à baiser tantôt l'ongle, tantôt la dent mâcheliere d'un Saint. Le Frere errant ne se laissoit pas séduire; lorsque le Moine arrive à une petite cassette toute remplie de reliques. C'étoit

le Pape un tel qui en avoit fait présent à la Communauté. Nous n'avons rien de plus précieux ; apportez tous vos chapelets , frottez-les à cette collection de richesses spirituelles. Tous à l'envi obéirent à l'exhortation, excepté mon compagnon & moi-même. Nous parûmes un peu confus d'avoir été surpris sans cet emblème d'un bon chrétien. Déjà on commençoit à nous regarder de travers. Nous étions tout-à-fait inconnus dans cette ville : nous nous rappellâmes le Saint-Office avec un léger mouvement de frayeur , & nous épiâmes la première occasion de détruire l'idée qu'on venoit de prendre de nous. Elle se présenta bientôt ; le Moine montra à son auditoire une relique qui ne contenoit rien moins, nous dit-il, que quelques cheveux de Notre - Seigneur. Chacun plia le genou, tandis que le Dominicain crioit : *Venez, approchez-vous ; c'est celle-là qui mérite vraiment d'être adorée.* Je m'approchai comme les autres , & baisai dévotement la relique. Le

rôle de mon camarade devenoit embarrassant. Alloit-il se dénoncer lui-même comme hérétique par son inaction, ou pouvoit-il se permettre par respect humain ce qui lui paroissoit un acte d'idolâtrie ? Son choix fut bientôt fait : il n'étoit ni superstitieux ni fanatique ; il prit le parti de nous imiter. Je connois plusieurs personnes de sa secte qui lui en feroient un crime ; je le trouvai, moi, très-excusable de s'être permis un acte qui devoit lui sembler indifférent. Témoigner de la vénération à un objet qu'on n'en croit pas digne, est-ce autre chose que saluer un homme en place que l'on n'estime pas ? Qui de nous ne s'est jamais permis de semblables hommages ? D'ailleurs, c'est ici une chose de convenance, je dirois presque de police générale. A quoi bon, de plus, offenser une troupe de gens en faisant la critique de leurs mœurs ? Or, aux yeux d'un homme indifférent les actes extérieurs de la religion sont partie des mœurs. Ces tems de fa-

natisme sont heureusement passés, où l'on se faisoit un mérite d'insulter aux objets d'un culte qu'on croyoit idolâtre, où l'on m'eût peut-être fait un crime de ces maximes de tolérance. Je desire toutefois, pour la gloire du ministère espagnol actuel, que de même qu'il tolere dans les ports de la Monarchie des habitans d'un autre culte que le sien, on puisse la parcourir en entier sans être exposé au danger que mon compagnon de voyage, avec moins de prudence, eût pu courir dans l'Eglise des Dominicains de Salamanque.

Nous omettons l'énumération de tous les trésors sacrés qu'on nous y fit passer en revue; nous ne parlerons que de la Bible du fameux anti-Pape Benoît XIII, qui étoit né en Espagne, & qui fut déposé par le Concile de Constance. « Gardez-vous bien, nous dit notre conducteur, de le confondre avec un Pape du même nom qui sortoit de l'Ordre des Dominicains; celui-ci

« étoit un véritable Pape ». Nous nous rappellâmes le mot de Molière : *Vous êtes Orfevre, M. Joffe.*

Le portail de l'Eglise des Augustines est imposant par sa masse & la profusion d'ornemens dont il est surchargé, mais tout l'édifice est en général de mauvais goût ; il fait face à un château du Duc d'Albe, qu'en espagnol on appelle *Palais*, comme les possessions des Grands-d'Espagne se nomment des *Etats*. Une partie de ceux de la maison d'Albe est située dans les environs de Salamanque : il y a même à quatre lieues de-là une ville de leur nom (*Alba de Tormes*,) dans laquelle ils ont aussi un Palais. Mais ces *Etats* & ces *Palais* se ressentent de l'absence continuelle de leurs Seigneurs : c'est une réflexion que le voyage d'Espagne réveille à chaque pas. Tant que les opulens propriétaires ne vivifieront pas au moins quelquefois par leur présence leurs vastes héritages, les Sociétés patriotiques, l'établissement des fabriques,

Eglise des
Augusti-
nes.

les encouragemens pour les défrichemens, l'exclusion des marchandises étrangères, &c. &c., ne seront que de vains palliatifs aux maux qui minent depuis deux siècles la Monarchie espagnole. C'est à eux sur-tout à seconder les efforts de l'administration, & à en assurer le succès. Comment, éloignés si constamment de leurs *Etats*, y réprimeront-ils les vexations qu'on y exerce en leur nom ? Comment s'occuperont-ils des moyens d'en améliorer la gestion, de créer des débouchés à leurs productions ? Tant que le luxe obscur & ruineux qu'ils déploient à la Cour & dans la Capitale absorbera leurs richesses, ils se priveront des moyens de les rendre utiles à leurs concitoyens.

Ancien
College
des Jésui-
tes de Sa-
lamanque.

L'ancien College des Jésuites est l'édifice sacré le plus digne d'attention à Salamanque : il a été donné à une Communauté de Chanoines Réguliers, sous le nom d'Eglise de *San-Marcos*, ou St.-Marc. Sa façade a un magnifique portail d'ordre corinthien : sur la même ligne,

on voit l'ancien Séminaire des Jésuites , qui , à la priere du dernier Evêque de Salamanque , a été consacré à l'éducation d'une trentaine de jeunes Ecclésiastiques qu'on y a établis en 1778. La cérémonie de leur admission , par les mains de ce Prélat , est retracée dans un beau tableau de Bayeux , élève du fameux Mengs , & l'un des meilleurs Peintres dont l'Espagne s'honore en ce moment. Les tableaux qui garnissent les murs du cloître principal retracent les principaux traits de la vie de St.-Ignace ; les Jésuites les avoient fait peindre à Rome.

La partie postérieure de l'édifice est occupée par une Communauté de Prêtres Hibernois ; ce qui fait donner improprement à l'Eglise de St.-Marc le nom d'Eglise des Irlandois.

Avant de quitter Salamanque , nous allâmes visiter un ancien pont romain de vingt-sept arches , sur lequel , au sortir de la ville , on passe la petite rivière de Tormes ; nous reprîmes ensuite

Retour de Salamanque à Madrid.

la route de Madrid. Ce petit voyage, en comptant l'allée & le retour, fait environ cinquante lieues d'Espagne, c'est-à-dire près de soixante-quinze de nos lieues communes.

Voyage
à Toledc.

Il est une ville plus rapprochée encore de Madrid & plus célèbre que Salamanque ; je fus la voir à différentes époques. Je veux parler de Toledc, ancienne résidence des Rois Maures, & siege du Primat des Espagnes. Cette ville est située sur la rive droite du Tage qui l'entoure de toutes parts, excepté du côté du Nord : elle est à douze lieues de Madrid & à sept d'Aranjuez. Ce fut de cette Maison royale que je partis pour Toledc. Je suivis un chemin assez inégal & assez mal tracé, qui tour-à-tour s'éloigne ou se rapproche du Tage. Presqu'au sortir d'Aranjuez, du côté du couchant, la vallée de ce nom s'élargit, & le Tage, plus large, se couronne moins d'arbres & de verdure. Sur le chemin de Toledc ses rives offrent cependant encore quelques points de vue

piquans : il se cache derrière des bouquets de bois ; on le desire ; il reparoît pour arroser un bout de prairie ou répéter l'image de quelque hameau. C'est ainsi qu'en se jouant il arrive aux murs de Tolède. Mais dans le trajet ses bords se sont élevés , se sont tapissés de rocailles , & ce fleuve qui coule si tranquillement près d'Aranjuez , que l'œil a de la peine à deviner son cours & l'oreille à soupçonner sa présence ; ce fleuve , à l'approche de Tolède & sous ses murs , fait bruire au loin ses flots qu'il traîne avec effort sur un lit raboteux.

Cependant , le terrain s'est élevé insensiblement ; en sorte qu'après avoir passé le pont du Tage qui est d'une hauteur presque effrayante , on se trouve au niveau de Tolède , quoique cette ville soit en partie placée sur un roc escarpé. Des rues désertes , des maisons en ruines , l'absence presque absolue de l'aisance & de l'industrie , s'arrangent mal avec l'idée

Singulière
situation
de Tolède.

qu'on se fait de cette ville (1), qui est la première en rang dans les Cortes du Royaume de Castille (2), qui a passé long-tems pour sa capitale, & dont tous les monumens attestent l'antique splendeur. Madrid, qui, dans ces derniers siècles a grossi sa population aux dépens des villes voisines, a mis sur-tout Tolède à contribution. L'aspect de ses ruines, l'aridité de ses environs, concourent à lui donner un air de misère que dément cependant à quelques égards l'intérieur de ses maisons : il y regne une propreté extrême qui se marie bien rarement avec la pauvreté. Les habitans de Tolède le cèdent à peine aux Hollandois à cet égard ; & ce que ceux-ci mettent de

(1) Elle porte le titre pompeux d'*Impériale* depuis que le Roi de Castille, Alfonse VI, en l'arrachant aux Maures, prit le nom d'Empereur.

(2) Burgos cependant lui dispute cette prééminence.

recherches à laver leurs murs & leurs vitres, à rendre tous leurs meubles luisans comme une glace, ceux-là l'employent à défendre l'entrée de leurs demeures aux rayons du soleil, & à s'entourer de fraîcheur, même au fort de la canicule. J'en visitai plusieurs l'après-dîné; je me crus transporté dans le palais du Sommeil: rien ne troubloit le calme de leurs paisibles habitans. Le soleil, à trois heures de l'après-midi, sembloit déjà couché pour eux. Les fenêtres & les jalousies hermétiquement fermées, les planchers humectés par de fréquens arrosemens, de vastes toiles tendues au-dessus de leurs cours, tout concouroit à faire illusion sur l'ardeur du climat & sur l'heure du jour.

Il n'y a pas long-tems que l'industrie des habitans de Toledo se réduisoit presque à ces recherches de mollesse. Depuis quelques années ils se sont réveillés de cette méridienne perpétuelle à laquelle ils sembloient condamnés. Leur Prélat, sous les dra-

peaux d'une charité éclairée, a déclaré la guerre à la fainéantise & à la misère. Ses immenses aumônes, qui, année commune, vont à cinquante ou soixante mille francs, n'ont pas suffi à sa bienfaisance. L'Alcazar, ancienne habitation des Rois Goths, avoit été reconstruit presque en entier sous Charles-Quint; mais depuis l'incendie qu'il éprouva au commencement de ce siècle, il étoit dans un grand délabrement : on ne voyoit plus de ce bel édifice que ses façades, sa cour principale environnée d'arcades, qui conduit à un magnifique escalier. L'Archevêque actuel a relevé ces ruines; il a rebâti tout le rez-de-chaussée; il y a établi des métiers en soieries qui occupent beaucoup de bras jusqu'alors oisifs, & dont les produits sont déjà recherchés fort au-delà de Tolède. Il y a fondé un hospice pour les pauvres femmes & les vieillards; il y a recueilli deux cens enfans du peuple qu'il y fait élever & entretenir, & qui y trouvent dans une école de dessin

de quoi acquérir de l'aptitude à tous les métiers & à tous les arts.

Tel est l'emploi que ce Prélat fait de son superflu & de ses loisirs. Quand on l'approche, comme j'en ai eu l'occasion à différentes reprises, on s'apperçoit qu'il est riche en connoissances & en vertus; mais l'on ne se douteroit pas de la richesse de son Siège. Une simplicité apostolique regne dans tout son extérieur; il paroît sur-tout ignorer le luxe de la table. Malgré son exactitude édifiante à remplir ses fonctions spirituelles, il trouve encore des momens à donner à la littérature. Avant de parvenir au Siège de Toledé, il avoit occupé celui de Mexico; il y avoit découvert le recueil des Lettres de Fernand Cortez; il l'a publié à son retour en Europe avec des observations. Il a aussi donné quelques ouvrages d'érudition, & entr'autres une nouvelle édition du *Missel Musarabe* (1).

(1) C'est la collection des Offices tels qu'ils se

Détails
sur la Ca-
thédrale
de Toledé.

Son palais archiépiscopal se ressent de son éloignement pour la magnificence. En revanche, sa Métropole est un des monumens sacrés les plus précieux qu'il y ait en Europe ; elle remonte à la fin du sixième siècle. Pendant près de quatre cents ans elle fut possédée par les Maures, & profanée par le culte Mahométan. Recouvrée enfin par Alphonse VI, elle conserva la forme de Mosquée jusqu'au règne de St. Ferdinand, qui lui donna celle

célébrent suivant l'ancien Rit Muzarabe, que suivoient les Chrétiens dans les pays occupés par les Arabes. Il differe du Rit Romain par quelques prieres, par la transposition des cérémonies ordinaires de la Messe, légères dissemblances qui échapperoient peut-être à des auditeurs peu attentifs. Tombé en désuétude, il fut ressuscité par le Cardinal Ximenès, qui fit réimprimer le Missel Muzarabe, & fonda à Toledé une Chapelle où l'Office est jusqu'à nos jours célébré suivant ce Rit. C'est-là que j'entendis, en 1783, une Messe Muzarabe que l'Archevêque fit chanter pour satisfaire la pieuse curiosité de Monseigneur le Nonce. La Messe Muzarabe se célèbre encore dans une des Eglises de Salamanque.

qu'elle

qu'elle a encore de nos jours. Toute la somptuosité des édifices gothiques y est déployée, & sous les regnes suivans elle a été encore enrichie de décorations de tous les genres. Ses vitres sont couvertes de peintures du plus brillant coloris; deux de ses façades sont remarquables par le nombre, le fini & la variété des détails de sculpture dont elles sont surchargées. Les stalles des Chanoines méritent d'être examinées de près, à cause de l'élégance & du bon goût de leurs bas-reliefs. Plusieurs Chapelles sont également dignes d'attention par les tableaux, & sur-tout par les tombeaux qu'elles renferment. D'abord le chœur offre ceux de quatre Rois de Castille, qu'on nomme vulgairement *Reyes viejos*, vieux Rois, & celui du Cardinal Mendoza, l'un des plus illustres Prélats qui aient occupé le siege de Tolède.

Tombeaux
qu'on y re-
marque.

La Chapelle de la Vierge est magnifiquement décorée. C'est devant elle qu'est enterré le Cardinal Portocarrero,

qui étoit Archevêque de ce Siège. Son épitaphe ne ressemble point du tout à celle de Piron, comme l'a dit sans réflexion M. Peyron dans ses Essais sur l'Espagne. L'une a été enfantée dans un mouvement de verve épigrammatique : celle du Cardinal respire l'humilité chrétienne, & point du tout l'épigramme. *Hic jacet pulvis, cinis & nihil : Ci-gît de la poussiere, de la cendre, & rien.* Il y a loin de-là à la mauvaise plaisanterie de l'Auteur de la Métromanie :

Ci - gît Piron, qui ne fut rien ;
Pas même Académicien.

Dans la Chapelle de St.-Jacques vous vous arrêterez avec admiration & recueillement devant le tombeau de Don Alvar de Lune, cet illustre & malheureux favori de Jean II, & devant celui de Dona Juana Pimentel, son épouse. Vous y ferez quelques réflexions philosophiques sur l'instabilité de la faveur des Rois, & sur la vanité de ces monumens un peu

plus durables qu'elle, mais dont la majestueuse enveloppe ne peut encore parvenir à nous déguiser le néant des grandeurs humaines. Les inscriptions dont on les charge ont beau être pompeuses comme celles de ces deux tombeaux, elles se réduisent toujours à nous apprendre que les héros qu'elles veulent immortaliser ont été & ne sont plus. La même Chapelle renferme encore les tombeaux de plusieurs parens du favori, entr'autres celui d'un Archevêque de Tolède, un des plus beaux qu'il y ait dans cette Cathédrale.

Je recommanderai encore au Voyageur curieux des monumens de ce genre, celui d'un autre Archevêque, Don Juan de Contreras, & celui d'un Evêque d'Avila, dans la Chapelle de St.-Ildefonse. Mais la plus remarquable de toutes à cet égard, est celle des nouveaux Rois, *delos Reyes nuevos*, qui, outre qu'elle est richement décorée, renferme les tombeaux de six Rois ou Reines de Castille, tous chargés

d'une inscription & d'une statue couchée sur une urne sépulcrale ; ce qui rappelle ces beaux vers modernes :

Pour mieux représenter leurs grandeurs abattues,
L'Artiste sur le marbre a couché leurs statues.

Portraits
de tous les
Archevê-
ques.

La Salle Capitulaire contient la suite des portraits de tous les Archevêques de Toledé ; collection précieuse, non-seulement parce que beaucoup de ces Prélats, comme les Mendoza, les Cisneros, les Tavera, les Albornos, les Tenorio, se sont fait un nom indépendant de leur éminente dignité ; que quelques-uns étoient du sang royal, comme de nos jours l'Infant Don Louis, frere du Monarque actuel, qui a occupé ce Siège pendant quelques années, mais encore parce que plusieurs de ces portraits datent de la renaissance de l'art de la peinture en Espagne, & qu'en les comparant, on observe les différentes gradations par lesquelles cet art a passé ; enfin, parce que depuis le Cardinal Ximenez (qu'on

ne connoît en Espagne que sous le nom du Cardinal Cisneros) ils ont tous le mérite de la ressemblance.

On trouve d'ailleurs dans la Cathédrale plusieurs autres tableaux dignes d'attention ; la Sacristie sur-tout en renferme plusieurs. On y voit un charmant tableau de l'Assomption de Charles Maratte, un des chefs-d'œuvre de Dominique le Grec, élève du Titien, tableau qui n'est pas fort inférieur aux meilleurs de ce grand maître ; & un des bons ouvrages d'Orrante, Peintre Valencien dont nous avons déjà parlé. Le plafond de cette Sacristie est peint à fresque par Luc Jordan, & n'est pas une des moindres productions de ce Peintre, fameux sur-tout par ce genre de composition. Il avoit aussi un talent particulier pour imiter la maniere des autres peintres, & il l'a prouvé par un tableau du Baptême de J. C. qui est dans une pièce voisine de la Sacristie, & que des yeux peu exercés prendroient assurément pour un des meilleurs ta-

Tableaux remarquables qui se trouvent dans cette Cathédrale.

bleaux de Raphaël. Cette piece, qu'on nomme *Vestuario*, contient encore plusieurs autres tableaux de prix; tels sont la Naissance & la Circoncision de J. C., tous les deux du Bafan; une Samaritaine de Rubens, une Sainte Ines, & surtout un Pape assis, où se retrouve toute la magie du pinceau de Vandyk.

On pourroit encore citer plusieurs tableaux remarquables qui enrichissent la Cathédrale de Tolde & les pieces adjacentes, si l'on ne craignoit d'ennuyer par trop d'exactitude; mais on ne peut se refuser au plaisir de citer une production d'un Peintre espagnol, fort peu connu hors de sa patrie, & qui mérite de l'être; c'est *Blas de Prado*, natif de Tolde, qui est l'auteur d'un tableau qu'on remarque dans le cloître de la Cathédrale. Il frappe les moins connoisseurs par la correction de son dessin, son excellent coloris, & sur-tout par la douceur d'expression de ses figures. Il représente la Sainte Vierge entourée de plu-

fleurs Saints , & couronnée par des Anges en présence d'un cavalier armé. J'avoue que, malgré les noms imposans des Peintres dont j'ai cité plus haut les ouvrages, celui-ci me fit un plaisir que je n'avois pas éprouvé à leur aspect, & que j'eus la foiblesse de me reprocher quand on me nomma son auteur. Je crois que bien des amateurs se sont trouvés dans le même cas : on tâche alors de se justifier à ses propres yeux, en redoublant d'attention pour retrouver les perfections du grand maître & les défauts du peintre obscur, comme si les hommes supérieurs n'étoient pas quelquefois au niveau de la médiocrité, comme si la médiocrité ne s'élevoit pas quelquefois au-dessus d'elle-même ! Ne fait-on pas d'ailleurs que, dans tous les genres, d'heureux hasards font les réputations plus souvent que le véritable mérite ? Combien d'hommes peu connus auxquels il n'a manqué que des prôneurs pour s'asseoir à côté des hommes supérieurs !

Ce cloître de la Cathédrale, où l'on me fit admirer, où j'aurois, je crois, admiré de moi-même ce tableau de *Blas de Prado*, est remarquable à d'autres égards : il est vaste & formé sur de belles proportions ; ses murailles étoient chargées d'assez bonnes peintures à fresque, qui commençoient à céder aux ravages du tems & de l'humidité, lorsque l'Archevêque actuel a confié le soin de les réparer aux deux meilleurs pinceaux de l'Espagne moderne. MM. Bayeux & Maella ont commencé à s'en occuper en 1777, & lorsque j'ai quitté l'Espagne leur entreprise étoit à-peu-près consommée. Ils ont retracé les principaux traits de la vie de St. Eugène & de Ste. Léocadie, patrons de la Cathédrale, & de quelques autres Saints fameux à Tolède par leur zèle pour la Religion chrétienne. Les sujets me parurent intéressans, quelques-uns même d'un grand effet. Je fus sur-tout frappé de la douce, de la touchante expression d'une Santa Casilda,

jeune Princesse , qui , du haut du palais de son pere , encore payen , tend une main secourable aux Chrétiens qui languissent dans les prisons du Roi persécuteur.

Nous pourrions faire une longue énumération de tous les ornemens , de tous les meubles , de tous les vases consacrés au Service divin dans cette Cathédrale ; il suffit pour s'en former une idée , de savoir que le Siège de Toledé est un des plus riches de la chrétienté , qu'il a été souvent occupé par des Prélats pieux , qui se seroient reproché de faire un usage profane de leur opulence , & qu'il a toujours été à portée d'éprouver la munificence des Souverains de l'Espagne. Nous nous bornerons à dire qu'on y montre aux curieux un trône d'argent massif sur lequel se place une image de la Vierge , & qui pese douze quintaux & demi. On leur fait aussi admirer derrière le chœur un morceau de sculpture du plus mauvais goût , qu'on appelle ,

Ornemens
& trésor
de cette
Eglise.

je ne fais pourquoi, la *Transparente*; c'est un ouvrage moderne qui défigure cet édifice au lieu de l'embellir. La piété, ou si l'on veut la crédulité, y trouvera encore un monument plus curieux; c'est une pierre qui porte l'empreinte des pieds de la Ste. Vierge, lorsqu'elle descendit du Ciel pour passer elle-même la première chasuble à St.-Ildefonse; miracle qu'un sculpteur moderne a consacré dans une des Chapelles de cette Cathédrale. Ce morceau de sculpture venoit de s'achever lorsque je le vis pour la première fois, & me parut faire encore plus d'honneur au ciseau de son auteur qu'à la Religion. La pierre brute qui porte le gage de ce miracle, plus précieuse que le marbre qui en offre l'historique, est exposée à tous les regards derrière un grillage de fer. Je n'oserois assurer de quel pays sont les pieds dont elle garde la forme; mais je répondrois qu'ils n'ont pas appartenu à une Chinoise.

Après la Cathédrale il y a encore plu-

sieurs édifices sacrés qui méritent l'attention d'un Voyageur; tel est sur-tout l'Hôpital de St. Jean-Baptiste, dont les portiques, les cours, & sur-tout l'Eglise, annoncent, par la beauté & la sagesse de leurs productions, l'époque de sa fondation, c'est-à-dire le milieu du seizième siècle, & le bon goût de son Fondateur, le Cardinal Tavera, qui y a un magnifique tombeau. C'est le dernier ouvrage d'Alfonse Berruguete, habile Sculpteur, formé à l'Ecole de Michel-Ange, & honoré de la faveur de Charles-Quint.

Hôpital
de St. Jean
Baptiste.

Une autre belle fondation du même genre que Toledo doit aussi à un de ses Prélats, le Cardinal de Mendoza, c'est l'Hôpital des Enfans-trouvés ou de *Santa-Cruz*, édifice qui tient encore au genre gothique, mais dont on ne peut qu'admirer le fini des ornemens, & sur-tout l'escalier principal. On y remarque dans l'Eglise six grands tableaux de l'Ecole de Rubens, & qu'on a cru long-tems de sa propre main.

Hôpital
des En-
fans-trou-
vés.

Maison
des foux.

Un autre asyle ouvert à l'humanité malheureuse réclamoit à Toledé ma curiosité ; c'est la maison des foux. On en compte deux principales en Espagne, une à Sarragosse & l'autre à Toledé. J'ai été voir plusieurs fois celle-ci ; j'ai toujours été étonné, édifié de la propreté & de l'ordre qui y regne ; & rapprochant cette observation de celles que j'avois faites en voyant l'Hôpital de Valence, celui de Burgos, l'Hospice de Cadix, l'Hôpital-général de Madrid, & plusieurs autres établissemens de ce genre, j'ai souvent admiré combien la dévotion & la charité chrétienne rendoient les mêmes hommes très-différens d'eux-mêmes, comment elles triomphoient de leurs défauts & leur créoient des vertus qui leur paroissent étrangères. Les Espagnols sont aussi magnifiques dans les décorations de leurs Temples, que simples dans celles de leurs maisons particulières. Lorsqu'on parcourt leurs fondations pieuses, on oublie leur apathique in-

dolence & leur malpropreté, deux chefs d'accusation sur lesquels ils ne sont pas généralement absous? On devroit aimer la Religion, quand elle n'auroit fait que ce bien aux hommes. Mais, dira-t-on, elle a en revanche réveillé, aigri en eux des passions funestes qui dormoient au fond de leurs ames. Elle n'est pas moins la mere de l'ardent fanatisme, de la barbare intolérance, que celle de la charité compatissante. Sans examiner si la vraie Religion ne renie pas de semblables enfans, félicitons-nous du moins d'être nés dans un siècle où, même en Espagne, elle est à-peu-près purgée de cet alliage impur qui l'a trop long-tems déshonorée. Mais rentrons un instant dans la maison des foux de Toledo.

L'aspect d'un pareil établissement a toujours quelque chose d'affligeant pour l'humanité lors même qu'on y apporte la curiosité de la philosophie; mais j'avoue que je n'ai jamais partagé le sentiment de ceux qui se disent humiliés

à la vue de cette dégradation de la raison humaine. Je n'éprouve l'humiliation que lorsque je peux faire autour de moi des comparaisons à mon désavantage. Quelle est dans la création la classe mieux traitée que l'espèce humaine ? ou s'il en est, sommes-nous dans le cas de rougir devant elle ? La honte suppose une connoissance réciproque entre l'être qui l'éprouve & celui qui la fait éprouver. Nous ne connoissons pas les Anges ; les bêtes ne nous connoissent pas ; & la folie étant un défaut involontaire à l'abri duquel ne se trouve aucun être raisonnable, je ne vois pas comment, à l'aspect d'un insensé, aucun individu de l'espèce humaine peut se sentir humilié ; l'insensé lui-même ne sauroit l'être, s'il étoit capable d'un sentiment raisonné. C'est à l'homme ivre, c'est à l'homme en colere à rougir ; ils bravent la raison qui veut les contenir. L'insensé, rejeté de son empire, est esclave sous une puissance qui l'a subjugué sans son aveu : il n'est

même à plaindre que lorsque des intervalles lucides lui donnent la conscience de son état. Hors ces cas, un malheureux qui souffre de la goutte me paroît avoir bien plus de droits à ma compassion. Avec ces réflexions préliminaires, on entre d'un air plus serein dans ces asyles de l'humanité, dépouillée de son plus beau privilège. Je ne trouvai qu'un homme furieux dans celui de Tolède; c'étoit un Prêtre qui, de dessus le grabat où il étoit enchaîné, vomissoit sans interruption des imprécations contre les principaux personnages de la Monarchie espagnole. Je ne vis en lui qu'une bête féroce sous la figure humaine, dont les rugissemens s'exprimoient par la parole. Sans le maudire ni le plaindre, je me bornai à fuir son approche. Ses commentaires étoient beaucoup moins effrayans; je remarquai sur-tout un Moine de St.-François qui avoit conservé son habit, & s'étoit affublé d'une perruque de papier: sa seule manie étoit de monter sur

une pierre, & de débiter de-là comme d'une chaire quelques lambeaux de sermons qu'il entremêloit de facéties, & terminoit par des cabrioles. En 1783, j'avois passé un quart-d'heure dans son auditoire; j'y reparus deux ans après, & ne fus pas peu étonné de voir qu'il me reconnoissoit. J'admirai cette bizarrerie inexplicable de la nature, qui, en traitant si mal ses facultés intellectuelles, lui avoit conservé une mémoire aussi heureuse. N'est-ce pas-là un problème de plus à résoudre pour la métaphysique?

Restes de
la machine
de Juanelo
pour faire
monter à
Toledo
l'eau du
Tage.

Des écarts de l'esprit humain, passons, sans sortir de Toledo, à une invention qui l'honore. Je veux parler de la fameuse machine imaginée par un Cremonois, nommé *Juanelo*, pour faire monter l'eau du Tage dans la Ville de Toledo, mais de laquelle on ne voit plus à présent que les débris. D'après la description qui en a été transmise par la tradition, elle devoit être extrêmement compliquée,

compliquée, & pour cette raison abreuver plus cherement les habitans de Tolède, qu'ils ne le font depuis qu'on a substitué à l'ingénieuse machine le service des mules qui portent l'eau du Tage dans toutes les maisons de la ville. Vainement a-t-on essayé plusieurs fois de suppléer la machine de Juanelo par une invention également utile. Les mules ont triomphé de cette conspiration, & sont restées en possession de leurs pénibles fonctions.

Assez près des ruines de cette machine on en apperçoit de bien plus anciennes, qui doivent avoir fait partie d'un aqueduc destiné à charier, jusqu'à la hauteur de l'Alcazar, de l'eau, dont la source est à sept ou huit lieues de Tolède; présent à la fois utile & magnifique, par lequel les Romains ont marqué leur séjour en plus d'un endroit de l'Espagne. Ce n'est pas le seul de leurs monumens dont on apperçoive la trace aux environs de Tolède. Près d'un Cou-

vent de Minimes qui est hors de la ville, je reconnus les ruines d'un cirque, & près du château de St.-Servant les restes d'un ancien chemin romain.

Délabre-
ment de la
ville de
Toledo.

Ainsi tour-à-tour les Romains, les Arabes, les Goths, & les Espagnols contemporains de Charles-Quint, avoient pris soin de vivifier & d'embellir Toledo. On n'en peut dire autant des Espagnols modernes. Des maisons désertes, de beaux édifices qui se dégradent, point ou presque point de fabriques, une population réduite de deux cens mille ames à vingt-cinq mille, les environs les plus arides, voilà le tableau qui s'offre aux yeux du voyageur attiré par la réputation de cette ville fameuse. Sous le regne actuel, il s'est fait quelques heureux efforts pour l'arracher à son dépérissement universel. Nous avons vu que son Prélat avoit rebâti une partie de l'Alcazar, & y avoit établi quelques fabriques de soie. Les armes blanches de Toledo étoient renommées autrefois pour leur trempe & leur

solidité. Charles III a fait élever un édifice assez vaste pour leur fabrication; & les essais qui y ont déjà été faits, promettent que bientôt les citoyens modernes de Toledé ne seront point en ce genre inférieurs à leurs aïeux.

Ils ne me pardonneroient pas de passer sous silence leurs *cigarrales*, petites maisons de campagne que je ne puis mieux comparer qu'aux bastides qui entourent la ville de Marseille, si ce n'est qu'elles sont moins ornées & beaucoup moins nombreuses. Sur les bords de la Saone, de la Loire ou de la Tamise, ces *cigarrales* déshonoreroient le canton: ce sont des bosquets délicieux pour l'aride Castille; c'est-là que dans les jours étouffans de la canicule, on va, l'après-dîné, chercher la fraîcheur & le repos à l'ombre de quelques vergers: encore ne peut-on y parvenir qu'à la sueur de son front, en traversant sans abri quelque bout de prairie brûlée, ou en gravissant quelque côteau raboteux. Mais c'est l'Eden pour

*Fetites
maisons de
campagne
des envi-
rons de
Toledé.*

les habitans de Tolède; pourquoi leur enlever leur illusion?

Conclu-
sion.

Je termine ici la description de mon voyage en Espagne, ou plutôt le tableau que j'ai promis de ce Royaume. Je ne prétends pas que mes courses de Bayonne à Madrid, de Madrid à Valence, à Cadix, à Gibraltar, à Salamanque, à Tolède, &c. m'aient fourni assez de notions pour ne laisser rien à désirer sur les curiosités de tout genre (1) qu'offre l'Espagne, sur les

(1) En curiosités, sur-tout, j'aurois eu à voir & à décrire les antiquités moresques dont Grenade est presque le seul dépôt en Europe, les antiquités romaines de Tarragone, d'Alcantara, de Merida, &c. les trésors sacrés que renferment Sarragosse, Saint-Jacques de Compostelle, & autres monumens de la pieuse magnificence des Espagnols, quelques provinces entières & la plupart des ports de la Péninsule. Faire connoître l'Espagne moderne sous des rapports passagers, qui ne restent pas, comme les chaînes de montagnes, le cours des fleuves, les monumens durables, sous les yeux de cent générations d'observateurs, faire rendre à ses habitans la justice qui leur est due en ce moment, tel a été mon but essentiel. On trouvera de quoi suppléer à ce qui me manque, dans

productions, sur les mœurs, sur l'administration de ses différentes provinces. Le tableau général que j'ai essayé de tracer de tous ces objets, & dont ces différentes excursions ne sont que le complément, présente (je l'espère du moins) ce qui peut, dans ce genre, piquer la curiosité de ceux qui veulent connoître un pays étranger sans y séjourner long-tems; ce qui doit sur-tout fixer leurs idées sur de vieilles préventions qui se sont propagées jusqu'à nos jours, & pourroient encore aller plus loin. Je n'ai pas eu pour objet d'écrire un livre purement amusant. S'il a quelque

l'Auteur des *Essais sur l'Espagne* (M. Peyron), qu'une mort prématurée a empêché de perfectionner son ouvrage; mais principalement dans le *Viage de Espana*, ouvrage de M. l'Abbé Pons, qui s'est sur-tout appliqué à décrire dans le plus grand détail les monumens de tous les genres, bons, médiocres & mauvais, anciens & modernes, sacrés & profanes, que renferme l'Espagne; ouvrage qui n'est pas encore fini, & qui prouve au moins, pour les Lecteurs les plus difficiles, le zele patriotique; la patience infatigable de son auteur.

chose d'attachant, c'est peut-être par la variété qui y regne. Entreprendre un ouvrage profond étoit au-dessus de mes forces. En écrire un purement frivole ne m'a pas paru digne du tems que j'y ai consacré, ni de la classe de Lecteurs dont j'ambitionne sur-tout le suffrage. Dans tout ce que j'ai dit, je me suis proposé de tenir un juste milieu entre l'enthousiasme qui exalte tout, & l'esprit de dénigrement qui n'épargne rien. Trouvera-t-on que j'ai rempli mon but ? Les Espagnols trouveront-ils que je les ai aussi bien traités que je l'ai été par eux ? Il seroit fâcheux pour eux & pour moi qu'ils m'accusassent d'ingratitude, & mes autres Lecteurs, de m'être laissé aveugler par la reconnoissance.



COMPILATION

Des Instructions (1) de l'Office de la Sainte - Inquisition , faites à Toledé en 1561 , & dans lesquelles se retrouvent celles de l'Année 1484.

NOUS, Don Ferdinand de Valdès, par la Divine Miséricorde, Archevêque de Séville, Inquisiteur Apostolique Général, contre la Perversité hérétique & l'Apostasie dans tous les Royaumes & Seigneuries de S. M., &c.

Faisons savoir à vous les Révérends Inquisiteurs Apostoliques contre la Perversité hérétique & l'Apostasie dans tous lesdits Royaumes & Seigneuries, que nous sommes informés que,

(1) Cette piece doit paroître d'autant plus précieuse, que les exemplaires des Instructions du Saint-Office étoient devenus très-rares, ce qui épaissoit encore les ténèbres dont est entouré ce redoutable Tribunal; aussi n'a-t-il pas tenu à lui que cette réimpression n'ait été arrêtée.

quoiqu'il soit pourvu & disposé par les Instructions du Saint-Office de l'Inquisition qu'on observât une même procédure dans toutes les Inquisitions, il en est cependant quelques-unes où elle n'est pas observée comme il convient ; & afin de pourvoir à ce qu'à l'avenir il n'y ait point de différence entr'elles à cet égard , après des discussions & des conférences répétées dans le Conseil de l'Inquisition générale , il a été arrêté que dans toutes les Inquisitions on observeroit l'ordre suivant.

I.

Examen & qualification des propositions.

QUAND les Inquisiteurs s'assembleront pour examiner les témoignages résultans de quelque visite, ou de toute autre voie quelconque , s'il se trouve des personnes suffisamment convaincues de quelque délit dont la connoissance (1)

(1) Le Traducteur ne s'est pas prescrit une exactitude littérale ; il s'est permis d'élaguer les répétitions , & de resserrer le style diffus de ces instructions. (*Note du Traducteur*).

Le Roi , par une cédula publiée en 1770 , a ordonné

appartienne au Saint-Office, on devra consulter des Théologiens lettrés, consciencieux, & pourvus des qualités requises, lesquels donneront leur avis & le signeront.

I I.

Dénonciation.

LES Inquisiteurs une fois convaincus, par la décision des Théologiens, que la matière regarde la foi, qu'il s'agit ou de cérémonies en usage chez les Juifs ou les Mores, ou d'hérésie ou d'adhésion manifeste & incontestable à l'hérésie, le Fiscal fera sa dénonciation contre la personne ou les personnes en question, en demandant qu'elles soient arrêtées sur la présentation des dépositions & de l'avis qui qualifie leur délit.

I I I.

Décret d'emprisonnement.

LES Inquisiteurs, après avoir vu ensemble l'information, s'ils font tous deux présens, pronon-

à l'Inquisiteur Général de recommander aux Inquisiteurs de borner leurs facultés à la connoissance des seuls crimes d'hérésie & d'apostasie, sans flétrir les sujets par des emprisonnemens, avant d'avoir acquis contre eux des preuves évidentes. (*Note de l'Editeur*).

ceront l'emprisonnement. Il paroît que l'on rendroit ce décret plus authentique en le concertant avec les Consultants de l'Inquisition, s'il n'y avoit aucun inconvénient à le faire, & que les Inquisiteurs le crussent nécessaire & convenable; & ce dont on sera convenu formera acte dans le procès.

I V.

On ne citera ni n'examinera celui qui n'auroit pas contre lui des dépositions suffisantes,

DANS le cas où quelqu'un auroit contre lui des dépositions concernant le délit de l'hérésie, qui ne suffiroient pas pour justifier son emprisonnement, on ne prendra contre lui aucunes autres mesures de rigueur; elles ne serviroient qu'à donner l'éveil aux dénoncés. Il vaudra donc mieux attendre de nouvelles preuves ou de nouveaux indices.

V.

Renvoi au Conseil, s'il y a division d'avis, & si la matiere est grave.

Si les Inquisiteurs s'accordent, quant à l'emprisonnement, ils le feront exécuter comme ils

en seront convenus ; & dans le cas où l'affaire seroit d'une nature grave , parce qu'elle concerneroit des personnes qualifiées ou pour d'autres motifs , ils consulteront le Conseil (1) avant d'exécuter leur Sentence ; & s'il y a partage dans les avis , ils la renverront au Conseil pour qu'il en décide.

V I.

Ordre pour emprisonner , & le sequestre.

LES Inquisiteurs signeront l'ordre d'emprisonner , & il sera donné à l'Alguazil du Saint-Office , & non à une autre personne , à moins que celui-ci ne fut légitimement occupé. L'emprisonnement sera accompagné du sequestre des biens , conformément aux instructions du Saint-Office. On n'énoncera pas plus d'une personne dans l'ordre d'emprisonnement , afin que , s'il falloit communiquer un de ces ordres à quelqu'un d'étranger au Saint-Office , les autres pussent demeurer secrets , & afin que l'on puisse placer dans chaque Procès la Sentence de chacun des prisonniers. Le sequestre des biens doit avoir

(1) Le Conseil Suprême de l'Inquisition , connu sous le nom de la *Suprema*.

lieu quand l'emprisonnement est pour hérésie formelle, & non dans les autres cas où les Inquisiteurs peuvent emprisonner; & dans ledit sequestre seront compris seulement les biens qui se trouveront au pouvoir de la personne qu'on fera prendre, & non ceux qui seront entre les mains d'un tiers. L'on inférera dans le Procès le décret qui prononcera l'emprisonnement du coupable, & on y exprimera le jour où le décret aura été expédié & la personne à laquelle il aura été remis.

V I I.

Qui doit assister à la prise-de-corps.

LE Receveur de l'Inquisition, ou son Lieutenant (si le premier est occupé à quelques fonctions de sa charge) avec son Alguazil & le Notaire des sequestres, assisteront aux prises-de-corps faites par l'Inquisition, afin que le Receveur puisse agréer celui que l'Alguazil lui nommera pour recevoir le sequestre; & que s'il ne l'agréoit pas, il en demande un autre qui ait les qualités requises.

V I I I.

Comment doit se faire le sequestre.

LE Notaire des sequestres formera la descrip-

tion la plus détaillée de tous les objets dudit sequestre, pour que, quand le Receveur prendra possession des biens, ou que le sequestre sera levé, on puisse en dresser un tableau exact, ayant soin d'exprimer en tête le jour & le mois, & de faire signer au bas du sequestre celui ou ceux à qui on le confiera, conjointement avec l'Alguazil, en appelant des témoins, & exigeant une caution suffisante de celui à qui le sequestre sera remis. Celui-ci recevra du Notaire une copie simple & sans frais du sequestre; mais si quelqu'autre lui en demandoit une, il ne sera pas tenu de la donner sans se faire payer une rétribution.

I X.

Ce que l'Alguazil doit prendre sur les biens sequestrés.

L'ALGUAZIL prendra sur les biens sequestrés l'argent qui lui paroîtra nécessaire pour conduire le prisonnier jusques dans sa prison, & six ou huit ducats de plus pour la dépense de celui-ci, à la charge de qui doivent être seulement sa nourriture & ce que consomment les bêtes de somme qui le conduiront, lui, son lit & ses effets. S'il ne trouve point d'argent parmi

les choses sequestrées, il vendra partie de celles dont on peut le plus se passer, jusqu'à la concurrence de ladite somme; il exprimera & signera au bas du sequestre ce qu'il aura reçu; il remettra, en présence du Notaire des sequestres, lequel en fera mention dans le procès-verbal, le surplus à l'homme chargé de la dépense des prisonniers, & on rendra compte du tout aux Inquisiteurs, en présence de qui ce dernier recevra ce qui devra lui être remis.

X.

Ordre que doit suivre l'Alguazil à l'égard des Prisonniers.

LE Criminel étant arrêté, l'Alguazil le mettra au secret, de manière que personne ne puisse le voir ni lui parler, ni lui donner aucun avis par écrit ni de vive voix, & il en fera de même avec tous les autres prisonniers qu'il ne laissera point communiquer entr'eux, à moins que les Inquisiteurs ne l'aient averti qu'il n'y aura aucun inconvénient à le permettre. Il ne laissera en leur pouvoir ni armes, ni argent, ni papiers, ni bijoux d'or & d'argent; il les menera ensuite à la prison du Saint-Office, & les remettra entre les mains de l'Alcayde: celui-ci attestera, sur

les décrets d'emprisonnement dont l'Alguazil aura été porteur, qu'il a reçu les prisonniers, en y exprimant le jour & l'heure de leur remise, pour que l'état de leur dépense puisse être mis en règle. Le décret sera joint au procès, & aussitôt l'Alguazil rendra compte aux Inquisiteurs de l'exécution de leurs ordres. L'Alcayde observera toutes ces formalités envers chaque Prisonnier avant de l'enfermer, le visitant & examinant tous ses vêtemens, de peur qu'il n'introduise dans sa prison rien de ce qui a été exprimé ci-dessus, ni rien qui soit dangereux; le tout en présence d'un des Notaires du Saint-Office. Ce qu'on trouvera sur le prisonnier sera énoncé dans le sequestre, & remis en dépôt à quelqu'un, d'après l'avis des Inquisiteurs.

X I.

Ordre de l'Alcayde.

L'ALCAYDE ne réunira pas lesdits Prisonniers, & ne les laissera pas communiquer entr'eux, si ce n'est en se conformant exactement aux ordres des Inquisiteurs.

X I I.

Idem.

De plus, il tiendra un registre où il énon-

cera tout le linge & toutes les hardes que chacun des Prisonniers aura apporté , & lequel sera signé de lui & du Notaire des sequestres. Il en fera de même de toutes les choses qu'il recevra tant que durera l'emprisonnement , rendant compte d'icelles avant de les accepter aux deux Inquisiteurs pour qu'ils le permettent ; il les examinera avec soin pour s'assurer qu'elles ne cachent aucun avis , & il les donnera aux Prisonniers suivant qu'ils en auront besoin.

X I I I.

Premiere audience & questions que feront les Inquisiteurs.

LE Prisonnier étant déjà en prison, les Inquisiteurs, quand bon leur semblera, le feront comparoître devant eux ; & en présence d'un Notaire du secret, après l'avoir lié par le serment, ils lui demanderont son nom, son âge, sa profession, son domicile, & depuis quel tems il est prisonnier. Les Inquisiteurs traiteront les Prisonniers avec *humanité*, suivant leur qualité, gardant sur eux une autorité convenable, sans chercher à les provoquer. D'ordinaire les Prisonniers s'asseoient sur un banc ou sur une chaise basse, pour qu'ils puissent déduire leurs raisons

avec

avec plus d'attention ; mais ils restent debout pour écouter les chefs d'accusation.

XIV.

Idem.

Aussi-tôt après on leur ordonnera de déclarer leur généalogie le plus longuement qu'ils pourront, commençant par leurs père & mère, leurs aïeux, & nommant tous les collatéraux dont ils se souviendront, exprimant quels ont été leur emploi & leur domicile ; avec qui ils ont été mariés ; s'ils sont vivans ou morts, & les enfans qu'ils ont laissés ; avec qui eux-mêmes sont ou ont été mariés ; combien de fois ils l'ont été ; les enfans qu'ils ont eus & qu'ils ont, & quel est leur âge ; & le Notaire écrira dans le procès-verbal leur généalogie, plaçant chaque personne au commencement de la ligne, & expliquant si quelqu'un de leur famille a été pris ou puni par l'Inquisition.

XV.

Idem, & les Monitions qu'on doit faire aux Accusés.

CELA fait, on doit demander à l'Accusé où il a été élevé & avec qui ; s'il a étudié quelques facultés ; s'il est sorti du Royaume, &

avec qui ? Et quand il aura répondu sur toutes ces choses , on lui demandera en général s'il fait la cause de son emprisonnement ; & suivant sa réponse , on lui fera les autres questions relatives à sa cause , & on l'avertira qu'il doit avouer la vérité , conformément au style & aux instructions du Saint-Office , en lui faisant trois monitions à jours différens & avec quelque intervalle. Le Notaire consignera dans son procès-verbal ce qu'il aura confessé , & tout ce qui se fera passé dans l'Audience. On le questionnera aussi sur les Prières & la Doctrine chrétienne ; on lui demandera où , quand & à qui il s'est confessé , & les Inquisiteurs devront toujours prendre garde à n'être ni trop pressans , ni trop négligens dans leurs demandes , à ne pas en omettre d'essentielles , à n'en faire aucune d'étrangere aux indices qu'on a , à moins que l'Accusé n'y donne lieu par sa propre confession ; & quand il sera dans le cours de ses aveux , ils devront le laisser parler librement sans l'interrompre , à moins qu'il ne dise des choses déplacées.

XVI.

Avis pour les Inquisiteurs.

Pour que les Inquisiteurs puissent remplir ces

conditions & juger avec rectitude, ils doivent craindre sans cesse d'être induits en erreur dans les dépositions comme dans les confessions; & c'est avec cette précaution qu'ils examineront & décideront la cause, conformément à la vérité & à la justice, avec impartialité.

X V I I.

Les Inquisiteurs n'auront, hors de leurs fonctions, aucune relation avec les Accusés.

LES Inquisiteurs ne communiqueront ni ne parleront avec les Accusés, pendant l'audience ni après, que de choses relatives à leur objet. Le Notaire, en présence de qui elle se tiendra, devra écrire tout ce que l'Inquisiteur ou les Inquisiteurs diront aux Prisonniers, & les réponses de celui-ci; & l'audience finie, les Inquisiteurs feront lire par le Notaire tout ce qu'il aura écrit, pour que le Prisonnier puisse à son gré ajouter ou corriger quelque chose, & que ses réponses, une fois fixées, ne soient plus l'objet d'une audition de témoins.

X V I I I.

Accusation du Fiscal.

LE Fiscal aura attention de libeller les charges des Accusés dans les termes prescrits

par l'instruction , en les accusant en général d'hérésie , & en particulier de tout ce dont il y aura des indices , soit par les dépositions des témoins , soit par les aveux qu'il aura faits ; & quoique les Inquisiteurs ne puissent connoître des délits qui ne tiennent pas à l'hérésie manifeste , si les témoins ont déposé contre lui sur d'autres objets , ils entreront aussi dans l'accusation du Fiscal , non pas pour que les Inquisiteurs l'en punissent , mais pour *aggraver* son crime d'hérésie , pour constater son peu de christianisme ou sa vie perverse , & pour en tirer des indices relativement aux choses de la foi dont il s'agit.

X I X.

Celui qui avoue doit être accusé pour qu'on fasse son Procès.

QUOIQUE l'Accusé ait fait des aveux entièrement conformes à la déposition des témoins , le Fiscal doit l'accuser en forme , pour que le procès se suive à son instance comme il est commencé sur sa dénonciation , & pour que les Juges prononcent plus librement la peine ou pénitence qu'ils devront imposer , l'expérience prouvant qu'une forme différente peut produire des *inconvéniens*.

X X.

Que toujours l'Accusé déclare sous le serment qu'il a fait.

L'Accusé ayant fait, dès le commencement du Procès, serment de dire la vérité, on doit lui rappeler ce serment toutes les fois qu'il paroît à l'audience, afin que le serment précède toujours la déposition; précaution qui est d'un grand effet quand il doit s'expliquer sur d'autres personnes.

X X I.

Le Fiscal doit demander que l'Accusé soit mis à la question.

A la fin de l'accusation, il paroît convenable & utile que le Fiscal demande qu'au cas que l'intention de l'Accusé ne soit pas bien prouvée, & que cela paroisse nécessaire, il soit appliqué à la question, parce que ne devant la subir que sur la réquisition de la partie publique & sans qu'elle lui soit notifiée, elle ne peut être donnée à une époque du procès qui lui fournisse moins l'occasion de s'y préparer, & où il en soit moins affecté.

X X I I.

Monition à l'Accusé. On lui donne un Avocat.

Le Fiscal présentera l'accusation aux Inquisi-

teurs ; le Notaire la lira en entier en présence de l'Accusé ; le Fiscal prêtera le serment qui est de droit , & on sortira aussi-tôt de l'audience. L'Accusé y répondra chapitre par chapitre , en présence de ou des Inquisiteurs devant qui elle aura été faite ; & pour éviter la confusion , la réponse sera écrite dans la même forme , quoiqu'il eut répondu négativement sur tous les chapitres.

XXIII.

Sentence de preuve, sans fixation de terme.

L'INQUISITEUR ou les Inquisiteurs feront observer à l'Accusé combien il lui importe de dire la vérité ; & cela fait , ils lui nommeront pour prendre sa défense le ou les *Avocats du Saint-Office* députés à cet effet ; & en présence d'un Inquisiteur quelconque , l'Accusé communiquera avec cet homme de loix , & , d'après son avis , répondra à l'accusation par écrit ou de vive voix ; & l'homme de loi , avant de se charger de sa défense , jurera de le défendre bien & fidelement , & de garder le secret sur tout ce qu'il verra & saura ; & quoiqu'il ait prêté serment lorsqu'il a été reçu pour Lettré du Saint - Office , il doit , comme Chrétien , *exhorter* l'Accusé à dire la vérité , & à demander

une pénitence s'il est coupable. Sa réponse sera notifiée au Fiscal. Et les Parties étant présentes, ainsi que l'Avocat, la cause étant terminée, on recevra les preuves. Dans cette Sentence l'usage n'est point de fixer un certain terme ni de citer les Parties pour assister au serment des témoins, parce que ni l'Accusé, ni personne en son nom, ne doit s'y trouver présent.

XXIV.

Ce qu'on doit dire à l'Avocat.

POUR que l'homme de loix puisse mieux conseiller & défendre l'Accusé, on doit lire en sa présence les confessions faites dans le procès, pourvu qu'elles n'intéressent point de tiers; mais si l'Accusé veut poursuivre ses aveux, l'Avocat fera obligé de sortir.

XXV.

SI l'Accusé a moins de 25 ans, on le pourvoira d'un Curateur en forme avant qu'il réponde à l'accusation, & il confirmera les confessions qu'il aura faites, & tout le procès se suivra sous l'autorité de ce Curateur. Celui-ci pourra être, non un des Ministres du Saint-Office, mais ou l'Avocat lui-même, ou toute autre personne qualifiée de bonne conscience & digne de foi.

Fonctions du Fiscal après la Sentence de preuve.

ENSUITE le Fiscal fera , en présence de l'Accusé , la reproduction & la représentation des témoins & les preuves qui existent contre lui , tant dans le procès que dans les registres & écritures du Saint - Office. Il demandera qu'on examine les réponses , & que les témoins soient récolés suivant la forme du droit ; que cela fait , on publie les témoins , & que l'on insere dans le procès ce que l'Accusé ou son Avocat pourroient avoir à dire.

XXVII.

Nouvelle accusation à faire au Coupable sur ce qui surviendra.

LES Parties ayant été reçues à la preuve , si dans quelque circonstance du procès il survient de nouveaux incidens ou que l'Accusé commette quelque nouveau délit , le Fiscal l'accusera de nouveau. L'Accusé répondra dans la forme susdite , & le procès se suivra , quoique dans le cas où le nouvel incident tient au délit principal , il paroisse suffisant de faire savoir à l'Accusé qu'on a acquis contre lui une preuve de plus.

XXVIII.

Qu'on donne audience au Coupable toutes les fois qu'il le demandera.

COMME il y a ordinairement quelque retard depuis la Sentence de preuve jusqu'à la publication des témoins, toutes les fois que le Prisonnier demandera audience, on l'enverra demander par l'Alcayde (comme c'est l'usage); on doit la lui accorder, tant parce que c'est une consolation pour les Accusés d'être entendus, que parce que c'est souvent leur fournir l'occasion de dire quelque chose de plus pour leur justification, & que ces délais peuvent leur donner de nouvelles idées.

XXIX.

Récolement de Témoins.

Aussi-tôt les Inquisiteurs s'occuperont de la ratification des témoins & de tout ce que le Fiscal aura demandé d'ailleurs pour avérer le délit & savoir la vérité.

XXX.

Forme des récolemens.

LES Parties étant reçues à la preuve, les témoins se récolement, selon les formes de droit, devant deux Ecclésiastiques pourvus des qualités

requisés, Chrétiens d'ancienne race, qui aient juré de garder le secret, & dont la vie & les mœurs soient connues avantageusement. En leur présence on dira aux témoins que le Fiscal les présente comme tels; on leur demandera s'ils se souviennent d'avoir dit devant quelque Juge des choses relatives à la foi; & s'ils répondent qu'oui, on leur fera répéter en substance leur dire, & s'ils ne s'en souviennent pas, on leur fera les demandes générales qui pourront les remettre sur la voie. Si le Témoin demande qu'on lui lise ce qu'il aura dit, il faudra le faire, soit qu'il se trouve parmi les Prisonniers, soit qu'il vienne du dehors. Le Notaire écrira tout ce qui se fera passé, & la disposition dans laquelle sera le Témoin; s'il est dans les chaînes & de quelle nature elles sont; s'il est malade; si on l'a entendu dans la Salle de l'Audience ou dans la chambre de sa prison, & pourquoi on ne l'a pas fait venir à l'Audience: le tout sera inféré dans le procès de la personne contre laquelle il aura été présenté, afin que ce procès contienne tout ce qui a rapport à elle.

XXXI.

Publication de Témoins.

LES Témoins ayant été récolés comme il

vient d'être dit, on publiera littéralement tout ce qui tiendra au délit, conformément à la déposition des Témoins, en n'omettant que ce qui pourroit les faire reconnoître : & si leur déposition est fort longue & susceptible d'être divisée, on la partagera en articles, afin que le coupable puisse y répondre plus en détail, chapitre par chapitre, après avoir prêté serment. On ne doit pas lui lire toutes les dépositions ensemble, ni celle de chaque Témoin en entier, si chacun d'eux a fait la sienne par chapitre. Les Inquisiteurs auront soin de donner avec brièveté les publications, & ne tiendront pas long tems les Accusés en suspens, en leur disant ou leur donnant à entendre que les dépositions faites contre eux contiennent des choses qu'ils n'ont pas avouées; ce que l'on devra observer quand même ils nieront.

XXXII.

Les Inquisiteurs donneront les publications signées de leurs noms & de leurs paraphes.

LES Inquisiteurs, ou l'un d'eux quelconque, feront la publication, soit en lisant au Notaire ce qu'il aura à écrire, soit en l'écrivant de leur propre main, & le signant conformément à l'instruction; & comme c'est une chose de grande

conséquence , on ne doit la confier à aucune autre personne : on y exprimera le mois & l'année de la déposition des Témoins , le jour devant être omis , s'il y a quelque inconvénient à le désigner. On énoncera également dans cette publication le lieu & l'époque du délit, comme une circonstance qui appartient à la défense de l'Accusé ; mais on ne doit pas lui indiquer les lieux avec détail : on lui rendra au reste la déposition du Témoin aussi littéralement qu'il sera possible. Il faut encore observer que quoique le Témoin parle à la première personne en disant : j'ai eu telle relation avec l'Accusé , on doit , dans la publication , rendre sa déposition comme venant d'un tiers , qui dira qu'il a vu & appris que l'Accusé avoit eu cette relation avec une certaine personne.

XXXIII.

Avis sur les publications pour ce qui concerne les complices.

Si quelque Accusé , dans son procès-verbal , avoir parlé d'un grand nombre de personnes , & qu'ensuite il voulût donner à ce témoignage une tournure générale & indéfinie , une telle déposition ne doit pas s'exprimer dans la publication , l'Accusé pouvant facilement se tromper

dans son dire, en ne déclarant pas en particulier ce que chacune de ces personnes auroit dit, & son témoignage n'étant pas valable sans cette forme. Ainsi, toutes les fois que pareille chose arrivera, l'Inquisiteur obligera l'Accusé de particulariser, autant qu'il lui sera possible, les personnes, sans s'en référer vaguement à ses autres confessions.

XXXIV.

Que la publication ait lieu, quand même l'Accusé auroit avoué.

ON publiera les dépositions aux Accusés, quand même ceux-ci conviendroient de l'accusation, afin qu'ils aient la preuve qu'ils n'ont été mis en prison qu'après des informations; en sorte qu'ils puissent se dire convaincus; qu'à ce titre la Sentence puisse être prononcée contre eux, & que la liberté des Juges soit plus à l'aise; car on ne pourroit leur faire un chef d'accusation des dépositions non publiées, surtout lorsque par la nature de la cause ils ne peuvent assister au serment des témoins ni savoir qui ils sont.

XXXV.

Que l'Avocat de l'Accusé voye la publication en présence des Inquisiteurs.

L'Accusé ayant ainsi répondu, se concertera

sur la publication avec son Avocat dans la même forme que pour l'accusation ; car on ne doit pas souffrir qu'il communique avec l'homme de loix ni avec toute autre personne , si ce n'est en présence des Inquisiteurs & du Notaire , qui certifie tout ce qui se sera passé , & les Inquisiteurs doivent prendre garde de ne pas donner lieu à ce que les parens , les amis , ou toutes autres personnes , parlent aux Accusés , quand même ce seroit pour leur faire confesser leurs fautes. Si cependant cela étoit nécessaire & que cela parût convenable , il pourront permettre que quelques personnes religieuses & doctes leur parlent *dans cette vue* , mais toujours devant eux & le Notaire ; car il n'est pas permis aux Inquisiteurs eux-mêmes , ni à tout autre Officier du Tribunal , de parler en particulier aux Prisonniers , ni d'entrer dans la prison , à moins que ce ne soit l'Alcayde. Quoique l'Instruction établisse qu'on donne un Procureur aux Accusés , il ne faut pas leur en donner ; l'expérience ayant prouvé qu'il peut en résulter beaucoup d'*inconveniens* , sans un grand avantage pour les Parties intéressées. Cependant il arrive quelquefois que quand cela est bien nécessaire , on donne un plein pouvoir à l'Avocat.

XXXVI.

Comment on doit donner du papier à l'Accusé.

Si l'Accusé demande du papier pour écrire ce qui aura rapport à sa défense, on lui en donnera des feuilles comptées & rubriquées par le Notaire ; on en exprimera le nombre dans le procès , & on les comptera quand il les rendra, de manière qu'il ne lui en reste pas : on spécifiera aussi dans quel état il les rend. Quand il demandera son Avocat, on le lui fera venir ; il lui communiquera ce qu'il jugera à propos, lui remettra les papiers relatifs à sa défense, & non autre chose ; & l'homme de loix, quand il en aura l'ordre, viendra avec l'Accusé, & le présentera à l'audience. Celui-ci, pour prouver les articles de ses interrogatoires, nommera pour chacun un grand nombre de témoins, afin qu'on puisse examiner les plus capables & les plus dignes de foi. On l'avertira de ne nommer aucun de ses parens ou de ses domestiques, & qu'il faut que ces témoins soient des Chrétiens de l'ancienne race, si ce n'est quand les demandes sont telles qu'elles ne puissent se prouver par d'autres personnes : & si le Prisonnier veut voir les défenses qu'aura faites l'homme de loix avant que celui-ci les présente, on pourra les lui mon-

trer. Les Inquisiteurs auront soin que l'homme de loix ni autre personne n'entretienne les Prisonniers d'autre chose que de ce qui a rapport à leur défense, & ne leur apporte aucunes nouvelles du dehors, parce qu'il ne peut en résulter aucun bien, & que souvent il en résulte du préjudice pour les personnes & pour la cause des Prisonniers. Les Avocats ne pourront garder aucune copie de l'accusation, de la publication ni des motifs de récuser certains témoins, mais rendront le tout en présence des Inquisiteurs.

XXXVII.

Le Fiscal doit voir le procès après les Audiences.

DANS toutes les parties quelconques du procès, le Fiscal, chaque fois qu'un des Prisonniers sortira de l'audience, aura soin de prendre le procès-verbal, & de voir ce qui s'y sera passé. Si l'Accusé a avoué, il acceptera ses confessions en tant qu'elles seront en sa faveur; il mettra en marge ses notes sur lesdites confessions & tout ce qui sera propre à éclaircir l'affaire, & ladite acceptation se fera judiciairement.

XXXVIII.

Démarches relatives aux Audiences.

AUSSI-TÔT les Inquisiteurs s'occuperont de
prendre

prendre les défenses que l'Accusé aura demandées, examinant les titres & la validité des témoins & ce qu'il aura à alléguer contr'eux. Ils feront avec le plus grand soin tout ce qui pourra concourir à éclaircir son innocence, comme ils doivent en avoir mis à avérer sa faute, en se pénétrant bien de l'idée que l'Accusé en prison ne peut faire tout ce dont il auroit besoin, & tout ce qu'il feroit s'il avoit la liberté de suivre sa cause.

XXXIX.

Monition à l'Accusé avant la conclusion.

APRÈS avoir recueilli les principaux moyens de défense, les Inquisiteurs feront comparoître devant eux l'Accusé avec son Avocat, & lui certifieront que les défenses qu'il avoit appellées à son secours sont faites; qu'ainsi, il seroit maître de conclure, s'il le vouloit; qu'il doit dire s'il désire quelque chose encore. S'il ne demande rien de plus, on doit conclure la cause. Il est toutefois plus prudent que le Fiscal ne conclue pas: outre qu'il n'y est pas obligé, il reste par-là en mesure de demander de nouveau telle ou telle démarche qui peut convenir à l'Accusé. Mais si celui-ci demande la copie & la publication de ses défenses, il ne faut pas

la lui donner ; il pourroit y acquérir la connoissance des témoins qui ont déposé contre lui.

X L.

Examen du procès. Ordre dans lequel on vote.

LA cause étant mise en cet état , les Inquisiteurs s'associeront l'Ordinaire & les Consultants du Saint - Office , auxquels ils communiqueront tout le procès , sans qu'il y manque rien d'essentiel. Quand tous l'auront vu , on ira aux voix , chacun donnant la sienne suivant sa conscience ; d'abord les Consultants , puis l'Ordinaire , ensuite les Inquisiteurs qui voteront en présence des Consultants & de l'Ordinaire , afin que tous connoissent leurs motifs , & afin que s'ils étoient d'avis différent , les Consultants se convainquent que les Inquisiteurs agissent selon le droit & non au gré de leur caprice. Le Notaire écrira toutes les opinions de chacun en particulier dans le registre des votes , d'où elles seront tirées pour être jointes au procès. Les Inquisiteurs laisseront aux Consultants toute liberté pour voter , & ne souffriront pas que personne parle autrement qu'à son tour : & comme il n'y a pas de Rapporteur dans l'Office de l'Inquisition , l'Inquisiteur le plus ancien établira l'état de la question , sans exprimer

son avis, & aussi-tôt le Notaire fera la lecture de son rapport. Le Fiscal sera présent, s'assemblera au-dessous des Consulteurs, & sortira de la Salle avant qu'on aille aux voix.

XLI.

Ceux qui confesseront de bonne foi seront réconciliés.

SI l'Accusé avoue de bonne foi, & que son aveu ait les qualités requises, les Inquisiteurs, l'Ordinaire & les Consulteurs l'admettront à réconciliation avec *confiscation* de biens, conformément au *droit*; il sera revêtu de l'habit de pénitence, qui sera un *Sambenito* de toile ou de drap jaune, avec une croix de St.-André rouge, & il sera conduit à la prison qu'on nomme perpétuelle ou de la *misericorde*. Il y a cependant, quant à la confiscation des biens & à la couleur de l'habit, quelques droits, privilèges & usages particuliers dans plusieurs parties de la Couronne d'Arragon, auxquels il faut se conformer, sauf à régler ce qui a rapport à l'habit & à la prison, suivant ce qui résulte du procès. Et si pour quelque raison, la forme de l'habit leur paroît arbitraire, ils en laisseront la décision à Nous ou à l'Inquisiteur général, & non à la volonté des Inquisiteurs; ce qui s'en-

tend de ceux qui ne sont pas relaps ; parce que pour ceux-ci c'est une chose décidée par le droit, qu'étant convaincus ou avouants, ils doivent être livrés à la Justice (*relaxados*) : & les Inquisiteurs ne les peuvent réconcilier, quand même ils ne seroient pas vrais relaps, mais relaps simulés, en faisant l'abjuration *de vehementi*.

XLII.

Abjuration.

ON placera au bas de la sentence l'abjuration que feront les Accusés, en s'en rapportant à l'instruction suivant laquelle ils ont abjurés ; s'ils savent signer, ils y mettront leurs signatures ; & dans le cas contraire, les Inquisiteurs & le Notaire signeront ; & comme cette formalité se passe en public, on ne peut signer sur le lieu même ; la signature s'effectuera le jour suivant, dans la Salle de l'Audience.

XLIII.

Négatif & par contumace.

SI l'Accusé nie, & qu'il soit prouvé légalement qu'il soit coupable du crime d'hérésie dont on l'a accusé, ou s'il est hérétique obstiné, c'est une chose manifeste, selon le droit, qu'il doit être livré aux Tribunaux & au bras séculier. *Mais en pareil cas, les Inquisiteurs doivent bien*

s'occuper de sa conversion , afin qu'il meure au moins avec la connoissance de Dieu ; & ils feront dans cette vue tout ce qu'ils pourront chrétiennement.

X L I V.

Avis concernant ceux qui confessent devant le Tribunal séculier.

Souvent les Inquisiteurs se déterminent à livrer à la Justice les Accusés qui nient ; & lorsqu'ils se convertissent & avouent leurs fautes avant la Sentence , les Inquisiteurs les admettent à réconciliation & surseoient à la décision de leur Cause ; mais c'est une chose fort *dangereuse* , & l'on doit soupçonner que leur conversion vient plutôt de la crainte de la mort , que d'un véritable repentir : cela ne doit donc avoir lieu que *rarement* , & pour des motifs bien particuliers. Si quelqu'un des Coupables , lorsque la veille de l'*Auto* , on lui notifie qu'il doit se confesser parce qu'il va mourir , avouoit judiciairement ses fautes en tout ou en partie , en sorte qu'il parût convenable de surseoir à l'exécution de la Sentence , il ne sera pas conduit au Tribunal séculier , sa Cause ne devant pas encore être décidée : il y a même de grands inconvéniens à y conduire celui qui a des complices , parce qu'il entend les Sentences de tous , & ob-

serve quels sont les Condamnés & quels sont les Réconciliés, & qu'il a le tems d'arranger sa Confession à son gré, & on ne doit pas beaucoup de croyance à de telles personnes en ce qu'elles diront contre des tiers : on doit aussi douter beaucoup des aveux qu'elles feront contre elles-mêmes, à cause de la crainte que leur inspire la mort.

X L V.

Que celui qui nie soit mis à la question in caput alienum, & que cela soit énoncé dans la Sentence.

SI le Coupable nie, & s'il y a des témoignages contre lui & ses Complices, & qu'il soit livré à la Justice, il pourra être mis à la question *in caput alienum* : & s'il triomphe de cette épreuve qu'il subit, non pour qu'il avoue ses propres fautes déjà suffisamment constatées, il n'en sera pas moins livré, s'il ne *confesse* pas & ne demande pas miséricorde ; mais s'il la demande, on observera ce que prescrit le droit : les Inquisiteurs doivent examiner avec beaucoup d'attention dans quel cas la question doit être donnée. On prononcera la Sentence, en y exprimant ce qui a motivé la torture, de façon que l'Accusé connoisse qu'il la subit comme Témoin, & non comme Partie.

XLVI.

Quand il n'y a pas preuve complete, on impose des peines pécuniaires & l'abjuration.

QUAND il n'y a que des demi-preuves pour le délit, & que pourtant il y a de tels indices contre l'Accusé qu'il ne puisse être absous de l'instance, le droit fournit alors différens remèdes, comme l'abjuration *de vehementi* ou *de levi*, remède qui paroît avoir plutôt pour objet d'intimider les Coupables pour l'avenir, que de les punir pour le passé : dans cette vue on impose à ceux qui abjurent, des peines pécuniaires : on doit en même tems les avertir du danger qu'ils courent dans le cas de *fiela relapsa*, de *seinte rechûte*, s'ils paroissent de nouveau coupables du crime d'hérésie, & pour cela ceux qui abjurent *de vehementi* doivent signer leurs noms dans leurs abjurations ; (quoique jusqu'ici cela n'ait pas été fort en usage) ce qui s'exécutera avec les formalités prescrites à l'égard des Réconciliés.

XLVII.

Compurgation.

Un autre remède est celui de la *Compurgation*, qui doit s'employer suivant la forme de l'instruction & avec le nombre de personnes que les Inquisiteurs ordinaires & les Consultants

jugeront convenables : sur quoi il y a seulement à observer que la malice des hommes , dans notre tems , rend ce remede dangereux , qu'il n'est pas fort en usage , & qu'il faut s'en servir avec beaucoup de précautions.

XLVIII.

Torture ou question.

LE troisieme remede est la torture ; remede qui , vu la diversité des forces corporelles & des caracteres des hommes , est considéré par les Loix comme fragile & dangereux , & sur lequel ne pouvant pas donner de regle certaine , il faut s'en remettre à la conscience & à la décision des Juges , conformément au droit , à la raison & à la bonne conscience. Quand il s'agira de prononcer la Sentence de la torture , tous les Inquisiteurs & l'Ordinaire seront présens , aussi-bien qu'à son exécution , parce qu'il peut y arriver des cas où l'avis & le suffrage de tous peut être nécessaire ; quoique d'après les instructions de Séville , de l'année 1484 , il soit permis de subdélégner l'exécution de la torture. Ce que l'on ordonne ici paroît chose convenable , à moins que quelqu'un desdits Juges ne s'en excuse pour cause de maladie.

Monition à faire à l'Accusé avant de l'appliquer à la torture.

AU moment où la Sentence de la torture devra être prononcée, l'Accusé sera averti particulièrement des objets pour lesquels on la lui fait subir; mais une fois la Sentence portée, on ne lui particularisera rien; on ne lui nommera aucun de ceux qui paroissent inculpés ou indiqués dans son Procès, parce que l'expérience prouve que les Accusés, dans cette crise, disent tout ce qu'on leur suggere, d'où il résulte du préjudice pour des tiers, & pour eux une occasion de révoquer leurs aveux, & d'autres inconvéniens.

L.

Appel de la Sentence de torture.

LES Inquisiteurs doivent avoir grand soin que la Sentence qui ordonne la question soit bien motivée, & résulte d'indices légaux: s'ils ont à cet égard quelque doute, ou quelque scrupule, comme il s'agit d'un tort irréparable, & que dans les causes d'herésie il y a lieu à l'appel des Sentences interlocutoires, ils accorderont l'appel à la Partie qui l'interjettera: mais s'ils sont satisfait des indices qui résultent des Procès, la Sentence qui ordonnera la question est légale.

L'appel alors doit être réputé frivole, & les Inquisiteurs doivent procéder sans délai à l'exécution de la question. Qu'ils observent toutefois qu'en cas de doute ils doivent accorder l'appel; & qu'ils ne prononcent la Sentence de la question & ne procedent à son exécution, qu'après la conclusion de la Cause, & après avoir reçu la défense de l'Accusé.

L I.

Quand ils accorderont l'appel dans les causes criminelles, ils doivent envoyer les actes du procès au Conseil, sans en informer les Parties.

ET au cas où les Inquisiteurs croiront devoir accorder l'appel dans les Causes criminelles des Prisonniers, ils auront à envoyer les Actes au Conseil, sans en informer les Parties, & sans que qui que ce soit hors de la prison en ait connoissance. Si le Conseil est d'un avis différent sur quelque objet particulier, ils pourront ainsi pourvoir à l'exécution de ses ordres.

L I I.

Ordre à suivre lorsque quelque Inquisiteur sera récusé.

SI quelque Inquisiteur est récusé par un Prisonnier, & qu'il ait un Collegue présent, il doit

s'abstenir de connoître de la Cause, & en donner avis au Conseil, & son Collegue s'occupera de la Procédure : s'il n'a pas de Collegue, il informera également le Conseil; & cependant il suspendra la procédure jusqu'à ce que le Conseil prononce d'après l'examen des motifs de récusation. La même chose s'observera quand tous les Inquisiteurs seront récusés.

LIII.

Ratification des aveux faits pendant la question.

VINGT-QUATRE heures après la question, l'Accusé doit être récolé dans ses aveux; & s'il les révoque, il faudra recourir aux remèdes que fournit la Loi : le Notaire doit tenir acte de l'heure de la question, & de celle de la ratification; afin que si la question se répète, le jour suivant, il conste si elle a eu lieu après les 24 heures, ou avant. Si l'Accusé ratifie ses aveux, & que les Inquisiteurs soient contents de sa confession & de sa conversion, ils pourront l'admettre à la réconciliation, quoique dans la question il se soit avoué coupable. L'instruction de Séville, de l'année 1484, chap. 19, porte à la vérité que celui qui avoue dans la question doit être réputé pour convaincu, d'où résulte son extradition au bras séculier; mais ce que l'on éra-

blit ici est plus conforme à l'usage. Cependant les Inquisiteurs doivent bien observer comment ils traitent cette espece de coupables, & la nature des hérésies qu'ils auront avoués; s'il les ont apprises de quelqu'un, ou s'ils les ont enseignées à d'autres: le manque de ces précautions auroit de grands inconvéniens.

LIV.

Ce qu'il y a à faire si l'Accusé résiste à la question.

SI l'Accusé résiste à la question, les Inquisiteurs doivent apprécier la qualité des indices, la nature & la forme de la question, le caractère & l'âge de celui qui l'a subie, & quand toutes ces choses considérées il paroîtra qu'il a suffisamment purgé les indices, ils l'absoudront de l'instance; quoique, si pour quelque raison, il leur paroît que la question n'a pas été assez rigoureuse (en égard aux circonstances susdites), ils pourront lui prescrire l'abjuration *de levi*, ou *de vehementi*, ou quelque peine pécuniaire: ce qu'il ne faut cependant faire qu'après de mûres réflexions, & que quand les indices ne paroissent pas suffisamment purgés. Les Inquisiteurs doivent observer, que lorsqu'un Accusé aura été destiné à la question, il ne faut pas déterminer en

même tems ce qu'il y aura à faire ensuite, au cas qu'il confesse ou qu'il nie ; comme la question peut amener différens résultats, ces déterminations ne doivent être prises qu'après.

L V.

Qui doit assister à la question : soin qu'il faut avoir après pour le Criminel.

IL ne doit assister à la question que les Juges, le Notaire & ceux qui la font subir : quand elle est finie, les Inquisiteurs doivent recommander qu'on s'occupe beaucoup de la guérison du Patient, s'il a souffert quelque dommage en sa personne ; & il faut faire grande attention aux gens parmi lesquels on le placera, jusqu'à ce qu'il se soit récolé.

L V I.

L'Alcayde ne doit point communiquer avec les Accusés, ni être leur Procureur, leur Défenseur ou le Substitut du Fiscal.

LES Inquisiteurs auront grand soin d'ordonner à l'Alcayde de ne tenir aucun propos, de ne donner aucun conseil aux Prisonniers, qui ait quelque rapport à leur Cause, & de les laisser agir suivant leur volonté ; & ils le châtieront s'ils découvrent qu'il en ait agi autrement. Pour prévenir toutes les occasions de soupçon, il ne faut

pas charger l'Alcayde d'être curateur ou défenseur d'aucun mineur, ni d'exercer les fonctions de Fiscal en son absence : on doit seulement lui permettre, & même lui ordonner, quand quelque Prisonnier ne saura pas écrire, de mettre par écrit ses moyens de défense, mais sous sa dictée, sans lui rien dire, & sans rien y ajouter.

LVII.

Examen du procès après la question.

LE Procès en étant venu à ce point, les Inquisiteurs assembleront l'Ordinaire, & les Conseillers l'examineront de nouveau ; & on prononcera conformément aux Loix, & suivant l'ordre établi plus haut : le Fiscal assistera à l'examen du Procès, afin de pouvoir tenir note des articles dont il y sera question ; mais il sortira, comme on l'a dit plus haut, quand on passera aux voix.

LVIII.

Ceux qui sortiront des prisons, & n'auront pas été livrés à la Justice, seront questionnés sur les communications & les avis qu'ils auront reçus.

TOUTES les fois que les Inquisiteurs rendront la liberté à quelque Prisonnier, de quelque manière qu'il s'en aille, s'il n'a pas été li-

vré à la Justice, ils le questionneront, sous serment, sur les détails de la prison, lui demanderont s'il y a vu ou remarqué quelques intelligences des Prisonniers entr'eux, ou avec ces personnes du dehors; comment l'Alcayde a rempli ses fonctions, & si quelque Prisonnier lui a fourni quelques avis; & si c'est une chose de conséquence, ils lui ordonneront sous des peines graves, de la tenir secrète, & de ne rien dire de ce qu'il a observé dans la prison: cette formalité sera mentionnée dans le Procès, & y sera enregistrée, pourvu que le Prisonnier y consente. S'il fait écrire, il signera lui-même; ce qui lui fera craindre encore de violer davantage cette loi.

L I X.

Si le Prisonnier meurt, on suivra le Procès avec ses héritiers.

SI quelque Prisonnier meurt en prison avant que son Procès soit terminé, & que, quoiqu'il ait avoué, ses aveux ne correspondent pas assez aux dépositions des Témoins pour qu'il puisse être admis à la réconciliation, il faudra en informer ses enfans ou ses héritiers, ou les personnes auxquelles sa défense appartient; & s'il l'entreprend, on leur donnera copie de l'accusation & des dépositions, & on admettra tout ce qu'ils

allégueront légitimement pour la défense du défunt.

L X.

On donnera un Curateur aux Accusés qui perdront le jugement. Comment il faut recevoir ce que les enfans ou parens des Accusés allégueront en leur faveur.

SI quelqu'Accusé, tandis que sa Cause est dans l'état ci-dessus expliqué, perd le Jugement, on le pourvoira d'un Curateur ou Défenseur; mais si, lorsqu'il est en son bon sens, ses enfans ou ses parens veulent alléguer quelque chose pour sa défense, on ne les recevra pas comme Parties dans le Procès, puisqu'ils ne le sont pas de droit; mais les Inquisiteurs admettront cette allégation, & feront, indépendamment du Procès, tout ce qu'ils croiront convenable pour savoir la vérité, sans en informer ni l'Accusé, ni les personnes qui auront parlé pour lui.

L X I.

Maniere de procéder contre la mémoire & la réputation de l'Accusé.

QUAND on fera dans le cas de procéder contre la mémoire & la réputation d'un défunt après avoir acquis les preuves requises par l'instruction, l'accusation du Fiscal sera notifiée aux
 fils

filz ou héritiers du défunt, & aux autres personnes qui pourront y prendre intérêt : pour cela les Inquisiteurs chercheront à avérer s'il a des descendans, afin qu'ils soient appelés : après quoi (afin que personne ne puisse prétexter cause d'ignorance) ils seront cités par un Edit public à comparoître à une certaine époque, passée laquelle, si personne ne se présente, les Inquisiteurs nommeront un Défenseur, & continueront le Procès suivant les formes prescrites par la Justice : si quelqu'un se présente, il sera admis à la défense, & le Procès se suivra avec lui, quand même par hasard il seroit entaché du crime d'hérésie dans les registres du St.-Office ; car ce seroit une injure que de ne pas l'admettre ; il ne devoit pas non plus être exclus, quand même il seroit détenu dans les mêmes prisons : dans ce cas il donnera sa procuration, s'il le peut, & nommera une personne pour faire en son nom les démarches nécessaires : il doit lui être permis de sortir de la prison pour défendre le défunt : tant que ni l'un ni l'autre ne sont condamnés, ils ne doivent pas être privés de ces moyens de défense, le survivant étant intéressé à défendre son parent, comme à se défendre lui-même : en pareilles circonstances, quoique les preuves contre le défunt soient évi-

dentes & suffisantes, il ne doit pas y avoir de sequestre de biens; car ces biens se trouvant entre les mains d'autres possesseurs, ceux-ci ne doivent pas être dépossédés avant que le défunt ait été déclaré hérétique, & qu'eux-mêmes aient perdu évidemment leur Cause en Justice.

LXII.

La Sentence qui absout doit être lue dans un Auto public.

QUAND le Défenseur de la mémoire & de la réputation d'un défunt aura légalement soutenu sa Cause, & qu'il s'agira de l'absoudre de l'instance, la Sentence se lira dans un *Auto public*, de même qu'ont été promulgués les Edits: il ne faudra cependant pas faire paroître à l'*Auto* son effigie, ni rapporter en détail les fautes dont il a été accusé, parce qu'elles ne lui ont pas été prouvées. On doit agir de même à l'égard de ceux qui après avoir été pris & accusés seront absous de l'instance, & auront demandé cette faveur.

LXIII.

S'il ne paroît pas de Défenseur, on en donnera un d'office.

PERSONNE ne se présentant pour la défense, les Inquisiteurs nommeront pour Défenseur.

leur une personne habile & propre à cette commission, qui ne soit pas Officier de l'Inquisition, & on lui prescrira comment il doit garder le secret, en communiquant l'accusation & les dépositions avec les Lettrés du Saint-Offices, & non avec d'autres, sans une permission particulière des Inquisiteurs.

LXIV.

Dans les procès contre des absens, on observera les Instructions.

LORSQUE les Inquisiteurs suivront un Procès contre quelque absent, on observera les formes prescrites par l'Instruction; ils prendront garde sur-tout aux termes que fixera l'Edit, en les faisant plus ou moins rapprochés, suivant ce qu'on apprendra de l'absence de l'Accusé, & ayant soin qu'il soit cité à trois reprises: à l'expiration de chaque terme, le Fiscal l'accusera de *rebellion*; formalité nécessaire pour qu'il ne manque rien au Procès.

LXV.

On n'infligera pas des peines corporelles au défaut des pécuniaires.

SOUVENT les Inquisiteurs procedent contre des Accusés pour des objets qui rendent leur foi suspecte, &, vu la qualité du délit & de la per-

sonne, ne les jugent pas hérétiques; tels sont ceux qui contractent deux mariages, qui prononcent des blasphèmes caractérisés, ou des paroles mal-sonnantes; & ils leur imposent différentes peines suivant la nature de leurs délits, & en consultant le droit & leur opinion fondée sur la Loi: mais dans ces occasions, pour suppléer à la somme d'argent qu'ils condamneront le délinquant à payer, ils ne lui infligeront pas de punitions corporelles, comme le fouet, les galeres, ou autres pénitences honteuses, & ils prononceront leurs Sentences simplement sans condition ni alternative.

L X V I.

Renvoi au Conseil en cas de discorde entre les Inquisiteurs ou l'Ordinaire. La même chose dans les cas graves.

DANS tous les cas où il y a diversité d'avis entre les Inquisiteurs & l'Ordinaire, ou quelqu'un d'eux, dans la décision de la Cause ou dans quelque autre acte du Procès, ou quelque Sentence interlocutoire, la Cause doit être renvoyée au Conseil; mais lorsque ceux qu'on vient de nommer seront du même avis, quand même les Consulteurs, formant la majorité, seroient d'un avis différent, celui des Inquisiteurs & de

l'Ordinaire aura son exécution. Cependant s'il se présente des cas très-graves, la Sentence des Inquisiteurs, de l'Ordinaire & des Consulteurs, quand même ils seroient tous du même sentiment, ne s'exécutera pas sans qu'elle ait été communiquée au Conseil, comme c'est l'usage, & comme le prescrit la Loi.

LXVII.

On doit rapporter les dépositions dans le procès des Accusés.

LES Notaires du secret auront grand soin de rapporter dans les Procès de chacun des Accusés toutes les dépositions qui se trouveront dans les Registres, & ne les renverront pas d'un Procès à l'autre; la méthode contraire occasionneroit beaucoup de confusion: il faut donc s'en tenir à cette règle, quoiqu'il en résulte un surcroît de travail pour les Notaires.

LXVIII.

Démarches à faire sur les communications, & à exprimer dans le procès.

SI l'on apprend que quelques Prisonniers ont communiqué entr'eux dans les prisons, les Inquisiteurs chercheront à avérer quels ils sont, s'ils sont complices des mêmes crimes, & quels ont été les objets sur lesquels ont porté leurs

communications , & le tout sera conſigné dans les Procès de chacun d'eux : ils feront ceſſer ces communications qui doivent rendre fort ſuſpect tout ce que les Priſonniers diront contre d'autres , & contre eux-mêmes.

L X I X.

Réunir au procès tout ce qui ſurviendra à l'Accuſé.

QUAND un Procès ſera déjà décidé contre quelqu'un , ou que ſans le déterminer on y ait ſuſſis , quoiqu'il ne ſoit pas d'héréſie formelle & appartienne pour d'autres raiſons au Saint-Office , ſ'il ſurvient contre la même perſonne des preuves de nouveaux délits , il faudra accumuler les charges de ces deux Procès pour aggraver la faute , & le Fiſcal en fera mention dans ſon accusation.

L X X.

On ne changera de priſons que pour une bonne cauſe.

LES Priſonniers qui auront été une fois réunis dans une chambre , ne pourront paſſer à une autre que tous enſemble : on évite ainſi les communications de l'intérieur de la priſon : car il eſt ſenſible qu'en changeant de compagnon ils ſe racontent mutuellement tout ce qu'ils ont vu : ſi

toutefois un pareil changement est indispensable, on en fera mention dans le Procès de l'Intéressé, afin qu'il conste de la cause légitime de son changement; chose importante sur-tout, quand quelque Prisonnier aura révoqué ou modifié ses aveux.

L X X I.

On aura soin des malades, & on leur donnera un Confesseur s'ils le demandent.

SI un Prisonnier tombe malade, outre que les Inquisiteurs sont obligés d'en faire prendre le plus grand soin, & de le pourvoir de tout ce qui sera nécessaire à sa santé, de l'avis des Médecins qu'on en chargera, s'il demande un Confesseur, il faudra lui en donner un de marque, & digne de confiance, auquel on fera promettre par serment qu'il gardera le secret, & que si le Pénitent lui disoit dans la Confession un secret, en le priant de le faire passer au-dehors, il ne recevrait pas ce secret, & ne le révéleroit pas: si on lui a fait de ces confidences hors de la Confession, il les révélera aux Inquisiteurs, en prévenant le Pénitent, que puisqu'il a été arrêté comme hérétique, & qu'il a été accusé, il ne peut être absous qu'en manifestant son hérésie par des formes juridiques: on s'en rapportera pour le reste à la conscience du Confesseur qui

devra être docte ; afin qu'il puisse savoir ce qu'il aura à faire dans ces circonstances. Mais si le Prisonnier en bonne santé demande un Confesseur, il est plus sûr de ne pas lui en donner un, à moins qu'il n'eût confessé en Justice, & n'eût confirmé les dépositions ; auquel cas il paroît convenable de lui en accorder un pour le consoler & l'encourager : mais comme il ne peut l'absoudre du crime d'hérésie avant qu'il ait été réconcilié avec l'Eglise, il paroît que la Confession n'aura pas son entier effet, à moins que le Prisonnier ne soit à l'article de la mort, ou que ce ne soit une femme prête d'accoucher ; alors on observeroit à leur égard ce que statuent les Loix en pareil cas. Si le Prisonnier ne demandoit pas de Confesseur, & que le Médecin le crût en danger, on peut chercher à lui persuader de se confesser. Lorsque ses aveux faits judiciairement auront confirmé les dépositions ; il faudra qu'avant de mourir il soit réconcilié en forme, en prononçant l'abjuration requise ; & lorsqu'il aura été judiciairement absous, le Confesseur l'absoudra sacramentellement : si on n'y trouve pas d'inconvénient on lui donnera la Sépulture ecclésiastique le plus secrètement qu'il sera possible.

LXXII.

On ne confrontera pas les Témoins avec les Accusés.

QUOIQUE dans les autres Tribunaux les Juges, pour bien avérer les crimes, aient coutume de confronter les Témoins avec les Coupables, un pareil usage n'a point, & ne doit point avoir lieu au Tribunal de l'Inquisition; parce que, outre que le secret que l'on doit garder aux Témoins seroit ainsi violé, l'expérience prouve que si quelquefois cela s'est pratiqué, il en est plutôt résulté des inconvéniens que des avantages.

LXXIII.

On ne fera point de captures dans les visites sans l'avis des Collegues ou Consulteurs, lorsque ceux contre qui on a déposé ne sont pas soupçonnés de vouloir s'enfuir.

AFIN que les Causes relatives au Saint-Office puissent se traiter avec la discrétion & l'authenticité convenables, quand les Inquisiteurs feront leurs visites & qu'on leur offrira de faire contre quelqu'un une déposition assez grave pour devoir entraîner sa capture, l'emprisonnement ne s'exécutera que de l'avis du Collegue & des Consulteurs qui résideront dans le district, si ce

n'est dans le cas où celui contre qui l'on dépose seroit soupçonné de vouloir prendre la fuite : alors l'Inquisiteur , pour prévenir ce danger , pourra , après s'être consulté , ordonner l'emprisonnement ; & , avec la célérité que l'affaire requérera , il enverra le Prisonnier & la déposition aux prisons de l'Inquisition , où la Cause devra se suivre. Ceci ne doit pas s'appliquer aux affaires moins importantes , qui ordinairement se terminent sans emprisonnement , comme sont les blasphèmes hérétiques qui ne sont pas bien caractérisés ; les Causes de cette nature pouvant , comme c'est l'usage , se traiter avec le simple plein-pouvoir de l'Ordinaire : mais l'Inquisiteur ne doit en aucune façon tenir prison (*TENER CARCEL*) pour former un procès pour crime d'hérésie , parce qu'il n'auroit ni les Ministres , ni les mesures qu'exige une prison secrète , & que de l'omission de ces circonstances , il pourroit résulter des inconvéniens pour le succès de la Cause.

LXXIV.

Comment on doit faire la déclaration du tems auquel l'Accusé a commencé à être hérétique.

LORSQU'IL sera question de voir les procès de ceux qu'on devra déclarer hérétiques avec

confiscation de biens, les Inquisiteurs, l'Ordinaire & les Consultants feront la déclaration du tems auquel il a commencé à commettre les délits qui l'ont fait déclarer hérétique, afin de pouvoir la donner au *Receveur* (*Receptor*), s'il la demande, pour la présenter dans quelque cause civile. On y spécifiera si son délit consiste par son propre aveu ou par des témoins, ou tout à la fois par ces deux moyens. Sous cette forme elle sera donnée au Receveur, qui, lorsqu'elle ne sera pas ainsi rédigée, pourra la demander aux Inquisiteurs assemblés, ou en leur absence aux Consultants.

LXXV.

Rations à donner aux Prisonniers.

LA substance que les Prisonniers doivent recevoir de l'Inquisition sera taxée selon le tems & la cherté des vivres; mais si le Prisonnier est une personne qualifiée & qui ait beaucoup de biens, & qu'il veuille dépenser plus que la ration ordinaire, il faudra lui donner à son gré tout ce qui paroîtra convenable pour lui & ses domestiques, bien entendu que l'Alcayde, ni celui qui est chargé de la dépense, ne pourront profiter du superflu, qui sera pour les pauvres.

Comment il faut alimenter la femme & les enfans de l'Accusé.

COMME les biens de ceux qui sont pris par l'Inquisition sont sequestrés en entier, si un Prisonnier a une femme & des enfans qui demandent des alimens, on lui en fera part pour connoître sa volonté à cet égard. Quand il sera rentré dans sa prison, les Inquisiteurs appelleront le Receveur & le Notaire des sequestrés, & fixeront la pension alimentaire, conformément à la quantité de biens & à la qualité des personnes. Si les enfans sont d'un âge à pouvoir gagner leur vie & d'un état où ce ne soit point une honte, on ne leur fournira pas d'alimens. S'ils sont vieux ou en bas-âge, si ce sont des filles, ou si pour toute autre cause il n'est pas honnête qu'ils vivent hors de leur maison, on leur assignera la subsistance qui paroîtra nécessaire, fixant pour chaque personne une certaine somme en argent & non pas en pain; mais ce traitement devra être modique, attendu que ces personnes qu'on doit alimenter, pourront, outre cela, mettre à profit leur travail & leur industrie.

LXXVII.

On convient du jour de l'Auto, & on le notifie aux Chapitres de l'Eglise & de la ville.

LORSQUE les opinions sur les procès des Prisonniers auront été recueillies & que la Sentence aura été rédigée, les Inquisiteurs conviendront du jour solennel où devra se célébrer l'*Auto-da-fé*; ce qui sera notifié aux Chapitres de l'Eglise & de la ville, & dans les lieux à audience, aux Présidens & aux Auditeurs, lesquels seront invités à y assister. Les Inquisiteurs feront en sorte que l'*Auto* se célèbre à une heure qui permette que l'exécution de ceux qu'on livrera à la Justice se fasse de jour; le tout pour éviter des inconvéniens.

LXXVIII.

Quels sont ceux qui peuvent entrer la nuit qui précède l'Auto.

ET comme il y auroit aussi des inconvéniens à laisser entrer quelqu'un dans les prisons la nuit qui précède l'*Auto*, les Inquisiteurs veilleront à ce qu'il n'y soit admis que les Confesseurs, & en leur tems les Familiars, entre les mains desquels on remettra les Prisonniers, en vertu d'un écrit passé pardevant un des Notaires du Saint-Office, afin qu'ils les restituent & en rendent

compte. On en excepte ceux qui devront être livrés à la Justice & au bras séculier. Les Familiars ne souffriront pas qu'en chemin ou en présence du Tribunal, qui que ce soit leur parle ou leur donne quelque avis.

LXXIX.

On déclare aux Réconciliés ce qui leur est prescrit, & on les remet à l'Alcayde de la prison perpétuelle.

LE jour suivant les Inquisiteurs feront sortir de la prison secrète tous les Réconciliés, leur déclareront ce qui leur a été ordonné par leurs Sentences, les préviendront des peines qu'ils encoureroient s'ils n'étoient pas bons pénitens; & après les avoir examinés en particulier, & chacun à part, sur les objets relatifs à la prison, ils les remettront à l'Alcayde de la prison perpétuelle, en lui recommandant de les garder avec soin, de veiller à ce qu'ils accomplissent leurs pénitences, & de les avertir de leurs négligences s'ils en remarquent en eux. Il devra aussi faire en sorte qu'ils soient assistés dans leurs besoins, & qu'on leur fasse apporter ce qui peut les mettre à même de travailler dans la profession qu'ils sauront, & de trouver ainsi de quoi augmenter leur subsistance & adoucir leur misère.

LXX.

Visite de prison perpétuelle.

LES Inquisiteurs visiteront la prison perpétuelle plusieurs fois par an, pour voir comment les Prisonniers y sont traités & quelle vie ils y menent. Comme dans les sieges de plusieurs Tribunaux du Saint-Office il n'y a point de prison perpétuelle (ce qui est pourtant très-nécessaire,) il faudra acheter des maisons pour cette destination; car faute de prison perpétuelle, on ne peut savoir comment les Réconciliés accomplissent leurs pénitences, ni comment peuvent être gardés ceux qui ont besoin de l'être.

LXXXI.

Où & comment doivent se renouveler les sambenitos.

C'EST une chose notoire que tous les *sambenitos* des condamnés, vivans ou morts, présens ou absens, se placent dans les Eglises dont ils étoient paroissiens lors de leur emprisonnement, de leur mort ou de leur fuite. On en fait autant pour ceux des Réconciliés quand ils ont accompli leurs pénitences, & quand on leur a ôté leur *sambenitos*, quand même ils n'en auroient été revêtus que pendant le tems qu'ils ont comparu devant le Tribunal séculier pour

entendre lire leurs Sentences. C'est un usage qu'il faut observer inviolablement, & personne n'est en droit de l'altérer. On charge toujours les Inquisiteurs de les placer & de les renouveler, spécialement dans les districts dont ils font la visite, afin qu'il existe toujours des monumens de l'infamie des hérétiques & de leur *descendance*. Il y faudra exprimer le tems de leur condamnation, si leur crime tient aux Juifs ou aux Maures, ou aux nouvelles hérésies de Martin Luther & de ses sectateurs. Mais ceux qui ont été réconciliés en tems de grace n'auront point de *sambenitos*. Comme un des articles de cette grace porte qu'on ne leur en mettra point, & qu'ils n'en avoient point lors de leur réconciliation, en placer dans les Eglises seroit contredire la faveur qu'on leur a faite dans le principe.

DES QUELS susdits Chapitres & de chacun d'eux, nous vous recommandons & ordonnons l'observation dans les affaires qui se présenteront dans toutes les Inquisitions, quand même quelques-unes d'elles auroient eu des usages contraires, parce qu'il convient ainsi au *Service de Dieu Notre-Seigneur*, & à la bonne *administration de la Justice*. En foi de quoi
 nous

nous avons expédié les Présentes, signées de
notre Nom, & scellées de notre Sceau, & con-
tresignées par le Secrétaire de l'Inquisition gé-
nérale. A Madrid, le 22 Septembre 1561.
Fr. Hispalem; par ordre de Monseigneur Jean
Martinez de Lasso.

Fin du Tome troisieme & dernier.



T A B L E

DU TROISIEME VOLUME.

C HEMIN de Madrid à Aranjuez ,	pag. 1
Canal du Manzanares ,	2
Charmante vallée d'Aranjuez ,	3
Palais d'Aranjuez ,	5
Jardin de l'isle ,	ibid.
Aranjuez embelli par Ferdinand VI & Charles III ,	7
Joli village d'Aranjuez ,	8
Belles plantations d'Aranjuez ,	9
Cascade dite el embocados ,	11
Haras du Roi d'Espagne ,	13
Jardin de la Primavera ,	15
Nouveau jardin du Prince des Asturies ,	16
Marine en miniature ,	ibid.
Plaisirs que l'on goûte à Aranjuez ,	18
Abondance & familiarité des bêtes sauvages ,	ibid.
Courses de chevaux Barbes ,	21
Divertissement des Parejas ,	ibid.
Eglises d'Aranjuez ,	25
Stances pieuses qu'on lit dans une de ces Eglises ,	26
Saison où le séjour d'Aranjuez devient malsain ,	29
Voyage d'Aranjuez à Valence ,	30
Joli hameau de Villamanrique ,	31

T A B L E. 385

Château d'Ucles,	32
Ancien retranchement Maure,	ibid.
Olivarez,	33
Campillo,	ibid.
Route pénible de Campillo à Villargordo,	35
Grande Caverne,	36
Saline de Minglanilla,	ibid.
Requena & ses environs,	37
Las Contreras,	ibid.
Las Cabrillas,	38
Entrée du Royaume de Valence,	ibid.
Charmans environs de Chiva,	39
Premier aspect de la Méditerranée,	41
Ce qui nous arrive à notre entrée dans Va- lence,	44 & suiv.
Intérieur de Valence,	49
Quatre mille métiers de soieries,	50
Fabriques & productions de Valence, comme vins, eaux-de-vie, riz, barille, soude,	51 & suiv.
Préparation de la barille & de l'huile,	53 & 54
Faïence colorée, connue sous le nom d'Azulejos,	56
L'espart,	ibid.
Ce qu'on fait de Paloës,	57
Aspect des ponts sur le Guadalaviar,	59
Arrosemens périodiques,	ibid.
Leurs avantages & leurs inconvéniens,	60
Belles promenades & port de Valence,	62
Tour principale de Valence,	65
Belle vue dont on y jouit,	66
Cathédrale de Valence,	67
Tableaux de Joanes,	ibid.
— de Leonard de Vinci,	68

College du Patriarche ,	ibid.
Reliquaire de cette Eglise ,	69
Eglise du Temple ,	70
Travaux des fabriques de soie ,	71
Quantité de soie que recueille l'Espagne ,	ibid.
Prix ordinaires des soies ,	72
Récolte des feuilles de mûriers ,	73
Soies que fournit le Royaume de Valence ,	75
Défaut dans la filature de ces soies ,	ibid.
On commence à en sentir moins le besoin en France ,	76
Beaucoup de soies de Valence passent à l'é- tranger ,	77
Zeile & succès d'un des principaux Fabricans de Valence ,	79
Comme on étouffe les vers-à-soie dans leurs cocons ,	80
Maniere de filer les cocons ,	ibid.
Trois manieres de filer les cocons ; à l'Espa- gnole , à la Piémontoise , à la Vaucan- son ,	82 & suiv.
Machines à tordre les brins de soie ,	83
Leur manipulation ,	84
Ce que c'est que la breve & l'organsin ,	85
Teinture & fabrication des étoffes ,	88
Ouvrages auxquels on réussit le mieux à Va- lence ,	89 & suiv.
Bourse de Valence ,	91
Société patriotique de Valence ,	ibid.
Sa Bibliotheque publique ,	92
Collection d'antiques ,	93
Valence manque d'amusemens publics ,	ibid.
Maison de campagne du Chanoine Mayo- ral ,	94

<i>Nous y trouvons le fruit d'Amérique qu'on appelle chirimoya,</i>	95
<i>Silhos des environs de Valence, & ce qui m'y arrive,</i>	96
<i>Voyage à l'ancienne Sagunte,</i>	98
<i>Nous visitons en passant la Chartreuse de Porta-Celi,</i>	99
<i>Premier aspect de l'ancienne Sagunte,</i>	101
<i>Monumens antiques qu'on y trouve,</i>	102
<i>Comparaison du sol actuel de Murviedro avec ce qu'il fut autrefois,</i>	103
<i>Restes de l'ancienne Sagunte,</i>	104
<i>Débris de son Cirque,</i>	105
<i>Description de son Théâtre,</i>	ibid.
<i>Réflexion sur la fragilité des monumens humains,</i>	110
<i>Fabriques d'eaux-de-vie à Murviedro,</i>	114
<i>Nous partons de Valence,</i>	116
<i>Chemin de Valence à San-Felipe,</i>	117
<i>Aspect d'Almanza,</i>	119
<i>Monument assez mesquin de la bataille d'Almanza,</i>	120
<i>Description du bourg d'Almanza,</i>	121
<i>Suite de notre voyage,</i>	122
<i>Bourg d'Albacete,</i>	123
<i>Bourg de Provenzio,</i>	125
<i>Rencontre que nous y fîmes,</i>	ibid.
<i>Moulins à vent connus de Don Quichotte,</i>	126
<i>Village du Corral,</i>	127
<i>Plan de M. le Comte Florida Blanca pour donner des chemins & des postes à sa patrie,</i>	130
<i>Petites fabriques de Tembleque,</i>	132
<i>Madridejos,</i>	133

<i>Village de Puertolapiche, connu dans le</i>	
<i>Roman de Don Quichotte,</i>	133
<i>Villalta,</i>	ibid.
<i>Pont sur la Guadiana,</i>	134
<i>Manzanares, quartier des Carabiniers,</i>	ibid.
<i>Canton du bon vin de la Manche,</i>	135
<i>Santa-Cruz,</i>	ibid.
<i>Plaines vastes & nues de la Manche,</i>	136
<i>Changement qui s'est opéré sur le chemin de</i>	
<i>la Sierra-Morena,</i>	137 & suiv.
<i>Obstacles qu'il y a eu à vaincre pour le</i>	
<i>construire,</i>	138
<i>Colonies de la Sierra-Morena,</i>	140
<i>Guarroman, village de la nouvelle Colonie,</i>	142
<i>Premier aspect du Guadalquivir,</i>	143
<i>Anduxar,</i>	144
<i>Aldea del Rio,</i>	ibid.
<i>Village del Carpio,</i>	145
<i>Ville de Cordoue,</i>	ibid. & suiv.
<i>Détails sur sa Cathédrale,</i>	146
<i>Ce qui m'y arriva,</i>	148
<i>Fabriques de Cordoue,</i>	150
<i>Colonie de la Carlotta,</i>	ibid.
<i>Ville d'Ecija,</i>	152
<i>Colonie de la Luisiana,</i>	ibid.
<i>Chemin de Carmona à Séville,</i>	153
<i>Visite rapide de Séville,</i>	154
<i>Fabrique de tabac,</i>	ibid.
<i>Fabrique de canons,</i>	155
<i>Nouveaux établissemens de Séville,</i>	156
<i>Clocher de la Cathédrale,</i>	157
<i>Tombeau de Christophe Colomb,</i>	158
<i>Tableaux de Murillo,</i>	ibid.
<i>Alcazar, Hôtel des Monnoies,</i>	159

T A B L E.

389

<i>Environs de Séville ,</i>	159
<i>Jolie ville de Xerez ,</i>	160
<i>Chemin au port Sainte-Marie ,</i>	ibid.
<i>Ecole militaire du port Sainte-Marie ,</i>	162
<i>Premier aspect de la baye de Cadix ,</i>	ibid.
<i>Je m'embarque au port Sainte-Marie par Cadix ,</i>	163
<i>Barre de sable redoutable dans ce passage ,</i>	ibid.
<i>Eloge de l'administration de M. le Comte Oreilly à Cadix ,</i>	164
<i>Excellente organisation de l'hospice qu'il a établi à Cadix ,</i>	168
<i>Commerce actuel du port de Cadix ,</i>	172
<i>Distribution des vaisseaux dans les différentes parties de la baye ,</i>	173
<i>Bourg de Port-Réal ,</i>	ibid.
<i>La Carraque , arsenal de la Marine Royale ,</i>	173
<i>Corderie ,</i>	175
<i>Bonne qualité des cordages qui s'y font ,</i>	ibid.
<i>Planches de cuivre ,</i>	177
<i>Caronades ,</i>	ibid.
<i>Beauté des vaisseaux espagnols ,</i>	179
<i>Chaussée qui conduit de Cadix à l'isle de Léon ,</i>	180
<i>Projet d'amener de onze lieues de l'eau douce à Cadix ,</i>	181 & suiv.
<i>Idée générale du commerce de Cadix ,</i>	187
<i>Ports de France qui ont le plus de relation avec Cadix ,</i>	188
<i>Nations qui y abondent ,</i>	189
<i>En quoi consiste l'industrie à Cadix & dans ses environs ,</i>	196
<i>Blanchisserie de cire ,</i>	199
<i>Salines de la baye de Cadix ,</i>	201

<i>Comment le sel s'y fait ,</i>	208
<i>Nouvelle Cathédrale de Cadix ;</i>	205
<i>Ses édifices , son enceinte ,</i>	206
<i>Rade du Puntal bien défendue ,</i>	207
<i>Petite traversée de Cadix à Chiclane ,</i>	211
<i>Description de ce joli village ,</i>	212
<i>Chemin de Chiclane à Algesiras ,</i>	214
<i>Premier aspect de la montagne de Gibraltar ,</i>	219
<i>Description du bourg d'Algesiras ,</i>	220
<i>Petite isle des Palomas ,</i>	222
<i>Trajet d'Algesiras à Ceuta ,</i>	ibid.
<i>Route d'Algesiras à Saint-Roch ,</i>	223
<i>Bourg de Saint-Roch ,</i>	ibid.
<i>Buena-Visla ,</i>	224
<i>Débris du camp de Saint-Roch ,</i>	225
<i>Lignes de Saint-Roch ,</i>	ibid.
<i>Reste des ouvrages du dernier siège de Gibraltar ,</i>	226
<i>Les Anglois repoussés dans leurs anciennes limites depuis la paix ,</i>	229
<i>Différens aspects du roc de Gibraltar ,</i>	ibid.
<i>Premier corps-de-garde Anglois ,</i>	230
<i>Vestiges de la mine pratiquée dans le roc par M. le Duc de Crillon ,</i>	231
<i>Autre mine commencée du côté de la Méditerranée ,</i>	232
<i>Amphithéâtre des batteries du côté de la baye ,</i>	233
<i>Lagune de la porte de terre ,</i>	ibid.
<i>Palissade en avant de la lagune ,</i>	234
<i>Entrevue avec trois Officiers Anglois ,</i>	235
<i>Retour de Gibraltar à Saint-Roch ,</i>	240
<i>Fonderie établie à Ximena ,</i>	243
<i>Bourg de Gausin ,</i>	245
<i>Couvent des Franciscains ,</i>	246

T A B L E 391

<i>Beau pays après Gausin ,</i>	248
<i>Fabrique de draps de Grazaema ,</i>	251
<i>Ville d'Ossuna ,</i>	252
<i>Singuliers oiseaux sur le chemin d'Ossuna à Ecija ,</i>	253
<i>Retour d'Ecija à Madrid ,</i>	254
<i>Excursions au village de San-Fernando ,</i>	ibid.
<i>Tableaux de l'Eglise de Loeches ,</i>	256
<i>Visite aux Toros de Guifando ,</i>	260
<i>Récits fabuleux sur le canton des Battuecas ,</i>	265
<i>Bourg de Santa-Maria de Nieva ,</i>	270
<i>Bourg d'Arevalo ,</i>	271
<i>Ville de Penaranda ,</i>	274
<i>Confiance de ses habitans dans une image de la Vierge ,</i>	ibid.
<i>Salamanque ,</i>	283
<i>Sa Cathédrale ,</i>	284
<i>Détails sur les Colegios Mayores ,</i>	287
<i>Eglise des Dominicains ,</i>	290
<i>Eglise des Augustines ,</i>	295
<i>Ancien College des Jésuites de Salamanque ,</i>	296
<i>Retour de Salamanque à Madrid ,</i>	297
<i>Voyage à Toledé ,</i>	298
<i>Singuliere situation de Toledé ,</i>	299
<i>Détails sur sa Cathédrale ,</i>	304
<i>Ornemens & trésor de cette Eglise ,</i>	313
<i>Hôpital de St. Jean-Baptiste ,</i>	315
<i>— des Enfans-Trouvés ,</i>	ibid.
<i>Maisons des Foux ,</i>	316
<i>Restes de la machine de Juanelo pour faire monter à Toledé l'eau du Tage ,</i>	320
<i>Délabremens de la ville de Toledé ,</i>	322
<i>Petites maisons de campagne des environs de Toledé</i>	323

Conclusion de l'Ouvrage,

324

*Compilation des Instructions de l'Office de
la Sainte - Inquisition , faites à Toledé
en 1561, & dans lesquelles se retrouvent
celles de l'année 1484, 327 & suiv.*

Fin de la Table.



TABLE ALPHABETIQUE

DES MATIERES

CONTENUES DANS LES TROIS VOLUMES.

Le chiffre Romain marque le Tome, & le chiffre Arabe la Page.

A

- Albacete (bourg d'). III. 123.
 Aldea del Rio. III. 144.
 Algeiras (bourg d'). III. 220.
 Alicante. II. 162.
 Alcaldes (des). I. 284.
 Almeria. II. 162.
 Almoradiel (village d'). III. 135.
 Almanza (bourg d'). III. 121.
 Ander (port de St.). II. 166.
 Anduxar. III. 144.
 Aranjuez. III. 1. à 30.
 Arlançon. (l') I. 23.
 Artillerie espagnole. II. 105 & *suiv.*

Arevalo (bourg d'). III. 271.

Asturies (port des). II. 165.

Auberges d'Espagne. I. 3.

B

Ayonne. I. 2.

Balzain (château de). I. 160.

Banque nationale (la). II. 49. à 78.

Barruecas (les). III. 266.

Bergara. I. 14 15.

Bilbao. I. 15.

Bidassoa (la). I. 1.

Biscaye (tableau de la). I. 6 à 14.

Bribiesca. I. 22.

Bureaux. I. 133.

Burgos. I. 23 à 25.

- C.**
- C**abriel (riviere de). 127.
 III. 36.
- Cadix. III. 164 à 211.
- Carmona. III. 153.
- Chartreuse de Porta-
 Celi. III. 99.
- Chevalerie (ordres de).
 I. 112 à 215.
- Chevaux Barbes (cour-
 ses de). III. 21.
- Chiclanc (village de).
 III. 212 & *suiv.*
- Chiva. III. 39.
- Camara (la) I. 282.
- Campillo. III. 33.
- Conseil des Finances.
 II. 1.
- Carpio (village del).
 III. 145.
- Caracas (compagnie de).
 II. 174.
- Carthagene. II. 162.
- Caractere & mœurs des
 Espagnols modernes.
 II. 239 & *suiv.*
- Carlotta (village de la).
 III. 151.
- Combats de taureaux.
 II. 267 & *suiv.*
- Comptes (chambre des).
 II. 2.
- Croisade (bulle de la).
 II. 24.
- Corral (village du) III.**
 127.
- Cordoue. III. 145.**
- Cuba (isle de). II. 130.**
- D.**
- D**ettes de l'Espagne.
 II. 30 & *suiv.*
- Dignités & titres. I. 92.
- Directeurs des Rentes.
 II. 3.
- E.**
- E**bre (l') I. 19.
- E**cija. III. 152.
- Eresma (l'). I. 153.
- Escorial (Monastere de
 l'). 162 à 205.
- Esqueva (rive d'). I. 28.
- F.**
- F**andango, danse es-
 pagnole. II. 305.
- Finances d'Espagne. II. 6.
- Fuentiduennas (village
 de). III. 31.
- G.**
- G**ala & baise-main
 (jour de). I. 89.
- Galice (côtes de). II. 164.
- Gausin (bourg de). III.
 245.
- Génie (corps du). II.
 115.

DES MATIERES. 395

Gibraltar (roc de). III. 219. Isle de la Conférence. I. 5.

Grazalema. III. 251. Ivisa (isle d'). II. 171.

Grains (police des). II. 148 & suiv. L.

Grades militaires. II. 91. L Aines d'Espagne (dégrails sur les). I. 38.

Guadalaxara (fabriques de). I. 47 à 51. Las Contreras. III. 37.

Guadiana (fleuve de la). III. 134. Las Cabrillas. III. 38.

H. Loeches (village de). III. 256.

Luifiana (Colonie de la). III. 152. M.

H Abillement & modes. II. 318. Haras du Roi d'Espagne. III. 13. M Adrid. I. 210.

I. Madrideojos (village de). III. 133. Malaga. II. 162.

I Ldefonse (St.). I. 64. Manzanares (bourg de). III. 134.

Impôts (recouvrement des). II. 3. Manzanares (canal du). III. 2.

Indes (Conseil des). II. 172. Manzanares (riviere du). I. 207.

Infanterie espagnole. II. 92 & suiv. Cavalerie, Marine. II. 121 & suiv.

Inquisition (de l'). I. 312 à 360. Mascarades. II. 309.

Invalides. II. 117. Mayorque (isle de). II. 169.

Irun (bourg d'). I. 1. Mayoral. I. 2. Méditerranée (la). III. 41.

Isidro (Monastere de St.). I. 27. Mexique (mines du). II. 193 & suiv.

Isles Baleares. II. 168.

- Minalla. III. 124.
 Minglanilla (saline de). III. 274.
 III. 36.
 Ministres du Roi d'Espagne. I. 124 & *suiv.*
 Minorque (isle de). II. 170.
 Mœurs des femmes espagnoles. II. 293.
 Moutons (voyages des). I. 55. Leur tonte. 56.
 Montanas de Burgos. II. 166.
 Murviedro. III. 98.
 Numéraire de l'Espagne. II. 80 & *suiv.*
 O.
Ocana (ville d'). III. 131.
 Olivarez. III. 33.
 Olmedo. I. 31.
 Ossuna. III. 252.
 P.
PAncorvo (village de). I. 22.
 Palomas (isle des). III. 222.
 Papier-monnoie. II. 39.
 Paxarete. III. 251.
 Parejas (divertissement des). III. 21.
 Paular (Monastere du). I. 157.
 Penaranda (ville de). III. 274.
 Philippines (Compagnie des). II. 213.
 Pisuerga (la). I. 26.
 Port-Réal (bourg de). III. 173.
 Port du passage (le). I. 16.
 Provenzio (bourg de). III. 125.
 Puertolapiche (village de). III. 133.
 Q.
Quinta de la Puente. I. 27.
 R.
Rentes provinciales (impôt des). II. 16.
 Refrescos. II. 314.
 Requena. III. 37.
 Revenus de l'Espagne. II. 29.
 Rio-Frio (château de). I. 159.
 Roch (bourg de St.). III. 223.
 Ronda (ville de). III. 249.
 S.
Salamanque. III. 283 & *suiv.*

DES MATIERES. 397

Sagunte (l'ancienne). Trinité (Colonie de la).
 III. 101 & suiv. II. 205 & suiv.

Saylices (bourg de). Toledé. II. 299 & suiv.
 III. 32. Toros de Guifando (les).

Santa-Cruz. III. 135. III. 260.

San-Fernando (village de). III. 254. Torquemada. I. 27.

Torture (de la). I. 294.

San-Felipe. III. 118. V.

Santa-Maria de Nieva.

III. 270.

Sainte-Marie (port). Valence. III. 49. Ses
 III. 160. fabriques & pro-
 ductions. 50. & suiv.

Sébastien (St.) I. 15. Valdestillas (bourg de).

Ségovie. I. 52. Sa fabri-
 I. 31.

que. 54.

Sel (impôt sur le). II. 10. Valladolid. I. 29.

Seguidillas (danse des). Vie intérieure du Roi
 II. 308. d'Espagne. I. 86.

Séville. II. 154 & suiv. Villata (village de). III.

Sichas ou Silhos (les). Villadrigo. I. 25.
 III. 96. Villamanrique. III. 31.

Sierra-Morena (la). III. Vittoria. I. 18.

137.

T.

TAbac (impôt sur
 le). II. 11 à 13.

Théâtre espagnol. II.
 327 & suiv.

Tembleque. III. 132.

Trésoriers généraux. II. 2.

Tercias reales (impôt
 des). II. 20.

U.

UCles (château d').
 III. 32.

X.

X Arama (le). III. 3.

X Xeres (ville de).

III. 160.

Ximena. III. 243.

Fin de la table des matieres.

Notes à ajouter à la page 231 du Tome premier.

NOTRE pronostic sur la Comédie Française de Madrid vient d'être démenti. Depuis que ceci est écrit, les efforts des Ambassadeurs & des Ministres étrangers ont triomphé des oppositions de la dévotion mal-entendue. Au mois de Juin dernier, la Cour a accordé un privilège pour l'établissement d'un Théâtre François à Madrid. Avant la fin de l'année, au grand scandale des Dominicains, les sermons de Voltaire sur la tolérance seront prêchés publiquement dans cette capitale; & il y aura probablement beaucoup d'Espagnols qui entendront sans horreur sortir de la bouche d'un de leurs concitoyens ce vers-ci :

Et le vrai Dieu, mon fils, est un Dieu qui pardonne.

Nous osons prédire que cette Nation sage; & qui s'éclaire de plus en plus, nous pardonnera bientôt d'avoir naturalisé chez elle les chefs-d'œuvres de notre Théâtre. Cette entreprise, si elle se soutient, accélérera peut-être en Espagne les progrès de la saine philosophie. En sera-t-il de

de même pour ceux de ses compositions dramatiques ? C'est ce que quelques Espagnols très-raisonnables révoquent en doute ; ils prétendent que la connoissance, plus répandue parmi eux, du Théâtre François, enfantera de froides imitations peu adaptées aux mœurs de la Nation & au génie de sa langue, & découragera dans leurs essais les Auteurs modernes qui, bien pénétrés des défauts de la Comédie espagnole, auroient travaillé à les faire disparaître, sans atténuer, par l'alliage d'un goût étranger, la vigueur native du génie espagnol. Nous ne sommes pas tout-à-fait de leur avis ; nous croyons que, s'il est vrai que notre Théâtre peut à beaucoup d'égards servir de modele, il ne sauroit être trop rapproché, trop connu de ceux qui voudroient y puiser des leçons : c'est parce que Corneille, Racine & Voltaire étoient bien nourris du Théâtre des anciens, qu'ils sont parvenus à nous guérir de notre mauvais goût, & à naturaliser sur la Scène françoise la belle simplicité de la Scène grecque ; & pour faire un argument plus applicable encore aux Espagnols modernes, c'est parce que Corneille connoissoit à fond leur théâtre & leur langue qui, de son tems étoit, pour-ainsi-dire, la langue de l'Europe, que le père de notre Théâtre a su se

rendre propres & mettre à notre portée ces beautés immortelles que nous admirons encore dans le Cid & dans Héraclius, & qu'il n'avoit pas dédaigné de puiser dans Guillen de Castro & dans Calderon.

*Autre Note à ajouter à la fin de l'article
Inquisition, Tome premier, page 360.*

POUR qu'il ne manque rien à ce que nous avons dit sur l'état actuel du Saint-Office, nous ajouterons qu'au moment où cet Ouvrage s'imprime, l'Inquisition donne à Madrid une nouvelle preuve de son inquiétante activité, en s'opposant, autant qu'elle peut, au débit de l'Encyclopédie par ordre de matieres. Nous avons dit qu'en 1784, après bien des difficultés, il avoit repris son cours, & que l'examen des différentes livraisons de cet Ouvrage avoit été confié à un comité nommé par le Conseil de Castille. L'Ouvrage s'écouloit lentement entre les mains des Souscripteurs, lorsque tout-à-coup le St.-Office est venu opposer de nouveaux obstacles au recouvrement de leur possession. D'abord en défendant au fondé de procuration de M. Panckoucke, de recevoir de nouveaux Souscripteurs, puis en lui demandant l'état des volumes destinés aux anciens; enfin, en levant le masque & en voulant arracher

de ce commissionnaire la promesse de n'en livrer aucun. On veut croire que ces chicanes n'ont d'autre source qu'un zèle peu éclairé pour la Religion ; il seroit trop peu digne de l'Administration espagnole d'applaudir en secret à des mesures si contraires à ses démarches ostensibles : on s'étonnera cependant que son autorité, connue par des actes de rigueur, tolere les atteintes d'un Tribunal purement spirituel, dont elle a si bien su, en plusieurs occasions récentes, réprimer les entreprises tyranniques. Le débit de l'Encyclopédie françoise pourroit, il est vrai, contrarier le projet formé il y a quelques années à Madrid de donner à la Nation espagnole cet Ouvrage dans sa propre langue ; mais il ne paroît pas croyable que le St.-Office emprunte le masque de la Religion pour servir des intérêts purement humains. Il l'est moins encore que le Gouvernement puisse le souffrir ; son attachement à sa parole, le soin de conserver sa réputation de loyauté, la justice même que réclament plus de trois cens Souscripteurs espagnols qui ont donné leur argent sous sa sauve-garde, & (si après ces grands intérêts on peut faire mention de ceux de quelques particuliers étrangers) le scrupule de tromper les spéculations de ceux ci, qui, sur la foi du Gouvernement espagnol, ont dû compter

sur le succès de leur entreprise ; tous ces motifs réunis sont des raisons plus que suffisantes pour le mettre à l'abri d'un soupçon aussi injurieux.

Fin des Notes.

Fautes à corriger.

Page 35, ligne 11, fuit, lisez suit.

Page 109, ligne 5, animadversion, lisez animad-
version.

A P P R O B A T I O N .

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit intitulé : *Nouveau Voyage en Espagne, ou Tableau de l'état actuel de cette Monarchie* ; d'après les connoissances que mes travaux m'ont procurées sur ce Royaume, & d'après les précautions que j'ai employées pour m'assurer de la véracité de ce nouvel Ouvrage, je puis certifier que tout y est de la plus grande exactitude, que c'est le véritable tableau de l'état de l'Espagne en ce moment : de plus, les observations critiques y sont présentées d'un ton modeste, qui doit les faire accueillir de toute Nation amie de la vérité, & qui ne s'offenseroit que de voir exagérer ses torts. Ce Livre manquoit aux François pour bien connoître l'Espagne, & peut-être même aux Espagnols pour les éclairer sur les pas qu'il leur restent encore à faire pour arriver plus sûrement au but où ils tendent. A Paris, ce 20 Juillet 1788.

M E N T E L L E .

P R I V I L È G E D U R O I .

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans-Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT ; Notre amé le sieur REGNAULT, Libraire, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public, un *nouveau Voyage en Espagne, ou Tableau de l'état actuel de cette Monarchie* ; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de cinq années consécutives, à compter de la date des Présentes. F A I S O N S défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance. A LA CHARGE que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté



A P P R O B A T I O N .

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit intitulé : *Nouveau Voyage en Espagne, ou Tableau de l'état actuel de cette Monarchie* ; d'après les connoissances que mes travaux m'ont procurées sur ce Royaume, & d'après les précautions que j'ai employées pour m'assurer de la véracité de ce nouvel Ouvrage, je puis certifier que tout y est de la plus grande exactitude, que c'est le véritable tableau de l'état de l'Espagne en ce moment : de plus, les observations critiques y sont présentées d'un ton modeste, qui doit les faire accueillir de toute Nation amie de la vérité, & qui ne s'offenseroit que de voir exagérer ses torts. Ce Livre manquoit aux François pour bien connoître l'Espagne, & peut-être même aux Espagnols pour les éclairer sur les pas qu'il leur restent encore à faire pour arriver plus sûrement au but où ils tendent. A Paris, ce 20 Juillet 1788.

M E N T E L L E .

P R I V I L È G E D U R O I .

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans-Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT ; Notre amé le sieur REGNAULT, Libraire, Nous a fait exposer qu'il desiroit faire imprimer & donner au Public, un *nouveau Voyage en Espagne, ou Tableau de l'état actuel de cette Monarchie* ; s'il Nous plaçoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de cinq années consécutives, à compter de la date des Présentes. F A I S O N S défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance. A LA CHARGE que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté



des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1715, & à l'Arrêt de notre Conseil du 30 Août 1777, à peine de déchéance de la présente Permission ; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, es-mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le sieur DE LAMOIGNON, Commandeur de nos Ordres ; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur DE MAUTEOU, & un dans celle dudit sieur DE LAMOIGNON. Le tout à peine de nullité des Présentes ; DU CONTENU desquelles vous MANDONS & enjoignons de faire jouir ledit Exposé & ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amis & féaux Conseillers-Secrétaires, soi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDEONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Hato, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles, le treizième jour du mois de Février, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-huit, & de notre règne le quatorzième. Par le Roi, en son Conseil.

L E B E G U E.

Registré sur le Registre XXIII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N^o. 1509, fol. 473, conformément aux dispositions énoncées dans la présente Permission ; & à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf Exemplaires prescrits par l'Arrêt du Conseil du 16 Avril 1785. A Paris le 19 Février 1788.

KNAPEN, Syndic.

De l'Imprimerie de CL. SIMON, Imprimeur de
Monseigneur l'ARCHEVÊQUE, rue St. Jacques,
près St.-Yves, N^o. 27.

